

Acta Historica

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

REVUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE

ЖУРНАЛ ВЕНГЕРСКОЙ АКАДЕМИИ НАУК

JOURNAL OF THE HUNGARIAN ACADEMY OF SCIENCES

ZEITSCHRIFT DER UNGARISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

Index

ETUDES

- G. Barta: An d'illusions (Notes sur la double élection de rois après la défaite de Mohács)
- F. Szakály: Remarques sur l'armée de Io-van Teherni
- F. Maksay: Das Agrarsiedlungssystem des mittelalterlichen Ungarn
- O. Paulinyi: Der erste Bau von Stauseen und des wassergetriebenen großen Kehrades zur Bekämpfung der Wassernot von Zechen



AKADÉMIAI KIADÓ
BUDAPEST

1978

TOMUS XXIV

Nr. 1—2

ACTA HISTORICA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE
REVUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE
ЖУРНАЛ ВЕНГЕРСКОЙ АКАДЕМИИ НАУК
JOURNAL OF THE HUNGARIAN ACADEMY OF SCIENCES
ZEITSCHRIFT DER UNGARISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

ADRESSE DE LA RÉDACTION: 1014 BUDAPEST I., ÜRI U. 51–53.

Membres du Comité de la Rédaction: ZS. P. PACH (rédacteur en chef), É. H. BALÁZS, I. T. BEREND, I. DIÓSZEGI, L. ELEKES, GY. EMBER, T. HAJDÚ, J. JEMNITZ, E. MÁLYUSZ, F. MUCSI (rédacteur), E. NIEDERHAUSER, M. ORMOS, E. PAMLÉNYI, J. PERÉNYI, E. PÖLÖSKEI, GY. TOKODY, E. S. VINCZE, L. ZSIGMOND, Secrétaire de la Rédaction: A. PÓK, Assistante de la Rédaction: K. PERLUSZ

Az *Acta Historica*, az MTA történettudományi folyóirata, francia, orosz, angol és német nyelven közöl értekezéseket a történettudomány köréből.

Az *Acta Historica* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg: négy füzet alkot egy kb. 25–30 íves, évente megjelenő kötetet.

Megrendelhető a belföld számára az „Akadémiai Kiadó”-nál (1363 Budapest Pf. 24. Bankszámla 215-11448), a külföld számára pedig a „Kultura” Külkereskedelmi Vállalatnál (1389 Budapest 62, P. O. B. 149. Bankszámla: 218-10990) vagy külföldi képviselőiteinél és bizományosainál.

Les *Acta Historica* paraissent en français, russe, anglais et allemand et publient des travaux du domaine des sciences historiques.

Les *Acta Historica* sont publiés sous forme de fascicules qui forment un volume à 400–500 pages par an.

Le prix de l'abonnement: \$ 36.00 par volume.

Ou peut s'abonner à l'Entreprise du Commerce Extérieur « Kultura » (1389 Budapest 62, POB. 149) ou chez représentants à l'étranger.

An d'illusions

(Notes sur la double élection de rois après la défaite de Mohács)

Par

G. BARTA

Pendant pas tout à fait deux générations, la Hongrie médiévale a parcouru un trajet qui l'a conduite du plus brillant sommet de son histoire à la plus grande catastrophe qu'elle ait jamais connue. L'Etat du roi Mathias était puissant, redouté ou respecté tant à l'extérieur qu'à l'intérieur — tandis que la deuxième génération du XVI^e siècle devait se plaindre de la complète désagrégation du pays, de douzaines de comitats saccagés, de l'occupation turque, et d'être réduite à solliciter de l'aide aux Allemands.

Il est compréhensible que ce terrible contraste devait le plus profondément bouleverser ceux qui ont vécu ce demi-siècle ou qui cherchaient à évoquer, dans ces troubles mortels du milieu du XVI^e siècle, les souvenirs de leur enfance, du temps de leurs parents. C'est la recherche des fautes commises, l'effort crispé de trouver les responsables, qui ont dicté les premières appréciations. De plus, les misères de l'occupation turque ne cessèrent pas et l'explication du déclin, de la tragédie, était devenue pour ainsi dire un besoin collectif. Vers la fin du XVI^e siècle l'historiographie connut en Hongrie un épanouissement sans précédent.

Ainsi, les jugements historiques datant de cette époque, d'Antal Verancsics, par György Szerémi à Miklós Istvánffy, sont-ils toujours passionnels. La société féodale de Hongrie ne s'est, en effet, jamais relevée de la catastrophe de l'occupation turque, c'est la raison qui explique que dans l'opinion publique la défaite de Mohács fût devenue la plus grande tragédie nationale. Malheureusement, cette vue, qui s'exprime dans le dicton « à Mohács la perte était plus grande », a ligoté les historiens dans leurs jugements, car les passions jamais apaisées ont empêché un examen objectif des événements. Cherchant sans cesse les responsables, nous répétons des lieux communs vieux de quatre siècles. Toutefois, pendant ce temps l'histoire est devenue une discipline méthodique, et les recherches faites chez nous et à l'étranger ont fourni en quantité des données et des points de vue qui, souvent, contredisaient catégoriquement nos jugements stéréotypiques dictés par une approche prédéterminée.

Le résumé de Ferenc Szakály des antécédents de Mohács, paru récemment,¹

¹ F. Szakály: A mohácsi csata. (Sorsdöntő történelmi napok 2.) [La bataille de Mohács. (Journées historiques fatales 2.)] Budapest 1975.

offre la synthèse de ces données plus ou moins connues depuis longtemps. Le résultat de son travail, une explication plus logique que toutes les précédentes sur les problèmes de l'histoire de l'époque des Jagellons, est une preuve en elle-même des possibilités que notre historiographie, à l'écoute surtout des sentiments, avait laissé inutilisées.

Le succès de ce petit livre m'encourage à aborder le problème de l'élection des deux rois sans pouvoir faire valoir d'importantes nouvelles sources. C'est que, passant en revue la multitude de renseignements, accumulés depuis plus d'un siècle, on est frappé par l'« erreur » héritée dans bien des jugements généraux. Sans parler encore des travaux, surtout ceux plus vieux de quelques dizaines d'années, qui regardent les événements à travers des lunettes « kouroutz » ou « labantz ».*

La véritable incohérence consiste en ce que les historiens, aussi bien ceux qui approuvent le parti pris pour les Habsbourg que ceux qui sont pour Szapolyai, voire les spécialistes qui dépassent cette alternative, reprochent aux survivants de Mohács de ne pas avoir tenu compte de perspectives et de possibilités dont ils ne pouvaient avoir aucune idée. De plus, ces historiens ont souvent des idées fondamentalement erronées sur le passé, les relations personnelles, les convictions politiques de ces survivants.

Je me rends bien compte qu'une bonne partie de ces erreurs s'est intégrée dans les vues générales sur l'histoire hongroise. Je n'en espère pas moins que les éventuels critiques de ma tentative ne répéteront pas les fautes de leurs prédécesseurs, et que leurs objections resteront dans les limites de la critique des sources.

*

Depuis la défaite de Muhi (1241 — contre les Tatares), Mors Imperator ne s'est jamais procuré, dans le délai d'un seul jour, tant de serviteurs-barons hongrois que le 19 août 1526. Les dirigeants, le gouvernement de Hongrie devraient faire face à une situation extrême, prendre des mesures dans des problèmes vitaux, mais ce gouvernement a cessé d'exister le jour de la bataille de Mohács.²

* « kouroutz » — insurgés aux XVII^e-XVIII^e siècles contre le règne des Habsbourg — au cours des siècles suivants toute opposition anti-dynastique; « labantz » — adversaires hongrois des kouroutz, plus tard les pro-dynastiques.

² Dans la partie suivante consacrée aux mois suivant la défaite je me suis appuyé en premier lieu sur les travaux suivants: P. Jászay: *A magyar nemzet napjai a mohácsi vész után* (Les jours de la nation hongroise après la défaite de Mohács) Pest, 1846 (dans la suite: Jászay); L. Szalay: *Magyarország története, IV* (Histoire de Hongrie IV). Leipzig 1854 (dans la suite: Szalay MT); M. Horváth: *Magyarország történelme IV²*. (Histoire de Hongrie IV²). Pest, 1871 (dans la suite Horváth MT); St. Smolka: *Ferdinand des Ersten Bemühungen um die Krone von Ungarn*. Vienne 1878 (dans la suite: Smolka); I. Acsády: *Magyarország három részre oszlásának története 1526—1608. A magyar nemzet története, V* (Histoire de la division de Hongrie en trois parties 1526-1608. Histoire de la nation hongroise, V.) Budapest 1897 (dans la suite: Acsády); T. Ortway: *Mária, II. Lajos magyar király neje* (Magyar történeti élet-

Le pauvre roi Louis II, grâce à son exemple personnel, à son entrée désespérée en campagne, a obtenu de la majorité des barons du pays de conduire au camp de Mohács leur armée, leurs guerriers commensaux et mercenaires. La bataille, qui aboutit à un véritable massacre, ne les a pas ménagés et un grand nombre d'entre eux resta, avec le roi, au champ de bataille.

Parmi les dirigeants du pays sont tombés: László Szalkai, archevêque d'Esztergom — grand chancelier; János Drágffy, iudex curiae (second grand justicier du pays); Simon Horváth, échanson du roi; Miklós Tárcazi et Ferenc Országh, chambellans du roi; Péter Korlátkövy et Ondrej Trepka, majordomes.

Sept grands prélats (y compris Szalkai) ont payé de leur vie les fautes commises au cours des dernières années: Pál Tomori, archevêque de Kalocsa, un des chefs de l'armée; l'évêque de Várad: Ferenc Perényi; celui de Győr: Balázs Paksy; de Pécs: Fülöp Mór de Csula; de Bosnie: Ferenc Palinai. Avec les deux chefs de la hiérarchie ecclésiastique, les deux archevêques, exactement la moitié du corps épiscopal hongrois y a péri.

L'administration civile a subi d'importantes pertes vu la disparition d'un grand nombre de « comes » (chefs des comitats, nommés par le roi) dont le rôle joué dans l'administration était essentiel: György Szapolyai — qui partageait avec Tomori le rôle de général en chef — était « comes héréditaire » des comitats Szepes et Trencsén; le chambellan Tárcazi était comes du comitat de Sáros; le même poste était rempli par Gábor Perényi en Ugocsa et Máramaros, par Tamás Szécsy en Vas, par Antal Pálóczy en Zemplén, par János Paksy en Tolna et par Ambrus Sárkány en Zala.

Parmi les victimes nous voyons en outre quelques grands seigneurs qui, pour n'avoir pas d'office, n'en représentaient pas moins des familles puissantes. Tels sont János Batthyány, Imre Várday de Kisvárda, Mihály Podmaniczky de Podmanin, Ferenc Forgách de Gimes.

Ceux qui pouvaient échapper à la mort, s'enfuyaient vers tous les vents. Le palatin István Báthori, le plus haut dignitaire de l'Etat après la mort du roi; Ferenc Batthyány, grand écuyer, ban de Croatie-Dalmatie-Slovénie; István Brodarics, évêque de Szerém, chancelier; János Tahy, prieur de Vrána; Gáspár Horváth de Vingárt, écuyer tranchant, ainsi que plusieurs membres allemands de l'entourage du roi, de rang peu élevés, suivaient différents trajets pour s'enfuir à Pozsony (Presbourg).

Nous ne connaissons pas exactement le chemin qu'avait pris Péter Perényi, comes de Temes. Ce qui est certain c'est qu'il se dirigea vers l'Est ou le Nord-Est. En octobre il fut vu à Tokaj et peu après il rentra déjà à Temesvár. C'est également à Tokaj que réapparurent András Báthori d'Ecsed, comes de Szatmár, et János (Vitéz) Kállai.

rajzok sor.) [Marie, épouse de Louis II roi de Hongrie (série Biographies historiques hongroises)]. Budapest 1914 (dans la suite: Ortway). Je ne ferai de notes que si j'utilise d'autres sources ou si je donne des explications.

Aucun renseignement ne nous est parvenu sur les autres fuyards et ce n'est qu'au mois de novembre que nous avons les premières nouvelles de János Bánffy d'Alsólendva, comes de Verőce; du comes de Nógrád, Gáspár Ráskay; de László Móré de Csula et de Bálint Török d'Enying.³

La défaite, la fuite désordonnée qui la suivit, ensuite les mouvements de l'armée turque durant plus d'un mois de Mohács à Buda et de là, à travers Szeged et Bács, à Pétervárad pour rentrer en Turquie, ont créé pour quelques semaines un chaos absolu dans le majeure partie du pays, en Transdanubie et sur la Grande Plaine. Dans les Etats féodaux, la sécurité publique n'était jamais très stable et les dernières décennies étaient, dans notre pays, pires que la moyenne. Les actes de violence accoutumés prenaient maintenant des dimensions extrêmes. Péter Perényi, à peine rentré à Temesvár, captura, sous prétexte d'un discord non éclairci, Márk Jaksics, un des grands propriétaires terriens des régions d'au-delà de la Tisza, et ne le libéra que contre une rançon considérable (4000 florins d'or). Les comtes Szentgyörgyi dévalisaient ceux qui longeaient le Danube en fuyant, dont aussi Jakab Piso, secrétaire du roi. Les troupes auxiliaires étrangères n'en faisaient pas moins. Les armées tchèques et moraves mirent la couronne, quelque part sous Győr, à leur campagne peu glorieuse, en rançonnant le chancelier Brodarics en route vers Pozsony, pour rentrer chez eux sans avoir vu un seul Turc. A Buda, les bourgeois allemands se hâtant de boucler valise pour fuir, étaient dévalisés, selon Szerémi, par leurs cohabitants hongrois. La cour de la reine Marie, veuve de Louis II, naviguant vers l'amont sur le Danube, fut attaquée par András Orbáncz, commandant de la garnison d'Esztergom, en accord avec Pál Kun de Rozsály. Ils firent couler une barque, en vidèrent plusieurs, bafouèrent les dames d'honneur. Le baron Burgio, légat du pape, se plaint à titre égal des Turcs, des Hongrois et des Allemands.⁴

³ Pour les participants à la bataille de Mohács voir: J. Gyalóky: A mohácsi csata (Mohácsi emlékkönyv) [La bataille de Mohács (Mélanges Mohács)]. Budapest 1926 (dans la suite Gyalóky) et Jászay, 7 sqq; A. Sárkány, comes de Zala: S. Borovszky: Borsod vármegye története (Histoire du comitat de Borsod) I. Budapest 1907, p. 78; J. Paksy, comes de Tolna: I. Nagy: 14 IX; Tárczay, comes de Sáros: Archives Nationales (= OL) arch. de la famille Berzeviczy, dos. 1, doc. du 12 XI 1526. Au comitat de Szepes, aux côtés de György Szapolyai, son frère János portait également le titre de comes héréditaire, mais sa dignité de volévode l'empêchait en général de s'occuper des affaires du comitat.

⁴ Jászay 11 et 13; Ortway 199 et sqq; S. Borovszky: Csanád vármegye története (Histoire du comitat de Csanád) I. Budapest 1896, 171; A. Kubinyi: Budapest története a későbbi középkorban Buda elestéig (1541-ig). Budapest története II. [Histoire de Buda dans le bas moyen Age, jusqu'à la prise de Buda (1541). Histoire de Budapest II]. Budapest 1973 (dans la suite Kubinyi Bp.) 201. Le cas du palatin Báthori avec les chanoines de Pécs est connu dans notre histoire d'une façon assez faussée. Le palatin n'a pas « dévalisé » en septembre 1526 les chanoines qui se sont joints à lui dans la fuite, mais quelques mois plus tard il refusa de rendre les trésors lui confiés quand ceux de Pécs étaient depuis longtemps devenus partisans du roi Jean. Le chapitre a porté plainte le 27 février 1527 dans la cour de Szapolyai, cf. I. Bánkuti: Az Alföld népeinek harca a török hódítók ellen a mohácsi csata után, 1526—1527 (Lutte des peuples de la Grande Plaine contre les occupants turcs après la bataille de Mohács, 1526-1527). Acta Universitatis Szegediensis, Sectio Historica II. 1957 (dans la suite Bánkuti), note 7/24.

Au chaos généralisé s'ajoutèrent encore les tentatives d'autodéfense de la population restée sans protection. Le long de l'itinéraire suivi par les Turcs, la population campagnarde (gentilshommes et serfs ensemble à ce qu'il paraît), se retrancha dans des forteresses faites à la hâte et essaya de défendre sa vie arme à la main. A l'exception d'un seul (Szabadka), les troupes turques, bien supérieures numériquement, mirent fin à tous ces camps (Pilismarót, Héreg, Mátraalja, Bács), mais dans les comitats qu'elles ne touchèrent pas, les rassemblements se poursuivirent et aboutirent presque, au Sud de la Transdanubie, à une révolte paysanne.⁵

Dans son accablement, la classe dominante cherchait à rassembler les forces survécues par des mouvements locaux, tout comme elle l'avait fait en 1514, lors de la guerre paysanne.

Un de ces centres commençait à se former autour du ban Ferenc Batthyány qui, après un bref séjour à Pozsony, se rendit à Varasd pour essayer de mobiliser les seigneurs et gentilshommes sympathisants, de les maintenir en fidélité envers la reine Marie, veuve de Louis II. Ses pourparlers du 30 septembre n'avaient pourtant pas de suite, la Slavonie presque toute entière subissant à cette époque déjà l'ascendant de Kristóf Frangepán, ennemi personnel de Batthyány.

La vraie autodéfense de la région des rivières Drave et Save s'organisait autour de ce guerrier vaillant et doué. Au début de l'année 1526, le comte Frangepán eut un différend avec l'archevêque Szalkai au cours duquel ils en sont presque venus aux mains. Furieux, il s'est mis au service de l'archiduc Ferdinand. A la nouvelle de l'attaque turque il oublia sa haine contre les Hongrois et même l'idée, caressée précédemment, de s'allier aux Osmanlis. C'est lui qui devait conduire les troupes croates au camp de Louis II, et lui demandait de l'attendre. Mais il n'est arrivé qu'à Zagreb lorsque la bataille décisive eut lieu à Mohács. Avec sa propre troupe (500 cavaliers) il se rendit vite en Transdanubie pour attaquer à plusieurs reprises le flanc des Turcs et après le passage de ceux-ci à travers le Danube, il se retira aux rives de la Drave. Le 23 septembre l'assemblée slavone de Kapronca l'élut gouverneur et capitaine suprême. C'est en cette qualité qu'il réussit à calmer les paysans transdanubiens, en récompense de quoi les comitats de Pozsega, Baranya, Somogy et Zala l'élirent leur protecteur. Il ne se démit de ses postes insolites qu'après l'élection de János Szapolyai au trône de Hongrie.

Un troisième centre se forma autour de la résidence de Pál Várday, évêque d'Eger. Le roi Louis II chargea Várday de rester à Buda auprès de la reine Marie, mais celle-ci n'avait pas de confiance en cet évêque, partisan de Szapolyai, aussi ne l'a-t-elle pas pris dans sa suite en allant à Presbourg. Alors Várday se rendit à Eger et, bien que sa troupe seigneuriale pût à Mohács, il tenta de

⁵ Pour plus de détails voir Bánkuti 8 sqq.

mobiliser son diocèse pour endiguer la ruée des Turcs. Il demanda même d'armer les serfs, mais sans grand succès. Après avoir détruit un camp improvisé, les Turcs saccagèrent les périphéries Nord de la Grande Plaine jusqu'à Maklár et Miskolc.

Ce que l'évêque a quand même obtenu c'est que les comitats de Heves, Gömör, Borsod, Torna et Abaúj organisèrent le 16 septembre à Miskolc une assemblée. Après le retrait des Turcs, avec l'aide de la ville de Kassa et des villes associées, les seigneurs des comitats réussirent à rétablir le calme dans la région.⁶

Plus important que ces mouvements touchant des étendues limitées était celui qui s'engagea à Presbourg, parmi les partisans de la reine Marie. C'est à Buda que la jeune femme de Louis II attendit les nouvelles de la campagne, en compagnie de Várday, d'Elek Thurzó, argentier du roi, de János Bornemissza, capitaine de guet à Buda et à Presbourg, de Tamás Szalaházi, évêque de Veszprém et de Miklós Oláh, secrétaire de la reine. La nouvelle de la catastrophe arriva très vite, déjà au soir du 30 août. La réaction de la reine était la terreur panique. Elle n'avisait que les plus intimes de son entourage, la même nuit emballa autant d'objets précieux qu'elle pouvait et quitta la ville en secret avec Thurzó, Oláh, Bornemissza et le baron Burgio, fidèle jusqu'à l'extrême.

Il serait difficile de désigner autrement ce départ que du mot de fuite. On a omis d'informer non seulement Várday mais aussi les bourgeois de Buda.⁷ Les ouvrages de défense de Buda étaient, certes, vieillissés, mais cela n'aurait pas dû empêcher la cour de partir en dignité. La véritable cause de cette fuite était certainement la peur que la reine et son entourage avaient de leurs propres sujets. L'ordre nobiliaire, et même les grands seigneurs en partie, voyaient depuis l'automne 1525, et à juste titre, dans la princesse Habsbourg l'incarnation de la politique extérieure favorable aux Habsbourg, de l'influence étrangère, du règne d'un petit clan. Aussi était-elle haïe. De plus, la responsabilité pour la catastrophe de Mohács incombait au gouvernement lequel, en mai 1526, fut imposé par la reine au roi et au pays. Et le soutien hongrois le plus sûr de la reine, l'archevêque Szalkai, périt dans la bataille.

La panique est donc compréhensible de la part de la reine, mais il n'en est pas moins certain que la fuite était une faute qu'elle ne se rappellera pas volontiers pendant son règne, d'une sagesse généralement reconnue, comme

⁶ Sur l'activité de Várday voir, outre Jászay (23 et 77) B. Iványi: Eperjes városa és az 1526–28 évi hadjáratok (La ville d'Eperjes et les campagnes de 1526–28). *Hadtörténeti Közlemények*, 1910. 448 et 456, ainsi que dans les Archives de la Ville de Kassa (Archiv Mesta Košice) la collection Schwartzbach (dans la suite: Kassa, Schwartzbach) 1129-1133, cf. encore V. Fraknói: *Magyar Országgyűlési Emlékek I* (Documents des Diètes Hongroises I), Budapest 1874 (dans la suite Fraknói MOE) 3 sqq.

⁷ Jászay 15 sqq; Ortway 190 sqq; Kubinyi op. cit. 200.

gouverneur des Pays-Bas.⁸ Le prix pour cette faute était largement payé, d'abord par elle-même, ensuite par le pays.

Le premier signe de la réaction était que le capitaine de guet János Bornemissza, pourtant arrivé à Presbourg avec elle, fit fermer devant la reine les portes du château royal de Presbourg, évoquant comme motif que la propriété en appartient au roi futur. Le secrétaire du roi, Tamás Nádasdy (avec un certain János Saly), se référa au même argument pour refuser à la reine une partie du trésor royal sauvé. Donc, les plus intimes de la Reine Marie de Habsbourg contestaient son droit de régner sur le pays.

Cependant, selon la forme, la situation de la jeune veuve s'était bien améliorée à Presbourg. Le palatin Báthori, le chancelier Brodarics, le margrave Georg Hohenzollern, l'évêque Szalaházi, l'argentier du roi György Thurzó s'empressèrent à la rejoindre et restèrent auprès d'elle. A son service se présenta presque tout le corps des secrétaires du roi, outre Nádasdy, Miklós Oláh, Jakab Piso, Georg Reicherstorffer et László Maczedoniai. Le vice-palatin Imre Varjasi Nagy et le secrétaire du palatin Ferenc Révai reprirent également le travail auprès du palatin István Báthori.

C'est bien une liste impressionnante, mais par rapport à l'ensemble de la classe dirigeante, elle ne constitue qu'une minorité infime. Toute une série de personnalités vraiment importantes ne font que passer quelques jours pour présenter leur respect à la reine, et partent ensuite en rompant, en général, avec le groupe de Presbourg. C'est ce que font Kristóf Frangepán, gouverneur — capitaine suprême, le ban Ferenc Batthyány, János Országh, évêque de Vác, Simon Erdődy, évêque de Zagreb, et un des comtes Szentgyörgyi. Le vieux Bornemissza refusa avec entêtement tout accord. Parmi les barons du pays, partisans d'antan des Habsbourg, Péter Erdődy et Ferenc Kanizsai donnent à peine signe de vie pendant ces semaines d'une importance vitale.

Il n'y a donc rien d'étonnant à voir combien les seigneurs rassemblés à Presbourg étaient pour ainsi dire paralysés de point de vue politique, et combien ils se sentaient, même les plus intrépides, dans une incertitude totale.⁹ Personne ne devait nourrir des doutes en ce qui concerne le dessein de la reine qui voulait passer le trône de la Hongrie à la maison Habsbourg. Mais les partisans de ce projet n'avaient pour le moment assez de force pour engager des actions à cette fin. Ils en manquaient au point que l'idée de rentrer à Buda ne les avait même pas touchés. Pourtant, de cette ville frontalière il était bien plus difficile de réorganiser le pays que ne l'aurait été de son centre naturel, sans parler des

⁸ Cf Gernot Heiss: Politik und Ratgeber der Königin Maria von Ungarn. Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung 1974 (dans la suite Heiss) note 144/7.

⁹ La lettre d'Elek Thurzó au roi de Pologne Sigismond, 29 IX 1526 (Acta Tomiciana VIII, p. 225) «... accablés par la perte de notre seigneur clément, par la défaite, par l'amertume et la douleur causées par la dévastation de notre patrie, nous ne savons pas quel conseil suivre au premier abord » (« Ob amissione dominum meum clementissimum obque cladem nostrum, de devastatione patriaeque hujus mee acerbitate et dolore confectus, nescimus quid consilii sit nobis tam subito capiendum »).

domaines de la majorité des seigneurs présents à Presbourg qui s'étendaient dans des régions éloignées du pays.

Marie de Habsbourg se rendait bien compte que, pour le moment, elle a perdu pied. Une veuve de roi, qui a commis des fautes, vaut toujours moins qu'un roi vivant, même si ce n'est que le pauvre Louis II faible. Je suis sûr que c'est elle qui a donné naissance à la mystification qui trouble jusqu'à nos jours plus d'un historien.

Ulrich Czettricz, chambellan du roi rejoignit la reine le 31 août et lui rapporta avoir vu de ses propres yeux mourir le roi. Marie l'a fait immédiatement savoir à son frère Ferdinand qui séjournait à Innsbruck et qui, le 9 septembre, avait déjà des renseignements sûrs sur le sort de Louis II. Ce nonobstant, dans sa correspondance destinée à des adresses dans le pays, la reine parle de son mari, jusqu'à fin septembre, comme s'il était encore vivant, et de sa cour de Presbourg, courent longtemps encore les bruits selon lesquels on aurait vu le roi au-delà de la rivière Csele (rivière où le roi trouva la mort).¹⁰

Cette fausse nouvelle se répandait encore quelque temps, mais sans pouvoir être de secours à la reine. Le groupe de Presbourg ne pouvait attendre une aide efficace que de celui pour qui il cherchait à préparer le chemin conduisant au trône de Hongrie. L'archiduc Ferdinand cependant, tout en faisant connaître sa prétention au trône dès le 9 septembre, jugea pour le moment plus important de soutenir son frère Charles Quint dans ses guerres européennes. Il ordonna certes à ses conseillers autrichiens de procéder à des préparatifs pour occuper les forteresses hongroises de certaine importance. Quand même dans les jours les plus critiques, vers le milieu de septembre, il s'occupa de mettre sur pied un corps d'armée à envoyer en Italie, et accorda le reste de son attention plutôt aux provinces de la couronne tchèque qu'à la Hongrie.¹¹

Pendant quelques semaines les deux frères se contentèrent d'envoyer à Presbourg les commissaires personnels de Ferdinand tandis que la cour d'ici essaya de gagner à sa cause, par des lettres, les seigneurs hongrois. L'unique acte concret était l'envoi de Czettricz pour retrouver le cadavre de Louis II.

Ce n'est qu'au début d'octobre que quelque chose s'engagea dans le camp des Habsbourg, mais le résultat n'en était que très douteux.

Aussi impuissant et isolé que parût jusque-là l'entourage de la reine Marie,

¹⁰ Jászay 38; Ortvy 204 sqq; ainsi que les lettres de la reine Marie adressées à Kassa, Schwartzbach 1107–1109; la réponse de Ferdinand à Marie du 9 septembre, Anton von Gévay: Urkunden und Aktenstücke zur Geschichte der Verhältnisse zwischen Österreich, Ungern und der Pforte im XVI. und XVII. Jahrhunderte I. Vienne. 1840 (dans la suite: Gévay) 8.

¹¹ Jászay 34 sqq, 56 et 114 sqq; P. Török: A mohácsi vész diplomáciai előzményei [(Mohácsi Emlékkönyv) (Les antécédents diplomatiques de la bataille de Mohács (Mélanges Mohács)]. Budapest 1926. 189; K. Brandi: Kaiser Karl V.⁴ Munich. 1942 (dans la suite: Brandi) 213 et Gévay 9; Hatvani (Horváth) Mihály: Magyar történelmi okmánytár a brüsszeli országos levéltárból és a burgundi könyvtárból (Documents de l'histoire de Hongrie dans les archives nationales de Bruxelles et dans la bibliothèque bourguignonne) I. Pest 1857 (dans la suite Hatvani, Bruxelles) 41.

il n'en posséda pas moins plusieurs atouts. A quelques exceptions près les membres survivants du gouvernement étaient, du moins de passage, à Presbourg, et la personne du palatin parut aux Hongrois comme un argument de droit public — si cher à leur cœur.

La classe dirigeante hongroise garda jalousement son droit à l'élection du roi, tandis que l'archiduc Ferdinand considéra que la couronne de Hongrie constituait (par sa sœur et par sa femme) son héritage de famille. Il appuya sa prétention par les accords conclus avec les Jagellons. Sous la pression de ses conseillers il consentit enfin le 3 octobre à ne pas se servir avant son élection du titre de roi de Hongrie (et de Bohême), mais dans ses déclarations il ne cessa pas de proclamer ses droits. Il obtint même que l'invitation à la diète pour élire le roi ne mentionne pas dans son texte le but de l'assemblée.

Tout cela n'était pas propre à rendre populaire le candidat au trône. Pour les mêmes motifs et avec une négligence pareille, le groupe de Presbourg réduisit l'autre avantage offert par l'attachement au droit public. Le droit coutumier voulait qu'après la mort du roi le palatin, la reine et les barons du pays devaient convoquer la diète qui élise son successeur. Cependant, l'acte convoquant la diète des partisans des Habsbourg fut délivré par la reine, tandis que le palatin Báthori ne faisait que le soutenir par une invitation qu'il envoyait à part.

La nouvelle faute commise imposa définitivement la passivité à ceux de Presbourg qui, pourtant, n'avaient jamais un besoin plus urgent d'avoir de nouveaux partisans car la pauvreté où ils tombèrent était telle qu'ils avaient à peine de quoi vivre. Tout indique que les seigneurs ont perdu tout lien avec leurs domaines et la reine ne recevait d'Autriche qu'un secours matériel insignifiant. La cour n'avait à sa disposition que les sommes minimales fournies par l'octroi de Presbourg ou par les trésors sauvés de la reine Marie. Toutes ces personnes, du palatin au dernier serviteur, étaient à la charge de la reine.

On arrivait déjà au 14 octobre lorsque, enfin, Ferdinand se montra prêt à faire quelque chose pour obtenir la couronne de Hongrie. Quand même, il n'était pas venu dans le pays dont il voulait s'emparer, mais invita sa sœur à Hainburg (Autriche). Pendant les quelques jours de leurs pourparlers ils ont pris la décision de convoquer la diète hongroise à la Sainte Catherine (25 novembre), à Komárom, ville en main des officiers de la reine. Les frère et sœur prirent encore la décision que Ferdinand était prêt à « sacrifier sa vie pour le pays » mais dans le cas où quelqu'un d'autre fût élu roi de Hongrie il fera valoir ses droits même par la force des armes.¹²

¹² Cf. la lettre de Sigismond roi de Pologne à une lettre d'Elek Thurzó où il s'agit de la conférence de Hainburg. Le roi prend acte de ce que « . . . Ferdinand est décidé à faire valoir par les armes et la force ses prétentions sur la Hongrie si, à sa place, quelqu'un d'autre est désigné au trône de Hongrie » (« . . . praeterea Ferdinandum in animo habere ius suum, quod ad regnum Hungariae se habere praetendit, armis et viribus prosequi, si aliter quispiam quam ipse rex Hungariae designaretur »). Acta Tomiciana VIII. 256.

Les décisions fatidiques de Hainburg furent tenues en secret et la diète ne fut pas convoquée. Seuls Thurzó et Szalaházi accompagnèrent la reine, les autres seigneurs, laissés à l'écart et non informés, se sentaient, et c'était fort compréhensible, offensés. Enfin Ferdinand rentra à Vienne et retourna à la préparation de la campagne d'Italie.

Ce n'est que le 24 octobre que l'archiduc se tourna de nouveau aux affaires hongroises. Le lendemain, deux nouvelles importantes troublèrent ses négociations. Selon l'une, l'assemblée tchèque l'élit roi de Bohême, selon l'autre le voïévode János Szapolyai convoqua une diète au 5 novembre à Székesfehérvár, et avec ses soldats il occupa Buda, Esztergom et Székesfehérvár.

L'archiduc et ses conseillers élaborèrent alors le projet suivant.¹³

Il faut désarmer le voïévode János par des dons de domaines, tout en le menaçant d'une intervention de la part de Ferdinand. La diète de Komárom doit être convoquée plus tôt, le 12 novembre, dans une ville plus proche. La noblesse ne doit pas y venir au complet, mais envoyer ses représentants. Il faut promettre des avantages matériels à des barons influents, voire à quelques villes et comitats, pour les gagner à la cause, tandis que dans les forts des Szentgyörgyi il faut placer, autant que possible, des troupes autrichiennes. En Transylvanie, il faut fomenter une révolte contre le voïévode. Les troupes levées contre les Turcs dans les provinces autrichiennes et qui ne se sont réunies qu'à ce moment, doivent être concentrées à la frontière hongroise. On doit renforcer avec elles les villes et forteresses fidèles à Ferdinand, s'il y aura de telles. Si pourtant Szapolyai prenait le dessus, l'attaque doit être remise au printemps (!), mais il faut porter plainte à l'Empire et à l'Empereur contre le voïévode qui, comme tout l'indique, s'allia aux Turcs. Par contre, si les Etats allemands lui refusent l'aide contre les Turcs et le voïévode, Ferdinand doit déclarer qu'il est obligé d'assurer la protection de ses possessions même par la voie d'arrangements (avec les Turcs bien entendu, non pas avec Szapolyai !). Et enfin, un argument fut avancé qui, dans la suite, s'est avéré avoir une importance décisive: Ferdinand doit faire comprendre à Charles Quint que l'accord probable entre le voïévode et le sultan met en danger toute la chrétienté, c'est-à-dire la sécurité de l'Empire Habsbourg.

Plusieurs personnes furent informées du changement de date de la diète, pour revenir ensuite à la date originale. Les invitations ne furent prêtes que

¹³ Jászay 119 sqq et 127 sqq; Fraknói MOE 37 et Smolka 74 sqq. Ce dernier réfute que les notes utilisées par Jászay se rapportent à une délibération du 24 octobre et les considère comme se rapportant à la conférence de Hainburg, mais ses arguments ne sont pas convaincants, car il ne peut pas expliquer comment on avait connaissance à Presbourg et à Vienne, vers le 16 octobre, des nouvelles sur la conférence de Tokaj. Benedek Bekény, qui est, selon lui, la principale source des informations, ne pouvait pas connaître les projets de Szapolyai, car il venait de Werbőczy qui n'avait pas rencontré le voïévode avant la conférence de Tokaj.

quelques jours plus tard, vers le 26 octobre. Afin de réduire l'avantage de temps de Szapolyai les actes furent antidatés au 9 octobre.¹⁴

Evidemment, ces incohérences n'ont pas amélioré le crédit de Presbourg. Quand le reine Marie envoya le 3 novembre 300 soldats à Sopron, les bourgeois ne les laissèrent pas entrer dans la ville. A Presbourg les hommes de Bornemissza en sont arrivés aux mains avec les lansquenets de la cour.

Le protagoniste, Ferdinand, à son tour, envoya le 18 octobre vers Milan la troupe de 12 000 hommes, rassemblée avec tant de difficulté, du vétéran Frundsberg. A la frontière hongroise il ne conduisit que les 6000 hommes, pour la plupart des novices, des Etats d'Autriche, mais il n'osa pas dépasser Hainburg. A la diète à Székesfehérvár, convoquée par Szapolyai, et à laquelle il avait interdit plus tôt à tout le monde d'y participer, il envoya ses délégués afin qu'ils exposent de vive voix la position du camp Habsbourg. Et ceux de Presbourg, donc la reine Marie elle-même et Ferdinand aussi, reconnurent déjà entre eux que le pays ne veut rien savoir d'un roi allemand.¹⁵

Deux mois s'étaient passés depuis la défaite de Mohács et les grands barons pro-allemands ont assez mal profité de ce laps de temps. Avec d'autant plus de succès agissait leur rival N° 1, János Szapolyai.

Pendant les jours où les Turcs se retiraient, le voïévode campait avec ses gens à Fegyvernek (le 6 octobre) et, créant des contacts avec le mouvement organisé par Várday, il convoqua à Tokaj une diète partielle, qui commença en effet ses travaux le 14 octobre.¹⁶ La participation y était bien plus importante qu'à Miskolc.

Le grand nombre des participants représentait une force politique sérieuse. Tout d'abord, trois membres du gouvernement y étaient, outre le voïévode, le trésorier János Dóczy de Szeg, ainsi que Péter Perényi comes de Temes.* La haute hiérarchie ecclésiastique était représentée par l'évêque Várday, et le prélat György venu de Buda.

András Báthori d'Ecsed était un aristocrate et une puissance locale, il était comes de Szatmár et le frère cadet du palatin qui se trouvait à Presbourg. Au même niveau social se trouvaient Ferenc Drugeth de Homonna, comes

¹⁴ Smolka 76 constate déjà que c'est antidaté, mais, partant de l'erreur citée ci-haut il les date du 19 octobre. Toutefois, les notes faites sur les négociations de Ferdinand ne font jamais mention de l'invitation avant le 25 octobre et les discussions sur la date ne sont pas imaginables après l'envoi des invitations. Enfin, l'invitation écrite à Tokaj le 17 octobre, était déjà à Presbourg le 25 octobre, Kassa par contre ne reçoit l'invitation presbourgeoise que le 3 novembre (Kassa, Schwartzbach 1122, note « nobis presentate sabbato ante translationis Ste. Crucis »).

¹⁵ Jászay 281 sqq; Fraknoi MOE 41; Acsády 12; F. B. von Bucholtz: Geschichte der Regierung Ferdinand des ersten (dans la suite: Bucholtz) III. Vienne. 1832. 45 sqq. La reine Marie envoya également des soldats pour occuper Székesfehérvár (János Tahy avec deux cents cavaliers) mais qui arrivèrent en retard. Voir Smolka 46.

¹⁶ Voir (outre Jászay) Fraknoi MOE 3 sqq.

* comes de Temes = chef de la défense des frontières du Sud, un des grands dignitaires du pays.

d'Ung, neveu de János Szapolyai, Gáspár Drágffy, neveu de Drugeth et par là parent éloigné du voïévode.

On y trouve encore deux autres parents de Szapolyai, bien que le degré de parenté nous soit inconnu, ce sont Péter Petrovics et Miklós Derencsényi, tous deux de simple noblesse, tout comme le lieutenant des armées du voïévode, Lukács Kismarjay.

Le mouvement des petits propriétaires terriens fut représenté par plusieurs protagonistes des dernières années tels que István Werbőczy, ancien palatin et son mentor Mihály Szobi, Ferenc Bodó, Miklós Maczedóniai comes de Csanád, Miklós Glézsán et Jakab Thornallyai, tous membres jadis du conseil du roi.

Pál Ártándy était également conseiller du roi (et trésorier de son état), mais avec son frère Balázs et avec Gergely Pestyéni de Martonos, il était, encore l'année précédente, membre de la société secrète (« les aventureux ») organisée contre Szapolyai, et agent de la reine Marie.

Ce tableau assez varié fut complété par des grands propriétaires terriens des régions d'au-delà de la Tisza, comme les frères Csáky, Imre Csaholy, les frères Jaksics, Mihály Várdy, Miklós Pathócsy, János (Vitéz) Kállai et Imre Czibak (tous deux anciens capitaines suprêmes de Szörény), les frères Ábrahámffy et Ibrányi, et bien d'autres. Au moins dix comitats et l'alliance urbaine de Kassa y furent officiellement représentés.

Cette assemblée était importante non seulement à cause du nombre et du poids politique des participants, mais surtout par la diversité des positions qui y étaient représentées. Perényi, les Ártándy et leurs compagnons devaient donc bien savoir que cette rencontre était destinée à favoriser les plans et intentions du voïévode.

Outre quelques mesures devant assurer la continuité dans l'administration, au bout de trois jours la décision fut prise de convoquer une diète à Székesfehérvár, à la fête du prince Saint Eméric (le 5 novembre, à peine trois semaines plus tard).¹⁷ Il n'y a pas de doute que cette décision était contraire à la lettre de la loi en vigueur. Cependant, au cours des décennies écoulées plus d'une diète s'était réunie qui n'étaient organisées que par décision des états, et pourtant, le roi reconnut par sa présence leur caractère légal.

Les éventuels scrupules juridiques ont disparu peu après. C'est la gaffe tactique, déjà mentionnée, de la reine Marie d'une part, et de l'autre la différence éclatante entre les démarches des deux camps qui les ont apaisés. Il n'est pas difficile de s'imaginer l'effet qu'avait exercé sur toute la classe dirigeante le fait que la reine délibérait sur l'avenir de la Hongrie à Hainburg et

¹⁷ Œuvres citées, ainsi que Borovszky, Csanád I. 171 (la présence de Márk Jaksics); Kassa, Schwartzzenbach 1123. Seul Istvánffy, très partial, affirme que déjà là on voulait élire pour roi Szapolyai. Nicolaus Istvánffy: Regni Hungarici Historia. Colonia Agrippina 1724 (dans la suite: Istvánffy), 84.

en écartant pratiquement les Hongrois, tandis que le voïévode, exactement au même moment discutait avec eux à Tokaj, à une diète partielle mais à participants relativement nombreux, les mesures à prendre.

Fin octobre, quand Ferdinand envoya ses mercenaires en Italie, le voïévode quitta la région de Tokaj avec une suite qui avait l'importance d'un camp (et où, paraît-il, son armée de 6000 personnes était présente). Il passa par les comitats du Nord de la Grande Plaine, dévastés par les Turcs, où rien que son apparition suggéra l'espoir de la sécurité à la population désolée.

La noblesse de la région se joignit volontiers au camp et Szapolyai ne négligea pas de profiter des débuts favorables. Il envoya au comitat de Bács afin d'y organiser les fuyards, Serbes pour la plupart, son palefrenier d'origine serbe, appelé à cause d'une envie étrange Tcherni (Noir) et qui jouissait parmi les gens de la même nationalité d'un respect superstitieux.¹⁸ Il confia à un de ses fidèles transylvains, Gotthárd Kun d'Osdola l'occupation de Buda et d'Esztergom et envoya, avec 200 cavaliers, à Székesfehérvár le voïévode serbe Pál Bakitch. A Czibak et à János Szerecseny il donna l'ordre, tardif, de rechercher le cadavre de Louis II.

Szapolyai passa par Szerencs, Eger et Hatvan pour arriver à Buda. Gotthárd Kun l'y attendait avec de bonnes nouvelles: Buda, Esztergom et Székesfehérvár étaient aux mains des soldats du voïévode.

Le candidat au trône séjourna à peu près une semaine dans le palais dévasté. Il attendait des nouvelles de Presbourg, négocia avec les délégués de Ferdinand (qui lui remirent l'invitation à Komárom), prit des mesures pour rendre les derniers honneurs au corps retrouvé du roi, faisait réparer les murs les plus endommagés de la ville. Il continua vraisemblablement les préparatifs à l'assemblée de Székesfehérvár, mais où il n'arriva que le 9 novembre, quatre jours après le délai fixé.

Malgré son retard, il pouvait être content des résultats des trois semaines écoulées. Les clés de la ville du sacre lui furent remises solennellement. Les représentants y furent envoyés de 22—27 comitats, donc de la plupart de ceux qui n'ont pas été dévastés. Y furent représentés même les comitats de Vas et Zala, si proches de Presbourg, et aussi de Somogy, soumis à György Báthori. (On doit y voir probablement l'intervention de Kristóf Frangepán!) La majorité des huit évêques survivants: outre Várday, le doyen des évêques István Podmaniczky de Nyitra, János Országh de Vác qui pourtant apparut, il y a peu, près de la reine Marie, et Ferenc Jozefitch de Zengg. Il est fort probable que l'évêque de Transylvanie, János Gosztonyi, n'était pas non plus absent.¹⁹

¹⁸ Il est exclu que Jován se soit emparé du Sud du pays dès avant Tokaj. Le sultan ne s'en est retiré que vers le 5 octobre, et le 14 Jován était déjà à Tokaj.

¹⁹ Après coup, Szapolyai écrivit que sept évêques étaient présents (Fraknói, MOE, p. 16), mais sur les huit prélats en vie Szalaházy et Brodaritch étaient à Presbourg le jour de l'élection, Simon Erdődy, évêque de Zagreb à Csázma. Ce dernier pourtant arriva à Székesfehérvár vers le 15, et s'il était accompagné d'un des évêques croates ou dalmates, le nombre

La majeure partie des seigneurs présents à Tokaj accompagna également Szapolyai et déjà s'y joignirent László Mór de Csula écuyer tranchant et Bálint Török. Les trois nations transylvaines (nom donné aux trois communautés de Transylvains, la noblesse hongroise, les Saxons et les Sicules) devaient également y être et, évidemment, les chefs de l'ordre nobiliaire, Werbőczy, Szobi, Bodó. Même Jován Tcherni, qui réussit à se faire admettre comme chef des Serbes, y a envoyé ses délégués. Les ci-devant « aventureux », Ártándy, Pestyáni s'y trouvaient aussi, et sans doute aussi presque tous les commensaux du voïévode. Les envoyés des sept villes du Trésor arrivèrent également et même le roi de Pologne y était représenté par Mikolaj Nipszycz que son souverain envoya d'abord de Cracovie pour chercher le corps du roi Louis II. Ce tableau si varié était complété par les orateurs de Ferdinand, roi de Bohême, proférant des protestations.

Et ce qui est le plus important, c'est à Székesfehérvár que se trouvait le symbole irremplaçable, la sainte couronne, vénérée avec une foi mystique. La vraie vengeance de la noblesse hongroise n'était pas d'avoir bafoué les dames d'honneur de la reine Marie, tous les gens honnêtes en avaient honte.²⁰ La cour, fuyant Buda, avait passé en bateau sous Visegrád, mais les capitaines du fort, Miklós Ládonyi, István Szentiványi et Pál Kevér, n'ont pas remis la couronne qu'ils gardaient. Eux-mêmes l'emmenèrent à un endroit sûr, probablement à Trencsén, château fort de Szapolyai, et maintenant, avec les clés de Visegrád, l'ont apportée à Székesfehérvár.²¹

Dans un pays en désagrégation, couvert de sang, après en tout vingt-quatre jours de préparatifs, en face de la contre-propagande faite à Vienne et à Presbourg, c'était un beau résultat. La première étape de la course pour le trône était indiscutablement gagnée par János Szapolyai, c'est lui qui dirigeait cette diète.

Devait-il prendre sur soi de ressusciter le royaume indépendant de Hongrie à un moment où dans la région frontalière du Sud règne un ennemi victorieux et où les rivaux intérieurs cherchent à attribuer le trône à un autre

de sept peut être juste après coup. Nous ne possédons pas de liste des participants à la diète de Székesfehérvár, j'étais donc forcé de m'appuyer sur quelques lettres et sur Szerémi (Gy. Szerémi: Magyarország romlásáról (Sur le déclin de la Hongrie), Budapest 1961. 113 sqq), mais ce dernier commet beaucoup d'erreurs. La présence du ban Ferenc Batthyány, à laquelle Jászay, note 151/2, prête foi, était déjà réfutée sans laisser de doute par L. Szalay: Adalékok a magyar nemzet történetéhez a XVI. században (Contribution à l'histoire de la nation hongroise au XVI^e siècle) Pest. 1861 (dans la suite: Szalay: Adalékok) 16. La description de la cérémonie du couronnement par Szerémi est également pleine de non sens.

²⁰ Le gentilhomme János Daróczy proteste dès le 24 octobre, devant les autorités de la ville de Kassa, qu'il n'était point impliqué dans l'affaire. Kassa, Schwartzbach, 1119.

²¹ OL, archives de la famille Kisfaludy, dos. 1, acte du 4 XII 1526 (récépissé du roi János aux capitaines des forts). Trencsén: Acta Tomiciana VIII. 268. Les gardiens de la couronne, donc les supérieurs des capitaines de Visegrád, étaient Péter Perényi et János Szapolyai. L'acte du 4 décembre enlève définitivement toute crédibilité aux narrations fantastiques puisant d'une part dans Istvánffy et de l'autre dans Szerémi. (Jászay en cite un bon nombre).

candidat qui dispose de forces extérieures non négligeables? C'était là la question, et la réponse dépendait du seul Szapolyai: de la manière dont il voyait, dont il pouvait voir la situation du continent, du pays et la sienne propre.

*

La famille de János Szapolyai²² appartenait, dès le début de l'époque des Jagellon, aux familles aristocrates possédant les plus importants domaines, et à l'année de la défaite de Mohács (1526), elle était la plus puissante parmi elles. Elle disposait de plus de trente châteaux forts, de forteresses avec la multitude de bourgades, villages, fermes qui y appartenaient, donc d'une fortune qui n'avait d'analogue dans l'histoire hongroise que celle de la famille Hunyadi au sommet de sa puissance (et celle de János Corvin, fils illégal du roi Mathias, héritier de la fortune des Hunyadi).

A l'immense fortune personnelle de János Szapolyai (unique membre de sa famille survivant au 29 août) s'ajoutaient encore les trois forts transylvains (Déva, Görgény, Töröcsvár) qu'il possédait au titre de voïévode de Transylvanie, ainsi que certains biens d'Etat possédés à titre de mort-gage.²³

Il est important de noter que, grâce à ses domaines familiaux et à ses dignités, deux territoires, de la grandeur de provinces, étaient soumis à son contrôle direct. En sa qualité de voïévode de Transylvanie il dirigeait les affaires militaires, administratives et de justice de cette province (à l'exception de la région autonome saxonne). Son influence y était encore renforcée par les domaines privés qu'il réussit à y acquérir (le fort de Szentlélekvár et le domaine y appartenant) et que les vallées des rivières Szamos et Maros, dans leur secteur à la sortie de Transylvanie, étaient gardées par des domaines de Szapolyai: Szatmár et Némethi, ainsi que Lippa et Solymos.

L'autre territoire sous son contrôle s'étendait sur la majeure partie des comitats septentrionaux. Dans les comitats de Szepes, Trencsén et Torna il était le plus grand propriétaire et il possédait d'immenses domaines dans les comitats d'Árva, Turóc, Liptó, Gömör, Abauj, Zemplén et Nógrád. De point de vue administratif il était « comes héréditaire » de Szepes, Torna et Turóc, mais rien ne pouvait guère se faire sans son consentement dans les autres comitats non plus.

²² Aujourd'hui on écrit le plus souvent son nom Zápolyai, sans raison à mon avis. Au XVI^e siècle on écrivait en effet (*de*) *Zapolia* le nom de cette famille d'origine slave, mais Jászay (note 14/2) éclaircit il y a déjà 130 ans, qu'il était prononcé Szapolyai.

²³ Partant de mes propres recherches et des communications aimables faites par Pál Engel, je suis en mesure d'établir la liste suivante des forts possédés par Szapolyai: Árva, Boldogkő, Bajmóc, Csesznek, Gölnic, Kasza, Kézmárk, Kővár, Léva (= Illava), Lietava, Likava, Lippa, Murány, Pápa, Ricsnó, Regéc, Rákos, Solymos, Salgó, Szepes, Szatmár, Szárd, Szklabonya, Szentlélek, Tállya, Tokaj, Torna, Trencsén, Ugod, Újvár. Incertains: Hernádnémethi, Okorna, Okladina, Sztrecsnó, Szucsány et Únács. (Il s'agit de l'état en 1526.)

Ce ne sont pas seuls les domaines et les commensaux nobiliaires y attendant qui avaient du poids. La politique familiale des Szapolyai, très soignée, servait à la fois le maintien de liens aussi étroits que possibles avec l'aristocratie et aussi le contrôle des territoires du Nord. Parmi les familles apparentées, les Bebek de Pelsőc et les Drugeth de Homonna appartenaient aux barons du pays, les Derencsényi à la noblesse riche, et ces trois familles avaient des domaines de Zemplén jusqu'à Gömör.²⁴

La fortune et les liens de famille ont déterminé la place dans la société et dans la politique de l'époque de János Szapolyai né probablement en 1487.²⁵ A l'âge d'à peu près vingt ans il obtient une des plus importantes dignités, il est voïévode de Transylvanie. Cela lui confère un pouvoir territorial et la voix dans les affaires du pays. Seul le palatin (sans compter évidemment le roi) a plus de pouvoirs en Hongrie. Si János Szapolyai put être revêtu de cette dignité tout jeune et, en partie, sans expérience, c'est que l'aristocratie hongroise reconnut à son membre le plus riche le droit aux plus hautes dignités.

Et comme le motif principal de sa nomination était son appartenance à l'élite féodale dirigeante, son activité en Transylvanie et dans le pays entier correspondait également aux exigences de cette position sociale.

Je viens de dire qu'il accéda à son poste sans avoir eu d'expérience dans le gouvernement du pays. C'est vrai dans le sens que jusque-là il ne pouvait connaître le métier du pouvoir qu'en qualité de « comes ». Il ne faut toutefois pas sous-estimer l'école pratique qu'offre une cour de famille aristocrate et surtout l'administration d'un immense domaine, sans parler des connaissances que les familles aristocrates transmettent à leurs enfants concernant l'exercice du pouvoir.

Selon les normes féodales, János Szapolyai, à son poste de gouverneur de Transylvanie, a fait un travail correct, voire bon. C'est sous son exercice que la chancellerie du voïévode de Transylvanie eut enfin l'organisation qu'exigea l'époque. C'est lui qui nomma le premier protonotaire transylvain, indépendant du gouvernement de Buda. En même temps s'engagea la spécialisation de la chancellerie transylvaine, c'est-à-dire sa division en organe juridique près le protonotaire, et en organe administratif près le secrétaire de la voïévodie.²⁶

²⁴ L'alliance avec les Bebek: le palatin Imre Szapolyai épousa Orsolya Bebek, et la première femme de István Szapolyai était Kata Drugeth, fille de Zsófia Bebek, sœur d'Orsolya et de Simon Drugeth. Cette branche des Bebek s'éteignit au début du XVI^e siècle. En dehors de ce dernier mariage, l'alliance avec les Drugeth était fondée sur le mariage de Krisztina Szapolyai, fille d'István et de Kata Drugeth, avec János Drugeth, bien qu'ici il y ait des complications vu que cela paraît être un mariage entre oncle et nièce, et une telle autorisation de mariage est à peu près exclue. Il est possible que Krisztina fût déjà née de la princesse Hedvige. La sœur d'Imre et d'István, Orsolya Szapolyai a épousé un Derencsényi.

²⁵ La date de naissance de Szapolyai n'est pas établie exactement. En général, on la situe aux environs de 1487, mais en 1526, à Venise, il passe pour avoir trente-six ans. Cf. Acsády, note 15/1.

²⁶ A. Pécsi: Az erdélyi fejedelmi kancellária kialakulása és okleveles gyakorlat 1571-ig. (La formation de la chancellerie princière de Transylvanie et la délivrance des actes jusqu'en

Cette organisation modernisée, où travaillaient des fonctionnaires aussi excellents que Werbőczy ou Pál Barcsay, expédia sans à-coups le travail quotidien. Dans les doléances relatives à l'administration du pays, la Transylvanie n'est pas mentionnée, ce qui, en fin de compte, équivalait à une louange.

Ce résultat obtenu par Szapolyai fut évidemment facilité par l'absence en Transylvanie d'une couche de grands seigneurs terriens. Seul l'évêque de Gyulafehérvár (Alba Julia) possédait un domaine qui l'obligeait à avoir son armée sous sa bannière. Les autres grands domaines étaient propriétés soit de barons de Hongrie (Vajdahunyad — possession de Georg Hohenzollern, margrave de Brandebourg), soit de princes roumains (Csicsó, Küküllő, Bálványos, Léta).²⁷

Ce n'est pas du côté des quelques seigneurs moyens que le pouvoir du voïévode se heurtait à une résistance plus importante. Les « Sicules » ont défendu jalousement leurs privilèges et depuis la mort du roi Mathias ont plus d'une fois pris les armes pour les protéger. En 1519 aussi, ils devaient se sentir lésés, car ils se sont insurgés contre un « vice-voïévode » de Szapolyai de sorte qu'enfin ce dernier devait en personne revenir de Buda pour les vaincre dans un combat en toutes règles près de Homoródszentpál.

Par mesure de représailles, Szapolyai fit confisquer la fortune des meneurs pour en faire don à des étrangers, ce qui était une violation manifeste du droit de succession sicule. C'est ce pas qui marque le début de la lente liquidation des libertés des Sicules (achevée par János Zsigmond (Jean Sigismond), fils du voïévode), et qui montre combien les idées de Szapolyai dans les questions sociales étaient identiques à celles des autres barons.²⁸

Lorsqu'il partit en campagne, en 1514, contre les paysans croisés de György Dózsa, il défendait déjà les intérêts non seulement de l'aristocratie mais de toute la classe dirigeante. En sa qualité de grand seigneur féodal, il était de son devoir de s'opposer à un mouvement qui menaça dans notre pays l'ordre qui était l'unique imaginable dans ses idées (et de plus qui, au début du XVI^e siècle, était le seul objectivement possible), et en sa qualité de voïévode de Transylvanie il disposa des moyens d'une intervention efficace.

Dans la campagne contre les croisés, Szapolyai s'est révélé un chef militaire de jugement sain. Au départ, il devait choisir entre Kolozsvár et Temesvár pour leur porter secours, et, à juste titre, il jugea que l'armée de

1571). Budapest 1938. 15 sqq; I. Janits: Az erdélyi vajdák igazságszolgáltató és oklevélkiadói működése 1526-ig (Activité juridique et délivrance d'actes par les voïévodes de Transylvanie jusqu'en 1526). Budapest 1940, 58 sqq; Zs. Jakó: Az erdélyi vajda kancelláriájának szervezete a XVI. század elején (L'organisation de la chancellerie du voïévode de Transylvanie au début du XVI^e siècle). Kolozsvár-Cluj 1947. 11, 18 et 30.

²⁷ S. Szilágyi: Erdélyország története I (Histoire de Transylvanie I.). Pest 1846 (dans la suite: Szilágyi) 133 et 194.

²⁸ Szilágyi 182; L. Makkai: Erdély története (Histoire de Transylvanie). Budapest 1944. 134.

Dózsa était plus dangereuse. De cette façon ses sous-voïévodes pouvaient remporter des victoires décisives en Transylvanie, tandis que lui en faisait autant dans la région de la rivière Temes.²⁹

La défaite imposée aux paysans en lutte pour améliorer leur sort était certes d'une gloire douteuse, mais le voïévode pouvait lutter vaillamment non seulement en les combattant. Il est absolument incompréhensible pourquoi nos historiens le considèrent comme quelqu'un de peu versé dans les affaires militaires quand, pendant la période allant jusqu'à Mohács (1526) il conduisit au moins huit campagnes.³⁰

Au début du XVI^e siècle, la poussée turque a transformé la Transylvanie en une sorte de confin. Les voïévodes devaient à la fois surveiller les deux principautés roumaines où l'influence du sultan devenait de plus en plus importante, et les confins du Bas-Danube pour la défense desquels ils devaient, à ce qu'il paraît d'office, porter assistance aux comtes de Temes. Dans les premières cinq années de son gouvernement János Szapolyai ne cessait de faire la guerre. D'abord il envoya des troupes en Moldavie, en 1511 et 1512 il essaya de porter secours à un voïévode, vassal hongrois, de la Valachie. Entre 1513 et 1515 il conduisit trois campagnes contre les forteresses turques sur le Bas-Danube. A ces luttes, au succès intermittent, la défaite à Zsarnó mit fin pour une période de quelques années.

En 1521, les forces du pays furent mobilisées pour délivrer Nándorfehérvár (Belgrade). C'est au début de septembre que Szapolyai arriva, avec les troupes transylvaines, à Mohács, point de rassemblement, mais le fort important était déjà pris. La lenteur de la mobilisation était peut-être une faute, mais ce n'était pas celle du voïévode, parce qu'à cette époque les armées hongroises ne devaient être levées selon la coutume qu'après la moisson. La triste fin de la campagne — seuls les Transylvains se mirent à poursuivre l'ennemi victorieux jusqu'à ce que l'automne et l'épidémie dans le camp n'aient mis fin à tout — a quelque peu secoué le pays. Szapolyai lui-même a fait, trois ans de suite, des incursions en Valachie pour porter secours au prince sympathisant avec les Hongrois. Après plusieurs victoires, les Turcs ont riposté en assiégeant le fort de Szörény (Turnu Severin). Cette fois-ci non plus, les Transylvains ne tardèrent pas, il délivrèrent le fort, mais immédiatement après leur départ les Turcs le reprirent par surprise (1524). Après une année de répit, c'était déjà la bataille de Mohács.

²⁹ G. Barta—A. Fekete Nagy: *Parasztháború 1514-ben* (Guerre paysanne en 1514). Budapest 1973 (dans la suite: Barta-Fekete Nagy) 35 sqq, 183 sqq, 191 sqq et 206 sqq.

³⁰ En ce qui concerne l'activité militaire de János Szapolyai j'ai puisé des informations dans les œuvres suivantes: J. Ch. von Engel: *Geschichte des Ungarischen Reichs und seiner Nebenländer*. Halle. 1804. IV/1. 197 et 204 sqq, IV/2. 162; Szilágyi 184 sqq; E. Artner: *Magyarország és az apostoli szentszék viszonya a mohácsi vést megelőző években, 1521—1526. Mohácsi Emlékkönyv* (Les rapports entre la Hongrie et le Saint-Siège dans les années avant la défaite de Mohács, 1521-1526. *Mélanges Mohács*). Budapest 1926. 70 et 104; Barta-Fekete Nagy loc. cit.

Avec ces différentes campagnes Szapolyai protégeait non seulement sa province. Un des grands dignitaires du Royaume Hongrois, il agissait dans l'intérêt du pays entier, dans la direction duquel il avait sa part aussi bien comme seigneur domanial que comme voïévode.³¹

Sans tenir compte du bref interlude de la diète de 1505, sa carrière politique commença en novembre 1510, lorsqu'il fut nommé voïévode de Transylvanie à l'âge de vingt-quatre ans. En deux ans, il est déjà le plus puissant homme en Hongrie: Sigismond, roi de Pologne, afin de contrecarrer l'influence grandissante des Habsbourg, poussa au premier plan de la politique hongroise ses propres hommes, le palatin Imre Perényi, et le chancelier, évêque de Pécs György Szatmári, et afin de leur créer une base adéquate dans le pays, fit entrer dans l'alliance le propriétaire de l'immense fortune des Szapolyai. Bientôt, c'est lui qui devint chef de ce groupe, ce que Sigismond comprit bien, et pour s'assurer de l'influence dans l'avenir, il épousa Borbála, sœur de Szapolyai, en 1512.

En 1515, cette direction s'est désintégré. Szapolyai voulait se débarrasser de la tutelle polonaise, et alors Sigismond consentit à la double alliance par mariage entre les Habsbourg et les Jagellon, tandis que Szapolyai subit une défaite militaire à Zsarnó. La reine Borbála mourut fin 1515 et le roi Vladislas début 1516, ainsi le voïévode était forcé de se tenir pendant quelques années à l'arrière-plan.

Fin 1518 il réussit à se réimposer. L'administration, d'orientation polono-germanique, provoqua la colère de la noblesse, Szapolyai de son côté organisa une large « confédération » avec la participation du palatin Imre Perényi (pro-polonais), du margrave de Brandebourg (pro-allemand), de l'évêque de Transylvanie Ferenc Várday, du comte de Temes István Báthori, et du ban de Croatie-Slavonie, évêque de Veszprém Péter Beriszló. Avec l'orageuse diète de Bács, et avec des promesses non tenues ils forcèrent le chancelier Szatmári à céder. (Szatmári et Szapolyai se mirent d'accord de muter János Bornemissza capitaine de Buda — en revanche le voïévode promit d'écarter les simples gentilshommes du conseil du roi, mais à Bács, on décida juste le contraire.) La mort de l'empereur Maximilien et du palatin Perényi affaiblit l'intensité de

³¹ J'ai esquissé la carrière politique de János Szapolyai sur la base, avant tout, de D. Szabó: *Küzdelmek a nemzeti királyságért 1505—1526* (Luttes pour la royauté nationale 1505-1526). Budapest 1917 (dans la suite: Szabó D.). Le nouvel aspect qui s'en dégage et qui, au début, était étonnant pour moi aussi, peut être appuyé par un nombre d'autres renseignements que j'ai trouvés dans les œuvres suivantes: œuvres citées d'Ortvay, Szilágyi, Kubinyi, Heiss; biographies de Tamás Bakócz et d'István Werbőczy écrites par V. Fraknoi (Budapest 1889 et 1899); Zs. Hermann: *Az 1515. évi Habsburg—Jagelló szerződés . . .* (L'accord Habsbourg-Jagellon de 1515 . . .) (*Értekezések a történeti tudományok köréből*, Új sorozat 21) Budapest 1961; Gy. Bónis: *Ständisches Finanzwesen in Ungarn im frühen XVI. Jahrhundert*. *Nouvelles Etudes Historiques*, I. Budapest 1965; Götz Fr. von Pönitz: *Anton Fugger I—II*. Tübingen. 1958—1963; Krzysztof Baczkowski: *Role Dyplomacji polskiej w przygotowaniu i rezultatach zjazdu wiedeńskiego 1515 r.* *Studia Historyczne* (Cracovie) 1975. Les limites de cette étude ne permettent malheureusement pas un exposé plus détaillé.

l'intervention aussi bien des Habsbourg que des Polonais et pendant quatre ans Szapolyai était le véritable chef de la Hongrie, servi bon gré mal gré par les quelques opposants laissés à leur poste.

L'équilibre fut rompu lorsque, fin 1523, l'archiduc Ferdinand voulut de nouveau faire valoir les prétentions des Habsbourg sur la Hongrie. La reine Marie, sœur de Ferdinand, dont le mariage avec Louis II fin 1521 eut lieu grâce à la politique d'équilibre de Szapolyai et compagnie, se prêtait bien comme intermède pour l'influence germanique. Reine, elle ne souffrait pas qu'au lieu de son mari quelqu'un d'autre dirige le pays, et elle avait tout le talent nécessaire pour intervenir dans les affaires.

À partir de 1524, la compétition devient de plus en plus aiguë entre les partisans du voïévode et ceux de la reine. Ceux des Habsbourg remportent de sérieux succès (la réhabilitation de Bornemissza, la nomination de László Szalkai archevêque d'Esztergom, l'éviction temporaire de Báthori du poste de palatin obtenu en 1519, etc.), mais l'excès de zèle de la reine Marie, encore inexpérimentée, conduit à des défaites. Recourant encore une fois à la tactique appliquée en 1518, Szapolyai se met d'abord, en 1525, d'accord avec le grand chancelier Szalkai, mais une fois obtenu ce qu'il voulait, il n'empêche pas que la noblesse irritée balaie de la cour ses adversaires. Pour quelques mois, ses rapports se normalisent même avec la reine, et à la diète de Hatvan c'est lui qui met fin aux attaques contre l'entourage allemand de la reine.

Les grands barons éliminés fondèrent une société secrète (« société des aventureux ») dans laquelle entra dans la suite, s'il en est vraiment ainsi, le couple royal aussi. Ses conseillers allemands opposèrent une fois de plus la reine au voïévode: en mai 1526, la diète préparée par lui annule tout ce qui s'est fait à Hatvan et depuis lors. István Werbőczy, simple gentilhomme devenu palatin de Szapolyai, est forcé de fuir, mais lui-même ne quitte pas la Transylvanie. Dans les mois précédant la bataille de Mohács, la Hongrie était dirigée presque exclusivement par les partisans de la tendance pro-Habsbourg.

L'étude de ces deux décennies fait ressortir avec certitude qu'en Hongrie de cette période l'homme politique le plus puissant était János Szapolyai, et qu'il ne fut écarté, temporairement, que dans les cas où le roi-même, aidé par des étrangers, s'est tourné contre lui. La majorité de l'élite politique de la Hongrie l'accepta comme son chef, avec, en tête, István Báthori, chef d'une des plus importantes familles aristocrates et que les historiens font figurer comme son ennemi par excellence. Les groupes adversaires, voire les intermédiaires des interventions étrangères, ont toujours été incapables de le destituer de son poste de voïévode.³²

³² Pour les ménagements relatifs envers le voïévode de la part du parti pro-allemand voir D. Szabó 123, 133, 185 et 208. La source principale concernant le différend entre Báthori et Szapolyai, en dehors d'Istvánffy qui n'est point digne de foi dans cette question, est un rapport de l'ambassadeur de Venise Massaro selon lequel ces deux hommes se détestent, mais

Selon les vues de ceux qui présentent le plus riche des grands barons comme étant en opposition aiguë au reste de l'aristocrate, la base de ces différends est à chercher dans le fait que Szapolyai, en alliance avec la noblesse moyenne, voulait se faire élire roi, même à la place des Jagellon.

La première partie de cette hypothèse est absolument erronée, car le voïévode n'a jamais été allié aux mouvements des Ordres. Ses relations avec la noblesse moyenne se limitaient à accepter, selon les cas, son aide, mais c'était uniquement pour des raisons tactiques, car s'il le jugeait nécessaire, lui-même freina la xénophobie des propriétaires moyens (1505, 1525). Toujours, il se tenait à l'écart des manifestations qui relevaient nettement des Ordres: il ne participa ni à l'assemblée de 1514 à Rákos, ni à celles de 1518 à Tolna et à Bács, de 1519 où fut élu palatin, ni à la diète de Hatvan en 1525. Pourtant, aux deux premières furent mises les bases de ses périodes de gouvernement, la quatrième voulait l'élire palatin (contre son propre candidat Báthori!), et la cinquième voulait poser sa candidature au poste de gouverneur.³³

Dans le sens inverse, il est certain que les mouvements des Ordres, pour lesquels l'influence étrangère était la question cruciale, pouvaient en lui seul trouver un allié, ainsi, à part la brève tentative de 1516-1517, n'appuyaient-ils que les ambitions du voïévode.

Ce soutien s'exprimait sous la forme extrême de l'exigence, à plusieurs reprises déclarée par la noblesse, que le voïévode devait être roi ou du moins gouverneur. A propos de la décision sur la succession au trône, adoptée en 1505, tout le monde était d'avis qu'elle préparait l'acquisition de la couronne pour le jeune Szapolyai. Sachant que c'est lui qui démarra le mouvement national qui obtint la décision, ces bruits pouvaient avoir raison, mais on oublie en général que cet accord naquit avant la naissance du dauphin Louis et qu'en fait, c'est une manœuvre de Sigismond de Jagellon (alors prince seulement) qu'il faut y voir. Sigismond, peut-être le plus adroit des frères Jagellon, s'est concerté antérieurement avec Szapolyai: ce dernier aura la loi tant désirée (ce qui constituera un obstacle efficace aux prétentions des Habsbourg qui menaçaient la Pologne aussi) et en revanche désarmera les ordres xénophobes.

Les mêmes malentendus entourent la politique de famille des Szapolyai. Pour beaucoup, le second mariage d'István Szapolyai avec la princesse Hedvige de Teschen, originaire de la dynastie des Piast, était le premier pas sur le chemin conduisant au trône. En réalité pourtant les mariages de ce genre ont des

boivent ensemble nuit et jour. Cf. Ortvay 156 et Gy. Bruckner: Magyarország belső állapota a mohácsi ütközet előtt (Mohácsi Emlékkönyv) [La situation intérieure de la Hongrie avant la bataille de Mohács (Mélanges Mohács)]. Budapest 1926. 32. Il semble que cette seule mention a fondé l'image du palatin Báthori ivrogne. Il est caractéristique qu'il n'en était pas de même pour Szapolyai.

³³ Szabó D. 221 suppose même qu'en 1526 également le voïévode s'était retiré parce qu'il ne voulait pas participer au gouvernement qui, de toute évidence, allait vers la catastrophe.

traditions dans l'aristocratie hongroise. Sous le règne de Sigismond de Luxembourg les Garai étaient au sommet de leur pouvoir et parmi leurs épouses on trouve la fille d'un prince serbe, une princesse de Masovie et une de Teschen. Parmi les contemporains de János Szapolyai, Miklós Bánffy d'Alsólendva épousa une princesse de Glogau, et l'allié du voïévode, István Báthori une princesse masovienne.³⁴

Ce nonobstant, la princesse Hedvige pouvait en effet nourrir des ambitions fondées sur l'exemple des Hunyadi. Du moins c'est ce que semblent prouver les projets de mariage qu'on lui attribue (entre son fils György et la fille aînée de János Corvin, Elisabeth; et entre son fils János et la princesse Anne de Jagellon).³⁵

Toutefois, après la naissance du prince héritier Louis, aucune source sérieuse ne parle plus des prétentions de Szapolyai au trône. Les allusions, en 1515, à sa volonté de se faire roi (peut-être grâce à son mariage avec Anne) se trouvent dans des rapports d'ambassadeurs prévenus contre lui ou sont dues à des interprétations après coup (ambassadeur impérial Cuspinianus, agent des Fugger Hans Dernschwam, Szerémi et les historiens ultérieurs). La confédération organisée en 1517 contre Bornemissza est interprétée même par l'empereur Maximilien comme la volonté du voïévode de se faire régent au nom du roi qui est encore un enfant. Il paraît qu'à ce moment-là c'était en effet ainsi. En 1524 par contre, seul le mouvement des Ordres exige l'élection d'un régent (gouverneur), mais sans la participation de Szapolyai.

Outre cela, il n'y a que les accusations de certains observateurs de mauvaise foi. En 1521, Massaro, orateur de Venise, est d'avis que le voïévode verrait volontiers la perte du roi; en 1525, à Hatvan, dans la foule des nobles, le baron Burgio, légat du pape, entendit des bruits selon lesquels Louis II serait envoyé dans l'autre monde pour y régner, sa femme Marie et la couronne reviendront à Szapolyai. Le même légat croit savoir, sans pouvoir y prêter foi sérieusement, qu'en hiver de 1525/26 le voïévode, avec l'archevêque Szalkai (!), a tramé un complot pour assassiner le roi Louis, etc.³⁶

Dans l'histoire hongroise, seuls des princes royaux se sont portés jusqu'à prétendants contre un roi couronné. De plus, le roi Vladislas eut un héritier, de dix-sept ans plus jeune que Szapolyai, devenu un jeune roi bien portant et fort.³⁷ Si, dans son for intérieur, Szapolyai était tenté par le trône, ce n'était qu'une rêverie absolument indépendante de la politique courante, ayant en vue uniquement un hasard imprévu.

³⁴ Cf. E. Fügedi: A 15. századi magyar arisztokrácia mobilitása (La mobilité de l'aristocratie hongroise au XV^e siècle). Budapest 1970. 91 et note 99/55.

³⁵ Fraknói, Werbőczy 48 sqq; Fraknói, Bakócz 88; Gy. Schönherr: Corvin János (Magyar történeti életrajzok) [János Corvin (Biographies historiques hongroises)]. Budapest 1894. 309.

³⁶ Un beau recueil de bruits courants partiels se trouve p.ex. dans Bucholtz III. 168 sqq ou Ortway 228. Cf. encore Zs. Hermann op. cit. 39, D. Szabó 100; Fraknói Werbőczy, 189.

³⁷ Ortway 62 sqq.

La défaite de Mohács, la mort inattendue du roi Louis, ont enfin apporté ce hasard. Même si l'on pouvait mettre en question la légalité de la décision de 1505, même si sa mère jadis ne l'avait pas destiné à être le successeur de Vladislav, à ce moment-là le voïévode devait en arriver à prétendre au trône.³⁸ Il était le plus puissant seigneur domanial de la Hongrie. Par une chance particulière, les campagnes turques ont ménagé précisément les territoires qui se trouvaient, directement ou indirectement, sous son contrôle: la Transylvanie, la Haute-Hongrie, la région au-delà de la Tisza et le comitat de Veszprém. Les forces qui, jusque-là, auraient pu le contrecarrer, étaient pratiquement liquidées. Le roi Louis, par qui la reine Marie et Vienne ont imposé leur volonté, est tombé au champ de bataille où était mort également l'archevêque Szalkai, soutien des Habsbourg à l'intérieur. La responsabilité de cette défaite incombe à tous ceux qui participaient au tournant de mai 1526, et la fuite de la reine Marie, l'absence lâche de Georg von Hohenzollern ne faisaient qu'améliorer la situation de Szapolyai.

Ses pertes étaient également douloureuses: son frère György, son cousin János Drágffy, un allié important l'archevêque Pál Tomori. Mais il n'avait pas de différends de fond avec les survivants. Même le frère du palatin Báthori, offensé en 1525, se rendit à Tokaj.

Personne ne pouvait mettre en doute son aptitude au trône. Les contemporains voyaient en lui le gouverneur énergique de Transylvanie, un militaire ayant conduit de nombreuses campagnes, un homme d'Etat forgé par des décennies de luttes politiques. Il se sentait sans doute appelé à exercer le pouvoir, mais cette conscience de sa vocation était nourrie par la tradition d'autonomie de la classe dirigeante, de fidélité à ses propres devoirs. Il était tenace, mais évitait les luttes inégales, aussi se remettait-il de toutes les défaites, car il était capable d'attendre. Si par contre les forces en présence lui étaient favorables, il pouvait bien s'en servir, sans se montrer difficile sur les moyens. Il n'avait pas de scrupules, comme aucun des hommes politiques de son temps, et s'il le fallait, comme en 1514, il était impitoyable. Il n'était lié par aucun idéal en dehors de la foi chrétienne et de l'intégrité de l'Etat hongrois. La xénophobie forcenée de la noblesse, l'universalisme religieux ou laïc, la Réforme qui commença, ne laissèrent aucune trace en lui, tout au plus pouvaient servir d'instrument pour atteindre des buts actuels.

Tout homme d'Etat contemporain aurait dû trouver sa propre justification avant de poser la question si Szapolyai, longtemps premier personnage dans le pays, était également responsable du déclin qui précéda la défaite de Mohács.³⁹ Malgré toutes les lourdeurs normales, il finit les préparatifs plus

³⁸ Pál Várday affirma après coup qu'il avait lui-même conseillé à Szapolyai de se faire élire. D'après le rapport d'Aléander, ambassadeur du pape: Acsády 14.

³⁹ Si l'on se hasardait à analyser les aspects personnels du déclin causé par des facteurs socio-économiques, on se heurterait à un problème absolument négligé par les chercheurs et

vite qu'en 1521, et dès que l'armée était réunie il se mit en marche vers la Hongrie. Ce n'était pas de sa faute si le roi troubla son trajet avec trois ordres contradictoires et l'on n'a pas tenu compte de son message (de l'attendre) identique à celui de Kristóf Frangepán. Au contraire de 1521, il pouvait gêner la retraite du sultan tout en s'abstenant de l'attaquer, ce que l'on ne peut guère lui reprocher ne disposant que d'à peine dix milles guerriers.⁴⁰

Toutes les forces donc qui comptaient en Hongrie, plaidaient pour Szapolyai en octobre 1526. La résistance ne devait venir que de l'étranger. Dès l'assemblée de Tokaj il apprit la prétention au trône de l'archiduc Ferdinand par son délégué Mihály Peremartoni.⁴¹

Le voïévode repoussa les prétentions de son rival, mais il est certain qu'il n'était pas guidé par la xénophobie entêtée de la noblesse. Ce n'est pas lui qui avait mené jusque-là une politique anti-allemande, c'est la cour impériale, plus exactement Vienne, qui trouvait trop encombrant ce grand seigneur, capable de gouverner indépendamment des influences étrangères. Quand les partisans des Habsbourg se contentaient de maintenir les bonnes relations entre les deux pays, Szapolyai voulait et pouvait coopérer avec eux. C'est ainsi que se réalisèrent les mariages d'Anne et Ferdinand et de Louis et Marie, ainsi que le tournant de 1525. En 1522, quand Antonio Rincon, ambassadeur de François I^{er} roi de France, se rendit auprès du voïévode en Transylvanie pour le gagner à l'alliance contre Charles Quint, il lui donna la réponse univoque suivante:

« Je sais bien, et ce n'est pas pour moi chose nouvelle, que la maison d'Autriche voudrait ma ruine, si elle le pouvait; aussi, sûr de cela, je ferais volontiers tout contre elle; mais à moi tout seul je ne puis rien entreprendre ni rien commencer, parce que, si je commençais sans appui, je me perdrais, car les ennemis sont proches et puissants, tandis que Sa Majesté est éloignée, et, de plus, de sa part vous me dites seulement que son appui ne me fera pas défaut. »⁴²

fort peu éclairci par les publications et la critique des sources. Voir comme exemple les notes 4 et 32.

⁴⁰ Que l'arrivée en retard à la bataille fût voulue est exclue grâce aux analyses de J. Gyalóky (op. cit. p. 244) et aux recherches de J. Pataki (Atitudinea lui Radu de la Afumați și a lui Joan Zápolya în ajunul luptei de la Mohács (1526). *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Series Historica* II. 13—28. Cf. encore F. Szakály op. cit. 20. Le « fils de palatin » mentionné dans les sources turques et dont les troupes ont gêné la retraite des Turcs dans les premiers jours d'octobre, ne pouvait guère être Péter Perényi, comme on le croit savoir depuis Jászay (31 et 65), car celui-ci pouvait tout juste se sauver dans la bataille de Mohács. Par contre, le père de Szapolyai était également palatin, lui, il avait des troupes plus importantes et pas très loin du champ de bataille. Raditch Bositch qui dirigeait ces actions était capitaine des galères armées royales et dans la suite est resté jusqu'à sa mort le partisan le plus déterminé du roi János. Un rapport de l'espion vénitien « Cheh Antal », selon lequel le voïévode s'était mis en colère contre certains de ses partisans pour avoir attaqué les Turcs (Jászay 61) prouve indirectement l'intervention des troupes du voïévode. Cf. encore Szakály op. cit. 38.

⁴¹ Smolka 33.

⁴² V. L. Bourilly: Antonio Rincon et la politique orientale de François I^{er} *Revue Historique*, 1913. 113, 68. A la fin de sa déclaration Szapolyai répéta qu'il attendait « des engagements plus précis et plus efficaces de la part du roi de France ». Depuis longtemps, des discus-

Comme en 1522 il ne pouvait pas risquer une rupture ouverte avec les Habsbourg à défaut d'engagements plus précis et plus efficaces du côté français, maintenant, sous la menace immédiate des Turcs, il n'aurait pas été recommandé de les provoquer, indépendamment de toute intervention étrangère.

En octobre 1526 le voïévode János Szapolyai et Marie, veuve du roi Louis, échangèrent plusieurs lettres voulant arriver à un accord. S'étant avéré que chacun d'eux s'arrogea le droit de convoquer la diète, Szapolyai décida de faire un pas important. Un de ses courriers, un certain clerc Ferenc (Ferenc Bácsi?) se rendit à Presbourg avec l'instruction de promettre à Elek Thurzó le fort de Bajmóc sous condition qu'il décide la reine Marie d'épouser Szapolyai. Un des envoyés de la reine, Gáspár Horváth de Vingárt fut chargé à son retour à Presbourg de demander la main de la reine au nom du et pour le voïévode.⁴³ La main de cette veuve dont Szapolyai savait mieux que tous en quelle étroite collaboration elle était avec ses frères, mais avec qui, en 1525, il arrivait déjà à se comprendre.

Était-ce une naïveté? Au fond, non. Même un Habsbourg ne pouvait se référer à un obstacle de rang face à un homme qui était fils d'une princesse Piast « de sang » et qui, jadis, était beau-frère de deux rois. La réponse de la reine Marie fut quand même le refus, et elle y était conduite, sinon forcée, par les intérêts non pas de la Hongrie, mais de sa famille.⁴⁴

Toutefois, Szapolyai n'a probablement jamais reçu la lettre de Horváth contenant le « non » mais aussi quelque encouragement d'origine obscure. Ce n'est qu'à Buda, auprès des ambassadeurs autrichiens ignorants cette offre de mariage, qu'il pouvait s'informer sur la position de la reine.⁴⁵

Que pouvait-il s'ensuivre? Au moment de l'élection de Mathias, ensuite de Vladislas, les empereurs Frédéric, ensuite Maximilien eurent recours aux armes. Avec des combats plus ou moins vifs ils pouvaient pourtant être désarmés.⁴⁶ Certes, la Hongrie, surtout depuis le 29 août, n'était que l'ombre

sions ont lieu en ce qui concerne les effectifs de l'armée du voïévode. Je suis sûr que la petite Transylvanie ne pouvait guère mettre sur pied plus de dix mille soldats, et les troupes des seigneurs du Sud de la Grande Plaine qui s'y joignaient éventuellement n'étaient en mesure de tellement augmenter ce nombre.

⁴³ Sur l'échange de lettres en octobre voir Georgius Pray: *Epistolae procerum regni Hungariae I.* (Pozsony-Presbourg, 1806 274); Ortway 255; voir encore Jászay 70 et 77. L'offre de mariage fut, à ce qu'on prétend, l'initiative de Werbőczy qui envoya à Presbourg Benedek Bekény. (Cf. Jászay 137 et 159); Szalay MT. 16; Smolka 35 et 43 sqq; Horváth M. MT. 13.). Heiss 145 partage également le soupçon de Szalay selon lequel au début la reine Marie était encline à accepter l'offre. Ortway, note 150/16, énumère les informations selon lesquelles c'est Marie qui avait proposé et Szapolyai qui avait refusé le mariage. Aucun renseignement ne vaut le crédit de la lettre de Gáspár Horváth cité par Jászay.

⁴⁴ Même le pape a tenu pour imaginable le mariage. Cf. Ortway 249 et Acsády note 21/1.

⁴⁵ Jászay 250. Il y a peut-être une liaison entre ce fait et le cadeau que le voïévode a encore envoyé de Buda à la reine veuve, voir Szerémi 108.

⁴⁶ En décembre 1526, Szapolyai, déjà roi, déclara aux ambassadeurs polonais que « les souverains allemands attaquent en général ce pays lors du décès des rois hongrois, afin de s'emparer de ces terres et extirper la gens hongroise, mais jusqu'ici, ils ne pouvaient pas réaliser

d'elle-même. Szapolyai savait cependant que d'importantes guerres en Europe liaient la main des empereurs germaniques. Il savait aussi que François I^{er}, profondément humilié à Pavie et à Madrid, créa en mai une nouvelle alliance contre Charles Quint. Quel intérêt aurait donc la maison d'Autriche de multiplier le nombre de ses ennemis ? Les Tchèques de leur côté, nouveaux sujets de Ferdinand, remettaient au printemps l'assistance contre les Turcs croyant que l'on voulait les conduire *contre les Hongrois*.⁴⁷

János Szapolyai voulait se faire roi et depuis la mi-octobre ne laissait personne en doute sur ses intentions.⁴⁸ Pendant les semaines entre l'intention et la décision finale, il pouvait réfléchir sur ses chances. A l'intérieur des frontières il ne pouvait pas voir de force qui, à présent ou à l'avenir, devait s'opposer à lui, et au-delà des frontières il n'en voyait pas non plus. Il pouvait, en outre, être convaincu qu'il n'y avait pas d'autre force qui pût gouverner le pays avec plus de force et d'utilité que lui. En effet, au cours des vingt ans qu'il passa dans la vie politique, l'influence des Habsbourg sur Buda n'avait jamais servi autre chose que les intérêts familiaux et impériaux de la dynastie, et l'aide demandée contre les Turcs, rarement promise par l'Empire ou l'Autriche, n'était jamais arrivée.⁴⁹

Le 9 novembre il pouvait donc avoir la conscience tranquille en achevant les actions visant son élection. S'il était inquiet par quelque chose, ce n'était pas les considérations relatives à la force de l'adversaire. Venant de Tokaj il avait passé par une partie des comitats ravagés. A Buda, sinon plus tôt, il devait comprendre la gravité de la catastrophe, et voyant les ruines de la fière ville royale, il eut des larmes.⁵⁰ La menace de l'horrible et incalculable puis-

leur désir » (« ut semper soliti sint principes Germaniae post decessum regum Ungarie hoc regnum impetere, ut terram hanc possiderent et genus ungaricum extirparent, tamen hoc suum optatum hactenus consequi non potuisse »). Acta Tomiciana VIII. 272.

⁴⁷ La nouvelle de la Ligue de Cognac est arrivée à Buda dès juillet (article de P. Török dans *Mélanges Mohács*, 182). Sur le comportement des Tchèques voir *ibid.* 186 et E. Kovács: *Magyar-cseh történelmi kapcsolatok* (Relations historiques hungaro-tchèques). Budapest 1952. 132.

⁴⁸ Lettre du voïévode Szapolyai au sous-voïévode Elek Bethlen, 26 X. 1526, Tokaj (OL, archives de la famille Bethlen dos. 1): il demande à Bethlen qu'avec sa parenté « . . . il soit à Székesfehérvár à la fête du prince Emeric avec les meilleurs et les plus beaux apparats, pour les nécessités du pays et l'honneur du nouveau prince. Car nous avons confiance en Dieu que la cause, dont votre Seigneurie a connaissance, pourra être menée à bonne fin » (« . . . meliori pulchriorique que poterit apparatu pro necessitate regni et honore novi principis velint ipso festo b. Emerici ducis Albe Regali interesse. Nam illud negocium quod dominacio vestra et scit speramus in Deo Optimo ut ad bonam deduxemus finem . . . »). János Dóczy écrit pour Kassa le 12 XI 1526 à Székesfehérvár: « Vos seigneuries, nos amis peuvent se rappeler comment, ces derniers jours, nous avons traité avec vous de la majesté royale future de monsieur le voïévode » (« Recordari poterunt dominaciones et amicitie vestre, qualiter superioribus diebus tractavimus de futura Regia (Majestate) domini wayvode Transsilvanensi . . . »). Kassa, Schwartzzenbach, 1139.

⁴⁹ Cf. Horváth MT 5, et dans *Mélanges Mohács* P. Török, Ö. Bruckner et E. Artner, 32, 76, 88 et 187.

⁵⁰ Joannes Zermegh: *Rerum gestarum inter Ferdinandum et Johannem, Hungariae reges. Scriptores rerum Hungariorum* (Schwandtner) II. Vindobona. 1746. 384.

sance du sultan pesait sur tout homme réfléchi dans le pays. Cependant, les yeux attentifs du voévode ne trouvèrent, et ne purent trouver, nulle part un remède contre cette puissance. La peur des Turcs ne pouvait l'empêcher de vouloir la couronne. Le 10 novembre 1526, la diète de Székesfehérvár élut roi János Szapolyai.

*

Au printemps 1527 toute la Hongrie accepta pratiquement comme souverain le roi Jean I^{er}. Seuls la Croatie, ayant choisi Ferdinand, Presbourg et Sopron étant gardées par des mercenaires allemands, et, évidemment, la Sirmie occupée par les Turcs n'étaient pas soumis à son gouvernement. Les offices centraux furent rétablis (chancellerie, curie); l'administration fut mise en œuvre ainsi que la juridiction; des efforts furent entrepris pour remédier au manque chronique d'argent du trésor.⁵¹ Il semblait que le pays se remettrait vite de l'effet direct de la défaite de Mohács, et pourrait chercher le moyen qui permettrait, si c'était en tout cas possible, de mettre fin à la guerre turque incessante.

La reprise, étonnamment rapide, fut de nouveau troublée, en juillet 1527, par le bruit des armes. Ce n'étaient pas les Turcs, mais les Habsbourg qui conduisirent leurs troupes contre le nouveau roi de Hongrie. C'était un moment fatal décidé par le roi de Bohême et ses partisans hongrois: c'est là que commence cette guerre intestine au bout de laquelle la Hongrie médiévale sera désintégrée et partiellement occupée par les Turcs.⁵²

Dans le deuxième tiers de novembre 1526, la reine veuve attendait à Presbourg les nouvelles venues de Székesfehérvár, et Ferdinand roi de Bohême et archiduc d'Autriche faisait le même à Hainburg. Leur espoir nourri depuis septembre, à savoir de s'emparer de la Hongrie par voie pacifique, s'était définitivement dissipé. Leur rival était soutenu par la majorité de la classe dirigeante hongroise et ils s'en rendirent bien compte. Ils devaient s'attendre aussi à ce que Szapolyai, une fois souverain, renforcera encore sa puissance, déjà hors série, dans le pays. Sacré par l'Eglise, il ne renoncera jamais, de sa propre volonté, au pouvoir.

Ce qui jusque-là était dit à Presbourg, Hainburg, Vienne ou Innsbruck, aurait pu n'être que campagne électorale, pour recruter des partisans, pour faire peur au parti rival. C'était du passé que l'on aurait pu oublier. A partir de ce moment, la décision ne concernait plus simplement un trône à acquérir

⁵¹ Dans une étude destinée à la revue Századok, je traite des dix premiers mois du règne du roi János Szapolyai (Konszolidációs kísérlet a mohácsi csata után: Szapolyai János kormányzása 1526 november—1527 augusztus (Tentative de consolidation après la bataille de Mohács: règne de János Szapolyai de novembre 1526 à août 1527)).

⁵² Pour la partie suivante, sur le roi Ferdinand et ses partisans, j'ai puisé en premier lieu dans les ouvrages suivants: Horváth MT; Szalay MT; Acsády, Bucholtz; Heiss. Je ne ferai de note que si j'ai puisé dans d'autres sources ou si je veux fournir des explications.

dans un avenir plus proche ou plus éloigné, elle concernait aussi une guerre.

Les intentions des Habsbourg restent les mêmes. Toutes leurs décisions gardent leur valeur, à savoir qu'ils maintiennent la prétention au trône, et veulent la réaliser par la force des armes aussi s'il le faut.

Par la force des armes . . . Komárom était déjà dans les mains du roi Jean, donc la diète projetée ne pouvait pas y avoir lieu, et Presbourg lui-même n'était pas en sécurité. Le jour même où István Podmaniczky, évêque de Nyitra posa la sainte couronne sur la tête de Szapolyai, Ferdinand donna l'ordre à ses mercenaires d'entrer à Sopron, Presbourg et Győr. En peu de temps, les unités de l'armée de Hainburg apparurent dans les trois villes.⁵³

La date et le lieu de la diète furent changés, la reine Marie la fixa enfin au 1^{er} décembre, à Presbourg.

Malgré la protection des armées étrangères, les invités arrivaient en fort petit nombre. La reine attendit deux semaines, et le 15 décembre enfin fit ouvrir les négociations avec ceux qui étaient présents. Mais il s'agissait de quelques personnes seulement. Du haut clergé on n'y voyait qu'un seul évêque (Szalaházi), deux prélats (Miklós Oláh et Albert Peregi) et les grands seigneurs n'étaient représentés que par le palatin Báthori et l'argentier du roi Thurzó. Il est possible que quelqu'un soit encore venu de la part des familles Korlât-kövy, Erdődy, Kanizsay, mais nous n'en avons aucune preuve. Il y avait encore deux seigneurs croates, représentants de leur pays, et les délégués des bourgeois de Sopron et de Presbourg. Même les informations les plus partiales ne mentionnent pas de délégués des comitats, et les propriétaires moyens étaient représentés par quelques commensaux des participants. Le candidat au trône lui-même n'était pas venu, il se faisait représenter par ses conseillers.⁵⁴

Szapolyai et ses partisans, en organisant leur diète, ont pu violer quelques normes du droit public, mais cette assemblée de Presbourg tout simplement n'était pas une diète. Bien sûr, cela ne l'empêcha pas de se considérer comme telle, aussi a-t-elle solennellement élu Ferdinand souverain de Hongrie. Le nouveau roi accepta à l'avance certaines conditions, tandis que lors du couronnement de Szapolyai rien de pareil ne fut avancé. Ferdinand promit de respecter les us et lois du pays, de prêter serment à la Bulle d'Or, de ne pas faire don de domaine à des étrangers et de ne prendre des étrangers dans son conseil. Il insista sur l'aide que lui et son frère Charles Quint apporteront contre les Turcs, aide qui était déjà indispensable, mais il déclara que l'empereur ne tolérerait pas le règne du roi Jean.

Le désir fut exprimé de faire cesser chez les Hongrois la germanophobie, et une rassurance équivoque fut donnée, notamment que Ferdinand gouver-

⁵³ Jászay 193 et 237; Fraknói MOE 40; Smolka 62 sqq; Heiss 149.

⁵⁴ Miklós Istvánffy, poussé par son parti-pris pour les Habsbourg « conduit » à Presbourg beaucoup de personnes porteuses de grands noms (op. cit. 85 sqq), et Fraknói MOE 44. le croit. En réalité, bien moins de personnes étaient présentes, cf. Jászay 269 et 315; Horváth MT 24 sqq; Acsády 33.

nera le pays « comme s'il avait été élu roi par la volonté de nous tous » (!) même dans le cas où il eût dû le conquérir par la force des armes.⁵⁵

Est-ce que les Habsbourg et leur parti ne se rendirent pas compte de l'issue d'une guerre intestine en Hongrie? C'est absolument exclu. Un personnage aussi important que le roi de Pologne Sigismond écrivit à Ferdinand de ne pas attaquer la Hongrie « car les Turcs, qui ne perdent pas ne vue aucune possibilité et aucun moment, s'ils ont vent d'une attaque contre le pays de ce côté aussi, il est à craindre qu'ils ne concentrent tous leurs efforts et toute leur colère afin d'occuper et anéantir totalement la Hongrie. Quiconque peut aisément deviner ce qui s'ensuivrait. »⁵⁶

Quels étaient donc les mobiles qui forcèrent les Habsbourg à se servir de l'« ultima ratio regum » même en sachant que les Turcs interviendront de toute évidence par la force des armes.

L'un est probablement à chercher dans le caractère humain de Ferdinand. Il se considérait comme héritier de tous les projets de la dynastie des Habsbourg concernant la Hongrie, dont le droit sur le pays était basé sur d'innombrables accords, déclarations de fidélité, tenues ou violées, et enfin sur l'origine de sa femme. Il était convaincu d'avoir raison et avec une tenacité, allant jusqu'à l'entêtement, défendait sa position. Ce trait de caractère n'a pas manqué d'inquiéter ses partisans (dans la question de l'élection du roi) et sera encore la source de complications superflues pour le malheureux pays. *Mais c'est grâce à ce trait que prend corps, précisément dans les décisions risquées de ces mois si durs, l'Empire danubien de la maison d'Autriche.*

Il y a cependant lieu de dire que cette fois-ci l'entêtement de Ferdinand avait une cause fort concrète dans la politique courante. Pendant cette période, dans sa correspondance, dans ses messages diplomatiques, voire dans les rescrits adressés à ses partisans, on voit revenir toujours l'idée que Szapolyai a pactisé avec les Turcs.⁵⁷ Il n'y a pas de doute que cette fausse idée fut amplifiée pour des buts de propagande qui devait toucher toute l'Europe, mais je suis également sûr que les deux Habsbourg avaient en effet peur d'une telle éventualité. La Styrie, la Carniole et la Carinthie connaissaient déjà les incursions turques, et dans les années précédant la bataille de Mohács, le bruit fut déjà lancé que les Turcs ont offert la paix aux Hongrois au prix de passage qui leur sera livré. Dans les rangs de la noblesse hongroise, au paroxysme de la germanophobie, des slogans pro-turcs furent de nouveau lancés.⁵⁸

⁵⁵ Fraknoi, MOE 41.

⁵⁶ « Nam Turcus, qui omnes opportunitates et momenta observare solet, si Ungariam ab ea parte urgeri olfecerit, verendum erit, ne ad evertendam et penitus occupandam omnes suos conatus animumque adjiciat. Unde quid consequuturum esset, facile quisvis judicare potest. » Acta Tomiciana VIII, 286.

⁵⁷ Bucholtz 188 et 191; Jászay 122; Hatvani, Bruxelles 45; Smolka 114.

⁵⁸ Acsády, note 12/1, cite quelques données typiques.

Ferdinand n'ignorait pas non plus que les Français, précisément par les Frangepán, avaient, dès 1525, cherché et trouvé des rapports à Stamboul.⁵⁹ Or, une attaque turque, en alliance française, à laquelle passage est livré par la Hongrie, menacerait de catastrophe les provinces autrichiennes et donc tout l'empire des Habsbourg.

Les ordres tchèques et autrichiens partageaient, eux aussi, cette crainte. Zdenek Lev z Rožmitala, un des grands dignitaires tchèques, écrivit à Leonhard Harrach, chancelier de Ferdinand: « La Hongrie va dévorer tous les biens des autres Etats, mais, quels qu'ils soient, les Hongrois sont tout de même meilleurs comme voisins, que les Turcs comme ennemis ».⁶⁰

La Hongrie, pourtant, était encore intègre, et si les ordres concernés reconnaissaient que dans les paroles de leur souverain il y avait une certaine vérité, ils n'étaient pas enclins à déclencher une guerre contre le roi Jean. Ils ne contredisaient pas, mais il n'y avait pas grande chance qu'ils prêtent leur aide.

Resta l'autre partenaire, l'empereur. Or, c'était un cas encore plus difficile. Absorbé par ses luttes pour l'hégémonie en Europe, il aurait besoin de circonstances plus pacifiques pour prêter son secours qui permît de conquérir la Hongrie, voire la défendre contre les Turcs.

Ferdinand aurait donc bien profité si son frère mettait fin aux guerres incessantes. Il aurait, certes, salué un tel tournant, mais il n'en montra pas moins de compréhension face aux obligations de Charles Quint dans la politique internationale, et toujours, il subordonna la cause hongroise à la politique italienne, bourguignonne, n'espérant tout au plus que quelque aide financière ou militaire.

L'empereur, de son côté, n'avait cure de chercher un arrangement avec la Ligue de Cognac, de plus, il continua à organiser la lutte pour s'emparer de Rome. Les projets danubiens de son frère ne faisaient que l'inquiéter. Les premiers messages adressés à Ferdinand contenaient en gros la promesse de lui prêter tout secours dès qu'il aura mis fin à l'affaire italienne. Après avoir réglé les frais d'Italie, il lui enverra une somme importante (cent mille ducats), mais avant cela Ferdinand ne devait pas se risquer contre les Turcs, il serait même recommandé de conclure avec eux un cessez-le-feu (si cela lui procure des avantages contre son rival!).

Tout ce qu'il fit, c'est avoir écrit une lettre adressée aux ordres de Hongrie où il fit espérer une aide contre les Turcs. Ce n'était, dans ses intentions, qu'une propagande utile, car en réalité, il voulait précisément éviter toute complication dans la région danubienne. Je cite sa lettre du 6 mars, écrite à

⁵⁹ Szalay, Adalékok 3.

⁶⁰ « . . . dass Ungarn die anderen Land aufzereu wurde, und das (es) besser sey, den Hungern zu einem Nachperrn, er sey wie er sey, als den Türkhen für einem feindt zu haben ». Gustav Turba: Geschichte des Thronfolgerechtes in allen habsburgischen Ländern. Wien-Leipzig. 1903. 344. Cité inexactement par Brandi 215.

son frère: cadet « . . . car beaucoup de bonnes choses se peuvent faire par bons moyens avec le temps sans soy submettre au benefice de fortune. Et vouldroit beaucoup myeux sil est possible que feissiez quelque appointement gracieulx avec le vayvode de transilvania quoy quil vous constat moyennant que la couronne vous demeure car par ce bout evicteries grandz despens et grand hazard et principalement quest ce que plus fait a penser et considerer rompiez les pratiques dudict vayvoda lequel se pourroit ioindre au turc et se faire son tributaire au luy bailler plus douverture dayde et faueur pour destruyre le reste de chretiente et commencer a voz propres terres patrimoniales pour soy vanger de vous et vous tenir si bas que apres ne ly puissiez nuyre audict hongrie.»⁶¹

C'est une drôle de lettre qui révèle pas mal de choses. Tout d'abord, que Charles Quint tenait, lui aussi, comme ses frères et sœurs, pour problème fondamental le calme dans les « terres patrimoniales ». Deuxièmement, qu'il n'y a pas un mot sur la défense de la Hongrie. Troisièmement, que de cette Espagne éloignée on ne pouvait pas voir qu'il n'y avait plus à négocier avec Szapolyai sur la cession du trône.

Cette troisième considération a poussé le frère cadet à refuser, de plein droit, les conclusions de son frère, l'empereur, et de persévérer dans l'idée que l'unique moyen de tenir à l'écart les Turcs était d'annexer la Hongrie.

Il n'avait pourtant qu'à attendre, car ses propres armées luttèrent en Italie et le secours financier de Charles Quint, mis en route en mars, ne devint réalité qu'en été.

Ferdinand, entêté qu'il était, ne voulait évidemment pas rester inactif. Les mœurs politiques de l'époque offraient bien des moyens pour récompenser le manque d'armes. Ses éducateurs ne les lui eussent pas enseignés, la vie y aurait pourvu. Quelques années plus tôt, il avait eu l'occasion de voir de ses propres yeux comment son frère Charles s'était acquis les voix des princes-électeurs au prix dur de 850 000 ors. Il y avait à peine un an, Ferdinand lui-même devait forcer la diète de Spire à lui donner une aide contre les Turcs, quand il avait déjà la lettre de Charles Quint selon laquelle cet argent devait au fait servir la campagne d'Italie.⁶²

Dans la candidature posée par Ferdinand il y avait un argument, en apparence au-dessus de tout soupçon, par lequel il espérait adoucir ses futurs sujets. C'était sa référence au soutien contre les Turcs de la part de l'Empire. Il ne manqua pas d'en parler et même ses délégués envoyés à la diète de Székesfehérvár, s'y référaient devant les partisans de Szapolyai.⁶³

⁶¹ Gévay 49. Cf. L. Bárdossy: Magyar politika a mohácsi vész után (Politique hongroise après la catastrophe de Mohács) Budapest 1944 (dans la suite: Bárdossy) 52. Dans une lettre écrite à l'archiduchesse Marguerite, Ferdinand se réfère à son vœu secret, à l'achèvement de la guerre d'Italie, le 29 septembre 1526. Hatvani, Bruxelles 42.

⁶² Smolka 24 et 67; Brandt 85 et 95; Acsády 18.

⁶³ Fraknoi MOE 24; Smolka 64 et 73.

Il n'était pourtant naïf au point de s'abandonner aux résultats incertains de la conviction par vive voix. Comme il l'avait appris, son activité en Hongrie se concentrait dans les mois suivants à des marchandages sur des questions matérielles avec les grands barons et à des simulations menées au plus haut degré.

Comme c'est le cas en général dans toutes les sociétés féodales, la classe dirigeante hongroise voyait, elle aussi, un lien étroit entre ses propres avantages matériels et le salut du pays. Aussi, plusieurs d'entre eux étaient-ils prêts à écouter les promesses de Ferdinand, de plus, certains, comme cela arriva aussi dans la cour de Szapolyai, déclaraient eux-mêmes leurs prétentions.

A des négociations répétées en octobre et en novembre, dans les projets de donation, soit d'argent soit de domaines, de Ferdinand on voit figurer le palatin Báthori, le ban de Croatie Ferenc Batthyány, le prieur de Vrána János Tahy, le chancelier István Brodaritch, le capitaine de Klissza Péter Kruzstich, Kristóf Frangepán, et quelques autres.⁶⁴ Des marchandages mesquins eurent lieu au bout desquels la majorité des personnages touchés (ceux, ci-haut cités tous à l'exception de Báthori) se mirent du côté de Szapolyai. La mauvaise organisation de la « diète » de Presbourg a enfin révélé aux Habsbourg les fautes commises. A partir de ce moment, l'argent commence en effet à circuler, et à la fin de janvier Ferdinand se plaint déjà que les seigneurs et les forts hongrois lui avaient coûté 90 000 ors.⁶⁵ Les domaines pourtant restaient toujours en promesses, c'est que Szapolyai et ses principaux partisans possédaient d'immenses terres, le seul ennui était qu'ils s'y tenaient fermement. La déclaration des demandes commença évidemment bien plus tôt. Lorsque, au printemps 1527, Ferdinand s'installa pour un bref temps à Prague, il ne pourvut sa sœur Marie, laissée comme gouverneur, de droit de donation de domaine qu'en secret, sans cela elle aurait été débordée de solliciteurs.⁶⁶

Tout cela ne pouvait pas empêcher de diminuer le nombre des sympathisants avec Presbourg, mais cela a quand même empêché leur dispersion totale. Ferdinand chercha par d'autres voies aussi à maintenir les relations avec ceux dont il espérait le soutien. Avec Péter Erdődy par exemple, il entretenait une correspondance continue. Une de ses lettres lui adressées pourrait servir d'exemple des messages de ce genre. Il y demande à Erdődy de ne pas lui offrir

⁶⁴ Jászay 197 et 261; Smolka 104; OL, collection d'après 1526, dos. 1, document du 1^{er} XI. 1526.

⁶⁵ Smolka 104 et Horváth MT 29.

⁶⁶ Le 20 janvier 1527, Ferdinand, exposant ses intentions, écrit à sa sœur Marie: « . . . il y a un article (dans mes instructions) dedans lequel contient que aues pouoir en mon absence de doner benefices et biens qui seront escheulx au roialme de hungrie et vous suplie madame vser dudit article auecques telle moderacion come iespere que saves bien faire et ce qu ie vous escrips est a cause que ie crains que quant il saront que aues tel pouoir cescun vous demandera et importunera de tel sorte que sy vous veullisies les complaire a mon retour ne auroie point de grant paine a contribuere lesdits benefices et biens . . . » Gévay 33. Le premier projet effectif de donation que je connaisse date d'avril 1527. Fraknói, Werbőczy. 265.

simplement sa fidélité mais d'accepter aussi l'élection de Ferdinand. Si Kristóf Frangepán, ou quelqu'un d'autre, essayait de le persuader de changer de camp, il devait « simuler un mauvais état de santé ou autre obstacle grave et justifié pour refuser et s'excuser »⁶⁷

En ce qui concerne les personnages ayant ouvertement rallié le camp du roi Jean, mais lesquels étaient jugés par Ferdinand comme récupérables, qu'ils fussent des personnalités d'importance ou de troisième ordre, la simulation recommandée à Erdődy leur était imposée comme une exigence fondamentale.

Depuis longtemps nous connaissons le travail secret d'organisation, d'une largeur réelle, que le parti des Habsbourg engagea entre les partisans de Szapolyai. Dans ce travail où, selon la tradition, Tamás Nádasdy excellait en premier lieu, le résultat peu négligeable était d'avoir circonvenu Péter Perényi, Bálint Török, Péter Keglevitch, István Beriszló, Bositch Raditch, László Móre de Csula, Elek Bethlen et bien d'autres gentilshommes, moyens propriétaires, connus de nom ou sous l'anonymat. Il est certain que plusieurs d'entre eux n'ont pas passé au roi rival, mais c'est un fait que la plupart ont promis de changer de camp si une occasion propice se présente. Ferdinand leur donna l'instruction, nous connaissons concrètement le cas de Perényi et de Török, de simuler la fidélité persévérante en face du roi Jean, tant que lui, Ferdinand, ne commence l'attaque.

A ce qu'il paraît, les villes de la Haute Hongrie (en gros habitées par des Allemands) se sont présentées en secret elles-mêmes auprès d'Elek Thurzó. Les Sicules se sont offerts pour quelque argent comptant, les Saxons de Transylvanie gratuitement, — si l'on peut croire à des bruits répandus. Rares étaient les hommes intègres comme Werbőczy, Gáspár Ráskay ou, pour le moment, Pál Várday, qui aient tout court refusé la « tentation ».⁶⁸

Des promesses plus ou moins crédibles des deux côtés; si les préparatifs n'étaient réduits qu'à cela, cela n'aurait pas provoqué beaucoup de trouble avant le déclenchement des hostilités ouvertes. Ferdinand pourtant, si l'occasion s'en offrait, cherchait à organiser des diversions armées dans le dos de son adversaire. Une version moins dangereuse en était d'inciter les principautés roumaines à attaquer le roi Jean. Il provoqua par contre de graves complications et de nouvelles épreuves pour les comitats du Sud exposés aux incursions turques en attirant l'« homme noir » en février 1527, moyennant de l'argent et de magnifiques promesses (qu'il pouvait faire facilement sur le compte de ce qu'il ne possédait pas). L'« homme noir » se faisait déjà appeler « tzar » et engagea

⁶⁷ OL, arch. de la famille Erdődy, dos. 3, fasc. F. document du 10 I. 1527. «Et si vaywode Transilvanensis, aut comes Christoforus de Frangepanibus per obliquum conaretur vos de vestro proposito a nobis avellere, vos per simulationem valetudinis adverse, aut alterium gravis et legitimis impedimenti viam . . . opponetis et excusabitis . . . »

⁶⁸ Jászay 44; Smolka 80; Alexa Ivitch: Spomenitzi Srba o Ugarskoy, Khrvatskoy i Slavoniyi. Novi-Sad, 1910 (dans la suite Ivitch) N^o 3 et 5. Fraknói, Werbőczy 249 et 254 sqq; Acsódy 44 et 48.

contre les sujets du roi Jean une guerre en toutes règles qui dura des mois.⁶⁹

Il va sans dire que l'activité du parti des Habsbourg ne devait pas rester secrète, et ses dirigeants devaient compter à ce que l'adversaire eût avant terme recours aux armes. Pour l'empêcher, ils engagèrent des négociations diplomatiques avec Szapolyai. Bien que Ferdinand ne recût les délégués de la diète de Székesfehérvár envoyés à Vienne qu'après sa propre élection, il évita soigneusement, dans la réponse qu'il leur donna, tout ce qui pouvait avoir l'air d'une menace.⁷⁰ En février 1527 Harrach fut envoyé pour négocier avec son confrère hongrois Werbőczy. Il était mandaté de propositions qui comprenaient la possibilité de reconnaître le roi Jean. Harrach ayant retiré sa proposition, ces négociations furent interrompues, et en juin à Olmütz, une négociation diplomatique en toute règle était engagée où les ambassadeurs de Sigismond roi de Pologne tâchaient de réconcilier les délégués des deux partis adverses, mais de nouveau sans succès.⁷¹

Il ne faut pas chercher trop loin la cause de cet insuccès des diplomates. Au beau milieu des préparatifs des négociations d'Olmütz, le 7 avril, Ferdinand écrivit à sa sœur Marie que tout cela avait pour seule raison de gagner du temps pour lever les armées. Combien c'était seulement une question de simulation, une preuve en est fournie par les mesures prises par Vienne pour empêcher les autres relations extérieures du roi Jean. Les gens de Ferdinand ont plusieurs fois capturé les ambassades allant vers l'occident, et nous connaissons en outre une instruction intimant à ceux qui la reçoivent de faire assassiner l'ambassadeur français et Kristóf Frangepán qui l'accompagnait pour se rendre auprès du tzar Iovan.⁷²

Il n'y a pas de doute que, vu de position hongroise, en tout ce que Ferdinand et son entourage ont fait dans la première moitié du 1527, il y a beaucoup de moments répugnants. Mais si nous nous mettons dans leurs idées, notamment que, quelque douloureux que ce soit pour nous, les intérêts de notre pays leur étaient secondaires, il faut bien reconnaître que leurs actions étaient appropriées à leur but.

Il y a pourtant quelque chose qui, dès le premier abord, paraît incompréhensible. Comment des hommes d'Etat hongrois responsables pouvaient-ils appuyer cette politique qui visiblement contenait le danger d'une catastro-

⁶⁹ Jászay 120; Szilágyi 231; Bánkuti 16 sqq.

⁷⁰ Smolka 71 sqq; cf. Bárdossy 35 sqq.

⁷¹ Sur les négociations de Harrach voir Fraknói, Werbőczy 254; Smolka 82 et 144; sur Olmütz voir Buchholtz 193 sqq et Acta Tomicihana t. IX.

⁷² «Et combien que nay nullement en voulente ny en intencion riens traicter ny conclure, neantmoins pour les causes que dessus et pour entretenir les affaires iusque a ce que soie du tout prest pour me mettre aux champs et que ce pendant puisse tant mieulx faire les provisions necessaires pour une si grande emprinse, ie luy ay bien voulu consenty et accorde icelle iournee.» Gévy 60. Cf. Acsády 47. Sur l'arrestation des ambassadeurs etc.: Történelmi Társ 1908, 159; Szalay Adalékok 44; Szilágyi 234.

phe nationale? Dans de telles circonstances, comment pouvaient-ils mettre en œuvre une tactique d'une duplicité si affligeante?

Bien sûr, la manière dont ces grands et petits seigneurs rendent hommage tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours en tendant la main, n'est pas un modèle éthique. Procédons pourtant ici aussi, comme nous l'avons fait pour Ferdinand: regardons de près ce qui incitait ces gens à faire fi des bornes de la morale, des considérations politiques qui paraissent fondamentales.

Le premier des motifs est sans doute l'espoir d'obtenir l'aide promise par l'Empire des Habsbourg, au sommet de sa puissance. Pour comprendre le motif suivant, il faut déjà chercher ailleurs. C'est que, si leur adhésion au parti allemand est motivée par le vœu d'écartier les Turcs du pays, comment pouvaient-ils accepter le risque bien connu de déclencher une guerre intestine sous le nez des Turcs?

Précisons tout d'abord que Ferdinand de Habsbourg décida cette guerre sans demander l'avis de ses conseillers hongrois, et ses partisans hongrois, assemblés à une « diète » sous l'ombre d'armes étrangères, ne pouvaient rien ajouter à cette décision. Cette classe dirigeante devait prendre acte, comme d'un fait accompli, de la campagne offensive des armées allemandes.

Quelles auraient été les perspectives si, de toute leur force, ils font face à l'invasion? Depuis plus de cent ans il était impossible de conclure une paix avec les Turcs, Szapolyai lui-même ne fait pas de telles tentatives. Pourquoi le sultan ne profiterait-il de la situation difficile des Hongrois pour faire de nouvelles conquêtes? Un conflit ouvert avec Ferdinand pourrait facilement aboutir à une guerre sur deux fronts, et il ne fallait pas avoir beaucoup d'imagination pour voir que cela équivalait à la version la plus efficace du suicide collectif.

Qu'il me soit permis d'illustrer avec deux citations l'atmosphère de désespoir que créa la compréhension de cette situation désolée. Gáspár Vingárti Horváth, partisan fidèle jusqu'au bout des Habsbourg, dit à la reine Marie en octobre 1526, lorsque celle-ci refusa l'offre de mariage de Szapolyai: « . . . dans le pays presque entier on dit que si Votre Majesté ne se fiance pas avec Monsieur le Voïévode, le pays ne peut pas survivre: autrement il n'est pas possible d'échapper au danger. Et l'on dit ouvertement que si cela ne se fait pas nous perdrons et la Hongrie et nos autres possessions . . . ainsi donc, Majesté, selon mon jugement nous ne pouvons pas éviter le mal, car les Allemands ne veulent pas renoncer à la Hongrie, mais les Hongrois ne veulent pas d'eux — il est clair que seul le Dieu tout-puissant peut nous aider. »⁷³

Un hobereau de Slavonie, donc partisan de Szapolyai, délégué à la diète, écrivit à Venise dans les premiers jours de janvier 1527: « D'un côté les Allemands, de l'autre les Turcs. Heureux sera celui qui pourra se retirer dans quelque endroit paisible. Je crois aussi que notre roi, s'il ne peut pas résister

⁷³ Cité par Jászay 138.

aux Allemands, appellera les Turcs, c'est ce que dit l'opinion publique. Que Dieu aide la chrétienté, mais il est sûr que nous ne pourrons pas rester sans guerre. »⁷⁴

Tous ceux qui ont cru à l'offensive de Ferdinand, devaient bon gré mal gré tenir compte du fait que plus la résistance sera vigoureuse plus facile sera aux Turcs d'en profiter. Mais même sans y penser, nombreux étaient ceux qui doutaient si la faible Hongrie devait maintenant s'attirer une guerre à l'issue douteuse avec les Habsbourg aussi. De toute façon la fortune des résistants sera menacée tandis que la protection de Ferdinand offrira peut-être quand-même quelque sécurité.

Par conséquent, Nádasdy avait au fond la tâche facile. Il avait à « travailler » une classe qui avait perdu toute perspective. Quand les décisions politiques sont dépourvues à ce point-là de perspectives réelles, il s'ensuit logiquement que les gens décident partant d'autres considérations. C'est ainsi que le rôle principal incombe à l'égoïsme, à la chasse effrénée aux biens matériels, à l'instabilité, aux doubles jeux.

Mais sous un autre aspect aussi, il me semble que les jugements sur les menées de ceux de Presbourg sont exagérés. Les promesses obtenues de certains seigneurs du parti adverse n'étaient pas tenues secrètes et liées aux initiatives de Ferdinand uniquement parce que c'était le désir de Vienne et de Presbourg. Tous ceux qui étaient concernés, ceux qui étaient toujours restés auprès de la reine Marie et ceux qui marchandait en secret, considéraient comme condition fondamentale de toute action l'entrée en scène de l'armée allemande. Les grands seigneurs engagés ne s'armaient que bien après l'entrée dans le pays des lansquenets de Ferdinand.⁷⁵ Leur position paraît être le mieux caractérisée par la question adressée au roi par Elek Thurzó, le seigneur le plus engagé du parti Habsbourg: « que Votre Majesté nous dise si Elle va vraiment attaquer la Hongrie, car nous devons le savoir afin de pouvoir ranger nos voiles selon ce vent. »⁷⁶

*

Le 6 mai 1527, les mercenaires de Charles Quint occupèrent Rome, le 6 juin le pape Clément VII se rendit aux vainqueurs. Sur la plus importante scène de guerre les Habsbourg remportèrent une victoire qui paraissait être décisive. Les mains de Ferdinand furent déliées, et le 8 juillet une bonne dizaine de milliers de ses mercenaires engagèrent le siège de Dévény. La guerre intestine hongroise fut déclenchée et, comme on l'avait tant de fois prédit, elle

⁷⁴ Cité par Horváth MT 26 sqq.

⁷⁵ Le 17 juillet encore Ferdinand presse de se présenter les seigneurs hongrois non venus. Ivitch N° 5.

⁷⁶ « ut possimus secundam hoc ventum quoque vela dirigere ». Cité par Smolka, note 92/1. Cf. Acsády 49.

provoqua l'intervention du sultan et au bout de deux ans finit par diviser le pays en deux parts. Le chemin était déjà ouvert à la perte de Buda et aux 150 ans d'occupation turque. Ce résultat tragique paraît découler des fautes, bien analogues, commises par les deux protagonistes. Dans ses raisonnements, absolument logiques en eux-mêmes, János Szapolyai (Jean I^{er}) sous-estimait la volonté de Ferdinand de Habsbourg et surtout sa capacité d'action; ce dernier de son côté, surestimait ses propres possibilités et l'aide qu'il pouvait espérer de son frère et de l'Empire.

En fin de compte, ces erreurs ne fournissaient que des occasions à la marche des processus déjà engagés. En théorie, les survivants à Mohács avaient la possibilité de choisir entre trois voies. 1. Ils pouvaient continuer un gouvernement basé sur l'autonomie (indépendance) de l'Etat hongrois. 2. Ils pouvaient entrer en alliance avec les Habsbourg pour écarter la menace turque. 3. Ils pouvaient entrer en alliance avec les Turcs pour freiner l'expansion des Habsbourg.

Le règne de János Szapolyai correspondait à la première version, mais le résultat démontre l'impossibilité de cette expérience. Le pays, vaincu par les Turcs, s'exposait à la guerre aux frontières occidentales aussi, et ni la société ni les dirigeants n'étaient en mesure de supporter cette double pression: c'était l'effondrement politique et moral.

Les fautes de Ferdinand révèlent d'autres précipices. La tactique appliquée en 1526-27 démontre d'une manière irréfutable que dans l'Empire des Habsbourg, la Hongrie ne peut avoir qu'un rôle de troisième ordre. L'aide espérée et promise est restée, pendant encore longtemps, bien au-dessous des besoins.

La seconde voie n'était donc non plus praticable, du moins au XVI^e siècle, et quant à la troisième, entre 1528 et 1532, Szapolyai tenta en vain de s'y engager.

Il est certain que l'élection de deux rois pouvait paraître une explication tentante de la catastrophe: en apparence, c'était la discorde qui ouvrit la voie à la guerre, à tous les maux. Cependant, ce jugement est erroné. Ce qui est le plus important après Mohács, ce n'est pas l'opposition des partis adverses, mais l'offensive des mercenaires allemands, décidée et déclenchée indépendamment des partis. Cette offensive ne pouvait de nulle façon servir en elle-même le bien de notre pays, car si ce bien avait été le souci de Ferdinand, dans la situation donnée il aurait pu accepter l'offre de réconciliation de Szapolyai et consentir ainsi un délai au pays condamné à mort. L'essence de la tragédie réside précisément dans les intérêts propres des Habsbourg qui les poussèrent à attaquer.

Toutes les parties en cause avaient en vue l'Etat hongrois un et indivis et travaillaient pour s'en emparer. En théorie, l'histoire les justifie: dans l'évolution d'un peuple, son Etat propre et unifié peut être la source d'avantages

irremplaçables. La réalité démontra pourtant, comme c'était dit plus haut, qu'après Mohács chacune des voies menant au maintien de l'Etat hongrois était devenue impraticable.

L'empire turc, agressif par nature, capable de maintenir ses forces par la seule expansion, et l'empire allemand (plus précisément les provinces autrichiennes et tchèques) poussé par l'autodéfense à une expansion modérée, entouraient la Hongrie plus faible qu'eux et dont la décomposition était donc inéluctable à partir de l'automne 1526. La classe dominante hongroise ne pouvait empêcher que le pays devienne champ de bataille pendant un siècle et demi, situation qui a apporté tant de morts et de destruction. De cette classe dépendait seulement la manière de s'adapter à la situation tragique provoquée par le combat entre les deux parties de force égale.

Ceux qui, en 1526-1527, pensaient décider du destin de la Hongrie, poursuivaient des chimères. La trêve momentanée les a induits en erreur (et aussi plusieurs générations d'historiens) car ce calme apparent cachait le processus irréversible qui s'engagea sur l'arrière-plan. Peut-on reprocher aux protagonistes d'avoir commis cette faute? Dans ce qui précède j'aurais voulu démontrer que leurs connaissances, les possibilités dont ils disposaient pour des jugements, pour un tour d'horizon, ne pouvaient les conduire qu'aux seules décisions qu'ils avaient prises.

L'épisode tragique de l'élection de deux rois avait-il donc quelque importance historique? Il en eut, mais exactement le contraire de ce que voulaient les contemporains et de ce que croyait, en général, la postérité. Quelles auraient été les conséquences si, par quelque miracle, la classe dirigeante hongroise avait pu rester unie?

A partir de l'été 1527 des signes univoques montrent que les Turcs se refusent de souffrir l'installation en Hongrie de la maison d'Autriche.⁷⁷ La force militaire réduite du pays n'aurait pas pu améliorer de beaucoup la balance turco-allemande. Les quelques lieues qu'une unanimité pour les Habsbourg nous aurait fait gagner (Buda serait de toute façon tombé, voir 1529) auraient dû être payées par la perte du pays de Jean I^{er}, György Fráter et Jean Sigismond, donc par la Transylvanie et par tout ce qu'elle représentait pour la Hongrie aux XVI^e-XVII^e siècles.

A l'inverse aussi, la balance est défavorable. A défaut d'un groupe de Presbourg, les Habsbourg auraient été forcés de conquérir les comitats occidentaux. Même ainsi, ils auraient eu des forces pour arrêter les Turcs sur la ligne Balaton—Visegrád, mais les quelques comitats qui, dans ce cas, auraient

⁷⁷ Dès l'automne 1527 les Turcs sont intervenus dans les escarmouches locales: A Magyar Tudományos Akadémia Történelmi Bizottságának oklevélmásolatai II (Copies d'actes du Comité Historique de l'Académie des Sciences de Hongrie II) (dir. de la rédaction L. Óvári). Budapest 1894. Nos 36, 44 et 45. Szalay MT 72; Acsády 63; Bárdossy 62. Jajca fut pris dès janvier 1528: terminus ante quem le 5 février 1528, ce jour-là Ferdinand rappelle déjà à l'ordre le capitaine de Jajca, OL. Libri Regii 1528/178.

été réunis à la Transylvanie n'auraient guère pu récompenser ce que la Hongrie royale avait conservé et développé des traditions de l'Etat hongrois et de la civilisation hongroise.

Il me semble donc, que par sa division, la classe dirigeante a trouvé peut-être le meilleur moyen de s'adapter à l'inéluctable. Il n'y a pas de doute qu'au début c'était inconscient. Je suis d'avis que la question la plus passionnante posée par les changements politiques et sociaux après 1527 est de savoir à quel niveau et quand cette auto-sauvetage, basé sur un mécanisme mental incorrect et sur des jugements erronés sur la situation, devient, ou peut devenir, conscient des deux côtés.

Trad. par K. Vargyas

От битвы при Мохаче до нападения немцев в 1527 г. (Заметки по истории избрания двух королей)

Г. БАРТА

Резюме

Оценка факта избрания двух королей Венгрии после битвы при Мохаче (29 августа 1526 г.) является одним из самых старых, острых вопросов венгерской историографии. Согласно самому распространенному мнению, венгерский господствующий класс, расколовшись на две части, совершил непростительную и непоправимую ошибку: он развязал гражданскую войну, в огне которой; в течение пятнадцати лет сгорело средневековое венгерское государство. Автор исследует вопрос о том, можно ли было избежать раскола и действительно ли в результате его вспыхнула внутренняя война?

Осенью 1526 г. после ухода одержавших победу войск Сулеймана II правительство Венгрии распалось. Одна часть его членов пала в битве вместе с королем Лайошем II. Оставшиеся же в живых прекратили свою официальную деятельность. В возникшем хаосе господствующий класс пытался сохранить свое доминирующее положение с помощью своих местных объединений. При этом важность приобрели два настоящих центра. Группировка, возникшая вокруг королевы-вдовы Марии Габсбург, бежавшей в Пожонь, хотела иметь в качестве короля Венгрии эрцгерцога Фердинанда — брата Марии и императора Карла V. В противовес этому государственное собрание части страны, конституировавшееся в Токае, готовило возведение на престол воеводы Трансильвании Яноша Сапойаи.

С самого начала в соперничестве между ними пожоньская группировка как бы отставала от токайской. В Пожони собралось лишь несколько магнатов, которые ранее своей пронемецкой; политикой вызвали антипатию дворянского сословия. Имена некоторых из них были связаны с дворцовыми интригами, которые связывались в памяти современников с поражением при Мохаче. Кроме того, Мария и Фердинанд совершили и тактические ошибки: они оставались в пограничной зоне страны, приняли самые важные решения в отсутствие своих венгерских сторонников, поставили под сомнение право страны на свободное избрание короля.

Сапойаи же и поддерживавшие его силы привлекли средне- и мелкопоместное дворянство, добились присоединения к ним целого ряда весьма влиятельных аристократов. Они заняли самые важные центры Буду и Секешфехервар. Конституированное ими государственное собрание в тогдашних условиях обладало достаточными прерогативами, принимая 11 ноября 1526 г. решение о коронации Яноша Сапойаи.

К этому времени Сапойаи являлся венгерским магнатом, имевшим самые обширные земельные владения. В течение пятнадцати лет он правил Трансильванией. Его знали как способного руководителя: он модернизировал воеводские органы управления, осуществ-

вил несколько походов против турок (и их восточных союзников), разгромил крестьянскую войну 1514 года. С 1513 года он играл большую роль в политике государства. После 1515 года он практически направлял политическую жизнь Венгрии. И лишь в последние годы он вступил в противоречия с королевским двором в результате стремлений королевы Марии к самостоятельности.

Венгрия сама по себе едва ли могла противостоять роковому усилению турецкой угрозы. Новый король это понимал, но в данной ситуации он справедливо полагал, что, ведя в течение десятилетия войну с Францией, германские Габсбурги вряд ли смогут связать себя осложнениями на Дунае. Однако, он надеялся получить от них определенную помощь, но Габсбурги вместо помощи двинули против него войска.

В октябре 1526 г. Фердинанда Габсбурга избрали королем Чехии, а в декабре его пожоньские сторонники, жившие под защитой его немецких наемников, провозгласили его венгерским королем. Но до лета 1527 г. он ничего не делал для овладения Венгрией: он предпочитал интересы своего старшего брата в Европе своим делам в Венгрии.

Но он и отступать не хотел. Он боялся, что Венгрия, узнав о его слабости, вступит в соглашение с султаном и откроет путь туркам в австрийские и чешские владения. Уже осенью 1526 года он решил при первой же возможности изгнать вооруженной силой своего венгерского соперника. Зная об этом его намерении, сохраняли верность ему несколько венгерских магнатов. Тайный торг с ним начали многие сторонники короля Яноша. Они справедливо полагали, что опасно вступить в войну с западными соседями на виду у Османской империи, готовой к прыжку.

Таковы были предпосылки похода на Венгрию наемных войск Фердинанда, начавшегося в июле 1527 года после римской победы Карла V. Таким образом, неоправданно возлагать ответственность за гражданскую войну, завершившуюся трагической развязкой, просто и исключительно на венгерский господствующий класс, избравший двух королей: она явилась простым следствием ситуации, которая побудила династию Габсбургов к вооруженной оккупации Венгрии. Эта трагедия усугублялась тем, что оккупация в действительности не обеспечила обороны южных границ Венгрии, а имела целью лишь удерживать турок вдали от Австрии. Совокупность последствий битвы при Мохаче сделала ее действительно заключительным аккордом венгерской средневековой истории.

Remarques sur l'armée de Iovan Tcherni

Par

F. SZAKÁLY

I. Le 12 octobre 1526, l'armée du sultan Soliman chargée d'immense butin et d'innombrables prisonniers, quitta les terres de la Hongrie humiliée et dévastée. Ces jours-là, la majeure partie des seigneurs hongrois, non présents à la bataille de Mohács ou y échappés sains et saufs, se rassembla, sous la direction de János Szapolyai, voïévode de Transylvanie, au bourgade de Tokaj pour prendre des mesures relatives aux modalités d'élever un candidat au trône devenu vacant.¹ Ce temps-là «le bruit courait déjà qu'un Serbe montait vers la Transylvanie, notamment aux environs de Lippa. Il s'appelait le tzar Iovan, mais les Hongrois l'appelaient l'Homme Noir . . . Monsieur le voïévode entendait, lui aussi, que l'Homme Noir rassembla une grande multitude — car les Serbes s'y ruiaient comme vers quelque nouveau saint — il invita Iovan de se rendre auprès de lui. Iovan se rendit donc à Tokaj, avec dix guerriers.

Quand il entra dans la maison, il s'inclina humblement et se mit à se recommander avec des paroles flatteuses, et dit:

— Je vais où Votre Seigneurie le désire.

Et en serviteur il se joignit au voïévode János. Le voïévode accepta de bon cœur l'offre, et Iovan, avec empressement, prêta serment au seigneur voïévode disant que selon sa foi il le servirait honnêtement. Ensuite monsieur le voïévode János lui donna des chevaux, des frais et autres choses. Il lui intima de se rendre au delà de la Tisza, sur les terres du comitat Bács, parce que là il y avait encore beaucoup de vivres, des meules et des bovins par les villages; tout y est resté, seul Dieu en prit soin. C'est ainsi que le voïévode laissa partir le tzar Iovan.»²

¹ *P. Jászay*: A magyar nemzet napjai a mohácsi vész után I. (Les jours de la nation hongroise après la défaite de Mohács. I.) Pest, 1846. 77—87; *V. Fraknoi*: A magyar országgyűlések története. I. (Histoire des diètes hongroises. I.) (1526—1536). Budapest, 1874. 1—5; Sur les problèmes des élections de rois en 1526: *G. Barta*: Illúziók esztendeje (Megjegyzések a Mohács utáni kettős királyválasztás történetéhez) (An d'illusions [Notes sur la double élection de rois après la défaite de Mohács]) voir l'étude précédente.

² Szerémi György II. Lajos és János királyok házi káplánja emlékirata Magyarország romlásáról, 1484—1543. (Gy. Szerémi, chapelain des rois Louis II et Jean mémoires sur la ruine de la Hongrie, 1484-1543). Publié par *G. Wenzel*. Pest, 1857. (Monumenta Hungariae

Selon le chapelain royal György Szerémi³ qui, fuyant les armées du sultan se réfugia de Buda à Kassa, et à Tokaj se joignit à Szapolyai, et qui pouvait donc avoir de première main des informations sur ce qui s'y était passé, c'est ce moment qui représente le début de la série d'événements de 1526-27 qui figure traditionnellement dans notre historiographie comme le « mouvement », « l'insurrection » de Iovan Tcherni (de son nom serbe Ivan Nenad). Les historiens tant hongrois,⁴ que roumains⁵ et serbes⁶ ont déjà plusieurs fois traité, et en détail, les événements de ce « mouvement » dans le Sud-Est de la Hongrie (pour plus de simplicité gardons pour le moment cette appellation

Historica. II. Scriptores I.) 126; cf. *L. Szádeczky*: Szerémi emlékirata kiadásának hiányai (Les lacunes dans la publication des mémoires de Szerémi). Budapest, 1892. (Értekezések a történelmi tudományok köréből IV/8.). Vu que la confrontation a montré que dans les passages cités ici, il n'y a que des erreurs insignifiantes, nous ne citons pas dans la suite les corrections faites par *L. Szádeczky*; Sa traduction hongroise: *L. Geréb*: A hazai osztályharcok irodalma, 1526—1660 (La littérature relative aux luttes de classes en Hongrie, 1526—1660). Budapest, 1955. 38—39 et *Gy. Szerémi*: Magyarország romlásáról (Sur la ruine de la Hongrie). Publié par *L. Juhász*. Budapest 1961. (Monumenta historica V.) 107—137. passim.

³ Les Mémoires de György Szerémi ne peuvent être utilisés qu'avec beaucoup de circonspection et de précautions, l'auteur étant enclin à exagérer, enjoliver les événements, et manifestant une prédilection aux racontars de son temps. Toutefois, en ce qui concerne les événements de 1526/27 dans le Sud de la Hongrie, il offre la meilleure source grâce à son origine de la Sirmie par suite de quoi il connaissait bien les coutumes et la langue serbes et c'était lui qui traduisait les requêtes des gens de Iovan (*G. Wenzel*: 143), donc ses informations proviennent en général de première main. Quant à la valeur documentaire de Szerémi cf. *L. Erdélyi*: Szerémi György és emlékirata (György Szerémi et ses mémoires) Budapest, 1892. passim, en premier lieu 32-33; *id.*: A mohácsi vész nemzedéke (Néplélektani korrajz egykorú emlékiratból) (La génération de la défaite de Mohács [Peinture de la mentalité populaire de l'époque d'après des Mémoires contemporains]). Szeged, 1941. passim, en premier lieu 59—63; *Gy. Székely*: Élmény, néphit és valóság Szerémi művében. Bevezetés *Gy. Szerémi*: Magyarország romlásáról Op. cit. (Du vécu, des croyances populaires et de la réalité dans l'œuvre de Szerémi. Introduction à *Gy. Szerémi*: Sur la ruine de la Hongrie). 7-22.

⁴ *Sz. Smolka*: «Fekete» Iván (Ivan le «Noir»). Századok 17 (1883) 1—31; *K. Czimer*: Cserni Iván Szegeden (Ivan Tscherni à Szeged). Hadtörténelmi Közlemények 5 (1892) 655—688; *I. Bánkúti*: Az Alföld népének harca a török hódítók ellen a mohácsi csata után, 1526—1527 (La lutte contre les conquérants turcs du peuple de la Grande Plaine après la bataille de Mohács, 1526-1527). Acta Universitatis Szegediensis. Sectio Historica II. Dir. de la réd.: *Gy. Mérei*. Szeged, 1957. 15-27.

⁵ *Gh. Duzinchevici*: Despre mișcarea condusă de țarul Iovan (1526—1527) (De la révolte conduite par le țarul Iovan [1526-1527]). Studii. Revistă de istorie 9 (1956) N° 6. 131-148; cf. *V. Curticăpeanu*: Pe marginea studiului «Despre mișcarea condusă de țarul Iovan [1526—1527]» de Gh. Duzinchevici (A propos de l'étude «De la révolte conduite par le țarul Iovan [1526—1527]» par Gh. Duzinchevici). *ibid.* 10 (1957) N° 1. 193—197; *B. Daicovicu*: Orașele din Transilvania și răscoala lui Iovan Nenada (Les villes de Transylvanie et la révolte de Iovan Nenad). Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Series Historica. I. Cluj, 1964.

⁶ *A. Ivić*: Istorija Srba u Ugarskoj od pada Smedereva do seoba pod Čarnojevićem (1459—1690) (Histoire des Serbes en Hongrie de la chute de Smederevo jusqu'à l'immigration sous Čarnojević [1459-1690]). Zagreb, 1914. 50—63; *id.*: Četiristogodisnjica cara Iovana Nenada (400^e anniversaire du țarul Iovan Nenad). Bratstvo, drustva Sveti Save XXI. Belgrade, 1927. 104—117; *id.*: Spomenica na cara Jovana Nenada Subotickog 1527—1927 (En mémoire du țarul Iovan Nenad 1527-1927). Subotica, 1927; *id.*: Istorija Srba u Vojvodini od najstarijih vremena do osnivanja potisko-pomoriske granice (1703) (Histoire des Serbes de Voïvodine des temps les plus anciens jusqu'à la création de la frontière entre la Tisza et de la Mer Adriatique [1703]). Novi Sad, 1929, (Knjige Matice Srpske 50. — dans la suite *A. Ivić*: Istorija) 65—82; *D. Dinić-Knežević*: Prilog proučavanju pokreta Jovana Nenada (Contribution à l'étude du mouvement de Iovan Nenad). Godišnjak Filozofskog Fakulteta u Novom Sadu 7 (1962—1963) 21—29.

de « mouvement »). Ici, nous avons l'intention de dégager avant tout le contexte que cachent les événements, assez négligé jusqu'ici, et par là les buts que se proposaient Iovan Tcherni et ceux qu'il rassemblait, mais nous n'en devons pas moins exposer la marche des événements. D'une part parce que les chercheurs des trois pays mentionnés ont jusqu'à nos jours travaillé plutôt indépendamment les uns des autres et en utilisant à peine les résultats auxquels les autres étaient arrivés,⁷ et de l'autre parce que la coordination des sources qu'ils ont dépouillées, et qui peuvent probablement être considérées comme complètes, offre bien des possibilités d'apporter des précisions.

Iovan obéit avec empressement à l'ordre de son nouveau maître Szapolyai, roi depuis le 11 novembre 1526, de s'installer entre le Danube et la Tisza, et il prit logement dans le château de Bálint Török à Szabadka.⁸ (Ce ne devait pas être un hasard, puisque dans les environs c'était l'unique lieu fortifié que, deux mois plus tôt, les paysans de la région y réfugiés défendirent avec tant d'intrépidité contre les Turcs en retraite, qu'ils s'en allèrent sans rien pouvoir faire.)⁹ C'est de là que ses troupes partirent pour tracasser et dévaster les territoires de la Sirmie occupés par le sultan en été 1526 et annexés définitivement à son Empire, elles tentèrent même d'assiéger certaines forteresses de la Sirmie. A la première moitié de novembre ou vers la mi-novembre, elles reprirent deux places fortes sur la rive droite du Danube, les plus proches des comitats de Bács, Cserőd (Čerevič) et Bánmonostor (Banoštra).¹⁰ Sous « reprise » il faut certainement entendre qu'il assiégèrent la forteresse, l'incendièrent,

⁷ Il est caractéristique que dans son étude *D. Dinić-Knežević* n'utilisa point l'immense matériel accumulé dans les œuvres citées d'*A. Ivić*.

⁸ *G. Wenzel*: 155.

⁹ « Szabatkánál az község egy tábornok járt vala, kit az terek igen vívának, de semmiképen meg nem vehetik, bikkivel megmaradának » (« Près de Szabadka, le village a fait un camp que les Turcs attaquèrent avec force, mais ne purent pas prendre, ils restèrent en paix »). *Memoria rerum, quas in Hungaria a nato rege Ludovico ultimo acciderunt, qui fuit ultimi Ladislai filius*. Publié: Verancsics Antal m. kir. helytartó esztergomi érsek összes munkái (Œuvres complètes d'Antal Verancsics gouverneur royal de Hongrie, archevêque d'Esztergom). Publié par L. Szalay. Pest, 1857. (Monumenta Hungariae Historica. II. Scriptores III.) 25.

¹⁰ « Credo D[omi]n[us] intellexisse de quodam homine, quem nostri « nigrum » vocant, est natione Rascianus genere, ut pro certo asseritur, de familia imperatorum constantinopolitanorum. Multi eum sequuntur. Recuperavit his diebus Turcis inde expulsis castrum Chewrewgh, non procul a Savo fluvio. Hodie accepimus literas a despoto Rascie, in quibus scribit, eum civitatem quoque et sedem episcopatus mei [Brodaritch fut évêque de Sirmie], Banmonosthra vocatum, a Turcis liberasse et milites suos ibi imposuisse, scribit preterea despotus, eum a se petere bombardas, velle transire Savam et invadere terras hostiles ». Sans indication de date et de lieu. István Brodaritch — Andrzej Krziczky évêque de Plock et Jan Tarnówsky capitaine de Biecen. *Acta Tomiciana*. IX. Publié par S. Gorski. Sans indication de date et de lieu. 75. et *Elementa ad fontium editiones XXXIV*. *Documenta ex archivio Regio-montano ad Poloniam spectantia IV*. (H B A, B 2, 1525–30). Edidit: C. Lanckorońska. Rome, 1975. 69. Ici, en guise d'annexe à la lettre de Christophe Szydłowiczky, palatin cracovien, adressée le 26 novembre 1526 à Albert Brandebourgeois. Compte tenu des conditions de transport à cette époque, cela signifie que la lettre de Brodaritch ne pouvait guère être écrite après le 20 novembre. Cela nous aide en outre à définir la date des reprises de forteresses: vu qu'au milieu d'octobre Iovan se trouvait encore à Tokaj, et que Szydłowiczky pouvait expédier le rapport sur lui dès le 26 novembre, l'événement peut être daté, avec grande vraisemblance, de la première moitié ou (tout au plus) du milieu du mois de novembre.

massacrèrent la garnison où l'intégrèrent à leurs troupes, les militaires des forteresses turques étant souvent des maraudeurs serbes.¹¹ Les succès de Iovan étaient certainement favorisés par le fait, qui d'ailleurs explique aussi l'absence d'actions de la part des Turcs, que « des territoires turcs (sous-entendu sans doute et avant tout la Sirmie) les Serbes se ruèrent auprès de lui comme auprès d'un prophète; on racontait même qu'il produisait des miracles s'il le voulait ». ¹² C'est certainement avec les réfugiés que ses troupes atteignirent au début de printemps 1527 les effectifs de quinze mille soldats.¹³

Mais en même temps les entreprises de Iovan contre les Turcs étaient grandement entravées par les ennuis qu'il avait avec la noblesse qui, peu à peu, revenait dans les régions qu'il occupait. Szerémi croit savoir les altercations qui eurent lieu entre Iovan et les gentilshommes hongrois:

« Et quand les gentilshommes rentrèrent chez eux, chacun dans sa propriété, l'Homme Noir leur dit:

— J'ai trouvé ces terres abandonnées et je m'y suis établi avec tous mes peuples.

Les Hongrois retorquèrent:

— Nous avons abandonné cette terre uniquement parce qu'un seigneur puissant nous avait attaqués.

Et lui, il leur répliqua:

— Moi aussi, je l'ai reçue d'un seigneur puissant (sous-entendu, de Szapolyai)!

... Beaucoup de gentilshommes allèrent porter plainte auprès du roi Jean et lui dirent:

— Votre Majesté, cet Homme Noir commet beaucoup de mal avec ses gens, il humilie profondément les Hongrois chrétiens, ils font des turpitudes et toutes sortes de perversions. »

Encore d'autres se plaignirent ainsi au roi à Buda:

« — Que Votre Majesté daigne l'éloigner de nous, qu'il ne règne pas sur nous. Nos fils et filles étaient sauvés des Turcs, ils sont restés dans les mains de Dieu, et maintenant cette bête féroce païenne veut les dominer. »¹⁴

Bálint Török, disposant d'une armée importante, n'attendait pas l'aide royale et tenta lui-même de reprendre Szabadka. Ayant cependant trop sous-estimé la force des Serbes, ceux-ci dispersèrent aisément, vers la fin de 1526,

¹¹ M. Vasić: Martolosi u jugoslovenskim zemljama pod turskom vladavinom (Martalos dans les territoires des slaves du Sud pendant l'occupation turque). Sarajevo, 1967. (Akademija nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine. Djela Knjiga XXXIX. Odjeljenje istorijsko-filoloških nauka. Knjiga 17.) passim, en premier lieu 55-63.

¹² G. Wenzel: 145-155.

¹³ Presbourg, le 13 avril 1527. La reine Marie — Le roi Ferdinand. J. Szentkláray: Levelek Csernoevics Nenád (Iván czár), a « Fekete Ember » történetéhez (Lettres relatives à l'histoire de Nenad Tchernovitch [le tzár Ivan] l'Homme Noir). Történelmi Tár. 1885. 506.

¹⁴ G. Wenzel: 142-143.

ses 67 cavaliers sélectionnés.¹⁵ Les conflits se multiplièrent lorsque Iovan, en hiver et au début du printemps de 1527 étendit sa domination à certaines régions au-delà de la Tisza (entre la Tisza et la rivière Temes). (On ne peut évidemment pas exclure qu'une partie de ces territoires fût sous son contrôle d'une façon permanente.) C'est compréhensible, puisque l'offensive turque de l'année précédente n'avait pas touché cette région et la structure sociale y est donc restée intacte.

Dès le 21 janvier 1527, le comitat de Békés envoya ses délégués auprès du roi Jean pour protester contre les infractions commises par Iovan dans la partie occidentale du comitat et aux environs de Szeged.¹⁶ Miklós Maczedóniai, sous-voïévode de Transylvanie et comes de Csanád, invita le 10 avril les Saxons à lever des troupes en se référant aux abus commis par Iovan entre la Tisza et la Temes. Il avait des informations selon lesquelles les maraudeurs du «tzar» firent irruption dans le comitat de Hunyad, aux environs de Hátszeg.¹⁷ Péter Perényi, comes de Temes promu, après l'élection au trône de Szapolyai, voïévode de Transylvanie, était forcé de reconnaître dans sa lettre du 15 avril qu'il ne pouvait pas entrer dans Temesvár, les troupes de Iovan ayant coupé le chemin.¹⁸

Tout paraît montrer que les seigneurs des environs et les préposés aux domaines n'essayaient, pour le moment, de lui résister que par leurs propres forces, en mobilisant leurs commensaux et leurs serfs. Selon une information venue de Presbourg le 16 mars, les seigneurs et gentilshommes hongrois voulaient dès la première moitié de mars combattre Iovan, mais s'étant avérés trop faibles, ils conclurent avec lui un cessez-le-feu jusqu'au 24 avril.¹⁹ Les

¹⁵ Op. cit. 155.

¹⁶ J. Karácsonyi: Békés vármegye története. I. (Histoire du comitat de Békés. I.) Gyula, 1896. 88.

¹⁷ «dietim ac indesinenter veniunt ad nos varii rumores terribilissimi de impietate ac crudelitate hominis nigri alias Czar Ivan vocati, qui iam compluribus secum adiunctis ac collectis gentibus in partibus terre Themeskez peragrantibus universos nobiles ac ignobiles rebus temporalibus habundantes crudeli nece eosdem interimere facit, res bona eorundem in maximam predam convertendo . . . Nititur autem inpresenciarum ad districtum de Haczak videlicet ad hunc comitatum hwnyadiensem facere incursiones». Déva, le 10 avril 1527. (dans l'édition la date du 13 mars est erronée). Miklós Maczedóniai aux villes saxonnes. Documente privitoare la istoria Românilor culese de *Eudoxiu de Hurmuzaki*. XV/1. Acte și scrisori din arhivele orașelor ardelene (Bistrița, Brașov, Sibiiu). Publié par N. Iorga. București, 1911. 294. N° DXXXVIII. En même temps, l'ambassadeur anglais avait entendu dire à l'ambassadeur de Iovan que le tzar «He lyys not far from Peter Warday, a towne with a castell the Turk gate et hys last beyng in Hongary». Olmütz, le 27 avril 1527. Rapport de l'ambassadeur John Wallop. E. Simonyi: Magyar történelmi okmánytár londoni könyv- és levéltárból, 1521–1717 (Documents historiques hongrois dans les bibliothèques et archives londoniennes, 1521-1717). Pest 1859. (Monumenta Hungariae Historica I. Diplomataria V.) 78.

¹⁸ «Cum autem vestri in medium solummodo in Kochy, festinanter venire voluissemus, vilissimus Rascianus, Czar Iowan, iter nostrum adeo obstitit et inclusit familiaribusque et equis nostris segregavit, ut in Temeswar nec intrare neque mittere potuimus» Déva, le 15 avril 1527. Péter Perényi — Szeben et Brassó. E. Hurmuzaki: XV/1. 295. N° DXL.

¹⁹ «Der Schwartz Mann und Hauptmann in Hungern, der sol vierzehn tausent Man starkh sein, darunder in die dreyzehn oder vierzehn hundert Pferd; mit denselben haben etlih vngerisch Herrn vnd Adleut schlachn wollen, sein im aber zu schwach gewest, derhalben so sollen

agents du margrave György de Brandebourg à Gyula convoquèrent les serfs du domaine contre lui, et ceux-ci se rassemblèrent vers le 17 mars, sous la direction des prêtres et instituteurs villageois. Le domaine nomma comme chef un homme versé dans l'art militaire et leur joignit seize mercenaires.²⁰ La première action efficace de la noblesse hongroise contre Iovan peut le mieux être datée du début du printemps 1527. Celle-ci, comme les autres déjà citées, doit être qualifiée comme entreprise privée d'un seigneur domanial, car, profitant de l'absence du tzar, Bálint Török attaqua Szabadka, cette fois-ci avec trois cents guerriers. Il assiégea la forteresse, fit passer les défenseurs au fil de l'épée, ensuite fit restaurer la forteresse par les paysans des environs et y installa sa cour.²¹

Iovan, ainsi que les seigneurs et gentilshommes qui s'acharnaient contre lui, étaient, jusque-là, « officiellement » du parti du roi Jean, ainsi les hostilités déclenchées entre eux et de plus en plus violentes, étaient des faits de pouvoir réciproques, quelque peu plus effrénés que de coutume. Si l'on peut prêter foi à Szerémi qui était toujours dans l'entourage du roi Jean, celui-ci observait avec une certaine joie maligne la situation désolante des gentilshommes qui respectaient peu son règne:

« Le roi Jean dit:

— Si je ne peux pas régner sur vous, car vous êtes mes ennemis et des révoltés, qu'il règne sur vous, lui qui a une multitude serbe. Je suis petit, car vous m'avez enlevé le sceptre, vous ne m'obéissez pas, car vous êtes des révoltés et des éhontés, ainsi, je ne peux pas me mettre contre lui. »²²

Bientôt, les affaires prirent une tournure absolument différente. Les représentants presbourgeois de Ferdinand de Habsbourg, élu roi de Hongrie en décembre 1526, accordaient une vive attention aux événements dans le Sud de la Hongrie.²³ Peut-être étaient-ce les nouvelles sur les conflits de plus en plus nombreux, qui poussaient le souverain Habsbourg à engager des négociations avec Iovan. Chargé par Ferdinand, encore davantage par la reine Marie, veuve de Louis II, János Hoberdanác, antérieurement proviseur à Jajca²⁴ donc connaissant les affaires des confins, dont aussi les affaires serbes, se rendit auprès du tzar vers fin mars, début avril 1527. Le 13 avril 1527 la

sy mit ir . . . Austanndt bis auf Sannt Iorgen Tag gemacht ». Presbourg, le 16 mars 1527. Cristophe, évêque de Laibach — István Pemflinger. *A. Ivič*: Istorija 358. note 4 à la p. 70.

²⁰ *J. Karácsonyi*: 89.

²¹ *G. Wenzel*: 157; De la chronologie propre à la relation de Gy. Szerémi découle que cet événement eut lieu en un temps antérieur au changement de camp de Iovan, au plus tard en mars. C'est appuyé par le rapport de l'ambassadeur anglais datant des environs du 10 avril, selon lequel le siège de Iovan n'est plus à Szabadka, mais en face de Pétervárad (cf. la note 17).

²² *G. Wenzel*: 156.

²³ Dès février 1527 Ferdinand invita le palatin István Báthori à se renseigner de la manière dont on pourrait décider Iovan à prendre son parti. *Sz. Smolka*: 16 note 1.

²⁴ *L. Thallóczy*—*S. Horváth*: Jajcza (bánság, vár és város) története [Histoire de Jajcza (banat, forteresse et ville)]. Budapest, 1915. (Monumenta Hungariae Historica. I. Diplomataria XL.) passim (voir l'index).

reine Marie annonça à son frère, de Presbourg, que la mission de Hoberdanácz était couronnée de succès, et que dans l'avenir le tzar voulait servir la cause de Ferdinand.²⁵ Dans sa lettre du 16 avril, le souverain Habsbourg prit acte avec plaisir de la déclaration de fidélité de Iovan.²⁶

Il va sans dire que ces négociations ne restèrent pas cachées devant les partisans du roi Jean. C'est certainement en rapport avec le fait que vers le 10 avril le sous-voïévode Miklós Maczedóniai et l'évêque de Transylvanie János Gosztonyi rassemblèrent des troupes contre Iovan. La noblesse des comitats et les troupes des villes saxonnes devaient se rassembler à Déva le 14 avril.²⁷ Ces jours-là, — le 14 avril il écrit déjà de Déva — le voïévode Péter Perényi arriva en vitesse de Buda en Transylvanie pour faire avancer, par sa présence personnelle, la levée des armées.²⁸ Ces événements, ainsi que les bruits courant sur les négociations avec Ferdinand, poussèrent les forces nobiliaires du Sud de la Hongrie à intervenir encore plus vigoureusement. Etant donné que pendant son séjour entre la Tisza et la Temes, le tzar établit ses quartiers, paraît-il régulièrement, à Csoma, et que de là ses troupes ne devaient pas ménager les domaines voisins des Csáky, dans les journées avant le 10 avril, c'est László Csáky qui se dirigea sur lui. Cependant, cette fois-ci encore, les troupes de Iovan l'emportèrent et László Csáky paya de sa vie pour l'entreprise mal préparée et « beaucoup de gentilshommes y périrent contre le tzar Iovan ».²⁹ Le juge-châtelain de Gyula envoya le 15 avril un de ses hommes aux gens de la place forte, convoqués déjà plus tôt, pour les consoler après le défaite portée par Iovan, ce qui permet de supposer que Csáky emmena les armées paysannes aussi à l'attaque.³⁰

Selon certains renseignements, quelques jours plus tard, mais encore avant le déclenchement des hostilités ouvertes, le roi Jean voulait pacifier

²⁵ *J. Szentkláray*: 506—508 et *E. Laszowski*: Monumenta Habsburgica regni Croatiae Dalmatiae Slavoniae. I. 1526—1530. Zagreb, 1914. (Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium 35.) 56—58.

²⁶ *J. Szentkláray*: 508—509.

²⁷ Déva, le 10 avril 1527. Lettre citée de M. Maczedóniai et Gyulafehérvár, le 12 avril 1527. János Gosztonyi — Brassó. *E. Hurmuzaki*: 294—295. N° DXXXVII et DXXXIX.

²⁸ Op. cit. 295-296. N° DXL.

²⁹ *G. Wenzel*: 155—156; Pour la datation de l'événement: «Iam dominus Ladislaus Czaky capite truncatus ac decollatus est». Déva, le 10 avril 1527. Lettre citée de Miklós Maczedóniai. *E. Hurmuzaki*: XV/1. 294; Selon toute vraisemblance on peut rapporter à la défaite de László Csáky la phrase suivante du rapport du 27 avril de l'ambassadeur anglais Wallop: «At my beyng in Presbrough ther cam letters that he had kyllyd 3000 men of ware of Waywdas and on of hys best capitens». *E. Simonyi*: 78; Wallop data son rapport d'Olmütz où il arriva de Presbourg le 23 avril, selon ce qu'il dit. Vu que la distance entre Presbourg et Olmütz est, même à vol d'oiseau, de deux cents kilomètres, et comptant un voyage rapide, il devait quitter Presbourg au plus tard le 21 avril et par conséquent les nouvelles qu'il y a entendues devaient provenir de lettres datant au plus tard du 15 avril, ou d'une date antérieure. Ses informations ne peuvent en aucun cas se rapporter à la bataille de Szőlös (cf. la note 34), car si celle-ci avait eu lieu début avril, Ferdinand n'aurait pas écrit le 5 mai qu'elle eut lieu «il y a quelques jours». Il n'y a qu'une contradiction apparente dans le nombre de 3000 personnes avancé dans le rapport, comme qui ont perdu leur vie, vu que l'on ne peut jamais prendre trop au sérieux les chiffres cités.

³⁰ *J. Karácsonyi*: 89.

le tzar en envoyant contre lui Bositch Raditch, célèbre capitaine des galères armées à Pétervárad d'avant Mohács, réfugié de Turquie en Hongrie.³¹ Entre-temps, Perényi poursuivait avec beaucoup d'énergie les préparatifs. Il appela sous les armes la noblesse et en outre exigeait des villes saxonnes de l'argent, de la poudre et des fantassins armés de fusils. (Les villes saxonnes devaient se rassembler le 23 avril à Szászváros.)³²

L'intervention de Raditch, si en tout cas elle était réalisée, n'ayant pas de succès, les parties adverses en vinrent vers la fin d'avril 1527 au premier combat ouvert qui relève déjà des luttes de factions entre les deux rois. Les fantassins expérimentés de Iovan n'attendirent pas la formation des armées transylvaines, avec une attaque rapide ils détruisirent quelque deux milles fantassins du voévode et bientôt dispersèrent les cavaliers aussi. Selon Szerémi, parmi les morts il y avait beaucoup de gentilshommes,³³ les informations reçues par Ferdinand parlaient également d'une perte de plusieurs milliers d'hommes.³⁴ Après cette victoire Iovan marcha vers l'Est, le long de la vallée du Maros, le 14 mai il perça le cordon protégeant les Portes de Fer, faisait des incursions dans le comitat de Hunyad (aux environs de Hátszeg) et, selon certaines sources, alla jusqu'à Szászváros.³⁵

Cependant, Iovan devait avoir en vue simplement une campagne de rétorsion ou destinée à empêcher le rassemblement de nouvelles troupes, car il ne poursuivit pas son avance en Transylvanie et se retira sur ses bases aux environs de Temesvár.³⁶ Pendant les deux mois allant de fin avril à fin juin, les opérations régulières furent arrêtées, les deux parties s'occupant à

³¹ « Res et negotium Hominis Nigri satis plane audiuit Vestra Reverendissima Dominatio nunc vero Johannes rex misit ad eum Radych, qui si potest, Hominum Nigrum cum gentibus descendi faceret si secus, Petrus Preny et Chibak nunc contra eum insurgere volunt valdeque congregatur ». Le 25 avril 1527. András Choron—Tamás Szalaházi. *A. Ivić*: *Istorija* 360. note 7 à la p. 74.

³² *B. Daicovicu* : 32.; *Gh. Duzinchevici* : 140—142.

³³ *G. Wenzel* : 163—165.

³⁴ « Ago Dominationi Vestre item magnas gratias de nouis mihi communicatis, que indubie intellexit de Nigro Homine in Hungaria versante, cuius fama plurimum increuit etiamnum comprobata, paucis enim ante aliquot diebus aliquot hominum milia pertinentiam ad capitaneos wayvode Translyuani prope flumen Tyssiam occidit ». Breslau le 5 mai 1527. *A. Ivić* : *Istorija*, 360. note à la p. 76; Selon Szerémi cette bataille eut lieu en mai ou en juin près du bourgade de Szőlős. Si Ferdinand pouvait transmettre la nouvelle de Breslau dès le 5 mai, la bataille ne pouvait avoir lieu plus tard que les derniers jours d'avril. Dans la définition du lieu de la bataille par contre, c'est probablement Szerémi qui est plus exact. Selon sa relation Szőlős est sur la rivière Maros, et nous savons que les semaines précédentes c'est là qu'opéraient les armées de Iovan et que bientôt elles firent irruption en Transylvanie aussi. D'ailleurs, la localisation dans la lettre de Ferdinand n'y contredit pas, à savoir que la bataille eut lieu près de la Tisza, car une localisation plus précise n'aurait pas appris grand-chose à Ferdinand et à Nogarola, peu versés dans les conditions géographiques de l'Est de la Hongrie.

³⁵ « iam certo certius scribere possumus gentes nostras, quibus hactenus portas ipsas defendebamus, hesternae die de porta Waskapw eiecisset [sic!] et ipsam portam sibi ipsis vendicasse ». Szászsebes, le 15 mai 1527 (dans l'édition, la date du 8 mai est erronée.) Péter Perényi — Brassó et Beszterce. *E. Hurmuzaki* : XV/1. 296 N° DXLI; « De là il se pressait vers la Transylvanie et la pilla jusqu'à Szászváros ». « Memoria » op. cit. *L. Szalay* : *Verancsics* II. 26.

³⁶ Hoberdanác, l'avant le 4 juin 1527 « significat se Ioannem Chaar in oppido Choma convenisse, prope castrum Themensiense ». *J. Szentkláray* : 511.

rassembler et à organiser les armées. Les villes saxonnes recevaient au cours du mois de mai des séries d'instructions du roi Jean et du voïévode Perényi qui exigeaient tantôt de l'argent, tantôt des canons et de la poudre, tantôt des troupes de cavaliers et de fantassins. On recrutait aussi le long de la rivière Körös et aux environs de Mezőtúr.³⁷ De son côté, Iovan demandait à Ferdinand de l'argent, des armes, du drap qu'il obtint et, tout indique qu'il s'efforçait à régulariser son armée.³⁸ Le roi Habsbourg offrait des cadeaux et promettait des domaines aux lieutenants du tzar pour se les attacher.³⁹ Ces mois-là, Iovan était au sommet de son pouvoir, il exerçait un contrôle ferme sur les territoires entre le comitat de Bács et la Transylvanie, et il ne devait pas craindre les soldats de Temesvár, la plus importante forteresse hongroise de la région, qui, entre temps, ont adhéré au parti de Ferdinand.⁴⁰ Fin juin, le roi Jean fit de nouveau des démarches pour faire revenir à sa fidélité le tzar puissant, il envoya auprès de lui un délégué chargé de riches cadeaux, mais Hoberdanác qui se trouvait déjà en permanence auprès de Iovan, le fit arrêter.⁴¹

Pendant tout ce temps-là, Ferdinand faisait de considérables préparatifs pour déclencher son offensive contre Szapolyai qui possédait presque la totalité du pays. Iovan offrit de marcher avec son armée contre Buda, à la rencontre de Ferdinand, mais celui-ci lui ordonna de rester dans la région qu'il contrôlait et de chercher à empêcher les armées transylvaines, aidées par les Roumains, Sicules et Turques, d'aller au secours du roi Jean siégeant à Buda.⁴² Plus tard, après le commencement de l'offensive, il ordonna au tzar de laisser une partie de ses armées pour protéger les confins, et d'avancer avec l'autre partie entre le Danube et la Tisza vers Buda en se soumettant les territoires par lesquels il passait.⁴³

Cette fois-ci, il était bien tard pour changer de plan. La nouvelle du rassemblement des troupes allemandes poussa les partisans du roi Jean à prendre des mesures plus énergiques. Ils voulaient avant tout en finir avec Iovan afin de ne pas se trouver entre deux feux. Péter Perényi prit l'offensive

³⁷ *B. Daicovicu* : 33 — 35; Hoberdanác « scribit comitem Scepusiensem colligere gentes in partibus fluvii Crisii et oppidi Thur ». Extrait du rapport du 4 juin 1527. *J. Szentkláray* : 512.

³⁸ « Petit, ut mittantur Iohanni Chaar mille loricae cum galeis, ut distribuere possit suis militaribus. »; « Tandem petit niger homo tubicines tres, tympanum unum cum timpanista, banderium unum deauratum, in quo ab una parte notentur arma sua, ex alia imago beatae virginis ac quasdam vestes sibi convenientes ». Extrait du rapport du 4 juin 1527. Op. cit. 512.

³⁹ « Item ut mittantur Radzaw Chelnich arma ad decem homines convenientia ». Extrait du rapport du 4 juin 1527. Op. Cit. 513; le 25 juin 1527 Ferdinand inscrit à Radoslav Chelnik deux cents serfs. Op. cit. 515.

⁴⁰ « Nunciat idem fidelitatem hominum castris Themesiensis erga Maiestatem regiam. » Extrait de rapport le 4 juin 1527. Op. cit. 512.

⁴¹ « nuncium Ioannis comitis Scepusiensis ad eum missum cum magnis promissionibus et divitiis allicientem et seducere volentem ipse Habardanetz captivari fecerit, quem protinus Ioannes Chaar capite plecti volebat, sed tamen retineat [sic] eum usque adventum Maiestatis regiae ». Extrait de rapport le 4 juin 1527. Op. cit. 511 — 512.

⁴² Vienne, le 3 juillet 1527. Le roi Ferdinand — Hoberdanác. Op. cit. 516 — 517.

⁴³ Le 7 juillet 1527. Le roi Ferdinand — Iovan. Op. cit. 517 — 518.

contre lui avec les armées du voïévode, des Sicules et des comitats, Imre Czibak, grand capitaine du Sud de la Hongrie appela de nouveau sous les armes la population paysanne des environs du Maros (leur lieu de rassemblement était sous Arad⁴⁴). Le combat eut lieu le 25 juin, probablement sur le champ de Sződ près d'Arad, où les troupes de Czibak — avant l'arrivée des troupes de Perényi — battirent les fantassins de Iovan.⁴⁵ Les Serbes subirent sans aucun doute des pertes sensibles et, selon le rapport — de toute évidence exagéré —, de l'ambassadeur à Buda de l'électeur bavarois, le nombre des morts et des prisonniers atteignit huit mille.⁴⁶ Mais cette défaite ne fut pas décisive. Entre autres faits, c'est démontré aussi par les préparatifs soigneux de Czibak encore au milieu de juillet pour un nouveau combat (il demanda par exemple des canonniers et de la poudre aux domaines de Gyula⁴⁷). Dans le camp de Ferdinand on comptait encore le 23 juillet plusieurs milliers d'hommes dans l'armée de l'Homme Noir.⁴⁸

⁴⁴ J. Karácsonyi: 90.

⁴⁵ Nous connaissons la date exacte de la bataille grâce à la lettre d'István Werbőczy, chancelier du roi János, qui expose comme suit les circonstances du combat: «Dominus meus gratiosissimus hiis superioribus diebus reverendo Domino Emerico Crybat [sic!] Electo Episcopo Varadiensis, unius partis copiarum Sue Maiestatis Prefecto et Capitano, ut hanc pestem [= Iovan] cum toto huiusmodi latronum exercitu, qui non contemendus erat, deleteret. Item etiam Spectabili et Magnifico Domino Petro de Peron [sic!] Vayvode Transilvaniae Sua Maiestas mandaverat. Qui dum iussu Sue Maiestatis valido cum exercitu ex Transilvania exiret, Dominus autem Episcopus non longe ab eo loco, ubi istius latronis exercitus erat, abesset, ratus idem latro facilius Episcopum solum, quam cum Vajvoda coniunctum suos acie superaturum, omnes fere, quos secum habebat (quae non parva erat tam equitum, quam peditum manus) in castra subsidio aliis festinantissime mitti cum mandatis, ut antequam Vayvoda superveniret, Episcopum opprimerent. Ipse eventum rei expectans cum paucis, vix supra ducentis equitibus prope Bachiam, ubi tunc erat, substitit. Cum hoc igitur exercitu Dominus Episcopus vigesima quinta die mensis Iunii congressus, cum vicit ac pene delevit.» Buda, 6 juillet 1527. (Il est certain que c'est une faute de copiste, au lieu de, peut-être, le 26 juillet [cf. note 49: (István Werbőczy — Cristophe Szydłowiczky, C. Lanckorońska: 89) jointe à la lettre de Szydłowiczky adressée le 11 août 1527 à Albert Brandebourgeois.]) Il est à noter que Bacia, qui figure dans ce passage du texte, ne peut nullement désigner la ville de Bács du comitat de Bács, comme on le penserait à première vue et comme l'éditeur l'a noté. C'est que, comme on le voit aussi de la suite de la lettre (cf. note 49), les armées du parti de Szapolyai n'atteignirent la Tisza qu'après la victoire. Le nom Bachia de la lettre pourrait être identifié au village de Bácsa du comitat d'Arad, mais que, malheureusement, on ne peut pas localiser avec exactitude. La dénomination apparaît dans un document désignant une partie du domaine de Kapronca qui s'étend le long du Maros. D. Csánki: Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában (Géographie historique de la Hongrie à l'époque des Hunyadi). I. Budapest, 1890. A Hunyadiak kora Magyarországon (L'époque des Hunyadi en Hongrie) VI. 764. Des nouvelles sur la bataille arrivèrent à Vienne dès avant le 3 juillet. J. Szentkláray: Op. cit. 517; Avant le 7 juillet Ferdinand écrit déjà: «Accepimus te proxime elapsis diebus a Petro Pereny et aliis eius adherentibus cladem accepisse in peditatu tuo, cum insigni tamen equitatus ipsius Petri iactura; tui vero exercitus calamitatem nonnisi magno animi nostri dolore percepimus». J. Szentkláray: Op. cit. 517.

⁴⁶ «Vyer das drit gib ich dir czu verstehn, das das Kuniges von Vngarn Vntherthan dem Schwartzten Man VIII. tausent Man erschlugen und gefangen haben.» Buda, le 5 juillet 1527. Albrecht von Sternbeck — Valentin Kerdinger. Quellen zur bayerischen und deutschen Geschichte. IV. Berlin 1857.

⁴⁷ J. Karácsonyi: 90.

⁴⁸ «so sagen man auch, das der Schwartze Man an der Teisse lige, habe vil tausent Man». Le 23 juillet 1527. Georg Logkschau — Le roi Ferdinand. A. Ivić Istorija 361. note 7 à la p. 80.

Il est par contre certain que la défaite a définitivement refoulé Iovan de la région du Temes. Il se retira vers la Tisza, prit position quelque part sur la rive gauche, mais en tout cas dans la hauteur de la ville de Szeged, pour empêcher le passage des troupes de Perényi et Czibak qui s'avançaient. Les sources ne nous renseignent pas clairement s'il y avait là aussi une bataille ou si les troupes de Iovan, après la mort de leur chef, évitèrent l'armée du parti de Szapolyai (en tout cas, les événements suivants semblent appuyer cette dernière supposition.)⁴⁹ Quant à Iovan, blessé dans la bataille de Sződ, pendant ce temps il attaqua Szeged avec ses 1500 fantassins et cavaliers et se mit à la piller. Mais maintenant, les habitants de la ville populeuse s'organisèrent déjà contre lui. Une partie de la population de la ville et des environs s'abrita dans la maison fortifiée dite Szilágyi d'où, selon toute probabilité, le 22 juillet on tira sur Iovan qui entra dans la ville.⁵⁰ Ses hommes l'emmenèrent, mourant de sa blessure, dans un village des environs à Tornyos, mais il fut vite retrouvé par les soldats de Bálint Török, avide de vengeance à cause de la « prise de possession » de Szabadka. Török fit décapiter le tzar mourant et, « se vantant de sa victoire » envoya sa tête coupée à Buda, au roi Jean. Gothárd Kun capitaine de Buda « piqua la tête sur une longue lance devant la forteresse, le visage tourné vers Vienne, afin qu'il regarde vers son maître Ferdinand. Plus d'une semaine elle resta ainsi dans le fort de Buda, ensuite elle fut jetée dans les eaux du Danube » — raconte le témoin Szerémi.⁵¹

⁴⁹ György Szerémi, partisan de Szapolyai qui, par suite du passage de Iovan à Ferdinand, a perdu la possibilité de s'informer de première main, a connaissance de deux batailles (Szőlős et Sződ). (G. Wenzel : 165–167); « Accipimus fidedigno testimonio Petrum Perenyi esse circa Segedinum cum Siculis et Transsylvanis et aliquibus comitatibus, qui te prohibere intendat, ne te nobis coniungere possis ». Vienne, le 27 juillet 1527 (donc après la défaite.) Le roi Ferdinand — Iovan. J. Szentkláray : 729, plus exactement Iovan « adversum fidelem nostrum Spect[abilem] et M[a]g[nif]icum Petrum de Perni, vojewodam nostrum Transilvanie et episcopum varadiensem [= Imre Czibak], quibus ipsum latronem etiam in domicilio suo persistentem invadendum commiseramus, ad ripam fluminis Tibisci alias Ticie permittit, ut eos trajectu ipsius fluminis prohiberet ». Buda, le 26 juillet 1527 (dans l'édition le 26 juin est certainement une faute de copie ou de presse, car toutes les autres sources y contredisent). Le roi Jean — chancelier Tomicki. Acta Tomiciana IX. 116: « Commiserat itaque eiusdem [sic!] Regia Maiestas Dominis Episcopo et Vayvoda, ut reliquias latronum et ipsum etiam ducem eorum persequatur. Qui quidem latro priusquam Domini Vayvoda et Episcopus Tibiscum fluvium traicerent, rursus exercitum ingentem, tum ex reliquiis eorum, qui ab cede Episcopi vitam fuga salvarant, tum ex rusticana colluvie, partim metu et terrore, partim seditione sibi adherente, colligit, et obviam Dominis Vayvode et Episcopo ad ripam ipsius Tibisci, seu Ticie permittit, ut eos transitu fluminis prohiberet. » I. Werbőczy lettre citée C. Lanckorońska : 89.

⁵⁰ G. Wenzel : 168; « solus ipse [= Iovan] electis penes se quibusque exercitus sui mille circiter et quingentis equitibus ac peditibus civitatem nostrum Zegedin invadit, unde Deo et fortuna sibi non favente, caput ejus nunc est nobis allatum ». Lettre citée du roi Jean du 26 juillet 1527. Acta Tomiciana IX. 116.; La lettre citée de Werbőczy donne de témoignage concordant sur l'évènement. « Ipse electis et congregatis strenuis quibusque eiusdem exercitus sui mille circiter et quingentis equitibus ac peditibus civitatem Regie Maiestatis Zegedicum, magnam et preteritis temporibus populosam, diripit ac depredat. » C. Lanckorońska : 89. (D'après cela en ce temps-là ni le roi Jean ni son chancelier n'avaient pas de nouvelle de l'escarmouche entre Iovan et les bourgeois de Szeged.)

⁵¹ G. Wenzel : 171; Selon Szerémi la tête de Iovan arriva à Buda le 25 juillet, ce qui suffit pour conclure que la lettre plusieurs fois citée du roi Jean devait être écrite le 26 juillet); « Indequé [= de Szeged] magna cede peracta ad castra sua dum se recipere contendit, in pago

C'est là que finissent en général les études consacrées au «mouvement» dans le Sud de la Hongrie, dirigé par Iovan Tcherni. Toutefois, cette histoire a encore une suite, et même une suite fort intéressante du point de vue de l'appréciation des événements:

— L'armée de Iovan, restée sans chef, représentait malgré les deux défaites une force impressionnante, sur laquelle on pouvait compter, et avec laquelle il fallait compter dans les luttes futures entre les deux rois. Dès le 25 juillet des messagers du gouvernement de l'Autriche arrivèrent du camp de l'Homme Noir. Les Serbes dirent que leur maître avait été victime d'une trahison, mais que son armée est restée ensemble en bon ordre, prête à assumer sa promesse et poursuivre la lutte pour la cause de Ferdinand. Ils ajoutèrent que leurs «*naszád*»* étaient à une lieue en aval de Buda et attendaient l'arrivée de Ferdinand.⁵² Les messagers serbes n'ont pas exagéré, ce qui ressort aussi de la lettre de Kristóf Frangepán datée du 31 juillet 1527. Cet excellent militaire, fidèle au roi Jean jusqu'à sa mort, conseilla à Czibak de repousser avec urgence les Serbes des territoires qu'ils occupent, car il est à craindre qu'ils adhèrent au despote István Beriszló qui est du côté de Ferdinand, ce qui peut apporter de nouveaux dangers menaçant la cause de Szapolyai.⁵³

La crainte de Frangepán s'est pourtant avérée dénuée de fondement: les Serbes, restés ensemble en «bon ordre», n'ont pas été longtemps fidèles à Ferdinand. Après la mort du chef, capable de leur imposer un programme, les combattants, au lieu d'adhérer à Beriszló, s'enrôlèrent en partie auprès du roi Jean, et en partie s'établirent dans la Sirmie occupée en 1526 par les Turcs.

Dans sa lettre plusieurs fois citée, qui date probablement de fin juillet, début août 1527, le chancelier István Werbőczy relate qu'une partie de la «horde paysanne» retourna immédiatement après la mort de Iovan à son domicile, à son travail agraire et autre, tandis qu'une autre partie, recrutée de la cavalerie de Iovan, offrit ses services au roi Jean. Au moment où la lettre fut écrite, les négociations se poursuivaient encore sur leur solde et sur les conditions de leur service. Elles aboutirent à un accord. Selon une commu-

quondam Tornos appellato Magnificus Valentinus Tewret [sic!], vir genere et de factis nobilis, eum offendendo pauca manu aggređitur atque caput eius cum vexillo albo, quo utebatur, hesternā die Regie Maiestati dono misit. Quod nunc ante arcem Budensem palo suffixum habetur.» I. Werbőczy, lettre citée. *C. Lanckorońska*: 89.

* Sorte d'une petite galère armée.

⁵² «die zwenn Ratznn, als auf den vergangen Phintztag [= 7 août] ertskhomen seint aus dem Schwartzn Manns Heer vnnđ sy sagen, der Schwartz Mann sey tott mit Verrateray vnnđ das Khriegs Folgckh ist alles bei einander mit guetter Ordnung, die auff dem Land vnnđ seynt all noch des Willens alls das, so der Schwartz Man der kuniglichen Mayestät zuegesagt hat, das wollen sy auch halten.» Fürstenfeld, le 10 août 1527. Andreas Gertschaher — Sigmond Dietrichstein. *A. Ivić*: *Istorija* 362. Note 1 à la p. 81.

⁵³ «Hoc bonum est, quod ille latro periit, sed gentes ille, que fuere sub eo, amouende sunt ex loco, ne sint prope despotum, ne sit novissimus error, priore peior». Op. cit. 363. note 1 à la p. 82.

nication datant de novembre 1528, dont les données numériques sont certainement exagérées, près de vingt mille Serbes, jadis combattants de l'Homme Noir, étaient au service du général du roi Jean, Raditch Bositch et de ses compagnons.^{53/a}

Il n'y a cependant pas de doute que le gros de l'armée de Iovan s'est réfugié en territoire turc pour échapper à la répression. Ferdi, chroniqueur turc du XVI^e siècle en dit ceci: «Vingt mille Serbes se révoltèrent en Hongrie, massacrèrent les Hongrois, dévastèrent la Hongrie, ensuite, avec leurs familles, demandèrent et obtinrent l'autorisation de s'installer dans l'île de Sirmie, devinrent contribuables et repeuplèrent la Sirmie dévastée».⁵⁴ Il n'y a pas de doute que la foule serbe qui, selon le chroniqueur turc, s'installe en Sirmie est une partie de l'armée de Iovan. En effet, Tamás Nádasdy dit clairement dans une de ses lettres de 1529, que le Serbe Tchelnik, capitaine de l'Homme Noir, après l'assassinat de son maître se retira en Turquie avec tous ceux dont il était le capitaine.⁵⁵ Nous connaissons bien le nom de Tchelnik, plus exactement Radoslav Tchelnik, car en 1527, Hoderdanácz tenait pour sa plus importante tâche de gagner, après Iovan, aussi Tchelnik. En dehors de lui, un rapport d'espion de 1529 mentionne parmi les chefs de maraudeurs au service des Turcs le voévode Soubota, plus exactement Soubota Verlitch dont Szerémi parle comme de trésorier de Iovan.⁵⁶

De tout cela il ressort avec évidence que l'exode des Serbes fournissait au commandement turc en Sirmie non seulement de nouveaux contribuables, mais, et en premier lieu, de précieux combattants dont il pouvait se servir avec profit dans les campagnes en Hongrie car ils avaient une parfaite connaissance des conditions topographiques, démographiques et militaires du Sud de la Hongrie, y compris aussi l'état des places fortes de cette région. Il est fort probable que de leurs rangs provenaient les «Serbes» qui, en été 1529,

^{53/a} «Colluvies rusticana preempto suo duce mox divisa ad habitacula sua rediit, agricultura ceterisque laboribus provisura. Residua vero pars exercitus ipsius latronis ex equitatu collecta gratiam regiam implorando, servitio Sue Maiestatis sponte se dedit. Tractatur nunc cum eis super stipendio et conditionibus servitutis.» *C. Lanckorońska*: 89; «exercitu regio, qui est in illis partibus [aux environs de Lippa] prope ex XX milibus Rastianorum conflatus, eorum, qui aliquando cum Homine Nigro fuerunt. Nunc sunt sub Radych et eius sociis, Maiestati Regiae fidelibus.» Tarnów, le 28 septembre 1528. István Brodaritch — Cristophe Szydlowieczky. Op. cit. 149.

⁵⁴ *J. Thúry*: *Török történetírók II. (Historiens turcs II.)* Budapest, 1896. (Török-magyarkori történeti emlékek. II. Irók 2.) p. 74.

⁵⁵ «Chelnyk Rascianus, fuit capitaneus Hominis Nigri, quique post occisum illum in Thurciam cum omnibus, quibus preerat, se receperat». Juillet 1529. *A. Ivić*: *Istorija* 370. note 3 à la p. 94.

⁵⁶ «De exporatoribus [sic!] Thurce ad has partes dicit neminem alium nouisse, nisi quendam Sobotha Verlyth Rascianum, qui aliis cum servitoribus Hominis Nigri fuit recommendatus Regie Maiestati. Is incidere pulcro apparatu more curialium bene argentatus et visitaret fere omnia loca; hunc sciret a Thurce habere sallarium XVII asperum, qui faciunt florenorum hungaricorum trecenti quadraginta», *A. Ivić*: *Istorija* 370—371. note 4 à la p. 94.; «Quum jam multi erant cum eo Traciani, erant jam inter eos thesaurarius Zubota vaiuoda». *G. Wenzel*: 143.

avançaient parallèlement à l'armée du sultan marchant sur la rive droite du Danube, et dévastèrent la région entre le Danube et la Tisza si bien que cela « aurait fait honneur » même aux Mongols.⁵⁷

Vu sous un autre aspect, le passage des Serbes en Sirmie ouvrit le « verrou » qui jusque-là fermait les régions entre le Danube et la Tisza et au-delà de la Tisza devant les attaques turques. Il est donc compréhensible qu'à partir de 1529 le gouvernement de Ferdinand faisait tout pour faire revenir les militaires de Iovan Tcherni passés aux Turcs. A cette fin il se servait surtout de Pál Bakitch comme intermède. Grâce à des dons de domaines, il réussit à en ramener quelques-uns, dont Radoslav Tchelnik, mais tout cela n'a pas beaucoup modifié les rapports de force.⁵⁸

*

Pál Jászay, le premier qui traita plus systématiquement du « mouvement » de Iovan Tcherni, mais seulement d'après la narration de Szerémi, était d'avis que « l'homme noir . . . avait l'intention de fonder une principauté tout à fait indépendante ». ⁵⁹ Par là il avait fondé un jugement de longue vie.

Le polonais Stanisław Smolka, qui utilisa les sources se trouvant dans les archives viennoises, insista par contre, comme sur des éléments déterminants, sur les côtés sociaux du « mouvement », comme nous dirions aujourd'hui sur les aspects antiféodaux, de lutte des classes: « Le spectre de la révolte paysanne d'il y a quelques années réapparut en Hongrie — écrivit-il dans son étude parue en hongrois aussi en 1883 — cette révolte des kouroutz sanguinaires, dévastateurs des châteaux seigneuriaux, que Zápolya [Szapolyai] réprima il y a douze ans, dans une bataille terrible. C'est sous le drapeau d'Ivan que se rassemblait maintenant une pareille tourbe. *Des paysans* qui, au moment de la terreur générale, ont fui les domaines seigneuriaux, la population de la région qui était le plus directement touchée par les dévastations turques, et une grande foule de nouveaux venus du lointain Danube, de régions qui depuis longtemps déjà souffraient sous le joug du sultan et où, depuis un demi-siècle déjà, le croissant brillait sur les minarets. Dans cette tourbe il y avait beaucoup de personnes d'origine roumaine, par ci par là seulement des Hongrois; mais le gros de cette armée de quelques milliers de têtes, multilingues, était formé par des Slavo-niens, des Serbes et des Bulgares. Tout comme au temps des Kouroutz (la

⁵⁷ De nombreuses sources y relatives sont publiées: V. *Bunyitay*—R. *Rapaics*—J. *Karácsonyi* (réduct.): *Egyháztörténeti emlékek a magyarországi hitújítás korából* (Documents d'histoires de l'époque de réforme de religion en Hongrie) I. Budapest, 1902, passim

⁵⁸ Concernant ce problème, de nombreuses sources documentaires sont publiées soit au complet, soit en extraits: A. *Ivić*: *Spomenici Srba u Ugarskoj, Hrvatskoj i Slaveniji tokom XVI i XVII stoleca*. (Les vestiges des Serbes en Hongrie, Croatie et Slavonie aux XVI^e et XVII^e siècles). I. 1527—1600. Novi Sad, 1910. (Knjige Matice Srpske 36—37. Sbornik istorijskih dokumenata. III.) passim, et A. *Ivić*: *Istorija* 104—109 etc.

⁵⁹ P. *Jászay*: 242.

guerre paysanne) maintenant aussi ces armées se rassemblaient sous l'égide de la sainte foi, leur devise était également la guerre contre les Turcs, mais comme en territoire transylvain il n'y avait pas de Turcs, les premières victimes étaient les châteaux et les propriétés nobiliaires.»

En contradiction avec son propre exposé, Smolka avance en même temps l'idée que la collaboration entre Szapolyai et Iovan Tcherni, nuisible du point de vue de l'Etat hongrois, devait s'établir sur la base de la commune origine sud-slave: « Quisait, si Iovan Tcherni n'adhéra à Zápolya [Szapolyai], le *roi slavon* (sobriquet donné par les seigneurs hongrois à Szapolyai à cause de ses origines slavones), qui a éloigné les vieux aristocrates du roi national. Quel que soit le cas, l'alliance du prophète slavon avec le « roi slavon » éclaircit bien le comportement de Iovan. La garde de parade slavone, présente aux festivités de couronnement est également significative, bien que ce « roi slavon », par un merveilleux arrêt du destin, fût appelé à défendre les idéaux nationaux hongrois. »

Ce nonobstant, Smolka, lui aussi, ne voit en Iovan qu'un « chef de brigands », qu'un « tzar de bandits », qui « se pressait de jouir de la vie qu'auparavant il supportait, humilié par la sueur de son front ». Ses peuples, il les qualifie de bandits qui, « grâce aux butins de leur maître, pouvaient mener une vie si joyeuse dont ils ne pouvaient même pas rêver, infatués parce qu'ils ne rencontraient pas de résistance au cours de leurs pillages, et parce que, en plus, la faveur royale était pour eux ce qui, comme ils le croyaient, les protégerait contre tous les maux ». ⁶⁰

Sans le dire explicitement, c'est avec les idées étroites de Smolka que discute Jenő Szentkláray, éminent chercheur de l'histoire des régions du Sud. Il considère Iovan comme représentant d'une idée politique fort bien définissable: « Là (à Tokaj) il rencontra Radisa Bositch, échappé au carnage de Mohács, les Bakitch, Petrovitch, Jaksitch et les autres chefs des Serbes qui tous étaient partisans d'une principauté slave, feudataire de l'Etat hongrois, qu'il fallait établir aux confins du Sud. A ce propos, ils pouvaient avoir, déjà auparavant, des encouragements de la part du despote István Silyánovitch et de Zápolya [Szapolyai] qui était d'origine slave. Ce ne sont pas des dons et des trésors, mais la réalisation de cette idée politique, qui alors occupa vivement tout le peuple serbe, qui dirigea désormais le comportement d'Iván Tchernoevitch (Iovan Tcherni), ses hésitations entre les partis aulique et national lors des luttes pour le trône. Depuis Silyanovitch, c'était dans notre pays la deuxième manifestation consciente et énergique des aspirations territoriales des Slaves de Hongrie, mais sur un fond politique selon lequel le despotat serbe sur le Bas-Danube, à établir contre les Turcs, devait rester sous la suprématie de la couronne de Saint Etienne. »

⁶⁰ Sz. Smolka : 5, 11, 12, 17.

Pour lui, Iovan est l'incarnation de cette aspiration politique et en même temps le représentant d'un phénomène de son époque: «c'est ce qui donne droit à l'histoire d'inscrire dans ses annales le souvenir de cet homme inconnu dans l'époque révolutionnaire des Thomas Münzer et des György Dózsa. A l'époque où l'Europe tremblait toujours des furies des révoltes paysannes; où la monarchie mondiale de Charles Quint recherchait dans les coins les plus éloignés des pays les éléments de cohésion et les facteurs d'union, et qui fit de grands hommes de téméraires coureurs de chance, quand non seulement en Hongrie, mais en Pologne, Lituanie, Bohême, les Slaves étaient en effervescence fiévreuse et produisirent, les uns après les autres, des chefs de peuple aventuriers, et quand, au Nord lointain, Gustav Vasa s'élevait de la mine jusqu'au trône et créa la plus illustre formation d'Etat. La personnalité mystérieuse, légendaire, d'Iván Tchernoevitch, doit être située dans ce cadre historique.»⁶¹

Des analyses de Smolka et de Szentkláray se dessinent deux modèles: d'une part le «mouvement» de Iovan Tcherni est une révolte paysanne ayant des mobiles sociaux, et de l'autre c'est une tentative de créer, dans le cadre de l'Etat hongrois, un territoire serbe autonome, pour ainsi dire pour remplacer la Serbie déchue. Ces deux modèles, interférant et avec des signes contraires, ont déterminé l'appréciation des événements de 1526-1527 dans le Sud de la Hongrie jusqu'en 1945, et sous certains aspects même plus longtemps. Les conceptions de Smolka et de Szentkláray, où d'ailleurs il y a des interférences, se fondent d'une manière caractéristique dans l'image que trace par exemple Gyula Szekfű de Iovan Tcherni: il tient ce mouvement «partiellement pour révolte de nationalité, partiellement pour révolte sociale où les Serbes et Roumains qui fuyaient les Turcs et se sont engagés dans les troupes de mercenaires hongrois, se rendent compte de leur pouvoir dans l'Etat hongrois désorganisé, dans les troubles de la guerre civile et sentent la bienveillance du «roi slavon». Leur but est de «créer une voïévodie serbe à part». Les seigneurs hongrois de leur côté attaquent Iovan car «ils ont pris conscience du caractère national du mouvement.»⁶²

Les pionniers de l'historiographie marxiste ont évidemment bien vite remarqué le «mouvement» qu'ils ont classé dans les luttes de classes en Hongrie. László Geréb a sans équivoque qualifié les troupes de Iovan d'armée paysanne et son chef de «chef populaire révolutionnaire», expression empruntée à Szentkláray. Il était par contre d'avis que «le tzar Iovan» n'a pas suivi la carrière du chef populaire révolutionnaire quand son pouvoir s'était stabilisé dans une partie du pays, mais il s'est rangé parmi les seigneurs comploteurs, pour défendre soit son propre pouvoir soit la liberté du peuple, en tout cas c'est un

⁶¹ J. Szentkláray: *A dunai hajóhadak története (Histoire des flottes danubiennes)*. Budapest, 1885. 100—102.

⁶² B. Hóman—Gy. Szekfű: *Magyar történet III. (Histoire de Hongrie. III.)*. Budapest, 1935. 28.

fait que les masses populaires ne se mirent pas de son côté lorsqu'il adhéra aux Habsbourg qui prétendaient au trône . . . » Selon lui « bien que le programme du tzar Noir n'eût pas de grandeur, son pays anti-seigneurial aurait sans doute éveillé un large intérêt dans la paysannerie opprimée si toute cette histoire n'avait lieu et n'était échouée dans les mois suivant Mohács quand le peuple n'était pas encore revenu de sa torpeur. De toute façon les douze-treize ans écoulés depuis 1514 (la guerre paysanne) étaient insuffisants pour la paysannerie pour se relever de la terrible catastrophe, et pour tenter une nouvelle épreuve. »⁶³

Dès les années 1950, d'autres historiens abordaient avec plus de précautions les buts du « mouvement ». Ils décrivent certes l'armée de Iovan comme une armée paysanne indépendante, formée sur initiative populaire, mais ils font ressortir un point de vue qui manque aussi bien dans le tableau tracé avant 1945 que dans la conception de Geréb, notamment que dans le fond et d'une façon déterminante, le « mouvement » était dirigé contre les Turcs. István Sinkovics par exemple écrit ainsi : « L'ennemi n'était pas entré dans les régions au-delà de la Tisza. C'est que entre la Tisza et la Maros de fortes armées s'organisaient de Serbes, de Bulgares, de Hongrois et de soldats dispersés. A leur tête se trouvait Iovan Tcherni, un pauvre valet de ferme, et dans son camp se rassemblaient en masse les paysans pour combattre les Turcs. Ces troupes restaient ensemble même après la retraite des Turcs, défendaient la région de Temes et la partie Sud du pays qui d'ailleurs était ouverte depuis que l'ennemi s'était installé dans les confins sur le Danube. Les paysans s'installaient dans ces régions et prirent les armes aussi contre les seigneurs qui, le danger une fois passé, commencèrent à revenir dans leurs propriétés abandonnées. »⁶⁴ Les seigneurs hongrois dispersèrent les armées de Iovan parce qu'ils avaient peur davantage « du spectre de la guerre paysanne que de l'ennemi turc ». Selon Imre Bánkúti : « La révolte de Iovan Tcherni, qui mobilisait des paysans et des gentilshommes hongrois, serbes et roumains, et qui s'engagea comme une guerre de liberté contre les Turcs mais ne put pas atteindre ses buts à cause de la politique criminelle de la noblesse hongroise, aboutit à une défaite. Il n'en faut pas moins souligner son importance. Dans la politique de Iovan Tcherni, visant l'union des peuples et des classes intéressés, on croit déceler, sous une forme instinctive ou mi-consciente, la conception de János Hunyadi. Aussi bien, cette insurrection constitue-t-elle une des pages mémorables du passé des peuples serbe, hongrois et roumain, elle reflète le sort identique, tributaire l'un de l'autre, de ces peuples. »⁶⁵

⁶³ L. Geréb : 34—35.

⁶⁴ I. Sinkovics : *Végvári harcok (Luttes aux confins)*. Magyar Történeztudományi Kongresszus, 6—13 juin 1953. Budapest, 1954. 49.

⁶⁵ I. Bánkúti : 28.

Les appréciations faites de Iovan Tcherni ces dernières années suivent le même fil d'idées. « L'armée paysanne, d'environ douze mille âmes, de l'Homme Noir prit les armes contre le conquérant osmanli, mais tenait pour son ennemi aussi les nobles qui, au lieu d'arrêter les Turcs, étaient en discorde entre eux. » — écrit Ágnes Várkonyi dans la synthèse de l'histoire hongroise parue en 1964. Elle reproche à Szapolyai « de ne pas l'avoir tenue pour une base dans la lutte contre les Turcs, mais pour un soutien efficace dans la consolidation de son pouvoir. »⁶⁶ De l'avis de György Székely aussi, le mouvement de Iovan Nenad « était dirigé contre la puissance conquérante des Osmanlis, mais était en même temps une lutte antiféodale contre les seigneurs qui transigeaient avec les Turcs, afin d'empêcher l'asservissement des libres paysans serbes. »⁶⁷

Il semblerait que dans l'appréciation du « mouvement » de Iovan Tcherni les historiens ont épuisé toutes les variantes, nous sommes pourtant d'avis que les vrais buts de ces armées, les mobiles de leurs actions, ne sont pas encore complètement dégagés. La raison en est que les événements étaient examinés dans un laps de temps trop bref, réduit aux années 1526-1527, donc sans tenir compte des ramifications vers le passé et l'avenir qui auraient d'ailleurs permis de situer plus exactement les événements de 1526-27 dans l'histoire sociale de la Hongrie. Afin de l'aborder plus correctement, il faut ramener le « mouvement » sur le sol d'où il a surgi, et d'où l'historiographie l'a détaché, dans *l'histoire de l'ethnie serbe en Hongrie*, et c'est ce que vise d'ailleurs l'esquisse faite ci-dessus de la vie ultérieure de ce « mouvement ».

*

Bien que dans les ouvrages historiques hongrois des dernières années, comme réaction aux conceptions exagérées du passé, la détermination ethnique du « mouvement » s'effaçât, il n'en est pas moins indiscutable que *l'armée de Tcherni était composée, probablement exclusivement, de Serbes*. Il est vrai que selon le Transdanubien János Zermegh « beaucoup de Serbes, de Roumains et de Hongrois se rassemblaient autour de lui, des soldats errants... »,⁶⁸ et Miklós Istvánffy a aussi des informations selon lesquelles Iovan augmentait son armée de soldats errants de toutes nationalités,⁶⁹ leurs affirmations sont

⁶⁶ E. Molnár (dir. de la réd.): Magyarország története (Histoire de Hongrie). Budapest 1964. I. 164.

⁶⁷ Gy. Székely: Dózsa népe és a populus Werbőczianus — osztályküzdelmek a nemzetfogalom körül, 1514—1711 (Peuple de Dózsa et populus Werbőczianus — luttes de classes autour de l'idée de la nation, 1514—1711). Agrártörténeti Szemle 17 (1975) 12—14.

⁶⁸ J. Zermegh: Rerum gestarum inter Ferdinandum et Joannem. Publié: J. Schwandtner: Scriptorum rerum Hungaricarum veteres ac genuini. II. Vienne, 1746. 388.

⁶⁹ N. Istvánffy: Regni Hungariae historia post obitum... Mathiae Corvini regis... libris 34... rerum in Pannonia... ab anno 1490 gestarum descripta. Publié: J. J. Ketteler: Coloniae Agrippinae, 1724. 99.

pourtant annulées par l'exposé de Szerémi, bien mieux renseigné qu'eux. Il ne mentionne les soldats de Iovan qu'en tant que Serbes (Rasciens — « Rasciani»). Nous connaissons les chefs de l'armée, ils ont, tous sans exception, des noms serbes typiques, et les courriers-délégués de Iovan qui se présentaient au nom de leur maître chez les différents fonctionnaires des Habsbourg étaient sans aucun doute aussi des Serbes. Bien que les auteurs des ouvrages y relatifs soient en général d'autre avis, la paysannerie roumaine, orthodoxe, de Transylvanie ne se joignit pas à l'armée de Iovan, et le tzar lui-même — comme nous le verrons plus loin — traita les Roumains en ennemis. Par ci, par là on écrit aussi sur l'adhésion de Bulgares, mais à une seule exception près⁷⁰ ce ne sont pas des sources documentaires, mais des exposés dépourvus de tout fondement. Nous ne disposons d'aucun indice relatif à la présence massive de Hongrois dans l'armée de Iovan, les serfs hongrois, comme nous l'avons vu et le verrons encore, nourrissaient des sentiments nettement hostiles envers lui.

La détermination du « mouvement » par l'ethnie serbe offre de nombreux et importants points d'appui pour dégager son caractère. Dans les régions méridionales de la Hongrie il y avait, certes, toujours eu des Serbes, mais leur nombre et leur poids social s'accrurent considérablement au milieu du XV^e siècle, par suite des offensives en série des Turcs contre la Serbie. Les souverains de la Serbie, coïncée entre les intérêts turcs et hongrois, Stefan Lazarevitch (1389-1427) et Djordje Brankovitch (1427-1458), cherchaient de temps à autre, sans être conséquents, à obtenir l'aide hongroise pour récompenser et écarter la pression turque qui menaçait l'existence du pays. Contre l'aide hongroise ils étaient prêts même à des concessions territoriales (1427: cession de Nándorfehérvár [Belgrade] et du banat de Macsó). Les rois de Hongrie de leur côté faisaient de considérables donations de domaines en Hongrie aux despotes serbes pour les obliger et pour les conserver en leur alliance.⁷¹ Ainsi, entrés dans les rangs de l'aristocratie hongroise, ces despotes sont devenus en leurs personnes, sujets de la couronne de Hongrie. Tout cela a grandement contribué à ce que les éléments de la société serbe en déchéance qui ne pouvaient ou ne

⁷⁰ « Spargit insuper ubique litteris, nunciis, clam, imo iam publice in communitatem, et precipue in Valachos, Bulgharos, Rascianos libertatem ». Gyulafehérvár, le 12 avril 1527, János Gosztonyi — Brassó et Szeben. *E. Hurmuzaki*: XV/1. 295. N° DXXXIX.

⁷¹ *F. Rački*: Odnosaj srbskih despota i došeljenika naprama kruni i kraljevini hrvatskoj i ugarskoj g. 1426—1503 (Le rapport des despotes et des réfugiés Serbes envers la couronne et le royaume de Croatie et de Hongrie en 1426—1503). *Književnik* II. 476—488. *E. Margalius*: Horvát történelmi repertórium II. (Répertoire historique croate II.) Budapest 1902. 535—536; *F. Pesty*: Brankovics György rácz despota birtokviszonyai Magyarországon és a rácz despota czim (Les domaines en Hongrie de György Brankovitch, despote rascien, et le titre de despote rascien), Budapest 1877. (Ertekezések a történelmi tudományok köréből VI. 9); *L. Thallóczy—A. Aldásy*: Magyarország és Szerbia közti összeköttetések oklevéltára, 1198—1526 (Documents concernant les rapports entre la Hongrie et la Serbie, 1198—1526), Budapest, 1907 (Monumenta Hungariae Historica. I. Diplomataria XXXIII.) XIX—XXXVI.; *J. Radonić*: Sporazum u Tati 1426 i srpsko-ungarski odnosi od XIII do XVI. veka. (L'entente de Tata de 1426 et les rapports serbo-hongrois aux XIII^e-XVI^e siècles), Belgrade, 1941. (Glas. Odeljenje društvenih nauka Srpske akademije nauka i umetnosti. 187) 179—191.

voulaient pas collaborer avec les conquérants, aient trouvé peu à peu dans la Hongrie le plus important soutien et puis l'abri. Selon le comes de Pozsega, en 1437 « la majeure partie de la Sirmie située entre le Danube et la Save est habitée par des Serbes », ⁷² et les premiers colons serbes apparurent dans le comitat de Csongrád aussi. ⁷³

L'affluence des Serbes s'accélérait encore après la chute de la Serbie (1459), quand les membres survivants de la famille souveraine des Brankovics s'installèrent en Sirmie. Comme nous le trouvons dans une lettre datée de 1463 « la province de Sirmie sera renouée à cause de la destruction de la Serbie, puisque les Serbes viennent dans les parties le long de la Save pour s'établir dans les endroits détruits ». ⁷⁴ Les rois hongrois encourageaient la transmigration des notables serbes par des donations, ⁷⁵ et les simples gens par la reconnaissance de la liberté de leur religion, ainsi que par un allègement d'impôts provisoire par la remise ou par la modération de la dîme. ⁷⁶ Les armées hongroises rentrant de leurs campagnes de dévastation des territoires serbes de l'empire turc dans la deuxième moitié du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle ramenaient quelquefois des dizaines de milliers de paysans serbes forcés de quitter leur domicile. ⁷⁷ Comme conséquence de tous ces événements, dans l'îlot de Sirmie, surtout aux environs de Kölpény (Kupinovo), résidence des despotes serbes, un bloc cohérent de Serbes s'était formé et vers la fin du XV^e, début du XVI^e siècle on trouve déjà des populations serbes sporadiques considérables dans tous les comitats du Sud de la Grande Plaine, de Csanád jusqu'à Temes. ⁷⁸

Cette colonisation, qui paraît être mûrement réfléchie, servait non seulement des buts démographiques, mais aussi militaires. Depuis le règne du roi

⁷² « majorem partem praedictarum partium Sirmiae (inter fluvios Zawam et Danubium constitutam) Rascianos inhabitare ». le 23 septembre 1437. Le fils du voïévode János Tamási: comes László. *Harion Ruvarac*: Stari Slankamen (Le vieux Slankamen), Zimony, 1892. Compte rendu: *J. Thim*. Századok 26 (1892) p. 76.

⁷³ *F. Pesty*: Horom vármegye (Le comitat de Horom). Századok 8 (1874) 21—22.

⁷⁴ « Ex depredatione regni Rascie reformabitur provincia Ziruiensium [= Zirmiensis], quoniam Ratiani veniunt ad istam partem Zaw ad descendendum deserta loca ». 1463. János Rössingen (= Rozgonyi?) — Ulrich Gravenecker. *Z. Tóth*: A huszárok eredetéről (Sur l'origine des hussards). *Hadtörténelmi Közlemények* 35 (1934) 151. note 63.

⁷⁵ Par exemple sur le domaine des Jaksitch: *S. Borovszky*: A nagylaki uradalom története (Histoire du domaine de Nagylak). Budapest 1900. (Értekezések a történelmi tudományok köréből XVIII. 10.) 16—32, 38—50.

⁷⁶ *P. Rokay*: Egy ismeretlen Janus Pannonius-oklevél (Un document inconnu de Janus Pannonius). Janus Pannonius (tanulmányok) (Janus Pannonius [études]). Dir. de la réd. *T. Kardos* et *S. V. Kovács*. Budapest, 1975. (Memoria Saeculorum Hungariae 2.) 184—186.

⁷⁷ *E. Tóth*: 151—155.

⁷⁸ Le roi Vladislas II adressa, au milieu des années 1490, des lettres aux comitats de Bács, Bodrog, Csongrád et Szerém, relatives à l'obligation des Serbes de payer la dîme. *V. Fraknoi*: Váradi Péter kalocsai érsek élete, 1483—1511. (Vie de Péter Váradi, archevêque de Kalocsa, 1483—1511). Századok 17 (1883) 830; Sur les Rasciens du comitat de Csanád voir *S. Borovszky*: Csanád vármegye története I—II. (Histoire du comitat de Csanád I—II). Budapest, 1895—1896. passim; Sur les Rasciens des comitats de Békés et d'Hunyad, et des environs de Szászváros voir *L. Elekes*: Hunyadi. Budapest, 1952. 305, note 25, 436 etc.

Mathias, les confins méridionaux de la Hongrie étaient protégés contre les attaques répétées des Turcs par une double ligne de forteresses. Entre et derrière les places fortes et les lignes de défense étaient placés des contingents mobiles, de différentes origines et non liés directement aux places fortes. Ceux-ci devaient aider à parer aux incursions turques, à y répliquer par des irruptions en terre turque, et devaient, en cas de besoin, fournir un premier secours aux forts des confins.⁷⁹ On peut tenir pour de tels contingents mobiles les armées privées des grands propriétaires terriens hongrois de cette région qui étaient souvent utilisées à la défense des frontières, et aussi les armées des bans et des voïévodes transylvains, entretenues en partie sur le compte des revenus de leurs domaines possédés à titre d'office, et en partie des appointements des bans et du voïévode. On peut en outre y classer les troupes des grands propriétaires croates qui étaient directement touchés à cause de leurs domaines sur les confins, et que le trésor aidait systématiquement en fournissant la solde.⁸⁰ Dans la défense de la Sirmie et du Sud de la Grande Plaine une tâche importante incombait aux troupes de cavaliers des grands propriétaires serbes qui y étaient établis à cette fin. Selon le décret de Vladislav II, datant de 1498, le despote devait entrer en campagne avec mille cavaliers et Milos Belmosevitch avec tous ses cavaliers, dont le nombre nous est malheureusement inconnu.⁸¹ Dans les trois premières décennies du XVI^e siècle, le trésor contribua avec une somme fixe à la solde des cavaliers légers des despotes serbes et des frères Jaksitch, dont le nombre était en 1504 de 1300 et en 1511 de 1200 hommes.⁸²

Selon le témoignage univoque des sources, les cavaliers de ces seigneurs serbes étaient eux-mêmes serbes, probablement sans exception. Mais en dehors d'eux tous ceux qui avaient besoin de soldats, surtout pour les guerres dans le Sud, puisaient dans le réservoir de la masse serbe qui venait s'établir (ou que l'on établit) dans la région. Dans l'armée de mercenaires étrangers de Mathias servaient cinq mille cavaliers serbes en tant que troisième « ordre », séparé des fantassins et des cavaliers lourds « tchèques ». ⁸³ Mathias entretenait dans les confins 2600 soldats de la région frontière qui servaient dans les galères armées et les souverains Jagellon en général 1100, dont la majorité était également recrutée parmi les Serbes.⁸⁴ Les données contenues dans les livres de raison

⁷⁹ F. Szakály : Magyar hadtörténet, 1490—1547 (Histoire militaire hongroise, 1490—1547). (manuscrit)

⁸⁰ A. Kubinyi : Argument d'opposant dans la soutenance de thèse de candidature ès sciences de Gy. Ráczó : A zsoldosintézmény története Magyarországon (Histoire de l'institution de mercenariat en Hongrie) (manuscrit, 1974) 7—9.

⁸¹ 1498:22. D. Márkus (éd.): 1000—1526. évi törvénycikkek (Articles de loi de 1000 à 1526). Budapest, 1899 (Corpus Juris Hungarici) 607—609.

⁸² L. Thallóczy—S. Horváth : 178—192 passim; Quant à la datation voir Gy. Bónis : Ständisches Finanzwesen in Ungarn im frühen 16. Jahrhundert. Nouvelles études historiques. I. Budapest, 1965. 88.

⁸³ Z. Tóth : 148—151, 152—154.

⁸⁴ J. Szentkláray : A dunai hajóhadak (Les flottes danubiennes) passim, surtout 61—98; S. Čirković : Rasciani regales Vladislava I. Jagelonca (« Rasciani regales » de Wladislav Jagellon). Zbornik za istoriju Matice srpske 1 (1971) 79—82.

royaux prouvent que dans les rangs des armées des confins l'élément serbe était considérable en 1525 et 1526 aussi, évidemment en premier lieu comme cavaliers.⁸⁵ Les chercheurs ont depuis assez longtemps démontré que les racines de nombreux éléments de l'organisation militaire hongroise de la fin du moyen âge remontent aux Balkans, à l'ethnie sud-slave. Cela se rapporte surtout à la cavalerie, aux «*naszád*»* et aux heiduques qui n'ont eu que plus tard un rôle militaire.⁸⁶ C'est vrai au point que le «*rascien*» (serbe) et le «*hussard*» sont longtemps synonymes.⁸⁷ Ainsi donc les Serbes établis (plus exactement colonisés) en Hongrie prirent dans les guerres défensives du pays, surtout des confins du Sud, une part qui dépasse de loin leur part dans l'ensemble de la population. Cela démontre aussi que chez les Serbes de Hongrie les frontières entre paysan et soldat, entre éléments cultivateurs et militaires, étaient bien plus effacées que chez les autres ethnies vivant en Hongrie.⁸⁸

Cela ressort aussi du fait que les cavaliers et soldats serbes des galères armées, au service du roi comme mercenaires, n'abandonnaient pas, pour la plupart, le travail de cultivateur. Les prévisions de frais de 1504 et 1511, citées plus haut, les exemptent de l'obligation de payer des taxes, ce qui n'a de sens que dans le cas où, en dehors de leur solde, ils disposaient d'autres revenus aussi qui les auraient obligés à payer des taxes.⁸⁹ Le caractère mi-paysan de ces cavaliers en service aux confins ressort aussi du complément extrêmement bas à la solde — en moyenne huit à dix florins par cavalier y compris le drap et le sel — que le trésor donna comme contribution aux frais militaires des despotes

⁸⁵ V. *Fraknoi* : II. Lajos király számadási könyve, 1525. január 12. — július 16. (Livre de raison du roi Louis II du 12 janvier au 16 juillet 1525). *Magyar Történelmi Tár* XXII. 47—236; J. C. *Engel* : *Monumenta Hungarica*. Vienne, 1809. 187—236.

* c.f. p. 16.

⁸⁶ S. *Takáts* : *A magyar gyalogság kialakulása* (Formation de l'infanterie hongroise). Budapest, 1908. passim. Synthèse: I. *Dankó* : *A hajdúság eredete. A hajdúk a magyar történelemben* (Les origines des heiduques. Les heiduques dans l'histoire de Hongrie). Réd.: Gy. *Módy*. Debrecen, 1969. (Hajdú-Bihar megyei múzeumok közleményei 10.) p. 3—39.

⁸⁷ Z. *Tóth* : passim.

⁸⁸ Un signe en est fourni aussi par György Dózsa qui choisit sa troupe d'élite parmi les Rasciens (Serbes) qui s'étaient joints à lui. G. *Barta*—A. *Fekete Nagy* : *Parasztháború 1514-ben* (Guerre paysanne en 1514). Budapest, 1973. 268. (les conséquences de fond de l'identité entre «*Rascien*» et «*hussard*» sont quelque peu mal interprétées); Il est certain que les Rasciens de Dózsa ne se recrutaient pas parmi les hussards à la solde des seigneurs serbes, car nous savons bien que ceux-ci luttaient contre les paysans insurgés: Op. cit. 146—153.

⁸⁹ «*in taxis relaxantur*» — dit à leur propos de devis établi vers 1511 (cf. le lieu cité dans la note 82); L'interprétation voir Z. *Tóth*; 187—189; cf. «*Pauci eciam Nazadiste Maiestatis Vestrae iam sunt multi dies, quod continue iacent per Nazados; sed non habent quid manducant, et nisi Maiestas Vestra per ebdomadam eos pecuniis prouiderit, verum est, quod omnes afulgent; nec poterunt famem hic suffere. Quo facta et vis naualis Turcorum, sine prohibitione omni, libere poterit ascendere. Quod enim Maiestas Vestra nuper per me eis miserat, ad debita statim coacti sunt persoluere. Constat enim Maiestati Vestrae, quod nec antiqua ipsorum seruitia sunt persoluta. Modo autem non possunt iam expectare, sicuti alio tempore. Nam alias eos partim ad laborem amisimus, metere vel ligonizare, et sic victum sibi ipsis aquisierunt; sed nunc stare non possunt, quia deberent continue super ligna adesse, et si etiam aliquatenus liberi forent, nunc in Serimio nemo facit ligonizare*». Pétervárad, le 5 juillet 1526. Pál Tomori — Le roi Louis II. V. *Fraknoi* : Tomori Pál kiadatlan levelei (Lettres inédites de Pál Tomori). *Történelmi Tár* 1882. 94.

et des Jaksitch.⁹⁰ La plus basse des soldes de cavalier étant à cette époque de vingt-quatre florins, quatorze à seize florins par tête auraient dû être payés par les seigneurs serbes, ce qui aurait grevé d'une dizaine de milliers de florins par an les revenus de leurs domaines. C'est absolument impossible, car même les grandes propriétés situées dans des régions plus protégées, ayant un niveau de production plus développé, n'atteignirent que fort rarement un revenu annuel de cet ordre.⁹¹ La contradiction ne peut donc être éliminée qu'en supposant que les despotes serbes, aussi bien que les Jaksitch, recrutaient les cavaliers parmi les serfs serbes de leurs domaines qu'ils ne payaient pas argent comptant, mais les récompensaient avec des réductions d'impôt ou avec des exemptions de redevances.

Nous savons qu'aux XVI^e-XVII^e siècles, aux confins militaires de Windischland⁹² et au XVIII^e siècle aux confins militaires serbes du Sud de la Hongrie,⁹³ on installa sur des terres « libres » du trésor les Uscoques, les brigands et maraudeurs, et ailleurs des Serbes qui, contre le service militaire, étaient exemptés d'une bonne part des contributions seigneuriales et royales, bien que, par le labourage et l'élevage, ils dussent eux-même pourvoir à leur existence. Les Serbes admis dans la Hongrie d'avant Mohács n'obtinrent aucune privilège collectif, ils furent établis dans des domaines seigneuriaux, devaient des contributions à leur seigneur et à l'Etat, et les documents de l'époque les qualifient de serfs ou de colons tout comme leurs semblables hongrois, roumains ou slovaques.⁹⁴ Ce nonobstant, nous ne nous trompons guère en assimilant la mentalité sociale et le rôle militaire des Serbes établis dans la Hongrie médiévale plutôt à ceux de la population serbe future de Windischland et des confins militaires serbes, du moins en ce que le nombre des hommes versés dans l'art militaire était identique au nombre des hommes déjà et encore mobilisables.

Cette hypothèse, qui pourrait paraître outrée, est soutenue heureusement par une lettre de Pál Tomori, archevêque de Kalocsa et capitaine suprême de la Basse-Hongrie, donc du contemporain le plus compétent. Dans sa lettre datée de Pétervárad, du 5 juillet 1526 il rapporta au roi: « Les Rasciens (Serbes) sont également partis d'ici, du port, pour aller à l'autre rive du Maros, car Votre Majesté ne prit pas soin d'eux quand je l'écrivis; pourtant, si Votre Majesté avait daigné à temps envoyer ici des armées, nous aurions pu avoir

⁹⁰ Dans la source documentaire citée à la note 82.

⁹¹ E. Fügedi: Az esztergomi érsekség a XV. század végén (L'archevêché d'Esztergom à la fin du XV^e siècle). Századok 94 (1960) 82-124., 505-555.

⁹² F. Močaniin: Das Problem des Grundbesitzes der Militärbevölkerung an der kroatischen und slawonischen Grenze. O. Pickl: Die wirtschaftlichen Auswirkungen der Türkenkriege. Graz, 1971 (Grazer Forschungen zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte 1.) 297-307. (cf. la littérature y citée).

⁹³ A. Koroknay: Gazdasági és társadalmi viszonyok a dunai és a tiszai határvidéken a XVIII. század elején (Conditions économiques et sociales dans les confins militaires des régions du Danube et de la Tisza, au début du XVIII^e siècle). Budapest, 1974. (Értekezések a történeti tudományok köréből. Új sorozat 73) passim.

⁹⁴ P. Rokay: 186; V. Fraknoi: Várad Péter 830.

gratis dans le port une vingtaine de milliers d'hommes; mais quand ils n'avaient plus rien à espérer, tous sont partis.»⁹⁵ Presque tous les mots dans la lettre de Tomori contiennent pour nous une information d'importance décisive. A la nouvelle de l'approche des armées du sultan, surtout en entendant qu'un pont fût jeté sur la Save, toute la population serbe de la Sirmie laissée sans défense partit fin juin ou début juillet 1526 pour s'installer derrière la ligne de défense naturelle du Danube. Dans leur départ, Tomori voyait en premier lieu une perte militaire, aussi insista-t-il que si l'armée royale était arrivée à temps en Sirmie, elle aurait pu avoir vingt mille hommes d'arme de plus, qui auraient lutté contre les Turcs pour défendre leur foyer, non pas contre solde, mais «*gratis*». Si Tomori estimait que le départ des paysans serbes causait une perte militaire de vingt mille hommes, cela veut dire qu'il tenait les hommes en âge approprié *en général* aptes à entrer en guerre.

*

Selon la lettre citée de Tomori, les Serbes de Sirmie, en désespoir de cause, se réfugiaient en été 1526 «*sur l'autre rive du Maros*». Les Mémoires de Szerémi nous informent que le «*mouvement*» de Iovan partit de la même région, plus exactement des environs de Lippa, et les autres sources ne contredisent pas ce renseignement. Cela suffirait à nous pousser à chercher des rapports entre les réfugiés de la Sirmie et l'armée de Iovan surgie tout d'un coup de l'anonymat. C'est d'autant plus motivé que la plupart de ses hommes, après la mort de leur chef, comme nous l'avons vu, ont demandé l'autorisation d'entrer en Sirmie, tout certainement parce que les soldats étaient originaires de cette région, qu'ils la connaissaient, qu'ils la considéraient comme leur «*patrie*». (Il serait, certes, incorrect de prêter une valeur absolue aux chiffres cités par les sources, mais il est frappant que le nombre des réfugiés, cité par Tomori, et de ceux admis en Sirmie, noté par un chroniqueur turc, sont identiques.) Les mots écrits en passant par Tomori fournissent le chaînon qui manquait jusqu'ici et qui relie le «*mouvement*» aux actions militaires d'avant la bataille de Mohács et à la mobilité populaire causée par la marche de l'armée turque. En même temps, cela nous offre la possibilité d'approcher, sur la base de ce qui précède, les objectifs du «*mouvement*».

Partant de ce qui vient d'être dit, il faut considérer l'armée de Iovan comme une masse serbe mi-paysanne, assez homogène et fermée quant à son

⁹⁵ «*Tota etiam rascianitas hinc de portu abiit, ad aliam partem Morosii, quia Maiestas Vestra non curavit, quando scribebam, quod si Maiestas Vestra in tempore gentes huc demittere dignaretur, vel viginti mille homines possemus hic in portu gratis conservare ex colonis; sed jam quando non habuerunt in quo sperarent, omnes abierunt*». Lettre citée de Pál Tomori. *V. Fraknói*: Tomori Pál 94; Traduction hongroise: Mohács emlékezete (Mélanges Mohács). Textes choisis par K. Kiss. Budapest, 1976. 93.

origine et sa composition, qui, dans les luttes des confins des décennies et des années précédentes, était de façon permanente de service militaire dans la défense des frontières et y acquit d'assez bonnes connaissances. Vu qu'en été 1526 la Sirmie fut définitivement conquise par les Turcs et que la plupart des Serbes y vivant ne voulaient pas encore servir les conquérants, ils devaient chercher un nouveau domicile et une nouvelle base d'existence dans cette Hongrie désintégrée et troublée par la défaite de Mohács. Evidemment, ces réfugiés se rendaient bien compte qu'ils ne pouvaient compter sur un nouveau domicile, sur de nouvelles possibilités d'existence et, éventuellement, sur des avantages limités, qu'en tant que porteurs d'armes. Il paraît que bientôt Iovan remarqua aussi qu'après la défaite de Mohács, l'Etat hongrois avait grand besoin de leur service de ce genre, car le nouveau roi à élire devait, aussi tôt que possible, organiser de nouveaux confins entre le Danube et la Tisza et au-delà de la Tisza s'il voulait se défendre contre les offensives des forces turques installées en Sirmie.^{95/a} A cette fin il n'aurait nulle part trouvé des hommes plus aptes que les Serbes réfugiés de Sirmie, poussés à la lutte contre les Turcs aussi par les épreuves personnelles (la perte de leur domicile et de leur fortune).

Les conditions pour un compromis entre les Serbes réfugiés et le roi de Hongrie étaient en présence de l'autre côté aussi. Le candidat au trône ayant le plus de chances, János Szapolyai, voïévode de Transylvanie, dirigeait depuis une bonne dizaine d'années le fonctionnement de l'aile orientale et, pendant un certain temps, du centre de l'organisation de la défense des frontières hongroises, et en outre il avait personnellement dirigé plusieurs campagne en Turquie. Par conséquent il avait des connaissances approfondies de l'importance des confins dans la défense nationale, ainsi que du rôle et de la valeur militaire des Serbes y participant. D'ailleurs, Szapolyai devait absolument avoir connaissance de la foule de réfugiés conduite par Iovan, car allant vers le champ de bataille de Mohács il passa exactement par le territoire où elle stationnait.⁹⁶ Il est inimaginable qu'il n'eût pas remarqué cette réserve militaire potentielle, de plusieurs milliers de têtes, qu'il rencontra et qui, de plus, se rassemblait aux environs de Lippa, sa propriété, sous la conduite d'un homme qui, selon cer-

^{95/a} Ce projet a été jugé de la même façon par les Turcs également. Même après la chute de Iovan, en décembre 1527, le grand-vizir Ibrahim reprocha à Jérôme Lasky, envoyé du roi Jean: « Debut hoc diu fecisse [= demander paix de la Porte] dominus tuus et non nunc, sed antequam adhuc coronam capiti suo imponeret; nunc, quia aliter non potest pressus ab Archiduce [= roi Ferdinand] quaerit pacem; ubi si non fuisset illi cum Ferdinando bellum, certe nos ab illo aliud, quam Pacem expectabamus. Scimus, quid laboravit per Radich apud Czar Jovan. Tu venisti huc, ubi totius mundi certa nova semper sunt: scitur hic. » « Legatio Laszky apud Sultanum Solymanum anno 1527 functa. » Publié: *E. Hurmuzaki*: II/1. (1451—1575. București, 1891.) 38.

⁹⁶ *J. Pataki*: Aătudinea lui Radu de la Afumați și a lui Joan Zápolya in ajunul luptei de la Mohács (1526). (La position de Radu de la Afumați et de János Zápolya avant la bataille de Mohács [1526]. *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Series Historica* II. 13—28.

taines sources, avait été antérieurement à son service.⁹⁷ Cela explique pourquoi il reçut, pour ainsi dire à bras ouverts, Iovan qui se présenta à Tokaj et pourquoi il lui confia la défense du comitat de Bács, c'est-à-dire de la région limitrophe avec les territoires turcs. L'envoi de Iovan au comitat de Bács révèle en outre qu'à ce moment-là Szapolyai ne cherchait pas encore l'issue possible dans la coopération avec le sultan, mais, conformément aux traditions hongroises séculaires, dans la lutte contre les conquérants turcs. Les incursions, souvent réussies, en Sirmie de Iovan et aussi d'István Beriszló, également partisan de Szapolyai, prouvent aussi que le voïévode transylvain, élu roi de Hongrie, savait bien que sans reconquérir la Sirmie il n'avait guère de chance de créer les conditions d'une défense efficace.

Pendant, l'utilisation de l'armée de Iovan, née spontanément, n'était pas, et ce dès le début, aussi exempte de problèmes comme on pourrait le penser au premier abord, par exemple en lisant les informations données de Tokaj par Szerémi. Szapolyai était, certes, bien au courant des conditions dans les confins et par conséquent il ne devait pas ignorer que l'intégration et la consolidation de la masse serbe ne serait par une tâche simple, il n'en devait pas moins tenter d'utiliser cette arme à double tranchant. C'est que dans le cas contraire l'armée serbe se serait engagée dès octobre-novembre 1526 dans la voie qu'elle n'avait prise ainsi que six à huit mois plus tard. Ou bien elle aurait renforcé le camp du roi adverse, comme elle le fera à partir d'avril 1527, ou bien elle se serait mise du côté des Turcs, comme cela se fera après juillet 1527.

Dans la situation donnée, il ne pouvait évidemment pas être question de la part du roi Jean de récompenser les services de l'armée de Iovan par une solde régulière, d'autant moins que celle-ci, probablement grâce à la promesse d'établissement dans le comitat de Bács, faisait boule de neige, attirant les réfugiés serbes venant des « terres turques », c'est-à-dire très certainement avant tout de la Sirmie. De plus, dans la région sud entre le Danube et la Tisza, ainsi que dans la région de Temes, il n'y avait pas de places fortes capables de recevoir une armée aussi nombreuse, et même dans les décennies avant Mohács, le trésor n'avait pas assez de revenu pour entretenir tant de mercenaires.⁹⁸ Par conséquent, le roi Jean ne pouvait faire autre chose que de faire don aux armées de Iovan d'un territoire, partant du raisonnement que les hommes d'arme serbes y établis pourvoient à leur existence en partie du butin pris aux Turcs, et en partie de leur travail productif.

⁹⁷ J. Zermegh : 398; Selon la chronique saxonne de Hieronymus Ostermayer: «den schwarzen Mohren genannt». Gr. J. Kemény : Deutsche Fundgruben der Geschichte Siebenbürgens. I. Klausenburg, 1839. 11.

⁹⁸ F. Szakály : A mohácsi csata (La bataille de Mohács). Budapest, 1975. (Sorsdöntő történelmi napok [Journées historiques fatales 2.]) 78—90; Zs. Hermann : Államháztartás és a pénz értéke a Mohács előtti Magyarországon (Mégjegyzések Thurzó Elek költségvetési előirányzatához). (Finances publiques et valeur de la monnaie dans la Hongrie d'avant Mohács. [Remarques au devis de budget d'Elek Thurzó]). Századok 109 (1975) 301—336.

Toutefois, cette solution cachait également nombre de dangers. Si suivant l'exemple de ses prédécesseurs, le roi Jean essaie de les établir sur des propriétés privées de seigneurs domaniaux, et par là de les réduire de nouveau au servage, pratiquement cela aboutira au même résultat que le refus de l'offre de Iovan, notamment que les Serbes, déjà conscients de leur force et de leur importance militaire, passent soit à Ferdinand soit aux Turcs. C'est surtout ce dernier danger qui menaçait, car les réfugiés savaient bien qu'au-delà du Danube — qui d'ailleurs était leur domicile, leur « patrie », ce qui n'est pas sans importance — l'administration turque, en voie d'être mise en place, les recevait à bras ouverts, les récompensait de réduction d'impôt, voire de solde.

Cela signifiait que les gens de Iovan ne pouvaient être établis que sur des terres libres, c'est-à-dire indépendantes de seigneur domaniaux privés. Cependant, pour établir cette masse de militaires, dont le nombre dépassait déjà largement la dizaine de milliers, les quelques domaines revenus au roi à cause d'extinction de familles ou pour d'autres raisons, étaient de toute évidence insuffisants, il aurait fallu disposer d'un territoire au moins de la dimension d'un comitat. Il est vrai que la population du comitat de Bács, désigné pour les armées de Iovan, était fort réduite par suite des attaques turques d'après 1521, et surtout de la campagne de 1526, mais pas assez pour le dépeupler entièrement et pour le considérer comme un territoire disponible. Seule une partie de la noblesse propriétaire du comitat périt en 1526, l'organisation du comitat fonctionnait en 1527 aussi.⁹⁹ Et vu que sur le territoire du comitat il n'y avait pas d'importants domaines royaux sur lesquels le souverain avait évidemment le droit d'installer qui il voulait, en envoyant Iovan au comitat de Bács, Szapolyai a *de facto* rogné les droits des propriétaires nobles de la région.

Rien que ce fait représentait une violation inouïe de l'ordre féodal et si le roi Jean avait poursuivi ce genre d'actions, il aurait tout certainement provoqué contre lui-même la noblesse non seulement du comitat en question, mais du pays entier, de cette noblesse qui resserrait immédiatement ses rangs contre le pouvoir central si ses membres souffraient quelque part une lésion pouvant servir de précédent. Les ordres de Hongrie, évidemment avant tout quelques familles de grands barons, avaient toujours voix dans les affaires d'Etat. Les deux rois élus en 1526 devaient de leur côté, au début de leur règne, entrer dans une véritable compétition pour gagner la noblesse, en premier lieu évidemment les grands seigneurs dont dépendait le parti pris de quelques provinces entières. Ferdinand, tenu encore hors du pays devait le faire puisque, à ce temps-là, il cherchait à miner le pouvoir de son adversaire, en alléchant et achetant les partisans de Jean et préparer ainsi l'offensive des armées

⁹⁹ L'activité officielle s'était rétablie après la bataille de Mohács dans les comitats de Bács et Bodrog, dont les députés étaient présents à la diète de mars 1527 à Buda, convoquée par Szapolyai. *V. Fraknoi* : A magyar országgyűlések I. (Les diètes hongroises I.) 52—53.

Habsbourg. Le roi Jean, qui contrôlait la majeure partie du pays, y était forcé, car, pour le moment, il ne pouvait pas escompter une aide extérieure, et s'il voulait se défendre contre les attaques attendues de l'Occident et du Sud, il avait besoin des forces armées de tous les ordres et de tous les rangs.

Vue avec les yeux du roi Jean, la situation était la suivante: afin de maintenir et de défendre son règne, il avait besoin de la force armée aussi bien de la noblesse hongroise que des masses serbes. Qu'il fit cependant des concessions à l'une, c'était léser les intérêts de l'autre. D'une part, cela liait les mains du roi, mettant en cause *ab ovo* le résultat de ses initiatives, et de l'autre, sur le plan local, cela provoqua des différends, ensuite des conflits entre deux soutiens armés du même système de pouvoir.

Les désaccords entre la noblesse et l'armée de Iovan n'étaient qu'augmentés par le fait que le roi Jean ne réussit même provisoirement à résoudre le problème d'adaptation militaire des Serbes, de leur contrôle efficace et continu. Il n'y a pas de doute qu'en envoyant Iovan de Tokaj, Szapolyai lui ait confié des tâches bien plus précises et donné des instructions plus catégoriques que ce que l'on trouve dans l'unique source sur les événements, dans l'Epistola du père Szerémi. Il est pourtant presque sûr qu'il n'a pas subordonné l'armée au représentant local du gouvernement central, par exemple au voïévode de Transylvanie ou au comte de Temes, et qu'il n'a pas réglé d'une façon rassurante les rapports entre les Serbes et les comitats nobiliaires. Le fait que les gens de Iovan et les nobles de la région du Sud, se chamaillaient devant la personne du roi, paraît montrer que les hommes d'arme de Iovan étaient directement soumis à la direction du roi. Il n'y a cependant aucun indice qui prouve que le roi Jean ait envoyé dans le camp de Iovan un homme de liaison chargé de la coordination et du contrôle, il paraît vraisemblable qu'il avait trop de confiance dans la déclaration de fidélité de Iovan corroborée par un serment.

Dans de telles circonstances, Iovan avait plus ou moins le droit de penser que dans cette région il était le dépositaire du pouvoir central et l'exécutif de la volonté royale, et cela aboutit nécessairement, et bien vite, à des abus de pouvoir. Les pouvoirs de Iovan ne devaient guère comprendre la possibilité de s'installer dans le château-fort d'un propriétaire aussi puissant du parti de Szapolyai qu'était Bálint Török, ou d'étendre son autorité sur les comitats d'au-delà de la Tisza et sur ceux de Temes, dont aussi les environs de Temesvár, soumis au contrôle du comte de Temes. Vu cependant que pour longtemps l'armée de Iovan était dans toute cette région l'unique force armée efficace, il est tout naturel que selon la coutume des armées féodales contrôlées par le centre et revendiquant la compétence du pouvoir central, elle cherchait à étendre son autorité sur tout le terrain demeuré vide de pouvoir. Ceci par contre provoqua nécessairement et renforça les contre-actions de la noblesse locale, entreprises pour son autodéfense, et indiscutablement justifiées du point de vue du droit féodal.

Selon les sources documentaires, avant tout selon l'Epistola de Szerémi, qui contient des renseignements d'une authenticité décisive pour la première étape des événements, les hostilités furent commencées par la noblesse (nous n'avons qu'à penser à l'entreprise échouée de Bálint Török à Szabadka). Bien qu'il n'y ait pas lieu d'en douter, l'ordre chronologique n'a vraiment aucune importance ici. L'armée serbe, non contrôlée, sans solde et sans provisions, aurait sans doute commis des violences contre la population paisible des régions contrôlées, aurait dépassé ses pouvoirs, sans être attaquée de la part de la noblesse — comme c'était en général le cas des groupes armés de ce genre. Nous n'avons pas de raison de douter de la vérité des informations, bien que venues en général de source adverse, où l'armée de Iovan est accusée d'occuper des gentilhommières, de dévaliser des nobles et des paysans, voire de commettre des cruautés.¹⁰⁰ Les éléments militaires de la fin du moyen âge, en particulier les maraudeurs serbes — et l'armée de Iovan doit être considérée comme composée de tels —, n'étaient pas connus pour avoir des ménagements et se comporter avec humanisme. Les territoires contrôlés par Iovan étaient connus comme une région effroyable, et ce n'est certainement par pur hasard que par son premier ambassadeur, Ferdinand ait adressé au tzar la prière de ne pas commettre des atrocités avec des « chrétiens », c'est-à-dire avec la population hongroise catholique.¹⁰¹ Mais il n'y a pas de sens de chercher qui avait commencé, car, de toute évidence, la noblesse tient pour ennemi et usurpateur de ses droits une organisation militaire absolument étrangère à son régime, même si celle-ci se tient sur le territoire et dans les limites lui désignés et ne s'occupe que de la lutte contre les Turcs. Il aurait fallu avoir un pouvoir central bien plus fort que celui d'après Mohács pour convaincre la noblesse de la nécessité de la présence de confins serbes et pour la forcer à accepter les intérêts des Serbes. De même, seul un pouvoir central bien plus solide aurait pu consolider les Serbes.

Les désaccords internes du parti de Szapolyai, de plus en plus aigus au fur et à mesure que l'armée de Iovan grandit, s'organisa et revêtit un aspect de plus en plus militaire, et de l'autre côté la noblesse qui commençait à revenir de sa torpeur causée par la défaite de Mohács, offrirent une bonne possibilité à Ferdinand de susciter des troubles dans le dos de ses adversaires. Il est en effet certain que ses conflits avec la noblesse auraient détourné Iovan des actions contre les Turcs même s'il était resté du côté de Szapolyai, mais il n'y a pas de doute que sa volte-face l'a bien éloigné de son but primitif. D'une part, Ferdinand devait d'abord prendre possession du pays pour que la conquête turque fût pour lui un problème brûlant, il tenait donc l'armée de Iovan avant tout pour un moyen de diversion dans le dos de Szapolyai. D'autre part, avec son adhésion à Ferdinand Iovan attira les contre-actions du parti Szapolyai qui

¹⁰⁰ D'autant plus que Iovan lui-même dit à Wallop, ambassadeur anglais, que son seigneur « mony he hath none, but levyth apone the contry of Hongary ». *E. Simonyi* : 78.

¹⁰¹ *J. Szentkláray* : *Iván czár* (Le tzar Ivan) 507.

possédait les territoires limitrophes. La Transylvanie étant la base de ses offensives, Iovan et son armée passaient de plus en plus vers l'Est, ce qui ne manquait évidemment pas d'affaiblir la défense des confins entre le Danube et la Tisza. Son armée, si importante et si bien utilisable dans la défense contre les Turcs, devenait successivement un facteur déterminant des luttes de factions, pour devenir un simple instrument.

Naturellement, Ferdinand, tout comme Szapolyai, ne payait pas de solde aux soldats de Iovan, par conséquent les Serbes continuaient à pourvoir à leur existence en dévastant les territoires sous leur contrôle. Ils le faisaient encore davantage qu'avant, d'une part parce que les incursions en terre turque étaient finies et le butin qu'ils auraient pu s'y procurer ne soulageait plus leur détresse, et de l'autre parce qu'il n'était pas de l'intérêt de Ferdinand de freiner les attaques de Iovan contre la population des environs et surtout contre la noblesse, car ces attaques affaiblissaient déjà la situation de son adversaire.

Ferdinand d'ailleurs a tiré les enseignements de la faute commise par le roi Jean, et depuis son adhésion il n'a jamais laissé Iovan sans surveillance, ses délégués et ses mandataires se tenaient sans cesse dans l'entourage du tzar, afin de l'«aider» de leurs conseils, c'est-à-dire de diriger l'activité de son armée dans le sens conforme aux intérêts du parti Habsbourg, sans s'en écarter. En mai 1527 les chefs de l'armée élirent Hoberdanác leur capitaine. Celui-ci prit l'obligation en cas de décès de Iovan, de rassembler les soldats tant au-delà qu'en-deçà du Danube et de stationner avec eux dans le comitat de Bács jusqu'à l'arrivée des armées de Ferdinand.¹⁰² Le souverain Habsbourg prenait en outre des précautions afin que l'armée serbe ne se renforce pas outre mesure et ne lui cause, à lui aussi, des ennuis après la victoire sur Szapolyai. C'est ce qui explique qu'il refusa d'accéder à la prière de Iovan de lui donner des canons, déclarant que c'est lui qui apportera les canons.¹⁰³

Dans les actions commises contre la noblesse, les historiens croyaient découvrir les caractéristiques d'un mouvement anti-féodal, épanoui plus ou moins spontanément.¹⁰⁴ Si pourtant nous prenons acte de ce que Iovan Tcherni était le chef non pas d'un mouvement populaire, mais d'une armée d'origine populaire, mais comprenant dès les débuts des éléments semi-militaires et revêtant de plus en plus un aspect militaire (c'est pourquoi nous tenons pour incorrecte l'expression «mouvement» que nous avons mise entre guillemets), nous devons qualifier cette conception de formaliste et de mécanique. L'armée

¹⁰² Le 26 mai 1527. Extrait de la lettre de János Hoberdanác. Op. cit. 510—511.

¹⁰³ Le 16 avril 1526. Le roi Ferdinand — Iovan. Op. cit. 519.

¹⁰⁴ En apparence à plein droit, puisque, à propos de l'activité des armées de Iovan, le roi Jean lui-même évoqua la guerre paysanne de 1514: «Plane vobis constat Rascianos partium istius regni nostri Hungariae inferiorum insurrexisse et multa male ac sediciose agere, ut nisi mature et tempestive huic rei provideatur et occurratur, timendum est, ne maior preterite cruciatorum sedicioni excardescat et oriatur ignis.» Buda, le 12 mai 1527. Le roi Jean — la ville de Beszterce. B. Daicoviciu: 38 et Gh. Duzinchevici: 146 note 3.

de Iovan était une organisation de défense de l'Etat nobiliaire hongrois, née dans des circonstances spéciales et sous leur effet, et ayant des caractéristiques spécifiques. Ses conflits avec la noblesse, ensuite ses actions contre elle, n'avaient pas de mobiles antiféodaux, ce sont les circonstances spéciales qui les firent naître: les erreurs commises dans l'établissement de l'armée, le manque de solde, et ensuite les luttes de fractions sous leur forme la plus aiguë. L'origine populaire de l'armée se manifestait plutôt dans le manque de solidarité féodale qui, dans les camps adverses des deux rois, a dans la suite atténué la vigueur des conflits entre les nobles des deux camps. (S'il est vrai que les gens de Iovan dévalisaient les marchands passant par leur territoire, ce qui est aisément imaginable en connaissance de la situation, ce n'était pas pour protester contre les inégalités des fortunes, mais à cause de leur manque de provisions, et grâce au manque de contrôle.)¹⁰⁵

D'ailleurs les prises de position des classes et couches sociales les plus diverses de la Hongrie infirment également l'appréciation du « mouvement » comme d'antiféodal. Des renseignements univoques montrent que la paysannerie hongroise des territoires en question ne voyait pas non plus dans les gens de Iovan des insurgés antiféodaux, mais des militaires qui vivaient en parasite au dépens des paysans. Encore pourrait-on imaginer que la paysannerie du domaine de Gyula, en mars et avril 1527, prit les armes contre eux sous la contrainte, bien que, si elle eût manifesté de la sympathie pour les ambitions de Iovan, les seigneurs n'eussent guère osé leur donner des armes. En effet, les événements qui entourent la mort de Iovan fournissent une preuve sans équivoque et indiscutable des préparatifs de la paysannerie des environs et des paysans-bourgeois de Szeged à un règlement de compte. Ils n'attendaient que le moment propice pour se débarrasser des pillards, et ce moment survint après les deux défaites successives des armées serbes. György Szerémi relate, d'une manière fort dramatisée, comme suit la blessure mortelle de Iovan:

Après la défaite sur la Tisza, à Szeged « beaucoup de gens s'enfermèrent dans la maison Szilágyi entourée de murailles, pour se cacher du tzar Iovan; il y avait là des grands et des petits, car ils avaient peur de lui. Mais personne n'avait de fusil, de balles, ni assez de poudre, quand il marchait dans les rues. Un homme pauvre avait un fusil, mais n'avait pas de balle. Il dit:

— Oh, mon Dieu! Si j'avais des balles, ce larron ne se sauverait pas!

Alors, un pauvre lui donna, au lieu de balle, un cabochon. Tout de suite, avec la poudre, il le mit dans son fusil, et comme il était bien habitué au fusil, il l'atteignit sous le cœur. »

Szerémi d'ailleurs obtint ces renseignements (que le prévôt de Szeged confirma dans la suite devant le roi) de « l'homme pauvre » lui-même — et l'attribut mérite ici notre attention:

¹⁰⁵ M. Istvánffy: 88.

« Ensuite vint de nouveau un villageois nommé Orbán, doux comme un agneau. Par hasard il me joignit. Il ôta sa couvre-tête, commença à m'implorer, demanda au nom de Dieu d'écrire pour lui une supplique au roi Jean. Moi :

— Pourquoi écrire une supplique pour toi ?

Il dit :

— Mon seigneur, c'est moi qui ai tiré avec mon fusil à Szeged sur l'Homme Noir. Lorsque nous entendîmes qu'Imre Czibak le battit, nous nous sommes enfermés devant cet homme méchant dans le palais Szilágyi, moi je le reconnus que c'était Iovan, et il est mort de ma main. » L'attitude hostile de la paysannerie hongroise se manifeste aussi dans le fait que le « cultivateur hongrois » de Tornyo, dans la maison duquel on a transporté Iovan blessé, s'empressa de le dénoncer auprès de Bálint Török.¹⁰⁶

Les troupes de Iovan se sont montrées sous leur aspect militaire non seulement aux paysans hongrois, mais aussi aux paysans roumains de Transylvanie ayant la même confession qu'elles. Dès le 12 avril, l'évêque de Transylvanie János Gosztonyi avait des renseignements selon lesquels par des délégués et des lettres Iovan promit la liberté aux paysans transylvains, surtout aux Roumains, Bulgares et Serbes, s'ils se joignent à lui.¹⁰⁷ Péter Perényi, lui aussi, évoque le spectre des Serbes intrus, alliés aux Roumains transylvains, plus nombreux qu'eux, pour effrayer les villes saxonnes qui ne s'empressaient pas de lever les armées.¹⁰⁸ Toutefois Iovan démentit cruellement les attentes des seigneurs transylvains. Lorsque, dans la première moitié de mai 1527, il fit irruption par la Porte de Fer « il dévalisa toute la population roumaine du comitat de Hunyad, écartela plusieurs, à d'autres . . . il arracha les entrailles, et distribua leurs femmes et enfants à ses gens pour s'en servir ». ¹⁰⁹ (Le crédit de ce renseignement n'est que renforcé par le fait qu'il provient du même Péter Perényi qui, un mois plus tôt, craignait l'adhésion des Roumains à Iovan

¹⁰⁶ G. Wenzel : 168—169, 171—172.

¹⁰⁷ « Terribiles conatus, mirabiles et inauditas crudelitates, quas Homo Niger in religione christiana in christianos exercet, non aris, non templis, non etati, non sexui parcens, Dominationes Vestras putamus iam satis superque intellexerunt. Spargit insuper ubique litteris, nunciis clam, imo iam publice in communitatem et precipue in Volachos, Bulgharos, Rascianos libertatem, dominorum et nobilium in subditos seviciam, et iam, ut fama certa et constans quotidie affert, que in dies magis ac magis augescit, statuit hoc regnum, nunc domino Wayvoda viduatum numero quodam exercitu ex variis nacionibus conflato, ad predam convocato, invadere, depopulari, ferro, igne vastare et variis ac crudelissimis penis usque ad unum omnes enecare ». Gyulafehérvár, le 12 avril 1527. János Gosztonyi — Brassó et Szeben. *E. Hurmuzaki* : XV/1. 295 N° DXXXIX.

¹⁰⁸ « Que quidem flamma, licet nunc in Hungaria seviat, non minus tamen Vestras eciam Dominationes urere eandem flammam arbitramur, si bene consideramus. Quoniam Walahos in Trassilvania multo plures, quam Rascianos in Hungaria fore percepimus, qui cum Rascianis unam et eandem sectam profitentur ». Déva, le 14 avril 1527. *E. Hurmuzaki* : XV/1. 295—296. N° DXL.

¹⁰⁹ « totusque exercitus ipsius Czar Iwan in Haczak existit, cuncta depredans, universos Walachos comitatus hunyadiensis in predam convertisse, ipsos solos quosdam in quatuor partes desecasse, aliorum viscera, quod est horrendum, extraxisse, uxores eciam, liberos in publicum usum redigere ». Szászsebes, le 15 mai 1527. *E. Hurmuzaki* : XV/1. 296 N° DXLI.

qui menaçait la sécurité de l'ordre féodal en Transylvanie.) Ce cas montre bien que le vrai sens des manœuvres de Iovan était interprété avec justesse non pas par les officiels transylvains qui parlaient de la menace contre l'ordre féodal, mais par les villes saxonnnes du territoire contrôlé par le roi Jean, qui commençaient déjà à se tourner vers Ferdinand. Elles voyaient dans les actions de Iovan une forme des luttes partisans entre les deux rois, aussi cherchaient-elles à se dérober, autant qu'elles pouvaient, à la levée des armes contre le tzar.¹¹⁰

Certaines références, assez vagues il est vrai, permettent de supposer que l'armée de Iovan, recrutée parmi les réfugiés, était assez isolée de la population serbe de souche des territoires touchés — excepté les jours critiques après la défaite —^{110/a} et qu'elle ne cherchait pas à l'englober. Les serfs serbes de Márk Jaksitch, se conformant à l'attitude de leur seigneur, adhérèrent aux forces hostiles à Iovan.¹¹¹ C'est encore Szerémi qui relate qu'une partie des guerriers de Iovan, après la mort de leur maître, essayaient de « se résorber » dans les villages serbes de la région du Sud.¹¹² Il s'ensuit qu'ils comptaient sur la solidarité des paysans de la même nationalité et espéraient trouver dans ces villages un refuge contre les éventuelles persécutions. Ce n'était justifié que dans le cas où les serfs serbes n'étaient pas des gens d'arme de Iovan.

« Les magnats serbes des Hongrois ne désiraient pas le règne de l'Homme Noir, ils'en moquaient plutôt: qu'il s'efface en fin de compte devant les Hongrois » — écrit Szerémi. Il raconte encore que Péter Perényi, fuyant après la défaite de Szőlős, fut reçu par Márk Jaksitch qui le cacha de ses persécuteurs dans son château de Nagylak,¹¹³ bien que d'autres sources nous renseignent que les rapports entre ces deux hommes n'étaient point sans ombrages.¹¹⁴ Le comportement de Jaksitch était certainement influencé par la solidarité féodale qui le liait, le seigneur foncier d'origine serbe à son consort hongrois, mais il ne s'ensuit guère de son comportement qu'il voyait dans l'armée de Iovan un mouvement antiféodal. Il avait en outre bien des raisons de voir d'un œil hostile l'activité de Iovan. D'une part, ses propriétés s'étendaient sur les terri-

¹¹⁰ B. Daicovicu: passim.

^{110/a} « tum ex rusticana colluvie partim metu et terrore, partim seditione sibi adherente ». I. Werbóczy lettre citée. C. Lanckorońska: 89.

¹¹¹ G. Wenzel: 164.

¹¹² Quelques-uns s'étaient réfugiés en Turquie, d'autres se dispersaient parmi les serfs rasciens (G. Wenzel: 168), ce qui est confirmé aussi par la lettre du roi Jean: « Itaque preempto jam duce superatisque aut interfectis aliquibus ex suis, reliqui Rasciani jam condescenderunt nostramque implorarunt gratiam. » Acta Tomiciana IX. 116.

¹¹³ G. Wenzel: 164.

¹¹⁴ Jaksitch « temporibus disturbiorum proxime elapsis, per magnificum dominum Petrum de Peren comitem protunc Themesiensem preter ullum suum demeritum in captivitate rigidissima fuisse detentus, potencia mediante indeque de manibus scilicet dicti domini Petri Pereny per intercessiones quamplurimorum dominorum et amicorum suorum non aliter, nisi redempcione proprii capitis in florenis quattuor milibus . . . pactative extitisset eliberatus ». Le 11 décembre 1536. Convent de Kolozsmonostor. S. Borovszky: A nagylaki uradalom (Le domaine de Nagylak) 24. note 2.

toires contrôlés par Iovan, ses serfs n'échappaient donc guère aux pillages de cette masse militaire serbe sans solde; d'autre part, l'armée de Iovan remplit dans la défense du Sud les fonctions qui, avant 1526, étaient partagées avec d'autres, les siennes; troisièmement, à ce temps-là, à l'encontre de Iovan, partisan de Ferdinand, il était du parti de Szapolyai.

Il y a un autre fait caractéristique: la couche moyenne des Serbes établis ici qui, grâce à son service militaire, était en voie de s'intégrer dans la noblesse moyenne hongroise, ne voyait pas de raison de se tourner contre Iovan. C'est bien compréhensible, car les mutations survenues dans la direction suprême des gardes-frontières serbes ne touchaient cette couche-là que par plusieurs chaînons de transmission: aux côtés du tzar, ils pouvaient aussi bien avoir des mérites militaires récompensés par des dons fonciers que s'ils avaient accompagné un grand propriétaire dans les luttes contre les Turcs ou, dans les guerres intestines, contre l'ennemi intérieur. Le comportement de cette couche est illustré par la carrière de Iovan Dolitch. En 1520 il était au service d'Ikona Brankovitch, veuve du despote serbe János Beriszló, et d'István Beriszló, et fut chargé d'un office probablement dans leur fort d'Ireg (Sirmie). En 1526 il adhéra à Iovan et lui resta fidèle jusqu'au bout. Il était son capitaine à Bács, et comme ambassadeur du tzar il se rendit aussi auprès des offices gouvernementaux des Habsbourg. En récompense de ses services, Ferdinand inscrivit à son nom, le 5 juillet 1527, cinq propriétés foncières en comitat de Szerém.¹¹⁵ Parmi les éléments serbes du système de guerre hongrois, désintégré après la défaite de Mohács, les soldats des galères armées, en situation plus ou moins privilégiée déjà,¹¹⁶ trouvaient également que leur sort était assuré aux côtés de Iovan.¹¹⁷ Tout cela montre également qu'eux aussi voyaient en lui un chef militaire et non pas un chef d'insurrection.

*

Au haut de sa carrière, d'avril à juin 1527, Iovan contrôla la majeure partie des comitats dans le Sud de la Grande Plaine, se joignit, parmi les éléments du système royal de guerre, une partie de la flotte des galères, et disposait d'une armée permanente plus grande que n'en avaient jamais eu les rois de Hongrie, exceptée l'armée de mercenaires étrangers de Matthias.

¹¹⁵ A. Ivić: *Istorija* 360—361. Note 1 à la page 77.

¹¹⁶ Les privilèges de 1525 des galères armées: J. *Szentkláray*: *A dunai hajóhadak* (Les flottes danubiennes) 373—374.

¹¹⁷ On n'a pas encore réussi à éclaircir d'une manière univoque les rapports entre Iovan et les soldats des galères. Il n'y a pas de doute que Iovan disposait d'une flotte de galères armées (voir la lettre citée dans la note 52), mais il est également certain qu'une partie des galères était soumise au capitaine István Révay (le 29 juillet 1527 — Le roi Ferdinand — István Révay. J. *Szentkláray*: *A dunai hajóhadak* [Les flottes danubiennes] 375) qui ne devait guère être subordonné à Iovan.

Ses pouvoirs dépassaient donc non seulement ceux des grands propriétaires serbes engagés dans l'organisation de la défense des confins hongrois, mais aussi ceux des grands dignitaires de jadis, comme les bans de Macsó, les comes de Temes, les capitaines suprêmes de la Basse-Hongrie bien que ces derniers, afin de mieux assumer les fonctions de la défense, étendissent leur contrôle sur toute une série de comitats nobiliaires du Sud.¹¹⁸ De tout cela, ainsi que de la nationalité serbe de cette armée, les historiens bourgeois du siècle dernier tirèrent la conclusion, comme nous l'avons vu, que Iovan cherchait à utiliser la désintégration de l'Etat hongrois pour en séparer un « territoire » serbe, dépendant de la couronne de Hongrie, mais autonome, une sorte de « voïévodie » serbe.

En réalité cependant, tout ce qui permit aux partisans de cette théorie de conclure à la présence d'un programme politique bien réfléchi, a comme source le désordre des circonstances et non pas les aspirations conscientes et de grande perspective de Iovan. Celui-ci pouvait se soumettre une partie considérable de la région du Sud, parce qu'il disposait de la force armée importante, unique dans une région fort étendue et qui marchait de plus en plus vers l'Est, d'une part parce que, du côté de Szapolyai il n'était pas contrôlé, du côté de Ferdinand c'était conforme aux idées stratégiques du maître, et de l'autre parce que sa mobilité découlant de sa grandeur le commandait ainsi. Iovan pourtant ne cherchait pas à occuper et organiser systématiquement ce territoire. L'aurait-il voulu, il aurait tâché avant tout de s'emparer des forteresses de la région, comme l'avait fait, douze ans plus tôt, l'armée paysanne du Sicule György Dózsa.¹¹⁹ Selon les renseignements dont nous disposons, Iovan ne s'empara, pour un temps plus ou moins long, que de trois forteresses (Szabadka, Bács et Csoma¹²⁰). Il s'ensuit, et dans le cas de Nagylak c'est prouvé par les sources documentaires, que les autres places fortes de la région sont restées aux mains de leurs propriétaires.

L'idée admise à la fin du siècle dernier, selon laquelle l'aristocratie serbe soutenait, et ce pour des considérations nationales, les ambitions de Iovan, s'est révélée n'être qu'une grosse erreur sous la lumière des sources documentaires. Les soldats des galères armées ne joignirent pas l'armée de Iovan parce que, selon Jenő Szentkláray, « ils étaient tous partisans d'une principauté slave, feudataire de la Hongrie, à organiser dans les confins du Sud », mais parce que dans la proximité de leur activité l'armée de Iovan était l'unique point

¹¹⁸ E. Mályusz : A magyar rendi állam Hunyadi korában (L'Etat hongrois des ordres à l'époque de Hunyadi) Budapest, 1958. (Tirage à part de l'année 1957 de la revue Századok) 7—9; F. Pesty : Eltűnt régi vármegyék (Anciens comitats disparus) I. Budapest, 1880 (voir la liste des comes — préfets des comitats); Id. : A temesi bánóság elnevezésének jogosulatlan-sága (Le banat de Temes — appellation injustifiée). Budapest, 1868. 24.

¹¹⁹ G. Barta—A. Fekete Nagy : 101—107, 130—137.

¹²⁰ Preuve de ce que à Csoma il y eut un fort, c'est que, en 1520, son capitaine est mentionné comme abusant de son pouvoir. S. Borovszky : Csanádvármegye II. (Le comitat de Csanád II.) 510.

militaire auquel ils pouvaient adapter leurs propres actions. Tout comme les autres réfugiés serbes venus de « terres turques » n'affluaient pas dans son armée parce qu'ils voyaient en lui l'incarnation des aspirations nationales serbes, mais parce qu'ils espéraient pouvoir assurer leur existence dans son camp.

Les sociétés balkaniques, dont aussi la serbe, n'avaient jamais eu de traditions anti-turques aussi fortes et univoques comme en avait la société hongroise. La cour et l'appareil de direction du sultan étaient pleins, dès bien avant la chute de la Serbie, de renégats serbes, et dans l'armée turque servaient en grand nombre des militaires serbes, souvent fidèles à leur religion orthodoxe.¹²¹ Et quand un grand dignitaire serbe se réfugiait en Hongrie, ce n'était pas nécessairement à cause de son engagement contre les Turcs, mais souvent parce qu'il y était contraint. Un bon exemple en est fourni par le cas de Pál Bakitch, une des personnalités les plus marquantes des Serbes de Hongrie, qui fut forcé de chercher une nouvelle patrie à cause de la chute de son protecteur le pacha Ferhad.¹²² Ce sont précisément les ouvrages spécialisés serbes qui nous apprennent qu'après la chute de la Serbie, les paysans serbes s'engagèrent sans scrupules et même volontiers, au service des Turcs, s'ils y voyaient assurée la liberté confessionnelle et surtout leur existence.¹²³

Les Serbes réfugiés en Hongrie adoptèrent les intérêts des Hongrois pour des considérations analogues. Il est donc compréhensible qu'en voyant augmenter la suprématie des forces turques et se renforcer la pression des Turcs, nombreux étaient ceux qui passèrent aux Turcs. Comme l'a fait par exemple Demeter Ovtchàrevitch, capitaine des soldats serbes des galères ayant lutté avec tant de ténacité et d'esprit de sacrifice pendant le long siège de Nándorfehértár,¹²⁴ mais qui, après la prise de la forteresse a exprimé ainsi qu'il n'avait plus d'espoir de voir se rétablir l'organisation hongroise de défense. Les réfugiés de la Sirmie, qui formaient la base de l'armée de Iovan, étaient jusque-là liés à la Hongrie de Mathias et des Jagellon, pour avoir trouvé en territoire hongrois une nouvelle patrie et une existence. En 1526 le sultan prit les forteresses de la Sirmie, annexa définitivement, pour un temps bien prolongé, la Sirmie à son empire, et ainsi le domicile, la « patrie » des réfugiés serbes de la Sirmie était de l'autre côté de la frontière. Si malgré tout ils offraient leur service à la Hongrie, c'est que même après la défaite de Mohács ils avaient confiance dans la capacité de résistance de l'Etat hongrois et en sa force, espérant que, tôt ou

¹²¹ Voir par exemple plusieurs données éloquentes en: *F. Babinger*: Mehmed der Eroberer und seine Zeit. Weltenstürmer einer Zeitenwende. Munich, 1953. passim.

¹²² *M. Vasić*: O knežinama Bakića pod turskom vlašću (Sur le domaine de Bakitch sous la domination turque). Godišnjak Istorijiskog društva Bosne i Hercegovine 9 (1958) 221—239; *A. Ivić*: Istorija. passim.

¹²³ *M. Vasić*: Martalosi, passim.

¹²⁴ « Petro Wcharovit Rasciano Capitan di dui cento Martilesi apresso Balibecco ». *A. Theiner*: Monumenta historica Hungariae. II. Rome, 1860. 750; cf. *M. Vasić*: Martolosi 46, 54—55, 63, 159.

tard, il sortira de la crise provoquée par la défaite. En d'autres termes, ils ne cherchaient pas à profiter de la situation difficile de l'Etat hongrois, au contraire, ils manifestaient leur confiance en lui.

Malgré les offensives successives, l'armée serbe resta du côté des Hongrois et seul après la mort de son chef passa à la solde des Turcs, ce qui aurait été logique dès l'automne 1526. Cela révèle sans équivoque que Iovan était l'incarnation de l'engagement pour la Hongrie et de l'attitude anti-turque. On pourrait croire, de prime abord, qu'en Iovan Tcherni se mélangent d'une façon troublante le politicien pondéré et clairvoyant d'une part, et l'exalté confessionnel de l'autre. Cependant, une analyse plus minutieuse révèle qu'il est plutôt politicien réaliste que fanatique exalté.

Iovan s'est rendu compte avec justesse que son peuple, chassé d'entre le Danube et la Save sur les rives du Maros, ne peut être protégé contre la dispersion et l'émiettement, qu'il ne peut avoir une nouvelle patrie que dans le cas où il offre ses armes contre les Turcs. Personnellement, il se tenait avec un esprit de suite à son programme antiturc jusqu'à ce que les circonstances décrites ci-dessus ne l'en empêchent définitivement. Il a changé de maître parce qu'il lui semblait que du côté de Ferdinand il pouvait mieux poursuivre ses buts primitifs. Dès son changement de camp, il demanda à son nouveau maître des canons afin d'engager la reprise d'Újlak et des places fortes turques voisines.¹²⁵ Même à ce moment-là, aux débuts des luttes ouvertes, il croyait, évidemment sans aucun fondement, pouvoir s'allier à la noblesse, partisane de Szapolyai, contre les Turcs. Du moins selon Szerémi, avant la bataille de Szőlős, il envoya à Perényi le message suivant :

« Pourquoi Votre Seigneurie a rassemblé tant de gens contre nous Serbes. Nous aussi, nous sommes chrétiens, n'est-ce pas. Il serait mieux, en accord avec nous, d'arracher l'île de Sirmie aux mains des païens. »

Bien que dans ce message Szerémi croie voir simplement une ruse pour détourner leur attention, mais lui-même fournit d'autres exemples aussi prouvant que Iovan était capable de ne pas tenir compte des offenses et iniquités contre sa personne si c'était dans l'intérêt de la cause qu'il représentait. Même à Bálint Török il offrit la paix après que celui-ci lui avait repris Szabadka et fait passer au fil de l'épée la garnison serbe. Le commerçant de Pécs Márton Boltos, remettant les cadeaux de Ferdinand dit au tzar :

« Que Votre Seigneurie ne hâisse davantage Bálint Török, car maintenant vous servez ensemble le roi Ferdinand.

Sur ce, l'Homme Noir dit :

¹²⁵ « optat sibi mitti tormenta aliquot bellica et magistrum bombardarium, ut citra Maiestatis Vestrae operam Ujlak et alios arces, quas Turcae habent vicinas, recuperet ac manibus vestrae Maiestatis assignet ». Lettre citée de la reine Marie, du 13 avril 1527. *J. Szentkláray: Iván czár (Le tzar Ivan) 507.*

— Qu'il n'ait plus peur de nous, car maintenant nous servons déjà ensemble le roi Ferdinand. Au retour, dis-le lui et rapporte-lui que je suis son frère, son ami.

A son retour donc Márton Boltos passa chez Bálint Török et le lui rapporta. Et Bálint Török dit :

— C'est bien, mais pourtant c'est ma main qui lui apportera la mort. »¹²⁶

Bien que précisément ce pas l'ait éloigné de ses buts primitifs, anti-turcs, même le changement de camp montre que Iovan était un politicien réaliste. D'une part, parce qu'il remarqua à temps qu'il ne pouvait pas se mettre d'accord avec la noblesse des environs, partisans de Szapolyai, et de l'autre parce que, après s'en être rendu compte, il n'a pas engagé des actions spontanées, répressives, mais se couvrit soigneusement d'un côté afin que ses gens ne pussent pas être déclarés simple armée sans chef, « ennemi public » de toute la noblesse hongroise sans égard aux partis, de tout l'ordre féodal hongrois.

Même les sources et les ouvrages les plus prévenus contre lui ne mettent pas en doute ses qualités de chef d'armée et d'organisateur. C'est prouvé par les succès de ses actions en terre turque, de ses campagnes contre les seigneurs et aussi, et non en dernier lieu, par le fait qu'il n'engagea pas de marche en avant en Transylvanie même après ses victoires. C'est important, parce que là il se serait trouvé la première fois en face d'armées nobiliaires et urbaines dont la force égalait la sienne et qu'il aurait été dangereux et de mauvaise tactique d'attaquer. Partant de tout ce qui précède nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que ce n'est certainement pas à l'automne de 1526 que Iovan fit connaissance du métier des armes.

Les chroniqueurs de l'époque parlent de Iovan comme d'un homme d'origine « basse », du simple peuple, mais relatent aussi que le tzar répandit le bruit qu'il descendait des empereurs de Byzance, ou, selon d'autres, de la famille des despotes serbes, des Brankovitch.¹²⁷ Ces bruits répandus, d'ailleurs sans aucun fondement réel, révèlent que Iovan aspirait à obtenir la succession des despotes serbes réfugiés en Hongrie et, par ses services militaires, voulait s'élever dans les sphères supérieures de la classe dirigeante hongroise. Mais l'insistance sur ses relations de famille avec différentes familles régnantes des Balkans servait à la fois de moyen politique qui contribuait grandement à ce qu'il pût se faire accepter comme chef par les masses de réfugiés serbes, qu'il pût les utiliser dans ses propres intérêts militaires et politiques, et les organiser en une armée sous une direction unique. Le roi de Hongrie n'avait, certes,

¹²⁶ G. Wenzel : 163, 158—159.

¹²⁷ « Hy callyth hymself Emperour of Constantynnople . . . , and wylnat schow wher he was born, nor of what kenred he comyth of nor wher he was browght up » — écrit Wallop, ambassadeur anglais, se référant aux informations fournies par l'homme de Iovan. E. Simonyi : 73; A Venise aussi on le tenait pour descendant de la maison des Paléologues. M. Sanudo : Diarii, 43. Venise, 1895. 196.; « coepit se ex familia Despotarum Serviae oriundum praedicare, et, ut ferebatur, recta linea genealogiam deducendo, multis persuaserat, etiam ex praecipuis Nobilium Rascianorum, rem ita se habere ». Zermegh : 386.

jamais reconnu les despotes serbes établis dans le pays pour chefs des Serbes de Hongrie, et ceux-ci ne pouvaient participer à la vie politique hongroise qu'en tant que barons-grands propriétaires fonciers. Cependant, ces despotes continuaient à se considérer comme patrons de l'Eglise serbe, ils fondèrent en Sirmie toute une série de monastères orthodoxes qu'ils pourvoyèrent en terre turque aussi par des donations. Dans leur forteresse de Kölpény, ils entretenaient une cour serbe qui menait sa vie selon le rite orthodoxe et les coutumes serbes.¹²⁸ Tout cela leur assurait une autorité particulière parmi la population serbe de la Hongrie vivant en dehors de leurs domaines, et tenant énergiquement à leur confession et à leurs coutumes.

A vue d'œil, Iovan accorda une grande attention à ce que les apparences de sa cour fussent dignes de son origine dite aristocratique. Il choisit parmi ses gens un palatin et un trésorier, mit à la tête de ses armées un général en chef. Six cents «janissaires», vêtus d'une uniforme en drap, armés identiquement, surveillèrent sa sécurité personnelle (pas trop soigneusement, comme cela ressort des circonstances de sa mort).¹²⁹ Certains signes indiquent que dans ces formalités aussi, Iovan cherchait à imiter la cour des despotes. Le despote Iovan Brankovitch, dans la clause d'une lettre de donation datée de 1496, énumère seize aristocrates serbes. Outre le majordome («magnus aulicus»), le chancelier de la cour («cancellarius ejusdem aule»), le comes («zupan») et autres, non spécifiés de plus près, on y trouve le «magnus jurista» et le «summus camerarius»¹³⁰ qui pouvaient servir de modèles à Iovan pour créer les offices du «palatin» et du «trésorier». Aucun renseignement ne nous informe si les despotes disposaient d'unités d'élite pouvant servir de garde, mais cela paraît fort vraisemblable.

En tout cas le simple réfugié, ensuite soldat, serbe était saisi, bien plus que par ces efforts de «légalisation», si significatifs pour nous, par la stature de leur chef suggérant le respect et la crainte — de la tête aux pieds une raie noire était sur son corps¹³¹ — ainsi que par son fanatisme religieux. Iovan se déclarait «prophète de Dieu», «envoyé par Dieu» et affirmait qu'une «révélation divine» l'avait chargé, en le pourvoyant de pouvoir, d'exterminer la secte païenne mahométane, et de secouer son joug.¹³² Ses gens qui s'étaient

¹²⁸ Voir les ouvrages cités dans la note 71.

¹²⁹ *J. Zermegh*: 388; *M. Istvánffy*: 88.

¹³⁰ Berkaszovó, le 4 mai 1496. *J. Szenikláray*: A karlócza-i patriarchális és a fruskagórai monostori szerb levéltárak (Les archives serbes du patriarcat de Karlócza et du monastère de Fruska Gora). Századok 17 (1883) 151—153.

¹³¹ *I. Rugonfalvi Kiss*: Fekete emberek a magyar történelemben (Hommes noirs dans l'histoire de Hongrie). Debreceni Szemle 1929.

¹³² «hoc enim in fatis esse ac sibi divino oraculo revelatum predicat, ut Vestrae Maiestatis atque illius auspiciis quantum est paganorum et infidelium ad christianam religionem converti, Mahometi vero et alias nefandae sectae penitus debeant aboleri». Lettre citée de la reine Marie du 13 avril 1527. *J. Szenikláray*: Iván czár (Le czar Ivan) 506; L'envoyé de Iovan relata à l'ambassadeur anglais que Iovan «how he sayth that he ys sent by God to ponysh the Turkyes, and to expuls them out of Grecia, and that he knowyth well that they schall no mor prosper in thos partes, but dayly to lees that they afoer hath gotten». *E. Simonyi*: 78.

rendus auprès des organes de gouvernement des Habsbourg, racontèrent, avec un respect mêlé de crainte que leur maître dormait à peine et passait un tiers de la nuit en prières.¹³³ L'immense force de conviction puisée dans le fanatisme religieux et dans la conscience de sa vocation contribua grandement à ce que Iovan pût jusqu'au bout tenir fermement en main ses armées. Nous n'avons, certes, aucune raison de mettre en doute la sérieuse conviction de Iovan d'avoir une vocation, et sa fermeté autodestructive à suivre le « voix divine », il est certain qu'il était capable de l'appliquer en tant qu'instrument politique souple. Passant du côté de Ferdinand, il étendit immédiatement sa conviction au souverain Habsbourg, déclarant que c'était maintenant celui-ci qu'il considérait comme « libérateur miraculeux ».¹³⁴

*

Partant de ce qui précède, force nous est de rejeter les conceptions selon lesquelles, soit en exagérant certaines données détachées arbitrairement, soit en partant de phénomènes superficiels, on voit dans les militaires de Iovan des insurgés antiféodaux, ou des pionniers des aspirations « nationales » des Serbes. Il n'y a pas de doute que la majeure partie de l'armée était recrutée de paysans serbes et non pas de militaires errants. C'est que, d'une part, les rois Jagellon n'avaient jamais employé un si grand nombre de mercenaires serbes, plus de dix mille, le gros de ces mercenaires, servant avant 1526, périt dans les campagnes de 1521 et de 1526, d'autre part parce que le lettre de Pál Tomori, citée plus haut, rend probable avec la force d'une source documentaire l'origine paysanne des masses rassemblées autour de Iovan. C'étaient évidemment des paysans que les constantes incursions turques et le permanent état d'alerte qui s'ensuivit, ont bien habitués à manier les armes. Il n'y a donc rien d'étonnant à voir que cette armée en fuite, recevant de Szapolyai des tâches militaires, s'était en quelques mois dépouillée de son caractère paysan. Selon le témoignage univoque des sources, elle ne s'occupait pas de travail productif, les batailles incessantes l'en empêchant, et graduellement, mais bien vite, elle est devenue une force de frappe militaire organisée, voire régularisée jusqu'à une certaine mesure, qui avait, en face de toute les classes de la société hongroise, un comportement habituel aux masses militaires sans solde de l'époque féodale, c'est-à-dire abusait de son pouvoir, pillait et dévastait, sans faire de différence entre nobles et roturiers, sans se soucier spécialement de l'appartenance confessionnelle.

¹³³ « Hys Ambassador schowyd me that he ys very vertuous, and hys costum ys to step 2 ours of the nyght, and pray the thurd, so as the thurd part of the nyght he spendyth in prayers ». loc. cit.

¹³⁴ Dans son manifeste publié vers le 30 mai 1527 où il accuse Szapolyai de pactiser avec les Turcs. Sz. Smolka : 22—23.

Il est certain que les éléments serbes dans la défense des frontières ne se retenaient pas de piller la population confiée à leur protection, mais il est également certain que Iovan et ses armées n'étaient que peu fautifs en ce qu'ils devenaient le fléau non pas des Turcs mais de la population des régions du Sud. Iovan a offert aux dirigeants de l'Etat hongrois des conditions réalistes, c'est-à-dire, en revanche de la lutte contre les Turcs, et comme condition de cette lutte, il demanda la possibilité de s'établir et d'assurer leur existence, mais l'Etat hongrois, affaibli par suite de la campagne de 1526, n'était plus, et n'était pas encore en mesure d'intégrer cette immense masse militaire dans ses cadres et de la consolider, bien qu'il eût besoin plus que jamais de ses services. Ses revenus étaient insuffisants pour leur accorder une solde régulière, la tentative de les établir, témoignant de prévoyance, mais condamnée à l'insuccès pour être hâtive et non organisée, ne s'était pas justifiée. Ce sont les circonstances plutôt que les désirs et ambitions personnels de Iovan et de ses soldats qui ont transformé l'armée de Iovan d'un important instrument de la défense des frontières en un facteur indépendant de pouvoir, ensuite en un instrument des luttes des partis. Il faut tout aussi bien attribuer aux circonstances le fait que dans la guerre intestine surgie par suite de la désunion de la noblesse hongroise, les éléments militaires de tous genres, dont aussi l'armée de Iovan, devaient prendre position, ce qui les éloignaient de leur objectif anti-turc.

Trad. par K. Vargyas

Заметки об армии Черни Йована

Ф. САКАЛЬ

Статья, координируя результаты южнославянской, венгерской и румынской историографий и восходя везде к основным источникам, исследует происхождение, характер и цель южно-венгерского «движения» 1526/27 гг. известное именем «царя» Черни Йована (Иван Ненад).

Тщательный анализ библиографии, которую собственно говоря можно считать целой, позволяет самую точную до сих пор реконструкцию истории событий этого движения. В наших источниках Черни Йован и его войско появляются впервые осенью 1526 г. когда Сапойан Янош, воевода Трансильвании (и с 11. ноября 1526 г. король Венгрии) поручил ему защищать от турков южную часть междуречья Дуная—Тисы (комитат Бач). Войска Йована в конце 1526 и в начале 1527 г. не раз вторгались в область Серемшег (Срем), оккупированную турками с лета 1526 г. и захватили там несколько небольших крепостей. Так как Йован к началу 1527 г. уже распространил свою власть на западную часть темешского междуречья и затисского края, и неуплаченная его армия содержала себя из ограбления населения этой территории, его деятельность вскоре вызвала контратаки дворянства, враждебного и без этого против войск чужих для венгерского феодального строя. Сначала некоторые из аристократов (напр. Тэрэж Балинт, Чаки Ласло) и поместные служилые (дюлайские кастеляны) собственной силой старались выступать против солдат Йована. Сам Йован — не в последнюю очередь вследствие враждебного вытупления дворянства — принимал сближение Фердинанда Габсбурга, избранного 16. декабря 1526 г. также в короля Венгрии и в апреле 1527 г. открыто порвал отношения с королем Яношем. Дворянство, бывшее на стороне Яноша, пошло против него под командой Перени Петера, воеводы Трансильвании,

однако Йован в конце апреля 1527. г. у реки Мароша нанёс тяжёлое поражение на часть этой армии, а потом вторгнулся и в Трансильванию. После нескольких месяцев собрав силы Цибак Ибре, темешский ишпан, поразил пехотные войска «царя» (25. июня) и вытеснил его из темешского междуречья. Йован в г. Сегед, встретил отпор городских мешан, 22 июля был ранен, солдаты покинули его и наконец по приказу Тэрэка Балинта отсекли его голову. Оставшиеся без вождя его войска отчасти во главе своих капитанов и воевод — относительно устроено — отступали в Серемшег, оккупированный турками и поступили на службу турков, как разбойники, отчасти же примкнули к королю Яношу, и в 1528 г. воевали под руководством Радича Бошича.

«Движение» Черни Йована расценивается историографией то ли антифеодалное, то ли сербское национальное движение, которое ставило бы по себе целью формирование сербской территории (воеводства), зависимой от венгерского государства, однако этим предположениям противоречит как происхождение и «последующая жизнь» армии, так и выступление её в 1526/27. гг. Армия Йована вербовалась из таких — кажется только сербских — крестьян, которые в их первоначальном местожительстве, вследствие постоянных турецких нападений, по необходимости приучились к обращению с оружием и к основным приёмам борьбы против турков. И которые уже раньше жили в таком полукрестьянском — полусолдатском быту, как потом поселенные гайдуки в 17. в. или дунайские и тисские сербские пограничники в 18. в. Эта масса крестьян, способная к бою, убежала за оборонительную линию Дуная во время турецкого нападения 1526. г. и по информации Томори Пала, калочайского архиепископа и ниже-венгерского верховного главнокомандующего, приютилась по реке Мароше. Безродные беженцы предложили свои услуги для Сапойан; за счёт военной службы ожидали нового местожительства и прожиточных возможностей. Для Венгрии с целью защиты границы от турков их услуги были необходимы в большей мере, чем в любое время до тех пор, однако венгерская королевская власть, потрясенная до основ поражением в мохачской битве, не была способна ни решить соответствующим образом поселение и контроль войск, ни убедить дворянство о том, что такая армия служит интересам его и всего государства. Таким образом сербское войско Йована превратилось сначала в самостоятельную военную силу, подчиняющуюся в принципе королю Яношу, но в действительности поступающую согласно своей цели, а потом — после перехода на другую сторону — в средство внутренней войны двух королей.

Хотя крестьянское происхождение солдат Йована бесспорно, антидворянское выступление армии произошло не из антифеодалного его характера, а из его неуплаченности и неустроенного положения. Солдаты обращались с католическим венгерским и православным румынским, даже — по некоторым признакам — с поселенным раньше сербским населением данных территорий как солдаты т. е. по обычаю того времени, как разбойники. Противоречит антифеодалному характеру армии и то, что присоединились к ней как располагающие привилегиями — большей частью также сербские — катеристы, так и те сербские офицеры, которые уже были в пути к проникновению в ряды венгерского дворянства.

Хотя Йован владел и крепостями и лично хотел бы подняться в ряды венгерской аристократии, благодаря военным услугам, не старался создать автономную сербскую территорию, а наоборот: тем, что своё оружие предложил не турецкому султану — как это делали до сих пор многие из сербской аристократии — а венгерскому королю, выразил надежду в силу и неприкосновенность венгерского государства. Его армия перешла на сторону турков только тогда, когда вождь — последовательный сторонник сербского направления преданности Венгрии — потерял свою жизнь и положение её в Венгрии стало нетерпимым.

Das Agrarsiedlungssystem des mittelalterlichen Ungarn

Von

F. MAKSAY

Die Möglichkeit der Einfügung in die wirtschaftlich-gesellschaftliche Gemeinschaft Europas bot sich für das Ungartum erst vom 9—10. Jahrhundert an, um etliche hundert Jahre später als für seine westlichen Nachbarn. Zwar können solche Einfüfungsvorgänge verkürzt werden, falls bereits entwickelte Formen für die Adaptation zur Verfügung stehen, hat jedoch die völlige Durchführung der Adaptation im Karpaten-Becken in mancher Hinsicht einige Jahrhunderte benötigt.

Auch die Umgestaltung der ehemaligen Siedlungsstruktur, der Formen der Ansiedlungen und Siedlungsgemarkungen ging nicht rascher voran, da ja notwendigerweise auch diese Umgestaltung den obigen Einfüfungsvorgang widerspiegelte. Die diesbezüglichen Forschungen brachten erst in den letzteren Jahren irgendwelche Erfolge. Das Zeitalter und das Wesen der schriftlichen Quellen ermöglichten vor allem die Rekonstruktion der Siedlungsstruktur und Siedlungsformen in ihrem Zustand im 14—16. Jahrhundert, d. h. *nach* ihrer endgültigen Entfaltung, und *vor* der massenhaften Verwüstung während der Zeit der Türkenherrschaft. Bei der Rekonstruktion kam der Archäologie, der Sprachforschung und der Ethnographie eine beachtenswerte Rolle zu. Man konnte sich auch auf die ältesten — leider nicht früheren als vom 17—18. Jahrhundert stammenden — kartographischen Abbildungen stützen, selbstverständlich nur im Fall derjenigen Landschaften, deren mittelalterliche Bevölkerung und Siedlungen durch die Kriegsverwüstungen der folgenden Jahrhunderte nicht völlig zerstört worden sind. Auf solchen »Reliktgebieten« konnten hunderte von Siedlungen gefunden werden, deren in mittelalterlichen Urkunden beschriebenen Häuserreihen, Straßen (laut ehemaliger Terminologie: *ordo*, *linea*, *platea*, *contrata*) an gleicher Stelle, genau in derselben Anordnung aufzufinden waren, wie dies auf den Aufnahmen des 17—18.(—19.) Jahrhunderts geschildert wurde.

Bei der im Jahre 1366 erfolgten Teilung eines westungarischen Dorfes (Cirák) wurde es schriftlich festgelegt, daß die gegen die St. Michael-Kirche fallende Hälfte des »in der Breite« geteilten Gutes in zwei Reihen insgesamt 20 Halbhofstellen faßt, und die andere Hälfte (notwendigerweise auch mit

20 Halbhofstellen) sich südlich von dieser verbreitet.¹ Das Bild der fast um 500 Jahre später angefertigten Katastervermessung² entspricht dem ersteren nicht allein darin, daß es eine von der an Stelle der ehemaligen Kirche erbauten Kirche beinahe gerade gegen Süden führende Doppelreihenstraße zeigt, sondern auch darin, daß sich auf beiden Seiten die Grenzlinien von fast genau 20—20, beinahe gleich großen Hofstellen abzeichnen. Es kam nur an einigen Stellen zur gut erkennbaren Teilung der ehemaligen Halbhofstellen; anderwärts, bei Fronhöfen, zur Verdoppelung dieser. Zur Konservierung der Formen auf solchem Grad waren selbstverständlich eigenartige demographisch-wirtschaftlich-gesellschaftliche Verhältnisse erforderlich, die z. B. durch einen weniger fruchtbaren Boden oder durch die mehrfache Umklammerung des Bauernbesitzes von demjenigen des Grundherrn geschaffen wurden. Das geschilderte Beispiel ist jedoch in jenem Sinne typisch, daß es — bezeugt durch Urkunden und archäologische Forschungen — die häufigste Siedlungsform Ungarns am Ende des Mittelalters repräsentiert: die mehr oder weniger regelmäßige, sich gewöhnlich der Linie einer Landstraße, eines Tales, eines Flusses oder eines anderen Naturobjektes anpassende Reihe von Hofstellen.³

Zwischen den beiden Häuserreihen solcher Dörfer verbreitet sich oft eine weite »aqua lutosa«, ein »lutum«, eine »piscina«, ein andermal nach Auffüllung der letzteren eine »lata interposita platea«, auf der eine Kirche oder ein öffentliches Gebäude Platz fanden: man erkennt leicht die in ganz Mitteleuropa wohlbekannte Formation des Straßenangerdorfes.⁴

Von den anderen Variationen des Straßendorfes sind vor allem diejenigen erwähnenswert, deren Siedlungsbild locker, lückenhaft war, da diese durch die beträchtlichen Grundstücke, die neben den Wohnhäusern liegenden inneren Ackerfelder (z. B. »ante ipsam domum«),⁵ Gärten und Wiesen der Herrschaften bzw. wohlhabender Bauernwirte, oder auch durch verödete Bauernhofstellen »luftig« geworden sind. Anderswo war der Gegensatz der Fall: die Bevölkerungszunahme schuf eine Ansammlung sich aufeinander häufender Häuser am Ende der Straße oder hinter den Reihen. Wenn nämlich Mangel an Platz für die Ausbreitung bestand, oder wenn es — wie in Siedlungen der zahlreichen, von den feudalen Beziehungen unabhängigen kleinadeligen und in bevorrechte-

¹ *recta medietas possessionis per directam latitudinem cum viginti mediis curiis in ambabus lineis a parte ecclesie beati Michaelis Archangeli de eadem possessione constructe existens . . . , alia vero . . . medietas . . . a plaga meridionali adiacens cum locis sessionalibus: Sopron m. okl. I. 363.*

² OL. *Kataszteri térképek (Katasterkarten), Sopron m. Cirák 1856.*

³ Die Beobachtungen des Archäologen bei Geländeforschung und Ausgrabungen: I. Méri 1952. 58. Die Analyse zahlreicher Urkunden und Karten: F. Maksay, 1971. 92—93. und Kartenbeilage.

⁴ J. Major, 1960. 42. In den Rodungen der nordöstlichen waldigen Gebieten der großen ungarischen Tiefebene gibt es deren besonders viel, wie dies auch aus den Blättern der »Josephinischen Aufnahme« hervorgeht (das Original im Heeresarchiv Wien).

⁵ 1389. *Quelibet parcium porcio equalis ante portam suam adiacens: Zala m. okl. II. 232.*

ten Dörfern — keinen ordnungschaffenden Willen des Grundherrn gab. In Urkunden aus dem 14. Jahrhundert kann bereits die Vermehrung und die Anhäufung der Nachkommen je einer Familie innerhalb der gleichen Hofstelle verfolgt werden.⁶ Die abgelegenen, enggedrängten Sektoren einiger Straßendörfer prägen sich in denjenigen Konskriptionen aus dem 16. Jahrhundert ab, deren eingehender Untersuchung zufolge es gelang, die aufgezeichneten Bauernfamilien topographisch einzuordnen.⁷

Dort, wo es an Platz nicht mangelte, und wo die Dorfgemeinschaft auch von den Hörigenbeziehungen nicht frei war, da konnte die sich während der Jahrhunderte vermehrende Bevölkerung die ursprüngliche Straßensiedlung sogar zu einem ganzen Straßennetz ausdehnen. Diese Entwicklung ist unter anderen aus den während mehrerer Jahrzehnte auftauchenden neueren und aber neueren Straßennamen ersichtlich.

An die Hofstellen der straßendorfartigen Siedlungen knüpften sich oft die Ackerparzellen der Besitzer — gewöhnlich als Fortsetzung der ersteren und in der gleichen oder ähnlichen Breite.⁸ Laut einheimischer Terminologie hießen sie »kertalja« (unter den Gärten), »retro hortos«, oder »Taronak«-Äcker, und sie blieben selbst dann in Privatbenutzung, wenn andere Ackerfelder der Dorfgemarkung, die ferner gelegen waren, unter den Familien jährlich neu verteilt worden sind, bzw. wenn sich dort andere Variationen der Feldgemeinschaft entwickelten. Dementsprechend konnten die individuellen Besitzer ihre Ackerfelder »hinter den Gärten« selbst in dem Falle je nach Belieben, sogar gedüngert und jährlich neu gesät bebauen, wenn die anderen Ackerfelder unter Flurzwang standen, oder wenn in der breiten Gemarkung die Feldgraswirtschaft verbreitet war.⁹ Neben verödeten Dörfern erwähnte Ackerfelder weisen zweifellos ebenfalls auf ein solches »retro hortos«-System hin.¹⁰

Die »retro hortos«-Ackerfelder gehörten allgemein zu den frühesten Feldern der Gemeinschaften; sie wurden meist schon vor der Regelung der Anbauung benutzt. Der häufigste Weg der weiteren Entwicklung war, — dies wird auch in mehreren späteren Grenzbeschreibungen widerspiegelt — daß sich die ursprünglichen Ackerfelder »hinter den Gärten« nach dem später durchgeführten Ausrottungsverfahren stufenweise durch weitere Felder ergänzten, die anfangs in Feldgraswirtschaftssystem, später vom 14. Jahrhundert an mehr und mehr in Zwei- und Dreifelderwirtschaft angebaut wurden. Dies

⁶ I. Szabó, 1969. 156.

⁷ É. Veres, 1966. 312—15.

⁸ Beispiele bei I. Szabó: 1969. 157.

⁹ 1425. Csemernye: unam curiam . . . cum quibusdam terris arabilibus retro ortos dicte curie existentibus, tharonak vocatis, ad eandem ab antiquo et de consuetudine spectantibus, nec non in tribus calcaturis nyomas dictis, in qualibet scilicet calcatura viginti iugera terre arabilis usualia, ac prata ad dictam curiam spectantia: Sztáray okl. II. 249. Zum Problem »tarónak« s.: M. Belényesy, 1955. 64., 1958. 117—19., 1960. 83—92.

¹⁰ 1460. locus ville Konthyan cum terris arabilibus, . . . locum ville Homokfalw penes eadem terras (d.h. arabiles) existentem: Ethnographia 1958. 132—33.

geschah im allgemeinen ohne daß die in Längsrichtung ergänzten »retro hortos«-Ackerfelder Waldhufendorf-Formen geschaffen hätten, wie es vermutlich in anderen Teilen Europas der Fall war.¹¹ Die durch die deutsche Kolonisation in den Gebieten der heutigen Slowakei angesiedelten Waldhufendörfer außer Acht gelassen, kennen wir in den Dörfern des mittelalterlichen Ungarns höchstens Herrngüter, die sich in der Fortsetzung der »curia« in derselben Breite bis zur Gemarkungsgrenze ausliefen.¹² Die nach Gewannen zerstreuten Parzellen der einzelnen Bauernfamilien sind in den mittelalterlichen Urkunden wie auch auf den kartographischen Darstellungen der neueren Zeiten enthalten. In Ürög, im Komitat Baranya befanden sich die Ackerfelder eines bischöflichen Hörigen im Jahre 1252 an 17 Stellen, in Parzellen von 1—11 Joch geteilt.¹³

So gehörten die bepflügten Felder der Gemarkungen der Strassendörfer größtenteils zur Zone der »open fields«, doch waren auch außer den bereits erwähnten Feldern »retro hortos« noch andere eingehegte, von den Zelgen abgesonderte Felder aufzufinden: vor allem die Herrngüter, dann die ausgeschnittenen Flecken der speziellen Bebauungszweige (z. B. Hanfäcker), und zuletzt auch noch die frischen individuellen Rodungen, solange nämlich bis sie nicht in die Felder der Dorfgemeinschaft einverleibt wurden. Die Form der eingehegten Ackerfeldbesitze wies bereits keinesfalls notwendigerweise die schmalen Parzellenformen der Felder »hinter den Gärten« oder der Zelgen auf. Besitze von Gutsherren im Komitat Pozsony z. B. verbreiteten sich des öfteren »in una longitudine et latitudine«, im regelrechten Viereckformat.¹⁴

Neben den Straßendörfern und ähnlichen Siedlungen können aus den Quellen mit mehr oder weniger Bestimmtheit die Umrisse noch zweier mittelalterlicher Siedlungstypen entfaltet werden. Der eine ist das Haufendorf, diese auf dem ganzen Kontinent beliebte Siedlungsform des frühen Mittelalters und hie und da auch der späteren Jahrhunderte, vor allem in den Steppen, in breiteren Flußtäälern.¹⁵ Landkarten aus dem 18. Jahrhundert bewahrten auf mehreren Gebieten der Großen Ungarischen Tiefebene die Spur zahlreicher Haufendörfer, zeitgenössische Urkunden jedoch sind — ihrer Eigenart entsprechend — kaum dazu fähig, eine beglaubigte Rekonstruktion dieser Form zu ermöglichen. Trotzdem müssen wir uns solche Haufendörfer vorstellen, wenn in zeitgenössischen Urkunden von Grundaufteilungen die Rede ist, wo die Trennungslinien — von den allgemeinen Bräuchen, und selbst von der Methode der

¹¹ H. J. Nitz, 1962. 83., 90. u.w.

¹² 1429. Septe: locum sessionis . . . in linea occidentali . . . cum 12 iugeribus terrarum arabillum . . . versus plagam occidentalem usque metas possessionis Gench: OL. DL. 43 694. 1400. Abauj m. ZsO. II/1. 26.

¹³ Gy. Györffy, 1963. 399—400.

¹⁴ 1319. Sámod: Strig. II. 765—66. 1319. Olgya: Anj. I. 499. 1325. Fél: Strig. III. 58.

¹⁵ G. Schwarz, 1959. 113—14. M. Sorre, 1952. 55. B. Zaborski, 1930. 54—59. J. Stelmach, 1964. 66—116.

schriftlich registrierenden Fachmännern in den benachbarten Ortschaften abweichend — nicht den Straßen entlang gezogen wurden, sondern wo man von den als Ausgangspunkt gewählten Gebäuden gerade Linien bestimmte; die Grundstücke wurden ebenda nicht aufgrund der Straßen markiert, sondern nur ihr Verhältnis zu irgendeiner Himmelsrichtung oder zum Nachbardorf bezeichnet. Diese Folgerung ist umso berechtigter, als an dies in den Urkunden beschriebenen Stellen auch später Haufendörfer lagen. In einer Siedlung der im 13. Jahrhundert mit den nomadischen Kumanen eingewanderten Jazygen, in Jászapáti z. B., wo den ausmessenden Fachmännern im 14. Jahrhundert nur die Steinkirche und der »große Weg« als feste Ausgangspunkte dienten, lagerte die damalige Bevölkerung annehmbar in einer solchen straßenlosen Ungebundenheit, wie diese Ungebundenheit auf dem Plan des Haufendorfes Jászapáti vom 18. Jahrhundert ersichtlich wird.¹⁶

In den Gemarkungen der Haufensiedlungen kam genauso das System der Zelgen- oder Feldgraswirtschaft und irgendwelche Variation der Feldgemeinschaft zur Herrschaft, wie dies bei den äußeren Teilen der Gemarkungen der Straßendörfer der Fall war. Hier fehlten selbstverständlich die »retro hortos«-Äcker, und bis jetzt gelang es auch nicht zu beweisen, daß die des späteren diesen Siedlungstyp so bekenntzeichnende Gartenzone bereits in diesen Zeiten die Hofstellen umgeben hätte.

Die nächste Formation ist die der Weiler. Diese waren für Südwestungarn charakteristisch, wo der Bodenrelief gegliedert, der Nährboden schwach, die Witterung regenreich war, das Gebiet waldig, die Viehhaltung und die Rodekultur gediehen. Die Güter der Bewohner der hiesigen kleinen Siedlungen verbreiteten sich entweder in einem Stück, oder — anderswo — gliederten sich die Felder der Familien einzeln an die einzelnen Hofstellen. Das System der »szeg« (Weiler im Komitat Zala) ist Anfang des 16. Jahrhunderts schon in seiner heutigen Form zu erkennen:¹⁷ in der »conscripção dicalis« vom Jahre 1513 befinden sich bereits einige Ortsnamen mit der Endung »szeg«. In Tutor-szeg ist selbst die namengebende Familie (Tutor) Eigentümer: Becsvölgye dagegen, das später auch in mehrere Weiler (szeg) zerfiel, wird hier noch einheitlich, als dichtbevölkertes kleinadeliges Dorf registriert, doch unter den Inhabern sind bereits die Namengeber der bald selbständig gewordenen »szeg« aufzufinden.¹⁸ In diesem südwestlichen Teil des Landes ragt in den mittelalterlichen Urkunden das Prozent der aus 2—3 Häusern bestehenden Klein-

¹⁶ Josephinische Aufnahme. I. Gyárfás, III. 512—18., 520—24. — I. Szabó (1969. 148—50) unterscheidet Dörfer mit regelmäßigen und unregelmäßigen Grundrissen, wobei er sich bei den letzteren — ähnlich wie wir — auf den Mangel der Straßennamen-Benennungen stützt, und die ehemalige Anzahl dieser auf 30—40% schätzt.

¹⁷ Seine Anfänge werden durch die archäologische Forschung auf das 12. Jahrhundert festgelegt: R. Müller, 1971. (Göcsej) 83—84.

¹⁸ 1513. OL. DL 32 206.

siedlungen hoch, die gar nicht als villa, possessio, sondern nur als »praedium« (Weiler, Wüstung) bezeichnet werden können. Ähnlichen Formen kann man in den verschiedenen Berg- und Waldländern von Siebenbürgen begegnen.

*

Der Forscher konnte — nachdem er das mittelalterliche Bild der ungarischen Siedlungsformen rekonstruiert hatte — hier nicht Halt machen. Er hatte notwendigerweise fortzuschreiten: zurück in der Zeit, auf einen bereits viel unsichereren Boden der genetischen Untersuchung der Struktur und der Formen. Die Armut an Quellen des 10—13. Jahrhunderts und die bisher nicht immer standfesten Erfolge der verwandten Wissenschaftszweige ließen hier nur Hypothesen zu. Die Bedingungen der Forschung waren jedoch in Ungarn vorteilhafter als in Westeuropa, wo bei der Untersuchung der Ereignisfolge und des Mechanismus der Ansiedlung zu viel früheren, an Quellen viel armseigeren Zeiten zurückzugreifen war.

Am klarsten prägt sich noch die im 13—14. Jahrhundert stattfindende Entwicklung der oben geschilderten und später trotz der Zerstörungen noch viele Jahrhunderte lang geltenden Siedlungsstruktur, vor allem der auf das Hufensystem aufgebauten Straßendörfer ab.

Es bestehen archäologische, urkundliche, indirekte und direkte Beweise dafür, daß sich in diesen Zeiten im ungarischen Siedlungsbestand eine Art »Ballung« abspielte. Aus Ergebnissen der Ausgrabungen kann man die sich im 13—14. Jahrhundert vollziehende Auflösung einer großen Masse von kleinen Siedlungen der frühen Arpaden-Zeit verfolgen, vor allem dort (aber nicht allein dort), wo der Großteil der Gemarkung nur zur Viehhaltung oder zur Fischerei geeignet war. Anderswo, auf weiteren, für den Ackerbau besonders geeigneten Geländen lebten und gediehen zur gleichen Zeit die Dörfer weiter und es konnte in jenen eine größere Regelmäßigkeit, die häufige Anlage von Kirchen und anspruchsvolleren Wohnbauten beobachtet werden.¹⁹ An der Stelle der früheren, in die Erde gegrabenen Lehmhütten entstanden in ansteigender Zahl aus der Erde hervorragende, hie und da bereits einen Übergang zum zweiteiligen Haus bildende, an vielen Orten aus Holz, Stein, Ziegel gebaute Wohnobjekte.²⁰ Die Urkunden geben bekannt, daß eine große Zahl der (vor allem durch Dienstleutenarbeit bebauten und in dieser frühen Zeit auch praedia genannten) Fronhöfe unbewohnt geworden ist, genau wie etwa 80 Prozent

¹⁹ J. Kovalovszki, 1960. 33—36., 1965. J. Kovalovszki, 1971. 26., 188. B. Szöke, 1955. 86—90. I. Méri, 1952. 57—58. Gy. Módy, 1965. 133—48., 1974. 31. I. Valter, 1964. 137. I. Valter, 1974. 17. B. Horváth, 1971. 35. Zum Vorgang der zur ungarischen in vielem analogen Siedlungsbällung in Osteuropa s. A. Krenzlin, 1959. 156—57., 169. Aus den Friedhöfen der Gemarkung der Haufendörfer frühzeitig besetzter deutschen Gebiete stellt sich das Bild der ehemaligen verwüsteten, bzw. eingeschmolzenen Weiler zusammen. Vgl. noch: W. Rusiński, 1962. 48—78., H. Mortensen, 1958. 17—35., W. Abel, 1961. 39—48.

²⁰ I. Méri, 1964. 45—49. I. Szabó, 1969. 29., 33.

anderer durch die Endung der Namen erkenntlichen Dorfkeimen. An der Stelle des »praedium«-s blieb manchmal nur das Gebäude der alten »curia« stehen, und oft zog auch der Herr in eine seiner größeren Siedlungen. Zur gleichen Zeit jedoch gibt es auch Belege über weiterlebende, aus »praedium« (»curia«) zum Dorf (villa) gewordenen oder neugebauten Siedlungen. Das praedium Zápolya im Komitat Pozsega wurde vom 13. zum 14. Jahrhundert genauso zur »possessio«, zu einem Dorf mit Kirche, wie das praedium Kölcsé im Komitat Szatmár zwischen 1181 und 1332.²¹

Vielleicht irrt man sich nicht, wenn man eine der Hauptbeweggründe dieser »Ballung« in denjenigen Änderungen sucht, die bereits seit langem in den Methoden des Ackerbaus anreiften. Die Verbreitung der Ackerbaukultur — vom 13. Jahrhundert an auch durch den Getreideanspruch der Handwerker- und Handelsleute der wachsenden Städte angespornt — erreichte zu dieser Zeit solche Maße, daß es anstatt der am leichtesten anbaubaren Böden, die erschöpft wurden bzw. ausgingen, nötig wurde, an mehr und mehr Stellen schwerere Böden aufzubrechen, dichtere Wälder und Röhrichte zu roden. Es gab immer weniger Gemeinschaften, die sich nicht die Mühe gegeben hätten wenigstens das Brotgetreide für eigenen Bedarf zu erzeugen. Es wurde Zeit, den Gebrauch des mehrerseits schon früher bekannten Beetpfluges allgemeiner zu verbreiten, und die alten Ackerfelder, deren Erholungszeit infolge der größeren Inanspruchnahme immer kürzer wurde, aufzufrischen.²² Dies konnte durch die planmäßigere Leitung des Hausens der Abfalldünger gebenden Vieher und durch die außerordentliche Einschätzung der auf diese Weise bedüngten Felder erreicht werden, vor allem aber durch die planmäßigere Wechselung der bebauten Äcker und der Brachfelder. Nach den Initiativen der »Musterwirtschaften« des Benediktiner-Ordens, die bereits in den vorigen Jahrhunderten westlichen Methoden folgten und deren Werk jetzt von den Zisterziensern fortgesetzt wurde, ging man je mehr zu den Varianten der Zwei- und Dreifelderwirtschaft der Feldgemeinschaft über. Die Gemengelage der Ackerparzellen, anderswo die ausgeteilten »sortes«, »iugera«, Gewanne — wie sie in unseren Urkunden beschrieben werden — lassen die Folgerung ziehen, daß den Mitgliedern der Feldgemeinschaften ihre Bodenanteile ungefähr von dieser Zeit an Jahr zu Jahr durch »Pfeilwurf« aus den der Qualität der Markung entsprechend abgesonderten Gewannen zugeteilt wurden, und daß ebenfalls in dieser Zeit damit begonnen wurde, den Drittel (andermal die Hälfte) der Felder alle drei (zwei) Jahre, in regelmäßigen Perioden ruhen zu lassen.²³

²¹ I. Bolla, 1961. 103—104. L. Makkai, 1958. 68., 82—84. I. Balogh, 1953. 143—49., I. Szabó, 1963. 301., 307—10., 315—20., 324—28.

²² M. Belényesy, 1956. (Fdm.) 522. I. Bolla, 1961. 119.

²³ I. Bolla, 1961. 102—103. M. Belényesy, 1956. (Fdm.) 523. 1960. 102. Gy. Györffy, 1963. 258., 260. Frühere Daten, die auf den Beginn hinweisen: L. Makkai, 1974. 32—33. Unsere ersten Daten über die Zwei- und Dreifelderwirtschaft stammen von der Mitte des 14. Jahrhunderts: I. Szabó, 1969. 59.

Dieses komplizierte, jedoch bessere Ergebnisse versprechende Bodennutzungssystem konnte in größeren Gemeinschaften erfolgreicher wirken. So gelang es — nachdem die Bewohner mancher Hirtensiedlungen durch Berufswechsel auch schon früher geläufig zu den größeren Bauerngemeinden umsiedelten — zu der Auflösung vieler solcher kleineren Siedlungen, deren Bewohner nebst Viehhaltung und Fischerei sich auch mit Ackerbau beschäftigten. Nach Mitte des 13. Jahrhunderts war dazu ein außerordentlicher Anlaß, daß der Mongolensturm und nachher die große Pest Tausende von Ortschaften vernichtete, und in den Zeiten der Reorganisation erschloß sich die Möglichkeit, neue, den bisherigen gegenüber zielmäßigere Formen zu wählen. Als die Bevölkerungszahl infolge der Zerstörungen der großen Katastrophen zurückfiel und ein Teil der umfangreichen Ackerfelder (vor allem die mit schwachem Boden oder die ungünstig gelegenen) vorübergehend oder endgültig unbebaut bleiben mußte, wurde durch diesen Vorgang auch nur der konzentriertere, zeitgemäßere Anbau der zurückgebliebenen Felder beschleunigt.

Gleichzeitig bedrängten die Vorbilder der sich vermehrenden befestigten Städte und die Entwicklung der Bautechnik zur Gründung größerer, sicherer Dörfer, anstatt den Wiederaufbau der ehemaligen anzuspornen.

Über die hier beschriebene Änderung des äußeren Bildes der Siedlungsstruktur hinaus erfolgte jedoch — in engem Verbündnis derselben — auch eine innere Änderung. Die durch die Mönchsorden und eingewanderte Herren vermittelten ausländischen Erfahrungen, genau wie das Beispiel der auf königlichen Gütern lebenden Völkern und verschiedener angesiedelten »hospites« verhalf den Besitzern allmählich zur Erkenntnis: unter entsprechenden Bedingungen ist es lohnender, die selbständig gemachten, »auf den Boden gesetzten« Untertanen zu besteuern, als die Dienstleute im eigenen Betrieb zu beschäftigen. Der Entwicklungsstand der Marktverhältnisse und der Geldwirtschaft ermöglichten es bereits, daß die Hersteller ihre Produkte gegen Geld verwerten, und daß ihr so gezogener Gewinn ihnen als census entnommen werden konnte; einen anderen Teil ihrer Produkte gaben sie unmittelbar ab. Die wichtigste Bedingung der neuen Ordnung — daß nämlich das steuer- und dienstleistende Volk bei ihrem Beruf, in ihrem Dorf verbleibe, und so ihren Pflichten lückenlos nachkomme — war durch die Einführung der entwickelteren Formen der Ackerbauwirtschaft und des Steuersystems gegeben. Damit aber die Herrschaft ihre Lage für noch sicherer fühlt, mußte auch der Wohnsitz des Steuer- und Dienstleistenden (sein Obdach, die Wirtschaftsgebäude, seine Ausrüstung und Tiere) endgültig, gebunden bestimmt werden, zu seiner Hofstelle (laut früherer Terminologie *mansio*, *curia*, *fundus*, später *ülés* = Sitz, *sessio*, *telek* = Hufe) aus der gemeinsamen Gemarkung ein entsprechender Anteil zugesichert werden. Die Anpassung zur seit längerer Zeit ausgebildeten europäischen Hufenorganisation war auch in dieser Hinsicht nicht schwer.

Hatten die Schenkungsurkunden in Ungarn im 11—12. Jahrhundert noch nur die Anzahl der Dienstleute und die Gesamtfläche des Feldes angegeben, handelte es sich 1217 schon um Hofstellen und zu diesen gehörende Felder, Weingärten (*mansiones cum terris et vineis*). So wurde endlich, um die Wende des 13—14. Jahrhunderts, das System der Ackerfeld- und Wiesen-»Appertinenzien« der Hofstellen (*»sessiones«*) allgemein. (In dieser frühen Zeit war die Größe einer Hufe im Durchschnitt ein halber — ein dreiviertel »Pflug«, ca. 60—90 Joch, des späteren nur noch gegen 30—40 Joch.)²⁴ Die *hospites* der Abtei Jászó zahlten 1243 ihr *terragium* von 3 Silber-pondus bereits nach Hufen.²⁵ Diese Ausbildung von Hufen (Hofstellen und ihre »Appertinenzien«) ging an vielen Stellen als Erfolg eines jahrzehntelangen Prozesses vor sich und erfolgte fast unmerkbar; andertwärts war sie zeitgebunden. Parallel geschahen die Regelung der Siedlung (die Gruppierung der früher zerstreuten Obdächer in »Reihen«, Straßen) und die Abänderung der Ackerbenutzung sowie des Anbausystems.

Der Vorgang dieser inneren Umgestaltung wurde (der anderen, der Übersiedlung und Neubesiedlung ähnlich) zwar von der Grundherren geleitet, doch in beiden Fällen kam auch dem aus unfreiem Stand emporstrebenden, für sich selber auf die Art der *hospites* ein verhältnismäßig frei verfügbares Haus und Boden, sowie freies Umsiedlungsrecht beanspruchenden armen Volk eine aktive Rolle zu. Diese Schicht kämpfte, wenn es nötig war — sich auf die Kraft der organisierten Dorfgemeinschaft stützend — für ihre »Hörigenrechte«, und wenn es so weit kam, sicherten sich ihre Mitglieder vorteilhaftere Bedingungen, indem sie zu einem anderen Herren umzogen, oder gar die Flucht ergriffen.²⁶ Der Vorgang begann zuerst bei der Bevölkerung der zeitgemäß wirtschaftenden kirchlichen und königlichen Güter, und entfaltete sich in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts auf den Besitzen der weltlichen Herren, die ihr Eigentum in dieser Zeit kräftig vermehrten und nach der Mongolenverheerung mit ansteigendem Arbeitskraftmangel zu kämpfen hatten. Die Kleingutbesitzer bestanden am krampfhaftesten und längsten auf das Beibehalten ihrer kleinzahligen Dienstleute. Die Grundsätze der Änderung reiften in den über engere Boden verfügenden und gleichzeitig entwickelteren Landteilen rascher an, als in den rückständigeren.²⁷

*

²⁴ L. Makkai, 1974. 29—31. M. Belényesy 1955. 80—84. I. Szabó, 1969. 14—16. T. Hoffmann, 1973. 14—18. Besteuerung und Ortsgebundenheit: G. Duby, 1962. 166.

²⁵ I. Bolla, 1961. 116. Die früheste Spur aus 1177: L. Makkai, 1974. 36.

²⁶ Ebenda 98—115. I. Szabó, 1963. 302—10. L. Makkai, 1958. 64., 67—68., 82—84.

²⁷ Zur Verbreitung der Dreifelderwirtschaft: M. Belényesy, 1956. (Angaben) 188.

Die große Änderung der Struktur widerspiegelt sich auch in den Perioden der Verwüstung der Dörfer und Hufen in Ungarn. Das Siedlungsnetz des Landes vor dem 13. Jahrhundert — später wird es hier noch eingehend behandelt — war noch nicht so fest, daß die in dieser Zeit zerfallenden Dorfkeime viel mehr als einige archäologischen Spuren hinter sich gelassen hätten, und auch ihr Zerfallen würde schwerlich unter den Begriff der Verwüstung fallen. Der Anfang der Verwüstung kann also auf das 13. Jahrhundert verlegt werden. Als Wegweiser zur nächsten Periodengrenze dient die vergleichende Untersuchung der Verwüstungen aufgrund der landschaftsgeschichtlichen Monographien und der archäologischen Geländeforschungen. Aus den ersteren geht es hervor, daß der Verwüstungsvorgang der Dörfer nach dem 14. Jahrhundert auf das Minimum sank;²⁸ in Zusammenhang damit legt die Archäologie die Verheerung der vor der Türkenherrschaft ohne Einwohner gebliebenen ungarländischen Dörfer größtenteils auf die Zeit vor dem 15. Jahrhundert zurück.²⁹

Die Erklärung der Änderung ist vorhanden. Seit Mitte des 14. Jahrhunderts sprechen auch die Quellen nicht mehr über solche erbarmungslose Volksausrottungs-Feldzüge oder Krankheiten, wie sie es früher gab: der Mongolensturm 1241—42, die Kriegsserie des anarchischen Zeitalters, oder »der schwarze Tod« von 1348—49. Die verheerenden Kräfte am Ende des Mittelalters — kleinere Binnenkriege, Seuchen, Hungersnot und Überschwemmungen, sowie die Erschöpfung der schwächeren (oder weitgelegenen) Ackerfelder und demzufolge die Umsiedlung der Hörigen in andere Gegende — alle diese Kräfte waren in Ungarn weniger stürmisch als die vorherigen und auch ihr Streufeld war gleichmäßiger. Ihnen zufolge — zur gleichen Zeit der durch ganz Europa entlangrollenden Verwüstungswelle — wurden jetzt 50—60% der Bauernhufen der zurückgebliebenen Dörfer leer.³⁰ Zu dieser Zeit konnten sich die Übersiedelnden bereits in Städten, Agrarstädten und Dörfern mit besseren Gemarkungen niederlassen, bzw. bei Grundherren, die bessere Bedingungen zusagten.

Alles nebeneinandergestellt wird also die Periode zwischen 1200—1350 mit Recht als die klassische Epoche der Verwüstung der Dörfer in Ungarn betrachtet, und die grundlegende Ursache der Vernichtung vieltausender Dörfer nebst dem Mongolensturm in der landweiten Umgestaltung gesucht.³¹

*

²⁸ F. Maksay, 1971. 82—83.

²⁹ I. Valter, 1964. 137. Etwa 10% der vor der Türkeninvasion existierten, ca. 21 000 ungarischen Siedlungen wurde bereits vor der Schlacht bei Mohács unbewohnt: laut Berechnungen von I. Szabó, 1966. 187.

³⁰ I. Szabó, 1938. 16—21.

³¹ I. Szabó, 1966. 185.

Nun müssen wir in der Zeit weiter zurückgehen und untersuchen, wann und auf welche Weise sich die seit dem 13—14. Jahrhundert gut verfolgbaren Siedlungsformen vorher entfalteten. Von den bisherigen geht nur hervor, daß die Umgestaltung — deren wichtigsten Etappen in der endgültigen Stabilisierung der zeitgemäßen Ackerbaukultur, des Hörigensystems und der Hufenordnung aufzufinden waren — zweifellos das Vorherrschender Varianten der Straßendorfformen über die ganze Siedlungsstruktur mit sich brachte. (Es ist selbstverständlich nicht zu bezweifeln, daß einige mehr oder weniger regelmäßige, sich nach den Linien von Landstraßen oder Gewässern richtende Siedlungen auch schon früher existiert haben.)

Die Haufendörfer und Weiler können zu gleicher Zeit kaum anders aufgefaßt werden, als Überreste der vor der Umgestaltung auch auf größeren Gebieten verbreiteten archaischeren Formen. Wie wir bereits darauf hingewiesen hatten, konnten beide ihre Existenz nicht in letzter Linie Naturumständen verdanken: die Haufendörfer hatten ihren Sitz vor allem auf den beschützteren, über besseren Boden verfügenden Flecken der offenen, trockenen Ebenen, wo der Wassermangel der Umgebung, das Ausgelieferstein gegen menschliche und tierische Angriffe die Ansammlung der Menschen beschleunigte. Die Weiler aber sind für solche gegliederte, an Niederschlag und Wald reiche Gegende charakteristisch geworden, wo der Gegensatz zwischen dem zur Verfügung stehenden umfangreichen Terrain und der durch Rodung brauchbar gewordenen geringen Fläche groß war. Gleichzeitig ist es zweifellos, daß bei der Ausbildung der Formen neben den Naturfaktoren auch die gesellschaftliche Lage der Ansiedler, ihre Beschäftigung als Viehhälter, Ackerbauer, Fischer, ihre ethnischen Stammesunterschiede nicht ohne Einfluß blieben. Die bisherige Forschung jedoch kann diesbezüglich kaum etwas mit Sicherheit feststellen, vor allem wegen der geringen Zahl der bewerteten Siedlungsüberreste vor dem 13. Jahrhundert.

Aus den Siedlungen des der ersten Ansiedlung unmittelbar folgenden zehnten Jahrhunderts konnten nur die Wohnsitze des Gemeinvolkes, der Mittelschicht der Krieger und der Vornehmen klar voneinander entschieden werden, teils mittels der Ordnung ihrer Grabstätten.³² Die sich ungeordnet anhäufenden, ausgebreiteten Domizile des Gemeinvolkes können mit Recht als das Vorhergehende der Haufensiedlungen angesehen werden. Während jedoch des späteren die Umgestaltungsaktionen die ungeordneten Hüttengruppen der Dienstleute überall liquidierten, wo die Betonung auf der Ackerbaukultur beruhte, wurde auf den Gebieten der Steppenviehhaltung auch des späteren leichter von der Einführung der regelmäßigen Hufen- und Straßenordnung abgesehen. Andererseits wurden die ehemaligen Siedlungen des Gemeinvolkes während der Jahrhunderte in vielzähligen Orten zu wohlhabenden Ort-

³² I. Dienes, 1974. 15—18. F. Maksay, 1971. 30—31.

schaften, vielerorts sogar zu Agrarstädten. Solche hatten, in Besitz ihrer Privilegien, die Möglichkeit, auf ihre alte Siedlungsordnung (auf die Haufendörfer) zu bestehen.

Die andere Reliktform, die der Weiler, führen wir auf die bereits vom 10. Jahrhundert an feststellbaren kleinen, regelmäßigeren Hüttenreihen zurück, in denen scheinbar die einer Rangordnung entsprechende innerliche Struktur durch einen obligatorischen und traditionellen Organismus bestimmt worden ist, und bei deren Bewohner — annehmbar — auch die Praxis durch die Regelung der Erbfolge und der Besitzverteilung der Nachkommen allgemein wurde, daß die männlichen Nachkommen (ausgenommen den jüngsten, zurückbleibenden Sohn) anstatt der Ausbreitung der Siedlung weiterzogen und samt ihren Dienstleuten neuere kleine Siedlungen bildeten. Dadurch gewannen teils die älteren Söhne eine wirtschaftliche Selbständigkeit, teils wurde gehofft, durch die Aufteilung des Feldes und des Viehbestandes der Krieger, den wirksameren Schutz der Gesellschaft und die größere Sicherheit des Viehbestandes zu erreichen.³³ (Gleichzeitig konnten die größeren Weiden im gemeinsamen Besitz bleiben.) Die Anzahl dieser kleinen Krieger-Siedlungen stieg bedeutend an, als die sich seit dem Ende des 10. Jahrhunderts organisierende Staatsmacht es für richtig fand, die hartnäckigen heidnischen Hirtengemeinschaften zu zerstreuen, und im Laufe von Umgruppierungsaktionen neue und aber neue, der Sicherheit dienende Siedlungen zu schaffen. Des weiteren kann zwar die bei den Friedhöfen des 10. Jahrhunderts ersichtliche regelmäßige Kleinreihenform nicht aufgefunden werden, doch unter den Nachkommen der Krieger-Mittelschicht, den adeligen Kleingutsbesitzern hat die fortlebende Sitte des »Ausschwärmens« auch in der späteren Arpaden-Zeit zahlreiche Kleinsiedlungen ins Leben gerufen, die, nachdem ihre Bewohner die volle Freiheit erworben hatten, bereits ungebundenerer Formen erhielten. Aus dem Gut einzelner Grenzwachen-Sippchaften schieden mehrerwärts neue und aber neue Siedlungen aus. Auf dem Grund des Hanva-Geschlechtes z. B. (Komitat Gömör) stand Anfang des 11. Jahrhunderts nur eine Hütten- (bzw. Zelt-)gruppe, im 13. Jahrhundert bereits 12 aneinander grenzende Dörfer. Kleine Siedlungen von Bächertälern steckten ebenda eine bedeutende Zeit lang unter der Decke einheitlicher Namen, solange bis in Urkunden vom Ende des Mittelalters ihre späteren individuellen Namen nicht erschienen.³⁴ Es ist nicht zu bezweifeln, daß die südwestungarischen Weiler der Grenzwachen und anderer Kriegsvölker auch deswegen so klein bleiben konnten, weil die Tradition der raschen Aussiedlung auch in jenen Zeiten (mindestens aber bis zum 16. Jahrhundert) aufbewahrt wurde, als dies andertwärts längst unzeitgemäß geworden ist.³⁵ In den nahe-

³³ Zur Erbfolge der Nomaden s. I. Dienes, 1974. 13—14.

³⁴ B. IIa, 1940. 2—15., 53—72.

³⁵ F. Maksay, 1971. 104. In dem Werk von R. Müller (1971. [Göcsej], 83—84.) wird die Entwicklung der Weiler von Göcsej — auf das Mittelalter datiert — ebenfalls mit den individuellen Interessen der unabhängig gewordenen Kleinbesitzern erklärt.

liegenden kleinen Hörigendörfern zeigten sich die Formen nicht so charakteristisch; hier wirkte neben den Naturverhältnissen nur das Beispiel der Nachbarschaft, jedoch auch das Beispiel der Siedlungen fremder Ethnik aber ähnlicher Lage jenseits der Landesgrenze. Die Tatsache, daß das System auch bei ihnen einigermaßen erhalten werden konnte, geschah nicht zuletzt deswegen, weil bei der Reorganisation solcher abgelegenen, unter schlechteren Verhältnissen lebenden, meistens Viehzucht treibenden Dörfer selbst die rationell wirtschaftenden Grundbesitzer nicht genügendmaßen interessiert waren.

Es scheint ein eigenartiger Widerspruch zu sein, daß die durch die Verwaltung kaum beschränkten Kleinadligen oder andere, von der Macht der Grundbesitzer mehr befreiten Elemente bei dem weiteren Ausbau ihrer Siedlungen teils den Weg der engeren »Häufung«, teils im Gegensatz dazu lockere, zerstreute Formen wählten. Es ist jedoch leicht einzusehen, daß es sich in beiden Fällen um die Abweichung von den typischen, im Land verbreitetsten Formen handelt, und daß eben diejenigen, die von den Gebundenheiten frei waren, die Möglichkeit hatten, den alltäglichen Typ mal so, mal anders, doch stets ihrem eigenen Gefallen und den landschaftlichen und wirtschaftlichen Gegebenheiten entsprechend zu ändern.

*

Wie es sich bereits bei der genetischen Verfolgung der obigen drei Siedlungsformen erwiesen hatte, muß man als ein zentrales und sehr komplexes Problem der Siedlungsgeschichte betrachten: wo, in welchem Maße und wie lange sich die jeweilige Bevölkerungszunahme im Rahmen der *alten* Ortschaften und wo sie sich *außer* ihnen abspielt, weiterhin: welche Bewegkräfte auf die in diesem Verlauf erfolgten Änderungen wirken. Wir möchten hier jetzt diese Fragen aus dem Gesichtspunkt des gesamten ungarischen Siedlungssystems klarstellen.

Das Ausziehen der Dorfbewohner, die Einführung der Bevölkerungszunahme in neue Siedlungen war nicht nur in den Herbergen der Krieger-schicht (später der Schicht der Kleinadeligen) üblich, es brachen — vom 10. Jahrhundert an eine lange Zeit hindurch — häufig auch Siedlergruppen von den Wohnsitzen des armen Volkes auf. Durch die Konsolidierung der Umstände nämlich — nach der kriegerischen Epoche der Landnahme — war es nicht mehr nötig, daß sich die Bevölkerung gegen die Gefahren schütze und in größere Gruppen sammelndränge. Die stufenweise Ausbreitung des ungarischen Siedlungsgebietes konnte durch die Besetzung der anfangs unbesiedelt oder kaum bewohnt hinterlassenen Grenzgebiete und durch die Besiedlung der »Lücken« (z. B. der Sicherheitsgebiete zwischen den einzelnen Sippen)

ruhig vor sich gehen.³⁶ Im großen Ganzen spielte sich dieser Prozeß, wenn man die Unterkunfts- und die Lebensverhältnisse betrachtet, im Zeichen des Kompromisses mit immer ungünstigeren Gebieten ab. Das arme Volk geriet nach der Entwicklung der Staatsmacht und des feudalen Grundbesitzsystems immer mehr in eine abhängige Lage von den kirchlichen und weltlichen Grundherren, vielerseits von den örtlichen Vertretern der Königsmacht selbst, und die neuen Eigentümer bewegten auch neuere Siedlungsvorgänge. Ein Teil der neuen Siedlungen wurde gleichfalls durch die Aufteilung der größeren Grundbesitze zwischen den Erben und durch die bessere wirtschaftliche Nutzung der von den Erben neu in Besitz genommenen Gebiete ins Leben gerufen; der neue Besitzer wies seine zahlreichen Dienstleute oder einen Teil dieser auf seine neu erworbenen Ackerfelder, fallweise zog er auch selbst hin. Auch die Kirchen machten ihre Güter durch Besiedlung nutzbar. Diese neu begründeten Siedlungen jedoch — da sie kein militärisches Ziel hatten — trugen nicht mehr die Merkmale der kleinen, regelmäßigeren Wachsiedlungen, und spalteten sich — vor allem wegen der unterschiedlichen Erbfolge — auch nicht so rasch wie jene.

Die von der Landnahme an gerechneten 4 Jahrhunderte wurden auch auf diese Weise zur Epoche der fortwährenden Wucherung des ganzen Siedlungsbestandes, wie dies in den Landschaftsmonographien aufgrund der durch die Sprachkunde chronologisch datierten Ortsnamentypen und unmittelbar, durch geschriebene Quellen bewiesen worden ist. Diese langfristige Tendenz der Streuung hatte eine große Erhöhung der Anzahl der Siedlungen, andererseits die Verminderung oder wenigstens Stagnation ihrer durchschnittlichen Bevölkerungszahl zur Folge. Die 6—12 000 Siedlungen (laut anderer Schätzungen 3300—10 000) des 11. Jahrhunderts konnten im Durchschnitt von 20—30 Familien bewohnt gewesen sein (die Zahl der Bewohner des Landes war um 1 Million).³⁷ Bis zum 13. Jahrhundert stieg die Zahl der Siedlungen auf 13—16 000 (die Einwohnerzahl auf 2 Millionen), wobei der Durchschnitt der Dorfbevölkerungszahl stagnierte, mit jener der Landnahmeepoche verglichen sogar geringer wurde.³⁸

Diese Tendenz der Zerstreung wurde durch die bereits erörterten Änderungen des 13—14. Jahrhunderts in entgegengesetzte Richtung gelenkt. Nach der großen Verwüstung und später, nach dem Wiederaufbau an weniger, doch günstigeren Stellen blieb der Prozeß der »Ballung« dauerhaft, da ja die oben erwähnten Bewegungskräfte der großen Umbildung auch später die je größere Anzahl der zusammenbleibenden Bevölkerung erforderten. Derselbe Prozeß wurde auch von der größeren Eigentumskonsolidation erfordert,

³⁶ Die Wogen der »Expansionsspannung« zogen sich zwischen dem 10. und 14. Jahrhundert von den westlichen Gebieten des Landes langsam dem Osten zu: I. Szabó, 1941. 27—29.

³⁷ R. Müller, 1973. 62.

³⁸ Ebenda 63. A. Pálóczi Horváth, 1973. (Demogr.) 60—61.

die ihrerseits den häufigen Gutsverteilungen des 13—14. Jahrhunderts zwangsweise folgte. Die anwachsenden Agrarstädte und die sich in besserer Lage befindlichen Dörfer zogen die Einwohner in erhöhtem Maße an. Unter Burgen des Königs und der Herren, Gespanen- und Bischofssitzen lagen bereits Städte mit 1—2000 Einwohnern.

Die oben erkannte alte Methode der Dorfgründung wurde vom 14. Jahrhundert an immer unzeitgemäßer und immer seltener. Wenn sich auch wohlhabende Gutsbesitzer erlauben konnten, an einer fernen Stelle der Gemarkung ihres Dorfes durch die Kraft ihrer Dienstleute eine Rodung aufbrechen zu lassen, um einen Ackerbau- und Viehhaltungsbetrieb zu erhalten, so reichte diese Aktion nicht mehr so, als früher zur Schaffung einer neuen Siedlung vollen Wertes. In der Gemarkung des Dorfes Folkusy im Komitat Zala hatte Herr Herbord auf einer Insel eine eigene Residenz (*residentiam fecisset personalem*), daneben sein Ackerfeld.³⁹ Georg Gortvai, Gutsbesitzer von Gömör, erhielt seine adelige Kurie »auf der gemeinsamen Weide«,⁴⁰ und Dietrich Rajki besetzte auf seinem Grundbesitz im Komitat Zala Ackerfelder für seine »ländliche Kurie«.⁴¹ Einer der Teilbesitzer von Gernyeszeg (Siebenbürgen) bekam bei der Besitzteilung die Genehmigung, sich seinen Wohnort »außerhalb des Dorfes« auszuwählen.⁴² Es gab auch solche reiche Herren, wie z. B. comes Mike in Felsőörs, dessen umschanzte Kurie, »Palast« von den einwohnenden Dienstleuten und der nebenan liegenden Wirtschaft versorgt worden ist, ohne daß in seiner Nähe Hörigen gelebt hätten.⁴³ Dörfer kamen folglich neben solchen Wohnorten nirgends zustande.

Die Hörigen wurden eher durch ihren spezifischen Beruf von dem einheitlichen Block der bäuerlichen Hofstellen getrennt: auf zwei kleinen Inseln des Dominiums Lendva lebten 1389 — von anderen fern — eine, bzw. zwei Imkerfamilien; der vierte Bienenzüchter wohnte mit seinen Söhnen wahrscheinlich auch in einer einzelhofartigen, gesonderten Siedlung.⁴⁴ Auf dem Weinberg eines Dorfes im Komitat Vas hatten Hörige und Kätner ständigen Wohnort.⁴⁵

Doch weder diese, noch andere ähnlich kleine Siedlungen wurden nicht mehr zu Dörfern. Das Wachstum, das das Land an Siedlungsbestand im 14—15. Jahrhundert noch aufwies, ergab sich beinahe ausschließlich aus der Niederlassung nicht ungarischer, vorwiegend als Hirten lebender Volksgruppen der Landesränder.

³⁹ 1356. Zala m. okl. I. 567.

⁴⁰ 1506. in quodam pascuo communi vulgariter pasth nuncupato: OL. Dl. 69 512.

⁴¹ 1521. pro curia sua campestrali recepit terras arabiles in ortu suo: OL. Dl. 67 662.

⁴² 1446. pro domo et curia . . . extra seriem . . . possessionis: Teleki okl. II. 25.

⁴³ J. Major, 1960. 39.

⁴⁴ ZsO. I. 105.

⁴⁵ 1523. »in promontorio vinearum« wohnende 2 Hörige, »in montibus vinearum« wohnende Söllner: OL. Dl. 38 335.

Anstatt der Gründung von neuen Siedlungen wurde immer mehr die stufenweise Ausbreitung der alten allgemein: Errichtung von neuen Straßen und Dorfteilen in der Verlängerung der Häuserreihen oder hinter den Gärten. Der Gebrauch der spontanen »Ausschwärmung« wurde immer mehr von der planmäßigen Gruppierung abgelöst.⁴⁶

*

Wir haben es versucht, die beiden einander ablösenden Grundrichtungen der Entwicklung und der inneren Bewegung des ungarischen Siedlungsnetzes von Anfang an zu verfolgen und ließen der Einfachheit halber außer Rücksicht, daß dieses Siedlungsnetz im ersten Zeitabschnitt noch aus solchen Einheiten bestand, die ihren Platz wechselten und die zur dauernden Ortsgebundenheit 1—2 Jahrhunderte benötigen. Über diesen, lehrreichen Vorgang stehen kaum schriftliche Quellen zur Verfügung; bis jetzt versuchten die Forscher die Entwicklung vor allem aufgrund archäologischer Funde und ethnographischer Beschreibungen der Siedlungsverhältnisse anderer Steppenvölker zu verfolgen. Als heimische Analogie können die Kenntnisse über die Lebensumstände der einige hundert Jahre nach den Ungarn eingesiedelten kumanischen und jazygischen Massen angewandt werden. Diese Völker — abgerechnet eine sicherlich geringe Schicht der Ackerbauer — lebten Mitte des 14. Jahrhunderts noch in Zelten und hielten sich nicht lange an einer Stelle auf: die aus der kumanischen Sippe Csértán in den 1390-er Jahren wegziehenden 12 kumanischen Familien hatten auch »Filzhäuser« in ihrer neuen Siedlung.⁴⁷ In dem Fall der ihre Siedlung wechselnden Kumanen mußte man ihre Absicht »der Niederlassung nach christlichen Gewohnheiten« gesondert betonen,⁴⁸ das andere Mal mußten sie gemahnt werden, »ohne Wechseln des Wohnortes« in ihrer Siedlung zu bleiben.⁴⁹ Jedoch blieb ihre dauernde, unruhige Umsiedlung solange zwanghaft nötig, bis sie vor allem aus extensiver Viehzucht lebten und bis der Anspruch ihrer Herden an Weiden sich eben nicht verminderte.

Auf diese Weise kam bei dem Seßhaftwerden der Kumanen-Jazygen genauso der Verbreitung des Ackerbaus eine entscheidende Rolle zu, wie wir

⁴⁶ Dies wird auch durch die neuesten örtlichen Untersuchungen der Archäologie bewiesen: R. Müller, 1973. 67. — Die deutschen Siedlungsforscher schreiben ebenfalls von der Änderung des »Siedlungswillens« in den letzten Jahrhunderten des Mittelalters: in diesen Zeiten war es nur mehr üblich, die alten Siedlungen auszubreiten, während früher auch neue besiedelt worden sind: H. Mortensen, 1961. 221.

⁴⁷ Duodecim Comanos filtreras domus habentes: Zichy okl. II. 269. Bei den archäologischen Forschungen wird neuerdings hervorgehoben, daß bereits die Gesellschaft der einziehenden Kumanen durch Ackerbauer-Elemente differenziert war. Es wurden jedoch auch Reste der kumanischen Heidenbestattung vom 13. Jahrhundert gefunden: A. Pálóczi Horváth, 1972. 201—202. A. Pálóczi Horváth 1973. (Kumanen) 246. A. Pálóczi Horváth 1974. 257—258.

⁴⁸ 1354. more Christianorum in eisdem residendo . . . compromittens se . . . velle descendere et in eisdem observata orthodoxa (!) more et ritu Christianorum commorari: I. Gyárfás, III. 489.

⁴⁹ 1367. absque aliqua permutacione seu alienacione habitacionis: ebenda III. 503.

dies auch als die Vorbedingung der sich im 13—14. Jahrhundert entwickelnder ungarischen Siedlungsstruktur angemerkt hatten; der Unterschied besteht nur darin, daß es sich dort um das Entstehen eines entwickelteren, unter feudalen Verhältnissen als »endgültig« zu betrachtenden Systems handelte, und dass dafür die Festwerdung eines höheren Grades der Ackerbaukultur sowie anderer Vorbedingungen (Markt usw.) unerlässlich war. Im Fall der Kumanen genügte zur Anregung des Niederlassungsprozesses die stufenweise Verarmung der nomadischen Hirtengesellschaft und das Erlernen der primitiven Methoden des Ackerbaus. Unsere Urkunden erstatten bereits im 14. Jahrhundert über einige, die benachbarten Ackerfelder erobernden, »wegpflügenden« Jazygen Bericht, später immer häufiger auch über die eigenen Ackerfelder, Gärten der Jazygen und Kumanen.⁵⁰ Zur gleichen Zeit ist es nicht zu bezweifeln, daß sich bei ihnen die Bedeutung der Steppenviehzucht noch lange kaum verringert hat: von den im Jahre 1423 aufgezählten 11 »Praedien« der Kumanen von Szombatszállás weist nur der Name einer einzigen auf Ackerbaukultur hin, die Mehrzahl hat zweifellos den Zielen der Viehzucht gedient.⁵¹ Die Änderung der Lebensweise wurde dadurch beschleunigt, daß aus den früher auch aus ethnischen und sprachlichen Unterschieden sich verschlossenen kumanisch-jazygischen Massen immer mehr Familien ausschieden und in sesshafte Ackerbaudörfer umsiedelten, an ihre Stelle aber — wahrscheinlich im ähnlichen Prozent — an die bäuerliche Lebensweise gewöhnte ungarische Gruppen strömten. Unter den Bewegkräften dieses Fluktuationsprozesses bekam die Flucht genauso eine Rolle, wie die planmäßige Besiedlung und Entführung auf durch Krieg, Epidemien oder anderes Elend verwüstete, neu verliehene Grundstücke.

Die Kirche machte große Anstrengungen, um die kumanischen Heidentum zurückzudrängen, die feudale Ordnung in jeder Richtung zu festigen. Bei dieser Bestrebung konnte der Klerus die bereits allgemeingültiges Besitzrecht erworbene kumanisch-jazygische Aristokratie als seinen natürlichen Verbündeten betrachten, da diese ja die neuartigen Einkommen an fest ansässigen Bauernfamilien leichter eintreiben konnte als an herumirrenden Hirtensippen.⁵² Die hohe Geistlichkeit berief sich nicht vergebens auf die Erfolge, die ihre Missionäre bei dem früher samt Zelt, Familie und Vieh je nach Belieben von einem Landteil zum anderen wandernden Volk erreichten,⁵³ sie wiesen auch nicht vergebens auf die Inbrunst der bekehrten Kirchengründer hin:⁵⁴ die neben den früheren Namen der Nomadensiedlungen parallel auftauchenden kirch-

⁵⁰ 1366. ebenda 502., ebenda 520—24. 1433. Fejér X/7. 463. 1472. I. Gyárfás, III. 670—71. 1506. ebenda 722—25.

⁵¹ Ebenda 578.

⁵² Zur Umgestaltung der kumanisch-jazygischen Gesellschaft und zum Verlauf des Sesshaftwerdens s. Gy. Györffy, 1953. 250—75. M. Kring, 1932. 47—63., 185—86.

⁵³ 1399. *seque pro eorum libito de patria ad patriam dictae provinciae cum eorum tentoriis, familiis et peculis transferebant*: Fejér X/2. 671.

⁵⁴ 1472. I. Gyárfás, III. 670—71.

lichen Ortsnamen (z. B. descensus Cumanorum Ujzallas alio nomine Zakeghaz)⁵⁵ zeugen dafür, dass tatsächlich mehr und mehr Zeltengruppen ihre eigenen Kirchen bekamen und sich dadurch zu Zentren verwandelten, die auch die Wanderlust der ferneren Umgebung bremsen und die zur Niederlassung geneigten Familien anzogen.

Der langsame, zwei-drei Jahrhunderte inanspruchnehmende Prozeß der Einbürgerung bäuerlicher Lebensform ist in der schriftlich festgehaltenen ehemaligen Terminologie der kumanisch-jazygischen Siedlungen getreu widerspiegelt. Die einstweiligen Wohnsitze der langfristig »um« Orte, »im Kreis« der Dörfer lebenden Gruppen⁵⁶ wurden meist mit den Worten »descensus«, auf ungarisch »szállás«, seltener »népe« (Volk) angemerkt, und oft durch den Namen des Hauptes der dort wohnenden Verwandtengemeinschaft oder durch den Namen der Sippe voneinander unterschieden (Kolbász szállása, Vajkun népe, usw.)⁵⁷. Vom Ende des 14. Jahrhunderts jedoch — wie bereits erörtert — erschienen parallel auch die auf erbaute Kirchen hinweisenden Namen, und fast parallel dazu wird in mehreren Urkunden anstatt »descensus« bereits »possessio« geschrieben. Ein andermal werden »Besitzteile in den szállás« (portiones in descensibus, portiones possessionariae seu descensionariae) genannt, das einerseits ein Zeichen dafür ist, daß die ehemaligen kumanischen Sippenhäupter bestrebt waren, zu gleicher Zeit der Erwerbung des Adels auch ein den Verhältnissen des entwickelten ungarischen Feudalismus entsprechendes Besitzrecht sich zu sichern,⁵⁸ andererseits aber auch beweist, daß diese »descensus« langsam auch mehrere Züge des ungarischen Bauerndorfes aufnahmen. Die gemischte Anwendung der Bezeichnungen descensus, possessio, villa, daneben auch predium und die auf Haus und Grund hinweisenden ungarischen Wortzusammensetzungen übergaben letzten Endes ihren Platz erst im 14. Jahrhundert der Landeterminologie, und schlossen damit eine langfristige Entwicklung ab.⁵⁹

Das Ungarntum beging einen bedeutenden Teil dieses Weges bereits in seiner früheren Heimat, jedoch spätestens unmittelbar nach seiner hiesigen Niederlassung, noch vor der Organisierung und des Eingriffes der Staats-

⁵⁵ 1389. ebenda III. 511. Ebenda: in descensu Cumanorum circa ecclesiam beatorum Fabiani et Sebastiani martirum. Desweiteren: 1395. (Csonkaszentmiklós): ebenda III. 225–26. 1455. (die aus Stein gebaute Kirche »Hontos« in der kumanischen Hauptmannschaft Hontos und andere Kirchen): Zichy okl. IX. 444–45.

⁵⁶ 1325. Yazones circa Chabam commorantes: Strig. III. 61. 1349. Comanis in circuitu villarum Abad et Thomeymunustura vocatarum residentibus: Bánffy okl. I. 164–65. 1424. Comanis . . . prope . . . Kechkemeth ac circa civitatem Bechee commorantibus: Pest m. okl. 149–50.

⁵⁷ 1389. Csáky okl. I. 161–162. 1395. I. Gyárfás, III. 525–26.

⁵⁸ 1345. I. Gyárfás, III. 525–26. 1406. ZsO. II/1. 543–44. 1419. I. Gyárfás, III. 565–68. 1455. Zichy okl. IX. 444–45.

⁵⁹ 1436. I. Gyárfás, III. 598–99. 1448. ebenda 620–21. 1449. ebenda 621–22. 1449. ebenda 622–23. 1462. OL. Dl. 15 695. 1513. I. Gyárfás, III. 732. 1521. ebenda 749–53. 1522. Károlyi okl. III. 139–44.

macht; höchstwahrscheinlich in langsamerem Tempo als die Kumanen und damals noch unter wenig äußerem Einfluß. Die Völker des Kasarenreiches, zu denen im 7—9. Jahrhundert auch die Ungarn zählten, führten laut der Beweise von zeitgenössischen Beschreibungen und Ausgrabungen der sog. Saltovo-Majaker Kultur in ihren ständig werdenden Siedlungen auch Pflug- und Hackkultur. In ihren von Handelsleuten und Handwerker bewohnten Marktorten entfaltete sich ein städtisches Leben.⁶⁰ Dementsprechend beschäftigte sich ein nicht unbedeutender und mit der Zeit und der relativen Beschränkung der Weiden anwachsender Teil der ungarischen Bevölkerung des 9—10. Jahrhunderts bereits auch mit Getreidebau und Gartenbau,⁶¹ und da der Schauplatz der Arbeit dieser Schicht — zugleich der ständige Wohnort der Landwirte — mit den »Winterwohnsitzen« der in der Sommerzeit noch nomadisierenden Hirten identisch war, wechselten — gleichzeitig mit der Selbsthaftwerdung dieser Wohnsitze — auch die Hirten immer seltener und in engerem Kreis ihren Platz. Auf diese Weise versteht es sich von selbst, daß diese Wohnsitze (»szál-lás«) — ihre Zahl betrug nach der Landnahme einige Tausende — zu den Keimen der späteren Dörfer wurden.⁶² Ihr Dasein und ihre immer festere Ortsgebundenheit ist von unserer archäologischen Forschung durch Ausgrabungen zahlreicher, von der Landnahme an ein-zwei Jahrhunderte lang ununterbrochen benutzten Friedhöfen und Siedlungsresten bewiesen worden.⁶³

Der Prozeß der stufenweisen Einstellung der wandernden Lebensweise gewann nach dem Abschluß der Beutenkriegszüge eine mächtige Anspannung: das Entfallen des Gewinnes durch die Beuten mußte durch intensivere Arbeit ersetzt werden (so durch die weniger extensive Form der Viehhaltung und durch den Ackerbau), wozu der Zeitüberschuß der zu Hause gebliebenen Arbeitskräfte die Möglichkeit gab. All dies hat zu der Konsolidierung der gebundeneren Lebensweise beigetragen.

Ferner kam die bereits aus dem Beispiel der Kumanen bekannte, durch äußere Machtmittel unterstützte und deshalb beschleunigte Entwicklung an die Reihe. Der sich entwickelnde ungarische Staat — nachdem er, wie bereits geschildert, seit Ende des 10. Jahrhunderts mächtige Gebiete in Besitz nahm — zertrümmerte oder siedelte je nach seinem Gefallen die sich an die noch restlich bestehende nomadische Lebensform hartnäckig haltenden Familien, Gemeinschaften um. Ein großer Teil der ihren Wohnsitz einst oft wechselnden kriegerischen Mittelschicht — wie dies aus dem Verlassen ihrer alten Heiden-

⁶⁰ I. Dienes, 1974. 28. A. Bartha, 1968. 8—31. S. A. Pletneva, 1967. 50.

⁶¹ Laut Feststellung von Archäologen und Ethnographen benützten die landnehmenden Ungarn einen relativ entwickelten Pflug mit Sech und Schar; er kann als Übergang zur asymmetrischen Form angesehen werden: R. Müller, 1971. (Honfogl.) 258. I. Balassa, 1973. 239—41., 261. usw. folg. Die Kritik des letzteren: L. Makkai, 1974. 26.

⁶² I. Szabó, 1966. 12—61.

⁶³ P. Patay, 1957. 64—65. Gy. Módy, 1965. 133—43. Die ideenreiche archäologische Rekonstruktion (aufgrund der Lagerichtung der Gräber) der Ortsveränderung bzw. der »Winter- und Sommerwohnsitze«: Zs. Csalog, 1969. 186—197.

friedhöfen hervorgeht — wurde parallel mit dem Aufgeben ihrer früheren Unabhängigkeit zur Wahl eines ständigen Wohnortes gezwungen.⁶⁴ Bekannt sind das Gesetz des staatsgründenden Königs Stephan über die Pflicht von je 10 Dörfern zum Bau je einer Kirche, und die ergänzende Bestimmung, die die Spendung der zur zeitgemäßen Versorgung der Kirchen benötigten Ackerbaubetriebende, Zugvieh, Kühe, Kleintiere vorgeschrieben hatte; oder die Gesetze der Könige Ladislaus und Koloman über den Verbot der Umsiedlung der Dörfer mit Kirche. Bekannt sind die strengen Verfügungen gegen die Herumschweifer; dadurch sollte erreicht werden, daß diejenigen Elemente, die krampfhaft auf ihre »alte Freiheit« bestanden, in die neue feudale Ordnung, d. h. in den Grundbesitz und Bereich eines Herren, Bischofs oder Gespans gezwungen werden.⁶⁵ Bei der praktischen Durchführung dieser Anordnungen wirkten nebst dem König vor allem die Kirchen (erstens die Ordenshäuser der Benediktiner) und die ausländischen Donatäre in erster Linie mit, durch Gründung »allodialer« Ackerbau- und Viehzuchtbetriebe, durch Verbreitung zeitgemäßerer landwirtschaftlicher Geräte und Methoden, sowie durch Forderung der Ackerbauprodukte von ihren Dienstleuten. Die Kolonisation der in westlichen Ländern geworbenen Acker- und Weinbauern, Handwerker begünstigte die weitere Verbreitung der den Lebensbedingungen mehrerer Menschen dienenden Produktionszweige und — gleichzeitig — der ortsgebundenen Lebensweise.

All dies führte nicht nur zur Ortsgebundenheit der ehemaligen »Winterwohnsitze«, sondern beschränkte auch die Wanderzonen der nur in einem Teil des Jahres dort wohnenden Steppenhirten und die Zahl der wiederholt aufbrechenden Familien und Familienmitgliedern. Die »Sommerwohnsitze« der Hirten und Fischer gelangen teilweise ganz in die Nähe der »Winterwohnsitze«, und gliederten sich teils ganz an diese; hie und da nahmen sie das zwei- oder dreifache der festeren Siedlungsfläche ein, wie dies z. B. bei den Ausgrabungen in Doboz oder Kardoskút ersichtlich ist. Ein anderer Teil der »Sommerwohnsitze« verblieb jedoch noch auf den fernen Inseln und Weiden, wie dies z. B. auf der Insel Bodrogköz anzunehmen ist. Die Lebensart der in der Nähe oder Ferne lebenden Steppenhirten unterschied sich nicht wesentlich voneinander: die Reste der materiellen Kultur der in Zelten oder zusammengebastelten Saison-Hütten lebenden, ihr Essen auf offenem Feuer, in »Töpferkesseln« kochenden Halbnomaden, »ansiedelnden Nomaden« sind auf ungarischem Boden und außerhalb des Landes in osteuropäischen Steppengebieten in großer Anzahl und lange Zeit hindurch aufzufinden.⁶⁶

Die Änderung der Siedlungsstruktur des Landes wird auch dadurch widerspiegelt, daß die lateinischen Namen des Zeltens, des Hauses und der Hütte

⁶⁴ I. Dienes, 1965. 102.

⁶⁵ P. Váczy, 1958. 313. Gy. Bónis, 1959. 512. E. Lederer, 1959. 121.

⁶⁶ B. Szöke, 1955. 86–90. J. Kovalovszki, 1964. 135. J. Kovalovszki, 1960. 38. I. Méri, 1952. 57–58. I. Méri 1964. 2–3., 45. I. Valter, 1964. 137. I. Fodor, 1975. 257–261.

bereits in Urkunden des 11. Jahrhunderts parallel erscheinen, während in den Gesetzen keine Zelte mehr erwähnt werden. Zeitgemässe Beschreibungen schildern — die nicht viel später eintreffenden Zustände annehmbar antizipierend — bereits ein Bild der zu den europäischen Agrardörfern äquivalenten, geschlossenen einheimischen Siedlungen.⁶⁷ Die letzten Angaben, die über die Ortsveränderung der ungarischen Dörfer berichten, stammen vom Anfang des 12. Jahrhunderts. Es ist nicht auszuschließen, daß diese beschränkte Ortsveränderung nicht nur durch die nach neue Weiden dürstenden Herden, sondern auch durch den Bedarf der Ackerbauern auf jüngeres, weniger erschöpftes Ackerfeld erfolgte. Wie es dem auch sei, konnte der deutsche Reisende in der Mitte des Jahrhunderts in Ungarn nur noch von periodischen Zeltbewohnern hören, und es ist anzunehmen, daß sich auch diese Nachricht nur auf die nach den Ungarn eingesiedelten Petschenegen bezogen hat.⁶⁸

Der Prozeß der Stabilisierung der Siedlungen konnte auch durch unsere archäologische Forschung von Anfang an verfolgt werden: die im 10. Jahrhundert noch selten, im 11. Jahrhundert jedoch häufig nebeneinander angelegten ungarischen und slawischen Friedhöfe, die Ortsgebundenheit der Mehrzahl der Grabstätten der armen ungarischen Bevölkerung nach der offiziellen Christianisierung, später die stufenweise Verödung der Heidenfriedhöfe zwischen dem Ende des 11. und der Mitte des 12. Jahrhunderts, die vom Ende des 11. Jahrhunderts immer häufiger erbauten Dorfkirchen mit christlichen, regelmäßiger proportionierten Gräbern, die Entwicklung der Baukultur: all dies widerspiegelte eine stufenweise Änderung der Siedlungsstruktur in bezug auf die Ortsgebundenheit.⁶⁹

Die dichtere Bevölkerung der westlichen Landteile wurde auf ihren intensiver bebauten Feldern rapider zur Auflösung der halbnomadischen Lebensweise gezwungen als die der östlichen Gebiete. Die in unseren Urkunden früher erscheinenden Dorfnamen der westlichen Teile widerspiegeln auch die frühere Festsetzung der Siedlungen. In engeren Rahmen konnte die gleiche chronologische Verschiebung zwischen den Gebieten der beiden Donaufern des ehemaligen Komitats Pest beobachtet werden. Unter den Ortsnamen des spärlich bewohnten, schwächer gedeihenden, wirtschaftlich zurückgebliebenen Teiles

⁶⁷ I. Szabó, 1966. 8—13.

⁶⁸ P. Váczy, 1958. 304., 313. I. Szabó, 1966. 30—33. L. Makkai, 1958. 68. Gy. Györffy, 1970. 236.

⁶⁹ B. Szőke, 1955. 86—90. B. Szőke, 1954. 135. B. Szőke, 1959. 38., 44. G. Fehér, 1956. 33—36. I. Dienes, 1965. 97—98., 103. Gy. Módy, 1965. 133—35., 141—43. I. Valter, 1964. 136—37. — Selbstverständlich kann keine Rede davon sein, daß sämtliche sich im 13—14. Jahrhundert stabilisierenden ungarischen Agrardörfer die unmittelbaren Nachfolger irgendeines »Winter-Wohnsitzes« gewesen wären, die Einstigen konnten ja den endgültigen Ort auch an einer bis dahin noch nie besiedelten Stelle auswählen, selbst wenn sie — wie es meist auch der Fall war — innerhalb der Grenzen desselben Besitzes (derselben Siedlung) verblieben. Auf der anderen Seite jedoch würden wir ebenfalls einen argen Irrtum begehen, wenn wir es annehmen würden, daß die großen wirtschaftlich-gesellschaftlich-topographischen Änderungen die völlige Auflösung der früheren Gemeinschaften zur Folge hatten.

zwischen Donau und Theiß gibt es viel mehr Namen des späteren Types als im entwickelteren transdanubischen Teil; die Siedlungen des ersten blieben viel länger winzig, beweglich, als diejenigen des rechten Donauufers.⁷⁰

*

Bis die große Änderung der Struktur im 14. Jahrhundert zu Ende kam, war auf ungarischen Gebieten die Lebensweise der Wanderhirten-Vorgänger selbst bei den alten Leuten nur aus der Tradition bekannt, und die Stellen der ehemaligen »Sommerwohnsitze«, Zelten wurden bepflanzt, von Sand bedeckt.

Auch nur in einem Teil der viele Tausende zählenden, geordneten Straßendörfer dieser Zeiten konnten die Bewohner davon wissen, daß an der Stelle oder in der Nähe ihrer Siedlung nicht viel früher noch ein Durcheinander von Hüttengruppen stand. Diejenigen jedoch, die in Weilern oder in ungeordneten Haufensiedlungen lebten, übten ihre tägliche Arbeit — ohne daß nur einer von ihnen daran gedacht hätte — unter lebenden Resten von Siedlungstraditionen mehrerer Jahrhunderte aus.

Übers. von A. Vékási

Literatur und Verkürzungen

W. Abel: Verdorfung und Gutsbildung in Deutschland zu Beginn der Neuzeit: Zeitschrift für Agrargeschichte und Agrarsoziologie 1961.

Anj. = Codex diplomaticus Hungaricus Andegavensis. Red. I. Nagy, Gy. Tasnádi Nagy. I—VII. Budapest 1878—1920. (Monumenta Hungariae Historica, Diplomata.)

I. Balassa: Az eke és a szántás története Magyarországon. (Die Geschichte des Pfluges und des Pflügens in Ungarn.) Budapest 1973.

I. Balogh: Adatok az Alföld középkori régészetéhez (Angaben zur Archäologie der Tiefenebene im Mittelalter): Archaeologiai Értesítő 1953.

Bánffy okl. = Oklevéltár a Tomaj nemzetségbeli losonczi Bánffy család történetéhez. (Urkundenbuch zur Geschichte der Familie Bánffy aus Losoncz, vom Geschlecht Tomaj.) Red.: E. Varju, B. Iványi. I—II. Budapest 1908—28.

A. Bartha: A IX—X. századi magyar társadalom. (Die ungarische Gesellschaft des 9—10. Jahrhunderts.) Budapest 1968.

M. Belényesy: A földművelés fejlődésének alapvető kérdései a XIV. században (Grundfragen der Entwicklung der Ackerwirtschaft im 14. Jahrhundert): Ethnographia 1954—55.

M. Belényesy (Angaben): Angaben über die Verbreitung der Zwei- und Dreifelderwirtschaft im mittelalterlichen Ungarn: Acta Ethnographica 1956.

M. Belényesy (Fdm.): A földművelés Magyarországon a XIV. században (Der Ackerbau in Ungarn im 14. Jahrhundert): Századok 1956.

M. Belényesy: Képzett település és gazdálkodás kapcsolata néhány Zala megyei irtásos falunál egy 1460-as határjárás alapján (Die Beziehung der umfriedeten Siedlungsform und Wirtschaft in einigen Rodungsdörfern des Komitates Zala aufgrund eines Flurbeganges vom Jahre 1460.): Ethnographia 1958.

⁷⁰ L. Makkai, 1958. 65—66. Die Stabilisierung der Siedlungen ging vom 12. Jahrhundert an auch auf polnischem Boden vom Westen in Richtung Osten vor sich: J. Rutkowski, 1927. 5.

M. Belényesi: A permanens egymezős földhasználat és a két- és háromnyomásos rendszer kialakulása a középkorban (Die Entwicklung der permanenten Einfelderwirtschaft und des Zwei- und Dreifeldersystems in Ungarn im Mittelalter): Ethnographia 1960.

I. Bolla: A jobbágytelek kialakulásának kérdéséhez. A »curia« és a »mansio« terminusok jelentésváltozása az Árpádkorban (Zur Frage der Entstehung der Bauernhufe. Die Änderung der Bedeutung der Ausdrücke »curia« und »mansio« im Zeitalter der Arpaden): Annales Universitatis Scientiarum Budapestiensis . . . Sectio Historica 1961.

Gy. Bónis: Válasz Váczy Péter »Néhány kérdésére« (Antwort auf »Einige Fragen« von Péter Váczy): Századok 1959.

Csáky okl. = Oklevéltár a gr. Csáky család történetéhez (Urkundenbuch zur Geschichte der Familie Csáky). I. 1–2. Budapest 1919–21. (A körorsszei és adórjáni gr. Csáky család története.)

Zs. Csalog: Zum Nomadismus der landnehmenden Ungarn: Viehwirtschaft und Hirtenkultur. Red.: L. Földes. Budapest 1969.

I. Dienes: Über neuere Ergebnisse und Aufgaben unserer archäologischen Erforschung der Landnahmezeit: Móra Ferenc Múzeum Évkönyve 1965.

I. Dienes: A honfoglaló magyarok (Die landnehmenden Ungarn.) Budapest 1974. (2. Auflage).

DI. = Mohács előtti oklevelek gyűjteménye. (Sammlung der Urkunden vor Mohács).

G. Duby: L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval I–II. Paris 1962.

G. Fehér: A Dunántúl lakossága a honfoglalás korában (Die Bevölkerung Transdanubiens im Zeitalter der Landnahme): Archaeologiai Értesítő 1956.

Fejér = Codex diplomaticus Hungariae ecclesiasticus ac civilis. Stud. et op. G. Fejér I–XI. Buda 1829–44.

I. Fodor: Cserépüstjeink származása (Ursprung unserer »Töpferkessel«): Archaeologiai Értesítő 1975.

I. Gyárfás: A jász-kunok története (Geschichte der Jazygen und Kumanen) I–IV. Kecskemét, Szolnok, Budapest. 1870–85.

Gy. Györffy: A kunok feudalizálódása (Die Feudalisierung der Kumanen): Tanulmányok a parasztság történetéhez Magyarországon a 14. században. (Abhandlungen zur Geschichte des Bauerntums in Ungarn im 14. Jahrhundert.) Red.: Gy. Székely, Budapest 1953.

Gy. Györffy: Az Árpádkori Magyarország történeti földrajza. (Historische Geographie Ungarns im Zeitalter der Arpaden.) I. Budapest 1963.

Gy. Györffy: A magyar falurendszer kialakulásának kérdéséhez (Zur Frage der Entwicklung des ungarischen Dorfsystems): Ethnographia 1970.

T. Hoffmann: A településtörténet határai (Die Grenzen der Siedlungsgeschichte): A településtörténeti kutatás módszerei (Methoden der Forschung der Siedlungsgeschichte) Veszprém 1973.

B. Horváth: Az Árpád-kori falukutatások eredményeiről. (Über Resultate der Dorfforschungen des Arpaden-Zeitalters.) Budapest 1971. (Régészeti füzetek)

B. Ila: Település és nemesség Gömör megyében a középkorban (Siedlung und Adel im Komitat Gömör im Mittelalter): Turul 1940.

Károlyi okl. = A nagy-károlyi gr. Károlyi család oklevéltára. (Urkundenbuch der Familie Gr. Károlyi von Nagy-Károly.) Zum Druck vorbereitet von K. Géresi, I–V. Budapest 1882–97.

J. Kovalovszki: Ásatások Szarvas-környéki Árpád-kori falvak helyén (Ausgrabungen an Stellen von Dörfern aus der Arpaden-Zeit in der Umgebung von Szarvas): Archaeologiai Értesítő 1960.

J. Kovalovszki: A dobozi és bashalmi Árpád-kori ásatások (Die Ausgrabungen aus der Arpaden-Zeit in Doboz und Bashalom): Folia Archaeologica 1964.

J. Kovalovszki: Orosháza és környéke a magyar középkorban (Orosháza und seine Umgebung im ungarischen Mittelalter): Orosháza és néprajza (Orosháza und seine Ethnographie). Orosháza 1965.

J. Kovalovszki: A középkori falvak régészeti kutatása. (Die archäologische Forschung der mittelalterlichen Dörfer.) Budapest 1971.

M. Krings: Kun és jász társadalmelemek a középkorban (Kumanische und jazygische Gesellschaftselemente im Mittelalter): Századok 1932.

E. Lederer: A feudalizmus kialakulása Magyarországon. (Die Entwicklung des Feudalismus in Ungarn.) Budapest 1959.

J. Major: A telektípusok kialakulásának kezdetei Magyarországon (Anfänge der Entwicklung der Hofstellentypen in Ungarn): Településtudományi Közlemények 1960.

L. Makkai: Pest megye története (Die Geschichte des Komitates Pest): Pest megye műemlékei. (Denkmäler des Komitates Pest.) I. Budapest 1958. (Magyarország műemléki topográfiája = Topographie der Kunstdenkmäler Ungarns. Red.: D. Dercsényi.)

L. Makkai: Östliches Erbe und westliche Leihe in der ungarischen Landwirtschaft der frühfeudalen Zeit (10—13. Jh.): Agrártörténeti Szemle 1974. suppl.

F. Maksay: A magyar falu középkori településrendje. (Siedlungssystem des mittelalterlichen ungarischen Dorfes.) Budapest 1971.

I. Méri: Beszámoló a Tiszalök-rázompusztai és Túrkeve-mórici ásátások eredményeiről (Bericht über die Resultate der Ausgrabungen in Tiszalök-Rázompuszta und Túrkeve-Móric): Archaeologiai Értesítő 1952, 1954.

I. Méri: Árpád-kori népi építkezésünk feltárt emlékei Orosháza határában. (Die ausgegrabenen Denkmäler unseres Volksbaus der Arpaden-Zeit in der Gemarkung von Orosháza.) Budapest 1964. (Régészeti füzetek)

Gy. Módy: A téglási ásátás településtörténeti vonatkozásai (Siedlungsgeschichtliche Beziehungen der Ausgrabungen in Téglás): A Debreceni Déri Múzeum Évkönyve 1965.

Gy. Módy: A középkori fejlődés a XVII. század közepéig (Die mittelalterliche Entwicklung bis zur Mitte des 17. Jahrhunderts): Tanulmányok Sarkad múltjából. (Abhandlungen aus der Vergangenheit von Sarkad.) Red.: Gy. Komoróczy (1974.)

H. Mortensen: Die mittelalterliche deutsche Kulturlandschaft und ihr Verhältnis zur Gegenwart: Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte 1958.

H. Mortensen: Über einige Probleme deutscher geographischer Forschung: Geografiska Annaler 1961.

R. Müller (Göcsej): Régészeti terepbejárások a göcseji »szegek« vidékén és településtörténeti tanulságaik. (Archäologische Geländeforschungen auf dem Gebiet der »szeg« in Göcsej und deren siedlungsgeschichtliche Lehren.) Zalaegerszeg 1971.

R. Müller (Honfogl.): Adatok a honfoglaló magyarság földműveléséhez (Angaben zur Ackerwirtschaft der landnehmenden Ungarn): Ethnographia 1971.

R. Müller: A középkori településhálózat kutatásának problémái (Probleme der Forschung des mittelalterlichen Siedlungsnetzes): A településtörténeti kutatás módszerei. (Methoden der siedlungsgeschichtlichen Forschung.) Veszprém 1973.

H. J. Nitz: Die ländlichen Siedlungsformen des Odenwaldes. Heidelberg-München 1962.

OL = Országos Levéltár (Ung. Landesarchiv).

A. Pálóczi Horváth: A felsőszentkirályi kun sírlelet (Der kumanische Grabfund in Felsőszentkirály): Cumania 1972.

A. Pálóczi Horváth (Demogr.): Régészeti és demográfiai módszerek Árpád-kori településtörténeti kutatásainkban (Archäologische und demographische Methoden bei unserer siedlungsgeschichtlichen Forschung der Arpaden-Zeit): A településtörténeti kutatás módszerei (Methoden der siedlungsgeschichtlichen Forschung) Veszprém 1973.

A. Pálóczi Horváth (Kunok): A magyarországi kunok régészeti kutatásának helyzete (Die Lage der archäologischen Forschung der Kumanen in Ungarn): Folia Archaeologica 1973.

A. Pálóczi Horváth: A kunok megtelepedése Magyarországon (Die Ansiedlung der Kumanen in Ungarn): Archaeologiai Értesítő 1974.

P. Patay: Adatok a nógrádi dombvidék X—XI. századi településtörténetéhez (Angaben zur Siedlungsgeschichte der Hügellandschaft von Nógrád im 10—11. Jahrhundert): Archaeologiai Értesítő 1957.

Pest m. okl. = L. Bárfai Szabó: Pest megye történetének okleveles emlékei. (Urkunden der Geschichte des Komitates Pest.) Budapest 1938.

S. A. Pletneva: Ot kotschevii k gorodam. Moskau 1967. Materialy issledovania po archeologii SSSR.

W. Rusiński: Wüstungen. Ein Agrarproblem des feudalen Europas: Acta Poloniae Historica 1962.

J. Rutkowski: Histoire économique de la Pologne avant les partages. Paris 1927.

G. Schwarz: Allgemeine Siedlungsgeographie. Berlin 1959. (Lehrb. der allg. Geogr., hrsg. v. F. Obst.)

Sopron m. okl. = Sopron vármegye története. Oklevéltár. (Geschichte des Komitates Sopron. Urkundenbuch.) Red.: I. Nagy. I—II. Sopron 1889—91.

M. Sorre: Les fondements de la géographie humaine. III. L'habitat. Paris 1952.

Strig.: Monumenta ecclesiae Strigoniensis. Ed.: F. Knauz, L. Crescens Dedek. I—III. Esztergom 1874—1924.

I. Szabó: Hanyatló jobbágyság a középkor végén (Sinkendes Bauerntum am Ende des Mittelalters): Századok 1938.

- I. Szabó: A magyarság életrajza. (Biographie des Ungarntums.) Budapest 1941.
- I. Szabó: A prédiium (Das Praedium): Agrártörténeti Szemle 1963.
- I. Szabó: A falurendszer kialakulása Magyarországon (X—XV. sz.). Entwicklung des Dorfsystems in Ungarn, 10—15. Jh.) Budapest 1966.
- I. Szabó: A középkori magyar falu. (Das mittelalterliche ungarische Dorf.) Budapest 1969.
- B. Szőke: Adatok a Kisalföld IX. és X. századi történetéhez (Angaben zur Geschichte der Kleinen Ung. Tiefebene im 9—10. Jahrhundert): Archaeologiai Értesítő 1954.
- B. Szőke: Cserépbográcsaink kérdéséhez (Zur Frage unserer »Töpferkessel«): Archaeologiai Értesítő 1955.
- B. Szőke: A bjelobrdoi kultúráról (Über die Kultur von Bjelobrdo): Archaeologiai Értesítő 1959.
- Sztáray okl. = A nagymihályi és sztárai gr. Sztáray család oklevéltára. (Urkundenbuch der Familie Gr. Sztáray von Nagymihály und Sztára.) Red.: Gy. Nagy, I—II. 1887—89.
- J. Stelmach: Istoritschnii rozbitok silskich poseleny na Ukraini. Kiev 1964.
- Teleki okl. = A római szent birodalmi gr. széki Teleki család oklevéltára. (Urkundenbuch der Familie Teleki von Szék.) Red.: S. Barabás, Budapest 1895.
- P. Váczy: A korai magyar történet néhány kérdéséről (Über einige Fragen der frühzeitigen ungarischen Geschichte): Századok 1958.
- I. Valter: Régészeti adatok a Bodrogtörzsi honfoglaláskori településtörténetéhez (Archäologische Angaben über die Siedlungsgeschichte des Bodrogtörzsi im Zeitalter der Landnahme): Herman Ottó Múzeum Évkönyve 1964.
- I. Valter: A Bodrogtörzsi honfoglaláskori és középkori településtörténete (Siedlungsgeschichte des Bodrogtörzsi im Zeitalter der Landnahme und im Mittelalter): Agrártörténeti Szemle 1974.
- É. Veres: Jobbágytelek és parasztgazdaság az örökös jobbágyosság kialakulásának korszakában. (Bauernhufe und Bauernwirtschaft im Zeitalter der Entwicklung der Erbsuntertänigkeit.) (Im Band mit gleichem Titel.) Budapest 1966.
- B. Zaborski: Über Dorfformen in Polen und ihre Verbreitung. Breslau 1930.
- Zala m. okl. = Zala vármegye története. Oklevéltár. (Geschichte des Komitates Zala. Urkundenbuch.) Red.: I. Nagy, D. Véghely, Gy. Nagy. I—II. Budapest 1886—90.
- Zichy okl. = A zichi és vásonkeői gr. Zichy-család idősb ágának okmánytára. (Urkundenbuch des Seniorenzweiges der Familie Gr. Zichy von Zich und Vásonkeő.) Red.: Imre Nagy, Iván Nagy, D. Véghely, E. Kammerer, P. Lukcsics. I—XII. Pest, Budapest 1871—1931.
- ZsO. = Zsigmondkori oklevéltár. (Urkundenbuch der Zeit Sigismunds.) Zusammenge stellt von E. Mályusz. I—II. Budapest 1951—1958.

[Система венгерских аграрных поселений в средневековье

Ф. МАКШАИ

Резюме

Век и характер письменных источников позволяли исследователю структуры и форм поселений средневековой Венгрии в первую очередь изготовить реконструкцию уже окончательно укрепленного положения поселений 14—16. столетий. К этой реконструкции оказали полезную помощь ему результаты археологии, лингвистики и этнографии, и не в последнюю очередь (относительно территории изобавленной от турецкого опустошения) анализ географических карт 17—18. вв.: последние же большей частью показывают ту же самую картину, которая вырисовывается по описаниям средневековых дипломов.

Всеобщей известной формой поселений данного периода оказалась деревня с улицей. Среди столько же её вариантов хорошо узнаваемы расширяющийся посередине «Штрасенангердорф», потом поселение с многими улицами, поселение «рыхлого» типа, пестрѐнное незастроенными участками и обработанными землями или вариант, сплавивающий в отдельных секторах кучу домов. Деревня с улицей часто окружалась лежащими в непосредственном продолжении внутренних парцелл т. н. «подсадовыми» пашнями частного пользования. Другие пашни околицы обрабатывались сначала по системе чередования полей под паром, а с 14. века всё чаще разделившись на участки обрабатывались по системе

севооборота; внутри «открытых полей» общины были огорожены только отдельные аллодиальные земли, части особой обработки и свежие рубки.

Описанная выше (и действительная через долгих столетий эпохи феодализма) картина образовалась в течение 13—14. вв. Мелкие животноводческие и рыбацкие поселения и небольшие помещицье хозяйства ранней эпохи династии Арпадов распались в это время (период между 1200—1350 годами является классическим этапом средневекового разрушения деревень в Венгрии), тем временем более обширные, особенно пригодные для земледелия деревни увеличивались, строились в них лучшие дома, их порядок стал более регулярным. На фоне этих изменений стояло более обширное распространение более современных средств и методов аграрного производства; последние же увеличивали привлекательность пахотной культуры, в больших коллективах они были более используемы, чем в маленьких посёлках а барам позволили предоставить самостоятельность служащим им людям, производящим больше, чем в предыдущем, и после регулирования местожительства и земель последних (внедрение европейской системы крепостных парцелл) надёжно взysкивать от них необходимые услуги. Люди, доставляющие эти услуги, разумеется, сами же стали заинтересованными во внедрении нового порядка и чтобы достигнуть этого, сами выступали застрельщиками. Преобразование было ускорено и тем обстоятельством, что после нашествия татар и большой эпидемией чумы приходилось восстанавливать несколько тысяч поселений и это восстановление могло происходить под знаком более совершенной строительной техники.

С наступлением консолидации процесс разрушения поселений остановился, с тех пор лишь крепостные парцеллы остались в большом количестве без населения по общеизвестным, действующим по всей Европе причинам. Однако среднее число населения деревень начиная с 13—14. вв., несмотря на опустошения парцелл, увеличивалось, ведь основной тенденцией общественного движения стала концентрация населения, сплочение семьей в населенных пунктах меньшего количества.

Относительно этапа перед большим поворотом мы могли сделать вывод из тех двух форм поселений, которые после весьма раннего появления и в своё время вероятного распространения их по стране и при изменившихся обстоятельствах сохранили остатком память эпохи первоначального поселения: 1. Неравномерно нагромождающиеся обширные поселения бедноты 10. века, с одной стороны, консервировались долгое время на территориях пустынного скотоводства, с другой стороны, там, где их жители, которые стали имущими во владении сельско-городских или иных привилегий, имели возможность привязаться к своим традициям поселения. (Поэтому такие нагроможденные деревни и сельские городки остались в самом большом количестве на Большой Венгерской Низменности.) 2. Регулярные, подрядные маленькие поселения боевого среднего слоя эпохи завоевания родины в первую очередь в юго-западном краю страны, особенно в пограничных общинах, сохранили долго прежнюю структуру, поскольку долго действующий порядок наследования этого привилегированного слоя путём расселения потомства всегда воспроизводил мелкие поселения.

Венгерская система поселений период от завоевания родины до 13. в. характеризуется в целом непрерывным рассеянием жителей, заселением необитаемых территорий, основанием новых деревень, постоянным ростом плотности населения.

Венгерская сеть поселенных пунктов в самый начальный период состояла из таких единиц, которые ещё не совсем были идентичны с более поздними аграрными; деревнями, ведь ещё часто меняли своё место. Процесс привязывания к месту — частично по аналогиям последующих эпох — можно вообразить так, что постоянные поселения немалого венгерского хлебопроизводящего и садоводства населения в 9—10. вв. вместе с тем служили зимним поселением кочующих летом пастухов, а эти пастухи с течением времени всё реже и в непрерывно сужающемся кругу меняли место. Таким образом стало много из таких поселений зачатком позднейших аграрных деревень. Процесс с конца 10. века в большой мере ускорился организационно—поселенной работой образующегося венгерского государства, церковных ведомств и приезжих из-за границы и за ними и венгерских господ. После 12. века не имеется ни письменного ни археологического следа передвижения поселений.

Всё говорит о том, что приспособление венгерской структуры поселений к европейской, исполнилось в 13—14. вв.

Der erste Bau von Stauseen und des wassergetriebenen grossen Kehrrades zur Bekämpfung der Wassernot von Zechen

Der Versuch einer Rekonstruktion des Bergbaues von Nagybánya —
Ungarisch Neustadt in den Jahren 1506—1513 durch Johann und
Georg Thurzó von Bethlenfalva*

Von

O. PAULINYI

Nur registriert soll diesmal die allgemein anerkannte Tatsache werden, daß im Hochmittelalter, im Zeitalter des entwickelten Feudalismus — bis zur Entdeckung der Neuen Welt — Ungarn der zweitbedeutendste Goldlieferant der gesamteuropäischen Wirtschaft war. Die erste Stelle, dies jedoch mit großem Vorsprung, nahm das schwarze Westafrika ein.

Die ungarische Forschung hat es nicht unterlassen, dieser Produktion von so hervorragender Bedeutung mit konkreten Zahlen auch quantitativ beizukommen. Von *Bálint Hóman* wurde für das erste Jahrhundert von Mitte des 13. bis jene des 14. ein Jahresdurchschnitt von 1000 kg angenommen.¹ Seine Be-

* Da die Abhandlung deutschsprachig ist, habe ich von den Ortsnamen die deutsche Form beibehalten, soweit diese historisch belegt ist. Die heutige amtliche Namensform ist kursiv gedruckt. Die Namen sind aber in der alphabetischen Reihenfolge der deutschen Namen angeführt. Die Abkürzungen bedeuten: p = polnisch, r = rumänisch, sl. = slowakisch, u = ungarisch. Für Nagybánya habe ich statt »Ungarisch Neustadt« das ungarische Nagybánya beibehalten, da etwa seit dem XVIII. Jahrhundert diese Form auch in der deutschsprachigen Amtskorrespondenz die Oberhand erhält. Die Namensfolge: 1. Bösing = sl. *Pezinok* = u. *Bazin*. — 2. Danzig = p. *Gdansk*. — 3. Großwardein = r. *Oradea Mare* = u. *Nagyvárad*. — 4. Kaschau = sl. *Košice* = u. *Kassa*. — 5. Krakau = p. *Kraków* = u. *Krakkó*. — 6. Kremnitz = sl. *Kremnica* = u. *Körmöcbánya*. — 7. Olkusch = p. *Olkusz*. — 8. Nagybánya — Ungarisch Neustadt = r. *Baia Mare* = u. *Nagybánya*. Veraltete Formen: Frauenseifen oder Neustadt, lateinisch: *Rivulus Dominarum*, u. *Asszonypatata* oder *Zazárbánya*. — 9. Neusohl = sl. *Banská Bystrica* = u. *Besztercebánya*. — 10. Satmar = r. *Satul Mare* = u. *Szatmár*. — 11. Schemnitz = sl. *Banská Štiavnica* = u. *Selmechánya*. — 12. Thorn = p. *Torún*.

Für das Photokopieren bzw. Zeichnen der Abbildungen bin ich meinen Freunden, den Herren *Lajos Kovács F.* in Banská Štiavnica und dem Leiter der Bibliothek am Ungarischen Staatsarchiv in Budapest, *István Bogdán* zu Dank verpflichtet.

¹ *B. Hóman*: A XIV. századi aranyválság — Fejérpataky László-Emlékkönyv (Die Goldkrise des XIV. Jahrhunderts — Gedenkbuch für L. Fejérpataky). Budapest, 1917, S. 221. — *Derselbe*: A magyar királyság pénzügyei és gazdaságpolitikája Károly Róbert korában (Die Finanzen und die Wirtschaftspolitik des ungarischen Königtums unter Karl Robert. O. O. Budapest), 1921, S. 145—150. — Der Verfasser führt als Belege für den bereits im 13. Jahrhundert stattgefundenen Abbau von primären Goldvorkommen allzuoft auch solche Privilegien an, in denen die Bergfreiheit für Gold zwar zugesprochen wird, doch dies nur hypothetisch für den eintretenden Fall, daß man in der Zukunft auf Goldvorkommen stoßen würde. Näheres darüber: *O. Paulinyi*: Nemesfémtermelésünk és országos gazdaságunk általános alakulása a bontakozó és a kifejtett feudalizmus korszakában — 1000—1526 — Gazdag föld,

rechnung scheint aber bereits dadurch ungünstig beeinflusst zu sein, daß er zwei Perioden vereinheitlicht, die von einander grundverschieden und als solche nie auf einen Nenner zu bringen sind. Das 13. Jahrhundert kannte nämlich in Ungarn im großen und ganzen bloß die Goldwäscherei, die Nutzbarmachung der sekundären Ablagerungen, welche zwar ein Produkt von hoher Feinheit lieferten, diese aber nur in relativ mäßigeren Mengen. Dagegen ist das 14. Jahrhundert, insbesondere von seinem zweiten Viertel an, durch die Erschließung und den regelmäßigen Abbau der viel reicheren primären Vorkommen gekennzeichnet. Durch jene von Kremnitz, von Nagybánya (zeitweise auch Frauenseifen oder Ungarisch Neustadt genannt), von Offen- oder Schwendburg, von Großschlatten oder Altenburg und von Kleinschlatten oder Goldenmark.² Erst dem bergwerksmäßigen Abbau dieser Lagerstätten hat Ungarn jene Höhe seiner Goldproduktion zu verdanken gehabt, mit der es alle andere Länder Europas überflügelte. Dieser Tatsache hat Ferenc Kováts, der zweite Urheber einer quantitativen Erfassung, weitgehend Rechnung getragen, als er seine Darlegungen über die »weltwirtschaftliche« Bedeutung des ungarischen Goldes auf die Periode von 1325 bis 1525 (1526 war das Jahr der Türken Schlacht von Mohács) bechränkt hat.³

Die Jahresdurchschnitte nach je 25jährigen Zeitspannen berechnet, nimmt Kováts bis zu jener von 1426—1450 eine steigende, für die restlichen 75 Jahre aber eine fallende Tendenz an. Seine Ziffern stellen jedoch eine sehr schematische Stufenleiter dar. Die Jahresdurchschnitte der einzelnen 25jährigen Zeitspannen werden nämlich in Kilogrammen mit folgenden Mengen angegeben. 1326—1350: 1000; 1351—1375: 1500; 1376—1400: 3000; 1401—1425: 3500; 1426—1450: 4000 (die Kulmination!); 1451—1475: 3500; 1476—1500: 3000; 1501—1525: 2500 kg.

Abgesehen von direkten rechnungsmäßigen Angaben aus den Jahren 1486—1492, welche sich auf die Kremnitzer Kammer beziehen, standen dem Verfasser aus dem Jahre 1480, sowie 1453 nur summarische Aufzeichnungen indirekter Art über die Erträgnisse der einzelnen Berg- und Münzkammern zur Verfügung. Um dieselbe positiv zu deuten, ist vom Verfasser zur verifizierenden Kontrolle auch die Gestaltung des Außenhandels Ungarns mit dem ober- und mitteldeutschen Raum im 15. Jahrhundert, und insbesondere dessen hoch-

szegény ország (Unsere Edelmetallproduktion und die allgemeine wirtschaftliche Gestaltung Ungarns im Zeitalter des anfänglichen und des entwickelten Feudalismus — 1000—1526 — Reicher Boden — armes Land) — Századok, 106, 1972, S. 562, Anm. 5.

² Der Abbau von kleineren primären Goldvorkommen ist allerdings auch für das 13. Jahrhundert nachweisbar. So z. B. in Rimabánya (Rimavská Baňa), in Bösing und ein weiteres Vorkommen östlich von Satmár, aller Wahrscheinlichkeit nach in den westlichen Ausläufern des Avas-Gebirges.

³ F. Kováts: A magyar arany világtörténeti jelentősége és kereskedelmi összeköttetések a nyugattal a középkorban. (Die weltgeschichtliche Bedeutung des ungarischen Goldes und unsere Handelsbeziehungen mit dem Westen im Mittelalter) — Történeti Szemle XI, 1921, S. 104—143, insbesondere 111—119.

passive Bilanz herangezogen. Dies aufgrund der von ihm selbst besorgten musterhaften Bearbeitung der Preßburger Zollregister.

Trotz aller komplexer Methode der überaus inventiösen Untersuchung haben sich die von *Kováts* ermittelten Ziffern nicht als stichhaltig erwiesen. Die etwas später gerade durch ihn bekannt gewordenen rechnungsmäßigen Quellen haben nämlich für die Wende des 15. zum 16. Jahrhundert ein Produktionsvolumen ergeben, welches kaum die Hälfte jener 3000 kg ausmachte, mit denen er den Jahresdurchschnitt der Zeitspanne 1476—1500 berechnete.⁴ Meiner Meinung nach dürfte diese Diskrepanz auch für die vorangehende 75 Jahre des 15. Jahrhunderts geltend gemacht werden. Demgegenüber wäre aber die Produktion des 14. Jahrhunderts, insbesondere jene der Jahre 1326—1376 mit bedeutend höheren Jahresdurchschnitten anzudeuten. Da würden nun auch 3000—4000 kg pro Jahr nicht zu hoch erscheinen. Dies aufgrund der Überlieferung, der zur Folge die Königinmutter Elisabeth, als sie im Jahre 1343 zwecks Regelung der Thronansprüche ihres jüngeren Sohnes Andreas nach Neapel reiste, einen Schatz von nicht weniger als 27 000 Mark (= 6750 kg) Feinsilber und 21 000 Mark (= 5250 kg) Feingold mitgenommen hat.⁵ Es war eben die Periode des Abbaues von der reichen Oxidationszone.

Demnach keine gleichmäßig steigende und fallende Produktionskurve, sondern eine Anfangsperiode von etwa 50 Jahren mit enorm hohen Jahresdurchschnitten und darauffolgend 750 bis 1000 Jahre mit bald stagnierender, bald abflauender Erzeugung.

Die Annahme einer gleichmäßigen Produktionskurve spricht schon allein dafür, daß der Verfasser dem großen Unterschied zwischen der Leistungsfähigkeit der empirischen Technologie und der modernen, auf wissenschaftlich erkannten Naturgesetzen beruhenden Technik nicht zur Genüge Rechnung getragen hat. Seiner Vorstellung nach sollten die im 14. Jahrhundert angeschlagenen reichen Lagerstätten in einem Zug fortschreitend abgebaut worden sein, bis mit der Verarmung der Gänge der weitere Bau sich als nicht nutzbringend erwies. Es ging ihm völlig ab, daß der Mensch der empirischen Epoche bloß auf die ex praxi angeeignete Technologie angewiesen, seine bittere Not mit den Widrigkeiten der unterirdischen Natur hatte. Demzufolge bald da, bald dort beträchtliche Stockungen, wenn nicht gerade Rückschläge in der Erzeugung eingetreten sind.⁶

Eine solche Krisenperiode hat sich in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts auch zu Nagybánya, in dem damals reichsten Goldrevier des Landes eingestellt.

*

⁴ *O. Paulinyi*: Magyarország aranytermelése a XV. század végén és a XVI. század derekán (Ungarns Golderzeugung am Ende des XV. und Mitte des XVI. Jahrhunderts) — A Gróf Klebelsberg Kunó Magyar Történetkutató Intézet Évkönyve VI, 1936. Budapest, S. 32—142.

⁵ *B. Hóman*, wie Anmerkung 1, S. 239—240, bzw. 134—136.

⁶ *O. Paulinyi*, wie Anmerkung 1, insbesondere S. 562—567.

Die Bergstadt, deren durch Brand vernichtete Gründungsurkunde vom König Ludwig I. im Jahre 1347 erneuert wurde,⁷ tritt uns zu dieser Zeit als eine Geschwistersiedlung entgegen, die den doppelten Namen »Rivulus Dominarum et Zazurbanya« hat. Während die »hospites von Zazurbanya« bereits im Jahre 1327 erwähnt werden,⁸ erhielt in den folgenden Jahrzehnten im allgemeinen die Namensform »Rivulus Dominarum« die Oberhand, deren ungarische Variante, »Asszonypataka« zum ersten Male im Jahre 1380 auftaucht.⁹ Die deutschen Namen, »Frauenseifen« und »Neustadt« sind erst aus den Jahren 1505 und 1507 belegt.¹⁰ Das ungarische »Nagybánya« geht als wörtliche Übersetzung auf die am Zazarberge (am heutigen »Kereszthegy« oder Kreuzberg 591 m) erschlossene »Große Grube« (ungarisch »Nagy Verem«) zurück. Zunächst ist es aus dem Jahre 1446 als »Banya«,¹¹ später aus dem Jahre 1461 bereits in der Form »Nagy Banya«¹² belegt.

Die Stadt liegt am linken Ufer des Flusses Szaszár (Zazar), am Fuße der erztragenden Ausläufer des Avas-Gebirges, die sich am rechten Ufer etwa von Illoba an, vom Westen dem Osten zu, in stattlicher Ausdehnung bis zum Mittelberg und Kapnikbánya erstrecken.¹³ Dem Stadtgrundriß sind auch heute noch die unterschiedlichen Siedlungskerne zu entnehmen.¹⁴

Die doppelte Benennung, desgleichen auch der zweikernige Grundriß beweisen es zur Genüge, daß die mittelalterliche Stadt, so wie dieselbe im Jahre 1347 anzusehen ist, in zwei Entwicklungsstufen entstanden war. Die geogra-

⁷ G. Fejér: Codex diplomaticus Hungariae ecclesiasticus ac civilis (weiterhin gekürzt: Fejér, CD) IX:1, S. 497. — Vgl. Schönherr Gyula emlékezete. (Das Andenken von Gyula Schönherr). Budapest, 1910, S. 237 und 254, sowie F. Maksay: A középkori Szatmármegye — Település- és Népeségtörténeti Értekezések, kiadja Málusz Elemér (Das Szatmárer Komitat im Mittelalter — Siedlungs- und Bevölkerungsgeschichtliche Abhandlungen, hrsg. von Elemér Málusz). Budapest, 1940, insbesondere S. 99.

⁸ Schönherr, wie Anmerkung 7, S. 254.

⁹ Magyar Országos Levéltár, Mohács előtti gyűjtemény (Ungarisches Staatsarchiv, Sammlung Antemohácsiana, im Folgenden als »Antemohácsiana« zitiert), Nr. 60708: »possessio Azynpatak«; die Bezeichnung »possessio« macht es allerdings verdächtig, ob man diesen Beleg auf unsere Bergstadt beziehen kann.

¹⁰ 1505: 4. Aprilis: »... fodinae Rivulus dominarum, vulgo Frauenzeuff...« — Fürstl. und gräflich. Fuggersches Familienarchiv in Dillingen/D., (im Folgenden als »FA« zitiert), 37,6 und 2,1,2a, Fol. 153; 1507: 26. Aprilis: »Newstat«: FA, 2,3,1: die Abrechnung zwischen Johann und Georg Thurzó einerseits und Jakob Fugger andererseits.

¹¹ Antemohácsiana, Nr. 13969.

¹² T. A. Horváth—L. Huszár: Kamaragrófok a középkorban (Die Kammergrafen im Mittelalter) — Numizmatikai Közlöny, Budapest, LIV—LV, 1955—1956, S. 29. — Vgl. auch Anmerkung 21 unten.

¹³ S. Gesell: A nagybányai érchányaterület bányageológiai felvétele — A m. kir. Földtani Intézet évi jelentése 1889-ről és 1890-ről (Bergbaugeologische Aufnahme des Erzbergbaugebietes von Nagybánya — in Jahresbericht der kgl. ungarischen Geologischen Anstalt vom Jahre 1890, bzw. 1891; im letzteren auch eine Karte über die geologischen Verhältnisse des Erzbergbaugebietes von Nagybánya). Budapest, 1890, S. 132—153 und 1891, S. 137—161. Vgl. die Abbildung 2. — I. Woditska: A nagybányai m. kir. bányaigazgatósági kerület monografiája (Die Monographie des Bezirkes der Bergbaudirektion von Nagybánya). Nagybánya, 1896, S. 33 ff., und S. 63 ff. Gleichfalls mit einer farbigen Übersichtskarte; vgl. Abbildung 3.

¹⁴ Abbildung 1; vgl. G. Treiber: Der mittelalterliche Stadtgrundriß von Neustadt — Siebenbürgische Vierteljahrschrift, 1932, S. 375—377. Diesem ist auch die Abbildung 1 entnommen.

phische Verankerung der Namen läßt zugleich auch darauf schließen, daß die zweistufige Entstehung mit der räumlichen Ausdehnung der Abbautätigkeit eng zusammenhing.

Die Anfänge sind in einem Revierabschnitt zu suchen, der den Namen »Rivulus Dominarum«, deutsch »Frauenseifen«, trug. Dies ist durch einen Bericht vom Jahre 1552 auch schriftlich belegt. Da heißt es nämlich, daß die Neustadt von dem alten berühmten Bergwerk, »der Frauenseifen« genannt, »erhebt und aufgekommen« sei.¹⁵ Topographisch ist dieser Revierabschnitt mit dem Tale des heutigen »Veresvíz« (Rotes Wasser) zu identifizieren, die Abbautätigkeit der Anfangsperiode aber in jene Gebirgszüge zu verlegen, welche sich auf dem rechten Ufer erheben: in die ost-südlichen Ausläufer des »Morgó«-Kammes und in die südlichen, beziehungsweise in die östlichen Teile des »Dongás« Berges.¹⁶ Der Abbau der hiesigen Vorkommen ist bereits im 15. Jahrhundert eingegangen und wurde erst in den 1540er Jahren mit der Erfindung und Einführung des Puchwerkes wieder aufgenommen, als einige Neustädter es unternommen haben, etliche verlegene Schächte und einen Stollen von 140 Lachter Länge wieder bauhaft zu machen.¹⁷

Die Anfänge in Frauenseifen dürfte man an die Wende des 13. und 14. Jahrhunderts setzen.¹⁸ Kurz darauf, spätestens in den 1320er Jahren wurde dann auch die reiche Lagerstätte auf dem von Osten her anschließenden Szazárberge (Zazur) auf dem heutigen Kreuzberg (591 m) erschlossen.¹⁹ Von da hat die Geschwisterstadt »Zazurbánya« ihren Namen erhalten.²⁰ Im Verlaufe des 15. Jahrhunderts ist der Schwerpunkt des Bergbaues auf die hiesige außerordentlich reiche Vorkommen verlegt worden.

Dem Berichte von 1552 nach waren da insgesamt acht Berglehen vorhanden. Zwei davon gehörten dem königlichen Ärar an. Dies war die sogenannte »Große Grube«²¹ mit einem Erbstollen und vier Schächten, Rueder-, Schulers-

¹⁵ Beilage des von den nach Siebenbürgen und Nagybánya entsendeten kgl. Kommissaren, Paul von Bornemissza und Georg Werner, erstatteten Berichtes über die dortigen ärarischen Einkünfte vom Frühjahr 1552: *Hofkammerarchiv in Wien*: Handschriften Nr. 374, Fol. 84:v.

¹⁶ Abbildung 2: der als »Veresvízi bányászati« bezeichneter Revierabschnitt.

¹⁷ *Hofkammerarchiv*, wie Anmerkung 15.

¹⁸ *Maksay*, wie Anmerkung 7, S. 99 und 101.

¹⁹ Ungarisch »Zazarhegy« (= Szazárhegy), später auch »Nagyhegy« (= Großer Berg) oder »Kereszthegy« (= Kreuzberg) genannt — *Woditska*, wie Anmerkung 13, S. 33. — Als »Sässerperg« zum ersten Mal im Jahre 1507 belegt — *FA*, 2,3,1, die in Anmerkung 10 angeführte Abrechnung.

²⁰ Vgl. Anmerkung 7. — Außer dieser Urkunde ist die angeführte Namensform selbständig noch zweimal belegt: im Jahre 1337 »hospites de Zazurbanya« und im Jahre 1345 »Zazurbanya« — *Schönherr*, wie Anmerkung 7, S. 244. — Vgl. *Maksay*, wie Anmerkung 7, S. 99, Fußnote 4.

²¹ *Hofkammerarchiv*, wie Anmerkung 15, Fol. 83–84. Diese Beilage des angeführten Berichtes trägt die Kopfanschrift: »Von der ku. Majestät perkhwerch in der Newstadt, so man die Grosse Gruben nennet am Zazarperg gelegen. Bernhard Dükhen antzeigen.« — Vgl. dazu die Bezeichnung vom Jahre 1501 »maioris fodinae« in dem unten in der Anmerkung 25 angeführten Bericht, sowie die ungarische Variante »Nagy Verem« vom Jahre 1620 — *G. Wenzel*: *Magyarország bányászatiának kritikai története* (Die kritische Geschichte des Bergbaues Ungarns). Budapest, 1880, S. 416, Nr. 5.

perger-, Khrumb- und Stanntruederschacht genannt. Letzterer war der Hauptschacht, während der auf etwa 600, nach einer anderen Quelle auf 674²² Lachter getriebene Erbstollen bei der Ruederschacht einkam. Dieser Erbstollen dürfte im Jahre 1453 gelöchert haben. Der Wortlaut des Mandats, welches Johann Hunyady an Kremnitz, Schemnitz und die anderen dortigen Bergstädte am 1. Jänner 1454 gerichtet hat, ist kaum anders zu deuten.²³

Die Löcherung eines Erbstollens brachte immer die Entwässerung eines bestimmten erztragenden Bergteiles mit sich, und ermöglichte somit wieder den fortschreitenden Abbau in den von Wasserfluten ersäuften Schächten und Strecken. Zu Nagybánya ging es dabei nicht nur um das königliche Berglehen, sondern auch um die beiderseits angrenzende private Lehen, um die Gansweide, den Khrumschacht, das Schwalbennest, den Neuen Schacht, die Opferzeit, den Gappelschacht und den Kerschenbaum.²⁴ Es war für den ganzen Bergbau von Szazárberg ein erfreuliches Ereignis auf längere Sicht.

Trotzdem stellte sich bereits in den letzten Jahren König Mathias Corvinus auch in der Montanwirtschaft von Nagybánya eine schwere Krisenperiode ein, die so richtig eigentlich erst im 19. Jahrhundert überwunden werden konnte.

In einem Bericht an König Wladislaus II. vom 27. December 1501 sahen sich die Kammergrafen Albert Kákonyi und Cristianus unter anderem auch zu der mahnenden Bemerkung veranlaßt, daß die von dem Herrscher und auch schon von seinem Vorgänger für die dortigen Bergwerke angewendeten unsagbar hohen Beträge unter Umständen, ohne richtige Vorkehrungen, sich als vergeblich und umsonst ausgegeben erweisen könnten. Auf den königlichen Mandat (23. Oktober 1501) hin sollte diesmal durch Fachleute aus den Bergstädten des Kremnitzer Kammerbereiches geklärt werden, ob die Zechen vom Berge Zazar an Gold und Silber noch immer so reich wären, wie sie früher beim regelmäßigen Abbau gewesen. Weiters, worauf das Verderben und der Ruin der Stadt und damit auch der Rückgang des Bergbaues zurückzuführen sei.²⁵

²² *Wenzel*, wie Anmerkung 21, S. 229. — Der ungarische (= Schemnitzer) Berglachter oder Bergklafter auf Metersystem umgerechnet entsprach einer Länge von 2,02159 m. — *A. Paulinyi*: Súpis mier zr. 1775 a zavedenie jednotnej mieri uhlia vr. 1776—1780 v stredo-slovenskej oblasti — Konskription der Maße aus dem Jahre 1775 und die Einführung des einheitlichen Kohlenmaßes in Jahren 1776—1780 im mittelslovakischen Raum) in *Historické štúdie* XI, 1966, Bratislava, S. 266.

²³ *Wenzel*, wie Anmerkung 21, S. 401—402: Johannes de Hunyad, der zu dieser Zeit auch der Stadtherr von Nagybánya war, teilt in seinem Schreiben vom 1. Jänner 1454 den Bergstädten des Kremnitzer Kammerbezirkes mit, »quod . . . in fodina nostra Rivuli Dominarum stol est perforatum atque excisum ab antiqua fodina seu montana praenominata«, dies mit der Aufforderung, man möge den dortigen Waldbürgern (montanistis) ihr Bergrecht und insbesondere die einem Stollen — wohl einem Erbstollen — zustehenden Gerechtsamen mitteilen.

²⁴ *Hofkammerarchiv*, wie Anmerkung 15.

²⁵ Der Bericht ist in zwei zeitgenössischen Abschriften erhalten. Die eine in dem im Jahre 1918 nach Budapest überführten, inzwischen aber an die CSSR bereits ausgelieferten Teil des Stadtarchivs Schemnitz (Serie I, Nr. 797); heutiger Aufbewahrungsort: *Okresný archív Žiar nad Hronom Filiale Kremnica*. Die zweite im Bergprotokoll der Jahre 1501—1557 der Stadt Schemnitz, Aufbewahrungsort und Signatur: *Okresný archív Žiar nad Hronom, Filiale Banská Štiavnica*, Inventar IX. Nr. 1264. — Photokopien: *Ungarisches Staatsarchiv in Budapest*, Filmsammlung, Schachtel Nr. 1196 und Nr. C 346.

In der Beantwortung der zweiten Frage wird die Schuld vor allem den stadtfremden Vorstehern der Kammer zugeschrieben, ihrer bis an die Grausamkeit grenzenden Willkür, dem gewaltsamen Vorgehen sowohl den Waldbürgern, wie auch dem Hauervolk gegenüber. Unter dem Kammergrafen Johann Félegyházi waren die Verhaftungen von Waldbürgern und die gewaltsame Beschlagnahme ihrer Erz- und Kohlenvorräte bei den Hütten tägliches Ereignis. Stefan Sewld (Zöld) von Ostopan, sein Nachfolger, hat wieder die Bergarbeiter mit Einsatz von Militär zur Annahme von gekürzten Löhnen zwingen wollen. Die Folge war Aufruhr und in Brand gesteckte, verhaute Schächte und Stollen. Zöld wurde von dem benachbarten Grundherrschaften, Bartholomäus Dragffy abgelöst. Dieser hatte zunächst Mitleid mit den Drangsalirten. Bald zeigte sich aber auch bei ihm das wahre Gesicht. Die Stadt wurde gezwungen, für den Bau der Bergwerke — vermutlich für die königliche »Große Grube« — einmal 2500, dann sogar noch weitere 16 000 Gulden darzustrecken. Die Söhne wieder haben nach dem Tode des Vaters den Städtern die Waldbenützung verwehrt, ja sogar die von den Gewerken bereits bezahlten Stempel verschleppen lassen. Durch die Woiwoden von Siebenbürgen und die Obergespane von Marmarosch wurden sie an dem Kauf von Pferden, Ochsen, wie auch von anderen zum Bergbau benötigten Sachen gehindert, Die Folge von alledem war Unordnung, ewige Stockung in der Betriebsführung. Oft wurde es nur ein Viertel-, eventuell ein Halbesjahr gebaut, dann aber ein volles Jahr, wenn nicht gleich zweie gefeiert.

Die erste Frage nach der Beschaffenheit der Erzvorkommen wurde optimistisch beantwortet. Die Gänge am Zazar, hieß es, enthalten mehr Gold als Silber, sind auch so reich, wie sie es früher waren. Es kommt nur auf die richtige Ordnung an, auf die Beständigkeit in der Leitung und auf die richtige Auswahl, daß die Männer über die notwendigen Fachkenntnisse verfügen.

In technischer Hinsicht wird von den Berichtenden die Dringlichkeit des Baues von dem Neuen Schacht betont, denn je eher dieser vollbracht, um so früher wird man die Früchte genießen können. Außerdem wird noch bemerkt, daß man am Grund der Großen Grube den Sumpf für das Niederhalten der Wässer aufrechterhalten soll.²⁶

Wissen wir, daß Johann Thurzó mit Georg Szatmári, dem damaligen königlichen Kanzler und Bischoff von Großwardein, im Jahre 1505 ein Privileg für die Gewaltigung der Grubenbaue von Frauenseifen erhielt,²⁷ wird man kaum den Gedanken los, daß hinter der kommissionellen Befahrung vom Jahre 1501,

²⁶ Die einschlägigen Textstellen der Abschriften: 1) »... montana in nova fodina excolere...«; dieser Neuer Schacht wird auch in dem Berichte vom Jahre 1552 erwähnt (vgl. Anmerkung 21). 2) »Et interim in fundo maioris fodinae Somb, id est puteus pro aquarum retencione conservetur.« In beiden Abschriften fängt der Satz mit »Est« an, was wohl ein Schreibfehler ist. »Somb« ist die magyarisierte Form von Sumpf.

²⁷ Georg Szatmári war Sprößling einer wohlbegüterten Kaufmannsfamilie von Kaschau. P. Tóth Szabó: Szatmári György érsek — Magyar Történelmi Életrajzok (Erzbischof Georg Szatmári — Ungarische Historische Biographien). Budapest, 1906, insbesondere S. 1—25.

als Initiator und eigentlich Interessierter Johann Thurzó stand. Die Bedingungen, welche die zwei Gesellschafter im Privileg von 4. April 1505 festzulegen wußten, waren überaus vorteilhaft. Es wurde ihnen, vom Zeitpunkt der ersten Erzgewinnung gerechnet, auf die Dauer von zehn Jahren die volle Befreiung nicht nur von dem Erzrecht, von der »urbura«, sondern auch vom Wechsel, vom Ablieferungszwang des Goldes und des Silbers nach bestimmtem Einlösungstarif zugesichert.²⁸

Wie alle Unternehmungen, die in Ungarn unter dem Namen der Thurzó's — Johanns des Vaters und des Sohnes Georg — liefen, ging auch Frauenseifen auf die gemeinsame Rechnung ihrer Gesellschaft mit den Fuggern, wobei die Investitionsbeträge von den Fuggern vorgestreckt wurden.²⁹ Im Verrechnungsabkommen vom 26. Jänner 1507 hat man es jedoch festgelegt, daß der Aufwand für die Entwässerungseinrichtungen und für die Gewaltigung der Baue von Frauenseifen, die bereits verausgabte Gelder inbegriffen, die Summe von 2000 ung. Gulden in Münz nicht überschreiten soll. Würde dabei kein Gewinn erreicht, bleibt das weitere Schicksal des Unternehmens neuer Beschlußfassung der Gesellschafter vorbehalten.³⁰

Der Versuch mit Frauenseifen war ein Versager. Die unter Eid geleisteten Aussagen der Neustädter über das angeblich »große Gut« der Berge haben sich nicht als stichhaltig erwiesen. Im Gegenteil, die Gewaltigungsarbeiten, welche Johann Thurzó etwa ein Jahr lang fortsetzte, haben nur Verluste gebracht, und als man nachher am Rathause nachforschen ließ, stelle sich heraus, daß in Frauenseifen kein Mensch mehr gebaut hat.³¹

Johann Thurzó ist aber inzwischen bei Frauenseifen nicht stehen geblieben. In Abwesenheit und ohne Einverständnis seines Sohnes Georg hat er sich kurz vor seinem Tode im Jahre 1506 auf Drängen des Hofes noch auch auf

²⁸ Original: *FA*, 37,6. — Vgl. *G. Frh. von Pölnitz*: Jakob Fugger. Kaiser, Kirche und Kapital in der oberdeutschen Renaissance. Tübingen, 1949 und der Sonderband dazu: Jakob Fugger. Quellen und Erläuterungen. Tübingen, o. J. — Im folgenden als Pölnitz I. und Pölnitz II. zitiert. Diesmal vgl. Pölnitz II., S. 158—159.

²⁹ M. Jansen: Jakob Fugger der Reiche — Studien zur Fuggergeschichte, Heft 3. Leipzig, 1910, S. 377—378, 381—383.

³⁰ Pro domo Abschrift: *FA*, 2,3,1. — Vgl. Pölnitz II, S. 173.

³¹ Memorial Georg Thurzós für Jakob Fugger betreffend seinen dem König unterbreiteten Bericht vom 31. Mai 1513; pro domo Abschrift: *FA*, 37,6. — Im Schlußabsatz des Memorials beurteilt Georg Thurzó die Aussichten des Bergbaues zu Neustadt im allgemeinen sehr pessimistisch. Es wird da auch auf die Ergebnislosigkeit der Arbeiten seines Vaters in Frauenseifen hingewiesen. Der Absatz lautet: »Seyn königliche Majestät well auch bedenken mit sampt allen hern des landes, so doch gar wenig aber gar keyn hoffnung do sey an dem bergk in Neustat, do wyr, auch vatter aüch ee dan in eyn jar vorbaut hot auf der Ffrauen Seyffen, do man ganz forgeuiss und warhaftig auch bei iren eyd gesagt haben von grossen gut, als dan der gancze stat woll wissen ist, do es der vatter also haüet, hot er do dan in eyn jar schaden genommen 8400 gulden und forschen lassen auf den rot hauss, das keyn mensch hernoch nyee mer do bau; also wyrt auch do gescheen mit dem tiffesten, soll man nichtz dorbauen, als keyn hoffnung ist.« — In der Abrechnung von 21. Juni 1511, den Zeitabschnitt 1507:24. Juli — 1510: 11. Mai betreffend, werden unter den Ausgaben von Neusohl auch die Ausgaben für Frauenseifen verrechnet: »So ist seider verpauen in der Neustadt in Frauenseiffen, das auch ganz gar verloren ist f 8453 d 28.« Die Abrechnung: *FA*, 2,3,1.

die Entwässerung des Berges Szazár, und damit wohl auch auf den Bau des da befindlichen königlichen Lehens, »der Großen Grube« eingelassen. Da ihm dazu vom König auch eine treffliche Hilfe — 2500 ung. f in Münz jährlich — zugesprochen wurde, hat ihm Jakob Fugger für den Fall, daß Thurzó dieses Unternehmen für vorteilhaft finden sollte, dazu volle Ermächtigung erteilt. Doch mit der Einschränkung, daß die Ausgaben 3000 ung. f in Münz nicht überschreiten dürfen.³²

Das Unternehmen war verlockend. In der Umgebung von Nagybánya bagen ja der Szazárberg (heute Kreuzberg, 501 m) und der von Nordosten her anschließende Berg Fagyas das reichste Vorkommen an Golderzen in sich.³³ Dies ist schon dem kammergräflichen Berichte vom Jahre 1501 ziemlich klar zu entnehmen, um dann durch die neuzeitliche Wiedergewältigung der alten Grubenbaue,³⁴ wie auch durch die geologischen Aufnahmen³⁵ vollauf bestätigt zu werden.

Nun ist aber der Abbau dieser reichen Lagerstätte bereits an der Wende des 15. zum 16. Jahrhundert so weit fortgeschritten, daß die Zechen unter dem Erbstollen 140 Lachter (= 283,02 m) in der Tiefe lagen.³⁶ Eine Tiefe, in welcher die Vorrichtungen der damaligen Zeit für das Niederhalten der Wässer kaum ausreichten. Johann Thurzó hat die technologische Lösung für die Bewältigung der außerordentlich großen naturbedingten Schwierigkeiten gefunden. Es war eine inventiöse Idee. Das Werk eine an und für sich funktionsfähige Konstruktion. Trotzdem blieb es nur ein Versuch von kurzer Dauer. Worin die Lösung bestand und welche Umstände zum baldigen Auflassen des Werkes führten, soll im folgenden dargelegt werden.³⁷

*

Im Bergbau gibt es zwei Arten für die Bekämpfung der Wassernot. Die natürliche und die künstliche Wasserlösung. Die erste wird bewerkstelligt, indem man unter die wasserbedrohten Grubenbaue von einem geeigneten

³² Wie Anmerkung 30. — Im Memorial, wie Anmerkung 31, schreibt noch Georg Thurzó diesbezüglich: Nachdem er seine Krankheit, von der auch er befallen war, überstanden, »müst ich auf neuen dy angefangene arbet des vatters seligen zu forbringen, welche uns ganz unwissend war, und dy auch der vatter annam wyder allen meynem willen und wissen als ich dan zu der zeit eyn jar dorfor nicht jm lanth war.«

³³ Die zwei Berge, beide südliche Verlängerungen des Berges Somos (652 m), sind nur durch das flache Amadaeus-Tal von einander getrennt. Vgl. Abbildung 2, Revierabschnitt »Keresztheyi bányászat«.

³⁴ Angefangen mit dem Auffahren des Lobkowitz-Stollens (1765—1795) und fortgesetzt mit dem Werner-Schacht, der im Horizonte dieses Stollens im Jahre 1845 geschlagen wurde. Vgl. Abbildung 3.

³⁵ Woditska, wie Anmerkung 13, S. 33 ff; über die Große Grube insbesondere S. 40; vgl. dazu oben Anm. 21. — Gesell, wie Anmerkung 13.

³⁶ Diese Tiefe ist in dem in Anmerkung 15 angeführten Bericht angegeben.

³⁷ Die Darstellung beruht hauptsächlich auf den Angaben des in Anmerkung 31 angeführten Memorials.

Punkt aus einen sanft ansteigenden Stollen, den Erbstollen treibt, durch welchen die Wässer gleich mehrerer Abbauzechen (Schächten) ihren Abfluß finden.³⁸ Für die künstliche Wasserlösung ist dagegen kennzeichnend, daß da die Wässer aus der Teufe, aus dem Sumpf der Schächte aufwärts, auf die Oberfläche hinauf befördert werden, was unter Anwendung verschiedener maschinellen Vorrichtungen geschieht.

Im Standardwerk von *Georg Agricola* über Bergbau und Hüttenwesen³⁹ ist im sechsten Buch auch die zeitgenössische Technologie der künstlichen Wasserlösung in ihrer Vielseitigkeit beinahe lückenlos festgehalten.⁴⁰ Insgesamt werden da 24 Maschinen beschrieben. Ihrer Beschaffenheit nach waren es: I. Hebewerke in engerem Sinne, wie Haspel und Kehrräder, mit welchen das in Zöbern oder Bulgen gefüllte Wasser aufgezogen wurde; II. Paternoster-Ketten mit Bechern oder Kannen zum Schöpfen der Wässer; III. Pumpen, die das von der Luft in Rohr gesaugte Wasser mittels Kolbenseiben schöpfte; V. Heinzen oder Taschenkünste mit auf eine ewige Kette (Paternoster) montierten Lederbällen, welche das Wasser durch eine vom Sumpf bis zum Ausflußgerinne gebaute Röhrensäule hinaufdrängen; VI. die größte Maschine für Wasserhebung.⁴¹ Fallweise wird von *Agricola* auch die Leistungsfähigkeit angedeutet, allerdings nur mit Angabe der Tiefe, die man mit der einer oder anderer maschinellen Vorrichtung bewältigen konnte. Bei der Roßkunst mit der Bremse (Kunstrad) waren es 240 Fuß;⁴² bei der dreisätzigen durch Wasserrad getriebenen Pumpe 100 Fuß;⁴³ bei der gleichfalls durch Wasserrad getriebenen Taschenkunst dagegen 210—240 Fuß;⁴⁴ war kein Anschlagwasser vorhanden, so fand diese Kunst mit Zahnradübersetzung auch mit Pferdeantrieb (Göpel) Anwendung,⁴⁵ ja zu Schemnitz hat man sie sogar in drei Sätzen übereinander erbaut und auf diese Weise bis in die stattliche Tiefe von 670 Fuß oder 111,4 Lachter gelangt, die auf Metersystem umgerechnet 226,42 m gleichkamen.⁴⁶ Die Szazárbereger Grube hat auch diese um rund 20% übertroffen. Da lag der Sumpf in einer Tiefe von 140 ungarischer Lachter = 283,02 m.⁴⁷

³⁸ Auf einen einzigen Stollen beschränkt war die Wasserlösung auch durch eine kürzere und daher weniger kostspielige »Strecke« oder auch »Wasserrösche« zu erreichen. Dem Erbstollen standen übrigens mehrerlei Gerechtsamen zu, wie zum Beispiel der Anspruch auf den siebenten Teil der von den einzelnen Zechen oberhalb des Stollenhorizontes gewonnenen Erze.

³⁹ *De re metallica libri XII.* Basel, Frobenius, 1556. Im folgenden zitiert nach dem photomechanischen Nachdruck der von Carl Schiffler besorgten und bearbeiteten deutschen Übersetzung, hrsg. vom Deutschen Taschenbuch Verlag. München 1977.

⁴⁰ Nur das Wasserheben durch Wasserknechte wird von *Agricola* nicht beschrieben. A.a.O. S. 142, Anm. 19.

⁴¹ A.a.O., S. 129—171.

⁴² A.a.O., S. 135.

⁴³ A.a.O., S. 154.

⁴⁴ A.a.O., S. 161.

⁴⁵ A.a.O., S. 164.

⁴⁶ A.a.O., S. 164, 191.

⁴⁷ Die Tiefe wird im Bericht, wie Anmerkung 21, angegeben. Ein ungarischer Berglachter s t im Metersystem 2,02159 m = 202,159 cm gleich. *A. Paulinyi*, wie in Anmerkung 22, S. 266.

Entscheidend war für die Technologie der künstlichen Wasserlösung der Kraftfaktor. Der damaligen Zeit waren dreierlei Treibkräfte bekannt: die menschliche, die tierische und die Wasserkraft. Die Leistungsfähigkeit der zwei ersten war ziemlich beschränkt. Wie *Agricola* schreibt, die Menschenkraft hat höchstens bis 48 Fuß (= 8 Lachter) Tiefe gereicht. »Noch höher vermag Menschenkraft das Wasser nicht zu heben, weil diese schwere Arbeit nicht nur Menschen, sondern auch Pferde ermüdet. Nur Wasserkraft vermag ein Rad mit Kettenkorb ununterbrochen anzutreiben.«⁴⁸

Wasser gegen Wasser, das heißt die Wässer aus den Zechen mit Wasserkraft auf die Oberfläche, beziehungsweise bis zu der Stollensteige zu heben. Dies war die Grundidee auch von Thurzó's Konzeption. Es fragt sich nun, wie die Ausführung war, welche Konstruktion von den bekannten zur Anwendung gelangte.

Göpel war es nicht, wie solcher durch Pferdekraft getrieben bald als Kehrpad,⁴⁹ bald als Heinen- oder Taschenkunst,⁵⁰ und hin und da auch zum Aufziehen von kleineren Bulgen,⁵¹ schon im 15. Jahrhundert ziemlich allgemein Verwendung fand.⁵² Das Memorial von Georg Thurzó sagt es ausdrücklich, daß man mit den Rossen, die man getrieben hat, also mit einem Göpel die Leistung seiner Kunst nie erreicht hätte.⁵³ Es war eine Radkonstruktion, doch kein Pferdegöpel mehr, sondern ein Wasserrad, das dank der Wasserkraft geeignet war, die Wässer der Großen Grube, wie hoch auch dieselbe gestiegen, in 14 Tagen zu »fällen«, mit anderen Worten, in Sumpf zu halten.⁵⁴

⁴⁸ *Agricola*, wie Anmerkung 39, S. 164 und 166.

⁴⁹ A.a.O., S. 134–137 und die Abbildungen dazu S. 136, 138; vgl. auch S. 145.

⁵⁰ A.a.O., S. 163–164 mit der Abbildung auf S. 165.

⁵¹ A.a.O., S. 145.

⁵² *D. Molenda: Górnictwo kruszcowe na terenie złóz Śląsko-krakowskich do połowy XVI wieku — Studia z dziejów górnictwa i hutnictwa, tom, VIII. (Der Erzbergbau im Terrain der Schlesisch-Krakauischen Lagerstätten bis zu Mitte des XVI. Jahrhunderts — Studien zur Geschichte des Bergbaues und des Hüttenwesens, Bd. VIII). Wrocław-Warszawa-Kraków, 1963, Tafel VIII, Nr. 2–7. — Vgl. über die Versuche mit einer Kehrpadkonstruktion in Ungarn im Jahre 1475 einer Gesellschaft, an deren Spitze Johann Thurzó stand. E. Reinhardt: Johann Thurzó von Bethlenfalva, Bürger und Konsul von Krakau in Goslar 1478–1496 — Beiträge zur Geschichte der Stadt Goslar, Heft 5. Goslar 1928, S. 54–55, dazu auch frühere Beispiele aus Deutschland auf S. 56. — O. Paulinyi: A középkori magyar réztermelés gazdasági jelentősége — Károlyi Árpád Emlékkönyv (Die wirtschaftliche Bedeutung der mittelalterlichen ungarischen Kupfererzeugung — Festgabe für Árpád v. Károlyi). Budapest, 1933, S. 435.*

⁵³ Memorial, wie Anmerkung 31.

⁵⁴ Memorial, wie Anmerkung 31. Der erste Absatz des Memorials lautet:

»Item noch dem dy kunst nü also ganz forbrocht ist, auch wasser dorauf gefurth, namhafte grosse spring 3 durch 20 gross bergk mit hohen stollen und durch 6 cleyren, auch dozu dem wasser zu hulf 3 grosse ungläublich teych gemacht, welches wasser, wo sich das nicht sihet (?) im ertrich, so wer es doch genüg auf solche 3 kunst ratt on das wasser, das man nympt aus den teuchen, welche man doch haben müß, ob man gleich den ganzen Fferen Seifen dorauf füret. Mit solchem wasser der flisswasser und der teich mag man dy kunst an lossen und wasser treyben aus dem tifesten, an zu fohen von Fastnacht bis auf Johann, das ist ungefer eyn halb jor. Dan so dörren alle dy fliss aüs von grossen hiez, dan dy greben sint gefurth an der leyten gegen dem Mittag. Dor noch als bald jm herbst nü wyder nü wyder dy Rgen komeen, so nemen dy spring alle wyder zu, so mag man wyder wasser treyben uncz bis dy gar grosse kelth komph. Und solche arbet und sorg dy man forbrocht hot, dy ist unmöglich zu glauben noch zu sagen, man see sy dan mit augen. Und nicht cleyrn solch gelt, das dor auf gancen ist. Sunder es wer

Die Tiefe von 140 Lachter und dazu noch auch der starke Wasserzufluß in den Regenzeiten⁵⁵ erforderten eine Leistungsfähigkeit, wie diese nur bei den größten Wasserhebesmaschinen gegeben war. Als solche galt in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts die Bulgenkunst mit Kehrrad. *Agricola* beschreibt sie als »die größte von allen Maschinen für die Wasserhaltung«. ⁵⁶ Nach *Johann Hubensack*, dem Landrichter von Leberthal hielt man in den meißnischen Bergwerken mit den Kehrrädern »das Wasser von achtzig bis in 100 Klafter tief«. Von ihm erfahren wir auch, daß man das Wasser mit zwei Bulgen hinaufgezogen hat, von denen jeder aus drei Ochsenhäuten gemacht, je ein Fuder Wasser aufnahm. ⁵⁷ Mit 80 bis 90 Klafter Tiefe wird in einer späteren Überlieferung die Leistungsgrenze auch von den schneebergischen Bulgenkünsten angegeben. ⁵⁸ Diese Bulgenkunst wäre nach derselben Überlieferung in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts aus Ungarn nach Schneeberg gelangt, verdrängend die bis dahin verwendeten Heinzenkünste, deren Leistungsgrenze nur 35 Lachter Tiefe erreichte. ⁵⁹

auch nymant gläublich, das man es mit solchen gelt solth forbringen. Seyn Ko. Mt. losse dor zu furen alle dy welth, so wyrt man seen dy arbet, der keyne geseen ist in der ganznen Kristenheit. So man nü anfecht wasser zu treyben, es sey nü auf gangen, wy hoch es well, so kan man das wasser fellen jn 14 tagen, das man ny hot mogen thun mit den rossen, dy man getriben hot.« Bei der Umschreibung wurden die Verdoppelungen von Konsonanten des Originals nicht berücksichtigt, ebenso wie auch die große Anfangsbuchstaben der Hauptwörter mit Ausnahme der Eigennamen.

Dem Sinne nach ganz übereinstimmend, nur in lateinischer Fassung, wird der Bericht Georg Thurzós in der Zusicherungsurkunde des Königs vom 10. Juni 1513 wiedergegeben:

»Qualiter ipse hiis annis superioribus ad trahendam aquam ex fodinis nostris de Riwlodominarum certa ingenia non sine maximis suis laboribus solitudineque et expensis tam nostris quam eciam suis propriis fecisset. Ipsaque ingenia essent ad eam perfectionem deducta, ut huiusmodi ingeniorum rota per tres rivos ad eandem rotam introductos auxilio certarum piscinarum per ipsum factarum impelli et per ipsam rotam aque ex illis fodinis nostris trahi et ne ad altitudinem solito maiorem excrescerent, teneri atque chohiberi possent.« In Transumpt des Landesrichters Georg Grafen von St. Georg et Bösing vom 4. Juni 1515: *FA*, 37,6.

⁵⁵ Memorial, wie Anmerkung 31, anschließend auf den Hinweis, daß er auf die Arbeiten der Kunst etlich tausend Gulden eigenes Geld ausgegeben hat, wird als eine der größten Ursachen angeführt, »das alle dy wasser am tag, so es regent, flissen alle jn bergk und nicht auf den stollen, sunder jn das tifest. Auch alle dy wasser von dem Newen Schacht, dy man alle weg gehalten hot mit etlichen rossen, dor nach von dem Kyrshbau und der Genssweid und von andern schachten, dy alle jn das tifeste fallen. Und dor noch sol man dy wasser mit grossen unkost herauf halten und zihen. So man doh dem allen roten kunt, das dy wasser auf dy stollen gehalten mochten werden. Aber bis her hot es nymant wollen thuen.«

⁵⁶ *Agricola*, wie Anmerkung 39, S. 167–177 und Abbildung auf S. 170.

⁵⁷ *H. Wilsdorf—J. Friedrich*: Die Bergbaukunde und ihre Nachbargebiete in der Cosmography des Sebastian Münster — Freiburger Forschungshefte D.5: Präludien zum *Agricola*, hrsg. von Helmuth Wilsdorf. Berlin, 1954, II. Teil, S. 99. — Nach *J. Majer*: Težba stříbrných rud v Jachimově v 16. století (Die Gewinnung von Silbererzen zu Joachimsthal im 16. Jahrhundert) — in *Sborník národního technického muzea*, V, 1968. Praha, S. 170 sollte eine Bulgenlast einigen Hektoliter gleichkommen.

⁵⁸ *Chr. Meltzer*: Bergläufige Beschreibung der ... Bergstadt Schneebergk ... in vier bergkläufigen Sermonen. 1684, Schneebergk, S. 99. — Zitiert nach *Henning Calvör*: Acta historico-chronologico-mechanica circa metallurgiam in Hercynia superiore. Braunschweig, 1763, S. 37.

⁵⁹ A.a.O. — Denken wir an den großen Körperbau der im Mittelalter und auch nachher in der Großen Ungarischen Ebene noch in großen Herden gezüchteten ungarischen Steppeochsen, wird uns auch die Tatsache verständlich, wieso aus drei Ochsenhäuten eine Bulge mit Rauminhalt eines Fuders hergestellt werden konnte.

Im Memorial von Johann Thurzó kommt zwar das Wort »Bulge« nicht vor. Die außerordentlich hohe Leistungsfähigkeit und dazu jetzt noch auch die ungarische Herkunft dieser Kunst dürften ausreichen, um das Wasserrad von Nagybánya für eine Bulgenkunst halten zu können. Ich bin sogar der Meinung, daß die Kunst von Nagybánya als der Prototyp und Johann Thurzó als der eigentliche Erfinder der Bulgenkunst mit Wassergetriebe anzusehen ist. Nur so ist die Tatsache zu deuten, daß Johann Thurzó die Arbeiten von Anfang an bis zu seinem im Jahre 1508 erfolgten Tode an Ort und Stelle persönlich geleitet hat.⁶⁰ Nicht als wenn das Kehrrad oder die Anwendung der Wasserkraft Thurzós Erfindung wären. Neu war aber sein Gedanke, das Kehrrad, die große Bulge und den Wasserschlag in einer Ausführung zu vereinigen, mit der man die Wasser von einer Tiefe heben konnte, welche mit den bis dahin bekannten Maschinen nicht zu bewältigen war. Die Umdrehungsgeschwindigkeit der großen Wasserräder war ja so hoch, daß aus dem nassen Holz oft das Feuer schlug.⁶¹

Dieses große Kehrrad mit zweifacher Staffelung⁶² hat Johann Thurzó in dem neben dem Ruederschacht ausgefahrenen Erbstollen 32 Lachter tief vom Tage untergebracht.⁶³ Über seine Maße fehlen uns die näheren Angaben. Könnte aber, mit Rücksicht auf die enorme Tiefe der Großen Grube, nicht kleiner gewesen sein, als das von Agricola beschriebene, dessen Höhe 36 Fuß (= 10,195 m) war.⁶⁴

Sehr beachtungswert ist auch die Lösung, welche Thurzó durch den Bau einer längeren Wasserleitung fand, um für seine Kunst die ausreichende Wasserkraft sicherzustellen. Ein starker Wasseranschlag hatte entsprechend hohes Gefälle zur Voraussetzung. Da das Rad im Erbstollen in einer Meereshöhe von etwa 320 m stand, war das Anschlagwasser von einer höher gelegenen Gebirgsregion heranzuführen. Die Wasserzufuhr des Baches Ravaszpatak an der Nordostseite des Berges Somos reichte allein nicht aus. Johann Thurzó setzte seine Wasserleitung in dem ferner im Norden liegenden Romana-Tal an,⁶⁵ das von 700—800 m hohen Bergen umgeschlossen⁶⁶ dem Osten zu in das Fernezélyer Tal mündet.⁶⁷

⁶⁰ Memorial, wie Anmerkung 31.

⁶¹ Hubensack, wie Anmerkung 57.

⁶² Ausführliche Beschreibung des großen Rades: Agricola, wie Anmerkung 39, S. 167—171 und Abbildung S. 170.

⁶³ Bericht, wie Anmerkung 21. — Über die Höhenlage des Erbstollens gibt es keine genaue Angaben. Die indirekte Berechnung aufgrund nicht gerade verlässlicher Unterlagen ergibt eine Meereshöhe von 324 m. — Nach Woditska, wie Anmerkung 13, S. 42, reichten die alten Abbaue in der Tiefe bis zu 44 m über den Meeresspiegel. Dem Kommissionsbericht vom Jahre 1552 zufolge stand das Wasser 140 Lachter = 283 m (vgl. Anmerkung 22) hoch unter der Sohle des Erbstollens; 44 m + 283 m = 327 m.

⁶⁴ Agricola, wie Anmerkung 39, S. 169. — Bezüglich der Umrechnung auf Metersystem vgl. daselbst S. 191.

⁶⁵ Bezüglich des Romana-Tales: Woditska, wie Anmerkung 13, S. 41.

⁶⁶ Vom Süden der Dvaraliciu, 736 m; vom Westen der Plesiora, 806 m; und Toeastru, 867 m; vom Norden der Ostro, 823 m.

⁶⁷ Höhenlage 354 m.

Drei wasserreiche Quellen — »namhaft große Spring 3 « — wurden da vereinigt, um durch 20 Berge mit hohen Stollen und durch weitere 6 mit kleineren in das Tal des Ravasz-Baches und dann mit einem Gesamtgefälle von 110 m durch eine Rösche auf das Wasserrad geführt zu werden.⁶⁸ Im Memorial wird von Georg Thurzó betont hervorgehoben, daß ihre Kunst eine Arbeit sei, wie es in der Christenheit noch niemand gesehen hätte.⁶⁹ War es so, dann ist wohl auch eine besondere Eigentümlichkeit der Wasserführung als ein neuartiger Bestandteil des Gesamtbaues zu beurteilen. Ich meine die drei unglaublich großen Teiche, die man zur Verstärkung der Wasserzufuhr durch Talsperren als Stauseen errichtet hat.⁷⁰ Diese sind als Kernpunkt des ganzen Systems zu betrachten. Denn, wie es im Memorial steht, ohne dieselbe würde man nicht auskommen, »ob man gleich den ganzen Fferen Seifen⁷¹ darauf füret«. ⁷² Es wäre das erste Vorkommen vom großen durch Talsperren geschaffenen Stauseen in der Bergbaugeschichte, die man somit gleichfalls als eine Bestätigung des Erfindergeistes von Johann Thurzó anführen kann.

Nach alledem ist naheliegend, daß auch bei den früheren Versuchen in Ungarn (1475), in Olkusz (1475, 1487) und in Goslar (1478—1496), wo er an der Spitze je einer Gesellschaft aufscheint,⁷³ Thurzó nicht nur als Mann des Kaufmannskapitals interessiert war, sondern sich auch selber den Kopf zerbrach, wie man den naturbedingten Schwierigkeiten Herr werden könnte. Der Unterschied zwischen Vergangenheit und den Jahren von Nagybánya besteht darin, daß während er früher mangels ausreichendes eigenes Geldkapitals an die Vereinigung mit anderen Handelsleuten angewiesen und auch den Techniker als ausführenden Fachmann mit in die Gesellschaft aufzunehmen genötigt war, im Jahre 1506, durch den Gesellschaftsvertrag mit den Fuggern finanziell gedeckt, auf dies alles verzichten konnte. Die technologische Lösung für die Entwässerung der Großen Grube legte er sich selbst zurecht. Die Arbeiten an Ort und Stelle wurden bis zu seinem Tode von ihm persönlich überwacht. Auch die Ausführung der Konzeption wurde nicht vom Auslande geholten Kunstmeistern als Gesellschaftern anvertraut, sondern vertragsmäßig angestellten Handwerkern und Fachleuten, — Zimmerleuten und Hauern, — die man aus den ungarischen Bergstädten, vor allem aus Kremnitz und Schemnitz angeworben hat.⁷⁴

⁶⁸ *Memorial*, wie Anmerkung 54. — *Woditska*, wie Anmerkung 13, S. 41. Nach *Woditska* waren es insgesamt 29 Stollen und die ganze Länge der Wasserleitung 16 km.

⁶⁹ Siehe Anmerkung 54.

⁷⁰ A.a.O.

⁷¹ Der Bach Fernezély, der wasserreichste Gebirgsbach, der von Norden kommend unweit vom Szazárberg in den Szazár Fluß mündet.

⁷² Siehe Anmerkung 54.

⁷³ Siehe Anmerkung 52.

⁷⁴ *Memorial*, wie Anmerkung 31. Nachdem mit dem Vater, schreibt Johann Thurzó, auch viele Arbeiter gestorben sind und niemand in die verseuchte Gegend ziehen wollte, blieb ihm nichts anderes übrig, als von Kremnitz und Schemnitz die benötigte Arbeitskräfte mit Gewalt holen zu lassen.

Es ist kennzeichnend für die Persönlichkeit Thurzós, des Vaters, daß er sein Leben lang auf die Montanwirtschaft, auf die Nutzung des Bergsegens eingestellt war, ohne jedoch Glücksritter zu werden. Als wenn er überhaupt keinen Sinn für das blinde Glück, für den entdeckenden Zufall gehabt hätte. Kein Zeichen haben wir nicht einmal dafür, daß ihn die Klondykes seiner Zeit, Annaberg, Schneeberg gereizt hätten. Um so mehr die Überwindung der Widrigkeiten, welche die geheimnisvolle sala subterranea dem gewinnenden Abbau von wohlbekanntem reichen Lagerstätten in Weg legte. Der Kampf mit der Natur war sein Lebenselement. Das menschliche Wissen war es, worauf er sich in seinem Handeln vor allem verließ. Auf das erfahrungsmäßig angeeignete technologische Wissen, auf die Erfindungsgabe des »homo faber«. Seine Aufmerksamkeit galt eigentümlicher Weise vor allem solchen Revieren, wo der Ertrag der altbekannten Vorkommen infolge der naturbedingten Hindernisse gesunken war, oder ihr Abbau gerade in die Sackgasse einer Krisenperiode geraten ist. Bald ging es um die Bekämpfung der Wassernot, bald wieder um die Einführung eines neuen Verfahrens in der Verhüttung der Erze. Da versprach man sich erhöhten Ertrag des wertvollen Kaufmannsgutes, dort hegte man wieder die Hoffnung, den Abbau der ersoffenen reichen Gänge fortsetzen zu können.⁷⁵ Im vorgerückten Alter, mit 68 Jahren ließ er sich auf den Bau der einzigartig großen Wasserkunst ein. Wohl hat er an dem Erfolg seines Vorhabens nicht gezweifelt. Bevor er aber das Werk vollbracht hätte, wurde er an einer Epidemie erkrankt vom Tode weggerafft und mit ihm ein guter Teil seiner Arbeiter. Der Sohn Georg ist gleichfalls an der Seuche erkrankt. Kaum genesen wurde er durch strengen königlichen Mandat gezwungen, die Arbeiten bis zum Ende zu führen. Es ging nicht ohne Schwierigkeiten. Die neu eingestellten Arbeiter wurden gleichfalls von der Seuche erfaßt. Weitere wollten sich nicht in die verseuchte Landschaft begeben. Nur mit Gewalt gelang es Georg Thurzó als Kremnitzer Kammergrafen, einige zu Kremnitz und Schemnitz anzuwerben. Auch der jährliche Beitrag des Ärars von 2500 Gulden reichte nicht aus.⁷⁶ Thurzó mußte immerfort die Unkosten aus eigenen Mitteln decken. Jahre sind noch vergangen, bis am 31. Mai 1515 Thurzó es dem König melden konnte: das Werk ist vollbracht und funktionsfähig, man möge es demnach übernehmen und ihn von der weiteren Instandhaltung und Handhabung entbinden.⁷⁷

Das Werk war funktionsfähig, seine Leistungsfähigkeit jedoch soweit beschränkt, daß es nicht im Stande war die Wässer Tag und Nacht fortlaufend durch das ganze Jahr niederzuhalten. Es kam nicht auf die Konstruktion, an das Wasserrad an. Der Fehler lag in dem zeitweisen Ausfall der Wasserzufuhr. Die Gräben

⁷⁵ *Molenda*, wie Anmerkung 52, Tafel VIII, No. 4–5. — *Reinhardt*, wie Anmerkung 52, §§ 3–4. — *Paulinyi*, wie Anmerkung 52.

⁷⁶ *Memorial*, wie Anmerkung 31.

⁷⁷ A.a.O. — Betreffend die Leistungsfähigkeit vgl. Anmerkung 54.

der Wasserleitung verliefen nämlich auf den sonnigen südlichen Seiten der Berge. Die Folge davon war, daß während der Sommerzeit die Bäche in der großen Hitze austrockneten. Mit Eintritt der großen Winterkälte sind sie wieder zugefroren. Die Wasserleitung hat demnach die Kunst nur in einem Teil des Jahres mit dem nötigen Anschlagwasser versehen können. Etwa von Fastnacht bis zum Johannistag und dann in der herbstlichen Regenszeit.⁷⁸ Dazwischen—es konnten auch 4—5 Monate im Jahre sein—mußte man untätig dem Steigen des Wassers in den Zechen zuschauen, und zweimal im Ablauf jedes Jahres von neuem mit dem Wasserhalten anfangen. Das bedeutete jedes Mal weiteren Ausfall von je 14 Tagen, denn so lang dauerte es, bis man das Wasser wieder im Sumpf hielt.⁷⁹

Die Kosten der Instandhaltung waren auch in den Monaten zu tragen, wo die Kunst außer Betrieb stand. In den überfluteten Zechen dagegen ruhte jede Gewinnungsarbeit. Durch diesen Ausfall ist die Aufrechterhaltung der Kunst empfindlich verteuert und dieselbe trotz aller ihrer Großartigkeit mehr oder weniger illusorisch geworden.

Diesem Übel war nur durch stete Wasserzufuhr abzuhelpen. Die Möglichkeit dazu wäre an und für sich auch gegeben gewesen. Man hätte nur den wasserreichen Fernezélyer Bach in die Wasserführung aus dem Romana-Tale einschalten sollen.

Die Thurzós haben diese Möglichkeit auch in's Auge gefaßt. Ziemlich eingehend haben sie es erwogen, auf welche Art und Weise der Gedanke verwirklicht werden könnte. Man hätte das »weythe grosse wasser« über drei große Berge etwa zwei große Meilen herüberleiten sollen. Bei einem der Berge durch einen Stollen, den man bereits früher auch angefangen, aber nicht fertiggestellt hat. Sonst sollte das Wasser in Gräben und von einem Graben zum anderen durch eine besondere Kunst in Röhren geführt werden. Diese hat man als ziemlich kostspielig bezeichnet.⁸⁰ Wollte man die Leitung in einem Jahr beenden, würden dazu—heißt es im Memorial—viel Arbeiter einzustellen sein. Die Kosten des Baues dieser zweiten Wasserleitung werden von Georg Thurzó beiläufig auf 6000 f. angeschlagen, mit weitschweifigem Aufzählen, was alles da zu machen wäre. Arbeitsscheunen für die Zimmerleute, wo die Röhren gemacht werden sollten. Unterkünfte, Lebensmittel und Getränke für die Arbeiter, da es innerhalb der zwei Meilen keine Siedlung gibt. Die Arbeiter, wenn gleich gegen höheren Lohn, sind aus der Fremde zu holen. Mit den Ansäßigen

⁷⁸ A.a.O.

⁷⁹ Memorial, wie Anmerkung 54.

⁸⁰ Memorial, wie Anmerkung 31. Vielleicht waren es Handpumpen, wie sie bei *Agricola*, wie Anmerkung 39, S. 149—150 zu sehen sind. Die einschlägige Stelle des *Memorials* lautet: »Und wyrt also der graben zu furren sein auch an fyl enden in eynem steynigen gebirg, den man mit heuern müß gewynnen. Auch durch sunder kunst das wasser in rorn zu furn bis zu dem nesten gemachten graben, welcher nicht mag gemacht werden on grosse kostung.«

ist nichts anzufangen, da man mit ihrem täglichen Kommen und Heimgehen mehr Zeit verlieren würde, als bei den anderen der höhere Lohn ausmacht.

Neigung hat er selbst keine gezeigt, den Bau dieser Fernezélyer Wasserleitung zu übernehmen. Als wenn er sich damit entschuldigen möchte, legt er dar, wie er genötigt war außer der Kunst auch noch auf die Erhaltung des Erbstollens und der Zechen aus eigenem viel Geld auszugeben, um deren Einsturz vorzubeugen. Eigens führt er mit 8400 f. als reinen Verlustposten die Unkosten von Frauenseifen an.⁸¹

Johann Thurzó war nur zur Errichtung der Kunst verpflichtet. Als nun das Werk fertig stand, wandte sich Georg Thurzó am 31. Mai 1513 mit dem Ersuchen an den Hof, man möge die Kunst übernehmen und dieselbe in der Zukunft auf Kosten des Ärars in Betrieb halten. Sein Gesuch hatte jedoch den erwünschten Erfolg nicht gehabt. Verbittert vermerkte er auf der Rückseite seines für Jakob Fugger bestimmten Memorials: »dann do ist es forfluchter hof und ganz untreü, man darf sich auf nymant forlassen, man helt auch kein bryf, den welcher so mechtig ist und sich mit gewalt werth.«⁸² Nach mehrtägigen Verhandlungen sah er sich gezwungen auf die Erhaltung der Wasserkunst noch auf ein weiteres Jahr einzugehen. Er hat sich jedoch ausbedungen und vom König verbriefen lassen:

1. Er verpflichtet sich allein auf das eine Jahr zum Niederhalten der Wässer und zur Erhaltung der dazu gehörenden Vorrichtungen. Zu anderen Arbeiten, wie zum Bau oder Erneuerung von Zechen, oder zum Instandhaltung von Bergwerken zur Verhütung von Einstürzen kann er nicht verhalten werden.

2. Zur Vergütung von Unkosten der Wasserlösung kann er aus dem Pachtzins der Kremnitzer Kammer, die er selbst in Pacht hat, auf das Jahr 2500 f. zurückhalten.⁸³

Die starke Verschuldung des Hofes bei dem Fugger-Thurzóischen Handel hätte es vielleicht ermöglicht, den Hof unter Druck zu setzen. Die Umstände waren aber dafür gerade um diese Zeit nicht sehr günstig. Den Intrigen einer sonst gar nicht bedeutenden ausländischen Konkurrenz war es gelungen gegen die Thurzós eine Kampagne anzuzetteln.⁸⁴ Es schien nicht zweckmäßig die Spannung bis zu Bereinigung der vielfachen Anschuldigungen noch mehr zu verschärfen.

⁸¹ Die Angabe des Memorials über die Höhe der in Frauenseifen verbauten Gelder wird auch durch die Abrechnung des Ungarischen Handels vom 21. Juni 1511 über die Geschäftsperiode 1507–1510 bestätigt. In der Neusohler Rechnung steht da: »So ist seider verpauen in der Neustat in Frousayffen, das auch gar verloren ist, f 8453.« Original: FA, 36,2.

⁸² Memorial, wie Anmerkung 31.

⁸³ Zusicherungsurkunde König Wladislaus II vom 10. Juni 1513 für Georg Thurzó in Transsumpt des Landesrichters vom 4. Juni 1515: FA, 37,6. Vgl. Pölnitz, II, S. 112.

⁸⁴ Vier Denkschriften Georg Thurzós an König Wladislaus II., betreffend die gegen ihn bezüglich der Verwaltung der Kremnitzer Kammer, sowie der angeblichen Übergriffe gegenüber den Bergstädten. Abschriften: FA, 2,3,5.

Das Memorial wendet sich mahnend an die Machthabern.

Er, Thurzó, kann es nicht einsehen, was für einen Nutzen es dem König und Land bringen sollte, wenn der Bau der zweiten Wasserleitung, wie es beschrieben ist, ganz zu Ende geführt, und das Wasser mit der Kunst dann Tag und Nacht zu halten wird. Die Erhaltung der Kunst verschlingt allein viel Geld. Wird das Wasser angelassen, werden auch die Unkosten noch höher.⁸⁵ Im Stollen und in den Schächten hat man fortwährend mit Aushesserungen, mit Setzen von neuen Stempeln zu rechnen.

Es kommt sehr viel auf die Person des Leiters an. Wird es der Kammergraf, oder der Richter und Rat der Stadt sein, ist es notwendig daß »ein gewaltiger oberster wer, der gancze Gewalt het, zu allen zu seen in gar fylen sachen.« Man findet aber schwer solche Männer, »dy was forsteen, eley n ir ein aber⁸⁶ 2, so fer der eyne noch lebt.« Dasselbe gilt auch von den Betreuern der Kunst. Es gehören dazu Leute, die zu Neustadt wohnhaft »und dy nu lernten und wosten also dormit umb zu geen, und so was not wer zu bessern und zu wandeln und zu machen, so was bricht, als dan solch arbet von holcz gemacht ist . . .« Gute Zimmerleute sollten es sein, »der man wenig aber⁸⁷ keyn sinth unther den Ungern«, daher muß man stets Fremde zu dieser Arbeit nehmen.

Der Hauptgrund für die Schwarzseherei Thurzós ist aber in dem Mangel an richtigen sachverständigen Unternehmern und noch vielmehr an dem nötigen Geldkapital zu suchen. Mit den Gängen im Tiefsten würde man sich umsonst trösten. Man sollte die Schächte senken; den Neuen Schacht, den Kyrspaum und auch neue von Tage niederreiben. Zu alledem, meint Thurzó, ist aber das nötige Geld nicht vorhanden, auch der Herrscher selbst würde es nicht verschaffen können. Von Auswärts kommt aber aus Furcht vor der Krankheit und vor dem Tode niemand daher.

Die Zukunft hat diese Beurteilung der gegebenen Situation gerechtfertigt. In den 25 Wochen von 13. November 1491 bis 8. Mai 1492, die wir in ihrer Zeitfolge einem halben Betriebsjahr gleichsetzen können, war zu Nagybánya die Produktion an Feingold (= 23 3/4 karat fein) 1212 Mark, was einer Jahresproduktion von ungefähr 2424 Mark = 606 kg gleichkäme. Sechzig Jahre später, im Jahre 1549 dagegen wurde nur 362 M = 90 kg Feingold eingelöst.⁸⁸

Die Wirtschaft des Landes war nicht im Stande das nötige Geldkapital für eine wahrhafte Rekonstruktion des Bergbaues aufzubringen. Es war die

⁸⁵ Der einschlägige Satz ist unklar, als wenn der Schreiber beim Reinschreiben etwas übersehen hätte. Der Wortlaut ist: »So müß man dannoch stez leüt haben bey der kunst, und so man das Wasser halten wyll, daß nicht höher auf gee, so ging dannach alle woche auf eyn gulden bis in 50 aich 60, wann wasser treybt.«

⁸⁶ Aber = oder.

⁸⁷ Aber = oder.

⁸⁸ *Hofkammerarchiv, Wien*: Handschriften, Nr. 374, fol. 170–195 und 203–206. Die Rechnungszettel abgedruckt: *Paulinyi*, wie Anmerkung 4, S. 97–131.

Folge jener eigenartigen Entwicklung, daß der reiche Bergschatz des Landes sich als Geldkapital nicht daheim, sondern in den Händen von Vertretern des ausländischen, hauptsächlich des italienischen und des deutschen Kaufmannskapitals anhäufte. Trotz Reichtum der Berge rückständige Wirtschaft — das war Ungarn des Mittelalters. Dies gilt nicht nur für das Land, sondern auch für seine deutschen Städte. Nicht das Volkstum war das ausschlaggebende, sondern das Kaufmannskapital der vorkapitalistischen Periode. Seine ausbeutende Tätigkeit — einer der bedeutendsten Mitwirkenden an der gegensätzlichen Entwicklung von West- und Osteuropa zur Zeit des Feudalismus und auch im Zeitalter der kapitalistischen Formation.⁸⁹

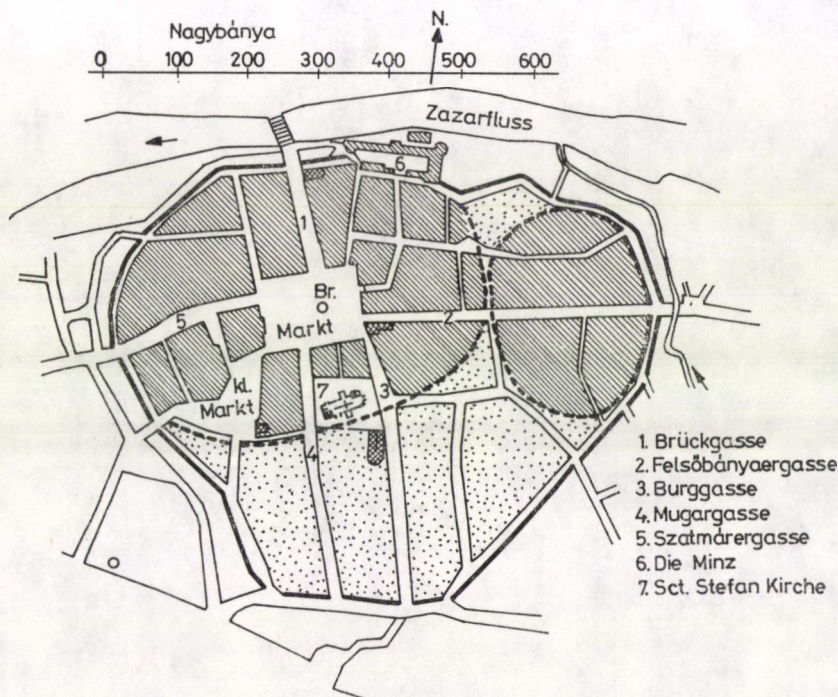


Abb. 1. Der mittelalterliche Grundriß von Nagybánya. (Nach G. Treiber: Der mittelalterliche Stadtgrundriß von Neustadt — Siebenbürgische Vierteljahrschrift, 1932, Hermannstadt-Sibiu.)

⁸⁹ Paulinyi, wie Anmerkung 1.

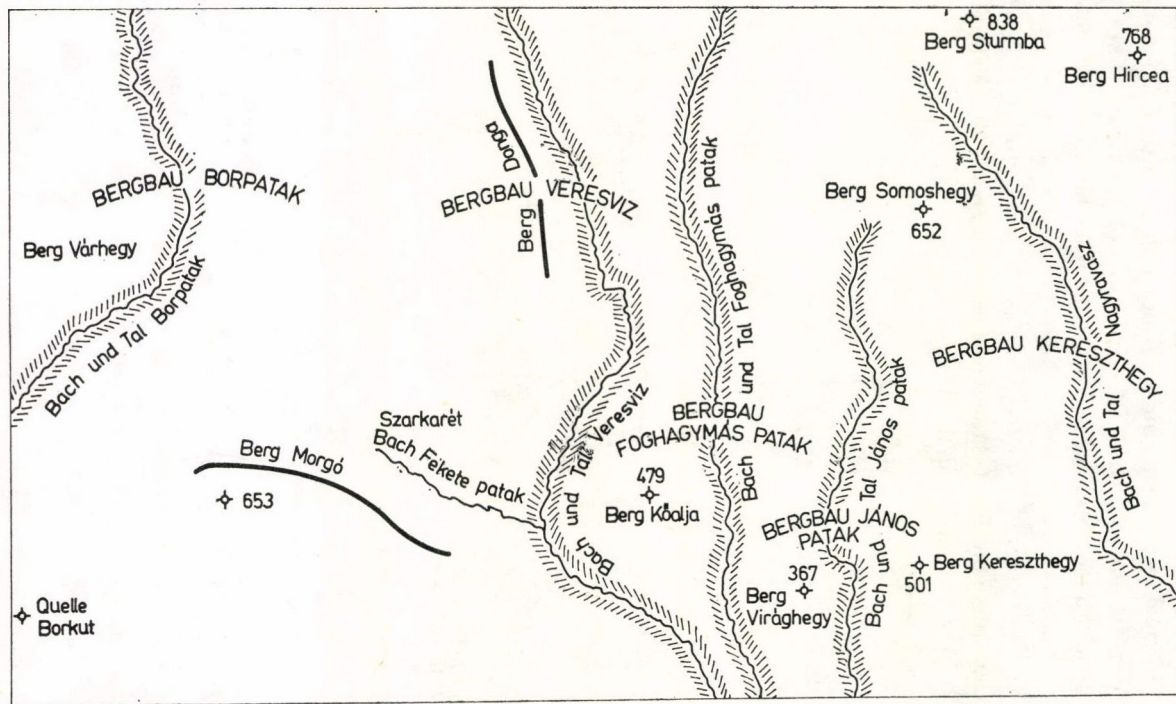


Abb. 2. Skizze des Bergbaugesbietes von Nagybánya nach S. Gesell, wie in Anmerkung 13.

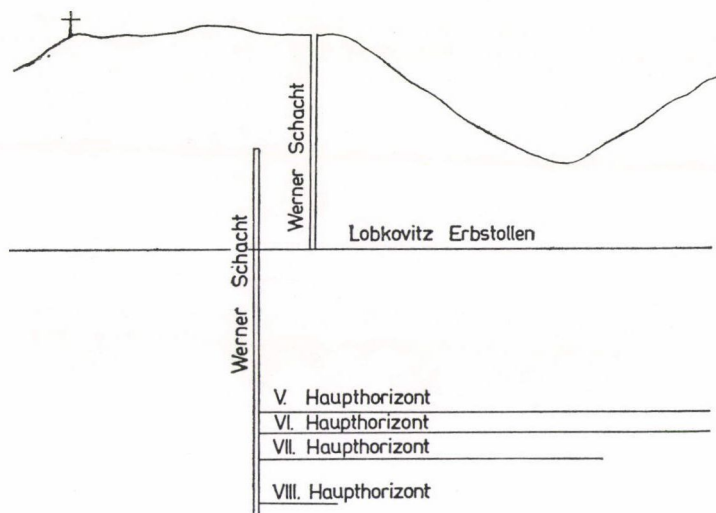


Abb. 3. Querschnittskizze der Großen Grube nach dem Stand am Ende des 19. Jahrhunderts mit den im Texte angeführten Teilen. (Nach *Wodúška*, wie in Anmerkung 13.)

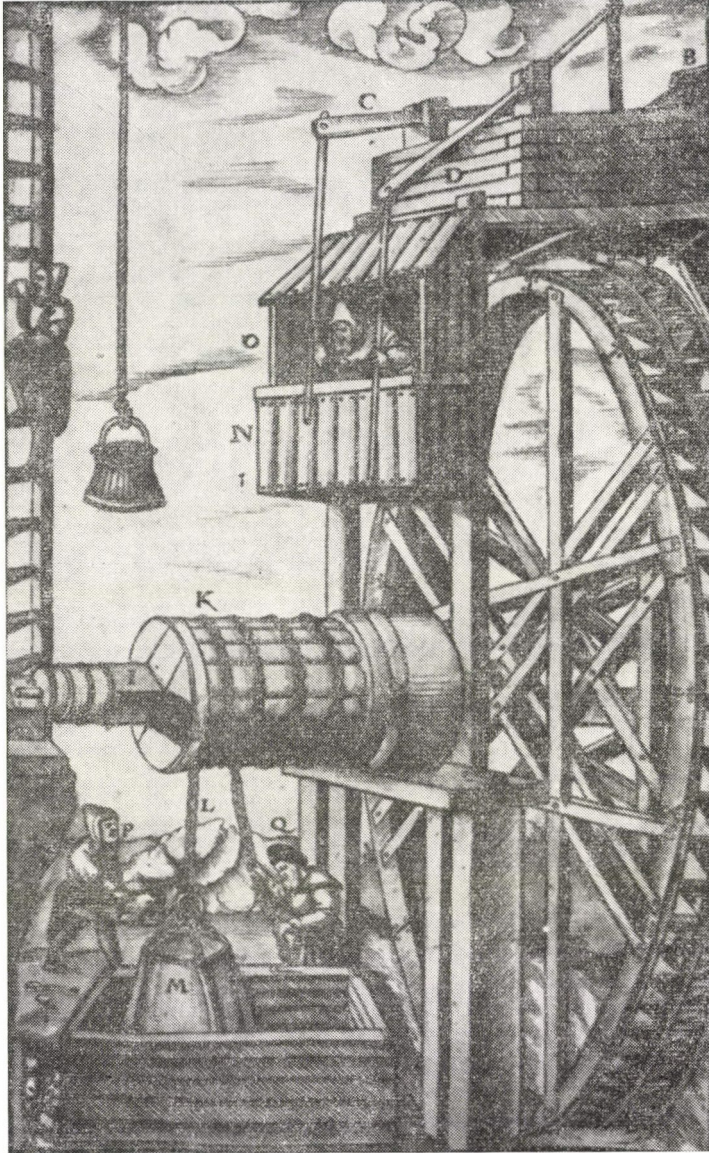


Abb. 4. »Die größte Maschine für Wasserhebung«. (Nach G. Agricola: XII Bücher von Berg und Hüttenwesen

Die Zeichenerklärung: A = der Wasserkasten; B = Das Gerinne. C, D = Die Haspelwinden (die Hebel); E, F = Wassergerinne unter den Gängen; G, H = Zweifache Schaufeln Schaufelkränze; I = die Spillen (die Welle); K = die größere Scheibe (Wellenkorb); L = eiserne Seil (Förderkette); M = die Bulge; N = das hangend Heüßlin; O = Hengsitzer (der Maschinenwärter); P, Q = Menner so die Bulge ausschütten

Первое применение водохранилищ и большого водяного возвратного колеса для преодоления шахтной воды

Попытка Турзо Яноша на возобновление горного промысла в г. Надьбанья в 1505—1508 гг.

О. ПАУЛИНИ

Резюме

В введении статьи говорится о европейском значении и количественном положении средневекового золотого производства Венгрии.

Одно из самых значительных месторождений золота было в г. Надьбанья. Этот город образовался объединением двух поселений-близнецов (Ривулус доминарум - Ассоньпатака - Фрауензейфен и Сазарбанья) на левом берегу реки Сазар в первой четверти XIV в. Он является привилегированным поселением немецких иммигрантов (см. рис. 1). Горное заложение находилось на правом берегу, на южных отрогах горы Аваш. Сначала на западных горных кряжах сегодняшнего Вэрешвиза давшего имя Ривулус доминариум - Фрауензейфен, потом всё более на горе Сазаре (сегодня Керестхедь, 501 м см. рис. 2.), которая возвышается напротив города. Главная шахта последнего была казённая «Гроссе грубе» (по венгерски надь банья - большая шахта). Наследственная штольня этой была пробита в 1452. г. Вследствие отчасти внешних условий, но главным образом из-за распространения воды к концу столетия горное дело на горе Керестхедь также попало в критическое положение. На самом деле оно получает снова размах только в XIX. в. открытием штольни Лобкович и шахты Вернер (см. рис. 3.) .

Критическое положение шахт направило на г. Надьбанья внимание бетленфальви Турзо Яноша, кто был в это время в т. н. «венгерском предприятии» компаньоном Фуггеров. Сначала сделал попытку на шахтах Вэрешвиз (Фрауензейфен). В сообществе с Сатмари Дёрдьем, королевским канцлером удалось обеспечить благоприятные условия. Это предприятие закончилось неудачей. Но уже в 1506. г. сдаётся уговором королевского двора и при казначейском участии в сумме ежегодно 2500 форинтов предпринимает работу осушения шахты Гроссе Грубе, к чему смог использовать за счёт предприятия Фуггер—Турзо всего 3000 форинтов.

Эта задача была совершенно новая. Пришлось справляться с глубиной не меньше чем 140 сажней - 283 м. На такую глубину пришлось нажимать воду до зумпфа с уровня наследственной штольни. О такой глубине ствола не имеем сведения из того времени. Также нет сведений о такой машине, которая смогла бы справиться с такой глубиной.

Решение Турзо Яноша новой конструкцией увеличило ряд водоподъёмных машин, получивших применение до тех пор. Он построил большое водяное возвратное колесо с цепными корзинами называемое «Бульгенкунст». В первой половине XVI. века это как венгерское изобретение применяется уже в городах Шнееберг и Мейсен. Агрикола описывает его как самой большой из водоподъёмных машин (см. рис. 4.). Машина Турзо Яноша в самом деле является её прототипом. Однако пока пределом мощности немецких машин была глубина 80—90 сажней, турзовская машина справилась с глубиной даже 140 сажней. Большое возвратное колесо её поднимало воду в 1—1,5 гектолитровых бурдюках, изготовленных из трёх воловин так быстро, что за 14 дней вода была нажата с горизонта наследственной штольни до дна шахты. Мощность конечно зависела от величины движущей силы воды. Турзо обеспечил это водопроводом длиной 16 км, при помощи которого вода трёх полноводных источников долины Романа, окруженной горами высотой 700—800 м через 26 штольней с падением около 10 метров попадала на возвратное колесо, поставленное в наследственной штольне. Турзовская машина на самом деле состояла из необыкновенно грузоподъёмного сочетания уже известных элементов. Однако в построении водопровода имеется и личное новшество. Стекая по канавам водопровода часть воды просочилась в почву. Чтобы пополнить утёкшую воду, Турзо сделал преграждением долины ещё три водохранилища. Это было первым известным образцом таких больших водохранилищ, построенных в средневековом горном промысле.

Турзо в середине своей работы в 1508. г. был унесён вместе с многими из его рабочих какой-то эпидемией. Его работа по принуждению двора была закончена его сыном Дёрдьем. Весной 1513 г. механизм был пригоден к эксплуатации. Но кроме ошибки его создателя была одна закорючка. Вода источников, вытекающих на южных склонах гор в летнем жару

высыхала, а в месяцах суровой зимы замерзала. Перерыв работы в течение около 4—5 месяцев и снова повышающийся уровень воды сделали более-менее нереальной рентабельность машины.

Рассматривалось, что для устранения временной безводности при помощи системы каналов и ручного насоса а также одной штольни через три горы провести воду полноводной речки Фернезель в готовый водопровод. Затраты оценились в 6000 форинтов. Сам Турзо Дёрдь совсем не был намерен принимать эту работу. Он рассудил положение пессимистически. По его мнению расчёт на выемку глубинных залежей бесполезен. В стране нет денег, необходимых для этого. Даже нет денег для того, чтобы углублять остальные шахты и открывать новые. И казной не раздобывается необходимое денежное покрытие. И в этом он был прав, поскольку горное богатство страны накопилось как денежное имущество не в стране, а в руках представителей зарубежного, особенного итальянского купеческого капитала. Турзо отказался даже от дальнейшего содержания готовой работы. Сдаваясь принуждению, согласился только на один год. Турзо Янош предвидел будущее. В руках казны механизм скоро остановился и уничтожился. Действительно в стране не находился нужный денежный капитал. А зарубежный капитал не поступал.

INDUSTRIAL REVOLUTION IN THE MIDDLE AGES?*

W. ENDREI

It was Mrs. Carus-Wilson, the late lamented historian who introduced this concept and — though it has not become part and parcel of the accepted terminology — due notice has been taken of the acceleration of a process in the technical field, one that transformed the structure of mediaeval economy and society. Already before her Lefebvre de Noëttes and Bloch, and afterwards Gille and White were arguing along these lines, and White's brilliant reasoning has brought to light essential parts of the internal kinetics of this phenomenon.

It is well known that some, like Cipolla negate such a turn and, apart from the neolithic agrarian revolution, acknowledge only the epoch-making importance of the industrial revolution of the 18th—19th century. There again are others who talk about a series of industrial revolutions: Kuczynski gives his book the title of "The Four Revolutions of the Forces of Production".

One cannot deny that there is a startling similarity in the acceleration of intellectual life, the exploitation of the various types of energy, the development of technology and to a certain degree also in the growing intensity of class struggle of the 11th—14th centuries with similar symptoms of later ages. The more is known of medieval sources, the stronger becomes our impression that revolutionary changes did force their way through these "Dark Ages". Because not only the final development of feudal society goes back to this era but so do the roots of European technological hegemony. Up to the 11th century European technics had been advancing on impetus from outside, in the period under review, however, Europe started to form her own technology and — as Needham points out — from the 15th century onwards she became definitely a donor: the rest of the world receiving stimulation from her.

The autochthon innovations that radically transformed the production of the period left no branch of economy unaffected. To give a few examples:

- In *agriculture* considerable increase of productivity was due to the heavy plough and the collar harness;
- The better use of *energy* led to the tapping of new energy sources such as the wind, the tides or the gunpowder, increasing the variety of mills and, incidentally, putting the art of warfare on a new basis;
- In *architecture* and *shipbuilding* new skeleton — construction principles became effective;

* Paper read at the XVth International Congress of the History of Science and Technology (Edinburgh 1977).

- In *metallurgy*, the production of tools and arms was modernized by new, legendary technologies bringing with them — to quote the words of Lynn White — the beginning of the real Iron Age. It is totally indifferent whether we attribute the beginning of the new era to the smiths of Damascus or to Wayland the Smith: it was mediaeval Europe that made use of the new steel technology in producing her ploughs, chisels and swords;
- In antique times several newly invented *transmission* principles were totally unknown, such as the cam and the crank that transformed the alternating rotating movement into rectilinear movement or the twine propulsion and the excenter; these made complicated mechanisms feasible which not only liberated man from difficult physical work but ultimately led to multi-tool machines. From here only one further step was needed to construct — in contrast to ancient times — *useful* automats.

It is also a much analyzed fact that such fundamental technological changes go hand in hand with social changes: the exploited labour of lay monks (*conversi*) in the Cistercian forges reminds us in exactly the same way to the rise of the industrial proletariat as the textile workers of Florence or the Flemish towns. Strikes, destruction of machines and rebellions are all symptoms that recall the 19th century. But these class-struggles were doomed to failure in the same way as was natural science research hallmarked by Grosseteste, Maricourt and Roger Bacon.

Now let us not study the role played by the climatic, social and economic factors in slowing down the boom and in the stagnation of following centuries. We had better go back to the principal question: is it possible to talk about an industrial revolution in the middle ages?

Before the 17th century, the word “revolution” was used mostly in reference to the movements of planets, later it got the sense of popular disturbances of political or economic character, in English carrying the implication of return or even restoration. In such linguistically blameless interpretation (Latin *revolvere* means to roll back something) we may assert that revolution took place. But in today’s semantics the concept of revolution is associated with a complete and lasting reversal of conditions or fundamental changes. The events of 18th—19th century proved to be irreversible. Agrarian society became industrial; productivity of industry increased by scales of magnitude within the frames of entirely new production organisms: the factories. The capitalist class succeeded the feudal one, and a new class appeared on the scene: the industrial proletariat.

As a result we may state that the analogy proves to be imperfect as soon as social phenomena and consequences are investigated. Neither did the methods of production as initiated in the Cistercian forges or the Italian silk-throwing mills lead to a factory system nor did relations of production effect the rise of a new class. The fundamental character of mediaeval society remained agrarian.

In spite of all this, I feel we have to do justice to those excellent historians who noticed the unprecedented acceleration of technical development and put their fingers on this extraordinary phenomenon, even if the classification seems to be wanton.

When we consider the achievements of the mediaeval technical revolution at its peak, as regards their state of development, they show an astounding heterogeneity. There are some that are restricted to drawing the final consequences of antique knowledge (such as the machines with treadle, textile-tools); in other words these just surpass the needs of slave-society. There are others that mirror the true image of feudal society (crushing and fulling mills, harness). Finally there are some which already bear the mark of bourgeois society. This can only be explained by the fact that technical development — as a result of its speeding up — first caught up with social-economic development in the 10th—11th centuries, then after a short period of harmony in the 12th—13th centuries surpassed it, and this no doubt caused a serious discrepancy resulting in a deep crisis in the 14th century.

Please permit me to give you a few examples of technologically so to say overdeveloped innovations that, as it appears to me, do not fit into the overall social-economic picture of the period. The silk-throwing *filatoio* invented in the 13th century is of a mechanical degree of complexity which exceeds that of the jenny or the waterframe. Whilst the jenny was a simple multi-spindle spinning wheel that made up for the omission of the Middle Ages, it remained the utensil of cottages even in the 19th century. The silk-throwing twisting frame with its several hundred water driven spindles, synchronized throwing and bobbin building motion that did not claim but a few persons' attendance thus anticipating the archetype of a modern factory. It is no wonder that Arkwright obtained inspiration for his invention in the twisting mill of 25,000 spindles of Derby.

Another case to mention — a basic idea without antecedents at all — is the skeleton-construction building technology which emerges in its full maturity in the 13th century and to which we owe gothic naves of nearly 50 meters height and the cupola of Brunelleschi.

The new principle of static divides the load-distribution of the building into lines of force, thrusts from which a rib-vault construction is created taking over the role of support from the walls. This makes it possible to establish monumental and bright inner spaces. They exceeded the needs of mediaeval towns and were meant admittedly only for buildings of prestige. They also put a heavy financial load on the enterprising communities; as a result the cathedrals of Beauvais, Prague, Cologne, Milan, Ulm and many others, remained gigantic fragments, warning mementos to the obligatory harmony of social basis and superstructure. It is more than a metaphore that the 19th century finished them: that era in which an architect from Liverpool built — as the first in the world — columns, arcades, roof work and window mullions of gothic outline, in skeleton construction of cast iron to be followed by the Christal Palace and the Tour d'Eiffel.

To end up, just a few words on clockwork. The time measuring instrument of agrarian societies is the calendar; that of bourgeois society is the clock. Without the first one, it is impossible to plough and sow in time; without the latter there is no industrial work or motorized transport. According to Mumford, the key instrument of industrial revolution is not the steam engine but the clock. The foliot escapement was invented at the beginning of the 14th century and we divide the hour by 60 minutes and the minutes into 60 seconds since 1345. This order of time, however, had by far surpassed the need of the era. The chronometers of Robert Wallingford and Giovanni de Dondi, the clock-works of townhalls were curiosities to be amazed through centuries, as much

as the 150 metres high cathedral spires and the silk *filatoio* which was described even centuries later by Montaigne with great admiration.

The question arises whether all these were integral part of mediaeval technology, expressions of the need of contemporary society. It seems more probable that they represent a premature development promoted by the favourable social and economic climate of some Italian, French and Flemish towns in the 13th—14th centuries, anticipating technical ideas and mechanical principles of the Industrial Revolution.

It was as if an unusually warm February had lured to burst the buds of a tree slumbering under the bark and the winter, returning, stopped their growth. Some of the sprouts were nipped by the frost, a few survived and had lived to see summer.

I think with this I have tried to give a reply to the question raised in my introduction. Yes, industrial revolution began in the middle ages, as an untimely, precocious birth of technological achievements to which social conditions ripened only half a millennium later.

COMPTES RENDUS DE LIVRES

F. R. Bridge: From Sadowa to Sarajevo. The Foreign Policy of Austria-Hungary, 1866-1914. London and Boston, 1972, Routledge & Kegan Paul. XVI, 480.

F. R. Bridge: Great Britain and Austria-Hungary 1906-1914: A Diplomatic History. London, 1972, Weidenfeld and Nicolson. XII, 320.

The call for an objective, unbiased approach to the history of the multi-national Hapsburg Monarchy, that would stand clearly above the various national interests, has been an old cry, but this ideal was seldom realized by the nationalist historians who carried on the fights of the politicians long after the Monarchy ceased to exist. Most contemporary and later Western works on the Hapsburg lands used to contain a great deal of partisanship: their authors were — when not political emigrants themselves — retired champions of this or that national “cause”, or at any rate were closely influenced by their friends among the peoples of East-Central Europe. This no longer applies to most representatives of the new generation of British and American historians, grown up after World War II, who still seem to be fascinated by the problems of “the lands between”, and Roy Bridge is definitely such a person.

The foreign policy of Austria-Hungary offers an ideal field for rising above the narrow national standpoint, especially when the basis of the work is formed by the documents of the Common Ministry for Foreign Affairs, an institution always fighting against the idea of nationalism, and so much hampered by the conflicting national interests of the constituent peoples. With proverbial English practical sense Bridge refused to let himself immersed in the old debates on the necessity of and the responsibility for the break-up, instead he went back to the primary sources in Vienna (and also in Britain) and wrote a full history of the foreign policy of the Dualist Period as a companion to his original interest, British—Austro-Hungarian relations in the last pre-war decade of the Monarchy. These two diplomatic histories fortunately go beyond merely reciting the steps of the diplomatists, and the reader learns a great deal about the personal, inner political, military, economic, financial and social factors influencing foreign policy — in this order, which is of course debatable. In avoiding another frequent pitfall of such works the author was less successful: sometimes the minutely told details, the many side-lines make it difficult to recognize the main course of Austro-Hungarian diplomacy. Perhaps the conscientious perusal of all the relevant papers, the discussion or at least mentioning of all major actions made it inevitable. But this tendency is less evident in the treatment of the post-1906 period (and consequently in the second book under review), maybe because from then the polarization of the powers made inter-state relations less intricate, as the freedom for manoeuvring became more restricted.

In addition to telling a long and complicated story reliably and convincingly Bridge makes many points that deserve to become common stock. A few examples: Throughout her last hundred years Austria lacked the military power “that alone could give reality to the claim of any state to be a Great Power”, consequently she tried to make up for it by diplomacy. Yet it was in defence of this great power prestige that the Monarchy decided to take a calculated risk in July 1914. Among the factors determining foreign policy in Austria-Hungary Bridge is rightly emphasizing the decisive role of the Emperor-King, but he might have added that in every West-European country foreign policy ceased to be a royal prerogative only gradually, so in this respect, too, Austria-Hungary was only less advanced. There is also a careful and on the whole convincing weighing of the role played in the common foreign policy by the major functionaries and institutions: the common ministries, the two Parliaments, the two Governments, the military, the bureaucracy, the various national groups and parties, public opinion. Bridge presents a balanced view of the much debated issue of Hungarian influence on foreign policy, whether speaking of Andrassy, the two Tiszas, or Károlyi, although many would say that he is over-estimating or underestimating this influence. Bridge mentions, that public opinion and also the delegations could influence events only in a negative sense, by making certain courses impossible, but this can be said of most other policy-making factors,

hence the general passivity of Austro-Hungarian foreign policy. The far from cloudless history of the alliance with Germany is also rightly emphasized, and one must agree with the conclusion that it was an instrument of real value only in war (for which it had been designed), but in day-to-day diplomacy it was more often a hindrance than a help. In general the introductory chapters and the concluding remarks in the two books are brave and excellent.

Some other observations are more open for debate. In Bridge's narrative the indisputable weakening of the international position of Austro-Hungary in the 1890-s appears to have been brought about primarily by changes in the foreign political situation, at least the internal (structural, economic, social and political) antagonisms are not emphasized, except the growing chauvinism of the Hungarians. On the other hand, Bridge attributes the failure of bringing Great Britain in the Triple Alliance in 1901 to "Britain's reluctance to underwrite the tottering Dual Monarchy." But Salisbury in his decisive policy paper of 29 May, 1901, setting forth his objections to such a course, does not even mention the internal state of Austria-Hungary. (British Documents on the Origins of the War 1898-1914, vol. ii, 68-69.) Reaching his real field of interest, the 20th century, Bridge shows a considerable understanding for Austro-Hungarian foreign policy, a policy carried on from a position of weakness. He sees a continuous striving for independence from Germany, even in Algeciras in 1906, eliciting only suspicion and little help, exonerates Aehrenthal from most contemporary and later accusations of foul play. In the annexation of Bosnia-Herzegovina the author emphasizes the conservative nature of the step, the burying of the legendary march to Salonica. The analysis of the management of the July 1914 crisis sounds plausible: it was not a desperate attempt to forestall internal (economic, political or racial) collapse, but the favourable opportunity was seized to break the most dangerous combination of South Slav irredenta backed by Russia. The stake was the prestige of one of two Great Powers: by failing to act against Serbia Austria-Hungary would have resigned her position, while by failing to support Serbia Russia would have admitted her own impotence. According to Bridge there seems to have been no diplomatic solution; then he might have added that if war was inevitable then the responsibility lies with all the powers who brought this situation about, or in other words: the age of imperialism led to its Peloponnesian War, the catastrophe of 1914.

Having written a concise, very usable general history of Austro-Hungarian foreign policy, what are Bridge's claims for dealing with Anglo-Austro-Hungarian relations in a separate book? One of his reviewers, Paul W. Schroeder in the *Journal of Modern History* of 1974, doubts if the subject deserves a book, since "Austria was not fifth or tenth on Britain's list of priorities, but fiftieth or one hundredth." But apart from the fact that contemporary British records (or the coverage of Austria-Hungary in the English Press) do not bear this statement out, for the Monarchy the attitude of Britain was really vital. The gradual erosion of Turkish power in the Balkans was bound to lead to confrontation with Russia, while Britain ceased to be a potential ally of Austro-Hungary against Russia in the Eastern Question. When the Anglo-Russian *entente* was concluded the Monarchy became bound to Germany "by the iron logic of the balance of power," and Britain's attitude was governed above all by *entente* solidarity, in July 1914, too. Bridge picks up this story in his second book in 1905, at the "midway stage in a twenty-year process of estrangement" between the two oldest friends in Europe, and succeeds in making it a coherent history. What he fails to do is to place Austria-Hungary, and the Near Eastern Question in general, within the global interests of Britain.

Although Bridge does not read Hungarian, he is more aware of the dual character of the Monarchy than most Western historians writing on the subject, consequently the Hungarian reader finds much fewer mistakes about Hungary than it is usual. A few of the remaining ones: in 1861 Hungary refused the offer of Francis Joseph not out of clinging to "the ancient liberties" (p. 6.), but because of their insistence on the modern principles of the April Laws of 1848. Throughout the dualist era Italian attitude towards the Monarchy was influenced by an ambiguous heritage: the memory of Austrian oppression and wars, and of considerable Hungarian contribution to the unification of Italy. (The latter is the explanation why Italy did not claim Fiume in the Treaty of London in 1915.) Bridge is wrong in thinking that with the Hungarian coalition assuming power in 1906 the question of universal suffrage was removed from the agenda (p. 287.). Ármín Vámbéry was a professor at the University of Budapest, not in Vienna (p. 34.). When in August 1908 Cartwright suggested the separation of Austria from Germany the first hostile minutes in the Foreign Office were prepared by Campbell and Langley, not by Spicer and Algernon Law (Chapter V, note 132.). And there is the insignificant but baffling question: why is the author mixing the English and German forms of Christian names (Franz Ferdinand but Julius Andrassy), sometimes within one name: Franz Joseph.

It is certain, however, that with his two books F. R. Bridge has made himself one of the major historians of the Hapsburg Monarchy.

G. Jeszenszky

Die demokratisch-parlamentarische Struktur der Ersten Tschechoslowakischen Republik.

Herausgegeben von Karl Bosl. Oldenburg Verlag, München—Wien, 1975, 279 S.

Das Münchner Collegium Carolinum veranstaltete eine Tagung im Dezember 1974 in Bad Wiessee am Tangersee, wo sich die versammelten Wissenschaftler mit der Problematik der demokratisch parlamentarischen Struktur der Ersten Tschechoslowakischen Republik beschäftigten. In der vorliegenden Arbeit werden die Vorlesungen international anerkannter Experten dieses Fachgebietes in anspruchsvoller Ausführung zusammengefaßt und mit reicher Dokumentation illustriert. Sie bildet die Fortsetzung zu einer früheren Publikation des Collegium Carolinum, die unter dem Titel »Die Burg. Einflußreiche politische Kräfte um Masaryk und Beneš« 1973 und 1974, in zwei Bänden erschienen ist. Die inneren politischen Machtverhältnisse, die Rivalisation der Parteien und ihr Einfluß auf die politische Führung der Republik wurden in der ersten Arbeit bereits detailliert behandelt, deshalb gehen die Autoren hier auf diese Fragen nur in geringerem Maße ein. In anderen Publikationen des Collegium Carolinum erfolgt die Auseinandersetzung jeweils mit einer gegebenen Periode der Geschichte der Ersten Tschechoslowakischen Republik (Versailles, St. Germain, Trianon, 1971; Das Jahr 1945 in der Tschechoslowakei, 1971). Das ist ein Zeichen dafür, daß das Collegium Carolinum für seine Aufgabe hält, die ganze Geschichte der Ersten Tschechoslowakischen Republik zu bearbeiten.

Es ist ein Wesenszug dieser Publikationen, daß sie alle auf umfangreichem Quellenmaterial basieren. Die Autoren der einzelnen Studien sind vielseitig informiert. Sie kennen die wichtigsten Dokumentenausgaben, die nach dem zweiten Weltkrieg erschienen sind. Sie schöpfen aus den älteren und neueren Bearbeitungen sowohl tschechischer als auch deutscher Autoren und verwenden die tschechoslowakischen Statistiken der Epoche. In den Notizen sind auch zahlreiche englische und amerikanische Publikationen erwähnt. Im allgemeinen kann man sich über die ausgezeichnete Dokumentation der Studien lobend äußern. Wenn bei diesen Arbeiten etwas doch noch zu bemängeln ist, so ist es die Tatsache, daß sie sich gar nicht auf sowjetische, polnische, ungarische und französische Arbeiten stützen.

Der Hauptakzent der Behandlung liegt auf der Darstellung der Charakteristik der demokratisch parlamentarischen Regierung und ihrer bestimmenden Rolle. Diese Thematik bietet den Forschern ein breites Feld der Möglichkeiten und sie haben aus diesen Möglichkeiten Gebrauch gemacht. Es ist kennzeichnend, daß sogar der Literatur und der Außenpolitik selbständige Studien gewidmet werden. Diese Arbeiten (geschrieben von Friedrich Prinz und Reiner Franke) sind unter den bestgelungenen Schriften des Studienbandes. Die Gesamtheit der einzelnen Vorträge ist ein einheitliches Ganzes und gibt ein einheitliches Bild über diesen Staat, dessen innere Verhältnisse sogar mit dem besten Willen nicht harmonisch genannt werden können. Diese inneren Widersprüche, diese komplizierte Lage ans Licht zu bringen, das ist eben die Aufgabe des Historikers. Die Autoren des Bandes veranschaulichen recht gut, daß die politischen Verhältnisse des Landes auch auf das wirtschaftliche Leben auswirkten und darum keineswegs als zweitrangige Fragen zu betrachten sind.

Jiří Kosta zeichnet über die wirtschaftlichen Probleme der Ersten Tschechoslowakischen Republik ein einigermaßen skizzenhaftes Bild. Sehr richtig erkennt er aber das Wesentliche der Problematik, indem er behauptet, daß die früher stark industrialisierte Tschechoslowakei nach 1918 unter sehr günstigen Voraussetzungen den Weg der selbständigen Entwicklung betrat und bis zum Beginn der großen Weltwirtschaftskrise mannigfaltige Möglichkeiten sowohl den staatlichen als auch den Privatunternehmen bot. Die Entscheidungen betreffs der Wirtschaft wurden im Parlament — also unter Berücksichtigung der Öffentlichkeit — getroffen. Die Arbeit erreichte ein hohes technisches Niveau. Im Handel gelang es, den Export und Import im Gleichgewicht zu halten und bei der staatlichen Regelung der Finanz- und Steuerfragen hielt man die Forderungen der Marktwirtschaft vor Augen. Die Studie untersucht aber nicht, welche Belastung unter so guten Umständen die nahezu eine Million Arbeitslosen in den Jahren zwischen 1929 und 1932 für das Land bedeuteten. Die Untersuchung der Maßnahmen zur Balancierung der Arbeitslosigkeit wird gleichfalls unterlassen. Die Prosperität des Landes wurde durch zahlreiche Momente gehindert, besonders durch die Agrarpolitik und durch die ungeordneten Handelsbeziehungen zu den Nachbarländern (siehe den ungarisch-tschechoslowakischen Zollkrieg von 1930) wurde sie ernstlich gefährdet. Demgegenüber weist der Autor sehr richtig darauf hin, daß im Laufe der Industrialisierung des Landes Nachteile für die Slowakei entstanden und diese Nachteile nicht in geringem Maße zur Verschärfung der Gegensätze der Nationalitäten beitrugen und dadurch in den 30er Jahren zu schwerwiegenden politischen Folgen führten.

Eine andere Studie des Bandes (verfaßt von Jackson Shaw) ist in erster Linie wegen ihrer gesellschaftshistorischen Erläuterungen interessant. Sie beschäftigt sich mit den Massenorganisationen und beschreibt die Lage der einzelnen gesellschaftlichen Gruppierungen und Organisationen (der Lehrer, der Legionärer, des Sokols und der Gewerkschaften). Der Autor zieht die Schlußfolgerung, daß neben der für die Tschechoslowakei charakteristische pluralistische Strukturierung sich keine solche einheitliche, »supranationale« Massenorganisation gestalten konnte, die breitere Schichten der Bevölkerung — ohne nationale Unterschiede — zu einem dem Staate gegenüber positiven Verhalten hätte stimmen und in dieser Weise dem Staate eine feste Basis hätte bedeuten können. Der Autor sieht richtig, daß die gegebene Form der bürgerlichen Demokratie (in einem Staat vieler Nationalitäten, was die Tschechoslowakei zwischen 1918 und 1938 war) die Existenz mehrerer Dutzend Parteien und einer großen Zahl wirtschaftlich-gesellschaftlich-kultureller Organisationen ermöglichte, aber letzten Endes ohne die organisatorische Substanz eines breiter verwurzelten Rückhalts in *allen* Teilen der Bevölkerung — auf Kosten der eigenstaatlichen Existenz.« Im partikularistischen Charakter der Massenorganisationen — worin sich die »Integrierungsfähigkeit« des ganzen Systems widerspiegelte — erblickt der Autor schließlich die Erklärung dafür, daß der Staat während der Krise von 1938 keine genügend große Widerstandskraft der äußeren Aggression gegenüber aufbringen konnte. Diese Integrierungsfähigkeit war tatsächlich vorhanden und zwar als Folge jener engsichtigen Politik, welche die Gründer des Staates 1918 inaugurierten. Der Grundgedanke dieser Politik war, den Staat vieler Nationalitäten auf der Grundlage des nationalen — und zwar ausschließlich tschechisch nationalen — Prinzips aufzubauen, was bereits für die zeitgenössischen Beobachter als Nonsens erschien. Während seines ganzen Bestehens konnte der Staat von dieser Linie nicht abweichen, weil — wie das auch die Studien des Bandes beweisen — die über die Autonomie mit den Slowaken geführten Verhandlungen an dem tschechischen Zentralismus und an der Starrköpfigkeit seiner Verfechter — der Slowaker Dérer und Hodža miteinbezogen — scheiterten.

Hinsichtlich ihrer Methode kann die Schrift von Wolf Oschlies Bedenken erwecken. Sie überblickt die 20jährige Geschichte der Kommunistischen Partei der Tschechoslowakei. Die tendenziöse Auffassung des Autors offenbart sich in der Tatsache, daß er die ganze politische Richtlinie, Strategie und Taktik der Kommunistischen Partei ausschließlich nur in Abhängigkeit von Moskau darzustellen versucht, da seiner Meinung nach die Leiter der Partei treu der Moskauer Zentrale und derer Richtlinien dienten. In dieser Darstellung ist — trotz der richtigen Teilangaben — eine gewisse Einseitigkeit zu beobachten, weil der Autor jene Faktoren — wie z. B. die wirtschaftliche Lage des Landes und die daraus resultierenden Erkenntnisse, geschweige denn des Kampfes der Parteien —, die die Entwicklung der Partei von tschechischer Seite bedingten, nicht mit berücksichtigt. Mit einer Unzahl von Dokumenten könnte man beweisen, daß indem die Parteiführung — gewiß nicht unabhängig von den Beratungen und Beschlüssen der Komintern — die internationale Lage nicht immer richtig einschätzte, reagierte sie auf die inneren Probleme des Landes immer richtig. Nie verlor sie den Kontakt mit dem Leben des Landes und stellte sich ihre Aufgaben immer unter Berücksichtigung der heimischen Bedingungen und Forderungen des Klassenkampfes. Zu ihrer Agitation in der Bodenfrage und im Interesse der Veränderung der Lage der landwirtschaftlichen Arbeiter brauchte die Partei keinen Ansporn von außen.

Mit der slowakischen autonomistischen Bewegung beschäftigt sich der sachkundige Jörg K. Hoensch, der den Platz dieser Bewegung im politischen Leben des Landes richtig einschätzt. Er behandelt die ganze Geschichte der autonomistischen Bewegung und mit Recht sieht er die ganze Tätigkeit der Hlinka-Partei als negativ an. Schade, daß er den ungarischen und polnischen Beziehungen dieser Bewegung in seiner Studie keine Aufmerksamkeit widmet, obwohl die Tätigkeit Tukas im Leben der Partei und selbst im Leben des Staates nicht von zweitrangiger Bedeutung war. Die Studie wirft eine Frage auf, die der weiteren Untersuchung wert ist: Warum gelang es der Hodža-Partei nicht, größere Massen für sich zu gewinnen, obwohl sie über alle dazu nötige finanzielle Mittel verfügte. Die Untersuchung dieser Frage würde aber eine andere strukturelle Forschung voraussetzen, die die Geschichte des slowakisch-tschechischen Verhältnisses in ihrer ganzen Tiefe aufdecken würde. Der Autor sieht, wohin der Weg der Hlinka-Partei nach 1938 führte, findet aber diese Entwicklung nicht sympathisch. Sehr gern haben wir von einem westdeutschen Autor folgende Zusammenfassung gelesen: »In der unbedingten Abhängigkeit vom Deutschen Reich Adolf Hitlers gelang es den Slowaken während der Kriegsjahre nicht, den überzeugenden Beweis ihrer politischen Reife und ihrer ‚nationalen Eigenständigkeit‘ zu erbringen.«

Helmut Slapnicka beschäftigt sich mit der komplizierten Frage der Staatsverwaltung aus juristischem Gesichtspunkt. Er weist auf die Erweiterung der Freiheitsrechte, aber zugleich auch auf ihre Beeinträchtigung hin und enthüllt die damit zusammenhängenden Machenschaften, bei dem Wahlsystem z. B. Im Einklang mit der tschechischen marxistischen Ge-

schichtsschreibung finden wir bei dem Autor Hinweise darauf, daß in dem 1918 entstandenen Staat zahlreiche Elemente des Verwaltungsstils und der Verwaltungsmethoden der alten Österreichisch-Ungarischen Monarchie mit geringen Veränderungen weiterlebten. Dieses Fortbestehen war so stark, daß auf dem Gebiet der Verwaltung die bürgerlich demokratische Tschechoslowakei viel mehr als Erbe der ehemaligen dualistischen Monarchie zu betrachten ist, als die Österreichische Republik nach 1918.

In einer äußerst interessanten Studie beschäftigt sich Hans Lemberg mit der Rolle der slawischen Ideologie zwischen 1918 und 1938 in der Tschechoslowakei. Wie die meisten Autoren, beginnt auch er mit einem historischen Rückblick und untersucht die Frage, inwiefern die slawische Ideologie in den Jahren vor dem ersten Weltkrieg Boden in der Republik fand. Seine Unterscheidung zwischen Kramář und Masaryk ist vollkommen berechtigt. Er hebt dabei hervor, daß Masaryk nie ein Verfechter der russophilen Lösung war, während Kramář selbst nach 1918 auf seiner Sympathie für die Russen bestand. Diese Sympathie galt aber natürlich nicht der Sowjetunion, sondern einem von Kramář vorgestellten liberal bürgerlichen Rußland. Die Irrealität dieses Gedankens bestimmte die politische Lage Kramářs und die der nationalen demokratischen Partei unter den anderen Parteien. Richtig behauptet der Autor, daß die Näherung zur Sowjetunion um die Mitte der 30er Jahre von Seiten der tschechoslowakischen Leiter nicht im Zeichen des Slawismus geschah, sondern politische Beweggründe hatte, und die slawische Ideologie nicht einmal in der Propaganda dieser Näherung eine Rolle erhielt. Leider beschäftigt sich die Studie damit nicht, ob die Näherung zur Sowjetunion eine Veränderung im Verhältnis der tschechoslowakischen Regierung zum sowjetischen System selbst mitbrachte oder nicht. Diese Frage würde neue Untersuchungen beanspruchen. Unbezweifel steht die Tatsache, daß die tschechoslowakische politische Leitung den Kollárschen Spruch der slawischen Gegenseitigkeit in die öffentliche Meinung nicht einleitete, um damit im Bürgertum Anhänger für die Zusammenwirkung mit der Sowjetunion zu werben.

Eine der interessantesten Studien des Bandes, deren Verfasser Stephen Dolezel ist, beschäftigt sich mit der Außenpolitik der Tschechoslowakei. Diese Studie eignet sich zur Vernichtung jedweder Illusion im Zusammenhang mit der politischen Konzeption von Beneš, unter anderen auch jener Illusion, nach der Beneš und die Kleine Entente in den 30er Jahren wichtige Faktoren des Friedens gewesen wären. Der Autor folgt mit Aufmerksamkeit der Gestaltung der tschechoslowakisch-deutschen Beziehungen ab 1918 und beleuchtet die Beweggründe, die Beneš in seiner politischen Praxis dazu veranlaßten, die Wichtigkeit der deutschen Frage mal zu überschätzen mal zu bagatellisieren. Es ist einen manischen Zug der Politik von Beneš zu nennen, daß er sich krampfhaft auf die Restauration der Habsburger konzentrierte, selbst zu einer Zeit, wo zur Rückkehr der Habsburger keine reale Chance mehr vorhanden war, wo keine Restauration mehr drohte, aber um so realer war die Drohung, die der baldige Anschluß Österreichs in sich barg. Kennzeichnend ist für die Einseitigkeit der Politik von Beneš, daß sie die Bedeutung des Anschlusses sogar in der Mitte der 30er Jahre geringschätzte und sich in erster Linie gegen Ungarn richtet. Über das Manövrieren und die politischen Kniffe von Beneš hat der Autor eine negative Meinung, mit der wir nur einverstanden sein können. Die bürgerlichen Politiker der Tschechoslowakei zeugten von großer Blindheit, als sie von 1918 ab jene latente Gefahr nicht erkannten und nicht ernstlich überlegten, die die im Staate lebenden 3,5 Millionen Leute deutscher Nationalität bedeuteten. Die Autoren des vorliegenden Studienbandes hüten sich davor, die Berechtigung der Unzufriedenheit dieser deutschen Minorität eingehender zu behandeln. Obwohl einige wirtschaftshistorische Angaben in den einzelnen Studien diese Beschwerden erhellen, ist die Ursache dafür — unserer Meinung nach — nicht so sehr in wirtschaftlichen Gründen, sondern viel eher in politischen Momenten zu suchen. Schon zahlenmäßig stellte das Sudetendeutschum eine zu große Menge dar und auch sein politisches Selbstbewußtsein war entwickelter, als daß es sich mit der Stellung des Staatsbürgers zweiten Ranges für längere Zeit hätte begnügen können. Wäre die Geschichte in der Person Hitlers nicht dazwischengetreten, auch dann hätte die Entwicklung eine föderative Lösung mit sich gebracht, nicht aber die Prager Bestrebungen zur Zentralisierung verwirklicht. Hätte die Leitung des Staates diese Tatsache rechtzeitig — möglicherweise noch 1918 — erkannt, so ist es nicht ausgeschlossen, daß sich in Mitteleuropa vieles anders gestaltet hätte.

Schließlich muß man die letzte Studie des Bandes hervorheben, in der Reiner Franke die Gestaltung der britischen Politik im Zusammenhang mit der Tschechoslowakei zwischen 1918 und 1938 erörtert. Seine Schlußfolgerungen sind deprimierend: die englischen Politiker, die die Richtung der Politik bestimmten, waren davon überzeugt, daß die Tschechoslowakei im alten Rahmen sogar dann nicht fortbestehen kann, wenn der Krieg zu Ende ist und Deutschland verliert. Sie betrachteten die sich aus vielen Nationalitäten zusammensetzende Tschechoslowakei als lebensuntüchtig. Nicht allein die englische Diplomatie war dieser Meinung.

E. Kovács

И. Я. Фроянов: *Киевская Русь*. Очерки социально-экономической истории. Ленинград, 1974. стр. 158.

В наши дни советское исследование истории русского феодализма переживает ренессанс. В исследованиях многих лет накопилось столь большое количество новых результатов, что созрела необходимость повторной оценки, решения спорных вопросов, создания новых синтезов, обоснованных на самых современных открытиях. Даже в этом «брожении» историографии, представляется почётное место исследованию древнейшей эпохи России, истории Киевской Руси. Ибо с элементарной силой выдвигается среди советских историков требование сопровождать и объяснять проблемы истории России эпохи феодализма, исходя именно из начал, из периода генезиса русского феодализма. Этому повышенному ожиданию соответствует предмет нашей рецензии новейшая работа И. Я. Фроянова.

Наш выбор в немалой мере обоснован тем, что концепция, изложенная И. Фрояновым, является самой далёкой от традиционных взглядов — которые восходят ещё к Б. Д. Грекову — и его попытка является одной из самых многообещающих попыток новой интерпретации истории Киевской Руси. Мы уверены — как и автор книги —, что результаты археологических, этнологических, историко-лингвистических и архивных исследований последних десятилетий, а также открытия новгородских берестяных грамот сами по себе требуют нового подхода к этой проблеме. Однако новый подход к данному вопросу в наши дни уже является необходимостью, поскольку, несмотря на достигнутые результаты, среди историков концепция, выдвинутая Б. Д. Грековым и теперь неизменно сохраняет свою гегемонию. Концепция, которая подняла в ранг теории тенденциозно предначертанную гипотезу — поскольку Б. Д. Греков потратил множество усилий на подчёркивание феодальных черт с помощью иногда даже пристрастной критики источников и статистического изображения. (См. Б. Д. Греков: *Киевская Русь* М. 1953.)

Разумеется, некоторые слабости этой концепции с течением времени обнаружились и для последователей. Стала необходимостью работа возобновления. Эту задачу выполнил Л. В. Черепнин (Л. Черепнин: *Русь*. Спорные вопросы истории феодальной собственности в IX—XV вв. in: А. П. Новосельцев и др.: *Пути развития феодализма* М. 1972).. Л. Черепнин сохранил кардинальную теорию Б. Грекова о *феодальной* Киевской Руси, для эпохи раннего феодализма — конец IX—XI вв. начало XII в. — ввёл теорию т. н. *окняжения*.

В своей книге И. Фроянов убедительно доказывает, что окняжение — присвоение свободных общинных земель и вовлечение свободных общинных членов под феодальную зависимость при помощи княжеского суда и княжеской дани — представляет собой такую теоретическую конструкцию, которая не подтверждается источниками. Ни один источник не доказывает без сомнения, что эти земли перешли бы в феодальную частную собственность и князь распоряжался ими как частной собственностью. Также подтверждается это тем фактом, что трудно было бы характеризовать дань, как феодальную ренту в Киевской Руси.

Представители теории окняжения, как И. Фроянов метко заметил, особенно тогда попадают в трудное положение, когда пытаются дать теоретическое объяснение генезиса феодализма. Ибо проповедники этой теории считают процесс феодализации двумя взаимно связанными процессами, которые содержат с одной стороны разложение общины-верви и формирование свободной крестьянской собственности на землю, с другой стороны вовлечение под феодальную зависимость той же общины системой окняжения. Справедливо устанавливает И. Фроянов в связи с исследованием вопроса, что из этого соображения зарождается «странный социальный гибрид» — смерд, сидящий на государственной (княжеской) земле, уплачивающий дань (феодальную ренту), но являющийся одновременно свободным крестьянином-аллодистом.

Смотрительный, объективный подход к источникам в полемической книге И. Фроянова является особенно важным качеством в исследовании эпохи, которая настолько нуждается в источниках, или является многозначной, т. е. в большой мере даёт возможность для исследовательской субъективности. В то же время автор не остановился на уровне односторонней критики, в своей книге он сделал попытку снова представить главные закономерности социально-экономического развития Киевской Руси.

В первой главе своего произведения (Некоторые черты социально-экономического развития Руси в IX—XII вв.) в связи с показом первобытно-общинного уклада автор отмечает важность иерархического общинного землевладения, останавливается на проблеме верви — по его мнению похожую на т. н. земледельческую общину — и наконец убедительно доказывает, что основной клеткой современного русского общества является большая семья со своими переходными формами.

Вторая глава (Крупное землевладение и хозяйство на Руси X—XII вв.) является словно антитезисом предыдущей части — обсуждающей «дофеодальные» черты — ведь автор придаёт центральное значение крупному землевладению в процессе развития феодализма.

При обсуждении хозяйства князей И. Фроянов ставит вопросительный знак после известий Повести временных лет, и излагает, что в X. в. княжеский домен ещё не смог образоваться. А образование боярских, тем более церковных вотчин могло происходить в ещё более позднее время. Хозяйство боярских и церковных вотчин по сути дела следует примеру княжеской земли. Первостепенную важность имеет скотоводство. Однако большая доля доходов собиралась всё-таки в виде т. н. «кормлений». В результате этого земледелие в вотчинах за весь рассмотренный период являлось подчинённым.

Следовательно частная земельная собственность не могла лежать в основе современной русской экономической жизни. Вотчины обычно не обеспечивали даже прожиточных доходов, они представляют собой лишь маленькие острова среди хозяйств свободных крестьянских общин, определявших экономический строй. А это означает, что до XII. в. в России феодализм проявляется в крайнем случае лишь в зачатке.

Этот взгляд подтверждается и последней — несомненно самой оригинальной — главой книги (Зависимое население на Руси IX—XII. вв.). Тем временем эта тема более всего нуждается в письменных источниках. Таким образом, хотя истолкования И. Фроянова являются в литературе вопроса самыми документированными, именно вследствие многозначности, или отсутствия источников, он также не мог претендовать на полноту. Его гипотеза о зависимом населении, несмотря на это, является логически и органически связанной частью его системы взглядов об экономической жизни Киевской Руси.

Какими выглядели самые важные зависимые слои в интерпретации автора?

Термины *челядин* и *холоп* одинаково имеют значение «раб». Однако, между тем холоп имеет местное происхождение и располагает некоторыми элементами дееспособности и правоспособности, по свидетельству т. н. Пространной Правды, а бывший военнопленный челядин, пришедший из чужой земли, лишён их. Термин челядин во времени предшествует термину холоп, и распространение последнего означает новый этап рабовладения в России.

Истолкование категории *смерд* также может быть спорным. По соображению автора *смерд* в XI—XII. вв. является соответствующим термину *данник*, имевшему место до тех пор. Так как киевские князья взимали дань с чужих поработанных племён, смерд представлял собой свободного человека, пришедшего с чужой земли, не принадлежавшего к княжескому племени. Это т. н. *внешние смерды*. Значительно отличается от этого положение т. н. *внутренних смердов*, которые являются по происхождению челядинами, посаженными на государственную землю, и среди других рабов располагают некоторыми вольностями.

Это изложение, к сожалению, однозначно не поддерживается источниками.

Особенно слабо проясняется источниками древне-русский *закуп*. Автор, опираясь на прежнее извещение Никиты Ираклийского определяет его как члена общины, деклассированного в полуроба, который не владея средствами производства, принимает работу на определенное время в вотчине. Однако он сохраняет правовую свободу и некоторые элементы экономической независимости. (На земле, полученной от господина и собственными средствами.) После этого не совсем понятно, почему увеличивает автор этим общественным слоем лагерь рабов (или близких к ним элементов).

Таким образом И. Фроянов посвятил последнюю главу своей книги по существу изображению рабовладельческого уклада. Доказанием того, что огромное большинство труженников, подчинённых в вотчинах были рабы и полусвободные, автор подчеркнул значение рабовладения в экономической жизни Киевской Руси. И хотя при обсуждении вопроса в небольшой мере нарушилось бы равновесие — мало место досталось изображению феодальных зачатков, формирующихся с XI. в. — мы должны согласиться с его многими логическими выводами. Из этого т. е. ещё не следует — как из работы В. Горемыкиной: К проблеме истории докапиталистических обществ (на материале Древней Руси) Минск 1970. — что в России феодальному способу производства предшествовал рабовладельческий, а только то, что в вотчинах начиная от их формирования процветала классическое рабовладение; в той вотчине, которая в действительности далеко отстала за хозяйством свободных членов общин патриархально — рабовладельческого типа, которые и сосраляли основу общественного строя.

Открывающая широкие перспективы с аналогиями западноевропейского развития третья глава на самом деле гармонически завершает выдвигаемый автором тезис. Соображении о Киевской Руси, как переходной стадии развития, в которой первобытно-общинные, рабовладельческие и феодальные элементы борются друг с другом, является весьма убедительным. Однако остался открытым и в дальнейшем вопрос о формировании. Ибо, присутствующее скрыто в книге И. Я. Фроянова представление о *переходной (дофеодальной) формации* может вызвать и в дальнейшем жаркие споры среди специалистов.

Д. Свак

Stefan Gerlach: Dnevnik na edno pátuvane do Osmanskata porta v Carigrad. (Ausgewählt, übersetzt, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen von Maria Kiselintschewa. Vorwort und Redaktion: Bistra A. Zwetkova. Sofia, 1976, Izd. na Otetschestvenija Front, 289 p.)

(Tagebuch einer Reise nach Konstantinopel an die Ottomanische Pforte)

»Stefan Gerlach des Aelteren Tagebuch der von zween Glorwürdigsten römischen Kaysern, Maximiliano und Rudolpho, Beyderseits den Andern Dieses Namens an die ottomanische-Pforte zu Constantinopel abgefertigten Gesandtschaft« ist der Titel des Reiseberichts, den der Enkel von Gerlach im Jahre 1674 herausgegeben hatte, und woraus dieser Band verhältnismäßig lange Auszüge veröffentlicht. Das Tagebuch war für die ungarische Geschichtsschreibung auch bisher nicht unbekannt, obzwar es als unmittelbare Quelle unsere Kenntnisse über die zweite Hälfte des 16. Jahrhunderts nicht bedeutend erweitert.

In Bulgarien hat man es bestimmt deshalb in so ausführlichen Auszügen herausgegeben, weil es zur bulgarischen Geschichte in der Periode der Türkenherrschaft — wegen Mangels an einheimischen Quellen — viel interessantes zusätzliches Material bringt, und als Lektüre auch nicht uninteressant ist.

Bistra Zwetkova, die den Band redigierte und das Vorwort schrieb, gehört zur mittleren Generation der bulgarischen Historikern. Sie veröffentlichte bisher viele grundlegende Schriften über die Zeit der Türkenherrschaft. Die synthetischen Arbeiten über die Charakterzüge des türkischen Feudalismus machten den Namen ihrer Verfasserin auch über die Grenzen ihrer Heimat hinaus weit bekannt. Ihr Buch über die Schlacht bei Varna, erschienen im Jahre 1969, wurde 1971 in französischer Übersetzung unter dem Titel »La bataille mémorable des peuples« herausgegeben. Auch in diesem Buch faßte sie ihre Feststellungen über die Zeit der Türkenherrschaft zusammen, und außerdem gab sie in dieser Monographie aufgrund der tiefen Kenntnis der zeitgenössischen Quellen und der diesbezüglichen Fachliteratur ein ausführliches Bild über den sogenannten langen Feldzug im Jahre 1443 und über die verlorene Schlacht bei Varna im Jahre 1444.

In der Einleitung zu Gerlachs Werk sieht sie das Wesen des Reiseberichts darin, daß es sich schon damals herausstellt: der Verfall des Ottomanischen Reiches hat begonnen, die innere Erschütterung des auf Eroberungen aufgebauten Staates wird mit der Zeit zur Befreiung der eroberten Gebiete führen. Es steht außer Zweifel, daß das Material, das Gerlach zusammengetragen hatte und seine von Tag zu Tag aufgezeichneten Notizen wirklich darauf hinweisen, daß die innere Ordnung des Ottomanischen Reiches lockerer geworden ist, die totale Rechtsunsicherheit, die Korruption, die sich schon überall bemerkbar macht, den Zerfall des Reiches ahnen läßt. Aber das ist nur für den heutigen Leser so klar, und Gerlach schreibt sein Tagebuch, auch dann, wenn er es damit schließt, es sei bald nicht nur dem Tagebuch, sondern auch dem Ottomanischen Reich ein Ende gesetzt, doch noch vollkommen unter dem Eindruck der Kraft des Reiches.

Das Tagebuch kann man zur politischen Geschichte der Jahre zwischen 1573 und 1578 als Quelle benutzen, aber als Zeuge für die zeitgenössische Mentalität und für das gesellschaftliche Denken der Zeit ist es vielleicht noch interessanter. Dieses Tagebuch wurde von dem lutheranischen Pastor des evangelischen Gesandten, Christoph Ungnad, des deutsch-römischen, d. h. katholischen Kaisers geschrieben. Und man könnte lange darüber nachdenken, daß seine Denkweise in erster Linie von der Religion bestimmt wird, das zweite ist die Loyalität seinem Kaiser und noch mehr seinem »gnädigen Herrn« Ungnad gegenüber, und wenn es außerdem noch etwas Bestimmendes gibt, dann die Loyalität dem Staat gegenüber und der Vorbehalt gegen die anderen europäischen Staaten, seien sie denn auch katholisch oder protestantisch. Dieser Vorbehalt kommt natürlich in erster Linie gegen Spanien und Polen vor, die katholische Staaten sind, und so gelangen wir wieder zur konfessionellen Hingehörigkeit als zum bestimmenden Gesichtspunkt. Es ist nicht uninteressant, daß seine einem Lutheraner entsprechenden rationalistischen, jedes Wunder ablehnenden Bemerkungen ganz ruhig neben Berichten über vollkommen ungläubwürdige Ereignisse stehen, die er natürlich als gehörte erzählt, aber er weist mit keinem Wort darauf hin, daß diese nicht wahr sein können.

Die Auswahl von M. Kiselintschewa scheint gut zu sein, sie gibt ein wirklich breites Bild, und sie interessiert sich nicht nur für die bulgarischen Bezüge, da ja das Tagebuch in erster Linie den Aufenthalt in Konstantinopel behandelt, nur die Hin- und Rückreise erfolgte über bulgarisches Territorium, aber auch darüber erfahren wir ausführlich. Das Vorwort teilt nur kurze, technische Kenntnisse über den Verfasser und sein Werk mit. Wichtiger ist der wirklich ausführliche Anmerkungsapparat, der sehr geschickt die Erklärungen nach alpha-

betischer Ordnung der Namen und Orte und nicht als Fußnoten angibt. Sie werden nur beim ersten Vorkommen mit einem »*« angedeutet, und dadurch wird darauf hingewiesen, daß hinten eine Erklärung zu finden ist.

Diese Erklärungen sind sehr sorgfältig, sie bieten die Erläuterungen der Namen, Orte, Begriffe, fremdsprachigen Wendungen, die im Buch vorkommen. Das ist aber nicht überall der Fall. In einigen Fällen versuchte sie eine solche Erklärung gar nicht, wie zum Beispiel im folgenden Fall. Auf Seite 234. wird über den jungen Grafen Serin gesprochen, und der Leser erfährt nicht, daß hier aller Wahrscheinlichkeit nach Georg IV. Zrinyi gemeint ist. Wir können im allgemeinen feststellen, daß die Qualität der Anmerkungen zu den ungarischen Bezügen sehr unterschiedlich ist. Es kommt vor, daß mit sorgfältigem Nachforschen festgestellt wurde, daß Alt-Sohlen, das im Text vorkommt, das heutige Žvolen in der Tschechoslowakei ist. Aber über Gáspár Békés steht folgendes: er sei Rivale von Báthori im Königtum Polen gewesen, in Wirklichkeit wollte er ihm das Fürstentum Siebenbürgen abstreiten. Seine Einbrüche in Siebenbürgen werden auch von Gerlach öfters erwähnt. Er stand später im Dienste von Báthori, als polnischem König. Oder über Verancsics wird gesagt: er war schon 1553—55 als Gesandter nach Konstantinopel gegangen, aber es wird nicht mehr hinzugefügt, daß im Jahre 1567—68 er derjenige kaiserliche Gesandte war, der auch den Frieden schloß. Irrtüme gibt es vor allem bei der Bestimmung von Ortsnamen. Dotis — der bekannte deutsche Name von Tata — wird als unbestimmbare Ortschaft in der Nähe von Komárom angegeben. Die Ortschaft Kalo, wie es im Text Gerlachs vorkommt, wird statt Kálló mit Kalocsa identifiziert, aber aus dem Text ist es eindeutig ersichtlich, daß es sich hier um eine Grenzfestung handelt, und Kalocsa lag in dieser Zeit schon tief in türkischem Besatzungsgebiet. Parkan (Katkot) ist natürlich das auch Kokat genannte Párkány, aber befindet sich heute nicht mehr in Ungarn, wie es in den Erklärungen steht, sondern in der Tschechoslowakei, und heißt heute Štúrovo. Über Budapest kann man um diese Zeit noch nicht sprechen, und auch Buda wurde nicht unter König Mathias zur ungarischen Hauptstadt.

Es wäre leicht, die Reihe solcher Mißverständnisse weiter zu führen — leicht, aber umso ungerechter. Nur die ausführlichere Kenntnis der ungarischen Geschichte könnte dabei helfen, solche Fehler zu vermeiden, und es ist nicht gerecht, das vom Experten der bulgarischen Geschichte in der Türkenzeit zu erwarten. Unsere Kritik will nur bei der Beseitigung der Fehler bei einer eventuellen Neuauflage helfen.

Was die Ganzheit des Buches betrifft, spielen solche Mißverständnisse keine bedeutende Rolle, und es steht außer Zweifel, daß der Textologe eine sehr gewissenhafte Arbeit bei der Zusammenstellung der Erklärungen geleistet hat. Die Stiche, die aus dem Buch von Gerlach übernommen wurden, sind von Quellenwert, und erhöhen nur den Wert des Buches. Im Ganzen gesehen ist diese Ausgabe des Tagebuches von Gerlach ein nützlicher Band, und er kann dem Fachmann weiteren Ansporn geben.

E. Niederhauser

Peter Scheiner: Die byzantinischen Kleinchroniken. 2. Teil.

Historischer Kommentar. Wien, 1977, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 644 p. (Corpus fontium historiae Byzantinae XII/2.)

Wie wir das schon in der Rezension über den ersten Band bemerkten (S. Acta Historica 1977. tom. XXII. Nr. 1—2.), hatte Peter Schreiner durch die Zusammenstellung und Veröffentlichung der Texte der Kleinchroniken und Aufzeichnungen eine hervorragende Arbeit geleistet. Das muß man im Falle des zweiten Bandes, der die Kommentare beinhaltet, erneut betonen. Vertiefte Forschung, die breite Kenntnis der Fachliteratur und die bei den deutschen Gelehrten traditionelle Akribie macht diesen zweiten Band für die Fachleute sehr nützlich.

Die kurze Einleitung bietet neben den herkömmlichen Kenntnissen in erster Linie darin Neues, daß sie darauf hinweist: erstens sind die Kleinchroniken keine nebensächlichen, belanglosen Quellen, denn die politischen Ereignisse (auch die Kirchengeschichte natürlich miteinverstanden, denn es handelt sich ja um Byzanz) in der zweiten Hälfte des 14. und den ersten Jahrzehnten des 15. Jahrhunderts können in vieler Hinsicht nur aus ihren Daten rekonstruiert werden. Aber in bezug auf frühere Perioden machen sie nicht selten die Berichtigung oder die Authentifizierung schon bekannter Daten möglich. In den Großchroniken wird, die Kriegereignisse nicht miteinbezogen, das Reich oft mit Konstantinopel identifiziert. Und eben darin besteht die andere große Bedeutung der Kleinchroniken, daß sie gerade wegen ihrer lokalen Eigenart über die anderen Gebiete des Reiches, neben Zypern und einigen kleinen Inseln besonders über das Balkangebiet Auskunft geben.

Um das Material zusammenzudrängen, gibt der Kommentar die Erläuterungen nicht der Reihe der einzelnen Quellen nach an, sondern zählt die Ereignisse in chronologischer Reihenfolge, wenn möglich an Tag oder Monat gebunden, auf, gibt neben den entsprechenden Stellen in den Chroniken an, was eventuell die Großchroniken über dasselbe Ereignis schreiben. Ihr folgt der Kommentar, der die Authentizität der Angaben feststellt, und sie mit den bisherigen Kenntnissen vergleicht. Die einschlägige, falls möglich, neueste Literatur wird als Fußnote angegeben. Dieser, das größte Teil des Bandes ausfüllende Kommentar zeugt von den wissenschaftlichen Qualitäten des Autors.

In der Einleitung wies der Autor selbst darauf hin, daß die Chroniken nur Ereignisgeschichte darbieten (dies aber sehr weit aufgefaßt, denn bis auf die Pestepidemien und Erdbeben, gehört alles hinzu), also etwas anderes können wir von ihnen auch nicht erwarten. Demzufolge geht auch der Kommentar — mit bewundernswerter Präzision — nur auf die Ereignisgeschichte ein.

Es ist klar, wenn die Chroniken nichts über die wirtschaftliche Entwicklung, über die gesellschaftliche Lage aussagen, dann kann sich auch der Kommentar nicht mit solchen Fragen beschäftigen. Aber die bloße Ereignisgeschichte macht nicht nur die Registrierung der einzelnen Ereignisse möglich. Sehr interessante Folgerungen können sich auf das damalige politische Denken und auf die Mentalität im allgemeinen ergeben, wenn man untersucht, über welche Ereignisse die Chroniken berichten, auf welche sie nicht eingehen, und worüber sie berichten, was für ein Urteil sie darüber geben, oder auf was für ein Urteil daraus zu schließen ist. In einigen Fällen geht Schreiner in seinen Kommentaren auch auf solche Fragen ein, aber im Ganzen gesehen konzentriert er auf die Rekonstruktion der Ereignisse. Es ist wahr, daß die Quellenausgabe die Ausarbeitung nicht ersetzt, nur erleichtert. Solche ausführlichere Hinweise hätten vielleicht doch noch Platz in den Kommentaren gefunden, wenn der Umfang (ein Fetisch unserer heutigen wissenschaftlichen Tätigkeit) ihnen keine Grenzen gesetzt hätte.

Im Anhang werden weitere 11 Texte veröffentlicht, zum Teil sind sie gar nicht in griechischer Sprache abgefaßt, die erst nach dem Abschluß des ersten Bandes zum Vorschein gekommen sind, oder wegen ihrer Eigenart in sie nicht hineinpaßten.

Hoffentlich erscheint bald der dritte Band, der die Übersetzungen beinhaltet, damit die Fachleute eine absolut fertige, abgeschlossene, wirklich ausgezeichnete Quellenausgabe bei ihrer weiteren Forschung anwenden können.

E. N.

Rexford G. Tugwell: In Search of Roosevelt

Cambridge, Massachusetts. Harvard University Press. 1972. 313 p.

Students of the Roosevelt era may consult nowadays a literature of substantial size. Works offering comprehensive appraisals of the era, as well as diaries and recollections of contemporaries, memoirs, biographies, monographs analyzing particular aspects of the period under review, official publications and diplomatic papers, are at the disposal of research and of readers interested in the developments of those stirring times. One may be under the impression that the fundamental problems of the political, social, and economic history of the epoch, as well as its main tendencies, the objectives and methods, the achievements and failures, have been cleared already. It may be held that the sources at our disposal are sufficient; by making more thorough use thereof, novel interpretations may be arrived at and hitherto unnoticed relationships and facts revealed; the overall picture need not change, however, when a fresh volume is published.

This opinion is refuted by a collection of essays, published in 1972. The author is Rexford Guy Tugwell, an outstanding member of the Brains Trust of Franklin D. Roosevelt. With the exception of two, the essays were published previously. However, published in book form with their contents revised to some extent, the essays acquire new significance and are given wider publicity. The convincing factors speaking for the significance of the volume are the personage and the former key position of the author, the possibility that readers are enabled to study the essays as a comprehensive whole, and the peculiar approach in treating the subjects examined. The author considers his essays as attempts. He offers a thorough analysis of the evolution of the ideas and views of Roosevelt, penetrates his way of thinking, and assesses the means used by him under rapidly changing circumstances. The aims are to explore the chief traits and attitudes of Roosevelt, and to throw light on the motives contributing to his decisive influence on the crisis period of the United States and the capitalist world.

The essays promote better understanding in respect of the situations and dilemmas

Roosevelt and his advisers had to face. Hence, they are of considerable value to the historian. Tugwell belonged to the hard core of the Brains Trust, a team with members holding diverging, at times even conflicting, views. In his capacity as an adviser and later as a member of the Roosevelt Administration, he was one of those who did most for hammering out the economic and social policies of the New Deal. His ideas had begun to take shape in the course of the American prosperity of the twenties, and crystallized into an economic policy conception under the pressure of the experiences of the Great Depression. Examining the roots of American productivity, admired by visitors from abroad, he pointed out in 1927 that the relatively high level of American real wages in fact concealed the true state of affairs of the economy, since the main characteristic thereof was the capacity of purchasing power to absorb the goods produced, rather than the wage level. He concluded by stressing the chronic deficiency of American purchasing power, an ominous symptom of impending collapse. Concentrating his analysis on the problems of productive capacity growth and the decreasing number of consumers, his reasoning, as expounded in a paper published in 1931, came near that of a pioneer work by Gardiner Means and Adolf A. Berle, "The Modern Corporation and Private Property". Pointing out that the control of American industry was concentrated in some two hundred corporations, the authors demonstrated that the American system was, in fact, managed by a handful of industrialists, so that social management, as opposed to the then existing one to serve private ends, became the order of the day. The task, as conceived by Tugwell, amounted to imposing discipline on the corporations. In the spring of 1932 he held that the only remedy was to "take incomes from where they are and place them where they are needed".

In Chapter 4, entitled "Roosevelt's Progressive Orthodoxy" (an apt definition of the views of the candidate for nomination by the Democratic Party!), the reader may find the essence of Tugwell's ideas to the effect that the cause of American ills lay in the nature of *laissez faire*, and that the antithesis was "a managed system with private initiative subordinated to a charted scheme of production". In view of Tugwell's role in assisting the evolution process of Roosevelt's thinking, the question arises as to how his ideas were reflected in the utterances of the would-be President and, subsequently, in the actions of Roosevelt. One of the greatest assets of the essays is that Tugwell gives a convincing answer to this question, especially to the first part thereof. He shows conclusively that his — and Berle's — ideas were, of necessity, watered down in Roosevelt's speeches delivered in the course of the 1932 election campaign. For the historian, the description and analysis of the two distinct phases of the campaign are of particular importance. He is enabled to watch the process, beginning with the "forgotten man" speech made in April and culminating in an address delivered in May at Oglethorpe University, followed by the second phase when the gist of, and the emphasis on, the subjects treated underwent noteworthy changes. Tugwell stresses the fact that subsequent to the convention of the Democratic Party Roosevelt was already running for office, consequently he had to give heed to those in power, whether political or economic. Conservative pressure was on the increase, with the result that the need for material, the hard core of the Brains Trust was capable of supplying, diminished. Political expediency had to be kept in mind.

The central theme of the essays is the role of the state, as conceived by Roosevelt. This is a field lending itself to demonstrating the inconsistencies of Roosevelt. Tugwell warns that the frequent changes in Roosevelt's opinions and attitudes cannot be ascribed solely to certain peculiarities of his character and thinking; the pressure of circumstances is to be taken into account as well. In fact, there were two main factors responsible for influencing Roosevelt's mind during the election campaign; progressive traditions and, mainly in the first phase, the conceptions of the Brains Trust. The latter factor was manifest chiefly in the Oglethorpe University address. Roosevelt spoke of social planning, meaning thereby state intervention in the processes of production and distribution. He heralded the advent of bold, persistent experimentation, a task to be tackled by "true leadership", i. e. the federal government. In the second phase, however, hints regarding state intervention, perhaps with the exception of the San Francisco speech, were rarely made. Moreover, contrary to his previous statements, Roosevelt categorically rejected in his Columbus speech all forms of state regimentation. The change-over is ascribed by Tugwell to the availability of an alternative, put forward by old-fashioned progressives. On studying, however, the essays as a whole the reader is satisfied that progressivism of the Brandeis type was mainly an intellectual source of Roosevelt's thinking. It was of minor significance in the hectic days of autumn and winter of 1932 as well as after inauguration. What mattered was rather the overtures made by the representatives of the real might of finance and industry, desiring to educate the President-elect, shape his thinking, and become his advisers. Under such circumstances, conceptions concerning the planning and administering function of the state, as suggested by Tugwell, had to be set aside.

Those interested in the statesmanship of Roosevelt are impressed by Tugwell's able description of his working methods and policy making. Roosevelt was capable of absorbing

enormous quantities of information but he was unable to synthesize the information received into a coherent national programme of action. By maintaining that Roosevelt was almost grossly lacking in knowledge of the theory and practice of manipulating economic forces, Tugwell passes a harsh judgment on him. But the author is equally severe in criticizing the activities of the Brains Trust, its unpreparedness in respect of the political difficulties to be faced by an incoming Democratic Administration. He is dissatisfied with the achievements of the Brains Trust for not being able to supply a convincing programme for Roosevelt whose mind had to struggle, according to Tugwell, in fact unaided, in search of proper solutions. The outcome of this struggle, and of the inadequate achievements of the Brains Trust, was what Tugwell terms the failure of Roosevelt and his advisers. This disillusion should be considered, of course, in relation to his ambitious conception envisaging structural reforms of the economy. The notion of the limited, and in Tugwell's opinion ultimately futile, role of the Brains Trust differs from the interpretation of other authors. With the author's help the formative process of Roosevelt's ideas, leading to the measures of the first "Hundred Days", may be more properly judged.

The essay likely to be of the greatest value to the historian is the one entitled "The Experimental Roosevelt". It should be read in conjunction with another one, bearing the title "The Compromising Roosevelt". By analyzing the circumstances of the birth of certain New Deal measures, Tugwell underscores an important characteristic of Roosevelt's decision making. Whenever the President made a decision in favour of some un-orthodox measure, he in fact acted contrary to his original beliefs and preferences. According to Tugwell, the President consented to untried solutions only because he had to admit that orthodox theories and measures had proved totally inadequate. By quoting numerous examples (viz. AAA and NRA, FERA, the Social Security Act, budget unbalancing, dollar devaluation, government involvement in the direction of enterprise), Tugwell demonstrates that the most important New Deal measures were accepted by the compromising President under duress; he was compelled to do so by circumstances. The analysis is not a static one, however. Tugwell admits that some of Roosevelt's views underwent changes down the years; the President came to adopt ideas to which he had refused to agree previously.

Connected with this process was the transformation of Roosevelt's *entourage*. By the end of 1934, those advocating an organic economy had mostly given up their role as advisers. These were the First New Dealers (one of them, Raymond Moley, to become a critic of Rooseveltian policies) who held that state intervention was a requirement of the age, a function the President was prepared to acknowledge half-heartedly only. To the historian, however, references by Tugwell to "organic economy", "collectivism" etc., are too vague. The author fails to define these categories in concrete terms, except that he occasionally mentions a certain "concert of interests", a state of affairs when contradictory interests are allegedly brought into balance by way of actions of the federal government. Inconclusive his categories may be, this is the point where Tugwell is quite explicit about the compromising policies of Roosevelt. The author terms such policies half-measures. The most striking example of his dissatisfaction is the NRA which, according to Tugwell's conception, should have become a state organ enforcing discipline. Instead, the National Industrial Recovery Act was based on government partnership with business, a typical Rooseveltian key-word which big business was prepared to accept only as a cover. Discipline in the interest of national well-being was replaced in practice by tacit acceptance of monopolistic abuses.

The essays are not devoid of some inconsistencies. To mention but one, the author maintains that orthodox progressivism perverted the administration of the NRA. This statement contradicts another one, voiced elsewhere, to the effect that the NRA was dominated by big business. Research has established the validity of the latter contention. Old-fashioned progressivism had, in fact, not much say in determining NRA policies which were based on the suspension of anti-trust laws. Another point the historian may be justified in raising is that the author might have made certain aspects of his analysis more convincing by supplying more factual information in respect of debatable issues.

The essays should be studied against the historical background of their writing. Originally, they were published in the years when repudiation of Rooseveltian policies was the order of the day. The essays evidence the author's detachment and his determination to treat his subject independent of the pressure of the political atmosphere of those years. This adds to the significance of the essays which are valuable contributions to the literature of the Roosevelt era. They make the portrait of Roosevelt more complete, and assist in forming a more adequate judgment of the controversial developments of the thirties. In doing so they explain certain attitudes and measures which have been ascribed by other authors to the frequently stressed inconsistencies of Roosevelt.

I. Láng

*István Diószegi: Österreich-Ungarn und der französisch-preußische Krieg
1870—71*

Akadémiai Kiadó, Budapest, 1974. 311 p.

Nach langjährigem Warten werden auch diejenigen Historiker, die in der ungarischen Sprache nicht bewandt sind, die deutsche Übersetzung der Studie von István Diószegi in die Hände bekommen, welche 1965 unter dem Titel »Österreich-Ungarn und der französisch-preußische Krieg« erschien und damals von der Kritik sehr hoch eingeschätzt wurde. In diesem Aufsatz bearbeitete der Verfasser die grundlegenden Wendepunkte der Außenpolitik der Österreichisch-Ungarischen Monarchie zwischen Juli 1870 bis August 1871.

Infolge nationaler Bewegungen erlebte in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts das aus vielen Nationalitäten bestehende Reich eine Reihe existentieller Krisen. Diese Krisen zeigten sich infolge der internationalen Belange der nationalen Bewegungen vielfach aus dem Gebiet der Außenpolitik, deshalb stand im Mittelpunkt der Außenpolitik des Reiches die Sicherung der äußeren Existenzbedingungen der Monarchie. Hinsichtlich der ihre Existenz bedrohenden nationalen Bewegungen und der Politik der Großmächte, die diese Bewegungen unterstützten, entwickelte sich die Lage der Monarchie 1867 günstig. Die nationalen Bewegungen in Ungarn und Italien nahmen ihr Ende und es bewies sich, daß die nationale Umgestaltung mit der Existenz der Monarchie zu vereinbaren war. Nach 1866 beabsichtigte Preußen seine Beziehungen zu Österreich zu normalisieren, außerdem konnte das Habsburger Reich auf den Beistand von England rechnen, das seine Politik im Rahmen des europäischen Gleichgewichtes betrieb und das gleichfalls wie Rußland für das Fortbestehen der Monarchie war.

Die Konsolidation, die auf den Ausgleich folgte, schuf jedoch eigenartige Bedingungen für die Außenpolitik des Reiches. Obwohl die internationale Lage des Reiches sich verbessert hatte, war in der außenpolitischen Führung eine Unsicherheit spürbar, die ihren Ursprung im Fehlen einer bestimmten Richtlinie hatte. Diószegi, immer bestrebt, die innerhalb der Diplomatie wirkenden Kräfte aufzudecken, analysiert die Meinungsunterschiede der führenden politischen Gruppen der Monarchie, welche in der Beurteilung der internationalen Lage und der Möglichkeiten der Monarchie auftraten. Die sogenannte "Hofpartei" wollte die traditionelle dynastische Machtpolitik fortsetzen, sie bereitete sich auf eine Revanche gegen Preußen vor. Die regierende Verfassungspartei stand in erster Linie aus liberalen Beweggründen Preußen ablehnend gegenüber, beurteilte aber die Rückeroberung der deutschen Hegemonie als irreal und forderte das Aufrechterhalten des Status quo. Jene machthabende Gruppe der führenden ungarischen politischen Schicht, die sich um Deák konzentrierte, war gleichfalls preußenfeindlich gesinnt. Der Grund dafür war zum Teil in jener Auffassung zu suchen, daß die preußische Übermacht zur Auflösung der Monarchie führen könnte, zum anderen in der Ablehnung des preußischen Militarismus und des Bismarckschen Absolutismus durch die liberale Deák-Partei und vor allem darin, daß für die ungarische herrschende Klasse "die russische Frage das A und Z der Außenpolitik und die Russenfeindlichkeit das außenpolitische Dogma des Dualismus war." Ihre politischen Prinzipien und die Berücksichtigung der Interessen des Reiches veranlaßten die Deák-Partei zu einer russenfeindlichen, demzufolge mit Frankreich sympathisierenden, Preußen gegenüber zurückhaltenden bzw. ablehnenden Haltung. Nach der kurzen Darstellung der die Außenpolitik bestimmenden inneren Kräfte beginnt die Behandlung der eigentlichen diplomatischen Ereignisse mit der Erörterung des Hohenzollern-Konfliktes. Als die französisch-preußischen Gegensätze zum Krieg führten, versuchten sowohl die beiden zur Kriegsführung sich vorbereitenden Parteien als auch die anderen Großmächte die Politik der Monarchie ihrem eigenen Interesse entsprechend zu beeinflussen. Frankreich spornte das Habsburger Reich zum Krieg an und Preußen, bestrebt den Konflikt zu lokalisieren, ermahnte es zur Neutralität. Rußland stand hinter Preußen und auch England hätte die Ausbreitung des Krieges ungen gesehen.

Unter Berücksichtigung der internationalen Lage und der innenpolitischen Faktoren mußte der am 18. Juli 1870 abgehaltene Ministerrat über den Standpunkt des Habsburger Reiches entscheiden. Diószegi beweist, daß es in der Beratung nicht zu dramatischen Zusammenstößen kam. Obwohl aus unterschiedlichen Bedenken, lehnten alle Teilnehmer eine direkte Einmischung in den Krieg ab und wiederum aus unterschiedlichen Gründen hielten alle die Rüstung für notwendig. Ihre weiteren Vorstellungen, gemäß der Grundkonzeption der einzelnen Parteien, unterschieden sich voneinander bereits beträchtlich.

Der unerwartete Kriegserfolg der Deutschen durchkreuzte jedoch die Rechnung eines jeden. Die Ausarbeitung einer, der neuen internationalen Lage entsprechenden Konzeption erfolgte in der Sitzung des Ministerrates, am 22. August 1870. Dann stellte sich heraus, daß die Hofpartei trotz der französischen Niederlage auf ihren Revancheplänen bestand, der die

beiden anderen Strömungen — selbst unter inneren Spannungen leidend — nicht geneigt waren zu folgen. In der Verfassungspartei verstärkten sich die Bestrebungen nach einer deutschorientierten Politik und auch der größte Teil der Deák-Partei drängte auf den Ausbau der deutsch-österreichischen Freundschaft. Der Ministerrat nahm trotz alledem das Programm vom Außenminister Beust an. Er hoffte noch auf das Wiedererstarken Frankreichs und im Zusammenhang damit auf die Möglichkeit einer preußenfeindlichen Politik, die sich auf Frankreich und auf das in seinen diplomatischen Bestrebungen Veränderungen aufweisende Zarenreich stützen kann. Dem vom Außenminister erarbeiteten Programm wurde von der Tagung zugestimmt und auch Andrassy protestierte nur gegen die Prolongierung der russischen Orientation.

Die Ereignisse auf internationaler Ebene führten aber logischerweise zum Scheitern jener Beustschen Politik, die sich auf die Rettung Frankreichs richtete. Trotz jeder Anstrengung blieben auch seine Bestrebungen, die letzte Phase der deutschen Vereinigung zu verhindern, erfolglos.

Durch die drei bedeutenden Ereignisse der ersten Monate von 1871 — Gründung des Deutschen Kaiserreiches, die Kapitulation Frankreichs und die Revision des Pariser Vertrages von 1856 — wurde die radikale Änderung der Außenpolitik von Österreich-Ungarn unerlässlich. An der Wende der Jahre 1870—71 überprüften die ungarischen Liberalen ihren politischen Standpunkt Preußen gegenüber: sie erkannten, daß das Bismarcksche Deutschland nicht bestrebt war, die deutschen Provinzen von Österreich an sich zu reißen, und daß man angesichts der russischen Drohung die Hilfe des zur führenden Großmacht gewordenen Deutschlands benötigte. Auch innerhalb der österreichischen Verfassungspartei begann eine national-liberale Revision der Bismarck-Frage und die Partei trat für das Zustandekommen einer deutsch-österreichischen Allianz ein. Beust war gezwungen, dem Druck nachzugeben. In seiner Aufzeichnung für den Herrscher vom 18. Mai 1871 stellt er fest: Man solle die Entstehung des einheitlichen Deutschlands zur Kenntnis nehmen, mit ihm ein freundschaftliches Verhältnis ausbauen und mit seiner Hilfe die Annäherung an Rußland suchen. Die Anstrengungen Frankreichs, die Monarchie in eine deutschfeindliche Koalition einzubeziehen, seien zu verhindern. Und schließlich solle sich die Monarchie für ihren Positionsverlust im Westen auf Kosten der Türkei auf dem Balkan entschädigen. Die inneren und internationalen Veränderungen, die sich aus dem französisch-preußischen Krieg ergaben, zwangen Österreich-Ungarn, sich der Linie der drei Kaiser anzuschließen.

Die »Drei-Kaiser-Politik«, als das einzig mögliche politische System der 70er Jahre, bewahrte ihre Gültigkeit auf lange Zeit. Die Studie basiert auf reichem Quellenmaterial. Natürlich benutzt der Autor auch ältere diesbezügliche französische, deutsche u.a. Veröffentlichungen, die zeitgenössische Presse, parlamentarische Protokolle, Memoiren. Seine bedeutendsten Quellen sind aber die von ihm entdeckten Archivmaterialien: Akten des Österreichisch-Ungarischen Außenministeriums (Haus-, Hof- und Staatarchiv, Politisches Archiv), einige Bestände des Deutschen Zentralarchivs (Potsdam, Merseburg) und Akten des Ministerrates und des Ministerialpräsidiums. Das größte Verdienst der Behandlung wieder spiegelt sich nicht in der Menge und Vielfalt des erschlossenen Materials, sondern darin, daß der Verfasser unter Berücksichtigung der europäischen Zusammenhänge und mit der sorgfältigen Analyse des Materials ein neues Bild über den Richtungswandel der österreichisch-ungarischen Außenpolitik von 1870 bis 1871 zeichnet. Er widerlegt die in der ungarischen Geschichtsschreibung früher allgemein geltende Anschauung, nach der in der Sitzung des Ministerrates vom 18. Juli 1870 nur Andrassys Auftreten den Kriegseintritt gegen Preußen verhinderte. Überzeugend stellt er die in der außenpolitischen Konzeption Anfang 1871 eingetretene Veränderungen dar. Entgegen der Auffassung die eine bereits in den 60er Jahren existierende deutsch-österreichische Interessengemeinschaft voraussetzt, beweist er, daß die ungarischen Liberalen erst durch den preußischen Sieg und durch die eigene Furcht vor der russischen Drohung veranlaßt wurden, ihre Ansichten zu revidieren. Der Initiator diesbezüglich war die immer entschiedener eine deutschorientierte Politik fordernde österreichische Verfassungspartei.

É. Somogyi

A negyvennyolcas forradalom kérdései
(*The Problems of the Revolution of 1848*)

Budapest, 1976, Akadémiai Kiadó, 159. pp.

The 77th volume of the series entitled *Treatises on Historical Studies* contains the material presented at the commemorating session held in 1973 on the occasion of the 125th anniversary of the Hungarian revolution and war of independence. The history of 1848–49 is one of the most thoroughly researched and explored areas of Hungarian history, indeed, the historic events and main protagonists of these few months are so well-known in Hungary that it can be said without exaggeration that they form an organic part of the national consciousness.

The interest of scholars and of the general public does not demand explanation. 1848 is one of the most important turning points in Hungarian history, when the decades-long struggle (1830–1848) for reform reached a climax and the momentum of the “springtime” of the peoples helped to do away with the 800 year dominion of feudalism in Hungary for ever. Even though after the defeat of the revolution, until 1867, civil constitutional government had not been restored, the basic social achievements, the emancipation of the serfs and equality before the law — though in limited form — were maintained.

Thus, the outcome of the 1848 revolution and war of independence is a series of events of decisive importance in the history of Hungary; it is a focus of junction into which the earlier social and political struggles converged, and, after its turning point, it gave rise to those lines of development, which can be traced clearly well into the 20th century. Hence, the interest of the general public in and the commitment of historical science to the revolution of 1848 show a favourable coincidence, although it is indisputable that popular interest is aroused in no small way by the spectacular political events and daring military exploits, the heroism of the struggle, and the valour of the participants to a considerable degree.

We have brought up all this in order to point out that the speakers at the commemorating session had an easy task in that they were discussing events about which everyone had a general idea, but a difficult one at the same time because finding something new to say after the tide of the divergent opinions of 125 years was possible only through a thorough survey of sources of which only the bulk is known and through a fundamental rethinking of the conceptions. One group of scholars chose the long-range approach and examined the problems of 1848–49 as part of a long-range economic and international development, or they brought opposing views in confrontation with each other. The other group shed fresh light on more specific questions with the help of new sources and a more thorough-going analysis than had been made before. The main lectures are reviewed below in order of the most abstract questions to the most concretely detailed.

László Katus' lecture (*The importance of the revolution in Hungary's economic development*; pp. 65–78) examined the economic significance of the bourgeois revolution as one of the turning points in the economic development spanning through centuries. He underlined that, in contrast with the standpoint earlier prevailing in Hungarian historiography, the roots of the relative backwardness of Hungary do not lie in the concrete political circumstances and process of bourgeois transformation but rather back in the centuries of feudalism. Economic development in Hungary during the 19th and 20th centuries and the significance within this development of the bourgeois revolution can be evaluated correctly only by precisely defining the limits of the possibilities, because only in this way can we avoid illusory pursuits, or voluntarism. Obviously the victory or defeat of the war of independence could not determine whether Hungary could catch up with the developed Western European states as this remains unrealistic even in the 20th century. However, economic development is by no means a determined process, and the economic significance of the struggles of 1848 can be found in the fact that there were more and less favourable variants for eliminating the relative backwardness and for modernizing the country. Specifically, the question was whether an independent Hungary with a developed political and legal system and an also developed infrastructure could join the European division of labour. 1848 was a kind of “response”, the best one given the possibilities, to the “challenge” of Western European capitalist development. The revolution set a mechanism into motion which enabled Hungary to set off on the road to economic growth in spite of the low standard of the internal forces of production.

István Diószegi undertook the representation of the international aspects of 1848–49 (*The Hungarian revolution in an international context*; pp. 113–122). He emphasized that the successful outcome of the Hungarian revolution was subject to the attainment of *German unity*. It is of primary importance, from the aspect of Hungarian history as well, to analyze

the failure of the attempts at the realization of German unity and to explore its causes. The lecturer pointed out that the German revolution lacked a metropolitan centre and also the opposite pole, a counter-revolutionary centre. The lack of international menace could be one reason why the German revolutionary movement did not take a sweeping momentum; thus in spite of the Hungarians' expectations, the Austrian territories failed to join a unified Germany and there was no longer any obstacle to the Czarist intervention. The international power relations doomed the Hungarian revolution to fall, although victory i.e. the assertion of the principle of independence declared on 14th April, 1849, required only the neutrality of Europe.

János Varga spoke about the decisive social historical change, the emancipation of the serfs and the behaviour of the peasants. (*The revolution and the peasantry*; pp. 79–96.) As a result of the revolution, the feudal national assembly decreed the immediate emancipation of the serfs and the subsequent indemnification for the landowners by the state. Since the land of the peasants and that of the nobles had been distinctly separated for about a century in Hungary, it was beyond question that the land held by the peasants was the free property of the peasantry in the sense of bourgeois ownership. It had turned out already at the time (its staggering dimensions, however, were discovered only recently) that vast areas of land had an uncertain legal status, not being formally allotted to the peasantry, but actually being in their possession: *one-fourth* of all land held by peasants had an uncertain status in the spring of 1848! As the war of self-defence progressed, the government made several relevant steps forward in the interest of national unity, in order to win mass support. At the same time, it urged the indemnification for the nobility, in order to gain its support. Throughout the war these policies carried out on two fronts assured the provision of military and political conditions for waging the war of independence. Absolutism, having overcome with outside help, could, then, settle the emancipation of the serfs according to its own discretion.

Endre Kovács analyzed the relationship of *The revolution and the nationalities* (pp. 97–111). It is a well-known fact that the peoples of the Carpathian Basin fought each other in 1848–49 to defend their supposed and actual interests. At first, the historiography of each nation concerned tried to prove the rightness of its own cause, rather than to discover the real reasons for the conflict. Later the revelation of the roots of the conflict gradually gained ground. It is obvious that the relaxation of all national conflicts to the satisfaction of all concerned was impossible in 19th century Central Europe. The attempts at reconciliation, nevertheless, were not illusory because, as a consequence of these endeavours, "a relative reconciliation, short-lived perhaps but necessary for the moment, could have been achieved."

György Szabad made a thorough-going analysis of the laws of 1848 that incorporated that epoch-making turning point into law. (*Laying the foundations of the bourgeois transformation in 1848–49*; pp. 49–64.) He proved that, although the laws of 1848, beyond taking concrete steps towards eliminating feudalism, also pointed in the direction of implementing bourgeois transformation, and reflecting the compromise reached at the time of their enactment, most of the inconsistent points were temporary measures intended to be replaced later. All this is borne out not only by the text of the law, the analysis of the conditions of its creation, but also by the numerous declarations of its framers and not least by the measures and legislation passed in the course of the revolution. The 1848 revolution pursued the development of democratic civil rights and political law. After its defeat, this impetus could be crippled but "even crippled pushed on to replace what had been lost and to surpass what had been attained."

György Spira confronted recent conflicting historiographical conceptions. (*1848 in today's view*; pp. 17–48.) Although there are no antagonistic views in modern Hungarian historiography — no one doubts the bourgeois nature of the revolution, or the inevitability and legitimacy of the war of defense — nevertheless, striking differences can be seen between those who identify themselves with the political conceptions of the contemporary participants and those who keep their distance from them. György Spira, relying also on his own earlier work, analyzed and evaluated the viewpoints that idealize Prime Minister Batthány's attempts at reconciliation or exaggerate Kossuth's role or justify the aspiration of the nationalities in everything, from the radical left-wing standpoint of the revolution (Petőfi, Táncsics). Since historiographical references are missing even in the printed version of the lecture, it is difficult to point out to what extent the views propounded are valid and to what extent they are already discredited. In his summary — in harmony with the previously reviewed presentations — he called attention to the fact that precise consideration of the international power relations and internal resources should use common sense when trying to explain or justify the events of 1848–49 in terms of the personal faults or virtues of historical personalities.

A. Gergely

Lajos Huszár : *Habsburg-házi királyok pénzei 1526—1657*
(*Münzen der Könige des Hauses Habsburg*)

Budapest, 1975, Akadémiai Kiadó, 168 S. 11 T.

Während unsere Geschichtsschreibung in den vergangenen drei Jahrzehnten mit zahlreichen Monographien und wertvollen Quellenausgaben die Zahl jener Arbeiten bereicherte, die zur besseren Kenntnis der wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Geschichte Ungarns im 16—17. Jahrhundert beitragen, konnte man im Bereich der Numismatik — von einigen bedeutenden Arbeiten abgesehen — kaum irgendeinen Fortschritt feststellen. Zwischen den beiden Weltkriegen entstand keine zusammenfassende Arbeit auf diesem Gebiet. Diese Tatsache steigerte den Anspruch auf moderne numismatische Arbeiten. Der Mangel an numismatischen Kenntnissen behinderte die Durchführung exakter Untersuchungen. So wurde es eine immer dringendere Aufgabe, die Geschichte der ungarischen Münzprägung abzuhandeln.

Deshalb ist es von Bedeutung, daß der Akademische Verlag das Buch von Lajos Huszár 1975 verlegte. Die Arbeit erschien als dritter Band des Allgemeinen Ungarischen Münzarchivs und ist als Fortsetzung der Reihe »Corpus Nummorum Hungariae« (1907 eingestellt) zu betrachten.

Sie ist das Ergebnis der mehr als zwei Jahrzehnte langen Forschungen Lajos Huszárs. Der Autor behandelt die Geschichte der ungarischen Münzprägung in zwei Abschnitten: 1526—1552 bzw. 1552—1657. In der Einleitung des ersten Abschnittes überblickt er die Reform des Steuer- und Münzwesens durch König Matthias im Jahre 1467. Das Ziel dieser Reform war, eine Münze mit stabilem Geldwert im Umlauf zu bringen. Dadurch diene sie indirekt der Entwicklung der Waren- und Geldwirtschaft. Lajos Huszár schildert die Inflation zwischen den Jahren 1521 und 1525 und untersucht dann den Münzumlauf in der Zeitspanne von 1526 bis 1540. Er stellt fest, daß nach der doppelten Königswahl beide Herrscher Münzen gleichen Typs und gleichen Feingehalts prägen ließen. Trotzdem traten Störungen im Münzumlauf auf. Diese Störungen waren das Ergebnis dessen, daß »sich infolge der unklaren politischen Verhältnisse die Privatmünzprägung verbreitet hatte.« Die wertvollste Münze dieser Periode zwischen 1526 und 1552 war der Goldgulden mit 3,52 g Feingehalt. Sie wurde seit 1325 nach dem Muster des florentinischen Fiorino d'oro geprägt. Zu diesen erwähnten Münzen gesellte sich der Venezianer Dukaten. Diese drei Goldmünzsorten beherrschten den internationalen Münzumlauf. Von den Silbermünzen, die als Scheidemünzen dienten, hebt der Autor den Denar mit 0,29 g Feingehalt hervor. Neben dem Denar behandelt er den Obulus — einen halben Denar wert — und den Groschen, dessen Wert das Vierfache des Denars betrug. Was die Emission und den Umsatz der Scheidemünzen betraf, war das Interesse des Herrschers und der Stände oft entgegengesetzt, teils, weil der Rohstoff der Prägung — das Silber — ins Ausland geliefert wurde, teils weil die gefälschten Münzen Störungen im Münzumlauf verursachten, bzw. Ferdinand I. unter Berufung darauf den Umlauf ungarischer Silbermünzen in den österreichischen Provinzen gar nicht oder nur so erlaubte, daß sie unter ihrem Wert gewechselt wurden. In der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts erschienen neben den ungarischen Münzen auch fremde Prägungen. Außer in den Grenzgebieten konnten sie nirgendwo eine bedeutende Rolle spielen, aber auch hier wurden sie durch die ungarischen Münzsorten in den Hintergrund gedrängt.

Der behandelte zweite Abschnitt beginnt um die Mitte des 16. Jahrhunderts. Er war durch drei Haupttendenzen gekennzeichnet: Man war bestrebt, die Münzenprägung des territorial zusammengeschrunpften Ungarns nach den Ansprüchen der Habsburger umzugestalten. 1553 wurde der Taler in Umlauf gebracht. Die Prägung ohne Münzrecht wurde zurückgedrängt. In dieser Periode bildete sich die spätere Form der Ausübung der Kontrolle über die Prägung heraus. Die Kremtnitzer (Körmöcbánya) Münzanstalt wurde zuerst der niederösterreichischen, später der Hofkammer unterstellt. Die 1567 in Szepes errichtete Kammer übte die Aufsicht über die Münzanstätten in Kaschau (Kassa) und Nagybánya aus. Huszár hebt jene äußeren — z. B. weltwirtschaftlichen — Fakten hervor, die auf die Münzprägung des königlichen Ungarns wirkten. Am Anfang des 16. Jahrhunderts nahm der internationale Handel einen großen Aufschwung. Dadurch wuchs der Anspruch auf die wertvollen Goldmünzen und auf die Silbermünzen mit großem Gewicht. Nach den geographischen Entdeckungen wurde Europa mit Edelmetall überschwemmt, und es wurde möglich, Münzen in großer Menge zu prägen. Die Wirkung der »Kipper- und Wipperzeit« — einer Wertverminderung der Münzen die Anfang des 17. Jahrhunderts von Deutschland ausging — war auch in Ungarn spürbar. Eine noch größere Belastung bedeutete aber das Einströmen polnischer Münzen, das in der ganzen Epoche nachweisbar ist. Am Ende des 16. Jahrhunderts verwendete man zuerst in Nagybánya die walzenförmigen Münzenpräger, die einen großen Fortschritt

in der Technik der Prägung bedeuteten. Ihre Verbreitung erfolgte aber erst in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts.

1552—1657 wurde die Prägung des Goldguldens fortgesetzt. Vom Anfang des 17. Jahrhunderts versuchte man seine Vorderseite nach Habsburgischem Muster umzugestalten, sein Feingehalt aber blieb unverändert, und so konnte er auch im Ausland als Muster der Dukaten dienen.

1553 wurde in Ungarn mit der Prägung des Talers begonnen. Von 1573 war er in regelmäßigem Umlauf, 1582—1659 war sein Münzgewicht 28,55 g und sein Feingehalt 24,98 g. Lajos Huszár gibt eine detaillierte Beschreibung jener Verordnungen, durch die der Silbergehalt des Talers geregelt und innerhalb der behandelten Zeitspanne mehrmals verändert wurde.

Die »Kipper- und Wipperzeit« kulminierte um die Mitte der 20er Jahre des 17. Jahrhunderts. Diese Wertverminderung der Münzen ließ den Goldgulden bzw. die in Ungarn geprägten Taler unberührt, erstreckte sich aber auf die Scheidemünzen. Infolge der Inflation der Scheidemünzen stieg der Kurs des Goldguldens und des Talers an und ihre Akkumulation steigerte sich. 1574 wurde der Feingehalt der Scheidemünzen — des Groschens, des Obulus und des Denars — gesenkt. Außer ihnen wurden 1620—1623 auch Düttiche im Wert von 9 Denar geprägt. 1625 wurde ein Gesetz erlassen, um den Geldwert der Scheidemünzen zu festigen. So wurde das Münzwesen vom ersten Drittel des 17. Jahrhunderts an relativ ausgeglichener. Diese Ausgeglichenheit dauerte bis 1659, als große Mengen von Prägungen im Wert eines Kreuzers im Umlauf kamen. Im zweiten Drittel des 17. Jahrhunderts verursachte der Mangel an ungarischen Scheidemünzen Schwierigkeiten in der Geldwirtschaft. Der wertvolle ungarische Denar kam zum Teil auf türkisches Gebiet, zum Teil nach Polen und an seiner Stelle erschienen im Lande polnische Münzen — nach 1614 hauptsächlich der Dreipölker. In der Zeitspanne zwischen 1552—1657 kamen wesentlich mehr fremde Münzen im Umlauf als früher. Die Erklärung ergibt sich einerseits aus der Erweiterung der Handelsbeziehungen, andererseits aus der großen Zahl der Soldaten, die wegen der Türkenkriege nach Ungarn gekommen waren, und die im Umlauf der Münzen eine Vermittlerrolle gespielt hatten.

Im zweiten, numismatischen Teil der Arbeit analysiert der Autor mehrere Grundbegriffe, wie z. B. das Münzgewicht, den Feingehalt oder den Münzfuß. An dieser Stelle werden die Fragen der Rechnungsmünze, zu der man die anderen Münzen in Verhältnis setzen kann, und die Problematik der Geldwertverhältnisse behandelt. Innerhalb des letzterwähnten Themenkreises liegt der Hauptakzent der Behandlung auf dem Goldgulden und dem Taler; auch über die ausländischen Talerprägungen erhalten wir hier einen Überblick. Den bereits erwähnten ungarischen Scheidemünzen wird — mit Recht — geringere Bedeutung beigemessen. Von den ausländischen Scheidemünzen werden folgende behandelt: aquileaner Denar, deutscher Batzen, tschechischer Weißpfennig, österreichischer Kreuzer und verschiedene polnische Münzen wie Groschen, Dreipölker, Dreigröschler. Das Kapitel schließt mit der Behandlung einer Reihe anderer fremder Groschensorten.

Die Beschreibung der Münzstätten bildet ein selbständiges Kapitel. Hier wurde der Autor von der Absicht geleitet, — soweit es ihm das spärliche Quellenmaterial erlaubt — uns einen Einblick in die Administration der Münzstätten zu verschaffen. Aus der Zahl der Münzanstalten und der Art ihrer Funktion zieht Lajos Huszár die Schlußfolgerung, daß die erste Periode durch die relativ große Zahl der Münzstätten und durch ihre Verpachtung gekennzeichnet ist, während sich in der zweiten Periode ihre Zahl allmählich verringert und die meisten unter zentraler Leitung stehen. In Hinsicht auf die Wichtigkeit und den kontinuierlichen Betrieb sind besonders die Münzstätten von Körmöcbánya (Kremnitz, Kremnica — Tschechoslowakei) und Nagybánya (Baia Mare — Rumänien) hervorzuheben. In Kassa (Kaschau, Košice — Tschechoslowakei), in Kolozsvár (Klausenburg, Cluj — Rumänien) in Nagyszében (Hermannstadt, Sibiu — Rumänien) und in Pozsony (Preßburg, Bratislava — Tschechoslowakei) wurden aus politischen Gründen nur zeitweilig Münzen für die Habsburger geprägt. In den Münzstätten von Gvozdansko (Kostajnica — Jugoslawien), Szomolnok (Schmölnitz, Smolník — Tschechoslowakei) und Wien wurden nur 1—2 Jahre lang ungarische Münzen geprägt. Abschließend schneidet Huszár das Problem der vermutlichen Münzstätten an.

Die kritische Beschreibung des Münzenmaterials bildet die umfangreichste Einheit der Arbeit. Die Goldmünzen und Silberprägungen verschiedenen Typs gruppierte der Autor nach Herrschern und nach dem Geldwert, den die einzelnen Münzen repräsentierten.

Die Anordnung des Bildmaterials ist das Verdienst des Verlages. Dieses Bildmaterial enthält auf 24 Tafeln die Fotos der Averse und Reverse von 274 der 368 beschriebenen selbständigen Münztypen.

Das Buch ist auch ansonsten reich dokumentiert. Es basiert auf einer bedeutenden Fachliteratur und einem großen Archivmaterial. Die Orientierung wird auch dadurch erleichtert, daß die Liste der Abkürzungen dem umfangreichen Anhang vorangeht. Im weiteren

wäre es zweckmäßiger gewesen, die Fachliteratur in zwei Gruppen — Artikel und Bücher — anzugeben.

In Anbetracht der fortdauernden Vorzüge des Buches wäre es empfehlenswert, das Werk von Lajos Huszár auch in Fremdsprachen zu verlegen. Sein Erfolg — in kurzer Zeit war es nur noch in der Buchhandlung des Verlages zu kaufen —, sein hohes fachliches Niveau und seine Form, die damit in Einklang steht, sprechen dafür.

J. Buza

Károly Irinyi: Mitteleuropa-tervek és az osztrák—magyar politikai közgondolkodás (Mitteleuropa-Pläne und das politische Denken in Österreich-Ungarn)

Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973. 272 S.

Es ist unmöglich die Stellung Ungarns innerhalb der Habsburger Monarchie im Zeitalter des Dualismus real einzuschätzen, ohne den anderen Teil des Habsburgerreichs zu kennen. Man soll jene überholte Auffassung der ungarischen bürgerlichen Geschichtsschreibung, die Österreich im wesentlichen mit dem Wiener Hof identifiziert hat, endlich beseitigen. Die Verfechter dieser Auffassung berücksichtigten bei ihren Forschungen die liberalen und progressiven oder die konservativen Bestrebungen des österreichischen Deutschtums und den Einfluß, die eventuelle unmittelbare Wirkung dieser Bestrebungen nicht. Manchmal kannten sie diese Bestrebungen gar nicht. Die Erkenntnis dessen, daß das Zusammenleben im Rahmen des dualistischen Staates nicht nur die wirtschaftliche Entwicklung beeinflusste und im Bereich des öffentlichen Rechts nachweisbar war, kam zuerst in der Untersuchung der ungarischen Arbeiterbewegung zum Ausdruck. Ihre Geschichte verknüpfte sich mit der österreichischen Arbeiterbewegung untrennbar.

Irinyi untersucht in seiner Monographie wie ein politisch-diplomatisch-wirtschaftlicher Plan, an dem beide Teile der Monarchie interessiert waren, die öffentliche politische Meinung Österreichs und Ungarns beeinflusste: wie die Mitteleuropa-Pläne, geboren während des ersten Weltkrieges, von den politischen Parteien und den wirtschaftlichen Interessenvertretungsorganen an beiden Ufern der Leitha aufgenommen wurden. Irinyi erforscht die Ansichten über die Konzeption eines mitteleuropäischen Staatenbundes und des sowohl geographisch als politisch begrenzteren aber mit demselben eng verknüpften deutsch-österreichisch-ungarischen Zollvereins. Das Werk Friedrich Naumanns, erschienen 1915 unter dem Titel »Mitteleuropa«, hatte die größte Wirkung unter den Schriften, deren Grundidee die deutsch-österreichisch-ungarische politisch-wirtschaftliche Interessengemeinschaft war. Naumann war ein liberal gesinnter Abgeordneter des deutschen Reichstages. Die Monographie bietet uns eine detaillierte, sorgfältig analysierte Erörterung seiner Vorstellungen. Die erste Phase des Mitteleuropa-Planes basierte auf dem Staatenbund von Deutschland und der Monarchie. Für die weiteren Phasen war der Anschluß von Rumänien, Bulgarien, Serbien und sogar den Niederlanden und der Schweiz vorgesehen.

Armee, Wirtschaft und die auswärtigen Angelegenheiten wären in diesem Staatenbund gemeinsam. Nach Naumann ist die Epoche der Souveränität der einzelnen Nationen vorbei, aber das durch den Staatenbund verstärkte Mitteleuropa — natürlich unter deutscher Führung — verfügt über große Reserven: es ist imstande, auch eine Kolonisierung im herkömmlichen Sinne durchzuführen. Dieser Plan war vom Herbst 1915 bis dem Frühling 1916 das offizielle Programm der deutschen Reichsregierung. Irinyi zeigt den militaristischen Charakter dieses Planes, aber er weist — unter dem Einfluß der Ideologie Max Webers über den »demokratischen Imperialismus« — auf seine liberalen Züge hin. Das Ideal des »mitteleuropäischen Menschen« ist die Offenbarung dieser Ideologie: das Ideal eines die nationalen Schranken überschreitenden Menschen, der Verständnis und Interesse für Kultur und nationale Vergangenheit anderer Völker zeigt. Es ist aber fragwürdig, ob auch die Sozialpolitik des Planes das Zeichen des Liberalismus trägt, wie das der Verfasser behauptet (S. 47). Ist es nicht eher ein charakteristisches Produkt des Neokonservatismus, wie es er an einer anderen Stelle zugibt?

Die Aufnahme des Mitteleuropa-Planes von Seiten Österreichs wird von Irinyi am ausführlichsten durch die Darstellung der Reaktion der alldutschen und der christlichsozialen Bewegung gezeigt. Allein die Behauptung, daß zwischen den zwei Bewegungen in den Kriegsjahren eine wichtige Ideengemeinschaft entstand, ist eine interessante Erkenntnis des Werkes. Die in der Beurteilung der nationalen Frage schon früher vorhandenen Gegensätze zwischen den beiden Fraktionen — der Schönerer- und der Wolf-Gruppe — der alldutschen Bewegung

vertieften sich. Mitteleuropa unter deutscher Führung — darin erblickten Schönerer und seine Gruppe in den ersten Jahren des Weltkriegs jenes Mittel, wodurch die »Verteidigung« der 12 Millionen Deutschen gegen die slawische Mehrheit der Bevölkerung der Monarchie zu sichern wäre. Die Wolf-Gruppe schloß sich dem christlichsozialen Standpunkt an: in einem »supranationalen Staat« wollten sie die führende Rolle des Deutschtums verwirklichen. Den geschichtlich verwirklichten Idealtyp dieses Staates erblickten sie in der Habsburger-Monarchie.

Manche Thesen des Verfassers — wie die Behauptung dessen, daß die Alldeutschen und die Christlichsozialen die Idee der nationalen Selbstbestimmung ablehnten und auf der Basis der territorialen Integrität standen — klingen selbstverständlich. Desto interessanter ist seine Untersuchung darüber, wie sich die geistig-politische Nivellierung der Parteien in den Mitteleuropa-Plänen und in den Vorstellungen im Zusammenhang mit dem Zollverein offenbarte. Die von Wolf geführte Gruppe der alldeutschen Bewegung — die in Opposition zu Schönerer stand — vertrat — ähnlich wie die Christlichsozialen — die Idee des selbständigen österreichischen Imperialismus. Und obwohl in den Jahren des Weltkriegs die Luegersche Konzeption über das selbständige Österreich unter Habsburgischer Führung bereits ein bißchen überholt wirkte, stimmten sie für die »selbständige« österreichische Wirtschaft und lehnten den Zollverein ab.

Der Verfasser stellt die Frage: Erkannten die führenden österreichischen bürgerlichen Parteien, daß auch die Monarchie ein Kriegsziel Deutschlands geworden war? Waren sie bereit die der Monarchie zuge dachte Rolle — Vermittler im Dienste der imperialistischen Bestrebungen Deutschlands in Südost-Europa und im Nahen-Osten zu sein — zu übernehmen? Die Schönerer-Gruppe hatte die Idee der Habsburger Monarchie schon längst aufgegeben und betrachtete das Naumannsche Mitteleuropa als eine natürliche Folge der Entwicklung, als einen Rahmen, in dem sich die Entwicklung der mitteleuropäischen Völker vollziehen muß. Die Wolf-Gruppe blieb zur Idee der Monarchie treu und machte Vorbehalte. Sie bestand auf eine gewisse Selbständigkeit der Monarchie und durch den Naumannschen »mitteleuropäischen Menschentyp« sah sie das nationale Bewußtsein des österreichischen Deutschtums gefährdet. Die Christlichsozialen waren gegen die Weiterverstärkung des Staatenbunds. Sie akzeptieren manche prinzipiellen Konsequenzen des Mitteleuropa-Planes, weil sie dadurch die deutsche Hegemonie innerhalb der Monarchie und die österreichische Großmacht gesichert sahen. Die Ansprüche der Regierung übertreffend, schätzten beide Parteien die Naumannschen Pläne als Kriegsziele gering und boten damit die Gelegenheit, diese Ziele im weiteren Verlauf des Kriegs zu erweitern.

Aus der Studie geht klar hervor, daß die österreichische Bourgeoisie in erster Linie wirtschaftliche Bedenken über die Integrationsbestrebungen hatte. Die Verbreitung der alldeutschen politischen Ideen war aber aus außen- und innenpolitischen Gründen für Österreich gefährlich — behauptet Irinyi.

Mit dieser Feststellung Irinyis können wir unbedingt einverstanden sein. Was wir aber bemängeln, ist die Weiterführung dieses Gedankens. Irinyi ist bestrebt, die Unterschiede zwischen den Fraktionen der einzelnen Parteien aufzudecken. Andererseits weist er sehr richtig auf jene politische Erscheinung hin, was er Bewußtseinsnivellierung nennt: auf die Annäherung der Parteien zueinander auf der Ebene des Nationalismus. Die Untersuchung des präfaschistischen, rassistischen Nationalismus der Schönerer-Bewegung und seiner demoralisierenden Auswirkung, welche die Monarchie und den Krieg überlebt hat, wird aber in den Hintergrund gedrängt. Nicht die Feststellung dieser Wirkung bemängeln wir — darüber spricht der Verfasser an mehreren Stellen. Aber er versäumt mindestens die Frage zu stellen, warum die Deutsch-österreicher des Habsburgerreichs so guten Boden für die verschiedenen konservativen und extrem nationalistischen Ideologien waren. Selbst während eines halben Jahrhunderts konnte dieses Volk auf sein nationales Dilemma, auf den Konflikt seines Österreichertums oder Deutschtums keine Antwort finden. Der Krieg hat endgültig bewiesen, daß weder die christlichsozialen Bestrebungen zur Zentralisierung und Reorganisation des Reiches unter deutscher Führung, noch der deutsch-rassistische, den Anschluß unterstützende Nationalismus Schönerers imstande waren, die nationalen, politischen und wirtschaftlichen Interessen der deutschösterreichischen Bourgeoisie wahrzunehmen. Gerade durch den Krieg und durch die wiederholte Veränderung der Kriegsziele kam es — und in dessen Darlegung besteht ein großes Verdienst des Buches — zu undurchschaubaren Verwicklungen der nationalen, politischen und wirtschaftlichen Interessengegensätze der verschiedenen Gruppen dieser Bourgeoisie.

Wir erhalten von Irinyi eine Darstellung der Interpretation des Mitteleuropa-Begriffs durch den ungarischen bürgerlichen Radikalismus und die ungarische Sozialdemokratie. Diese Auslegung Irinyis bietet Hilfe zur besseren Nuancierung des Bildes, das wir uns über die Entwicklung der ungarischen Progression am Anfang des Jahrhunderts und über die Sackgassen des gegen den Nationalismus geführten Kampfes machen. Die Bürgerlichradikalen, vor

allem Jászi, waren Verfechter des Integration. Von dem Naumann-Plan haben sie den Rahmen, die Idee des Staatenbunds akzeptiert, nicht aber den antidemokratischen, imperialistischen Inhalt selbst. Ihrer Vorstellung nach diene Mitteleuropa als eine größere Wirtschaftseinheit, die die wirtschaftliche Produktivität des Gebietes erhöhen könnte. In dieser Hinsicht übten sie eine große Wirkung auf die Stellungnahmen der Sozialdemokraten aus. Vom deutschen Einfluß erwarteten sie die Erweiterung des Demokratismus und die Verbreitung des wirtschaftlichen, gesellschaftlichen und kulturellen Fortschritts im mitteleuropäischen Raum. Dieses, den Bürgerlichradikalen gewidmete Kapitel ist vielleicht das gelungenste unter denen, die die ungarischen Beziehungen des Themas behandeln. Das Kapitel zeigt die Folgerichtigkeit und politische Ehrlichkeit Jászis und seiner Nachfolger. Mit der Veränderung der internationalen Lage im Sommer 1916 hatten sie den Mut, ihren Standpunkt zu revidieren. Sie erkannten, daß die Mitteleuropa-Pläne den imperialistischen Bestrebungen des deutschen Reichs dienten. Nach der Revolution im Februar 1917 sahen sie ein, daß die Idee jenes Mitteleuropas, dessen Aufgabe gewesen wäre, Rußland standzuhalten, überholt war.

E. S.

Mária Ormos—Miklós Incze: Európai fasizmusok 1919—1939 (Europäische Faschismen 1919—1939.)

Kossuth-Verlag, Budapest 1976. 309 S.

In der Literatur über den Faschismus, die heute bereits eine unübersichtliche Menge historischer Literatur ausmacht, hat das Buch von Mária Ormos und Miklós Incze eine wegberaubende Rolle übernommen. In ihrer Arbeit fassen sie nämlich mit marxistischer Anschauung, in methodischer Hinsicht mit der Anwendung der Komplexität und Komparatistik das Zustandekommen der europäischen Faschismen, die Eigentümlichkeiten der faschistischen Bewegungen und Diktaturen zusammen. Von Finnland bis Spanien, von der Action Française bis zur kroatischen Ustascha-Bewegung erhalten wir ein Bild über die in fast 20 Ländern bestehende faschistische Richtung bzw. über deren System in Form eines Vergleichs.

Die Verfasser strebten in erster Linie nach theoretischer Verallgemeinerung, und nicht nach historischer Bearbeitung der faschistischen Bewegungen und Systeme. Die historischen Bedingungen, die gesellschaftliche Basis, die Problematik der Ideologie und gesellschaftlichen Rolle bilden den Gegenstand ihrer Untersuchung. Ihr Buch gliedert sich in drei Hauptteile. Schon in der Einleitung werfen sie eine der wichtigsten, und im späteren von verschiedenen Aspekten erneut zur Behandlung kommenden Fragen auf, die Auslegung des faschistischen Systems. Sie halten die Voraussetzung für grundlegend, »ob sich in der die politische Macht ausübenden Gruppe ein solches faschistische Ansichten vertretendes, hauptsächlich von Mittelschichten bestimmtes Element zeigt, welches vorher keinen Anteil an der Macht hatte«. (S. 30) Dessen Auftreten sowie das Maß der Teilnahme an der Macht bestimmt nämlich am stärksten die in der Staatsstruktur und seiner Funktion eingetretenen Veränderungen, und zugleich auch die Ideologie des Systems.

Der erste größere Problemenkreis befaßt sich mit dem Boden des Faschismus und seinen theoretischen Voraussetzungen. Der Boden wurde vor allem von der allgemeinen Krise des Kapitalismus bzw. von den daraus entspringenden Widersprüchen für den Faschismus vorbereitet. Die Verfasser legen dem Widerspruch zwischen dem mächtigen industriellen Apparat der sich entwickelnden monopolkapitalistischen Wirtschaft und den traditionellen Formen des Privateigentums, bzw. der darauf aufbauenden Wirtschaftspolitik besondere Bedeutung zu. Weiterhin sehen sie einen Zusammenhang zwischen den autarkischen Bestrebungen und dem Faschisierungsprozeß, jedoch analysieren sie die wirtschaftlichen Ursachen der vorigen nicht eingehender. Eine hervorragende Bedeutung legen sie schließlich der Gesetzmäßigkeit der ungleichen Entwicklung zu, genauer dem wiederholten Vordringen von Deutschland und Japan (allerdings ist der Zusammenhang zwischen diesem Problemenkreis und der Erscheinung des Faschismus nicht ganz deutlich), sowie dem Ausbruch der Sowjetunion aus dem Weltssystem des Kapitalismus, was tatsächlich eine weitreichende wirtschaftliche und wirtschaftspolitische Wirkung hatte.

Auch diejenigen ungünstigen Veränderungen bereiteten den Boden für den Faschismus vor, die in der Struktur der kapitalistischen Gesellschaft nach dem ersten Weltkrieg auftraten. Einerseits wurden diese Veränderungen in erster Linie von der Polarisierung und den damit einhergehenden revolutionären Spannungen charakterisiert, andererseits von der Anschwellung der Mittelschichten und ihrer sinkenden Tendenz. Die wirtschaftlichen und gesellschaftlichen

Erschütterungen konnten am wenigsten die südlichen, mittleren und mittelöstlichen Länder Europas ertragen. Der Faschismus bildete sich eben deshalb auf diesen Gebieten aus. Neben der historischen Entwicklung, den Eigentümlichkeiten des Nationswerdens ist als Grund auch zu erwähnen, daß der Krieg die inneren Spannungen auf extreme Weise steigerte, aber auch die mit dem Krieg einhergehende nationalistische Welle, sowie die revolutionäre Epoche, die dem Krieg folgte. Eine erneute Erschütterung, die jetzt schon die Überlegenheit der faschistischen Bewegungen zur Folge hatte — mit Ausnahme von Spanien —, war die Weltwirtschaftskrise der Jahre 1929—33. Dagegen können wir den zweiten Weltkrieg — nach der bestreitbaren Meinung der Verfasser — nicht als auslösenden Grund neuer faschistischer Diktaturen betrachten, da diese lediglich Produkte äußerer Pressionen waren.

Im Falle der »theoretischen Vorgeschichte« begegneten wir zusammenfassend größtenteils denjenigen bekannten Ideenströmungen, Anschauungssystemen, den Konzeptionen der eine hervorragende Rolle einnehmenden Theoretiker, die in kleinerem oder größerem Maße in der Ideologie der verschiedenen faschistischen Bewegungen und Systeme auffindbar sind. Ein verhältnismäßig großes Gewicht erhalten von den Verfassern die Kontinuität und Diskontinuität zwischen dem Konservatismus, dem Nationalismus und dem Faschismus, jedoch verweisen sie nur oberflächlich auf die Rassentheorie hin, sowie auf die Bedeutung der verschiedenen historischen Anschauungen.

Der zweite Teil, der die faschistischen Bewegungen behandelt, untersucht zunächst die sog. Mittelklasse, deren Rolle im allgemeinen bereits früher schon behandelt wurde. Daß die faschistischen Richtungen in ähnlichen Formen und mit ähnlichem politischen Inhalt in dem Europa nach dem ersten Weltkrieg nahezu voneinander unabhängig erschienen, diese Tatsache erklären die Verfasser mit der plötzlich gesteigerten und in Reaktion umschlagenden Aktivität der Mittelschichten. Allerdings betonen sie, daß dieses Verhalten durch die Krise der gesamten Gesellschaft begründet war, der Faschismus ist also nicht nur auf die Krise der Mittelschichten zurückzuführen, auch kann der Annahme nicht stattgegeben werden, daß die Mittelschichten notwendigerweise auf die Krise der Gesellschaft auf faschistische Art und Weise reagieren.

Zur Abwägung der gesellschaftlichen Basis widmet das Buch den europäischen faschistischen Bewegungen der Reihe nach einen gesonderten Abschnitt, und statt einer datenmäßigen Aufarbeitung finden wir lediglich summierende, aber sehr treffende Bemerkungen bezüglich der sozialen Zusammensetzung der Führer und Massenbasis der italienischen, deutschen, ungarischen, österreichischen, spanischen und anderen faschistischen Richtungen. Zu diesem Problemenkreis gehört auch der Abschnitt, der versucht, den Platz der faschistischen Bewegungen in der gesellschaftlichen Klassenstruktur aufgrund der Untersuchung der Verbindungen einerseits mit der Arbeiterschaft und der Bauernschaft, andererseits mit den herrschenden Schichten darzustellen. Annehmbar, allerdings datenmäßig nicht beweisbar ist die Annahme, daß der Faschismus in unorganisierten, bäuerliche Traditionen bewahrenden Kreisen der Arbeiterkategorien erster Generation Fuß faßte, und nirgendwo — auch betreffs seiner Basis — zur Arbeiterpartei wurde. Seine Wirkung auf die Bauernschaft wird von den Verfassern lediglich berührt, indem sie darauf hinweisen, daß das Maß einestils von der gesellschaftlichen Struktur der betreffenden Länder beeinflußt wurde, andererseits davon, daß in den einzelnen Ländern (z. B. Finnland) die faschistischen Führer aus bäuerlichen Kreisen stammten.

Bezüglich der Beziehungen zu den herrschenden Schichten betonen die Verfasser, daß die Organisierung und Finanzierung der Propaganda meistens im Abschnitt der Ausbildung und des Anstiegens größer wurde, und daß die Großgrundbesitzerkreise die Gruppen des Großkapitals auf dem Gebiete der Unterstützung zeitlich übertrafen. Unter den gesellschaftlichen Verbindungen entgegengesetzter Richtung hatten die Beziehungen zu den herrschenden Schichten eine entscheidende Bedeutung: nur mit einer Massenbewegung wäre es keiner einzigen faschistischen Richtung gelungen, bis zur Macht zu gelangen.

Eine besonders schwere Aufgabe lösten die Verfasser bei der komparativen Untersuchung der gemeinsamen und voneinander abweichenden Züge der faschistischen Programme, die außerordentlich heterogenen Inhalts sind und im internationalen Maßstab nahezu unübersichtlich. Nach gründlicher Analyse stellen sie schließlich drei Haupttypen fest: im ersten »die nationalen Verletzungen und Ziele« sowie die revolutionäre Bedrohung, (Deutschland, Italien) im zweiten »die staatliche Lenkung der kapitalistischen Wirtschaft«, (West- und Nordwesteuropa) und in der dritten die Bestrebungen, die auf die Ausdehnung bzw. Sicherung der »eben errungenen nationalen Souveränität« gerichtet waren (Finnland, Rumänien usw.); diese standen im Vordergrund.

Der dritte Abschnitt des Buches trägt den Titel »Die neuartigen Bourgeois-Diktaturen«. Mit diesem ein wenig ungewöhnlichen und breit auslegbaren Ausdruck wollen die Verfasser vermutlich anzeigen, daß wegen der Vielseitigkeit der Diktaturen sie das Attribut faschistisch für vereinfachend und wissenschaftlich für unbegründet halten. Sie befassen sich in historischer

Reihenfolge zunächst mit der Bestimmung des Charakters der in den 20er Jahren entstandenen Diktaturen, bzw. mit ihrem Vergleich, und sie gelangen zu der Schlußfolgerung, daß in diesem Jahrzehnt »vier neue Diktaturen in Europa entstanden sind: die ungarische, die italienische, die portugiesische und die polnische«. (S. 178) Als ein Produkt der Weltwirtschaftskrise entstand die deutsche faschistische Diktatur, die sie in Form eines Vergleichs mit dem italienischen System behandeln. Solcherweise springen tatsächlich die Eigentümlichkeiten des deutschen Faschismus stärker hervor, sowohl auf dem Gebiet des Staatslebens und der Einrichtung als auch der politischen Praxis und der Weltmachtexpansion.

Das wichtigste Ereignis der zweiten Hälfte der 30er Jahre war die Ausbildung des spanischen Faschismus. Die Verfasser weisen darauf hin, daß im Falle des Francoismus die inneren Kräfteverhältnisse nicht ausreichend waren für eine Wende, daß äußere Hilfe nötig war — insofern ähnelt sich die Entstehung des ungarischen und spanischen faschistischen Systems —, und dazu gab Deutschland bzw. Italien die Sicherung, die die faschistischen Züge des spanischen Systems stärkte. Trotz allem blieb der Francoismus »wegen seiner Geschlossenheit, seines staatlichen Totalitarismus hinter dem deutschen und italienischen Muster zurück« (S. 193), was später zu seiner teilweisen Auflockerung beitrug.

Schließlich machen die Verfasser diejenigen Veränderungen zum Gegenstand ihrer Untersuchungen, die unter den Umständen des zweiten Weltkrieges, nicht als Ergebnis der inneren Entwicklung, sondern ausgesprochen auf deutschen Druck hin — weniger auf italienischen — eintrafen. Der Anschluß, die Aufteilung der Tschechoslowakei, die Modifizierung des ungarischen, mehr noch des rumänischen politischen Systems, das Tiso-System und die verschiedenen Marionettenstaaten (außer dem kroatischen, dem slowakischen und norwegischen System wird hier auf Vichy-Frankreich hingewiesen) zeigen diese Veränderungen. Die Reihe wird von der Republik Salò und dem Szálasi-System abgeschlossen, als zum Zwecke der Verlangsamung des Kriegszusammenbruches bezüglich des Inhalts eindeutig totale faschistische, in ihrer Funktion aber unmittelbar deutschen militärischen Interessen dienende Staaten zustandekamen.

Dem historischen Überblick folgt eine Analyse der Klassendefinierung der »neuartigen bourgeoisen Diktaturen« sowie ihrer Ideologie. Die Verfasser streben auch diesmal — ähnlich dem Abschnitt über den gesellschaftlichen Hintergrund und das Programm der faschistischen Bewegungen — lediglich nach theoretischen Verallgemeinerungen, sie übernehmen also keine datenmäßige Aufarbeitung, dennoch gelingt es ihnen, ein umfassendes, nur die wesentlichsten Zeichen hervorhebendes Bild zu geben über die in wissenschaftlicher und politischer Hinsicht gleichmäßig wichtigen Fragen.

Wir halten es für eine grundlegende Feststellung vom Standpunkt der Klassenbestimmtheit der Systeme, daß »nirgendwo . . . neuartige Diktaturen ohne die Zustimmung der entscheidenden Faktoren der ökonomisch herrschenden Gruppen zustande kamen«. (S. 209) Das entspricht in Wirklichkeit der Akzeptierung der Dimitrov-Formel, die jedoch nicht — obgleich dies von den Verfassern hier nicht konzipiert wird — für alle faschistischen Regime anzuwenden ist. In erster Linie aus dem Grunde nicht, weil die vergleichende Untersuchung der Regime überzeugend beweist, daß der Rolle der Großgrundbesitze und allgemein der alten gesellschaftlichen Rahmen eine große Aufmerksamkeit gewidmet werden muß, sowie auch den politischen Folgen der Auflösung letzterer. Während nämlich »das grundbesitzende Element feudalen Ursprungs« bei dem Entstehen jedes faschistischen Systems und seiner Aufrechterhaltung eine Rolle spielt, hatte das Großkapital nur in den industriell entwickeltesten Ländern eine entscheidende Bedeutung. Wiederum war die Bereitwilligkeit und Fähigkeit des Systems zur Expansion, seine Kraft und Totalität eben zum Gewicht des Finanzkapitals und allgemein dem Gewicht des Großkapitals, der Größe seiner Rolle in direktem Verhältnis.

Die Verfasser grenzen sich unausgesprochen von den in der bürgerlichen Geschichtsschreibung verbreiteten Ansichten (während sie die marxistische Auffassung mit mehreren wertvollen Gesichtspunkten ergänzen) in einer sehr interessanten Frage bezüglich der faschistischen Systeme ab, in der Frage des Kampfes zwischen der »neuen Führungsschicht« und den führenden ökonomischen Kräften. Die Separierung dieser beiden Sphären trat in verhältnismäßig geringstem Maße in dem ungarischen und polnischen System ein. Ein größeres Ausmaß finden wir in der spanisch-portugiesisch-österreichischen Formel, am auffälligsten in Italien, noch mehr in Deutschland. Aber auch im letzten Falle war sie nicht absolut, die Unzufriedenheit der führenden Vertreter des Finanzkapitals, der Großgrundbesitzer oder des alten Staatsapparates (Armee) gegenüber dem faschistischen System wurde in keiner einzigen Frage manifestiert, solange »wie die Verwirklichung der außenpolitischen Expansion nicht von der Gefahr bedroht war«. (S. 215)

Die Verfasser halten es nicht für eine offene Frage, ob es eigentlich möglich ist, über eine »Ideologie« des Systems zu sprechen, aus diesem Grunde wird dieses Problem auch gar nicht aufgeworfen. Aus dem übrigen in vieler Hinsicht viele neue Gesichtspunkte enthaltenden

Vergleich geht wiederum hervor, daß es sich auch im Falle des deutsch-italienischen Musters nicht ohne Vorbehalt um eine geschlossene und einheitliche Ideologie handelte, sondern lediglich um eine Summierung von eklektisch zusammengesetzten, je nach der politischen Situation modifizierten Konzeptionen, Anschauungen. Je offener und labiler eine Diktatur war, in je größerem Maße die traditionellen herrschenden Kreise an der Macht teil hatten, umso stärker waren diese Anschauungen bzw. die »Ideologie des Systems« von dem politischen Konservatismus, dem Christlichen Sozialismus, dem Anarchismus und anderen ideologisch-politischen Strömungen durchdrungen. Was aber die faschistischen Diktaturen trotz aller ihrer Unterschiede in erster Linie verbindet, das ist »der nationale bzw. der völkisch-rassistische Gedanke, weiterhin der Gedanke der staatlichen Totalität«. (S. 226) Wir können die Wirkung als eine besondere Eigentümlichkeit betrachten, die das italienische, mehr noch das deutsche faschistische System (die Kriegsepoche ist in dieser Hinsicht von besonderer Wichtigkeit) in ideologischer Hinsicht auf die übrigen Diktaturen ausübte.

Schließlich — und abschließend — vergleicht das Buch die Regierungsmethoden und ihre Funktion der faschistischen Systeme. Es handelt sich hier eigentlich um die Darstellung der Doppelfunktion der faschistischen Diktatur, der Ablösung der Linken, bzw. ihre vorübergehende Lähmung, andererseits um die Darstellung des Versuches einer äußeren Eroberung bzw. ihrer Verwirklichung. Trotz der Wiederholung der Gedanken geben die Verfasser in dieser Frage mehr als die in der internationalen Geschichtsschreibung bekannten Überblicke, da sie nach einem vielseitigen Vergleich strebend sich auch hier nicht begnügen mit der einfachen und nebeneinander aufgeführten Darstellung der Regierungsmethoden.

Die Ergebnisse der wissenschaftlichen Methode eines internationalen Vergleichs, wenn auch auf verhältnismäßig wenig Quellenmaterial aufgebaut und in zahlreichen Einzelfragen unausgearbeitet (unter denen die Verfasser selbst auch am Ende ihres Buches auf einige hinweisen), sind zwar nicht als endgültig zu betrachten, dennoch haben sie sich als sehr erfolgreich erwiesen. Das Buch von Mária Ormos und Miklós Incze hat bedeutend dazu beigetragen, daß wir eine genauere Antwort als bisher auf die auch von ihnen gestellte Frage erhalten, darauf nämlich, »was für allgemeine Umstände, welche gesellschaftlichen Einrichtungen, innere Spannungen und welche Wege« führten zum Entstehen der faschistischen Bewegungen und Systeme. (S. 261) Und diese Frage ist auch vom aktuell politischen Standpunkt aus von großer Bedeutung, denn obzwar sich »in der Geschichte nichts auf gleiche Weise wiederholt« so ist es dennoch auch heute nicht ganz ausgeschlossen, daß der Faschismus, wenn auch in anderer Form, dann und dort wieder auftritt, »wann und wo infolge einer unausgeglichenen wirtschaftlichen Entwicklung und eines ungelösten gesellschaftlichen und nationalen Problems eine tiefe innere Krise auftritt«. (S. 262)

Gy. Tokody

*Elemér Mályusz: Egyházi társadalom a középkori Magyarországon
(Société ecclésiastique dans la Hongrie médiévale)*

Akadémiai Kiadó, Budapest, 1971. 398 p.

Comme le titre le suggère, le livre d'Elemér Mályusz est une importante synthèse historique, un manuel dont le manque se faisait sentir depuis longtemps, et où l'auteur résume dans un système critique, placés dans de nouveaux cadres, les acquis des travaux sur l'histoire ecclésiastique écrits à la fin du siècle dernier et dans la première moitié du nôtre. L'auteur traite de la « société ecclésiastique » depuis les origines de l'Eglise chrétienne en Hongrie jusqu'à la Réforme, et la place dans les cadres de l'histoire sociale en examinant l'évolution des groupes et strates de cette société, ainsi que les changements dans leur situation économique et culturelle.

De la notion de société ecclésiastique — précisée dans l'introduction comme pseudo-société, quasi-organisation dans le sens de Sorokine — découlent trois aspects qui déterminent la structure de toute la synthèse. Le clergé à structure hiérarchique, en tant que formation sociale, a comme caractéristique la plus frappante la forme *bureaucratique* de son organisation. Ce sont donc surtout la structure de l'organisation ecclésiastique, les différentes ressources économiques des diverses dignités et communautés, ainsi que le système compliqué des compétences qui permettent d'avoir une idée des rapports de force intérieurs de cette « pseudo-société ». L'activité propre à l'organisation ecclésiastique impose le deuxième aspect, celui de l'acquisition et de la transmission des connaissances religieuses, donc celui de l'*instruction*

(ce qui est, par ailleurs, une question de clé pour juger de la place qu'occupent les ecclésiastiques dans la société hongroise médiévale). Le troisième aspect (qui fait comprendre pourquoi c'est *seulement* une pseudo-société) est le système complexe de sujétion au *pouvoir temporel*, partout présent dans la société ecclésiastique dont il modifie l'organisation selon ses propres intérêts.

Dans l'introduction, qui trace un tableau d'ensemble des débuts aux XI^e-XII^e siècle de l'Eglise hongroise, la question centrale est, par la force des choses, le pouvoir temporel. Ce non seulement parce que la fruste documentation permet à peine d'avoir une vue sur l'état culturel et sur l'organisation intérieure de cette société, mais parce que c'est la période où le pouvoir civil contribue activement à mettre en place la base matérielle et les cadres institutionnels de l'Eglise. Aux débuts, c'est l'initiative royale qui est marquante et qui vise à encourager la création d'une Eglise épiscopale. Dans la suite on décèle, au XII^e siècle, un processus de sa transformation en églises privées (gentilices) et, en dehors des monastères gentilices organisés auprès des institutions de l'église épiscopale, elles exercent une influence de plus en plus étendue sur les institutions de cette dernière. Depuis le XII^e siècle ce clergé privé est livré aux propriétaires appelés « patrons », change de patron par des actes d'achat et vente, a une instruction rudimentaire et vit dans des conditions matérielles frustes. Ce n'est que dans la première moitié du XIII^e siècle que l'on décèle des changements dans leur état qui autorisent à parler d'une société ecclésiastique.

Ces changements sont signalés aussi par le privilège qui accorde en 1222, année de la Bulle d'Or, aux ecclésiastiques les droits d'Etat. Selon Mályusz, le renforcement à cette époque de la *strate moyenne* à l'intérieur du clergé a permis « qu'il accède à la vie publique en tant que premier, chronologiquement, Etat en Hongrie ». Un indice en est qu'au XIII^e siècle, et non seulement dans le clergé supérieur, on rencontre de plus en plus souvent des clercs possédant le titre de « magister » qui témoigne d'une certaine instruction. Dans les cadres des institutions ecclésiastiques, ces strates moyennes trouvent une base d'existence relativement indépendante et des possibilités favorisant la promotion matérielle et culturelle: dans les chapitres et dans les paroisses.

Au XII^e siècle, le *chapitre* est encore une communauté, genre monastique, de prêtres séculiers qui ont comme tâche de célébrer la messe et de chanter les offices pour le salut des fidèles. Aux XIII^e-XIV^e siècles il subit des changements considérables. L'augmentation des ressources matérielles permettent aux chanoines de se faire remplacer (par des prébendiers) dans leurs devoirs, et, vivant loin de leur domicile, de mener une vie d'« intellectuel » indépendante, sans sujétion à leur supérieur direct, comme un corps autonome, de fréquenter des universités et de remplir dans les organisations ecclésiastiques ou dans l'administration civile, des postes correspondant à leur instruction supérieure. La papauté joua un rôle d'initiateur en ce que les prébendes devinrent des ressources pour intellectuels de plus en plus indépendants et pour cause. Au XIII^e siècle les universités connaissent un grand épanouissement et un grand nombre de clercs y reçoivent la formation. La bureaucratie ecclésiastique, surtout papale, déjà bien gonflée, ne peut les employer qu'en cas où une répartition « internationale » et centralisée est assurée pour les bénéficiaires. Pour y arriver, il faut exempter les porteurs du titre de chanoine de l'obligation du domicile fixe et de tâches concrètes. Les clercs de Hongrie ne commencent qu'au XV^e siècle à incriminer l'attribution à des étrangers des bénéfices dans le pays, ce qui montre que, malgré l'évolution visible, les membres instruits du clergé, ayant fait des études universitaires, ne devaient pas être fort nombreux. A l'échelle internationale, l'instruction de la strate moyenne des ecclésiastiques hongrois devait être assez modeste jusqu'au XVI^e siècle, ce qui explique entre autres, comme le dit Mályusz, que les trois tentatives de fonder une université en Hongrie fussent restées sans succès, car les chapitres n'étaient pas en mesure de leur assurer un milieu culturel propice.

Malgré tout, il y a lieu d'apprécier le rôle des chapitres en tant que centres culturels. Leurs écoles et bibliothèques ont joué un rôle considérable dans la promotion culturelle de la société ecclésiastique. L'analyse par Mályusz des testaments des chanoines jette de la lumière encore sur deux importants facteurs: les legs destinés à enrichir la bibliothèque de leur communauté, ou à de jeunes clercs pour faire des études à l'étranger, montrent que la formation et la « reproduction » de la bureaucratie ecclésiastique dépendent encore, dans une certaine mesure, de relations personnelles, d'incidences. D'un autre côté, ces testaments fournissent des renseignements précieux sur le mode de vie, le mécénat de cette strate moyenne du clergé, ce qui peut servir de point de repère pour tracer les bases sociologiques d'une histoire culturelle du moyen âge hongrois.

L'autre institution moyenne, la *paroisse* ne s'était pas tellement éloignée à cette époque de sa destination originale comme le chapitre. Partiellement cela s'explique par le fait que même après la période des églises privées (gentilices), la juridiction seigneuriale s'est maintenue sous forme de patronage, ce qui limitait l'indépendance des curés. Toutefois, la différence était grande entre les diverses paroisses. Mályusz établit avec un examen soigneux la liste des pa-

roisses privilégiées, soumises directement à l'archevêque. Celles-ci, surtout dans les villes plus importantes, sont devenues des centres culturels ayant à peu près le même poids que les chapitres. Nous en avons des témoignages dans les testaments des curés à formation universitaire, ainsi que dans les bibliothèques paroissiales plus importantes.

Dans la description du *bas clergé* (curés de campagne, vicaires urbains, desservants, prébendiers) on remarque avant tout des organisations corporatives pareilles à celles des strates moyennes, et les liens qui les attachent, surtout les desservants et les vicaires, aux couches urbaines, bourgeoises. En ce qui concerne les *prélats*, dont les personnes nous sont mieux connues, l'auteur traite surtout de leur situation matérielle, et leurs relations avec la famille régnante et avec la plus haute noblesse.

En étudiant la situation matérielle du bas clergé et celle des prélats, Mályusz cherche non seulement à compléter le tableau que nous avons de la société ecclésiastique des XIV^e-XV^e siècles, mais aussi à répondre à une question qui annonce déjà l'époque suivante, notamment les origines, les circonstances de la naissance de la *Réforme*. Il confronte les conditions de vie, la mobilité sociale à l'intérieur du système ecclésiastique, du bas clergé hongrois et du bas clergé allemand, et il constate que, par suite du « retard » dans l'évolution hongroise, le bas clergé ne représentait pas chez nous une force de tension pareille au bas clergé allemand, car au XV^e siècle sa situation allait plutôt s'améliorer que s'aggraver. Un autre élément, souvent cité pour expliquer la Réforme, est en rapport avec le haut clergé, mais aussi avec tout le clergé séculier, c'est la « *laïcisation* ». Avec cet argument on se réfère avant tout à la multiplication des fonctions temporelles remplies par des ecclésiastiques, et aussi des laïcs, grands seigneurs, qui sont revêtus de dignité ecclésiastique et jouissent des bénéfices de celle-ci. Face à des conclusions simplifiantes, Mályusz constate que si un changement s'observe à la veille de la Réforme, c'est précisément le contraire: à la fin du XV^e siècle moins de laïcs, par exemple des médecins royaux, reçoivent comme rémunération des prébendes que ce n'était le cas dans le passé, et, à l'époque de la Renaissance le nombre des laïcs qui ont assez d'instruction pour accéder à des postes de l'administration civile pour lesquels seuls des clercs étaient suffisamment formés auparavant. Au début du XVI^e siècle, un autre problème se pose en Hongrie aussi: les formes liturgiques de la religiosité médiévale paraissent de plus en plus vides. Mais ce n'est pas que le clergé fût incapable de répondre à des exigences religieuses nouvelles, c'est juste le contraire: le niveau plus élevé de la culture acquise par la société ecclésiastique était à l'origine de la diffusion, dans des milieux plus étendus, d'un sentiment religieux plus intime, plus personnel, pour lequel les rites du catholicisme médiéval paraissaient déjà anachroniques.

Pour tracer un tableau *des ordres religieux*, autre partie de la société ecclésiastique, l'auteur se trouve dans une situation bien plus avantageuse que pour le clergé séculier. Pour ce dernier, souvent il devait procéder au premier rassemblement des données dispersées, tandis que pour l'histoire des ordres en Hongrie il pouvait se servir de nombreuses monographies. La nouveauté chez Mályusz est d'offrir un tableau d'ensemble plastique de la décadence aux XIII^e-XV^e siècles des ordres *monastiques* (bénédictins, cisterciens, prémontrés), de la popularité dont jouissaient à la fin du Moyen Âge les ordres d'*anachorètes* (chartreux) et l'ordre de Saint Paul l'Ermite, de fondation hongroise, ainsi que les ordres *mendiants*. Il fait ressortir toutes les différences qui distinguent l'organisation, la pratique économique, la culture des ordres qui représentent chacun l'esprit, le sentiment religieux d'époques différentes. Toutefois, dans ce tableau plusieurs analogies sont à la fois soulignées: au début du XVI^e siècle, les tentatives de réforme dans les ordres monastiques (Máté Tolnai chez les bénédictins, Ferenc Fegyverneki chez les prémontrés) ne sont par exemple compréhensibles que dans le contexte culturel où, dans l'ordre de Saint Paul l'Ermite, Gergely Gyöngyösi déploya ses activités de réformiste inspirées par la *devotio moderna*. Là aussi, le facteur décisif devait être l'apparition à la fin du XV^e siècle d'une nouvelle dévotion plus personnelle déjà analysée à propos de l'histoire du clergé séculier. Auparavant l'épanouissement à la fin du XV^e siècle de la production littéraire dans les codex était rattaché à l'observance franciscaine et dominicaine, tandis que Mályusz le fait remonter à ces mutations plus étendues, et en analysant de point de vue philologique les codex il démontre leur parenté avec la *devotio moderna*.

Le dernier chapitre du livre, intitulé *Vie littéraire*, présente une synthèse des vues religieuses, de la culture, de la société ecclésiastique dans la Hongrie médiévale. Après avoir élucidé, dans les chapitres précédents, les possibilités matérielles et organisationnelles qu'avaient les différentes strates de fréquenter les écoles et universités, il pouvait aborder l'étude des « résultats ». Il se fonde sur les ouvrages de droit canon, liturgie, casuistique, science, sur les recueils de sermons, qui nous sont parvenus, pour décrire la culture religieuse médiévale selon le « contenu » de l'esprit religieux. Il s'arrête d'abord aux œuvres de la littérature religieuse conservées en Hongrie ou dont la présence à ce temps est démontrée, et accorde une attention particulière aux différences entre la composition des fonds des bibliothèques capitulaires, monastiques et paroissiales. Ensuite il analyse les œuvres écrites par les clercs hon-

grois, à commencer par les traits typiques de la liturgie en Hongrie, par les légendes des saints hongrois, jusqu'à l'essor à la fin du moyen âge des œuvres oratoires, notamment aux œuvres de Mihály de Hongrie, Osvát Laskai et Pelbárt Temesvári.

Après avoir passé en revue toute cette époque, en guise de conclusion, Mályusz pose un nouveau problème encore ouvert. Dans l'«épilogue» il passe en revue les sources d'après lesquelles on peut aborder le problème de l'évolution des *intellectuels laïcs*, la séparation graduelle d'avec la société ecclésiastique des intellectuels capables de rédiger des écrits en latin, déployant de l'activité dans la vie juridique et économique.

Dans les milieux des spécialistes c'est avec grande joie et grande estime que fut saluée cette synthèse qui n'a rien perdu de son actualité au cours de trente ans (le livre, après des recherches dans les années 1930, fut achevé, dans les années 1940, mais pour sa publication en 1971 Mályusz l'a complété des nouveaux acquis des œuvres récentes). C'est un signe qui montre que l'histoire de l'évolution de l'intelligentsia laïque n'est pas la seule possibilité de poursuivre cette œuvre magistrale de Mályusz. Sa méthode, ses nombreux excellents aperçus donnent des impulsions aux recherches sur l'histoire de la civilisation qui prend un nouvel essor de nos jours, à l'explication de problèmes religieux du point de vue de l'histoire sociale, domaine assez négligé par les historiens hongrois pendant le quart de siècle dernier.

G. Klaniczay

CHRONIQUE

Séance scientifique commémorative à l'occasion du centenaire de la naissance d'Ervin Szabó

L'Institut d'histoire du Parti du Comité Central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois (*PSOH*), l'Institut des sciences historiques de l'Académie Hongroise et la Bibliothèque « Ervin Szabó » de la ville de Budapest ont organisé une séance scientifique commémorative à l'occasion du centenaire de la naissance d'Ervin Szabó le 18 août 1977. Dans son discours d'ouverture présidentiel, *Dezso Nemes*, académicien, membre du comité politique du *PSOH*, rédacteur en chef du quotidien « *Népszabadság* » a souligné que le personnage d'Ervin Szabó est respecté même aujourd'hui à cause de son activité qu'il a déployée dans le mouvement socialiste de Hongrie et dans la vie intellectuelle, comme il a été respecté par ses contemporains à cause de ses larges connaissances, de son activité théorique, de ses dispositions polémiques extraordinaires, de son puritanisme et de sa volonté d'aider. Dans son activité jouait un grand rôle l'aspiration d'élever le niveau théorique dans le mouvement ouvrier, et bien qu'il a participé au mouvement socialiste comme représentant des vues syndicalistes, au cours de la première décennie après le tournant du siècle, c'était lui qui — avec la rédaction des œuvres choisies de Marx et d'Engels en deux volumes — a fait le plus pour la propagation des théories marxistes en Hongrie. L'influence de son activité politique était exprimée en premier lieu par la critique qu'il écrivait sur la politique opportuniste des partis sociaux-démocrates, surtout sur celle du Parti Social-Démocrate de Hongrie. Il a continué son activité théorique même après sa rupture avec le Parti Social-Démocrate de Hongrie. Il est resté en relation d'un certain groupe des gauchistes au sein du Parti, il les aidait avec ses conseils pratiques. Il a contribué d'importance à l'évolution théorique des intellectuels radicaux hongrois. A part de son activité théorique, il a déployé une activité marquante dans le domaine de l'éducation publique.

Le discours d'ouverture a souligné que sous les influences des résultats de la Première Guerre mondiale et surtout de la Grande Révolution Socialiste d'Octobre, il a reconnu que ses vues antérieures doivent être révisées, mais sa mort précoce en 1918 ne lui permettait pas d'effectuer cette révision.

Le premier conférencier de la séance commémorative était *László Szücs*, dirigeant des Archives de l'Institut d'histoire du Parti, qui, dans son exposé sous le titre « Ervin Szabó et la société hongroise », a ramené à trois facteurs le fait que les contemporains et les prédécesseurs en unanimité appréciaient la performance intellectuelle d'Ervin Szabó. Le premier facteur est la force morale rayonnante de ses œuvres et qui prend son origine dans ce qu'il voyait le mouvement socialiste et la recherche des possibilités dans les sciences sociales dans une unité inséparable. Le deuxième facteur est l'emploi de la méthode marxiste, la réaction dans l'esprit marxiste aux nouveaux phénomènes de l'évolution sociale. Le troisième facteur est que de plusieurs points de vue, pour la première fois, il a confronté le marxisme avec la situation sociale en Hongrie.

En s'occupant de la question agraire, Ervin Szabó a considéré comme question centra le problème des grandes propriétés. A l'opposé du point de vue favorable aux grandes usines de *PSDH*, il était prêt à prendre en considération plusieurs sortes de solutions. Il était pour la liquidation, au moins partielle, de la grande propriété par des moyens économiques, pour la création de la propriété de terre collective et il a fait dépendre le mode de la culture des terres des circonstances données. Il s'est arrêté à mi-chemin dans la solution de la question agraire, néanmoins c'était lui qui représentait la prise de position sans doctrines dans le pays jusqu'aux révolutions de 1918-1919. Il s'est occupé, en partant d'une base marxiste, de la question nationale et de la question des minorités nationales pour la première fois en Hongrie, toujours mettant en relief que la seule solution ne soit d'autre chose que l'autonomie et l'unité des nations croate, serbe, roumaine, et tchèque. Il était préoccupé par la question où le pays se

tient dans le processus du développement capitaliste, et il a démontré les traits caractéristiques de l'impérialisme hongrois. Parmi les socialistes, c'était lui qui analysé pour la première fois les injustices du système électoral en Hongrie, et il avait entrepris de faire des enquêtes sociologiques sur les conditions de vie du prolétariat hongrois. En examinant toutes ces questions, a souligné László Szücs, au centre de son attention se trouvait la problématique de la révolution socialiste et de l'établissement du socialisme.

Dans le passage final de son exposé, László Szücs a réfuté la conception que Ervin Szabó était un personnage isolé, et que son activité restait en grande partie sans écho surtout parmi les ouvriers. Il a mentionné que son activité a exercé une influence importante au premier « atelier » hongrois de la sociologie, à la Société des Sciences Sociales (Társadalomtudományi Társaság). Plus tard, il a soutenu de la même façon le travail du Cercle Galilei.* Il jouait un rôle important dans l'organisation de la formation des ouvriers. Il était un propagandiste excellent du marxisme dans son activité de journaliste et de rédacteur. Mains personnages illustres de son entourage étaient venus du mouvement ouvrier. Par conséquent, Ervin Szabó exerçait une immense influence sur les intellectuels radicaux de son époque, sur les masses ouvrières et sur les dirigeants du mouvement ouvrier révolutionnaire.

Pál Soós, candidat, professeur chargé de cours à l'université de Debrecen, dans son exposé intitulé « Les idées de politique culturelle d'Ervin Szabó au commencement de sa carrière », a souligné que l'examen des débuts de la carrière de Szabó est un devoir important du point de vue où elle présente et concentre l'essentiel de tout son œuvre. Dans son activité initiale et future étaient présents — outre le marxisme ayant une importance décisive dès ses débuts — les éléments d'autres constructions mentales, d'autres tendances. Il a élaboré d'une façon originale son système d'idée marxiste qui comportait sans doute plusieurs graves erreurs et des thèses discutables, mais elles n'obscurcissent pas la richesse intellectuelle de ses œuvres, les ailes révolutionnairement hardies et constructivement marxistes de ses pensées, l'actualité de plusieurs de ses constatations.

La période d'activité la plus féconde et la plus importante du point de vue du mouvement ouvrier sont justement ses débuts. En s'occupant de ses activités de politique culturelle, Pál Soós a mentionné que c'est Szabó qui fut initiateur et organisateur principal du mouvement culturel des ouvriers du Parti Social-Démocrate et des syndicats et des expériences de culture populaire bourgeoises qui avaient lieu vers le tournant du siècle. Il avait un rôle dirigeant dans la création du système des cours dits élémentaires et des cours pour la formation des ouvriers qui donnaient déjà une culture plus élevée. Il avait également un rôle décisif dans la création du mouvement des étudiants socialistes. Le mérite principal de ce mouvement était de faire connaître à la meilleure partie des intellectuels vivant vers le tournant du siècle, les idées socialistes et de les faire adhérer au mouvement ouvrier. D'une part, il eut une grande part dans le fait que les idées du mouvement ouvrier social-démocrate hongrois commençaient à devenir plus fortes du point de vue de la politique de l'organisation et de la culture et à devenir un facteur de plus en plus important de la vie politique du pays. D'autre part, il a exercé une influence essentielle sur les intellectuels radicaux bourgeois par le périodique « XX^e siècle » (Huszadik század) et par la Société des Sciences Sociales (Társadalomtudományi Társaság).

Les vues de théorie de civilisation et de politique culturelle d'Ervin Szabó débutant étaient caractérisées par un aspect critique marxiste très aigu. Quand il s'est occupé de l'instruction publique, de la vie artistique et scientifique hongroise ou de la situation de l'éducation sociale, il a considéré comme un de ses premiers devoirs de dévoiler les retards féodaux et le niveau professionnel très bas de ces domaines culturels et de fouetter leur cléricalisme et nationalisme. Il a rempli une vraie mission culturelle avec sa lutte contre l'analphabétisme et avec sa critique de la vie publique littéraire, de la vie scientifique bourgeoise et du publicisme historique. Il s'est penché sur la question posée toujours d'une manière constructive, du point de vue du marxisme, de la classe ouvrière. Déjà dans ses premiers articles et études figuraient des problèmes de théorie de culture, comme la notion de la culture, la relation de la culture et de la liberté, le contenu des valeurs culturelles et le rapport de la culture matérielle et spirituelle. Dans ses articles de théorie d'art, il analyse des questions telles que l'engagement de l'art, la notion de l'art socialiste, le réalisme et les caractéristiques artistiques de classe de la poésie prolétarienne.

En résumé l'exposé, Pál Soós a constaté que des ambitions culturelles de divers sens mais en même temps homogènes, se dégagent les contours d'une conception d'instruction publique et de politique culturelle qui, dans une certaine mesure, mettent sous un autre jour son activité déployée dans le mouvement ouvrier pendant ses débuts.

Ferenc Mucsi, candidat, sous-directeur de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise des Sciences de dans son exposé intitulé « Ervin Szabó et le Parti Social-Démocrate

* L'organisation des étudiants progressistes au début du XX^e siècle.

de Hongrie » a esquissé d'abord l'activité de divers sens que le jeune intellectuel, ayant adhéré en 1899 au Parti Social-Démocrate, a déployée pendant des années pour la propagation du marxisme. Pendant trois ans, il a expliqué les enseignements du marxisme dans une centaine d'articles, parce qu'il était convaincu que seulement les masses éclairées, conscientes seraient capables de se libérer. C'est pourquoi il était corédacteur du quotidien central du Parti, intitulé « Népszava », de la feuille commémorative de Mars et de Mai, a écrit des brochures d'agitation et des courriers sur les grèves. C'est pourquoi il a organisé l'enseignement des ouvriers et a appelé dans son entourage les étudiants sympathisant avec les idées du socialisme, et a élevé de ces jeunes le groupe des futurs intellectuels du mouvement ouvrier.

Mais Ervin Szabó n'était pas seulement un propagandiste de la conception sociale marxiste — a démontré le conférencier — car lui aussi, il a cherché la réponse aux problèmes de l'époque. Il n'a pas pu accepter le déterminisme économique rigide et fataliste du marxisme orthodoxe de Kautsky. Il s'est occupé de l'éclaircissement du rôle social de l'individu, et il a attendu le développement au sens socialiste de la société « de l'activité consciente » des masses d'ouvriers arrivées déjà à un haut niveau de conscience. Selon Ferenc Mucsi, cet « individualisme collectiviste » peut être considéré comme le fondement théorique erroné de son éloignement lent de la social-démocratie. Il a cru atteindre son but par des réformes d'organisation du Parti, par le relâchement de la centralisation. Mais il devenait confronté aux dirigeants du Parti qui ne partageaient pas ses idées, c'est pourquoi, à partir de l'année 1903, au commencement de l'année 1904, il a organisé un groupe d'opposition dans le Parti et il a développé ses idées dans un journal d'opposition, en attirant l'attention sur les dangers de la relégation à l'arrière-plan de la démocratie au sein du Parti. L'intervention du groupe d'opposition au Congrès du Parti Social-Démocrate, organisé en 1905, restait sans succès, et Ervin Szabó a compris que les conditions nécessaires pour cette réforme du Parti n'existaient pas encore. Il a conclu qu'il est nécessaire non seulement réformer l'organisme politique, il a fait porter des jugements de valeur sur le rôle entier du Parti de nouveau. Il a constaté que les Partis sociaux-démocrates ne représentent plus l'esprit de la lutte de classe du prolétariat, il a même conclu de les considérer comme des organes de la coopération des classes. Il n'a pas reconnu la vraie importance du parti ouvrier, il a formé une conception syndicaliste où les vraies organisations de la classe ouvrière peuvent être exclusivement les syndicats menant une lutte économique contre le capital. Il a pensé que la réalisation de ses idées syndicalistes n'est possible que parmi des conditions capitalistes développées, dans des cadres de la démocratie bourgeoise. C'est pourquoi, pendant un certain temps, il a réclamé du Parti Social-démocrate la réalisation de son programme démocratique. En même temps, lui aussi, il a cherché les possibilités de la transformation démocratique du pays. Au bout de quelques années, il a conclu que le Parti, à cause des fautes de ses dirigeants, ne peut pas mener une politique conséquente non plus pour des buts démocratiques et c'est pourquoi en 1904, formellement aussi, il a quitté le Parti. Mais il est toujours resté solidaire des ouvriers socialistes et des idées révolutionnaires du socialisme.

Ervin Szabó, cherchant une issue à la crise de la guerre mondiale, a découvert dans les luttes antimilitaristes et dans le mouvement des conseils d'ouvriers, la possibilité de la proche transformation révolutionnaire de la société, c'est pourquoi dans la presse il a dévoilé impitoyablement la social-démocratie réformiste. Dans son dernier écrit de caractère politique où il s'agit de Marx, il nous prouve qu'il croit dans la réalisation proche de la force du marxisme révolutionnaire qui transformerait la société et qui est plus progressiste que la social-démocratie réformiste. Malgré les erreurs de ses vues syndicalistes, il est devenu un des grands précurseurs du mouvement ouvrier, étant en renaissance révolutionnaire à la fin de la guerre mondiale — a dit Ferenc Mucsi dans sa conclusion.

L'exposé de György Litván, collaborateur de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise des Sciences intitulé « Ervin Szabó et l'histoire de Hongrie » a donné une vue d'ensemble sur la riche activité historiographique du savant. Pendant sa carrière d'écrivain d'une vingtaine d'années, il a écrit une trentaine d'articles, des études historiques et une monographie. Il a voulu compenser les négligences des historiens professionnels, corriger leurs erreurs dans l'intérêt de la purification, du renforcement de la connaissance de soi-même nationale, et de la conscience de classe prolétarienne. D'une part, il a voulu dévoiler les mensonges les plus nuisibles qui empoisonnaient la conscience nationale, d'autre part, conformément à la réalité, il a voulu mettre au premier plan les tendances progressistes négligées et calomniées par l'historiographie, certains épisodes et personnages dans l'histoire de Hongrie, les révoltes des paysans au Moyen Age et leurs dirigeants, les jacobins hongrois, les personnages de la pensée publique semblables à Gergely Berzeviczy,* les tendances plébiennes de la révolution de 1848 et enfin

* Gergely Berzeviczy (1763-1822), économiste progressiste hongrois.

les pionniers du mouvement socialiste hongrois. Il retourne sur ces thèmes plusieurs fois, mais toujours à un niveau plus élevé: son activité d'historien nous présente un développement à partir de la publicistique historique propagandiste vers la science.

Le conférencier a supposé que parmi les motifs qui ont poussé Ervin Szabó à s'occuper de l'histoire de Hongrie, jouait un rôle important sa relation ambivalente à la nation et aux traditions nationales, c'est ainsi que l'exposé traitait en détail de l'opinion de Szabó Ervin concernant la question nationale. Il a conclu qu'en premier lieu, lui appartient le mérite de fonder l'historiographie hongroise marxiste, mais en même temps, il est responsable de l'indifférence nationale de plus en plus caractéristique parmi les sociaux-démocrates hongrois. Il a bien compris que les ouvriers de Hongrie ne peuvent pas s'organiser en classe indépendante du point de vue politique tant qu'ils ne rompent pas avec l'influence de l'idéologie nationaliste, mais dans son publicisme historique il a toujours contesté la catégorie du patriotisme d'une manière doctrinaire, et a déprécié l'influence future de l'idée nationale. Il a attendu la vraie solution de la question nationale de la victoire du socialisme, et il ne pouvait autrement l'imaginer que comme la lutte internationaliste contre l'idée nationale, selon lui rétrograde.

La période la plus approfondie et la plus scientifique de l'activité d'historien d'Ervin Szabó a commencé en 1904, et était en relation avec la première édition hongroise des œuvres choisies de Marx et d'Engels. Il a pris dans le choix aussi les écrits concernant les Hongrois, et dans les préfaces de rédacteur, il a développé sa propre opinion sur plusieurs questions de l'histoire de Hongrie. Son intérêt se tourna ensuite vers les années 1848-49, et durant les dernières années de sa vie, il a écrit sa monographie intitulée «Luttes sociales et luttes de parti pendant la révolution hongroise de 1848-49». György Litván a souligné que bien que la critique de József Révai, au cours des années trente, sur la conception historique d'Ervin Szabó soit juste du point de vue scientifique et soit nécessaire du point de vue politique, la monographie, malgré ses erreurs, garde une valeur durable: c'était le premier essai important d'éclaircir, du point de vue marxiste, une des péripéties de l'histoire de Hongrie, de fonder l'historiographie marxiste en Hongrie.

János Kende, collaborateur scientifique de l'Institut d'histoire du Parti dans son exposé intitulé «Ervin Szabó et la révolution socialiste, antimilitariste de 1917-18» nous présente l'activité dans le mouvement ouvrier d'Ervin Szabó vers la fin de sa vie. Il a souligné que cette dernière étape relativement courte, est aussi importante du point de vue des conséquences que la période souvent estimée entre 1903 et 1905.

Au printemps et au commencement de l'été 1917, le mouvement social-démocrate hongrois était caractérisé par la ranimation, par une attente pleine d'espairs concernant le développement démocratique et la paix. En même temps, l'humeur de Szabó était sceptique, il n'a pas partagé les prévisions des dirigeants et des masses. Plusieurs faits nous prouvent qu'à partir de 1916, il s'est préparé consciemment à une intervention contre la guerre impérialiste, et pour pouvoir réaliser ce projet, il a voulu établir des relations avec presque tous les alliés possibles. Au commencement de l'automne 1917, en apercevant la ranimation des forces réactionnaires et militaristes, le désillusionnement du Parti Social-démocrate, l'impuissance du Parti, les membres de la jeunesse intellectuelle gauchiste adhérant au Cercle Galilei ont pris la décision de former un groupe de propagande antimilitariste illégal. Grâce à l'intervention d'Ervin Szabó, ils ont réussi à établir des relations avec les ouvriers syndicalistes, ce qui était la condition primordiale de la mobilisation des ouvriers de l'industrie de guerre menant des actions antimilitaristes. Les socialistes révolutionnaires antimilitaristes ont organisé des manifestations et se solidarisaient à la Grande Révolution Socialiste d'Octobre, ce qui avait un grand retentissement dans les masses des ouvriers. Au commencement de 1918, quand dans la propagande de ce groupe est entré au premier lieu la publication de l'idée des Conseils d'Ouvriers, Ervin Szabó s'est montré de nouveau comme un dirigeant actif. La coopération des différentes tendances socialistes d'opposition avait lieu grâce à lui, non seulement à cause de son autorité, mais à cause de ses relations aussi. Quand en janvier 1918, une partie des dirigeants des socialistes révolutionnaires fut arrêtée, il a établi des relations plus étroites avec la nouvelle direction qu'avec l'ancienne. Il devenait chef spirituel de cette première, il a rédigé des pamphlets, il a soutenu théoriquement et matériellement l'organisation illégale.

János Kende voit la cause de son activité croissante dans le fait que Szabó a trouvé un programme positif dans la Grande Révolution Socialiste d'Octobre, en l'interprétant d'une manière syndicaliste. Il a considéré les Soviets — par erreur — comme le franchissement du mouvement politique et économique séparés l'un de l'autre et comme le synthèse de ces deux. Il a considéré les Soviets comme des organisations de classe qui se forment dans le capitalisme et qui pendant la période du déploiement de la révolution socialiste, sont capables de diriger la révolution, et après la victoire l'autogestion socialiste de la classe ouvrière peut être réalisée

par eux et parmi eux. Au printemps 1918, en continuant l'activité illégale, il a déployé des efforts pour fonder un journal d'opposition légale ce qui aboutissait enfin à la publication de «Szabad gondolat» (Pensée libre). Mais le périodique a trompé les espérances parce qu'une partie des dirigeants des socialistes révolutionnaires fut arrêtée, et ceux qui restaient encore libres, étaient obligés de terminer provisoirement le travail dans le mouvement, et Szabó qui devenait de plus en plus malade, n'était pas capable de diriger le périodique. L'activité déployée par Ervin Szabó dans le mouvement, se finit par cet essai. Il est mort le 30 septembre 1918.

János Jemnitz, docteur ès Sciences historiques, collaborateur en chef de l'Institut de Sciences Historiques de l'Académie Hongroise, dans son exposé intitulé «Ervin Szabó et le mouvement ouvrier international» a souligné que Szabó pouvait donner une image à l'échelle d'Europe sur la formation du mouvement ouvrier, et en employant des sources riches et très nouvelles. Parmi les participants du mouvement ouvrier hongrois, pour la première fois, son attention a été attirée par les corrélations, par les tendances du mouvement ouvrier international; très tôt, en 1903, il a différencié une tendance révolutionnaire et réformiste, et en plus, en 1905, il a considéré le mouvement ouvrier international dans une unité triple. Il est vrai, ce triple partage n'est pas le même que celui de Lénine. La désignation de l'aile réformiste était la même chez tous les deux, la tendance dite «marxiste orthodoxe» signifie le «centre», mais la gauche signifiait en partie autre chose chez Ervin Szabó que chez Lénine. Dans la conception de Lénine, la troisième tendance signifiait les gauchistes révolutionnaires marxistes, tandis que chez Szabó, cette tendance avait une certaine nuance anarcho-syndicaliste.

Le conférencier, dans la suite, nous a montré qu'Ervin Szabó s'est occupé plusieurs fois des traits caractéristiques dans le mouvement ouvrier des diverses régions de l'Europe. Il a même analysé le développement russe et balkanique, mais dans le centre de son intérêt se trouvait non pas le mouvement ouvrier en Europe de l'Est, mais le mouvement ouvrier en Europe centrale et occidentale. Le conférencier nous a fait connaître, à propos des traits caractéristiques de certains pays, quelques conclusions importantes de Szabó, ensuite il a attiré l'attention sur plusieurs questions ne concernant pas seulement le mouvement d'un certain pays mais desquelles Szabó s'est occupé sur un niveau européen. Une telle question était la relation des paysans au socialisme, la place des intellectuels dans le mouvement, la transformation interne de la classe ouvrière. Il a attribué une importance extraordinaire à l'examen de la grève générale qu'il a même surestimée. Il a considéré comme problème important le processus de la concentration industrielle, la formation des monopoles. Il a lié ces phénomènes à la fusion des syndicats, et aux tendances de centralisation présentes également dans le mouvement syndicaliste. Il a aperçu très tôt l'importance des nationalisations, concernant lesquelles il a constaté qu'il paraît que provisoirement la société se développe vers quelque socialisme d'État. Il a étudié les problèmes de la démocratie ouvrière, les formes des organisations des ouvriers, en premier lieu les syndicats. L'activité parlementaire des partis socialistes attirait également son attention: en principe, il consentait de l'extorsion des réformes, de la politique d'alliance des partis prolétaires et socialistes avec les partis des autres classes et couches sociales, mais dans la pratique, il a considéré plusieurs fois cette politique comme une erreur révisionniste.

Malgré les contradictions de la conception, a souligné János Jemnitz, le mérite d'Ervin Szabó est indiscutable: il s'intéressait toujours à la société, au progrès socialiste, il ne s'est jamais approché du développement social d'une façon simpliste, mais toujours en connaissance des faits et en tenant compte des conséquences possibles. Et de ce point de vue, ses hésitations, sa méthode de travail même aujourd'hui sont révélatrices et exemplaires.

Le dernier exposé de la séance commémorative, intitulé «Ervin Szabó bibliologue et chef de bibliothèque» fut prononcé par László Remete, candidat, chef de département de la Bibliothèque «Ervin Szabó» de Budapest. Il a constaté que pour Ervin Szabó, la profession de bibliothécaire signifiait non seulement l'amour des livres, mais en même temps une mission politique, parce qu'il a attribué une grande importance à un réseau de bibliothèques bon et moderne du point de vue de l'ascension du prolétariat. Entre 1900 et 1904, dans la bibliothèque de la Chambre du commerce et de l'industrie, ensuite à partir de 1904 jusqu'à sa mort dans la Bibliothèque de la Capitale, organisée et dirigée par lui, il a fait valoir les expériences des résultats de techniques et politiques de bibliothèques étrangères les plus modernes. En se reportant aux bibliothèques des pays plus développés, il lutta pour le renouveau de la politique de bibliothèque hongroise. Il a rédigé plusieurs bibliographies de grande valeur, il pouvait formuler son opinion concernant les affaires internationales de bibliothèques et de documentation d'une façon érudite et efficace. Pour la première fois dans le monde, il a employé dans la catégorisation différenciée des sciences sociales, le classement décimal accepté par l'Institut International de Bibliographie en 1895 à Bruxelles, et a proposé sa propagation mondiale.

En menant l'activité de bibliologue à un haut niveau, il a trouvé l'occasion de profiter de ses connaissances spéciales à l'intérêt du mouvement ouvrier. Déjà en 1902, il a écrit un article sur les bibliothèques des ouvriers, et en 1903, il a décrit des listes d'orientation pour les lecteurs ouvriers et pour les étudiants socialistes.

László Remete a souligné que la plus grande œuvre d'Ervin Szabó dans le domaine des affaires de bibliothèque, c'est l'organisation et la direction de la Bibliothèque de la Capitale. La plus grande valeur de cette bibliothèque était son caractère public, on y servait poliment tout lecteur sans regarder l'origine sociale. La popularité de la bibliothèque a été augmentée par le fait qu'Ervin Szabó a pris dans un sens large le cercle de collection et il a enrichi la bibliothèque par des œuvres appartenant aux branches différentes des sciences sociales, et au centre de son intérêt se trouvait la sociologie qui passait pour une nouvelle discipline en Hongrie. Avec le plus grand soin, il a collectionné la matière marxiste et socialiste, ainsi devenait la bibliothèque lieu de collection très riche au niveau international des œuvres de première édition des XVIII^e-XIX^e siècles du socialisme utopiste, des ouvrages de première édition de Marx et d'Engels, et de la littérature contemporaine socialiste. Après avoir créé la collection de science sociale, le pas suivant très important était l'organisation du réseau des bibliothèques publiques à Budapest pendant les années 1910. Les bibliothèques — filiales d'éducation publique de ce type, avaient une grande popularité tout de suite.

Le rôle extraordinaire de la Bibliothèque de la Capitale dans la vie intellectuelle a illustré le plus remarquablement — a souligné le conférencier — l'unité des ambitions politiques et de la politique de la bibliothèque. La bibliothèque fonctionne comme carrefour et centre des mouvements progressistes et révolutionnaires de l'époque, plusieurs personnages célèbres du mouvement ouvrier étaient étroitement liés à la bibliothèque.

Les exposés furent complétés par *Miklós Halász*, historien hongrois vivant à l'étranger, membre d'autrefois du cercle Galilei. Il s'est souvenu comme contemporain d'Ervin Szabó. En partant de ses expériences, il a voulu rendre plus familial le personnage de Szabó. Il a mentionné l'activité du cercle de propagande qui fonctionnait sous la direction d'Ervin Szabó.

Dans son discours de clôture, *Dezső Nemes* a constaté, en appréciant les discours précédents, que la séance commémorative a contribué à l'élargissement des connaissances concernant Ervin Szabó, et dans les détails, elle nous a fait plus précise l'image que nous avons de lui. Mais dans son ouvrage, il y a encore des points non encore éclaircis. Le devoir des historiens, c'est que sa carrière, sa conception théorique, son influence reçoivent une appréciation marxiste dans la littérature historique hongroise.

L. Sípós

INDEX

ETUDES

<i>G. Barta</i> : An d'illusions (Notes sur la double élection de rois après la défaite de Mohács) 1	1
<i>Г. Барта</i> : От битвы при Мохаче до нападения немцев в 1527 г. (Заметки по истории избрания двух королей)	39
<i>F. Szakály</i> : Remarques sur l'armée de Iovan Tcherni	41
<i>Ф. Сакаль</i> : Заметки об армии Черни Йована	81
<i>F. Maksay</i> : Das Agrarsiedlungssystem des mittelalterlichen Ungarn	83
<i>Ф. Макшай</i> : Система венгерских аграрных поселений в средневековье	107
<i>O. Paulinyi</i> : Der erste Bau von Stauseen und des wassergetriebenen großen Kchrrades zur Bekämpfung der Wassernot von Zechen	109
<i>О. Паулини</i> : Первое применение водохранилищ и большого водяного возвратного колеса для преодоления шахтной воды. Попытка Турзо Яноша на возобновление горного промысла в г. Надьбанья в 1505—1508 гг.	13 1

COMMUNICATION

Industrial Revolution in the Middle Ages? (<i>W. Endrei</i>)	133
--	-----

COMPTES RENDUS DE LIVRES

<i>F. R. Bridge</i> : From Sadowa to Sarajevo. The Foreign Policy of Austria-Hungary, 1866—1914. — <i>F. R. Bridge</i> : Great Britain and Austria-Hungary 1906—1914. A Diplomatic History. (<i>G. Jeszenszky</i>)	137
Die demokratisch-parlamentarische Struktur der Ersten Tschechoslowakischen Republik (<i>E. Kovács</i>)	139
<i>И. Я. Фролянов</i> : Киевская Русь. Очерки социально-экономической истории. <i>Д. Свак</i>	142
<i>Stefan Gerlach</i> : Dnevnik na edno pátuvane do Osmanskata porta v Carigrad. (<i>E. Niederhauser</i>)	144
<i>Peter Scheiner</i> : Die byzantinischen Kleinchroniken 2. Teil (<i>E. N.</i>)	145
<i>Rexford G. Tugwell</i> : In Search of Roosevelt (<i>I. Láng</i>)	146

*

<i>István Diószegi</i> : Österreich-Ungarn und der französisch-preußische Krieg 1870—71 (<i>É. Somogyi</i>)	149
The Problems of the Revolution of 1848 (<i>A. Gergely</i>)	151
<i>Lajos Huszár</i> : Münzen der Könige des Hauses Habsburg (<i>J. Buza</i>)	153
<i>Károly Irinyi</i> : Mitteleuropa-Pläne und das politische Denken in Österreich-Ungarn (<i>É. S.</i>)	155
<i>Mária Ormos—Miklós Incze</i> : Europäische Faschismen 1919—1939 (<i>Cy. Tokody</i>)	157
<i>Elemér Mályusz</i> : Société ecclésiastique dans la Hongrie médiévale (<i>G. Klaniczay</i>)	160

CHRONIQUE

Séance scientifique commémorative à l'occasion du centenaire de la naissance d'Ervin Szabó (<i>L. Sipos</i>)	165
--	-----

AUTEURS DU PRÉSENT NUMÉRO

G. Barta, collaborateur scientifique de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise — *J. Buza*, collaborateur scientifique de l'Université des Sciences Économiques de Budapest — *W. Endrei*, candidat ès sciences historiques, chercheur scientifique — *A. Gergely*, adjoint à l'Université Loránd Eötvös de Budapest — *G. Jeszenszky*, chercheur scientifique — *G. Klaniczay*, chercheur auxiliaire de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise — *E. Kovács*, docteur ès sciences historiques, conseiller scientifique de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise — *I. Láng*, historien, collaborateur scientifique de l'Université Loránd Eötvös de Budapest — *F. Maksay*, docteur ès sciences historiques, archiviste aux Archives Nationales — *E. Niederhauser*, docteur ès sciences historiques, collaborateur en chef de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise — *O. Paulinyi*, candidat ès sciences historiques, historien — *L. Stópos*, rédacteur de *Párttörténeti Közlemények* (Revue d'Histoire du Parti) — *É. Somogyi*, candidat ès sciences historiques, collaboratrice scientifique de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise — *F. Szakály*, candidat ès sciences historiques, collaborateur scientifique de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise — *Gy. Szvák*, boursier de recherches de l'Université Loránd Eötvös de Budapest — *Gy. Tokody*, docteur ès sciences historiques, chef de section de l'Institut du Parti.

Printed in Hungary

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója

Műszaki szerkesztő: Botyánszky Pál

A kézirat nyomdába érkezett: 1978. VI. 9. — Terjedelem: 15,25 (A/5) ív, 4 ábra

79.5963 Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

I. Hermann

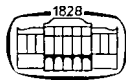
DIE GEDANKENWELT VON GEORG LUKÁCS

STUDIE ÜBER DIE MENSCHLICHEN MÖGLICHKEITEN IM 20. JAHRHUNDERT

Der Verfasser verfolgt den gesamten Schaffensweg Georg Lukács', wobei er die Probleme seiner Gedankenwelt hervorhebt. Er behandelt Lukács' erste Entwicklungsphase in Ungarn, vergleicht sie mit seinen Frühstudien (Simmel, Heidelberger Kreis usw.) und erörtert Lukács' politische Rolle in den Revolutionen 1918/19. Er analysiert das Werk »Die Geschichte und das Klassenbewußtsein« und geht auf die Volksfrontpolitik ein. In diesem Zusammenhang bespricht er auch die Lukács – Brecht-Diskussion. Der Autor gibt ein Bild über Lukács' Theorie des Faschismus, über seine Tätigkeit in Ungarn nach der Befreiung und über die Diskussionen, die über Lukács' Person und Theorie entbrannten und zeigt auch seinen internationalen Einfluß auf. Die Arbeit schließt der Verfasser mit der Analyse der Werke »Die Eigenart des Ästhetischen« und »Die Ontologie des gesellschaftlichen Seins« ab. Besonders muß betont werden, daß Hermann in seiner Lukács-Monographie als erster alle Momente der Entwicklung der Lukácsschen Gedanken aufzeigt – d.h. im Spiegel der ungarischen und deutschen Quellen sowie der Anforderungen und Einflüsse der sowjetischen Entwicklung. Der Verfasser benutzt die gesamte ungarische und internationale Literatur, die bis zur ersten Hälfte der siebziger Jahre erschienen ist.

In deutscher Sprache – Etwa 350 Seiten – Ganzleinen

ISBN 963 05 1492 3



Akadémiai Kiadó, Budapest

Verlag der Ungarischen Akademie der Wissenschaften

J. Rathmann:
ZUR GESCHICHTSPHILOSOPHIE
JOHANN GOTTFRIED HERDERS

Die Studie gilt einigen Leistungen des Herderschen Lebenswerkes, die von beachtenswerter Fortschrittlichkeit zeugen. Sie behandelt die Erkenntnistheorie Herders; die Untersuchungen konzentrieren sich jedoch auf seine Geschichtsphilosophie, wobei das Hauptgewicht auf die Herdersche Konzeption des gesellschaftlichen Fortschritts, auf das Humanitätsideal, die Methode und die in Ungarn erweckte Wirkung Herders gelegt wird. Das Kapitel über die Geschichtsphilosophie Herders untersucht die Frage, auf welchen Wegen dieser große Denker zur Konzeption der stufenweisen gesellschaftlichen Entwicklung sowie zur Erkenntnis einer autonomen Entfaltung der einzelnen Entwicklungsstufen gelangte. Im Kapitel »Herder und Ungarn« werden Ähnlichkeiten in der deutschen und ungarischen Aufklärung dargelegt, insbesondere aber auch wird auseinandergesetzt, wie es zu jener Fehlprophezeiung Herders über die ungarische Nation und Sprache gekommen sein mochte, bzw. welche Wirkung diese Prophezeiung — nebst anderen Ideen seiner Philosophie — auf die fortschrittliche ungarische Geisteswelt ausgeübt hatte.

In deutscher Sprache — Etwa 100 Seiten — 17—25 cm — Ganzleinen

ISBN 963 05 1584 9



Akadémiai Kiadó, Budapest

Verlag der Ungarischen Akademie der Wissenschaften

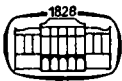
**Johannes Vitéz de Zredna:
OPERA QUAE SUPERSUNT.
Edited by I. Boronkai.**

(Bibliotheca scriptorum medii recentisque aevorum.
Series nova, Tom. 3.)

This volume is of unique value to those engaged in history and in literature. It contains all the works that have come down to us (letters: *Epistolarum*, written between 1445 and 1451; *Epistolae variae*, a collection of miscellaneous letters, and orations: *Orationes*, 11 diplomatic speeches delivered on special occasions) from János Vitéz of Zredna, the first prominent character of Hungarian humanism in the 15th century.

*In Latin, with an introduction in German — Approx. 260
pages — Cloth*

ISBN 963 05 1513 X



AKADÉMIAI KIADÓ

Publishing House of the Hungarian Academy of Sciences, Budapest

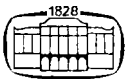
Wittmann, Tibor:

**ESTUDIOS ECONÓMICOS
DE HISPANOAMÉRICA
COLONIAL**

This volume contains the most outstanding posthumous studies of the late professor T. Wittmann on the economic and social development of Latin America.

In Spanish — Approx. 270 pages — Cloth

ISBN 963 05 1602 0



AKADÉMIAI KIADÓ

Publishing House of the Hungarian Academy of Sciences, Budapest

«*Acta Historica*» публикуют трактаты из области исторических наук на русском французском, английском и немецком языках.

«*Acta Historica*» выходят отдельными выпусками разого объема. Четыре выпуска составляют один то (25—30 печатных листов) в год. Подписная цена — \$ 36.00 за том.

Заказы принимает предприятие по внешней торговле «Kultura» (1389 Budapest 62, POB. 149) или его заграничные представительства и уполномоченные.

The *Acta Historica* publish papers on history in French, English, Russian and German.

The *Acta Historica* appear in issues of varying size making up volumes. One volume of 400—500 pages appears every year.

Subscription rate: \$ 36.00 a volume.

Orders may be placed with “Kultura” Foreign Trading Company (Budapest 62, POB. 149) or its representatives abroad.

Die *Acta Historica* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der Geschichtswissenschaft in französischer, deutscher, russischer und englischer Sprache.

Die *Acta Historica* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Vier Hefte bilden einen 25—30 Bogen starken, jährlich erscheinenden Band.

Abonnementpreis pro Band: \$ 36.00.

Bestellbar bei »Kultura« Außenhandelsunternehmen (1389 Budapest 62, POB. 149) oder seinen Auslandsvertretungen.

Reviews of the Hungarian Academy of Sciences are obtainable
at the following addresses:

AUSTRALIA

C.B.D. LIBRARY AND SUBSCRIPTION SERVICE,
Box 4886, G.P.O., Sydney N.S.W. 2001
COSMOS BOOKSHOP, 145 Ackland Street, St.
Kilda (Melbourne), Victoria 3182

AUSTRIA

GLOBUS, Höchstädtplatz 3, 1200 Wien XX

BELGIUM

OFFICE INTERNATIONAL DE LIBRAIRIE, 30
Avenue Marnix, 1050 Bruxelles
LIBRAIRIE DU MONDE ENTIER, 162 Rue du
Midi, 1000 Bruxelles

BULGARIA

HEMUS, Bulvar Ruszki 6, Sofia

CANADA

PANNONIA BOOKS, P.O. Box 1017, Postal Sta-
tion "B", Toronto, Ontario M5T 2T8

CHINA

CNPICOR, Periodical Department, P.O. Box 50,
Peking

CZECHOSLOVAKIA

MAD'ARSKÁ KULTURA, Národní třída 22,
115 66 Praha

PNS DOVOZ TISKU, Vinohradská 46, Praha 2

PNS DOVOZ TLAČE, Bratislava 2

DENMARK

EJNAR MUNKSGAARD, Norregade 6, 1165
Copenhagen

FINLAND

AKATEEMINEN KIRJAKAUPPA, P.O. Box 128,
SF-00101 Helsinki 10

FRANCE

EUROPÉRIODIQUES S. A., 31 Avenue de Ver-
sailles, 78170 La Celle St.-Cloud

LIBRAIRIE LAVOISIER, 11 rue Lavoisier, 75008
Paris

OFFICE INTERNATIONAL DE DOCUMENTA-
TION ET LIBRAIRIE, 48 rue Gay-Lussac, 75240
Paris Cedex 05

GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC

HAUS DER UNGARISCHEN KULTUR, Karl-
Liebknecht-Strasse 9, DDR-102 Berlin

DEUTSCHE POST ZEITUNGSVERTRIEBSAMT,
Strasse der Pariser Kommüne 3-4, DDR-104 Berlin

GERMAN FEDERAL REPUBLIC

KUNST UND WISSEN ERICH BIEBER, Postfach
46, 7000 Stuttgart 1

GREAT BRITAIN

BLACKWELL'S PERIODICALS DIVISION, Hythe
Bridge Street, Oxford OX1 2ET

BUMPUS, HALDANE AND MAXWELL LTD.,
Cowper Works, Olney, Bucks MK46 4BN

COLLET'S HOLDINGS LTD., Denington Estate,
Wellingborough, Northants NN8 2QT

W. M. DAWSON AND SONS LTD., Cannon House,
Folkestone, Kent CT19 5EE

H. K. LEWIS AND CO., 136 Gower Street, London
WC1E 6BS

GREECE

KOSTARAKIS BROTHERS, International Book-
sellers, 2 Hippokratous Street, Athens-143

HOLLAND

MEULENHOF-BRUNA B.V., Beulingstraat 2,
Amsterdam

MARTINUS NIJHOFF B.V., Lange Voorhout
9-11, Den Haag

SWETS SUBSCRIPTION SERVICE, 347b Heere-
weg, Lisse

INDIA

ALLIED PUBLISHING PRIVATE LTD., 13/14
Asaf Ali Road, New Delhi 110001

150 B-6 Mount Road, Madras 600002

INTERNATIONAL BOOK HOUSE PVT. LTD.,
Madame Cama Road, Bombay 400039

THE STATE TRADING CORPORATION OF
INDIA LTD., Books Import Division, Chandralok,
36 Janpath, New Delhi 110001

ITALY

EUGENIO CARLUCCI, P.O. Box 252, 70100 Bari

INTERSCIENTIA, Via Mazzé 28, 10149 Torino

LIBRERIA COMMISSIONARIA SANSONI, Via

Lamarmora 45, 50121 Firenze

SANTO VANASIA, Via M. Macchi 58, 20124

Milano

D. E. A., Via Lima 28, 00198 Roma

JAPAN

KINOKUNIYA BOOK-STORE CO. LTD., 17-7
Shinjuku-ku 3 chome, Shinjuku-ku, Tokyo 160-91

MARUZEN COMPANY LTD., Book Department,
P.O. Box 5050 Tokyo International, Tokyo 100-31

NAUKA LTD. IMPORT DEPARTMENT, 2-30-19

Minami Ikebukuro, Toshima-ku, Tokyo 171

KOREA

CHULPANMUL, Phenjan

NORWAY

TANUM-CAMMERMEYER, Karl Johansgatan
41-43, 1000 Oslo

POLAND

WĘGIERSKI INSTYTUT KULTURY, Marszał-
kowska 80, Warszawa

CKP I W ul. Towarowa 28 00-958 Warsaw

ROMANIA

D. E. P., Bucureşti

ROMLIBRI, Str. Biserica Amzei 7, Bucureşti

SOVIET UNION

SOJUZPETCHATJ — IMPORT, Moscow

and the post offices in each town

MEZH DUNARODNAYA KNIGA, Moscow G-200

SPAIN

DIAZ DE SANTOS, Lagasca 95, Madrid 6

SWEDEN

ALMQVIST AND WIKSELL, Gamla Brogatan 26,
101 20 Stockholm

GUMPERS UNIVERSITETSBOKHANDEL AB,
Box 346, 401 25 Göteborg 1

SWITZERLAND

KARGER LIBRI AG, Petersgraben 31, 4011 Basel

USA

EBSCO SUBSCRIPTION SERVICES, P.O. Box
1943, Birmingham, Alabama 35201

F. W. FAXON COMPANY, INC., 15 Southwest
Park, Westwood, Mass. 02090

THE MOORE-COTTRELL SUBSCRIPTION
AGENCIES, North Cohocton, N. Y. 14868

READ-MORE PUBLICATIONS, INC., 140 Cedar
Street, New York, N. Y. 10006

STECHELT-MACMILLAN, INC., 7250 Westfield
Avenue, Pennsauken N. J. 08110

VIETNAM

XUNHASABA, 32, Hai Ba Trung, Hanoi

YUGOSLAVIA

JUGOSLAVENSKA KNJIGA, Terazije 27, Beograd
FORUM, Vojvode Mišića 1, 21000 Novi Sad

Acta Historica

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

REVUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE

ЖУРНАЛ ВЕНГЕРСКОЙ АКАДЕМИИ НАУК

JOURNAL OF THE HUNGARIAN ACADEMY OF SCIENCES

ZEITSCHRIFT DER UNGARISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

Index

Дьёрдь Милей: О начальном периоде распространения в Венгрии идей ленинизма

L. Zsigmond: Le sort de l'héritage de Saint-Simon

COMMUNICATIONS

COMPTE RENDU DE LIVRES

BIBLIOGRAPHIE



AKADÉMIAI KIADÓ
BUDAPEST

1978

TOMUS XXIV

Nr. 3—4

ACTA HISTORICA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE
REVUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE
ЖУРНАЛ ВЕНГЕРСКОЙ АКАДЕМИИ НАУК
JOURNAL OF THE HUNGARIAN ACADEMY OF SCIENCES
ZEITSCHRIFT DER UNGARISCHENAKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

ADRESSE DE LA RÉDACTION: 1014 BUDAPEST I., ŪRI U. 51—53.

Membres du Comité de la Rédaction: ZS. P. PACH (rédacteur en chef), É. H. BALÁZS, I. T. BEREND,
I. DIÓSZEGI, L. ELŐKES, GY. EMBER, T. HAJDŪ, J. JEMNITZ, E. MÁLYUSZ, F. MUCSI (rédacteur),
E. NIEDERHAUSER, M. ORMOS, E. PAMLÉNYI, J. PERÉNYI, E. PŐLŐSKEI, GY. TOKODY, E. S. VINCZE,
L. ZSIGMOND, Secrétaire de la Rédaction: A. PÓK, Assistante de la Rédaction: K. PERLUSZ

Az *Acta Historica*, az MTA történettudományi folyóirata, francia, orosz, angol és német nyelven közöl értekezéseket a történettudomány köréből.

Az *Acta Historica* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg: négy füzet alkot egy kb. 25—30 íves, évente megjelenő kötetet.

Megrendelhető a belföld számára az „Akadémiai Kiadó”-nál (1363 Budapest Pf. 24. Bankszámla 215-11448), a külföld számára pedig a „Kultúra” Külkereskedelmi Vállalatnál (1389 Budapest 62, P. O. B. 149. Bankszámla: 218-10990) vagy külföldi képviselőinél és bizományosainál.

Les *Acta Historica* paraissent en français, russe, anglais et allemand et publient des travaux du domaine des sciences historiques.

Les *Acta Historica* sont publiés sous forme de fascicules qui forment un volume à 400—500 pages par an.

Le prix de l'abonnement: \$ 36.00 par volume.

Ou peut s'abonner à l'Entreprise du Commerce Extérieur « Kultúra » (1389 Budapest 62, POB. 149) ou chez représentants à l'étranger.

О начальном периоде распространения в Венгрии идей ленинизма*

ДЬЁРДЬ МИЛЕИ

Победа Великой Октябрьской революции явилась первым большим шагом вперед на пути претворения в жизнь научного социализма, революционного марксизма. Революция доказала справедливость и жизнеспособность этой великой идеи убедительнее научных трудов и громких слов. Рабочие и крестьяне на территории огромной империи взяли в руки политическую власть, в разгар кровавой бойни мировой войны подняли знамя мира, направили все усилия на претворение в жизнь политических и экономических требований широких народных масс, и во всем этом достигли успеха. Пример победоносной пролетарской революции с самых первых дней оказал огромное революционизирующее влияние на все отряды международного рабочего движения, на все прогрессивные силы мира послужил революционизирующим импульсом.

Но значение Октябрьской революции выходит за рамки одного только примера. Чрезвычайно важна связанная с нею сознательная деятельность, в ходе которой разработанная Лениным и большевистской партией теория, подготовившая революцию и обеспечившая ее успех, и свой опыт были переданы представителям международного рабочего движения, а те приняли их и направили свои силы на творческое использование в специфических, конкретных условиях своих стран. Это было не одноразовым и простым актом, а сложным, длившимся десятилетия многогранным процессом. Первым шагом в этом процессе, в распространении по всему миру идей ленинизма явилась сама Октябрьская революция.

Справедливо это и в отношении венгерского рабочего движения. В последний период Первой мировой войны, в результате обострения до предел общественных противоречий, военных поражений и примера русской революции 1917 года, указавшей на выход из положения, в единственной тогда партии венгерского пролетариата — Социал-демократической партии Венгрии — все яснее обозначились глубокие разногласия между реформистским руководством и венгерским пролетариатом. Лидеры партии считали социалистическую революцию в Венгрии задачей далекого будущего, на ближай-

* Статья публикуется по случаю 60-летия Коммунистической Партии Венгрии.

шие десятилетия они выдвигали целью полное развитие и распространение буржуазных отношений, и потому отвергали требование масс следовать «русскому примеру». Отвергали, несмотря на то, что массы, жаждавшие мира и социального прогресса, уже готовы были действовать «по образцу русских». Это вынудило представителей оппозиционных групп *левых* социал-демократов на чрезвычайных съездах партии в ноябре 1917, феврале 1918, в октябре 1918 года и других форумах выступить против руководства Социал-демократической партии. Они требовали проведения самостоятельной революционной пролетарской политики, разрыва союза с буржуазными партиями, поставившего рабочую партию в подчиненное положение, далее — привлечения на свою сторону неорганизованных рабочих масс; проведение политики, обеспечивающей союз рабочего класса с крестьянством и трудящимися национальных меньшинств; создания рабочих советов; создания условий для того, чтобы промышленные рабочие и аграрный пролетариат получили решающее слово в управлении страной. По существу со сходными требованиями выступали группы нелегально действовавших «революционных социалистов» (антимилитаристов, анархо-синдикалистов) на непартийных форумах, в листовках распространявшихся среди рабочих, солдат и интеллигенции.¹

В революционной ситуации, сложившейся осенью 1918 года, представители левого крыла рабочего движения обеспечили некоторую организованность вооруженному восстанию рабочих и солдатских (крестьянских) масс, стихийно возникшему в ночь с 30 на 31 октября и этим способствовали победе венгерской буржуазно-демократической революции. Однако из-за отсутствия революционной партии рабочий класс не смог обеспечить дальнейший разворот событий в своих классовых интересах. К власти пришли партии Национального совета, объединявшие левые буржуазные и социал-демократические силы. Реформами, обещаниями и силой они пытались помешать развертыванию революционного процесса в социалистическом направлении.

Социалистически настроенная оппозиция выступила против этих попыток буржуазно—социал-демократической коалиции. В ноябре 1918 года между реформистским и революционным направлениями в венгерском рабочем движении уже разгорелась открытая идеологическая борьба. Левое крыло на собраниях, в листовках, отдельных газетных статьях — в противовес руководству Социал-демократической партии — указывало, что в данный момент в Венгрии задачей является не усовершенствование капиталистического строя путем реформ, а свержение его, т. е. осуществление социалисти-

¹ Попытка нарисовать как и с какими результатами использовались в Венгрии революционно настроенными представителями рабочего движения отрывочно доходившие до них идеи и опыт большевизма для осознания и разрешения революционных задач, стоявших перед венгерским обществом уже была сделана в статье «A hazai baloldali szocialista irányzatok a proletariátus feladatairól (1917 november — 1918 november) (Венгерские левые социалистические направления о задачах пролетариата), опубликованной в журнале «Párttörténeti Közlemények» 1968, № 4. Поэтому здесь мы ограничимся лишь краткой ссылкой на содержащиеся в ней факты и взаимосвязи.

ческой революции, следование примеру большевиков и «Союза Спартака». Были сделаны первые, еще неуверенные шаги по организационному объединению оппозиционных сил социалистов. Левые силы — в отличие от лидеров Социал-демократической партии — стремились перенять опыт социалистической революции в Петрограде, они старались сформулировать действительные интересы и самостоятельные задачи венгерского пролетариата, и в ходе этой работы приближались к большевистским, ленинским взглядам. Однако единой, широко охватывающей революционной теории у них еще не сложилось. Они еще не осознавали, что подготовка к социалистической революции требует открытого организационного разрыва с реформистским, оппортунистским направлением рабочего движения и создания самостоятельной революционной рабочей партии. Однако сложившаяся в стране ситуация, отличавшаяся направленностью в сторону социалистической революции, требовала от пролетариата быстрого и решительного развития. Это оказалось возможным благодаря находившимся в русском плену участникам венгерского рабочего движения, коммунистам, в ноябре 1918 года вернувшимся на родину, благодаря их революционным знаниям и опыту.

В данной статье мы попытаемся дать краткий обзор их теоретически-идейного развития, происшедшего в 1917—1918 годах. Мы надеемся, что на основе фактов, документов того времени нам удастся более конкретно, чем раньше, ответить на некоторые вопросы, главным образом на то, что дали нового в теоретическом отношении Октябрь и идеи В. И. Ленина венгерским коммунистам-военнопленным и — через их посредство — венгерскому пролетариату в их первом большом начинании — создании Коммунистической партии Венгрии и подготовке социалистической революции 1919 года.

*

В ходе Первой мировой войны в русский плен попало около полумиллиона солдат-венгров и примерно столько же солдат других национальностей, живших на территории тогдашней Венгрии (словаков, румын, сербов, хорватов, немцев). Большинство их было крестьяне (главным образом, бедняки), но имелось среди них значительное число рабочих, немало ремесленников и представителей интеллигенции. Все они стали свидетелями сперва февральской, буржуазной, а затем — Великой Октябрьской социалистической революции 1917 года. Многие из них стали активными участниками революции, с оружием в руках боролись за укрепление власти рабочих. Изгнание царя, помещиков, капиталистов, попов, офицеров, вообще господ, революционное завоевание мира, экспроприация земли, банков, установление рабочего контроля над фабриками и заводами, взятие пролетариатом в свои руки управления страной, создание Красной Гвардии и Красной Армии — всё это произвело на военнопленных различных национальностей, угнетаемых и

эксплуатируемых у себя на родине, перенесших ужасы войны и страдания плена исключительно глубокое впечатление. В том числе и на тех — их было почти 300 тысяч — кто в 1918 году вернулся в бурлящую Венгрию. Стихийное воздействие Октябрьской революции и политики большевиков усиливалось проводимой среди них сознательной работой по ознакомлению с той теорией, которая явилась фундаментом победы революции, с опытом, приобретенным в ходе боев, в ходе строительства и защиты пролетарского государства. Эту разъяснительную работу вели среди военнопленных как русские большевики, так и социалисты из числа военнопленных.

В основе этой работы была особенно многогранной деятельность большевистской партии, организованной и руководимой Лениным. В последние десятилетия и советские, и венгерские ученые многосторонне показали, что эта работа большевиков среди военнопленных вытекала из самой сущности революционной марксистской теории партии, из ее политики, из ее интернационализма. Выдвигаемое большевиками требование прекращения войны, требование мира и общественного прогресса, проводимая ими интернационалистская политика органически включала в себя и просветительскую работу среди миллионов военнопленных, привлечение их на сторону революции, организацию их. Сегодня уже десятки сборников документов, монографий и статей раскрывают тот факт, что в России большевистская партия была единственной партией, вставшей на защиту интересов военнопленных, независимо от их национальности, ибо видела в них братьев по классу, будущих солдат дела мира и социалистической революции, считала их своеобразным резервом, союзником русской пролетарской революции.² Эта разъяснительная, агитационная работа большевистской партии служила интересам как русского, так и международного, а следовательно, и венгерского пролетариата; интересам близким, направленным на заключение мира, и перспективным, направленным на общественный прогресс. Разумеется, распространяя революционные идеи и опыт, большевики заботились не просто о том,

² Укажем лишь важнейшие сборники и отдельные труды: *A magyar munkásmozgalom történetének válogatott dokumentumai.* (Избранные документы венгерского рабочего движения), в дальнейшем; *MMTVD.* Тома 5, 6/A, 6/B; *Magyar internacionalisták a Nagy Októberi Szocialista Forradalomban* (Венгерские интернационалисты в Великой Октябрьской социалистической революции). Kossuth K., 1957; *A magyar internacionalisták a Nagy Októberi Szocialista Forradalomban és a polgárháborúban. Dokumentumgyűjtemény.* (Венгерские интернационалисты в Великой Октябрьской социалистической революции и гражданской войне). Kossuth K. T. I, 1967, т. II, 1968. (Во втором дана тоне богатая библиография по исследуемому вопросу.); Józsa Antal — Milei György: *A rendíthetetlen százezer.* (Несокрушимые сто тысяч.) Kossuth K., 1968; Józsa Antal: *Háború, hadifogság, forradalom.* (Война, плен, революция.) Akadémiai K. 1970; *Интернационалисты. Трудящиеся зарубежных стран — участники борьбы за власть советов.* Москва, изд. «Наука», 1967; *Интернационалисты. Трудящиеся зарубежных стран — участники борьбы за власть советов на юге и востоке республики.* Москва, изд. «Наука», 1971; В. И. Ленин и образование коммунистических партий в странах Центральной и Юго-Восточной Европы. Москва, изд. «Наука», 1973; А. Йожа — Д. Милей. *Венгерские интернационалисты в борьбе за победу Октября.* Москва, «Прогресс», 1977.

чтобы непосредственно увеличить ряды борцов против царского режима и капитализма, число защитников советской власти. Прежде всего они стремились идейно-политически и организационно помочь борьбе международного пролетариата, двинуть вперед процесс мировой революции. Октябрь стал величайшей в мировой истории школой революции, которая дала деятелям международного, в том числе и венгерского, рабочего движения неоценимые теоретические знания и практический опыт.

Сознательное, организованное распространение среди военнопленных коммунистических идей происходило по инициативе не одних только большевиков. Более того, этот процесс начался еще до прихода их к власти. Среди военнопленных, заключенных в лагеря, принуждаемых к работе, эксплуатируемых сперва царским правительством, потом правительством Керенского (прежде всего среди тех, кто уже у себя на родине отличался социалистической направленностью), соответствующее движение начало проявляться уже в 1915–1916 годах, а в 1917–1918 годах усилилось и приобрело широкие размеры. Оно стало действенной силой, участники его сами стремились к организационным связям с русским рабочим движением, с большевистской партией, стремились приобщиться к идеям интернационализма. Это движение военнопленных перекликалось с сознательной работой большевиков не только в Москве и Петрограде, но и в далеких от них городах Сибири, Урала, Туркестана.³

Итак, в деле распространения революционных идей большевики нашли в военнопленных инициативных, активных товарищей. В этом вопросе историкам, занимавшимся в последние два десятилетия этой темой, пришлось выступить против высказываемых разных враждебных или ошибочных мнений. Прежде всего против вариантов буржуазных и социал-демократических взглядов, которые начиная с 1917–1918 годов и вплоть до наших дней утверждали и утверждают, что революционные коммунистические взгляды и организации военнопленных не имели никакой предыстории в венгерской общественной и идеологической жизни, что, вернувшиеся на родину военнопленные со своими «привезенными из-за границы» взглядами были в Венгрии «чужеродным телом».⁴ Результаты марксистских исследований последних десятилетий убедительно показывают, что среди венгерских военнопленных к большевизму

³ Об этом свидетельствует множество фактов, приведенных в упомянутых выше статьях и книгах, а также многочисленные воспоминания. Из последних укажем на т. 3/А: серии Tanúságtévők (Свидетельствуют очевидцы): Magyarok a Nagy Október győzelméért. 1917–1921. (Венгры за победу Великого Октября. 1917–1921.)

⁴ См. например: Julius Braunthal: Geschichte der Internationale. (История Интернационала.) Hannover, 1963, стр. 143, 146–147; Rudolf L. Tökés: Bela Kun and the Hungarian Soviet Republic. The Origins and Role of the Communist Party of Hungary in the Revolutions of 1918–1919. (Бела Кун и Венгерская Советская республика. Роль Коммунистической партии Венгрии в революциях 1918–1919 гг.) The Hoover Institution of War, Revolution and Peace. Stanford University, Frederick A. Praeger, Publishers. New York—Washington. 1967. (Особенно выделяются по этому вопросу утверждения гл. 3, стр. 49–81.)

как в области теории, так и организационно приблизились, распространяли среди товарищей по плену ленинские идеи и революционный опыт, стремились пересадить их в отечественное революционное движение именно те, кто уже на родине, еще до мировой войны были приверженцами прогрессивных, прежде всего социалистических идей и организаций, и активными борцами за них. Почти все руководители революционных коммунистических организаций военнопленных и командиры интернациональных (вооруженных) отрядов были участниками венгерского рабочего движения, членами Социал-демократической партии Венгрии. Среди руководителей членами Социал-демократической партии были: Дюла Бошковиц, Карой Вантуш (с 1897 года), Лайош Винерманн, Лайош Гавро, Йожеф Габор, Янош Гейгер, Игнац Гёгёш, Эрнё Зайдлер, Янош Ивани (с 1897 года), Шандор Келнер (с 1904 года), Бела Кун (с 1903 года), Карой Лигети, Габор Месарош, Эрнё Мюллер (с 1903 года), Нандор Орос (с 1904 года), Эрнё Пор (с 1905 года), Йожеф Рабинович (с 1901 года), Карой Рейнер, Эндре Руднянски, Тибор Самуэли, Йожеф Секей, Рудольф Фекете, Имре Фихтер, Дежё Форгач (с 1906 года), Дежё Фрид, Липот Хохфелдер, Эмил Хорти, Ференц Штейнхардт, Ференц Янчик и многие другие.⁵

В Австро—Венгерской монархии (как и в других странах) лидеры, функционеры легальных социал-демократических партий, бывшие лояльными по отношению к правительству, за редким исключением (например Отто Бауэр) освобождались от призыва в армию и потому не могли оказаться среди военнопленных. Социалисты-военнопленные в большинстве своем были выходцами из рабочих масс социал-демократических партий и профсоюзов, а также из руководителей, уполномоченных местных организаций и групп, из редакторов и сотрудников провинциальных социал-демократических газет; в отдельных случаях в прошлом они были средними кадрами социал-демократической партии. То есть это была та масса, на которую и на родине революционные социалистические идеи оказали наиболее глубокое воздействие. Именно они первыми примкнули к большевикам, интернационалистам, на деле осуществлявшим социалистические идеи и проявлявшим солидарность с «врагами» — военнопленными. Примкнули к ним и приняли их идеи.⁶ Исследо-

⁵ Богатый материал о перечисленных лицах содержится в именном аннотированном указателе сборника документов. *A magyar internacionalisták a Nagy Októberi Szocialista Forradalomban és a polgárháborúban.* (Венгерские интернационалисты в Великой Октябрьской социалистической революции и гражданской войне.) Kossuth K. I. II, 1968, стр. 621—728.

⁶ Здесь сразу же следует заметить, что для подчинявшихся военной дисциплине военнопленных-социалистов присоединение к большевикам, создание революционных организаций, распространение идей Октября среди других военнопленных, среди венгерских солдат, участвовавших в оккупировании Украины, а также в тыловых соединениях уже само по себе было одним из проявлений разрыва с социал-демократизмом и социал-шовинизмом, означало усвоение большевистских принципов и методов и переход к идеям и практике пролетарского интернационализма. Ведь Социал-демократическая партия Венгрии до ноября 1918 года, по существу, строго соблюдала условие: не вести в армии революционной пропаганды и революционной работы.

вания, разумеется, выявили и то, что хотя принесенное ими с родины социал-демократическое напутствие при движении по пути, ведущему к большевизму в основном было положительным фактором, немало было и таких военнопленных, которым реформистские взгляды, принесенные с родины, мешали присоединиться к революционным идеям и действиям. Но и военнопленным коммунистам, каждому из них, пришлось пережить внутреннюю борьбу с некоторыми собственными реформистскими социал-демократическими, иногда иными, мелкобуржуазными, главным образом, националистическими взглядами. Ибо под воздействием Октября к революционным идеям подошли не одни только социал-демократы.

К большевизму подготовили путь и другие принесенные еще из Венгрии прогрессивные взгляды, течения, а именно анархо-синдикализм (Йожеф Миграи, Шандор Холлендер и др.), переплетенный с социалистическими идеями буржуазный радикализм (прежде всего бывшие члены так называемого «Круга Галилея», объединявшего прогрессивных студентов: Шандор Велтнер, Артур Дукес, Мозеш Габор, Ференц Кишш, Геза Кашшаи, Калман Лудвиг, Шандор Фараго, Эндре Шик, Лайош Эмбер и др.) и так называемое антигабсбургское идеи независимости 1848 года (Дюла Варга, Дюла Капитань, Янош Кишш, Ференц Мюнних, Ференц Патаки, Имре Силади, Бела Ярошш).

Не все военнопленные-социал-демократы усвоили большевистские идеи и не все встали на поддержку власти Советов. Еще в большей мере это относится к представителям других прогрессивных направлений. Далее, многие из тех, кто включились в борьбу за власть Советов, выступили на ее защиту никогда не стали коммунистами, хотя некоторые (например, Лайош Лискаи) отдали в этой борьбе свою жизнь. Всё же рассматривая эти факты необходимо обратить внимание на то явление, что многие представители различных по направлению венгерских прогрессивных течений впервые в нашей истории именно на территории Советской России, под знаменем Октября, объединили свои силы в интересах своего народа и мирового прогресса на основе принципов социализма. Основой объединения явилось осознание того, что русский пролетариат не только смел царизм, а затем и потенциального его наследника власть русской буржуазии издавна угрожавшее общественному прогрессу в Восточной Европе, а следовательно и в Венгрии, но и, основав советскую власть, создал в ее лице международны и венгерским революционным движениям сильного союзника.

Многие венгерские военнопленные-социалисты уже в октябре 1917 года (а некоторые даже раньше) наладили контакты с большевистскими организациями, вступили в коммунистическую партию и стали глашатаями большевистских идей. Первая политическая и теоретическая позиция венгерских социалистов по отношению с осуществляемой большевиками пролетарской революции состояла в осознании её всемирно-исторического значения, конкретно и для Венгрии. В том, что они признали революцию, вооруженное вос-

стание, захват власти, первые мероприятия рабочей власти проходимой дорогой не только для России, но увидели в них путь, пример, которому должны сделать пролетариат, крестьянство, миллионы вооруженных солдат других стран Европы, измученные войной и все более проникающиеся революционным духом. Это нашло выражение, в частности, в решениях и призывах военнопленных, работавших на московском заводе Гужона, первого собрания военнопленных-социал-демократов Московского военного округа, а также в материалах газеты «Nemzetközi Szocialista» (Социалист-интернационалист), с декабря 1917 года выходившей на венгерском языке в Петрограде, в опубликованных в Томске политических работах Белы Куна, письмах и статьях Кароя Лигети, написанных им в Омске.⁷

Февральская революция в 1917 году дала возможность Беле Куну, чтобы он, следуя старым традициям венгерского рабочего движения, примеру Лео Франкела, венгра, ставшего одним из руководителей Парижской Коммуны, сумел, находясь вдали от родины, включился в борьбу пролетариата. Сперва Кун был членом томской организации социал-демократов, тогда еще единой. В начале лета 1917 года он еще посылал на родину корреспонденции об избирательном праве, о торжестве демократии, но в них уже имелись ясно выраженные указания на необходимость завоевания этих прав революционным путем. Когда в августе-сентябре 1917 года в Томске произошло организационное размежевание большевиков и меньшевиков, Кун примкнул к большевикам, с которыми и до этого у него были тесные контакты. Опыт Октября, осознание международного значения ленинской теории помогли Беле Куну перейти с позиций социал-демократии на позиции коммунистические. Об этом свидетельствуют его статьи в томской большевистской печати конца 1917 начала января 1918 годов. В них он призывал следовать примеру русского пролетариата, который не дал революционному процессу остановиться на мелкобуржуазных, буржуазно-демократических преобразованиях, а привел к победе социалистическую революцию. Кун возражал Каутскому, связывавшему возможность осуществления социалистической революции с предвортительной полной индустриализацией страны. Осуждал «парламентарный критинизм», а также II Интернационал считал прибежищем для тех, кто бездейтельно ожидает революцию, кто желает мирно сосуществовать с империализмом. Требовал, чтобы пролетариат выступал в качестве самостоятельного фактора уже в начальной фазе революции, ведущей от монархии к республике.⁸

⁷ «Социал-демократ», Москва, 9 (22) ноября 1917; «Nemzetközi Szocialista» 14 (27) декабря 1917. Hadifoglyok a proletárforradalomért. (Военнопленные за пролетарскую революцию); Работы Б. Куна, вышедшие в Томске в 1917–1918 гг. см. вж. «Párttörténeti Közlemények», 1962, № 2, стр. 108–130); Архив Института истории партии при ЦК ВСРП, фонд 659, 1918 3 о. е.; Революционная мысль. Омск, 22 декабря (4 января) 1917. (Последнее см. в сборнике документов «A magyar internacionalisták...» (Венгерские интернационалисты...) т. I, стр. 86–87.

⁸ «Párttörténeti Közlemények» 1962, № I, стр. 117–118, 121.

Идеи и деяния большевиков с еще большей силой захватили Белу Куна с января 1918 года, когда сперва в Петрограде, затем в Москве он вступил в непосредственный контакт с руководством большевистской партии во главе с Лениным. С этого времени ускорился процесс критического анализа его знаний в области марксизма, дополнение их большевистскими идеями. Кун был среди первых, кто осознал одну из важнейших реальностей нашего века: что вслед за сравнительно отсталой в капиталистическом развитии Россией возможна и необходима победа социалистической революции и в других, подобных странах, в частности и в Венгрии. Что предпосылкой этому является укрепление первого рабочего государства, что защита Советской России, ее развитие — дело первостепенного интереса для пролетариата всех стран, в том числе и венгерского. Эти теоретические положения Кун перенес в свою практическую деятельность. В феврале 1918 года он призывал военнопленных рабочих и крестьян как венгров, так и других национальностей, выступить с оружием против «собственных империалистов», против немецкой и австро—венгерской армий; он и сам встал под ружье на стороне советской власти. Взгляды, призыв Белы Куна получили широкое распространение. Уже в 1918 году несколько десятков тысяч, а в ходе всей гражданской войны около ста тысяч венгров — добровольцев-интернационалистов вместе с другими иностранными красноармейцами сражались в одном строю с русскими рабочими и крестьянами за Советскую власть, против белогвардейцев и армий интервентов.

О глубококом понимании международного значения русских революций свидетельствуют письма Кароя Лигети. Уже в сентябре 1917 года он пишет, что в России разразилась революция, война «против всех империалистических и капиталистических правительств Европы, против европейского варварства. Поймут ли это, помогут ли мужикам революционеры Европы?» — задает он всех тогда волновавший вопрос, столь важный с точки зрения перспектив революции в Европе. Из его послеоктябрьских статей и писем ясно следует, что он стал на сторону восторжествовавшей социалистической революции и сознает, что надо следовать русскому примеру. Об этом свидетельствует письмо Лигети и его товарищей советскому правительству, датированное 8 (21) декабрём 1917 года, в котором они заявляют, что стали союзниками русской революции. Это заявление Лигети еще раз подтвердил и связал с задачами, которые надо разрешить в Венгрии в газетной статье от 10 февраля 1918 года. Обращаясь к венгерским господам, он писал, что Октябрьская революция открыла глаза угнетенным в Венгрии пролетариям, — венграм, румынам, сербам, хорватам, словакам — кторых господа натравливали друг на друга и которые теперь стали свидетелями великой революции. «. . . мы все сплотились под красным знаменем революционного социализма для борьбы с нашими врагами. . . Ценой жизни готовы мы защищать русскую революцию, несущую всей земле мир и братство. Так знайте же, венгерские господа-

грабители, что русская революция, будучи освободительной революцией трудового народа, является и революцией нашей, венгерских трудящихся. . .» В статьях и письмах Лигети конца 1917 — начала 1918 года отражена надежда, что на вопрос, поставленный в сентябре, будет дан положительный ответ.⁹ 11 ноября 1917 года в газете «Непсава» было опубликовано заявление руководства Социал-демократической партии Венгрии, в котором оно признавало программу заключения мира, предложенную русским правительством своей программой и говорило, что Социал-демократическая партия готова бороться за ее осуществление. Лигети восторженно приветствовал это заявление, считал его призывом к борьбе. «Мы душой и сердцем с вами, мы будем вместе на баррикадах», — писал он в письме от 18 декабря 1917 года.¹⁰ Но вскоре из Венгрии пришли разочаровывающие вести.

Оппортунистическая политика руководителей социал-демократических партий стран Центральных держав в вопросе о Брестском мире, их тактика по сведению на нет всеобщих политических забастовок в январе и феврале 1918 года завершила определенный период в деле распространения большевистских, ленинских взглядов. Наиболее революционная часть военнопленных-социалистов тогда окончательно решила идти по указаниям Ленина, VII съезда РКП(б), организационно отмежеваться от социал-демократов, что было выражено и в названии и характере организации. 24 марта 1918 года под руководством Белы Куна была создана Венгерская коммунистическая группа РКП(б). За нею последовало образование других коммунистических групп и их федерации при РКП(б). После чего в названии организаций революционеров-военнопленных и в «шапках» их газет слово «социал-демократический» было заменено на «коммунистический». В это же время были опубликованы заявления и статьи Белы Куна, Кароя Лигети, Лайоша Эмбера и других, в которых они отмежевывались от СДПВ, объясняли причины, побудившие их стать коммунистами, а их организации — коммунистическими.¹¹ Первые документы, закреплявшие организацию Венгерской коммунистической группы, направленные ЦК РКП(б), фиксировали, что группа теоретически и практически стоит на платформе большевистской партии, принимает ее программу и

⁹ «A magyar internacionalisták. . .» (Венгерские интернационалисты. . .) Т. I, стр. 112 — 113, т. II, стр. 13 — 17, а также опубликованные в то время в «Правде» статьи Б. Куна. См. примеч. № 18.

¹⁰ «A magyar internacionalisták. . .» (Венгерские интернационалисты. . .) Т. I, стр. 76, 86 — 87; Ligeti Károly: Válogatott írásai. (Избранные произведения.) Bp. Kossuth K. 1957, стр. 77.

¹¹ Об образовании Венгерской группы РКП(б) см. ее письмо от 25 марта 1918 г. в сб. «A magyar internacionalisták. . .» Т. I, стр. 128 — 129. — Б. Кун в статье «Императорские и королевские социал-демократы», опубликованной в «Правде» от 5 апреля 1918 г., заявил, что больше не считает себя членом Венгерской социал-демократической партии, хотя 15 лет работал в ее рядах; см. также статьи Кароя Лигети «A kommunizmus» (Коммунизм) в газете «Forradalom» (Революция), Омск, 21 апреля 1918. и Лайоша Эмбера «Miért nevezzük magunkat kommunistáknak.» (Почему мы называем себя коммунистами?) «Világforradalom» (Мировая революция), Иркутск, 15 мая 1918.

организационный устав, что целью группы является распространение коммунистических, истинно революционных марксистских взглядов, борьба с реформизмом и официальными социал-демократическими партиями, далее, — создание в Венгрии коммунистической организации в интересах венгерской и мировой социалистической революции.¹²

К маю 1918 года почти во всех крупных городах Советской России сложились сперва революционные, позже — коммунистические организации военнопленных, во многих местах выходили газеты на венгерском языке, а также была создана в Москве школа агитаторов. Всё это дало чрезвычайно широкий размах распространению большевизма на венгерском языке. Столь большой, что доклад о деятельности иностранных коммунистических групп, подготовленный для VIII съезда РКП(б), устанавливал, что революционное движение среди иностранцев, под воздействием тех, кто к этому времени стал коммунистом, «приняло чисто большевистский характер».¹³ Здесь сразу же следует оговорить, что формирование этого «чисто большевистского характера» в различных частях гигантской Советской России происходило по-разному. Наиболее быстрым и последовательным было воздействие большевистских идей в Петрограде и Москве. Здесь военнопленные-социалисты получали многостороннюю поддержку и знания из первых рук, от ЦК РКП(б), от Ленина, Свердлова, Бухарина, Радека и других. Имели регулярный доступ к большевистской печати, к работам, выходившим на немецком языке, к постановлениям советского правительства. Многие из них принимали участие в съездах партии и Советов. Им были доступны социалистические и буржуазные газеты как венгерские, так и других стран. Быстрее происходило идейно-политическое и организационное развитие военнопленных-социалистов и в тех крупных городах, где во главе большевистских организаций стояли крепкие, идейно хорошо подготовленные товарищи, среди которых были и говорившие по-немецки, например, в Томске и Омске. Эти товарищи помогали другим преодолевать языковые трудности, способствовали созданию связей, развитию.

С марта 1918 года идейным и организационным центром коммунистов-военнопленных стала Москва. Собравшиеся здесь руководители движения быстро и радикально порвали с социал-демократизмом. Они создали наиболее тесные идейные и организационные связи с большевистской партией, наиболее активно распространяли среди самых широких масс (на фронте и даже у себя на родине) идеи ленинизма и опыт большевиков, способствовали их практическому применению.

¹² См. письма Венгерской группы РКП(б) от 25 марта и 4 апреля: в сб. док: «A magyar internacionalisták...» (Венгерские интернационалисты...), Т. I, стр. 128—129; «Szociális Forradalom» 3 апреля 1918 г. передовая статья.

¹³ VIII съезд Российской Коммунистической партии (большевиков). Стенографический отчет. Изд. «Коммунист», Москва, 1919, стр. 385—386.

Сложилось — не без влияния географических и транспортных факторов — региональные центры революционного движения военнопленных. В Сибири ими были Томск, позже Омск и Иркутск, влияние которых относительно долгое время распространялось на весьма большую территорию, в Туркестане — Ташкент. В этих центрах, особенно в Туркестане, влияние социал-демократических идей было многостороннее и устойчивее, чем в европейской части России. Но в основных вопросах, в отношении к социалистической революции, к советской власти, к диктатуре пролетариата основная тенденция развития везде была одинаковой: развитие от социал-демократии к большевизму. Пережитки социалдемократизма появились, например, в различных формах партийных и профсоюзных организационных принципов, принесенных еще с родины, в условиях членства. В последнем вопросе, однако, вскоре победил принцип, резко отличающийся от условий приема в Социал-демократическую партию, а именно, обязательное участие с оружием в руках в защите пролетарской революции и советской власти. Этот принцип, продиктованный обстановкой гражданской войны, отсеял от организаций тех, кто был коммунистом лишь на словах.

Внешне различия между отдельными районами выразились в том, что в Сибири и Туркестане коммунистические организации военнопленных сложились в виде самостоятельных, единых, т. е. не разделенных по национальностям, языковым признакам партий с собственной программой и уставом.¹⁴ Эти коммунистические партии иностранных революционеров образовались и действовали при постоянной идейной, политической, организационной и материальной поддержке сибирских и туркестанских организаций большевистской партии.

*

При помощи большевистской партии и советской власти для венгерских (и других по национальности) революционеров открылись широкие возможности легальной печатной деятельности на родном языке. Это чрезвычайно ускорило ознакомление массы военнопленных с ленинскими идеями и опытом Октября, способствовало подготовке первых будущих кадров коммунистов.

В этом процессе исключительно важную роль играла газета «*Szociális Forradalom*» (Социальная революция), с 3-го апреля 1918 года издававшаяся в Москве Венгерской коммунистической группой РКП(б). Газета выходила сперва дважды, а с ноября по март 1919 года один раз в неделю тиражом 14—20 тысяч экземпляров.¹⁵ За один год ее существования вышло 78 номеров,

¹⁴ О сибирских и туркестанских организациях см. статьи Андраша Жилака: «*Párt-történeti Közlemények*» 1962, № 3, стр. 62—89 и 1967, № 4, стр. 43—67.

¹⁵ Для сравнения: центральный орган Социал-демократической партии Венгрии, газета «*Népszava*» (Голос народа) в 1905 году, когда она стала ежедневной газетой, выходила тиражом в 15 000 экземпляров, и лишь в 1918 году тираж ее достиг 35 000. См. Mucsi Ferenc: *Egy évtized a Népszava történetéből*. (Десятилетие из истории «Непсавы» (1905—

общим тиражом около полутора миллионов экземпляров. Она доходила до более чем шестидесяти городов Советской России, распространялась в интернациональных отрядах среди бойцов-венгров и знающих венгерский язык, среди солдат австро-венгерской армии, оккупировавших Украину и доходила даже до самой Венгрии.¹⁶

«Szociális Forradalom» под руководством Белы Куна способствовала первым, подчас ещё робким, но важным шагам венгерских коммунистов по пути соединения теории большевизма-ленинизма с венгерским рабочим движением. На ее страницах публиковались отдельные документы большевистской партии и советского государства, работы В. И. Ленина и других лидеров РКП(б) по политическим, экономическим и международным вопросам социалистической революции. Часто в ней помещались решения и воззвания федерации групп иностранных коммунистов при ЦК РКП(б), статьи лидеров других групп. Так в газете было опубликовано письмо Франца Меринга, в котором он приветствовал иностранных коммунистов, работавших в большевистской партии, как передовых борцов нового Интернационала, выражал солидарность с большевиками и осуждал К. Каутского за его нападки на политику советской власти.¹⁷

1914)). Párttörténeti Közlemények. 1976, № I, стр. 72. Детально о работе «Szociális Forradalom» Социальная Революция) см. Timár Ede: «Igaz eszmék erejével... A magyar kommunista sajtó a Szovjetunióban. 1917–1945.» (Силой правдивых идей... Венгерская коммунистическая пресса в Советском Союзе. 1917–1945) Вр. I. глава.

¹⁶ В распространении ленинских идей большую роль играл теперь уже не столь самоочевидный и часто ускользающий от внимания даже исследователей факт, что благодаря многонациональности Австро-Венгерской империи венгерские, немецкие, югославские, чехословацкие, румынские газеты, листовки, брошюры оказывали действие не только на представителей данной нации, данного языка. Многие венгерские военнопленные (особенно из интеллигенции и рабочих) знали немецкий. Те, кто был родом с территорий, имевших разнонациональное население, в большинстве случаев понимали словацкий, или сербо-хорватский, или румынский язык. А многие «австрийцы», представители других национальностей, живших в тогдашней Венгрии охотно читали газеты и листовки, выпускаемые венгерскими коммунистами, в которых последние пропагандировали интернационализм, осуждали шовинизм и призывали к общей борьбе против угнетателей. Об этом говорят письма военнопленных различных национальностей, в редакции «Szociális Forradalom», немецкой «Welt-Revolution» и других газет (ЦПА ИМЛ, ф. 17, оп. 11, д. 1). «Szociális Forradalom» информировала об изданиях немецкой, чехословацкой, румынской и югославской групп коммунистов, помогала их распространению («Szociális Forradalom» 5 июня, 24 и 27 июля 1918 г. и др.). Венгерские коммунисты из «Welt-Revolution» узнавали о событиях рабочего движения в Германии, Австрии, а также у себя на родине, о позиции «Союза Спартака», так например, из серии статей Клары Цеткин, оценивающих деятельность большевиков, как великое историческое событие («Welt-Revolution», Москва, 26, 28, мая, 2, 6 июня 1918 г. «Für die Bolscheviki»), об оценке Францем Мерингом Брестского мира (там же, 18 июня 1918). Газета немецкой группы опубликовала биографию В. И. Ленина, написанную Б. Куном, и выпустила отдельной брошюрой его работу Чего хотят коммунисты? «Welt-Revolution» Москва, 18 и 21 июля 1918 г. Bela Kun: Lenin; Bela Kun: Was wollen die Kommunisten? Moskau, 1918. Перечисление можно было бы продолжить.

¹⁷ Buharin: Miért vagyunk kommunisták? (Почему мы являемся коммунистами?) «Szociális Forradalom» 3 апреля 1918 г.; Obolensky V.: A munkásellenőrzés és a szociális gazdaság szervezése Oroszországban. (Рабочий контроль и организация социалистической экономики в России.) Там же, 10 апреля; Pannekoek, A.: Tömegselekvés. (Действия масс.) Там же, 13 апреля; A nemzetköziség útján. Az I., a II. és a III. Internacionáléről. (На пути интернационализма. I, II и III Интернационалы.) Там же, 1 мая; Sztukoff, J.: Felkelés. (Восста-

Большинство статей в «Szociális Forradalom» принадлежало перу венгерских коммунистов. Они знакомили читателей с важнейшими документами большевистской партии и советского государства, с трудами Ленина и других большевистских теоретиков, комментировали события, происходившие в Советской России, в Венгрии и международной жизни. Особенно большую роль в распространении ленинских идей и опыта большевиков сыграл Бела Кун.¹⁸ В своих статьях он стремился излагать взгляды коммунистов на важнейшие вопросы международного и венгерского рабочего движения с учетом общественных проблем Венгрии.

В 1918 году кроме «Szociális Forradalom» популяризацией идей социалистической революции занималось еще 18 газет, выходивших на венгерском языке в 15 городах Советской России.¹⁹

В 1918 году Венгерская коммунистическая группа начала издание двух серий брошюр, одну под названием «Kommunista Könyvtár», (коммунистическая библиотека), другую — «Forradalmi Írások» (Революционные Записки). В одной из первых брошюр, озаглавленной «Путь борьбы», были опубликованы ленинские «Письма о тактике» и «Апрельские тезисы», донесшие до тысяч венгерских военнопленных важнейшие работы Ленина относительно пути, ведущего от буржуазно-демократической революции к революции социалистической, а также доклад Ленина на III съезде Советов (24 января 1918 года). Этот доклад познакомил венгерских революционеров с начальной деятельностью государства диктатуры пролетариата, с первыми мероприятиями

ние, там же; Külföldi munkások és parasztok! Testvérek! (Иностранные рабочие и крестьяне! Братья!). Там же, 15 июня; Mehring levele. Письмо Меринга.) Там же; (Lenin): Fegyverrel és kenyéggel a nemzetközi forradalom segítségére. (С оружием и хлебом на помощь мировой революции.) Там же, 9 октября; Radek: Liebknechtért, Adlerért. (За Либкнехта, за Адлера.) Там же, 12 октября; A volt osztrák — magyar birodalom dolgozóihoz. (К трудящимся бывшей Австро — Венгерской империи.) Там же, 6 ноября и т. д.

¹⁸ Одно только перечисление статей Б. Куна, опубликованных в «Szociális Forradalom», показывает, с какими важными теоретическими вопросами он стремился познакомить читателей. «Что такое империализм?» (№ 1—4); «Что такое государство?» (№ 5); «Крестьянин в революции» (№ 6—8); «Карл Маркс (1818—1883)» (№ 10); «Милитаризм» (№ 11—12); «Коммунисты и национальный вопрос» (№ 24—25); «Война империалистическая — война гражданская» (№ 32); «Приговор, вынесенный большевиками» (№ 57—59); и т. д. Об идейно-политическом развитии венгерских коммунистов можно судить и по статьям Б. Куна, опубликованным в «Правде»: «Советы рабочих в Венгрии» (26 января 1918); «Бернштейн о большевиках» (30 января); «С востока на запад» (1 февраля); «Рабочий класс и коммунизм» (28 марта); «Маркс и мелкая буржуазия» (4 мая); «Плоды «революционного» шовинизма» (1 июня); «Все таки мы будем бороться!» (4 августа); «Эрвин Сабо» (19 октября); «Венгерская Керенщина» (31 октября и 1 ноября). Часть статей Б. Куна вошла в книгу: Бела Кун «О венгерской Советской Республике», Москва, Изд. лит. литературы, 1966, а также Kun Béla: Válogatott írások és beszédek. (Избранные статьи и речи.) Т. I—II. Kosuth K. 1966.

¹⁹ В 1917—1921 годы по имеющимся в настоящее время неполным сведениям на территории тогдашней Советской России газеты на венгерском языке выходили в 20 городах и общее число их было больше 50. Все они стояли на стороне советской власти. Библиографию газет венгерских интернационалистов-военнопленных см. в сборнике документов «A magyar internacionalisták. . .» (Венгерские интернационалисты в Великой Октябрьской социалистической революции и гражданской войне.) Т. II, стр. 588—591.

ми Совета Народных Комиссаров: национализацией банков и земли, установлением рабочего контроля на заводах и фабриках, ликвидацией старого государственного аппарата и созданием нового, с образованием Высшего Совета народного хозяйства. Брошюре было предпослано предисловие Бели Куна, в котором он знакомил читателей с биографией Ленина, с его теоретическими трудами и революционной деятельностью.²⁰

Вскоре в серии «Коммунистической Библиотеки» вышел «Манифест Коммунистической партии» К. Маркса и Ф. Энгельса в переводе Бели Куна. «Манифест» кроме того, печатался (в продолжениях) также на страницах выходившей в Омске венгерской газеты «Forradalom» (Революция) в переводе Кароя Лигети.²¹

Изданы были также две работы Бухарина: «Классовые бои и революции в России» (Oszályharcok és Forradalmak Oroszországban) и «Программа коммунистов» (A kommunisták programja). Первая, написанная после июля 1917 года, знакомила с опытом русской революции после февраля, с установлением двоевластия и временной победой буржуазии в июле 1917 года. Она разоблачала предательскую по отношению к пролетариату и крестьянству политику меньшевиков и правых эсеров, показывала последовательную политику большевиков, направленную против войны, требовавшую передачи власти Советам. Вторая (как и первая, в популярной форме) знакомила с готовящейся на основе решений VII съезда программой партии большевиков. Главная линия ее совпадает с принятой на VIII съезде РКП(б) программой, но имеется в ней и несколько раскритикованных Лениным и отвергнутых съездом положений, а именно: односторонний подход к крестьянам только как к собственникам и отрицание права наций на самоопределение. В других работах Бухарина видно его ошибочное понимание взаимосвязи между партией и советами. Таким образом, хотя Бухарин в основном знакомил венгерских и других иностранных коммунистов с главной, ленинской, линией большевистской партии, некоторые его левые взгляды также оказали воздействие на формирование их идеологии и практической деятельности в 1918—1919 го-

²⁰ Lenin: A harc útja. (Путь борьбы.) Перевод на венгерский Эндре Руднянского. Москва, 1918. Издание Венгерской группы РКП(б). Коммунистическая библиотека. № 3. — Текст «Апрельских тезисов» был опубликован сперва в «Правде» 7/19 апреля 1917 г., затем — в других большевистских газетах. В 1917 году они были трижды изданы на русском языке в виде брошюры. Этим объясняется то, что так много близких большевикам венгерских военнопленных именно «Тезисы» упоминают как первую из известных им ленинских работ, с которой они познакомились еще в 1917 году. Брошюра «Путь борьбы» кроме московского венгерского издания в 1918—1919 годах трижды издавалась на венгерском языке в Будапеште. «Апрельские тезисы» оказали огромное влияние на выработку у венгерских коммунистов теории революции и на венгерское рабочее движение в 1918—1919 годах вообще. Это влияние можно проследить во всех теоретически важных документах венгерских коммунистов 1918—1919 годов.

²¹ С № 7 от 24 марта — по № 15 от 26 мая 1918 г.

дах.²² Известно, например, что, в вопросе о Брестском мире бывшие военнопленные-коммунисты придерживались взглядов «левых» коммунистов, лидером которых был Бухарин. Но менее широко известно, что вскоре они осознали неправильность этой позиции и перешли на ленинскую точку зрения. Когда левые эсеры, протестовавшие против Брестского мира и требовавшие революционной войны, 6-го июля подняли мятеж, венгерские коммунисты во главе с Белой Куном одними из первых с оружием в руках выступили против эсеров. Как мы увидим в дальнейшем, формирование идеологического облика венгерских коммунистов-военнопленных (а потом и КПВ) по важнейшим вопросам того времени определялось прежде всего принципами большевизма, разработанными Лениным. Однако ошибочные взгляды Бухарина в отдельных существенных вопросах замедлили распространение ленинской теории, способствовали дальнейшему бытованию ранее популярных взглядов Каутского и Розы Люксембург.

В мае 1918 года вышла в свет работа Бели Куна «Чего хотят коммунисты?», бывшая первым популярным изложением большевистского учения на венгерском языке. В этой работе Кун первым попытался, исходя из большевистской теории, определить задачи, стоящие перед венгерским обществом, венгерским пролетариатом. Поэтому мы с правом расцениваем эту работу как первый принципиальный документ, который дал венгерскому рабочему движению программу, превзошел его знания в области марксизма, и решительно выступил против социал-демократизма.²³

В серии «Революционные записки» публиковались работы, популярно освещавшие отдельные важные принципиальные или актуальные политические вопросы. В ней были изданы работы Бели Куна «Кому принадлежит земля?», «Кто платит за войну?», «Что такое Советская республика?», Тибора Самуэли «Как глубок карман священников?», «Почему слетела царская корона?» Эндре Руднянски «Политические партии Венгрии», и «Советы предателей и Советы рабочих», Вильгельма Либкнехта «Паук и мухи», Антона Паннекука «Дележ добычи», а также «Воззвание к трудовому народу Венгрии», принятое конференцией коммунистов из Венгрии, состоявшейся в конце октября 1918 года.

Брошюры выходили тиражом 10—20 тысяч экземпляров и распространялись среди венгров: бывших военнопленных-коммунистов, красноармейцев, среди венгерских солдат, находившихся на территории Украины. Но уже

²²Н. Бухарину как члену ЦК РКП(б) с апреля 1918 года было поручено помогать работе Венгерской группы РКП(б). «Szociális Forradalom» 3 апреля 1918 г., а также ЦПА ИМЛ ф. 17, ор. 4 (инф. отдел), д. 97, л. 2—5 (Письмо Венгерской группы ЦК РКП(б) от 4 апреля 1918 г.)

²³Kun Béla: Mit akarnak a kommunisták? (Чего хотят коммунисты?) Москва, 1918. Kommunista Könyvtár 1. sz. — Эту работу Б. Куна в 1918—1919 годы несколько раз издали и в Венгрии на венгерском и других языках. Кроме того она вышла на немецком языке в Германии и Австрии. Как и упоминавшаяся выше краткая биография Ленина, она играла важную роль в начальном распространении большевистских идей за пределами России.

летом-осенью 1918 года при помощи возвратившихся на родину военнопленных они дошли и до Венгрии. Сходный путь прошли и печатавшиеся в сотнях тысяч экземпляров листовки, обращенные к возвращающимся на родину бывшим военнопленным или к венгерским солдатам, участвовавшим в оккупации Украины. Эти брошюры и листовки были действенным средством распространения коммунистических идей. Они способствовали тому, что десятки и сотни тысяч солдат, возвратившихся домой из русского плена, стали распространителями ленинских идей, идей Октября, передатчиками революционного опыта русских рабочих и крестьян.²⁴

*

Документы, газеты и другие издания Венгерской коммунистической группы при РКП(б) позволяют составить представление о теоретическом развитии венгерских коммунистов-военнопленных, о том, что и как усваивали они из ленинского учения, из опыта большевиков, что нового по сравнению с социал-демократическими взглядами принесли они в венгерское рабочее движение.

Из идей Ленина, большевистской партии венгерские военнопленные более детально познакомились прежде всего с теми, которые через посредство руководителей Венгерской группы дошли до них в печатном виде или устно на венгерском языке. Поэтому исследование того, какие документы большевиков, какие работы Ленина знали и могли знать лидеры Венгерской коммунистической группы, представляется исключительно важным.

В библиотеках лагерей военнопленных, разумеется, не было ни марксистских работ, ни, тем более, трудов Ленина. В конце 1916 — начале 1917 года попавшие в плен социалистически настроенные венгры в Томске и Иваново-Вознесенске при помощи русских социал-демократов получили доступ к «Коммунистическому манифесту» и «Капиталу», а также к работам Каутского и Плеханова на немецком языке. Работы большевиков, Ленина стали им доступны только после февраля 1917 года.²⁵

На первых порах Бела Кун, Тибор Самуэли, Эндре Руднянски, Эрнё Пор, Карой Лигети, Йожеф Рабинович изучали работы Ленина, изданных

²⁴ См об этом многочисленные документы в MMTVD т. 5. Szikra. 1956.; книга: Farkas Márton: Katonai összeomlás és forradalom 1918-ban. A hadsereg szerepe az Osztrák–Magyar Monarchia felbomlásában. (Военный крах и революция в 1918 году. Роль армии в развале Австро-Венгерской монархии.) Akadémiai K. 1969.; Mucsi Ferenc: Az Oroszországból hazatért hadifoglyok szerepe az 1918. októberi polgári demokratikus forradalom előkészítésében. (Роль военнопленных, вернувшихся домой из России, в подготовке буржуазно-демократической революции в октябре 1918 года в Венгрии.) Доклад на сибирской конференции венгерских и советских историков в сентябре 1976 г. Magyar internationalisták Szibériában és a Távolságon (Венгерские интернационалисты в Сибири и на Дальнем Востоке) Kossuth K., 1978. См. Также: Acta Historica, Tom 23, (1977 г.)

²⁵ См. воспоминания Йожефа Рабиновича, Ференца Мюнниха и Яноша Кишша в т. 3/А сборника Tanuságtévk. (Свидетельствуют очевидцы.) Kossuth K., 1977.

на немецком языке. Но в то же время кроме Рабиновича, хорошо знавшего русский язык, почти в каждой группе имелись члены, знавшие сербский, хорватский или словацкий, они быстрее овладели русским и переводили своим товарищам важнейшие публиковавшиеся в печати материалы. (Ференц Патаки, Эрнё Пор, Янош Кишш и др.). Позже, овладев русским, уже и другие могли читать в оригинале публиковавшиеся в то время статьи Ленина и других руководителей большевистской партии, материалы «Правды» и «Известий». Среди лидеров венгерских военнопленных наибольшим пониманием теории, лучшей марксистской подготовкой, осведомленностью в вопросах венгерского и международного рабочего движения отличался Бела Кун. Именно он писал большинство теоретического характера статей и важнейшие листовки, сила воздействия которых на массы была несравненно действеннее работы других венгерских товарищей. Поэтому при обрисовке идейного облика коммунистического движения венгерских военнопленных — со всеми его заслугами и недостатками — теоретическим работам Б. Куна следует уделить особое внимание.

Большинство лидеров Венгерской коммунистической группы РКП(б) было знакомо с «Апрельскими тезисами» Ленина, в программой большевистской партии, декретами о мире, земле и о рабочем контроле, с первой советской Конституцией, с ленинскими статьями и опубликованными выступлениями на заседаниях ЦК и съезде Советов, в которых он анализировал успехи, достигнутые советской властью, задачи, стоящие на повестке дня и сложившуюся в Европе революционную ситуацию. Из основных работ Ленина они знали «Империализм, как высшая стадия капитализма» и «Государство и революция».²⁶

Большое воздействие на формирование большевистско-ленинских взглядов венгерских коммунистов оказали выступления Ленина в марте 1918 года на VII съезде РКП(б) и на всероссийских съездах Советов. Важным моментом явилась для них статья Ленина «Пролетарская революция и ренегат Каутский», в которой Ленин разоблачал доктринерство Каутского, этого крупнейшего авторитета II Интернационала, его враждебность русской социалистической революции, его ошибки при рассмотрении теоретических вопросов

²⁶ Из предисловия к изданной на венгерском языке работе В. И. Ленина «Путь борьбы», в котором Б. Кун кратко обрисовал жизнь, работу и роль Ленина, видно, что он был знаком со следующими работами Ленина: «Развитие капитализма в России», «Аграрная программа социал-демократии в первой русской революции», «Материализм и эмпириокритицизм», «Политические партии в России и задачи пролетарской революции», «Задачи пролетариата в нашей революции», а также со статьями, написанными Лениным в Швейцарии и опубликованными в 1918 году в сборнике «Против течения». Из предисловия видно и то, что к этому времени Кун еще не знал такие важные работы Ленина о революционной рабочей партии и о стратегии и тактике партии в демократической революции, как «Что делать?», «Шаг вперед, два шага назад», «Две тактики социал-демократов в демократической революции». Это обстоятельство также способствует пониманию причин ошибок и недостатков во взглядах венгерских коммунистов на партию, на буржуазно-демократические задачи и революцию.

государства, демократии и диктатуры.²⁷ Исключительно важное значение для формирования коммунистических взглядов военнопленных, понимания ими задач, ждущих их на родине, сыграло выступление Ленина 3-го октября 1918 года на расширенном пленуме ВЦИК о назревающей революции в Германии и других европейских странах, на другой день опубликованное в «Правде» и «Известиях». Оно было переведено на венгерский язык и опубликовано в газете «Szociális Forradalom» (Социалиш Форрадалом).²⁸

Большое влияние на идейно-политическое развитие Белы Куна, Эрнё Пора, Тибора Самуэли оказали личные встречи с В. И. Лениным, их беседы и дискуссии о коммунизме, коммунистической революции, о разрыве с социал-демократами и создании новой революционной партии.²⁹

Благодаря личным встречам, изучению теоретических работ вождя русских большевиков и его практической деятельности у Белы Куна сложилось то представление о Ленине и большевизме, которое, через посредство написанной им биографии Ленина, стало достоянием многих тысяч венгерских и немецких военнопленных, а позже, в 1918--1919 годах — десятков тысяч трудящихся Венгрии.

Кун сравнивал Ленина с величайшим учителем рабочих Марксом, показывая, что он — продолжатель и претворитель в жизнь учения Маркса «Ленин, — писал Кун, — первый, самый первый вождь тех людей, которые уже начинают сами творить свою историю. . .», вождь большевистского крыла русской социал-демократии, которое, не идя ни на какие уступки, подготовило русский пролетариат к социалистической революции. Б. Кун характеризовал Ленина как самого выдающегося революционера и теоретика своего времени, который сохранил интернациональный революционный дух марксизма, разработал теорию пролетарской революции и, стоя во главе партии, класса, претворил ее в жизнь.³⁰

Рассматривая учение Ленина, идеи большевиков Б. Кун в качестве самого важного подчеркивал, что ленинизм, в отличие от социал-демократизма, возвращает рабочее движение к «истинно революционному марксизму», к духу I Интернационала, духу Маркса и Энгельса; что ленинизм является последовательным проведением в жизнь марксистского учения.³¹ Из этой последовательности вытекает вторая важнейшая особенность ленинизма, а

²⁷ В. И. Ленин. «Пролетарская революция и ренегат Каутский». ПСС, т. 37, стр. 101—110.

²⁸ В. И. Ленин. ПСС, т. 37, стр. 97—100. Fegyverrel és kenyérrrel a nemzetközi forradalom segítségére. (С оружием и хлебом на помощь международной революции.) «Szociális Forradalom», 9 октября 1918 г.

²⁹ В. И. Ленин. ПСС, т. 38, стр. 147—148, 217—233, 259—262, 318; Kún Béla: «Válogatott írások». (Избранные сочинения.) Т. I, стр. 288, 209, 246—248, т. II, стр. 237.

³⁰ Б. Кун. О Венгерской Советской Республике. Москва, 1966, стр. 83, 87—88.

³¹ Kún Béla: «Válogatott írások. . .» (Избранные сочинения.) Т. I, стр. 145; «Szociális Forradalom» 3 апреля 1918 г., передовица; там же, 30 октября: «A bolsevikiek ítélete» (Приговор большевиков).

именно то, что «Ленин не останавливается на экономических и исторических необходимостях и закономерностях, установленных Марксом и Энгельсом», на их повторении, а творчески развивает дальше их теорию, применительно к *«определенной ступени экономического развития данного периода к современному, специфическому этапу исторического процесса»*.³² (Подчеркнуто мной. — Д. Милей). В этом видел Б. Кун, а вслед за ним и его читатели, сущность коммунизма. Кун четко указывал, что в борьбе с шейдеманами и каутскими (т. е. не только с меньшевиками!) Ленин стал создателем марксизма нашего времени, что ленинизм — *«теоретическое выражение того направления, которое в наши дни во всем мире называют большевизмом»* (Подчеркнуто мной. — Д. Милей), что учение Ленина в наш век — «научная политика, служащая делу освобождения пролетариата», революционный марксистский метод рабочего движения нашего времени.³³ Ленин первый успешно искал, нашел и применил те переходные пути, ведущие к социализму, при посредстве которых русский пролетариат впервые в истории человечества совершил прыжок из царства необходимости в страну свободы, показав и пробив путь для пролетариата других стран, в том числе и для рабочего класса Венгрии, — писал Бела Кун.³⁴

В своей работе о теоретической и практической деятельности Ленина Кун правильно выделил и обрисовал главнейшие черты ленинского учения, большевизма: верность марксистской теории, дальнейшее ее развитие и претворение в жизнь. Для венгерских коммунистов — бывших военнопленных и вообще для первого поколения венгерских коммунистов эта работа Бела Куна осветила историческое величие Ленина.

*

В 1917—1918 годах главнейший шаг на пути знакомства с теорией и практикой ленинизма состоял в том, что венгерские коммунисты из военнопленных осознали решающий вопрос своей эпохи, осознали *своевременность пролетарской революции* и сделали из этого соответствующие выводы относительно задач рабочего класса и партии, относительно союзников, средств и способов борьбы. Сложившиеся у них взгляды на задачи международного и венгерского рабочего движения основывались *на учении Ленина об эпохе империализма и пролетарских революций*. Это учение помогло им осознать, что новый этап развития капитализма создал в наш век новую историческую ситуацию. Впервые благодаря выступлению В. И. Ленина на III Всероссийском съезде Советов, изданное в том же году на венгерском языке, они поняли, что в отличие от сложившихся в прошлом веке, взглядов Маркса и Энгельса,

³² Б. Кун. О Венгерской Советской Республике. Москва, 1966, стр. 87.

³³ Там же, стр. 87.

³⁴ Там же, стр. 88.

согласно которым социалистическая революция начнется в капиталистически развитых странах, в начале XX века, в новых условиях, в новой ситуации возможно иное движение революции. «Мы видим теперь иное сочетание сил международного социализма. Мы говорим, что легче начинается движение в тех странах, которые не принадлежали к числу эксплуатируемых стран, имеющих возможность легче грабить и могущих подкупить верхушку своих рабочих», — говорил Ленин. Следовательно, пролетарская революция легче может начаться, развернуться в странах хоть промышленно и менее развитых, но таких, в которых общественные противоречия достигли высшей степени, а у пролетариата есть инициативная, склонная к самопожертвованию, сильная организация, нужная для революционных действий. Или, говоря словами Ленина: «Дела сложились иначе, чем ожидали Маркс и Энгельс, они дали нам, русским трудящимся и эксплуатируемым классам, почетную роль авангарда международной социалистической революции. . .»³⁵ Успешная русская пролетарская революция явилась примером, побуждавшим к действию. Прежде всего для коммунистов — военнопленных из Венгрии (и других восточно-европейских стран), где общественные условия во многих отношениях были сходны с русскими. Ленинская теория открыла перед ними новые возможности, новые пути в революционной борьбе.

Благодаря ленинскому учению лидеры Венгерской коммунистической группы РКП(б) поняли, что в новую эпоху задачи пролетариата не ограничиваются одной только борьбой за уничтожение эксплуатации. На пролетариат возложена и другая задача: прекращение мировой войны, вытекающей из самой природы империализма и приносящей человечеству еще не виданные до того страдания. А в конечном счете, пролетариат, путем создания социалистического общественного строя, должен покончить с самой возможностью мировых войн. Они поняли, что новая историческая обстановка поставила рабочий класс перед выбором дальнейшего пути. «Один путь — империализм. На этом пути от нищеты у пролетариата кровоточат ноги, голод терзает желудок, грабительская война жаждет его крови, грозит отнять у него жизнь. Другой путь: социальная революция. Этот путь означает освобождение. Искоренение капиталистического производства, империализма, уничтожение эксплуатации и мир», — писал в мае 1918 года Була Кун.³⁶

В постижении новой эпохи, новых задач и средств венгерские коммунисты-бывшие военнопленные часто исходили из вопроса войны и мира, который интересовал всех военнопленных.

На основе ленинского учения они отрицали, что мировая война носит оборонительный характер и доказывали, что она порождена империализмом. Они детально освещали новые черты капиталистического общества: моно-

³⁵ В. И. Ленин. ПСС, т. 35, стр. 279.

³⁶ Б. Кун. О Венгерской Советской Республике. Москва, 1966, стр. 51.

полии, господство финансового капитала и его тесное переплетение с государством, рост роли вывоза капитала, появление международных монополий, раздел мира между наиболее развитыми странами, появление новых капиталистических держав и их стремление к переделу мира. Венгерские коммунисты доказывали остальным венграм-военнопленным, что вследствие действия закона о неравномерном развитии, империалистические войны, более того, мировая война — неизбежный спутник империалистической стадии развития капитализма.

Исходя из этого они объясняли крах II Интернационала, происшедший в 1914 году. Разоблачали социал-демократические партии, вступившие на путь социал-шовинизма, социал-пацифизма, показывали, что они предали интересы рабочего класса, сошли с революционных, антимилитаристских, интернационалистских позиций и поддерживают «свою буржуазию в ее империалистической войне, лишь замаскированной под войну «в защиту отечества». Они указывали на ту ответственность, что лежит на правых и центристских группах социал-демократов за тяжелое положение, сложившееся в международном рабочем движении во время первой мировой войны. «Первые затушевывали классовую борьбу рабочих, вторые — ослабляли ее.»³⁷

Лидеры венгерских коммунистов подчеркивали, что в рабочем движении имеется и третья, растущая и усиливающаяся группа — коммунистическая, большевистская, которая стоит на платформе революционной классовой борьбы, интернационализма, которая стремится подрубить под корень войну с ее убийствами и грабежом, «которая атакует то место, где гнездится причина: на капиталистическую систему производства и ее новейшую стадию развития, империализм».³⁸ Вместе с большевиками венгерские коммунисты утверждали, что международное рабочее движение должно превратить империалистическую войну в освободительную гражданскую войну и добиться заключения мира революционным путем.

Коммунисты тех лет не ограничивали возможность и своевременность пролетарской революции одной или несколькими странами. Распространение империализма в мировом масштабе, общий, мировой кризис капиталистической системы, факт мировой войны, революционная волна и ситуация во многих, преимущественно европейских стран, привели их к выводу, что победить международный капитализм, империализм возможно лишь путем интернационалистского сплочения пролетариата. Великую Октябрьскую революцию они рассматривали как начало европейской, более того, мировой революции, и полагали, что вскоре за нею последуют пролетарские революции в ряде других стран. Венгерские коммунисты-бывшие военнопленные, в том числе и Бела Кун, *рассматривали приближающуюся венгерскую революцию как*

³⁷ Там же, стр. 43—49.

³⁸ Там же, стр. 44; Szamuely Tibor: A mi háborúnk. (Наша война.) «Szociális Forradalom» 27 июля 1918 г.; Nem lesz béke! (Не будет мира!), там же, 21 сентября 1918 г.

часть уже стоящей на пороге революции мировой. Поэтому они выдвинули перед коммунистами в качестве цели «немедленную международную социалистическую революцию» и призывали всех рабочих «к мировой коммунистической революции».³⁹ В то время венгерские коммунисты не были знакомы с теорией Ленина о возможности победы социализма в одной стране. Они не рассчитывали — и по праву — на такую возможность в Венгрии, и все свои планы и надежды могли связывать исключительно только с победой социалистической революции в международных масштабах. А так как центром революционного подъема была Европа, концепция мировой революции рассчитывала прежде всего на укрепление положения Советской России, а затем на скорую победу пролетариата и образование союзных советских республик в других странах Европы.

В венгерской исторической литературе были и сейчас еще бытуют мнения, согласно которым концепция мировой революции, которой придерживались коммунисты (венгерские коммунисты), в 1917—1919 годы, была ошибочной, неверной. Однако такое утверждение — утверждение одностороннее и соответствует исторической правде лишь отчасти. Оно, очевидно, вытекает из того обстоятельства, что в результате последующих событий реальные шансы мировой революции значительно уменьшились, а затем и совсем исчезли. Однако оно не отражает того факта, что был период (осень 1918 и весна 1919 годов были именно таким, когда концепция мировой революции была *одной из альтернатив* дальнейшего прогресса Европы и развития мирового революционного процесса. Альтернатива, которую революционеры не имели права не учитывать, не могли ждать сложа руки, когда она претворится в жизнь, поскольку они знали, что эта возможность сама по себе автоматически не превратится в действительность, что они обязаны бороться за неё.

Таковы были взгляды всех истинных революционеров того времени. 6 марта 1920 года в речи, произнесенной по случаю первой годовщины основания Коммунистического Интернационала, Ленин отметил, что в первый период революции во многих революционерах жила надежда, что сразу после окончания империалистической мировой войны в Западной Европе начнется социалистическая революция, ибо массы тогда еще были вооружены, и это значительно облегчило бы окончательный успех. «Это могло бы произойти, — говорил Ленин, — если бы не оказалось, что в Западной Европе более

³⁹ Б. Кун. О Венгерской Советской Республике. Москва, 1966, стр. 52, 67. — Все значительные документы Венгерской группы (как и других иностранных групп РКП (б) родились под воздействием концепции мировой революции. Эту же концепцию отражают и документы революционных рабочих движений, развернувшихся за пределами Советской России. См. работы Р. Люксембург, написанные в мае и ноябре 1918 г. (R. Luxemburg: *Válogatott beszédek és írások*) Избранные статьи и речи). Kossuth K. T. II, стр. 436—438; Письмо Франца Меринга от 3 июня 1918 г., опубликованное в «Szociális Forradalom» 15 июня 1918 г.)

глубокий раскол среди пролетариата, больше предательства среди бывших социалистических вождей.»⁴⁰ Следовательно, и Ленин впоследствии подчеркивал, что такая возможность была. Его письмо швейцарским рабочим от 8 апреля 1917 года свидетельствует о том, что в первый период революции он сам принадлежал к числу тех, в ком жила эта надежда. В этом письме Ленин выражал убежденность, что русская революция может стать увертюрой, первой ступенью мировой социалистической революции, прежде всего — пролетарской революции в Европе, и заканчивал его словами: «Даздравствует начинающаяся европейская пролетарская революция».⁴¹

Концепция мировой революции дала коммунистам смелость начать борьбу. Но в то же время завышенная оценка возможностей мировой пролетарской революции, например ее темпов, породила чрезмерную идейную и политическую самонадеянность. А это способствовало недооценке задач демократических преобразований и роли средних классов, тому, что во многих вопросах иностранные коммунисты придерживались взглядов, казавшихся им более радикальными. И хотя они принимали основные положения учения Ленина, в отдельных вопросах, еще дискутировавшихся в большевистской партии и международном рабочем движении, они стояли на позиции не Ленина, который лучше всех осознавал сложность исторической ситуации, а других вождей большевиков (например, в вопросе о Брестском мире — одно время на позиции Бухарина и Радека), или лидеров «Союза Спартака» (Розы Люксембург).

Концепция мировой революции не претворилась в жизнь так и тогда, как надеялись коммунисты того времени. В этом смысле (или в смысле упомянутой самонадеянности) мы с правом можем говорить об их ошибке. Но нельзя забывать, что борьба международного пролетариата, которую он вел с лозунгом мировой революции на устах, не была безрезультатной. Исторически доказано, что она способствовала первому крупному достижению мирового революционного процесса: победе народов Советской России над интервенцией, победе пролетариата в гражданской войне, укреплению советского государства. Она позволила провозгласить советские республики финскому, литовскому, латышскому, эстонскому, венгерскому, баварскому и словацкому народам, и эти республики, несмотря на свое недолгое существование, своими уроками и опытом укрепили мировой революционный процесс. Борьба под лозунгом мировой революции способствовала созданию и укреплению во многих странах коммунистических партий, организации Коминтерна и накоплению огромного теоретического и практического опыта для будущего.

Концепция мировой революции превратилась в источник ошибок тогда, когда революционеры, не считаясь с реальным соотношением внутренних сил,

⁴⁰ В. И. Ленин. ПСС, т. 40, стр. 203.

⁴¹ Там же, т. 31, стр. 94.

пытались претворить ее в жизнь путем путчей, тогда, когда уменьшилась или даже совсем исчезла реальная возможность ее осуществления, однако коммунистические партии, их отдельные лидеры не извлекли или слишком медленно извлекли из этого факта должные выводы и слишком поздно изменили стратегию и тактику своих партий.

Лозунг, концепция мировой революции соответствовали тому периоду истории международного рабочего движения, в который под воздействием первой мировой войны и Великой Октябрьской революции во многих странах мира и, прежде всего, Европы капиталистическую систему потрясали с никогда до того невиданной силой революционный подъем и революции. Венгерская коммунистическая группа РКП(б) (позже КПВ) приняла концепцию мировой революции, означавшую тогда как в Европе, так и в Венгрии революционную альтернативу движения к прогрессу. В тот момент это свидетельствовало о революционном реализме в оценке ею ситуации и чувства ответственности. Борьба, которую вели венгерские коммунисты под этим лозунгом в Советской России с 1917 года, потом в 1918—1919 годах и в Венгрии, подавала надежду венгерскому народу на разрешение его насущных проблем, соответственно его интересам, а, учитывая перспективные результаты, — явилась самым значительным до 1945 года вкладом венгерского народа в развитие процесса мировой революции, а с ним и в освобождение нашей родины, в ее социалистическое преобразование.

*

Опираясь на марксистско—ленинскую теорию о государстве, венгерские коммунисты сорвали с буржуазного государства маску «отечества», показали, что даже в самых демократических формах оно никак не «нейтральная власть, стоящая над классами, а организация насилия», которой пролетариат вместе со своими союзниками должен противопоставить свою силу путем «массовых забастовок, вооруженных восстаний, социальной революции и диктатуры пролетариата». Они доказали, что всеобщее тайное избирательное право, которое социал-демократы даже в революционной ситуации провозглашали основным средством разрешения всех проблем, и парламентская, буржуазная демократия, функционирующая на основе таких выборов, сами по себе совершенно недостаточное средство борьбы с империализмом, с организованным капиталом. «Пролетариат противопоставляет насилие насилию и захватывает средства власти, государственный аппарат», писал Б. Кун. Вооруженным восстанием, социалистической революцией пролетариат не только изменяет форму власти, «но берет в свои руки основу господства: капитал, и средство господства: государство; ликвидирует последствие угнетения: эксплуатацию.

Он создает органы, необходимые для подготовки социалистической организации производства, принимает необходимые для этого переходные меры. Этот переходный период — время неограниченной власти пролетариата, диктатура пролетариата».⁴²

Статьи венгерских коммунистов-военнопленных разносторонне освещали — впервые в венгерском рабочем движении — марксистско-ленинскую теорию *пролетарской диктатуры*, обобщавшую теперь уже опыт не только Парижской Коммуны, но и Советской России. При помощи работ Ленина, опираясь на советский опыт, они разъясняли венгерским рабочим и крестьянам задачи пролетарского государства в период борьбы за захват и удержание власти, за обобществление средств производства, создание социалистической системы производства. Формой пролетарской диктатуры они считали Советы, возникшие и победившие в Советской России, превратившиеся из боевых организаций в средства власти рабочего класса. «Законы, распоряжения издают Советы депутатов заводских и фабричных рабочих и крестьянской бедноты, и они же проводят их в жизнь. . . Это та форма власти, при которой рабочие и крестьяне непосредственно в своих руках держат все средства власти: законодательство, администрацию и суд», — писал Бела Кун.⁴³

Общеизвестно, что в течение 1918 года Советы быстро приобрели популярность и распространились в рабочем движении всей Европы, в том числе и в Венгрии. Руководители Венгерской коммунистической группы с живым интересом следили за первыми шагами рабочих Советов у себя на родине в январе и июне 1918 года, и солдатских Советов, созданных в октябре. На страницах газеты «Szociális Forradalom» они приветствовали их как зародышей пролетарской революции, как первые признаки революционизации венгерского пролетариата, его следования примеру Октября. Они разоблачали манипуляции лидеров Социал-демократической партии, направленные на захват руководства Советами с целью использовать их для обезоруживания стачечной борьбы, для проведения реформистской политики и торможения готовой разразиться революции. В передовой статье от 30 октября 1918 года коммунисты требовали передачи всей власти Советам и ликвидации национальных Советов, воздвигнувших новые преграды между живущими в Венгрии пролетариями различных национальностей. Даже «если социал-демократы

⁴² Б. Кун. О Венгерской Советской Республике. Москва, 1966, стр. 55, 56; См ещё: Rabinovits József: Parlament vagy proletárdiktatúra. (Парламент или пролетарская диктатура), «Szociális Forradalom» 13 апреля 1918 г.; Kun Béla: Mi az állam? (Что такое государство?), Там же, 17 апреля; Szamuely Tibor: Készül a belső front. (Готовится внутренний фронт), там же, 24 апреля; R. г. (Rabinovits József): A proletárfogyók országos kongresszusa. (Общероссийский съезд военнопленных-пролетариев), «Forradalom» Омск, 1 мая 1918 г.; Pártprogram. (Программа партии), «Világforradalom», Иркутск, 15 мая 1918 г.; Egy esztendő proletárdiktatúrája. (Один год диктатуры пролетариата), «Szociális Forradalom», 6 ноября 1918 г.

⁴³ Б. Кун. О Венгерской Советской Республике. Москва, 1966, стр. 103; «A munkás-tanácsok hatalmáért (За власть рабочих советов), «Szociális Forradalom», 17 июля 1918 г.; Minden hatalmat a tanácsoknak! (Вся власть советам!), Там же, 30 октября.

все же попытаются использовать этот Совет рабочих (будапештский, — Д. Милей) для предотвращения революции, все равно он является тем революционным органом, который позже возьмет в свои руки полную власть, власть буржуазного государства, чтобы посредством диктатуры пролетариата привести эксплуатируемые массы на землю социализма. Поэтому да здравствует Будапештский совет рабочих и солдат! Вся власть в Венгрии Советам рабочих, солдат и крестьянской бедноты!»⁴⁴

В течение 1918 года венгерские коммунисты-военнопленные в качестве средства осуществления социалистической революции, диктатуры пролетариата выдвинули *массовые действия* пролетариата и крестьянства, *всеобщую забастовку* и, прежде всего, *вооруженное восстание* масс промышленных и сельскохозяйственных рабочих.⁴⁵ Этим они способствовали тому, что арсенал венгерского пролетариата сперва теоретически, а в конце октября 1918 года и практически, пополнился марксистско—ленинским учением о вооруженном восстании, и опытом большевиков. Выдвижение на первый план вооруженного восстания в 1918 году было вполне обоснованно. Коммунисты-военнопленные видели, что в Венгрии прогрессивные силы противостоят диктатуре военного правительства. Восстание матросов в Каттаро, солдат в Пече, политическая стачка, вспыхнувшая в июне в связи с расстрелом рабочих завода МАВАГ в Будапеште, «битва у Цепного моста», попытка начальника будапештского гарнизона Лукачича разоружить восставших рабочих и солдат в октябре — все свидетельствовало об этом. Но одновременно венгерские коммунисты, в первую очередь Бела Кун, не забывали и о возможности мирной победы революции, начертанной Лениным в «Апрельских тезисах». В марте 1919 года положение в Венгрии во многом напоминало ситуацию в России, в апреле 1917 года, хотя не меньше было и различий. В этой обстановке коммунисты, на основе коммунистической программы сумели создать политическое единство рабочего класса и впервые в истории *мирным путем* привели к победе социалистическую революцию, что и сегодня служит важным уроком международному пролетариату.

*

Венгерские коммунисты-военнопленные первыми в венгерском рабочем движении попытались дать всеохватывающий ответ в коммунистическом духе, на важнейшие общественные проблемы страны, обрисовать революционный путь и новые стратегию и тактику венгерского рабочего класса, отвечающие требованиям времени, могущие повести к социализму.

⁴⁴ Minden hatalmat a tanácsoknak! (Вся власть советам!), «Szociális Forradalom» 30 октября 1918 г.

⁴⁵ Б. Кун. О Венгерской Советской Республике. Москва, 1966, стр. 52.

Опираясь на ленинское учение они доказывали, что и в Венгрии капитализм перешел в стадию империализма, и уже созрели объективные условия социалистической революции. В противоположность лидерам отечественных социал-демократов (последние отрицали возможность следовать русскому-примеру) они утверждали, что в условиях империализма, мировой войны, пролетарской революции в России и революционного подъема в Европе социалистическая революция является для венгерского пролетариата не далёкой, а ближайшей стратегической задачей. Они остро критиковали политику лидеров социал-демократов, которые стремились к буржуазно-демократическому преобразованию страны посредством не революционного акта с участием масс, а путём переговоров с военным правительством, королём, путём реформ, причем венгерскому рабочему классу отводили роль статиста возле буржуазии.⁴⁶ Коммунисты разъясняли, что экономические и общественные условия Венгрии, соотношение внутренних и международных сил делают для венгерского пролетариата в союзе с другими трудящимися классами осуществление победоносной социалистической революции не только возможным, но и необходимым.⁴⁷

Этим осознанием близкой возможности социалистической революции, а также путей и средств ее достижения коммунисты-военнопленные открыли перед народом, перед рабочим классом Венгрии новые перспективы. Они дали ему возможность порвать с политикой социал-демократических лидеров, которая связывала по рукам и ногам революционную инициативу пролетариата. Через посредство сотен тысяч солдат, возвратившихся из России на родину, им удалось распространить революционные идеи, выражавшие интересы и требования трудящихся масс, и в значительной мере способствовать тому, что революционный подъем 1917—1918 годов к концу октября 1918 года перерос в Венгрии в революцию. Тому, что ход и характер событий стал определяться выступлениями народных масс, а не одними лишь переговорами буржуазных и социал-демократических политиков с королевским двором.

Однако венгерские коммунисты, ожидавшие скорой победы мировой революции, не оценили должным образом важности буржуазно-демократических преобразований, (или демократии, как часто упрощено писали) еще стоявших перед венгерским обществом. Однако ни большевики, ни шедшие по их стопам венгерские коммунисты не выступали против демократии вообще. Они поднимали голос против *буржуазной* демократии и ее институтов, т. е.

⁴⁶ Этому посвящена вся работа Б. Куна «Чего хотят коммунисты?». Этот же круг вопросов рассматривается в уже перечисленных работах Тибора Самуэли, Эндре Руднянски, Йозефа Рабиновича. Особенно много внимания анализу общественной жизни Венгрии и в связи с этим резкой критике реформистской политики социал-демократических лидеров, которая в революционной ситуации оказалась еще более устарелой, посвящали статьи и воззвания осенью 1918 года.

⁴⁷ Б. Кун. О Венгерской Советской Республике. Москва, 1966, стр. 49, 56.

против одной из форм диктатуры буржуазии, за демократию большинства народа, пролетариата, т. е. за государство диктатуры пролетариата.⁴⁸

В 1918—1919 годах большинство молодых коммунистов (не только венгерских) считало, что в условиях империализма, пролетарской революции в России и широко развертывающегося революционного кризиса в Европе имеется возможность того, чтобы пролетариат под руководством революционной партии, минуя буржуазно-демократическую революцию, непосредственно привел к победе революцию социалистическую. Это, конечно, не значило, что они не считались как с возможностью с демократией, но рассматривали ее как кратковременное явление, неизбежное зло, навязанное народу буржуазными и социал-демократическими партиями ради спасения капиталистической системы и являющееся лишь препятствием на пути социалистической революции. Их взгляды были реакцией на идеализацию социал-демократами буржуазной демократии и ее учреждений, отсутствием глубокого знания общественно-экономических отношений Венгрии, их научного анализа. К тому же венгерские коммунисты были знакомы с учением Ленина только частично; (они недостаточно представляли себе именно роль пролетариата в демократической революции), кроме того, под воздействием взглядов Бухарина⁴⁹ они не уделяли должного внимания определению места и задач рабочего класса в подготовке и осуществлении буржуазно-демократической (в иных случаях — национальной) революции, а также тех буржуазно-демократических задач, которые могли быть разрешены пролетарской революцией. Более того, они отрицательно относились к этим вопросам.

В России переход от буржуазно-демократической революции к социалистической совершился, и сама социалистическая революция развернулась в буднях 1917—1918 годов на глазах социалистов и коммунистов из военнопленных, они сами принимали участие в этом преобразовании. Не удивительно, что и теоретически, и практически внимание венгерских коммунистов прежде всего захватил этот *переходный этап*: успехи пролетарской революции и начальная деятельность пролетарского государства, учение Ленина, лозунги и статьи большевиков, относящиеся именно к этому периоду. Именно они оказали наиболее глубокое и устойчивое воздействие на их взгляды и поступки. Можно сказать, что венгерские коммунисты, будучи захвачены быстрыми первыми успехами Советской власти, наперед думали в послефевральских категориях, в соответствии с «Апрельскими тезисами», с решениями и призывами, непосредственно подготовившими Октябрьский переворот. Их интересовали принципиальные и практические вопросы социалистической революции, ибо они считали (и не без основания), что это важнейшие

⁴⁸ Там же, стр. 57.

⁴⁹ В. И. Ленин и в октябре 1917 года осудил Бухарина, предлагавшего изъять из программы партии программу-минимум, включавшую демократические требования. (В. И. Ленин. ПСС, т. 34, стр. 372—376.)

вопросы эпохи. Задачи буржуазно-демократической революции, предшествующие или сопровождающие революцию пролетарскую, в их сознании отошли на задний план. Они полагали, что их возвращение на родину и создание в Австро—Венгерской монархии коммунистической партии произойдёт только после свержения военного правительства и победы буржуазно-демократической, национальной революции. И в этом они оказались правы. История, таким образом, в известной мере «выправила» их принципиальные ошибки. Действительно, когда коммунисты-военнопленные вернулись домой (в ноябре 1918 года) осуществление социалистической революции стало не просто близкой, но самой непосредственной задачей. Но несмотря на это, *недооценка ими буржуазно-демократических преобразований стала источником многих теоретических и практических ошибок* как во время Венгерской Советской республики, так и на более поздних этапах венгерского коммунистического движения. По нашему мнению то обстоятельство, что в 1917—1918 годах венгерские коммунисты не были знакомы с ленинской, большевистской стратегией и тактикой в отношении буржуазно-демократической революции и потому не могли на их основе анализировать состояние венгерского общества в преддверии буржуазно-демократической революции и задачи пролетариата в этой ситуации, также *способствовало* тому, что КПВ лишь медленно, с трудом решала задачи борьбы за демократию, когда, начиная с двадцатых годов, в ходе борьбы с фашизмом они снова оказались выдвинутыми историей на передний план.

*

В 1918 году коммунисты-военнопленные осознали, что ни один слой венгерской буржуазии не заинтересован в *революционном преобразовании* общества, происходящем с участием широких народных масс, поэтому буржуазия не может быть ведущей силой в ближайшей революции. *Роль гегемона* в ней они отводили *рабочему классу*. В отличие от лидеров социал-демократии, они верили в революционность и силу рабочего класса, и эта их вера была порождена не только событиями в октябре 1917 года в России. Они видели, что и в Венгрии «один лишь революционный пролетариат всеми силами и единственным правильным путем стремится уничтожить наемный труд, капиталистическое производство».⁵⁰

Внимательно присматриваясь к происходящим на родине движениям, венгерские коммунисты-военнопленные пришли к выводу, что венгерский

⁵⁰ К. В. (Kun Béla): A paraszt a forradalomban. (Крестьянин в революции), «Szociális Forradalom», 27 апреля 1918 г.; Szamuely Tibor: Vagy-vagy. (Или-или), Там же, 22 мая; Minden hatalmat a Tanácsoknak! (Вся власть советам!), Там же, 30 октября; — Кроме того этот вопрос является одним из центральных в работе Б. Куна «Чтого хотят коммунисты?».

пролетариат готов к революционному выступлению. «Теперь венгерский пролетариат говорит по-русски и действует на русский лад», — писал Бела Кун в «Правде» от 4 июля 1918 года под впечатлением июньской массовой политической забастовки. Но коммунисты ясно видели, что пролетариат не может победить в революции в одиночку. В отличие от лидеров социал-демократии, которые в соответствии со своими реформистскими взглядами искали союзника прежде всего среди прогрессивных буржуазных партий, коммунисты-военнопленные главным союзником пролетариата считали *крестьянство (бедняков)*, которое в своей борьбе за землю, за социальный подъем было очень близко пролетариату.

Коммунисты верили в революционную силу венгерского крестьянства, которая — это они хорошо видели — питалась их голодом по земле. Они старались довести до сознания масс военнопленных, состоявших в основном из аграрного пролетариата и крестьян-бедняков, что и в Венгрии труженники-землеробы могут получить землю без выкупа, т. е. без новых тягот, только лишь тем же путем, что и в Советской России: при помощи пролетариата. Что пролетариат — единственный союзник крестьянства, что для крестьянства единственный союз, «от которого он не останется в накладе — это союз с рабочим классом».⁵¹ *Идея союза рабочего класса с бедным крестьянством под руководством пролетариата была одной из важных, новых и несмотря на ее известную ограниченность, указывающей в будущее черт идеологии, распространяемой коммунистами-военнопленными.*

Вопрос о союзниках они анализировали также прежде всего с точки зрения социалистической революции. Но нельзя умолчать о том, что в их взглядах возник вопрос свержения монархии как один из необходимых условий разрешения земельного вопроса. «В ликвидации монархии крестьянин также вряд ли может рассчитывать на другого союзника, кроме как на рабочий класс, но в дальнейшей борьбе за землю он может надеяться на помощь одного только рабочего класса», — писал Бела Кун о роли крестьянства в стоящей на пороге революции.⁵² Здесь и в такой форме впервые в истории венгерского рабочего движения было сформулировано положение о союзе рабочего класса с крестьянством в демократической революции и о руководящей роли пролетариата в этом союзе. Но более детально этот вопрос, к сожалению, разработан, не был.

Руководители Венгерской коммунистической группы РКП(б) понимали, что одним из условий союза рабочих и крестьян является правильная пози-

⁵¹ К. В. (Kun Béla): A paraszt a forradalomban. (Крестьянин в революции.) «Szociális Forradalom», 27 апреля 1918 г.; Kun Béla: Kié a föld? (Кому принадлежит земля?). Москва, 1918 г. (См. Kun Béla: Válogatott írások... (Избранные сочинения. Т. I, стр. 122—128.)

⁵² К. В. (Kun Béla): A paraszt a forradalomban. (Крестьянин в революции.) «Szociális Forradalom» 27 апреля 1918 г.

ция пролетарской партии в *вопросе о земле*. Поэтому они выступали за *революционную экспроприацию крупных поместий без какого бы то ни было выкупа*. «Не ждите от других, что вам позволят стать владельцами земли, которую у вас же отобрали. Лишь вы сами можете отвоевать себе землю: вы, сельская беднота в союзе с городскими рабочими путем совместной революции. . . Надо захватить всю землю, которую обрабатывают не сами ее владельцы!»⁵³ Эта позиция коммунистов в аграрном вопросе представляла интересы венгерского крестьянства более последовательно и правильно, чем все имевшиеся тогда в стране прогрессивные буржуазные и социал-демократические взгляды. Позиция Венгерской коммунистической группы в отношении союза рабочих и крестьян и экспроприации земли способствовала тому, что массы находившихся в Советской России военнопленных-крестьян включились в борьбу за укрепление советской власти и готовились к революционной борьбе на родине. Бела Кун несколько позже с правом писал, что «большие массы венгерских крестьян на территории России впервые нашли революционных руководителей в рядах венгерских рабочих».⁵⁴ Этот результат был достигнут в основном благодаря ленинскому декрету о земле и его претворению в жизнь, которое военнопленные-крестьяне видели собственными глазами.

Однако *руководители Венгерской коммунистической группы РКП(б)* ещё *не понимали того*, что многовековой голод венгерских крестьян по земле делает неизбежным широкий *раздел земли*, что этот раздел — *основное условие прочности союза рабочих и крестьян на данном этапе революции*, и это их непонимание воспрепятствовало дальнейшим успехам. Они предлагали сразу же обобществить экспропрированную у помещиков землю и обрабатывать ее коллективно. Такая позиция в аграрном вопросе соответствовала ортодоксальным представлениям, господствовавшим тогда в международном рабочем движении (не в последнюю очередь благодаря пропаганде их Каутским), от которых венгерские коммунисты еще не могли освободиться. В то время из-за отсутствия практического опыта лишь немногие из руководителей международного рабочего движения понимали, что переход сельского хозяйства к социалистической, коллективной собственности на землю и коллективному производству возможен лишь в результате длительного процесса; что во многих странах первой ступенью является демократическая аграрная реформа, а именно — разделение значительной части земли среди крестьян, ибо лишь это делает возможным объединение пролетарской революции с революцией крестьянства, составляющего преобладающую часть населения. Лишь горький, тяжелый, отрицательный опыт последующих событий в России, на Украине, в Литве, Эстонии, Польше и, не в последнюю очередь, в 1919 году

⁵³ Б. Кун. О Венгерской Советской Республике. Москва, 1966, стр. 74.

⁵⁴ Kun Béla: Válogatott írások. . . (Избранные сочинения.) Т. II, стр. 224.

в Венгрии показал более широким кругам международного и венгерского рабочего движения, что практика Октябрьской революции в аграрном вопросе справедлива не только для России, но имеет и более широкое значение.

Часто встает вопрос: почему венгерские коммунисты не последовали примеру большевистской партии? Тщательный анализ показывает, что частично они *следовали именно ему*. Закостеневшая в догму социалистическая теория о немедленном обобществлении земли и коллективной ее обработке в большинстве социалистических партий была общепринятым принципом. Имелись у нее сторонники и в большевистской партии. Именно этим объясняется тот факт, что Декрет о земле, отразивший гениальное политическое и теоретическое понимание Лениным ситуации, сосредоточивший в себе наказы крестьян, собранные, а затем преданные эссерами, вызвал возражение и среди части большевиков. В дискуссиях о Декрете Ленин выступая против этих возражений заявил, что советское правительство, будучи правительством демократическим, не может не учитывать требования народных масс, «... хотя бы мы были с ними несогласны».⁵⁵ Исключительно глубокое знание Лениным аграрных условий России и широкое движение крестьянства за захват и раздел земли, развернувшееся с лета 1917 года, помогли советскому правительству принять правильное решение. Но многие из членов РКП(б) считали раздел земли лишь кратковременным, тактическим шагом, и в ходе 1918—1919 годов, не учитывая реальных условий, торопили со введением коллективной обработки земли в форме советских хозяйств и сельскохозяйственных коммун. В 10-м пункте программы партии, принятой на VIII съезде РКП(б) в марте 1919 года, также говорится что «советская власть, осуществив полную отмену частной собственности на землю, *уже перешла* (подчеркнуто мной, — Д. М.) к проведению в жизнь целого ряда мер, направленных на организацию крупного социалистического земледелия».⁵⁶ Выдвижение на повестку дня немедленного создания коммун на освобожденной в 1919 году Украине, решение о немедленном обобществлении и коллективной обработке земли, вынесенное Польским революционным комитетом в 1920 году (!), показывают, какие взгляды и практика, имевшиеся по аграрному вопросу в большевистской партии, влияли на венгерских коммунистов. В этом же направлении действовали и разработанные в 1919 году тезисы Коминтерна, которые ставили задачей социализацию крупных землевладений и превращение их в коллективно управляемые сельские хозяйства.⁵⁷ Все это укрепляло в венгерских коммунистах (и левых социал-демократах) ортодоксальные пред-

⁵⁵ В. И. Ленин. ПСС, т. 35, стр. 27.

⁵⁶ КПСС в резолюциях и решениях съездов, конференций и пленумов ЦК. Т. 2, 1917—1924. Москва, Политгиздат, 1970, стр. 53.

⁵⁷ ММТВД том 5, стр. 624.

ставления по аграрному вопросу, что нашло отражение в официальной позиции Коммунистической партии Венгрии и в партийной программе, принятой во время Советской республики.⁵⁸

*

Венгерская коммунистическая группа РКП(б), анализируя положение в многонациональной в то время Венгрии, пришла к правильному выводу, что готовящийся к революции венгерский пролетариат не может рассчитывать на успех без поддержки трудящихся масс других национальностей, составлявших более половины населения страны. «Все пролетарии, невзирая на национальные различия, полностью доверяя друг другу, должны общими усилиями свергнуть гнетущее их иго капиталистического общественного строя, — таково неперемненное условие социалистической революции в Венг-

⁵⁸ Нельзя однако сказать, что позиция Ленина не оказала никакого влияния на венгерских коммунистов. Во время буржуазно-демократической республики КПВ по принципиальным и политическим соображениям последовательно выступала против предлагаемой буржуазно – социал-демократическим правительством ограниченной земельной реформы, ибо такая реформа укрепила бы буржуазный строй и этим задержала бы развертывание социалистической революции. Все же, в предложениях по аграрному вопросу, внесенных КПВ на заседании будапештского Совета рабочих, партия против социал-демократического предложения рекомендовала немедленно, *революционным путем, без выкупа экспроприировать* все крупные и средние земельные владения, решение же вопроса о том, следует ли перейти к крупным коллективным хозяйствам или сохранить мелкое частное производство, учитывая господствовавшее среди крестьян стремление к разделу помещичьей земли, рекомендовала *поручить съезду сельской бедноты*. (ММТВД. т. стр. 383 – 384). В этой позиции КПВ ясно чувствуется влияние ленинского декрета о земле. Однако в феврале – марте 1919 года, когда в стране развернулось широкое крестьянское движение по захвату земли, поддерживаемое левыми социал-демократами, оно приняло форму создания коллективных хозяйств, производственных кооперативов. Венгерские коммунисты видели в этом подтверждение своих социалистических принципов, быстрое революционное развитие крестьянства в сторону социализма. Правительство Венгерской Советской Республики, образовавшейся 21 марта 1919 года, полагало, что большинство крестьянства уже решило в пользу кооперативов. В результате этого 3 апреля 1919 года оно издало указ об экспроприации крупных и средних землевладений, передаче их в собственность пролетарского государства и в пользование сельскохозяйственным кооперативам. (ММТВД т. 6/А. стр. 114.) Маленькие и карликовые наделы указ оставлял в собственности их прежних владельцев. Это последнее решение было творческое отклонение от «русского» образца решения аграрного вопроса, правильность которого подтвердили последующие десятилетия венгерской истории.

Однако выводы, сделанные из происходившего весной 1919 года массового захвата крестьянами земли и образования ими кооперативов, основывались на иллюзиях. Руководители КПВ не распознали, что за этим массовым движением скрывается не социалистический подход к делу, а застарелая жажда крестьян к владению землей. Дело в том, что закон о земле, изданный в феврале 1919 года буржуазно – социал-демократическим правительством, в тех случаях, когда того требовали интересы производства, давал возможность для немедленной экспроприации земли и коллективной ее обработки. (XVIII. Néptörvény a földművelő nép földhöz juttatásáról. «Az 1919. évi törvények gyűjteménye. (Народный закон № XVIII о получении земледельцами земли. Сборник законов 1919 года) Pesti Könyvnyomda, Bp. 1919. стр. 140.) Крестьянство ухватилось за лазейку, предоставляемую этим законом, для того чтобы к весеннему севу завладеть землей. Но ко времени образования Советской Республики это еще не вырисовывалось достаточно ясно. Позже, в июле 1919 года, когда ситуация прояснилась, Правительствоный совет поднял вопрос о частичном разделе земли, но осуществить раздел он уже не успел.

рии».⁵⁹ Политика социалистической революции России в национальном вопросе, непосредственно испытанная ими во время пребывания в России помогла венгерским коммунистам в национальном вопросе сделать шаг вперед по сравнению со взглядами и политикой венгерских социал-демократов, помогла им искать общие с другими национальностями пути борьбы как против династии Габсбургов, так и против собственных эксплуататорских классов.

В поисках правильного пути важную роль играло то обстоятельство, что часть военнопленных, сотрудничавших в Федерации иностранных групп РКП(б), плечом к плечу сражавшихся в интернациональных отрядах, принадлежала к различным национальностям Австро—Венгерской монархии, национальностям, которые раньше при помощи шовинистских лозунгов натравливали друг на друга. Коммунисты, опираясь на опыт Октября, а также интернационалистские традиции австрийского, чешского, венгерского, словацкого, румынского и югославского рабочего движения искали нового решения национального вопроса, которое подходило бы для всей бурлящей Монархии. Коммунисты-военнопленные считали, что одним из важнейших условий сплочения революционных сил Венгрии является осуждение от имени венгерского пролетариата системы национального угнетения и национальных привилегий, прежде всего тех привилегий, ложившихся тяжким бременем на национальные меньшинства, которые Габсбурги в 1867 году обеспечили на территории Венгерского королевства венгерским помещикам и капиталистам. Осуждали они также и неравноправное по сравнению с Австрией положение Венгрии в рамках Монархии. Лидеры Венгерской коммунистической группы (а затем и КПВ) выступили против шовинистской теории о неделимости многонационального венгерского государства, оправдывавшей национальное угнетение, и связанных с этой теорией иллюзий.⁶⁰ Далеко опередив венгерские левые буржуазные течения и взгляды лидеров социал-демократии, коммунисты—военнопленные объявили борьбу славянских народов Австро—Венгерской Монархии против угнетения их Габсбургами справедливой революционной борьбой. «Дело, явление может быть одновременно и самим собой и чем-то другим», — этот закон диалектики был подтвержден и чешским движением. То, что в Австрии является революционным, что направлено на свержение существующего там строя, то в пролетар-

⁵⁹ Kun Béla: *Kommunisták és a nemzeti kérdés.* (Коммунисты и национальный вопрос.) «Szociális Forradalom», 29 июня и 3 июля 1918 г.

⁶⁰ Коммунисты занимали совсем другую позицию, чем та, которую им приписывал Браунтал, а именно, как будто бы союз в 1919 году с Советской Россией имел целью сохранение Венгрии в старых, до 1918 года территориальных границах. Позиция их так же не имела ничего общего и с «национальным большевизмом», в котором весной и летом 1919 г. обвиняли Советскую Венгрию стремясь ввести в заблуждение мировое общественное мнение, используя это в качестве идеологического предлога нападения империалистических стран на Венгерскую Советскую республику. К сожалению это ложное обвинение появилось вновь в книге Михая Каройи, изданной впервые в 1956 г. в Лондоне на английском языке и в 1977 г. изданной в Будапеште на венгерском языке (Károlyi Mihály: *Hit, illúziók nélkül.* Magvető K., Br. 206—207. o.).

ской России контрреволюционно, в полном смысле слова. . .», — писал Бела Кун в статье «Плоды революционного шовинизма», опубликованной в «Правде» за 1 июня 1919 года.⁶¹

Национальный вопрос приобрел особенно большую важность во время антисоветского мятежа чехословацкого корпуса, который внутренние и внешние контрреволюционные силы пытались представить как национальное восстание, как борьбу, которую чехословацкий корпус будто бы ведет против защищающих интересы немецких империалистов военнопленных венгров, австрийцев и немцев вдоль Транссибирской магистрали, от Волги до Тихого океана. Венгерские коммунисты разоблачили эти обвинения. Характерно заявление, сделанное в связи с этим делом 6 июня 1918 года Центральным Комитетом Коммунистической (социал-демократической) организации иностранных рабочих Сибири: «Мы против чехов и словаков. . . как против нации не выступаем и не знаем, зачем бы нам делать это. Чехи и словаки, поднявшие оружие против советской власти, встретились с иностранными рабочими-коммунистами, воюющими вместе с советским народом, но они там встретились бы с ними и в том случае, если бы чехи воевали на стороне Советов. В действительности между целями чехов и словаков и нашими целями нет противоречий, они совпадают. И мы, и они боремся против немецкого империализма, но только мы считаем нужным уничтожить его посредством внутренней социальной революции, чехи же — посредством пришедшей извне военной победы. Но мы против любого милитаризма.

Мы боремся за свободу каждой нации, и основу этой свободы . . . видим в мировой революции. Главная цель движения чехов и словаков — национальная самостоятельность, что и является одной из наших целей.⁶²

Венгерские коммунисты-военнопленные решительно утверждали, что сохранение национального угнетения противоречит интересам венгерского пролетариата, ибо «любой национальный гнет является препятствием нашему собственному освобождению». Однако исходя из этих правильных положений, они чрезмерно забежали вперед: не учли, что буржуазия имела еще очень большое влияние на формирование национального сознания трудящихся классов. Исходя из предполагаемого положения возникшего после победы социалистической революции в Венгрии (и других странах), после ликвидации политической и экономической власти буржуазии и создания власти пролетариата коммунисты *отбросили лозунг о праве нации на самоопределение*, считая, что это право равноценно праву на самоопределение буржуазии в условиях капиталистического строя. Решения национального вопроса они ждали от быстрой победы пролетарской революции, как в своем

⁶¹ Kun Béla: Válogatott íráások. . . (Избранные сочинения). Т. I, стр. 129—133; см. Также в газ «Szociális Forradalom», 1 июня 1918 г., Forradalom virrad a monarchiában. (В монархии рассветает революция); там же, 5 июня, «Veszedelemes méreg» (Опасный яд).

⁶² Világforradalom, Иркутск, 15 июня 1918 г.

отечестве, так и международной, от братского союза с созданными в результате революции советскими республиками. Они полагали, что при таких обстоятельствах национальный вопрос сможет быть решен на основе *права полного самоопределения (вплоть до отделения и образования самостоятельного государства) рабочих и беднейших крестьян*, другими словами, трудящихся классов, а также на основе интернациональной солидарности народов. Лидеры Венгерской коммунистической группы РКП(б), опираясь на опыт большевиков, были сторонниками не отделения наций любой ценой, а добровольного их союза, объединения победивших советских республик в международную федерацию.⁶³

Как видно из сказанного, венгерские коммунисты еще не «доросли» до ленинского принципа о праве нации на самоопределение. В их позиции нашел отражение тот факт, что венгерская (а также другие) коммунистическая группа не могла должным образом оценить важность демократических (в том числе и национальных) задач в предстоящих революциях.⁶⁴ Но все же она была прогрессивнее, чем позиции буржуазных и социал-демократических партий Венгрии (и соседних стран), и в 1918 году, более того, во время Венгерской и Словацкой Советских республик 1919 года (когда позиция венгерских коммунистов практически уже приближалась к ленинской) служила базой для сотрудничества чешских, словацких, румынских и югославских

⁶³ Kun Béla: *Kommunisták és a nemzeti kérdés*. (Коммунисты и национальный вопрос.) «Szociális Forradalom», 29 июня 1918 г.; *Független Magyarország*. (Независимая Венгрия), Там же, 16 октября 1918 г.

⁶⁴ Исследования, проведенные до настоящего времени, также подтверждают, что это явление было характерно не только для Венгерской группы. Сравнительный анализ, проведенный мною с помощью научных исследований двух советских коллективных трудов, сборников статей («Интернационалисты. Трудящиеся зарубежных стран - участники борьбы за власть советов», Наука, Москва, 1967; «В. И. Ленин и образование коммунистических партий в странах Центральной и Юго-Восточной Европы». Наука, Москва, 1973), ясно показывает, что как идеологические достижения, так и ошибки и заблуждения, которые раньше, при изолированном исследовании считали специфическими особенностями отдельных иностранных коммунистических групп и молодых компартий, на самом деле в большинстве случаев были явлениями общими для молодого международного коммунистического движения. Они отражали развитие, а также ошибки, обусловленные условиями, возможностями времени и историческим опытом. Разумеется, имелись и специфические черты, вызванные различными факторами отдельных национальных движений, но в основном принципиальный, идеологический облик коммунистических групп и партий был аналогичен или очень сходен. Это и понятно, ведь в 1918 - 1919 годах основным и общим источником знаний и опыта, из которого они черпали на пути, ведущем от социал-демократизма к ленинизму, были идеи и опыт большевиков.

Среди ошибок наибольшее сходство замечается именно в отношении к демократическим задачам (аграрный вопрос, национальный вопрос и проблема национальных меньшинств): общим является нетерпение, забегание вперед, недооценка важности этих задач и переоценка подготовленности масс к социалистической революции. Перед дальнейшими исследованиями стоит задача, выяснить причины этого явления как в случае отдельных наций, так и для всего движения в целом. Так, в частности, выявить, какую роль играли в этом те острые реакции среди левых социалистов, которые были вызваны реформистской, оппортунистской или националистской политикой социал-демократических партий, или принесенные или ещё с родины kautскианство, австромарксизм, анархосиндикализм, взгляды Р. Люксембург, а также идейно-политические течения, имевшие в то время место в большевистской партии.

коммунистов, придерживавшихся сходных взглядов. Формирование этой общей позиции частично объясняется тем обстоятельством, что в ходе революционного подъема на территории Германии и Австро—Венгерской Монархии, как грибы после дождя, выросли рабочие, крестьянские и солдатские советы, и история выдвинула на передний план возможность победы пролетарской революции в нескольких странах и создания федеративного союза советских республик. Как известно, Ленин (и другие руководители большевистской партии) в обращении к трудящимся бывшей Австро—Венгерской империи, написанном 2 ноября 1918 года и на другой день опубликованном, призывал венгерских, немецких, славянских и румынских трудящихся Австро—Венгрии путем создания Советов взять власть в свои руки, прекратить всякое национальное угнетение, объединить свои силы, создать союзы своих Советов для победы над своими помещиками и капиталистами, против империализма Антанты, в интересах действительной свободы народов бывшей империи.⁶⁵

Лидеры коммунистических групп поддерживали мнение Ленина о том, что в данный исторический момент в Центральной Европе имеется такая возможность прогресса. Но они знали, что эта возможность претворяется в жизнь не автоматически, сама собой, что для ее осуществления коммунисты должны привести в движение народы. Они надеялись (и осенью 1918 года их надежды имели известную реальную основу), что все более революционирующийся пролетариат под руководством коммунистов и левых социалистов сможет сыграть значительную роль в формировании послевоенного облика этой части Европы.

*

В области внешней политики Венгерская группа РКП(б) на основе ленинских идей о пролетарском интернационализме отвергла империалистическую немецкую ориентацию правящих классов Австро—Венгрии, которая привела нацию на край гибели и которую в первые годы мировой войны практически поддерживало официальное руководство венгерских социал-демократов. Но она выступала и против иллюзорных взглядов оппозиционной буржуазии и социал-демократии относительно дружеских отношений с Антантой. В 1918 году эти взгляды выдвинулись на передний план, а с ноября — стали официальной государственной политикой. Представители этой новой политики, — писали в конце октября 1918 года венгерские коммунисты, — гонят «венгерский пролетариат, который до того проливал кровь в интересах разбойничьего союза с германскими империалистами, на службу англо—французско—американских империалистов. Международная политика про-

⁶⁵ «Правда», 3 ноября 1918 г. Воззвание было опубликовано в «Szociális Forradalom» 6 ноября, а также в газетах других коммунистических групп.

летариата — это политика ликвидации империалистов всех стран».⁶⁶ В качестве внешнеполитической альтернативы венгерские коммунисты предлагали союз с революционными силами международного пролетариата, с уже стоящим у власти пролетариатом Советской России и будущими советскими республиками. Разработанная и предложенная ими внешнеполитическая концепция (которая в 1918–1919 годах была принята КПВ и применялась в практике Венгерской Советской республики) являлась концепцией в венгерской истории принципиально новой. Это была ленинская концепция, рассматривавшая интересы национального и международного прогресса как единое целое. Осенью 1918 — весной 1919 года она обрисовала единственный возможный для Венгрии путь, служащий интересам венгерского народа. Оглядываясь назад из исторической дали, можно утверждать, что начиная с ноября 1917 года, сущность этой концепции — создание *союза социалистических стран* — указывала всем народам Центральной и Восточной Европы реальный путь, многократно подтвержденный опытом прошедших шести десятилетий.

Концепция в области внешней политики также базировалась на быстрой победе революции в нескольких странах Европы, т. е. на идее мировой революции. В то время это было единственной возможностью сохранить этническую целостность венгерского народа. Эта концепция коммунистов одновременно с вооруженной и дипломатической борьбой Венгерской Советской республики, с выступлением против требований, изложенных в ноте Вика, действительно воспрепятствовало отрыву от Венгрии дальнейших населенных венграми территорий.

*

Исходя из ленинского учения, а также анализа политики и взглядов отечественных социал-демократов, венгерские коммунисты поняли, что Социал-демократическая партия Венгрии не в состоянии подготовить венгерский пролетариат к стоящим перед ним задачам, что необходим *новый, революционный авангард* рабочего класса, сходный с русской коммунистической партией. «Для новой борьбы, навязываемой пролетариату империализмом, нужны новое оружие, новые методы и новое объединение, которое не цепляется за старые средства, старые методы борьбы, а все вырабатывает в соответствии с новыми потребностями пролетариата. Таким объединением пролетариата является коммунистическая партия», — писал Бела Кун в мае 1918 года в работе «Чего хотят коммунисты?»⁶⁷

⁶⁶ «Воззвание к трудящемуся народу Венгрии», принятое на московской конференции коммунистов венгров и народов, живущих на территории Венгрии. См. «Párttörténeti Közlemények» 1964, № 2, стр. 166.

⁶⁷ Kun Béla: Válogatott írások. . . (Избранные статьи и речи.) Т. 1, стр. 106–107; ЦПА ИМЛ, ф. 17, оп. 4, д. 97, л. 1; Kun Béla: Leszámolás. (Расплата.) «Szociális Forradalom» 6 июля 1918 г.

Лидеры Венгерской группы РКП(б) уже в учредительных документах и статьях в «*Szociális Forradalom*» — центральном органе группы, начиная с самых первых ее номеров, последовательно высказывались за принципиальный и организационный разрыв с социал-демократизмом, за создание независимой рабочей партии, стоящей на основах революционного марксизма и проводящей политику, последовательно представляющую интересы пролетариата. Они понимали, что только такая партия в состоянии обеспечить революционное сплочение пролетариата, превратить рабочий класс и его партию *из ведомых в ведущего*. Что только такая партия обладает достаточной, безирующей на принципиальной основе политической и организационной силой для того, чтобы привлечь на свою сторону трудящиеся классы, чтобы добиться для пролетариата роли гегемона и поставить перед ним в качестве непосредственной цели ту задачу, которую история уже выдвинула на повестку дня: социалистическое преобразование венгерского общества. Осознание задачи: создания такой партии, было шагом, определившим дальнейшую историю Венгрии. Коммунисты понимали, что одним из главных условий организации такой партии является разоблачение перед пролетариатом соглашательской политики лидеров социал-демократов, которые ради уступок (или обещаний их) поддерживают политику буржуазии. Для такого разоблачения они обратились к событиям прошедших двух десятилетий, последовавших после героической борьбы 90-х годов. Их критика политики социал-демократических лидеров приобрела особенно резкий характер после того, как те обезоружили всеобщую забастовку в январе 1918 года и чрезвычайного съезда СДП в феврале 1918 года: «... мелкое торгашество в ущерб интересам пролетариата вместо смелых широких массовых действий, для которых в Венгрии имеются все причины и основание», — так характеризовали коммунисты-военнопленные политику лидеров Социал-демократической партии.⁶⁸

Из всех причин, по которым лидеры социал-демократии воздерживались от революционных действий, коммунисты особенно подчеркивали две. Первая — это отрыв от широких масс пролетариата. Руководящая часть Социал-демократической партии, состоявшая из партийных и профсоюзных функционеров, служащих больничных касс и различных партийных учреждений, опасалась за свои теплые местечки, а во время войны боялись потерять броню, защищавшую их от мобилизации в армию. Поэтому во время войны, и еще в 1918 году, руководители СДПВ выступали против всех «подрывных элементов» в партии, в награду за что, как писала «*Szociális Forradalom*», — «за всю войну в Венгрии не был арестован ни один из «вождей». Вторая причина состояла в тесной принципиальной и организационной связи лидеров СДПВ с буржуазными организациями, с буржуазными толкователями марксизма.

⁶⁸ *Az elvtelenek kongresszusa.* (Конгресс беспринципных.) «*Szociális Forradalom* 6 апреля 1918 г.

В этом вопросе находившиеся в России коммунисты-военнопленные, по существу, продолжали борьбу, которую вело левое крыло социал-демократов, и которая особенно остро проявилась на февральском съезде СДПВ. Борьба эта имела целью обеспечить теоретическую, организационную и материальную независимость от буржуазных партий и организаций, защиту пролетариата от опасного влияния буржуазной идеологии так называемых «друзей народа». Бела Кун и его соратники, опираясь на борьбу Ленина и большевиков против легального марксизма и осознавая близость пролетарской революции, были решительнее, чем левые социал-демократы в Венгрии, и высказывали свои критические суждения с беспощадной твердостью. Они указывали на фальш, содержащуюся в деятельности прогрессивных, буржуазных организаций и руководителей в начале века, на ущерб, причиненный этой деятельностью рабочему движению.⁶⁹ «Szociális Forradalom» открыто писала, что хотя руководящие функционеры организаций промышленников, торговцев (Общевенгерский союз промышленников, Общевенгерское торговое объединение), участвующих в деятельности масонских лож и называют себя друзьями рабочих, но «именно они были теми, кто наиболее ловко протасил в венгерское рабочее движение мысль о том, что в Венгрии задачей рабочих является совместная с буржуазией борьба против аграрного, феодального господства, за капитализм. *Что в этом их задача и ни в чем другом.*»⁷⁰

Лидеры коммунистов-военнопленных поставили под сомнение готовность и способность тех руководителей социал-демократов, которые вместе с капиталистическими идеологами являются членами действующих на основе реформистских принципов благотворительных и просветительских организаций, к руководству революционной борьбой пролетариата. «Szociális Forradalom» писала о них: «С одной стороны — это армия чиновников, с другой, — «господа доктора», которые в масонских ложах едят черешни с одного блюда с крупными торговцами, фабрикантами, банкирами; что за дело этому обществу до пролетарской революции?»⁷¹

Цитированная и сходные с нею статьи призывали к самостоятельной политике, представляющей интересы пролетариата, к созданию пролетарской партии, к независимости руководителей, идеологов пролетариата буржуазии.

⁶⁹ Сегодня, когда в капиталистическом мире классовая борьба происходит в условиях резко отличных от тех, что были в 1918 году, эта позиция может показаться читателю левацкой, сектантской. Но в то время, в революционной ситуации, лидеры Венгерской коммунистической группы правильно чувствовали, что пролетариат ещё недостаточно подготовлен, и что в результате тормозящей, несоответствующей его интересам односторонней радикально-буржуазной, либеральной направленности СДПВ, от пролетариата ускользает роль гегемона.

⁷⁰ Nem vagyondó, lisztadó. (Не поимущественный, а мучной налог.) «Szociális Forradalom», 26 июня 1918 г.; Óvakodjunk a fegyvertársaktól. (Остерегайтесь соратников). Там же, 13 июня.

⁷¹ Az elvtelenek kongresszusa. (Конгресс беспринципных.) «Szociális Forradalom», апреля 1918 г.

В ходе 1918 года венгерские коммунисты в остро критических статьях в «Szociális Forradalom» и других газетах разоблачали маневры лидеров социал-демократии, посредством которых те стремились сдержать стихийную революционную борьбу рабочего класса. Одновременно они указывали, что в рабочих массах падает доверие к руководству социал-демократической партии, что они все чаще бастуют и демонстрируют без согласия на то партийных и профсоюзных лидеров. Коммунисты-военнопленные верили, что из этих рабочих в будущем сформируется ядро коммунистической партии, ее главная сила.⁷²

Не ускользнуло от внимания коммунистов-военнопленных и появление на родине левых, революционных деятелей. В лице левых социал-демократов: Эрвина Сабо, Енё Ландлера, Дюлы Алпари, Енё Гамбургера, а также молодых антимиитаристов, членов группы «Революционные социалисты» они видели передовых бойцов большевизма в Венгрии, которые позже станут участниками создания коммунистической партии.⁷³

Исходя из состояния рабочего движения на родине, руководители Венгерской группы РКП(б) считали необходимым создание в Венгрии единой, дисциплинированной революционной рабочей партии, подобной нелегальной большевистской партии, имевшейся в России перед февралем 1917 года.⁷⁴ Они поставили на повестку дня организацию партии профессиональных революционеров. Членами этой партии, -- писал Бела Кун, -- могут быть только такие сознательные пролетарии, которые делами, последовательной, бескомпромиссной классовой борьбой стремятся к освобождению рабочего класса как в национальных, так и в международных масштабах, пролетарии-интернационалисты, такие, для которых социализм не просто мечта, которые готовы с оружием в руках бороться против насилия буржуазного государства, за создание диктатуры пролетариата.⁷⁵

Представления венгерских коммунистов о новой, революционной партии, особенно о ее роли в пролетарской диктатуре, если исходить из понятий, сложившихся не только к настоящему времени, но даже уже и в двадцатых годах, были далеко не полными.

⁷² Leszámolás. (Расплата.) «Szociális Forradalom», 6 июля 1918 г.; A másik út. (Другой путь.) Там же, 10 июля; Ligeti (Károly): A kommunizmus. (Коммунизм.) «Forradalom», Омск, 21 апреля 1918 г.; e. l. (Ember Lajos): Miért nevezzük magunkat kommunistáknak? (Почему мы называем себя коммунистами?). «Világforradalom», 15 мая 1918 г.; Pártprogram. (Программа партии.) Там же.

⁷³ ЦПА ИМЛ, ф. 17. оп. 4, д. 97, л. 2–4; Szamuely Tibor: Bátrak helye a börtön. (Место смелых — тюрьма). «Szociális Forradalom», 25 сентября 1918 г.; Szamuely Tibor: A bolsevizmus elharcosai. (Передовые борцы коммунизма.) Там же, 28 сентября 1918 г.

⁷⁴ См. письмо Венгерской коммунистической группы от 4 апреля 1918 г. в сб.: «A magyar internacionalisták. . .» (Венгерские интернационалисты. . .) Т. I, стр. 137.

⁷⁵ Kun Béla: Válogatott írások. . . (Избранные сочинения.) Т. I, стр. 118–121.

Принципиальной основой организации будущей партии они считали известный и принятый ими устав РКП(б).⁷⁶ Впоследствии и уже в Венгрии, он послужил отправной точкой для разработки временного устава (он был опубликован в первом органе КПВ в газете «Vörös Újság (Красная Газета), для создания органов и организаций КПВ и начала их деятельности. Как известно, предполагалось, что Временный устав будет служить до принятия планируемым съездом КПВ окончательного устава. На деле он оставался в силе до 21 марта 1919 года. После провозглашения Советской республики и объединения КПВ с Социал-демократической партией Венгрии на передний план выступили невыясненные вопросы, связанные с ролью и значением партии: ее отношения с Советами, с другими массовыми организациями рабочего класса, прежде всего, с профсоюзами. В спорах о революционном значении организации в партию «в мышлении коммунистов мирно уживались теории Ленина и Эрвина Сабо», — писал в 1920-х годах Дьёрдь Лукач (относя это прежде всего к себе).⁷⁷ И действительно, кроме Лукача еще многие с позиций синдикализма считали, что партия, и прежде была и, тем более, при власти Советов является учреждением устаревшим. Дебаты в связи с организацией и ролью партии не всегда были мирными. Ведь коммунисты, среди которых прежде всего Бела Кун, Тибор Самуэли и Йожеф Рабинович представляли ленинское учение (несмотря на отсутствие во многих вопросах четкой позиции) спорили не только между собой. Они выступали как против доброжелательно настроенных деятелей, в вопросе об организации партии придерживавшихся традиционных в Венгрии социал-демократических -- профсоюзных принципов, а также против тех, кто открыто протестовал против диктатуры пролетариата и мысли о создании самостоятельной революционной партии.

По существу, вопрос о том, что и в какой форме знали венгерские коммунисты-военнопленные о роли партии в периоде диктатуры пролетариата еще подлежит изучению. Во всяком случае серия докладов, прочитанная Белой Куном в мае 1919 года в связи с пересмотром старой, принятой в 1903 г., программы партии, его речь о партийной программе на июньском съезде 1919 г., несмотря на отдельные неточные формулировки, ясно свидетельствуют о его убежденности в необходимости в период диктатуры пролетариата такой прочной, единой, интернационалистской пролетарской партии, такого авангарда пролетариата, который может руководить всей деятельностью Советов, профсоюзов, самой диктатуры пролетариата. «... *вопрос единства партии и партийной дисциплины, правильного построения самой организации партии* (независимость от профсоюзов, чистка партии и т. п.) — это

⁷⁶ См материалы конференции 4 ноября 1918 г. в сб. MMTVD. т. 5, стр. 350—351; Párttörténeti Közlemények, 1964, № 2, стр. 169—171.

⁷⁷ Lukács György: Történelem és osztályöntudat. (История и классовое сознание.) Magvető K., Budapest, 1971, стр. 62.; Он же.: Önkritika. (Самокритика.) «Proletár», Вена, 19 августа 1920 г.

теперь главнейшая проблема рабочего движения Венгрии», — заявил Кун в своем последнем докладе 22 мая 1919 года.⁷⁸ Суть докладов Б. Куна основывалось на большевистских принципах и практике, с которыми он познакомился в Советской России. Но не следует упускать из виду, что в 1918 году взгляды и опыт, связанные с ролью партии, особенно в период диктатуры пролетариата, сложившиеся в большевистской партии под руководством Ленина, для международного коммунистического движения подытожены еще не были. Для этого потребовалось изучение практики РКП(б) 1918—1920-х годов, выводы из нее, выкристаллизовавшейся на съездах и конференциях партии 1919—1921 годов. Для этого обобщения история Венгерской Советской республики и КПВ (как и начальная деятельность других молодых коммунистических партий) также дала чрезвычайно ценный материал. Первоочередную роль в принципиальном обобщении играли труды Ленина, написанные им в 1920 году, и резолюции I конгресса Коминтерна.

Из вышесказанного следует, что бытовавшие прежде взгляды, согласно которым *действительные недостатки*, имевшиеся в представлениях венгерских коммунистов о партии в 1918—1919 годах, оценивались, исходя из более поздних, более того, даже нынешних норм, и потому преувеличивались и выставлялись в качестве оплошности, надо ценить как неисторические.

Здесь необходимо указать и на то, что венгерские коммунисты были стойкими приверженцами ленинского плана объединения революционных групп и партий различных стран, плана создания III Коммунистического Интернационала.

Венгерские коммунисты были среди инициаторов создания Федерации иностранных групп при ЦК РКП(б) (председателем ее стал Бела Кун) и являлись активными участниками ее работы. Эта федерация послужила своего рода образцом для III Интернационала, объединившего коммунистов различных стран. Входившие в нее группы во всех важных документах торопились с созданием Коминтерна и играли значительную роль в его подготовке.⁷⁹

*

Подытоживая все вышесказанное, необходимо отметить, что венгерские коммунисты-военнопленные по основным вопросам раскрыли перед своими читателями и слушателями *идеи революционного марксизма и новое идейно-политическое учение большевиков*, ядро которого составляла *ленинская теория*. На содержание и форму их работ наложило отпечаток то обстоятель-

⁷⁸ Kún Béla: Válogatott írások... (Избранные сочинения.) Т. I, стр. 263—311; ММТВД. т. 6/В, стр. 13—21.

⁷⁹ См. слова Ленина относительно деятельности иностранных групп, сказанные на VIII съезде РКП(б): «... здесь замечается настоящая основа того, что сделано нами для «Интернационала». (В. И. Ленин. ПСС, т. 38, стр. 147.)

ство, что они писали для самых широких, теоретически совершенно неподготовленных масс, которым нужно было разъяснить основы социалистического учения об обществе и классовой борьбе и дать ответ на ряд сложнейших общественных вопросов и вопросов рабочего движения. Разумеется на содержание их работ повлияло и то, что венгерские революционеры, пользуясь словами Б. Куна «о единственном после смерти Маркса и Энгельса настоящим революционном марксизме, о большевизме»⁸⁰ впервые непосредственно и детально услышали в России, в движении коммунистов-военнопленных. За короткое время, что было в их распоряжении, к тому же в разгар гражданской войны у них не было возможности для более многостороннего, глубокого изучения теоретических вопросов. Источником их принципиальных и политических ошибок заблуждений, кроме пережитков социал-демократизма, явились и ошибочные взгляды, имевшиеся в большевистской партии, прежде всего бухаринский «левый коммунизм» и вообще «левизм», чрезмерное нетерпение. Им также не удалось избежать этой «детской болезни» коммунизма. «Многие положения большевистского учения мы усвоили лишь поверхностно. Они еще не вошли в нашу кровь и плоть, не стали компасом наших действий», — самокритично писал об этом позже Бела Кун.⁸¹

Неоценимая заслуга движения венгерских коммунистов-военнопленных — при всех его ошибках и заблуждениях — состоит в том, что, осознав всеобщее, международное значение ленинских идей, оно сделало первые шаги в деле усвоения ленинизма и перенесения его в венгерское рабочее движение.

Большую помощь Венгерской коммунистической группе оказали ЦК РКП(б) и лично В. И. Ленин. Эта помощь выразилась, прежде всего, в передаче революционных теорий и опыта, которые большевистская партия выработала за долгие годы борьбы, и в возможности участвовать в живой практике революции. Немаловажное значение имела и та организационная и материальная поддержка, которую большевистская партия и Советская власть предоставили венгерским коммунистам-военнопленным и интернационалистам для того, чтобы слово коммунистов дошло до сотен тысяч венгерских солдат, находившихся в плену, участвовавших в оккупации Украины, а также до трудящихся в самой Венгрии.

Значение всей этой деятельности отметил Ленин в отчетном докладе VIII съезда РКП(б) 18 марта 1919 года: «Велась пропаганда и агитация среди находящихся в России иностранцев, и был организован целый ряд иностранных групп. Целые десятки членов этих групп были целиком посвящены в основные планы и общие задачи политики в смысле руководящих линий. Сотни тысяч военнопленных из армий, которые империалисты строили исключительно в своих целях, *передвинувшись в Венгрию*, в Германию, в

⁸⁰ Kun Béla: *Válogatott írások*. . . (Избранные сочинения.) Т. II, стр. 224.

⁸¹ Там же.

Австрию создали то, что бацилы большевизма захватили эти страны целиком. И если там господствуют группы или партии с нами солидарные, то это благодаря той . . . работе иностранных групп в России, которая составляла одну из самых важных страниц в деятельности Российской коммунистической партии, как одной из ячеек Всемирной коммунистической партии».⁸² (Подчеркнуто мною. — Д. Милей.)

Говоря об этой важной странице интернационалистской деятельности партии В. И. Ленин подчеркнул роль в распространении большевизма не только лидеров коммунистических групп, но и сотен тысяч военнопленных. Эта его мысль не умаляла роли сознательных революционеров, профессиональных распространителей коммунистических теорий, но давала правильную оценку значения того факта, что через посредство вернувшихся на родину военнопленных широкие массы познакомились с идеями и опытом революции и возможностью применения их в своей стране. Не вызывает сомнения и то, что, говоря об «основных планах и общих задачах», а также о «руководящих линиях» Ленин подразумевал основные принципы большевизма.

*

Под действием вестей, приходивших в октябре 1918 года о революционных событиях в Венгрии, о чрезвычайном съезде 13 октября Социал-демократической партии Венгрии, о победе буржуазно-демократической революции, о союзе, заключенном лидерами социал-демократов с оппозиционными буржуазными партиями, а затем — о создании коалиционного правительства, у коммунистов — бывших военнопленных созрело убеждение, что для дальнейшего развития венгерской революции, для того, чтобы она не остановилась на буржуазно-демократическом этапе, необходимо немедленное создание коммунистической партии.⁸³

По инициативе Венгерской коммунистической группы (одобренной остальными иностранными группами и их Федерацией) коммунисты-военнопленные с территории тогдашней Венгрии 24 октября и ноября провели конференции, на которых обсудили положение в Венгрии и свои задачи.

Конференция 24 октября разработала и выпустила принципиальную декларацию, программу действий под названием «Воззвание к трупящемуся народу Венгрии!» Под этим воззванием стояла подпись «Союз коммунистов Венгрии», чем также был подчеркнут разрыв с Социал-демократической пар-

⁸² В. И. Ленин. ПСС, т. 38, стр. 148.

⁸³ Független Magyarország. (Независимая Венгрия.) «Szociális Forradalom», 16 октября 1918 г.; Az árulás okmány. (Документ предательства.) Там же, 23 октября; A bolsevikiek ítélete. (Приговор большевиков.) Там же, 23 и 30 октября; Az elárulás kongresszusa. (Съезд преданных идей.) Там же, 26 октября; «Венгерская Керенщина». «Правда», 31 октября и 1 ноября 1918 г.

тией. Воззвание противопоставляло политике буржуазно-демократических реформ самостоятельную политику пролетариата. Сущность последней заключалась в том, чтобы, используя отечественный и международный революционный подъем и революционную ситуацию, направить все усилия на осуществление *пролетарской революции*, на создание *советской республики* рабочих, солдат и беднейшего крестьянства, а затем и *международной федерации советских республик*, опираясь в этой борьбе на союз трудящихся классов, на деятельность масс и проводя ее под руководством рабочего класса и его революционной партии.⁸⁴

На конференции, состоявшейся 4 ноября 1918 года, были приняты организационные решения. По предложению Б. Куна конференция объявила о создании Коммунистической партии Венгрии, являющейся органической частью международного коммунистического движения. Был избран временный Центральный Комитет, в состав которого, учитывая многонациональность тогдашней Венгрии, вошли не только венгры, но и представители словаков, румын и югославы. Было решено, что его полномочия действительны до тех пор, пока не представится возможность на совместном совещании с представителями революционного рабочего движения на родине провозгласить создание партии и избрать ее Центральный Комитет.⁸⁵ Так что московская конференция фактически лишь декларировала о создании партии. Однако значение ее принципиальное, и практическое отношения было весьма велико: *она осознала исторически назревшую необходимость и возможность создания КПВ и мобилизовала лучшие силы коммунистов-военнопленных на претворение этой задачи в жизнь, на возвращение на родину и фактическую организацию там партии.*

Венгерские коммунисты, в середине ноября вернувшиеся из советской России на родину, под руководством Бела Куна с исключительной энергией приступили к немедленному созданию новой революционной рабочей партии на основе максимально возможного в то время и при той ситуации сплочения левых сил венгерского рабочего движения и сохранения цельности профсоюзов.

24 ноября 1918 года в Будапеште состоялось заседание представителей революционных направлений рабочего движения: *коммунистов-бывших военнопленных, приверженцев ленинских идей*; так называемой *старой оппозиции, и рабочих уполномоченных придерживавшихся левых социал-демократических взглядов; революционных социалистов, воспитанных на антимилитаристских, синдикалистских взглядах.* На этом заседании было объявлено о создании новой, самостоятельной пролетарской партии, независимой от Социал-демократической партии — *Коммунистической партии Венгрии.* Был

⁸⁴ «Párttörténeti Közlemények», 1964, № 2, стр. 164—169.

⁸⁵ Там же, стр. 169—171.

избран Центральный Комитет, в который, из-за происшедших тем временем территориальных изменений, вошли только венгры.⁸⁶

После учредительного собрания работа по организации партии и революционная борьба развернулась с огромным размахом. Началось формирование единого коммунистического идейно-политического облика революционных течений, объединившихся в КПВ. Принципиальной основой этого процесса были большевистские, ленинские идеи, принесенные в Венгрию Венгерской коммунистической группой РКП(б), возглавляемой Б. Куном. *Генеральная линия КПВ совпала с курсом все шире развертывавшегося международного коммунистического движения и находящегося в стадии формирования Коммунистического Интернационала*, с курсом, выработке которого в этот период определяющим образом влияла теоретическая, политическая деятельность В. И. Ленина. Все это чрезвычайно ускорило сплочение венгерских революционных социалистических сил. Быстрый успех переговоров о создании КПВ объяснялся тем, что вследствие революционного подъема и массовой борьбы пролетариата в 1917—1918 годах в Венгрии левые социалистические течения — по сути одновременно с венгерской группой РКП(б) в Советской России — пришли к сходным с этой Группой взглядам относительно направления и пути дальнейшего развития венгерского общества и роли пролетариата в этом процессе. Благодаря этому призывы Б. Куна и его соратников нашли благодарную почву, левые представители социалистических течений быстро поняли, что для дальнейшего общественного развития необходимо немедленное создание новой революционной рабочей партии. Буквально в считанные дни КПВ сумела встать во главе венгерского рабочего класса, для того чтобы подготовить его к «закономерно надвигавшейся, более того, уже начавшейся пролетарской революции».⁸⁷ К основателям партии быстро — за четыре месяца, предшествовавшие 21 марта 1919 года, и за 133 дня Советской республики — примкнули и другие честные, революционные представители левых социалистов. За короткое время конца 1918 — начала 1919 года десятки и сотни тысяч городских и сельских пролетариев вняли лозунгам коммунистов и стали следовать им, ибо эти лозунги выражали действительные интересы трудового народа страны.

С созданием КПВ в истории венгерского рабочего движения и всего венгерского народа началась новая эпоха. Ее предшественница, Социал-демократическая партия Венгрии, была первым в Венгрии организатором рабочего класса, под её руководством он стал значительным политическим фактором, она была первым распространителем социалистических идей, но вследствие победы в ее рядах реформизма и оппортунизма оказалась

⁸⁶ Подробнее об этом вопросе см.: Milei György: A Kommunizták Magyarországi Pártjának megalakításáról. Munkásmozgalomtörténeti tanulmányok. Kossuth Könyvkiadó, 1972, стр. 180—190.

⁸⁷ «Oszttályharcot!» (Классовой борьбы!). «Vörös Újság», 7 декабря 1918 г.

не в состоянии претворить эти идеи в жизнь. Вышедшие из ее рядов истинные революционеры, перейдя в новую организацию, в коммунистическую партию, двинулись на борьбу за свержение политической и экономической власти эксплуататорских классов, за создание социалистического общества.

*

Защитники буржуазного строя начиная с 1918, вновь и вновь повторяли, ссылаясь при этом прежде всего на посредническую роль венгерских коммунистов-бывших военнопленных, что большевизм, ленинское учение было в Венгрии чужеродной, «импортированной» идейной системой, отражавшей исключительно только специфические русские условия; что ленинское учение не имеет почвы в венгерском обществе, а провозглашающая его КПВ — не имеет корней в венгерском рабочем движении. Эти утверждения врагов прогрессивных идей, прежде всего коммунизма, ленинизма, (которые время от времени всплывают во многих странах) были разоблачены венгерскими коммунистами еще в 1918 году. Коммунисты напомнили о том, что еще не так давно находящиеся у власти господа и о социал-демократах говорили, как о «безродных бродягах», перебравшихся в Венгрию из-за границы подмастерьях, под стрекателях, а об их деятельности — как о явлении, не имеющем в Венгрии никакой почвы и принесенном из-за рубежа.⁸⁸

Коммунисты не отрицали, что КПВ возникла не только благодаря отечественному общественному развитию, что она — порождение бурного развития борьбы международного пролетариата и ограниченная часть международного коммунистического движения. Однако основатели партии, ее бойцы происходили из венгерского рабочего движения, выросли из него, и были революционными представителями именно венгерского пролетариата. Они не старались выдавать ленинское учение, являющееся дальнейшим развитием революционного марксизма, за продукт венгерского движения. Венгерские коммунисты сами говорили, что учение Ленина поднялось до уровня теории, разумеется, прежде всего, на основе русского опыта, но объясняли, что оно вскрыло и заключает в себе важнейшие законы развития всего тогдашнего капиталистического общества, синтетизирует важнейший опыт рабочего движения других стран отражает основные закономерности социалистических революций, выдвинутые историей на повестку дня.

Венгерские коммунисты-военнопленные следовали примеру тех венгерских патриотов, которые в ходе столетий не раз приносили на родину преобразующие идеи международного прогресса. Осознание Б. Куном и его соратниками того обстоятельства, что ленинское учение и опыт Октября дают ответ на самые жгучие вопросы венгерского общества XX века, служат об-

⁸⁸ Hírek. (Новости.) «Vörös Újság», 14 декабря 1918 г.

разцом для их разрешения — осознание этого явилось важнейшим теоретическим и политическим актом, открытием венгерских прогрессивных сил начала нашего века, открытием, действие которого продолжается и в наше время.

*

Из всего сказанного ясно, что в конце 1918 — начале 1919 года революционное венгерское рабочее движение в области теории не было оставлено на произвол судьбы. Большевистские идеи, принесенные коммунистами-военнопленными и усвоенные отечественными левыми силами, в период с ноября 1918 до 21 марта 1919 года и затем во время Советской республики были обогащены и развиты дальше. Вышедшие в то время работа Ленина и других авторов, обобщившие опыт большевистской партии и советской власти в России, а также международного рабочего движения («Путь борьбы», «Государство и революция», «Очередные задачи советской власти», «О буржуазной и пролетарской демократии», «Привет венгерским рабочим», «Пролетарская революция и ренегат Каутский» (отдельные главы), «Программа Российской коммунистической партии (большевиков)», принципиальная установка Коминтерна разработанная Лениным: «Буржуазная демократия и пролетарская диктатура» и множество других уже само по себе свидетельствует о том, что руководители КПВ и Венгерской Советской республики и дальше продолжали получать интернационалистскую идейно-политическую помощь. Благодаря этой помощи в рядах КПВ, а затем в Социалистической партии Венгрии, образовавшейся после объединения КПВ и СДПВ, сложилась та руководящая гвардия венгерского революционного рабочего движения, члены которой посредством доступных для них трудов Ленина, других добольшевистских документов, а также работ Б. Куна именно *тогда начали овладевать* «марксизмом, в коммунистическом понятии». Их знания, в большей или меньшей мере уже содержавшие ленинские идеи, служили основой для революционных действий венгерского пролетариата, для определения главного направления борьбы. Создание КПВ, ее успешная борьба за победу социалистической революции, деятельность Венгерской Коммуны свидетельствует о том, что с конца ноября 1918 до 1 августа 1919 года, т. е. за период исторически чрезвычайно короткий, венгерские революционеры приложили действительно большие усилия для широкого распространения и применения ленинских идей у себя на родине.

Дёрдь Лукач в 1920 году говорил о времени после создания КПВ, что *«первые месяцы были заполнены работой по широкой агитации, крупномасштабной пропаганде коммунистического учения.* (Даже самый строгий критик должен будет признать, что в этой области было достигнуто очень многое».⁸⁹

⁸⁹ Lukács György: Önkritika. (Самокритика.) «Proletár», Вена, 19. авг. 1920 г. См. Замеч. № 77. стр. 61. Подчеркнуто мною — Д. Милей.

Чтобы картина стала еще полнее, укажем на то обстоятельство, что после 21 марта 1919 года объединённая партия и государственные органы Советской республики вели широкую пропаганду коммунистического учения среди самых широких масс, впервые в нашей стране свободно, легально используя для этой цели печать и средства образования. Правда, эта деятельность была лишь кратковременной и в частности потому не могла оказать достаточно глубокого воздействия, но все же, как показала история, не прошла бесследно.

Работа 1918—1919 годов была, разумеется, только начальным этапом в деле усвоения ленинской теории и практики большевиков. Она и не могла быть ничем иным по причине объективного фактора, столь часто упускаемого из виду: слишком малого времени, в течение которого она велась. Неотложные задачи, нагромождавшиеся одна на другую, диктуемый историей темп не оставляли времени для углубленных занятий теорией. Поэтому наряду с правильным пониманием ленинской теории, характерным для этого периода в целом, мы не раз встречаемся с упрощенными формулировками, с бухаринскими взглядами, каутскианством, люксембургством, т. е. со взглядами, ошибочность которых была позже подтверждена историей.

Однако принцип историзма отвергает то распространенное в первой половине 50-х годов отношение к коммунистам, революционерам 1918—1919 годов, при котором, упуская из виду уровень их теоретической подготовки, достигнутые ими результаты, успехи, всю оценку их деятельности сводили исключительно или прежде всего к перечислению допущенных ими ошибок и заблуждений.

Этот период в истории венгерского народа и рабочего движения имеет выдающееся значение не в последнюю очередь именно потому, что как раз тогда наиболее дальновидные борцы за дело пролетариата *пошли* по пути изучения и применения на практике идей ленинизма; потому что основанная ими КПВ стала партией борьбы за претворение в жизнь идей социализма; потому, что венгерский пролетариат, ведомый коммунистами, выполнил свое историческое назначение: на короткое время в 1919 году, а после 1944—1945 годов — окончательно.

Усвоение марксизма—ленинизма, творческое применение его с учетом специфических условий Венгрии требовало долгих десятилетий работы, боевого опыта и его обобщения. После 1919 года все отряды венгерского коммунистического движения — ядро, находившихся в Венгрии нелегальных организаций КПВ, ее эмигрантские группы в Москве, Вене, Берлине и других городах и их руководители — в своей теоретической и практической работе всегда, как от отправной точки, исходили из положительного и отрицательного опыта отечественного применения ленинского учения, проведенного венгерскими коммунистами 1918—1919 годов. Анализ этого опыта, проведенный Лениным в 1919—1922 годах, а также работа по его критическому пере-

смотрю руководящими органами и руководителями венгерских коммунистов подняли уроки периода основания партии и Венгерской Коммуны на принципиальную высоту, включили их в идейный арсенал венгерского пролетариата, который использовал их в своей активной деятельности.

Первый секретарь ВСРП Янош Кадар, в речи, посвященной пятидесятилетию основания КПВ, подытожил полувековой опыт партии и в рамках его — результаты марксистских исторических исследований, в следующих словах указав на тесную связь между Октябрьской революцией и созданием в Венгрии революционной ленинской партии: «В этот великий переломный момент мировой истории началась новая глава и в истории венгерского рабочего движения. Первопроходцы и в нашей стране развернули знамя коммунизма, был создан и начал свой исторический путь революционный марксистско — ленинский авангард венгерского рабочего класса — Коммунистическая партия Венгрии. . . Так осенью 1918 года в соответствующий исторический момент, следуя идеям Ленина, примеру большевистской партии, лучшие силы венгерского рабочего движения на почве венгерской действительности создали коммунистическую партию венгерского рабочего класса, боевой отряд международного коммунистического движения».⁹⁰

Des débuts de la propagation en Hongrie des idées léniniennes

GY. MILEI

Résumé

Au cours des deux dernières décennies, la science historique marxiste a mis à jour que la théorie léninienne a commencé de gagner du terrain dans le mouvement ouvrier hongrois en 1917 - 1918.

En premier lieu, l'auteur examine en détail l'activité du groupe communiste hongrois du Parti Communiste (bolchévique) de Russie, et de son chef, Béla Kun, tendant à l'assimilation de la théorie léninienne, à son application en Hongrie. Il montre que dans l'efficacité de cette activité un grand rôle fut joué par le Comité Central du PC/b/R, l'aide multilatérale de Lénine, ainsi que par les efforts des prisonniers de guerre révolutionnaires hongrois qui avaient rapidement reconnu la signification internationale de la Révolution d'Octobre et de la théorie bolchévique, ayant été élevés dans le mouvement socialdémocrate de Hongrie. Il énumère les œuvres de Lénine, les documents du PC/b/R et de l'État soviétique qui avaient été les sources principales des écrits et documents des communistes hongrois, naissant fin 1917, au cours de 1918, témoignant d'avoir dépassé la socialdémocratie, assimilé et appliqué les principes de base du bolchévisme. Il prouve que l'arsenal idéologique de Groupe Communiste Hongrois a été constitué par les enseignements de Lénine sur la situation historique mondiale au début de notre siècle (sur l'impérialisme, l'époque des révolutions prolétariennes, l'actualité et la possibilité d'un début efficace de la révolution socialiste dans des pays relativement moins développés industriellement), par les déductions théoriques qu'il en a tirées au sujet de la classe ouvrière et de son parti révolutionnaire et de leur rôle dans les processus révolutionnaire à l'ordre du jour, enseignements, sur les alliés, la dictature du prolétariat, les soviets, la socialdémocratie, le rôle de l'internationalisme prolétarien, etc. C'est ce qui a ouvert une nouvelle perspective

⁹⁰ Янош Кадар. (Избранные статьи и речи.) Изд. Политической литературы, Москва, 1970.

devant le prolétariat hongrois et a accéléré la naissance du Parti Communiste de Hongrie, qui eut lieu déjà en novembre 1918.

Tout en montrant les avances, l'étude analyse aussi les erreurs idéologiques — avant tout celles qui concernaient la solution des tâches révolutionnaires — apparaissant dans les conceptions des communistes hongrois, leurs causes et leurs sources. Il souligne cependant d'y rendre compte des débuts introduisant le processus complexe de plusieurs décennies de la propagation et de l'application en Hongrie de la théorie marxiste—léniniste, dont la signification ne peut pas être qualifiée uniquement par l'énumération des erreurs idéologiques et politiques. Les vraies caractéristiques de l'époque sont les principes et expériences bolchéviques, léniniens, appropriés en un temps extrêmement court, ayant provoqué un tournant historique dans le mouvement ouvrier hongrois.

Le sort de l'héritage de Saint-Simon:
la manifestation de l'école saint-simonienne
sous la direction d'Enfantin et Bazard,
l'engagement de Comte pour élaborer
le système scientifique du positivisme et de
la sociologie.*

1825—1826

par

L. ZSIGMOND

Certains appelaient Saint-Simon le Jean-Baptiste de la sociologie moderne.¹ D'autres — comme les nouveaux disciples qui se rassemblaient autour de lui entre 1823 et 1825 — le comparaient à Jésus, au fondateur d'une religion notamment appelant l'attention sur la lettre de l'apôtre Paul adressée aux éphésiens disant que la condition de la plénitude soit l'amour surpassant toute connaissance.²

Il est survenu à Saint-Simon la même chose qu'aux fondateurs de religion en général, et on peut également appliquer à son cas ce qui est écrit dans l'Évangile de Mathieu sur l'accomplissement de la 19^e strophe du 22^e psaume, après la mort de Jésus: « Ils partagent entre eux mes habits et tirent au sort mon vêtement. »³

Saint-Simon est mort le 19 mai 1825, et ce furent dr. Bailly et Léon Halévy qui prononcèrent les éloges funèbres au nom de ses fidèles, sur sa tombe, au cimetière Père-Lachaise.⁴ Après la mort du maître, les saint-simoniens se considérèrent, conformément à sa dernière œuvre, « *Le Nouveau Christianisme* », comme gardiens de la doctrine. Toutefois, après la mort de Saint-Simon la question à l'ordre du jour était de savoir, qui sera le continuateur de la mission. C'était Olinde Rodrigues qui s'est présenté comme successeur prédestiné et a confié à ce titre la mission à Enfantin et Bazard à la fin de décembre 1829. « Je commencerai par rappeler — dit Rodrigues — que,

* L'étude est un chapitre du livre de l'auteur intitulé: *Claude-Henri de SAINT-SIMON. A XIX. század politikai gondolkodása történetéből*. De l'histoire des idées politiques au XIX^e siècle. (Akadémiai Kiadó. Budapest 1977.)

¹ *Claude-Henri de Saint-Simon*. La physiologie sociale. Oeuvres choisies, introduction et notes de G. GURVITCH. Paris 1965. 7.

² *La Bible*. Épître aux Éphésiens. 3, 19.

³ *Ibid.*: Matthieu. 27, 35— Les Psaumes. 22, 19.

⁴ SAINT-SIMON, Cl.-H. de: *Œuvres*. I—VI. Paris 1966. (Pour la suite: *Œuvres*, avec la désignation du tome respectivement des tomes.) — *Œuvres*. III/VII. 12—13.

dans le petit nombre de ceux qui entouraient Saint-Simon à son lit de mort, le seul qui n'eût pas abandonné la mémoire du maître, le seul qui ait poursuivi ses travaux, le seul enfin qui aujourd'hui professe et propage la doctrine en son nom, *c'est moi*. Les autres ont fui, ont renié le maître. C'est donc par moi qu'a été conservée une sorte de filiation entre Saint-Simon mort et les disciples que j'ai pu attacher à sa doctrine. C'est en moi que la tradition était vivante; et cette circonstance, jointe à la confiance, au dévouement sans bornes dont je me sentais pénétré pour la parole de Saint-Simon, me fit naturellement reconnaître par ceux que je ralliai à moi, comme l'héritier et le continuateur du maître; je m'acquittai de cette haute mission avec toute l'ardeur, toute la foi possible. Huit jours après la mort du maître, j'avais organisé le *Producteur*.

Saint-Simon, avant de mourir, m'avait dit: « Notre dernier ouvrage (*le Nouveau Christianisme*) sera le dernier compris. On croit généralement que les hommes ne sont pas susceptibles de se passionner dans la direction religieuse, mais c'est une profonde erreur. Le système catholique était en contradiction avec le système des sciences et de l'industrie modernes, par là, sa chute était inévitable. Elle a lieu, et cette chute est le signal d'une nouvelle croyance qui va remplir de son enthousiasme le vide que la critique a laissé dans les âmes; d'une croyance qui tirera sa force de tout ce qui manque, comme de tout ce qui appartient à l'ancienne. » Cette parole du maître n'est jamais sortie de ma mémoire, et je n'ai pas cessé de la rappeler à mes coopérateurs en leur répétant ce que m'a encore dit Saint-Simon: « *Toute la doctrine est là. . .* » Depuis un an, de grands progrès ont été obtenus, et ces progrès ont été préparés par d'autres que par moi. Depuis cette époque, la direction de l'école, l'initiative dans la production et l'élaboration des idées et dans les travaux mêmes de propagation, ont passé de mes mains dans celles d'Enfantin et de Bazard; en un mot, il est de fait aujourd'hui que, sous le rapport de la conduite de l'école, *ma mission est accomplie*. J'ai pensé qu'à moi, avant tout autre, il appartenait de le reconnaître, et c'est pour vous l'annoncer solennellement que cette réunion a été convoquée. Dès ce jour, je dépose la direction de l'école de Saint-Simon entre les mains d'Enfantin et de Bazard, et, je le déclare du plus profond de mon âme, j'attends de cette nouvelle organisation de l'école les plus importants résultats. »⁵

Nous rencontrons la forme typique de la transmission du charisme et de la désignation du successeur, « quand il n'est plus question d'une libre "élection" du successeur, mais . . . seulement de "discerner" si le candidat à la succession *ait* du charisme. »⁶ Et s'il n'en possédait pas encore, le charisme peut être transmis — à l'intérieur du groupe de fidèles — uni par l'esprit de

⁵ *Œuvres*. IV/VIII., I—III.

⁶ WEBER, M.: *Allam, politika, tudomány*. (État, politique, science.) Budapest 1970. 172.

disciple et le loyalisme de l'entourage, comme une aristocratie charismatique «⁷ — sur n'importe quelle personne, choisie par le porteur du charisme et approuvée par les fidèles. Il n'y qu'une seule restriction dans l'élection: c'est qu'il faut reconnaître dans le candidat la présence du charisme et ceux à qui l'on fait appel pour approuver, veulent justement démontrer par leur choix qu'ils sont capables de se transcender dans la distinction du charisme.⁸ En ce qui concerne le charisme, il ne peut donc pas être question d'une véritable élection, encore moins d'une élection majoritaire, « parce qu'une minorité si petite qu'elle soit, peut reconnaître le vrai charisme, comme une grande majorité peut également se tromper. Il n'y a qu'un seul homme qui puisse être le véritable; donc les électeurs polémiqueant trichent. Toutes les règles de l'élection d'un pape — écrit Weber dans son analyse qui nous porte à la réflexion — ont pour fonction d'assurer l'unanimité. Si on élit deux personnes comme roi, c'est exactement le même problème pour le schisme ecclésiastique: le discernement de la personne vraiment prédestinée s'efface, et en principe l'embarras ne peut être dissipé que si le porteur du charisme tient ferme — par des moyens physiques ou magiques — dans le jugement divin de la lutte personnelle. »⁹ C'est ce qui s'est passé dans le cas du saint-simonisme, et c'est ici où résidait la plus profonde raison des différends qui se sont bientôt manifestés entre Enfantin et Bazard, et qui ont amené au fait qu'après leur rupture et puis avec la suppression de la tutelle de Rodrigues, Enfantin soit devenu le pape infaillible du mouvement saint-simoniste qui prenait un aspect ecclésiastique et hiérarchique.¹⁰

Les saint-simonistes pensaient que par leur organisation un nouveau pouvoir spirituel se créait, et qu'il ne fallait que peu de temps pour que le pouvoir laïque, c'est-à-dire l'état se rende compte de l'urgence de son utilisation. Dans la mesure où plus diminuaient les espoirs — et cela avait déjà débuté durant la vie de Saint-Simon — de voir la classe appelée à créer la société industrielle être capable et prête en elle-même et d'elle-même à entreprendre son rôle historique, plus s'est renforcé l'affirmation de la nécessité de la dictature. Pendant la période de transition vers la société industrielle, le pouvoir spirituel doit se charger, — comme le seul et unique facteur — de la rééducation théorique, idéologique, moral et aussi économique et politique; et pour l'accomplissement efficace et sans réserve de cette tâche, la dictature du pouvoir temporel devient nécessaire. De là découle la mentalité typique du saint-simonisme que l'on pourrait caractériser ainsi: en attendant le dictateur, Enfantin a proclamé dans les années trente *l'apostolat royal*, c'est-à-dire l'apostolat au service de tous les souverains et des hommes politiques qui

⁷ Ibid.: 167.

⁸ Ibid.: 159—160.

⁹ Ibid.: 176.

¹⁰ CHARLÉTY, S.: *Histoire du saint-simonisme*. (1825—1864.) Paris 1931. 57—136.

soient prêts à revendiquer la nouvelle doctrine et établir sur la base de celle-ci la paix définitive dans la société et dans l'humanité. « Je serais volontiers commis voyageur de la maison Thiers, Palmerston, Metternich et compagnie, ou même de la maison Louis Philippe. » — dit Infantin.¹¹ Il n'a pas oublié de mentionner l'Autriche dont il glorifia le rôle dans la lettre qu'il écrivit à Heine, fidèle du saint-simonisme, après que celui-ci lui ait dédié la première édition de son œuvre sur l'Allemagne. « Voyez — écrivait Infantin — comme les chrétiens ont fait peu de chose en Europe, tant qu'ils n'ont pas trouvé un Constantin. Voyez comme Luther aurait avorté, s'il n'avait pas eu pour lui promptement les têtes couronnées, voyez même Voltaire sans Frédéric et Cathérine. »¹² Les saint-simonistes croyaient avoir trouvé le nouveau Constantin dans la personne de Napoléon III qui promettait un « socialisme impérial »; de là non seulement leur intégration dans le système du Second Empire, mais aussi leur rôle important qu'ils jouèrent dans celui-ci.¹³ Le culte de Napoléon III, comme souverain social, survivait parmi les saint-simonistes même pendant la période du Troisième Empire. Ils considéraient la Commune de Paris comme un châtiment parce que les milieux dirigeants n'avaient ni compris le sens véritable de la révolution de 1830, ni de celle de 1848, et ainsi le problème social est devenu un danger social.¹⁴ L'importance du danger est accentuée par le fait — écrivait Laurent, une des personnalités dirigeantes les plus anciennes des saint-simonistes — que la Constitution du 25 février 1875, servant de base à la Troisième République, ne garantissait pas définitivement l'ordre social de la France.¹⁵ En faisant allusion à De Maistre, publiciste qui avait beaucoup influencé l'esprit de la période de la Restauration, et en citant une de ses constatations faite encore en 1796 pendant la période du Directoire, Laurent écrivait les suivants: « Trois quarts de siècle se sont écoulés depuis, pendant lesquels se sont accomplis douze révolutions ou coups d'État: 1° le 18 fructidor; 2° le 18 brumaire; 3° le renversement de la République et l'établissement de l'Empire; 4° la chute de Napoléon et le retour des Bourbons en 1814; 5° le retour de Napoléon et l'expulsion des Bourbons, en mars 1815; 6° la seconde abdication de Napoléon et le second retour des Bourbons, en juin et juillet 1815; 7° le renversement et l'exil de Charles X, en 1830; 8° la chute et l'exil de Louis-Philippe, en 1848; 9° le coup d'État du 2 décembre 1851; 10° le rétablissement de l'Empire, en 1852; 11° la chute de Napoléon III, en 1870 et le gouvernement de la Défense nationale; 12° la République sous MM. Thiers et Mac Mahon, de 1871 à 1875. »¹⁶

¹¹ Ibid.: 201.

¹² Ibid.: 203.

¹³ Ibid.: 236—275.

¹⁴ Œuvres. IV/VIII., VI—XXXII. — Œuvres. IV/IX., VII—XXXVII. — Voir: L. ZSIGMOND: *La place de la Commune de Paris dans l'histoire des idées politiques françaises*. Studia Historica Academiae Scientiarum Hungaricae. 111. Budapest 1975.

¹⁵ Œuvres. IV/IX. XIX.

¹⁶ Œuvres. IV/VIII. XV—XVI.

La conclusion à tirer: le pouvoir temporel, même sous la forme de la dictature, ne suffit pas pour assurer l'ordre. Il est indispensable que le règne du pouvoir temporel sur les corps soit complété par le règne du pouvoir spirituel sur les âmes. Pour assurer le règne sur les âmes il faut s'en remettre au pouvoir spirituel en ce qui concerne l'enseignement et l'éducation de toutes les couches de la population, et faire cela dans l'esprit du nouveau christianisme. Le but final de l'enseignement et de l'éducation, la morale sociale, serait plutôt le produit des sentiments que celui de la raison. La création de la base affective est la tâche de l'art, c'est pour cela que les artistes doivent mettre leurs facultés au service du nouveau christianisme par la représentation d'un avenir heureux.¹⁷

C'est le rôle de l'art et des artistes qui est au centre de l'étude d'Olinde Rodrigues, qu'il avait écrite encore durant la vie de Saint-Simon, et dont le titre est: « *L'artiste, le savant et l'industriel* ». ¹⁸ L'étude de Rodrigues — pareillement à certains écrits de Thierry et de Comte — était enregistrée des écrits de Saint-Simon dans la collection en tant que développement des pensées du maître. ¹⁹ Cette démarche semble être justifiée parce que l'étude de Rodrigues indiquait comment a passé le système d'idées de Saint-Simon de la phase physico-politique d'abord à la phase sociologique puis esthétique. On peut remarquer ce processus déjà dans les écrits publiés en 1825, et cela n'était pas dû seulement aux nouveaux collaborateurs, notamment à Léon Halévy, orientés fortement vers la littérature. ²⁰ C'était un signe du tournant que les artistes, en tant qu'avant-garde, aient pris la tête dans le combat pour la création d'une nouvelle société. ²¹ On déclarait le devoir des artistes de pressentir, découvrir, faire prévoir comme des prophètes, l'avenir, la justification duquel devenant le devoir des savants, et la réalisation celui de la classe industrielle. L'avenir n'est autre que « *le pouvoir de l'homme sur le monde extérieur. . .* », ²² et par la suite le bien et le bonheur de la majorité de l'humanité. L'art a toujours été au service de différentes causes, maintenant son rôle est déterminé par le culte de la religion de l'Humanité. ²³ La primauté de l'art ne doit pas signifier la dévalorisation de la science et de la pratique, parce que l'art glorifie et idéalise ce qui est devenu, par la science de l'homme, une réalité sociale et en même temps un besoin social. Avec la science de l'homme, la connaissance de la réalité sociale — sur le plan théorique — est terminée. L'erreur de Comte était — selon les saint-simonistes — d'avoir ignoré ou de ne pas avoir voulu

¹⁷ CHARLÉTY: 97.

¹⁸ *Œuvres*. V/X. 201—258.

¹⁹ *Œuvres*. I/I. III.

²⁰ THIBERT, M.: *Le rôle social de l'art d'après Saint-Simon*. Paris 1925. Revue d'histoire et sociale Paris 1925 Volume XIII. 7.

²¹ *Œuvres*. V/X. 210.

²² *Ibid.*: 216—217.

²³ *Ibid.*: 228—229.

s'apercevoir, qu'on peut et qu'il faut passer de la science de l'Humanité à la religion de l'Humanité. Les événements — dit une appréciation saint-simoniste écrite bien après la mort de Comte — ont donné raison au maître qui avait voulu dans l'intérêt de la cause commune « remplir la lacune qu'il avait signalée dans le travail de son élève, tout en déclarant le travail *le meilleur écrit* qui eût jamais été publié sur la politique générale. Le maître s'empressa donc d'ajouter à la partie scientifique de sa doctrine, si nettement exposée, la *partie sentimentale et religieuse* qui avait été omise, et à la veille de sa mort, il publia le *Nouveau Christianisme*. Auguste Comte put en être contrarié, mais cette publication ne l'empêcha pas néanmoins d'apporter son puissant concours à la rédaction du *Producteur* pendant les premiers mois de la publication de ce journal (1825), dirigé par Cerelet, avec l'assistance de Rodrigues, d'Enfantin et de Bazard; et quand il se sépara hautement de l'école saint-simonienne, son livre sur la politique positive n'en conserva pas moins toute son autorité, toute sa valeur, dans le monde saint-simonien. »²⁴

*

La référence à la *Politique positive*²⁵ de Comte, publiée au cours des années 1851—1854, ne manquait pas d'intention, tout comme la référence au *Producteur*. L'ironie du sort ou plutôt la logique interne des choses ont fait que dans la deuxième période de son activité Comte ait proclamé par son œuvre, *Politique positive*, la religion de l'Humanité. En effet, Comte n'a pas condamné Saint-Simon et les saint-simonistes parce qu'ils avaient créé une nouvelle religion, mais parce que, d'après lui, celle-ci ne reposait pas sur un fondement théorique et scientifique suffisamment élaboré. Saint-Simon et Comte étaient d'accord pour dire que toutes doctrines basées sur la science devaient atteindre la phase dite dogmatique. La différence entre eux était seulement que, d'après Comte, les conditions de cette phase au début des années vingt n'étaient requises ni dans son propre système de pensées, ni dans celui de Saint-Simon. Il ne considérait pas comme son dernier mot son œuvre publiée en 1822 et en 1824 — bien qu'il l'estimât comme fondamentale. Le fait est connu qu'il a modifié le titre de 1824, plus prétentieux, en un titre moins exigeant: *Plan de travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*.²⁶ Il mûrissait en lui la volonté d'élaborer le système vraiment scientifique du positivisme et de ne se permettre qu'après d'introduire le mot

²⁴ Œuvres. IV/IX. VIII—IX.

²⁵ COMTE, A.: *Système de politique positive ou Traité de sociologie instituant la religion de l'HUMANITÉ*. I—IV. Paris 1895. (Pour la suite: COMTE: *Politique positive*.) — Le quatrième tome de la *Politique positive* contient un choix des écrits de jeunesse sous le titre: *Appendice général du Système de politique positive*. (Pour la suite: COMTE: *Appendice*.)

²⁶ GOUHIER, H.: *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*. I—III. Paris 1933—1944. — (Pour la suite: GOUNIER: *Formation du positivisme*.) — Ibid.: III. 336—337. — COMTE: *Appendice*. 46—137.

système dans le titre. Dans sa lettre écrite le 5 août 1824 à d'Eichthal, sympathisant des saint-simonistes, Comte a signalé non sans aucune allusion, pourquoi il avait donné comme thème, dans le titre de sa grande œuvre en préparation, la *philosophie positive* et non pas la *politique positive*. Le fondement philosophique de la science de la société et de la politique n'étant pas encore élaboré, avant la politique positive on a besoin de la philosophie positive.²⁷ Cette prise de position paraissait être en contradiction avec sa collaboration dans le *Producteur*. Pour s'expliquer Comte fit remarquer qu'il avait entrepris d'écrire quelques articles seulement pour des raisons matérielles, malgré ses réserves théoriques.²⁸ En effet, Comte jugeait prématuré la publication du journal, et il n'était pas satisfait non plus du titre comme il a pu l'exposer plusieurs fois. Il craignait que le titre soit trop général, qu'il efface la différence fondamentale entre les véritables représentants de la société industrielle, c'est-à-dire les industriels, les savants, les artistes et entre les autres couches sociales.²⁹ Ses réserves étaient renforcées par le fait qu'il ne trouvait pas assez mûre la classe appelée pour remplir ses tâches. Comte ne partageait pas l'opinion des saint-simonistes qui pensaient que le temps était arrivé pour commencer la réorganisation de la société sous la direction des industriels. Il jugeait dangereux, même fatal toutes formes de liaisons avec les milieux économiques et financiers.³⁰ La classe industrielle a encore besoin d'éducation, c'est pour cela qu'il a salué le travail de l'économiste français Dunoyer constatant qu'il « peut contribuer très utilement à l'éducation politique de nos industriels. »³¹ S'ils ne font pas attention à temps et s'ils laissent les choses faire leur chemin, les illusions concernant la classe industrielle se vengeront bientôt. Dans sa lettre à d'Eichthal le 24 novembre 1825 il écrivait les suivants: « . . . vous ne sauriez vous faire d'idée, mon cher ami, combien le commencement d'activité politique critique que prennent les industriels fait obstacle à la production et à l'intelligence d'idées philosophiques. . . Ces gens-là croient aujourd'hui toucher à la possession exclusive du pouvoir, et ils deviennent impertinents comme des nobles, peut-être même beaucoup plus. Si on leur qu'on mettrait au pain et à l'eau toutes les fois qu'ils n'inventeraient pas une pratique nouvelle par semaine. »³²

L'autre question qui, dès le début, avait opposé Comte aux rédacteurs du *Producteur*, était le problème de la religion. Au début des années trente, quand il a engagé la discussion avec les saint-simonistes, il trouva utile d'ex-

²⁷ COMTE, A.: *Correspondance générale et confessions. I. 1814—1840*. Textes établis et présentés par P. E. BERRÉDO CARNEIRO et P. ARNAUD. Paris 1972. 110. (Pour la suite: COMTE: *Correspondance. I.*)

²⁸ Ibid: 171—172.

²⁹ Ibid: 173.

³⁰ Ibid.: 145

³¹ Ibid.: 175.

³² Ibid.: 174.

poser encore une fois les motifs de sa rupture avec Saint-Simon. Dans sa réponse protestataire adressée à Michel Chevalier, rédacteur de la revue saint-simoniste *Le Globe*, il écrivait entre autres les suivants: « J'ai eu, Monsieur, pendant plusieurs années, avec M. de Saint-Simon une liaison intime, fort antérieure à celle qu'ont pu avoir avec lui aucun des chefs de votre société. Mais cette relation avait entièrement cessé environ deux ans avant la mort de ce philosophe, et par conséquent à une époque où il n'était pas encore question le moins du monde de saint-simoniens. Je dois d'ailleurs vous faire observer que M. de Saint-Simon n'avait point encore adopté la couleur théologique, et que notre rupture doit même être attribuée en partie à ce que je commençais à apercevoir en lui une tendance religieuse profondément incompatible avec la direction philosophique qui m'est propre.

Depuis la mort de M. de Saint-Simon j'ai inséré dans le *Producteur*, pendant les deux derniers mois de 1825 et les trois premiers de 1826, six articles destinés à faciliter au public l'intelligence de mes idées fondamentales sur la refonte des théories sociales. Mais ma coopération à ce journal, à la fondation duquel j'avais été absolument étranger, fut purement accidentelle. . . j'ai d'ailleurs cessé toute insertion aussitôt que je me suis aperçu que les éditeurs de ce journal tournaient aux idées religieuses, dont il n'avait d'abord été nullement question.»³³ Par la suite il considéra comme une déformation de la réalité l'affirmation que ce serait lui qui aurait quitté le chemin initial. Par une allusion sarcastique aux nouveaux docteurs de l'église du saint-simonisme, dont on ne connaissait même pas le nom, lorsque Comte avait commencé auprès de Saint-Simon son activité philosophique, il voulait leur rappeler qu'il n'a hésité, à aucune époque, à regarder et à proclamer hautement l'influence idées des religieuses, . . . comme étant aujourd'hui chez les peuples les plus avancés le principal obstacle aux grands projets de l'intelligence humaine et aux perfectionnements généraux de l'organisation sociale. La voie scientifique — écrivait Comte — dans laquelle j'ai toujours marché depuis que j'ai commencé à penser, les travaux que je poursuis obstinément pour élever les théories sociales au rang de sciences physiques, sont évidemment en opposition radicale et absolue avec toute espèce de tendance religieuse ou métaphysique. «³⁴ Comte voyait les raisons de la tendance religieuse en promettant des solutions plus rapides et surtout plus plaisantes. Il se peut — argumentait — Comte que son travail scientifique ne répondra pas aux exigences, mais ses critiques, y compris Chevalier, doivent reconnaître qu'il avait choisi la voie plus difficile, quand — avant d'examiner les phénomènes les plus compliqués, notamment les phénomènes sociaux et politiques — il

³³ LITTRÉ, É.: *Auguste Comte et la philosophie positive*. Paris 1864. 191—192.

³⁴ *Ibid.*: 193—194.

s'était décidé de fonder d'abord sa philosophie dans l'esprit de l'unité de la réalité et de la science conformément à l'ordre des connaissances humaines. Le succès rapide peut être attirant pour certains, mais l'avenir à long n'appartient pas à ceux qui se satisfont de trois ou quatre devises révélées et immuables, et qui ont seulement de la force pour faire des exégèses sans fin.³⁵

Comte entretenait la correspondance avec d'Eichthal, en espérant le persuader de la fausseté des idées des saint-simonistes. Il attirait à plusieurs reprises l'attention de son ami sur la mentalité devenue dominante vers la fin des années vingt dans le mouvement saint-simoniste. Comte essayait de convaincre d'Eichthal, sympathisant des saint-simonistes mais encore hésitant, que le saint-simonisme donnait dans la comédie, parce « qu'il ne s'agit rien de moins que d'une véritable *religion* nouvelle, d'une sorte d'incarnation de la divinité en Saint-Simon. »³⁶ Pourtant Comte devait se rendre compte avec déception que finalement d'Eichthal s'était engagé auprès des saint-simonistes. Il a constaté avec regret dans sa lettre du 11 décembre 1825 qu'il semble que les saint-simonistes sont arrivés à troubler la clairvoyance d'Eichthal par leurs théories plaisantes mais superficielles. Il a résumé son opinion ainsi: « Le retour à la théologie, de la part des gens qui en étaient tout à fait sortis, est pour moi aujourd'hui un signe irrécusable de médiocrité intellectuelle et peut-être même du défaut de *véritable énergie morale*. »³⁷

*

Le portrait des saint-simonistes donné par Comte était partial et injuste. Les nouveaux disciples de Saint-Simon, notamment Rodrigues, Enfantin, Bazard, Halévy, Bailly, et en général le milieu des saint-simonistes se distinguaient par une haute qualification professionnelle, par un intérêt intellectuel exceptionnel et par une sensibilité prononcée vis-à-vis des problèmes sociaux.³⁸ Le fait qu'ils aient accepté sans réserve la doctrine de Saint-Simon n'était pas dû de leur part à une paresse intellectuelle ou morale. Leur attitude était en rapport avec ce qui était très caractéristique de la mentalité religieuse, notamment avec un soi-disant « sacrifice d'intellect ». Dans le cas du saint-simonisme il s'agissait également d'une religion, et les saint-simonistes en tant que disciples faisaient le « sacrifice d'intellect » pour leur prophète, comme les croyants le font pour leur Église.³⁹ Ils considéraient Saint-Simon comme celui à qui le grand Tout avait confié le secret de ses énigmes, et à leurs tours ils pensaient que leur unique devoir était de le rendre accessible au plus grand

³⁵ Ibid.: 195.

³⁶ COMTE: *Correspondance*. I. 205.

³⁷ Ibid.: 212.

³⁸ CHARLÉTY: 27—46.

³⁹ WEBER: 154—155.

nombre. Le verbe doit devenir action sous forme de doctrine, dans le sens de la formulation de Gœthe dans le Faust:

Il est écrit: « Au commencement était le verbe. »
 Ici je m'arrête déjà! Qui me soutiendra plus loin?
 Il m'est impossible d'estimer assez ce mot,
 le verbe! il faut que je le traduise autrement,
 si l'esprit daigne m'éclairer.
 Il est écrit: « Au commencement était l'esprit! »
 Réfléchissons bien sur cette première ligne,
 et que la plume ne se hâte pas trop!
 Est-ce bien l'esprit qui crée et conserve tout?
 Il devrait y avoir: « Au commencement était la force! »
 Cependant, tout en écrivant ceci,
 quelque chose me dit que je ne dois pas
 m'arrêter à ce sens. L'esprit m'éclaire enfin!
 L'inspiration descend sur moi, et j'écris consolé:
 « Au commencement était l'action! »⁴⁰

La formule bien connue de l'Évangile de Jean — « Au commencement le Verbe était. . . »⁴¹ — était interprété par Gœthe de la façon suivante: « Au commencement était l'action ». Cette conception s'approchait davantage de l'interprétation originaire, parce qu'elle correspondait mieux à l'esprit des peuples orientaux de l'Antiquité. D'après les croyances religieuses, les dieux des égyptiens tout comme le dieu des juifs étaient capables de créer un monde par la force de leurs mots.⁴² La Bible nous donne un grand nombre d'exemples pour illustrer cette croyance. Le Livre des Psaumes par exemple dit cela: « Par sa parole les cieux ont été faits, par le souffle de sa bouche, toute leur armée. »⁴³ On peut également prendre de nombreux exemples du Livre d'Ésaïe, comme celui-ci: « Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y remontent pas sans avoir arrosé la terre, l'avoir fécondée et fait germer, pour qu'elle donne la semence au semeur et le pain comestible, de même la parole qui sort de ma bouche ne me revient pas sans résultat, sans avoir fait ce que je voulais et réussi sa mission. »⁴⁴

La croyance dans la force attribuée au Verbe — créant un monde du néant — caractérise toutes sortes d'esprits religieux. La diffusion du Verbe est déjà une création en soi, il faut propager le Verbe car cela dépend de cette

⁴⁰ GOETHE, J. W.: *Faust*. Traduit par G. de Nerval. Paris 1937. 99.

⁴¹ *La Bible*. L'Évangile de Jean. 1/1.

⁴² BOMAN, Th.: *Das hebräische Denken im Vergleich mit dem griechischen*. Göttingen 1954. 46., 52.

⁴³ *La Bible*. Les Psaumes. 33, 6.

⁴⁴ *Ibid.*: Le Livre d'Ésaïe. 55, 10—11.

propagande si la doctrine parvient à ceux qui y aspirent instinctivement. La propagande saint-simoniste est partie de l'hypothèse que la majorité de l'humanité était mûre pour accueillir la nouvelle morale sociale, dont la base serait la production apportant le bien-être et le bonheur de tous. Le journal des saint-simonistes, le *Producteur* avait pour but l'éclaircissement de ceci. Le *Producteur* considérait comme une de ses tâches essentielles de faire comprendre qu'il s'était produit un tournant radical dans la vie de l'humanité, à savoir que la science, avec l'aide de la technique et de l'économie, peut concentrer ses forces à « exploiter et à modifier à son plus grand avantage la nature extérieure; . . . »⁴⁵ La revue a fait connaître le projet de *l'Association Commanditaire de l'Industrie*, qui créait les conditions requises avec le concours de sources nationales et internationales, pour l'union créatrice et pacifique du capital, de la capacité et du travail.⁴⁶ Les rédacteurs du *Producteur* ont affirmé dès le début que la science et l'économie seules, sans une morale sociale, ne sont pas suffisantes. Pourtant, pour le moment les problèmes de la technologie et de l'organisation du système futur passent au premier plan.⁴⁷ Les apôtres du nouveau christianisme de Saint-Simon se considéraient comme les ingénieurs de la société qui était à créer, leur devoir aurait dû seulement être de trouver les moyens et les méthodes pour la réalisation de la doctrine. Le reste ne dépendait que de l'organisation — en cela aussi ils apparaissent comme des fils de leur temps. Balzac écrit avec justesse dans un récit de la *Comédie humaine*, dans *l'Autre étude de femme* que chaque époque avait et a son expression typique et que, depuis l'Empire, c'était le mot *organiser*.⁴⁸ L'aspect technocrate du *Producteur* ne s'avérait pas suffisamment attrayant, ce qui contribua à la suppression de la revue en 1826.⁴⁹ La diffusion de la doctrine continua sous forme de conférences, et bien que plusieurs personnes participaient à leur élaboration, c'était Enfantin et Bazard qui étaient devenus les porte-parole et les dirigeants reconnus du saint-simonisme. La doctrine du saint-simonisme était réunie dans des publications éditées à partir des textes des conférences. Les conférences de l'année 1829 sont parues en 1830 sous le titre « *Doctrine de Saint-Simon* ». ⁵⁰ La préface expose les efforts tendant à la diffusion de la doctrine et elle reflète aussi la déception due à l'insuccès du *Producteur*.⁵¹ Les saint-simonistes cherchaient l'explication de cet insuccès dans le fait que la nouvelle doctrine exigeait un changement radical de mentalité, et que c'était avant tout sur ce plan qu'il fallait progresser. Les conférences annoncées, auxquelles assistèrent de nombreuses femmes, s'adressaient à l'élite

⁴⁵ CHARLÉTY: 32.

⁴⁶ Ibid.: 36.

⁴⁷ HAYEK, F. A.: *The counter-revolution of science*. Glencoe, Illinois. 1952. 143—146.

⁴⁸ BALZAC: L'œuvre de . . . 8. Paris 1963. 94—95.

⁴⁹ CHARLÉTY: 31—42.

⁵⁰ *Doctrine de Saint-Simon. Exposition*. Première année. Paris 1830. (Pour la suite: Doctrine. I.)

⁵¹ Ibid.: 9—10.

de la vie intellectuelle, artistique et économique, dont les membres « las du vide intellectuel et moral des doctrines politiques ou philosophiques professées dans les salons, dégoutés du passé, fatigués du présent, appellent un avenir qu'ils ignorent, mais auquel ils demandent la solution des grands problèmes que présente la marche progressive de l'espèce humaine. »⁵² Ce sont les artistes, les nouveaux prophètes de l'époque, qui doivent montrer le chemin du futur. C'était leur vocation et leur mérite dans le passé, et — annonce l'argumentation saint-simoniste — dans le présent également ne méritent le nom d'artiste que ceux « à qui a été dévoilé le secret des destinées sociales, et ce secret ne leur a été dévoilé que parce que leur amour pour l'humanité leur faisait un besoin impérieux de le découvrir. Mais c'est seulement lorsque les artistes ont parlé, lorsqu'ils ont percé le voile qui nous sépare de l'avenir, que la science, partant de cette révélation comme une grande hypothèse, la *justifie* par l'enchaînement auquel, sous l'empire de cette hypothèse, elle soumet les faits du *passé*, et par les prévisions que cette nouvelle conception d'ordre universel lui permet de formuler pour l'*avenir*. »⁵³

Ainsi est apparue la phase esthétique du saint-simonisme selon laquelle il fallait tout subordonner à un avenir devenu beau et à embellir encore d'après les principes du positivisme. Le devoir de l'Histoire a également changé, notamment par le fait qu'elle ne consistait plus dans la découverte objective du passé et dans l'analyse impartiale du présent, mais dans la justification de l'évolution légitime vers un avenir heureux et éternel indiqué par le positivisme. Cette tendance est — selon les saint-simonistes — « *la décroissance constante de l'influence des militaires, c'est-à-dire de l'EXPLOITATION DE L'HOMME PAR L'HOMME, et en même temps les progrès des travailleurs pacifiques, c'est-à-dire de l'EXPLOITATION DU GLOBE PAR L'INDUSTRIE.* »⁵⁴ Il suffit de parcourir du regard l'histoire pour que l'on puisse reconnaître que » l'homme a jusqu'ici exploité l'homme. Maîtres, esclaves; patricien, plébéien; seigneurs, serfs; propriétaires, fermiers, oisifs et travailleurs, voilà l'histoire progressive de l'humanité jusqu'à nous jours; ASSOCIATION UNIVERSELLE, voilà notre avenir; à *chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres*, . . . l'homme n'exploite plus l'homme; mais l'homme associé à l'homme, exploite le monde livré à sa puissance. »⁵⁵

Avec la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme un nouveau rapport se crée entre les hommes et les femmes,⁵⁶ toutes formes de dépendance et de subordination selon le sexe et l'âge disparaissant. L'idée fondamentale est que l'humanité ne peut pas devenir libre si l'une de ses parties vit encore

⁵² Ibid.: 16.

⁵³ Ibid.: 384—385.

⁵⁴ Ibid.: 24.

⁵⁵ Ibid.: 38.

⁵⁶ Ibid.: 174. — Voir: L'appendice intitulé » Lettre à M. le Président de la Chambre des Députés « 1—7.

en situation de servitude. La libération des hommes est impossible sans la libération des femmes. Déjà Saint-Simon avait abordé ce problème dans une de ses œuvres antérieures.⁵⁷ En ce qui concerne les femmes, Saint-Simon, conformément à sa conception de l'élite, ne pensait qu'à des femmes aussi exceptionnelles que Madame de Staël, et même quand dans son premier écrit il avait proposé de donner un rôle aux femmes dans le Conseil Newton, il ne s'agissait que de cas exceptionnels.⁵⁸ Plus tard, surtout à l'époque du saint-simonisme, la situation a changé. Plus l'intérêt envers les couches sociales opprimées s'est accru, plus s'est transformé le jugement porté sur les femmes. Rodrigues, en tant que gardien de la doctrine, disait en se rapportant à Saint-Simon: « L'homme et la femme, voilà l'individu social. »⁵⁹ L'homme ne devient un être social que dans son unité entre lui et la femme, — étant donné que l'existence sociale est la condition de l'évolution — l'homme ne peut se mettre qu'ainsi sur le chemin du progrès.

Le fait que l'accent soit déplacé de la raison aux sentiments contribuait à une orientation vers le peuple et vers les femmes. « L'homme — dit la thèse — prévoit sympathiquement sa destinée; et lorsque par la science il a vérifié les prévisions de ses sympathies, lorsqu'il s'est assuré de la légitimité de ses désirs, il s'avance avec calme et confiance vers l'avenir qui lui est connu. »⁶⁰ Du point de vue de l'éducation, cela veut dire que l'éducation sentimentale doit précéder l'éducation intellectuelle et seulement après peut venir l'éducation pratique.⁶¹ Le but de l'éducation sentimentale est la nouvelle morale et mentalité sociale, la compréhension de la nécessité de rejeter tout — y compris les formes historiquement développées de la propriété —, si la production, c'est-à-dire le bien-être et le bonheur de la majorité de l'humanité, l'exige.⁶²

La nouvelle morale sociale demande selon les saint-simonistes une nouvelle foi et une nouvelle religion. Une phase organique est inimaginable sans une religion, sans une religion moderne bien-entendu. Le doute et l'incrédulité sont les conséquences de l'époque critique, pourtant « dans toutes les époques organiques, la science est théologique; car toutes les découvertes scientifiques sortent du temple. »⁶³ On peut retrouver cette idée dans le premier écrit de Saint-Simon, mais maintenant elle était dirigée contre Comte.⁶⁴ Un chapitre à part traite le rôle de Comte,⁶⁵ et on admette que les saint-simonistes ont aussi été éduqués en partie par ces idées. Mais Comte par sa thèse sur les

⁵⁷ Œuvres. IV/VIII. 88—89.

⁵⁸ SAINT-SIMON, Cl.—H. de: *Válogatott írásai*. (Textes choisis.) Budapest 1963. 70 (Pour la suite: *Textes*.)

⁵⁹ THIBERT, M.: *Le féminisme dans le socialisme français de 1830 à 1850*. Paris 1926. 8.

⁶⁰ *Doctrine*. I. 121.

⁶¹ *Ibid.*: 248—260.

⁶² *Ibid.*: 184—213.

⁶³ *Ibid.*: 370.

⁶⁴ *Textes*. 71—73.

⁶⁵ *Doctrine*. I. 373—388.

trois phases de l'évolution remettait en question, niait même directement le fait que la phase supérieure du développement de l'humanité soit l'époque religieuse. Religieuse dans la mesure où seulement une époque organique permet l'existence de la science générale, de la philosophie, autrement dit de la religion. La science générale, la philosophie, la religion reposent sur des principes théoriques définitifs, c'est-à-dire sur des dogmes, et l'époque organique a toujours été caractérisée par l'existence et par l'intangibilité du dogme. Durant l'histoire de l'humanité, il y a eu plusieurs époques organiques, par conséquent plusieurs dogmes justifiés à leur époque. Dans l'histoire des dogmes successifs, qui a été progressive dans son ensemble, le dernier mot est revenu au dogme de Saint-Simon, c'est-à-dire à sa science générale, à sa philosophie et à sa religion, parce que « c'est par Saint-Simon seul que l'humanité acquiert la conscience de sa destinée. »⁶⁶ Saint-Simon doit donc être considéré comme celui qui couronne tout un grand processus historique, car pendant que « MOÏSE a promis aux hommes la *fraternité universelle*; JÉSUS-CHRIST l'a *préparée*; SAINT-SIMON la *réalise*. »⁶⁷

*

Les saint-simonistes considéraient comme une qualité de leur maître le fait d'avoir trouvé la forme de la foi et de la religion, recherchée sans résultat par tant de personnes après la révolution. Dans la période révolutionnaire — écrivait Michelet — « la Révolution n'adopta aucune Église. Pourquoi? C'est qu'elle était une Église elle-même. »⁶⁸ Si par la suite toutes les professions de foi civiles se montrèrent éphémères, il faut en rechercher les raisons, et là Saint-Simon, Comte et les saint-simonistes étaient d'accord, dans le fait qu'elles ne convenaient pas aux exigences de l'époque. On ne pouvait pas retourner à la profession de foi révolutionnaire qui était acceptée le 7 mai 1794 et qui parlait ainsi:

«1. Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme.

2. Il reconnaît que le culte digne de l'Être suprême est la pratique des devoirs de l'homme.

3. Il met au premier rang de ces devoirs de détester la mauvaise foi et la tyrannie, de punir les tyrans et les traîtres, de secourir les malheureux, de respecter les faibles, de défendre les opprimés, de faire aux autres tout le bien que l'on peut, et de n'être injuste pour personne. »⁶⁹ Il s'agissait en fait d'une profession de foi obligatoire pour tout le monde, faite dans l'esprit de l'interprétation de Rousseau, dans son travail intitulé « *Le contrat social* ».

⁶⁶ Ibid.: 381.

⁶⁷ Ibid.: 70.

⁶⁸ GOUIER: *Formation du positivisme*. I. 7.

⁶⁹ AULARD, A.: *Le christianisme et la révolution française*. Paris 1925. 119.

D'après Rousseau « il y a donc une profession de foi purement civile dont il appartient au souverain de fixer les articles, non pas précisément comme dogmes de religion, mais comme sentiments de sociabilité sans lesquels il est impossible d'être bon citoyen, ni sujet fidèle. Sans pouvoir obliger personne à les croire, il peut bannir de l'État quiconque ne les croit pas; il peut le bannir, non comme impie, mais comme insociable, comme incapable d'aimer sincèrement les lois, la justice et d'immoler au besoin sa vie à son devoir. Que si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort; il a commis le plus grand des crimes, il a menti devant les lois. »⁷⁰

La profession de foi civile, à cause de sa nature, était toujours livrée aux exigences et aux changements du système politique du moment. Sous le règne de Napoléon I^{er} en 1806, le soi-disant catéchisme impérial formulé avec l'accord de l'Église déclare que « nous devons à notre empereur, Napoléon I^{er}, l'amour, le respect, l'obéissance, le loyalisme, le service militaire, ainsi que tout autres sacrifices nécessaires pour le maintien et pour la défense de son trône; nous devons même des prières ardentes pour son bonheur et pour le bien spirituel et matériel de l'État. Pour nous ces devoirs existent premièrement parce que Dieu, qui établit et partage à son gré les empires, et qui les comble de ses bienfaits en paix et en guerre, a fait de Lui notre seigneur et notre souverain, l'instrument de son pouvoir, son image terrestre; en outre de cela nous avons ces devoirs parce que c'est Lui que le Dieu tout-puissant nous a donné pour rétablir et pour défendre la pratique publique de la religion sacrée de nos ancêtres, Lui qui par sa sagesse profonde et créatrice a restauré et maintenu l'ordre de l'État, Lui qui défendait l'État de son bras fort; et parce que Lui, il est l'oint du Seigneur avec la bénédiction du pape, chef de l'Église. » A la question concernant ceux qui ne remplissent par leurs obligations envers le souverain, le catéchisme a donné cette réponse: « Selon la parole de l'apôtre Saint Paul, ceux qui manquent aux ordres du Seigneur, méritent la damnation éternelle. »⁷¹

Le catéchisme impérial avait été réalisé en considération de la réconciliation de l'Église et de l'État, et tout en tenant compte de leur répartition des tâches, mais les événements ont bientôt prouvé que les intérêts de la société bourgeoise étaient difficilement conciliables avec le système toujours féodal de l'Église catholique. Selon le grand historien français, Michelet, il s'agissait non seulement du catholicisme, mais aussi de la remise en question de l'interprétation du christianisme faite par l'apôtre Paul. « Saint Paul — écrit Michelet —, en posant ce principe du salut par la foi seule, a mis la justice hors du cour. . . Sortis une fois de la justice, il nous faut aller toujours, des-

⁷⁰ ROUSSEAU, J.—J.: *Du Contrat Social et œuvres politiques*. Paris 1975. 334—335.

⁷¹ FOURNIER, A.: *I. Napoléon életrajza*. (La biographie de Napoléon I.) I—II. Budapest 1918. — Ibid.: II. 262—263.

endre dans l'arbitraire... Croire ou périr!... On ne croit pas comme on veut... Saint Paul avait établi que l'homme ne peut rien par ses œuvres de justice, qu'il ne peut que par la foi. Saint Augustin démontre son impuissance en la foi même... Que la justice soit un don!... Nous, nous l'avions crue active, l'acte même de la volonté... L'embarras fut grand, lorsque le Christianisme, avec cette doctrine opposée à la Justice, fût appelé à gouverner, à juger le monde, lorsque la jurisprudence descendit de son prétoire, et dit à la nouvelle foi: « Jugez à ma place. » — On put voir alors, au fond de cette doctrine qui semblait suffire au monde, un abîme d'insuffisance, d'incertitude, de découragement... Dieu aime et ne juge plus. Comment l'homme jugera-t-il?... Où donc se réfugiera l'homme? La grâce règne seule au ciel, et la faveur ici-bas. — Pour que la justice, deux fois proscrire et bannie, se hasarde à relever la tête, il faut une chose difficile... il faut que la justice recommence à se croire juste, qu'elle s'éveille, se souvienne d'elle-même, reprenne conscience du droit. — Cette conscience, éveillée lentement pendant six cents ans de tentatives religieuses, elle éclate en 89 dans le monde politique et social. — La Révolution n'est autre chose — dit la synthèse de Michelet — que la réaction tardive de la Justice contre le gouvernement de la faveur et de la religion de la grâce.»⁷² Selon Michelet « la Révolution continue le Christianisme, et elle le contredit. Elle en est à la fois l'héritière et l'adversaire.»⁷³

*

Remplir le christianisme d'un nouveau contenu, et cela non à la base d'idées générales et abstraites, c'est ce dont Saint-Simon s'est chargé. « Selon Saint-Simon — écrit Engels — la science et l'industrie liées par le nouveau rapport religieux » étaient destinées à rétablir » l'unité des conceptions religieuses détruites depuis la Réforme.»⁷⁴

La recherche de la foi perdue et, avec elle, de l'unité disparue, c'est ce qui caractérisait la génération parvenue à l'âge adulte au début du XIX^e siècle, et c'est ce qui explique l'effet de tels penseurs comme Saint-Simon. Il n'était plus question de la forme du pouvoir politique, mais plutôt de trouver les facteurs sociaux et économiques qui pouvaient rendre possible l'achèvement de la phase révolutionnaire historiquement justifiée.⁷⁵ Il était aussi question des efforts accomplis depuis plusieurs siècles, et les penseurs du XIX^e siècle — y compris Saint-Simon — étaient persuadés que ce que Leibniz n'avait pu réussir au niveau du rétablissement de l'unité spirituelle pour la

⁷² MICHELET, J.: *Histoire de la révolution française*. I. Paris sans année. 4—6.

⁷³ Ibid.: 12.

⁷⁴ ENGELS, Fr.: *Eugen Dühring ur tudomány-forradalmostása. A természet dialektikája*. Budapest 1963. 253. (Pour la suite: ENGELS: *Anti-Dühring*.)

⁷⁵ LÉVY-BRUHL, L.: *Die Philosophie Auguste Comte's*. Leipzig 1902. 1—2.

paix sociale de l'humanité,⁷⁶ maintenant cela pouvait réussir car la science sociale s'était élevé parmi les sciences positives, et vu son importance elle pouvait même prétendre à la première place sous le nom science de l'homme respectivement *physique sociale*. Les saint-simonistes et Comte essayèrent plusieurs fois d'éclaircir sa notion, et à ce sujet cela vaut la peine de citer du premier tome de *Cours de philosophie positive*,⁷⁷ la partie suivante: « . . . l'esprit humain a fondé la physique céleste, la physique terrestre, soit mécanique, soit chimique; la physique organique, soit végétale, soit animale, il lui reste à terminer le système des sciences d'observation en fondant la *physique sociale*. »⁷⁸

Le premier tome du *Cours de philosophie positive* est paru en 1830. Dans l'examen de la place et du rôle de la physique sociale parmi les sciences, il est instructif de comparer l'idée qui était au fond celle de Saint-Simon, avec certains passages des écrits de István Széchenyi, intitulés *Crédit* (Hitel) et *Lumière* (Világ). C'est d'autant plus instructif que ces œuvres du comte István Széchenyi, fondateur de l'Académie Hongroise des Sciences (Magyar Tudományos Akadémia) ont été publiées en 1830 et 1831, donc elles coïncidaient avec la recherche de la science dont on attendait la réalisation d'un avenir heureux de l'humanité. Il semble que l'argumentation suivante de Széchenyi tirée du *Crédit* nous est déjà connue: « Il ne dépend pas de notre bon plaisir. . . par exemple de diriger les eaux par ici ou par là, puisque l'on ne peut pas les commander — d'agrandir ou de réduire l'alambic, d'allonger ou de raccourcir les leviers d'une machine à vapeur, parce que toutes ces données sont déterminées par le mathesis, etc., mais il faut, si nous voulons obtenir quelque chose de vraiment raisonnable, que nous employons nos possibilités selon les règles éternelles de la nature, conformément aux facultés inchangeables de l'eau, de la vapeur, de l'air etc. De même ne dépend pas de notre arbitraire l'existence raisonnable de la société, de la constitution et du gouvernement. Ne dépend pas aussi de notre volonté ou de notre bon souhait le fait d'élever dans le bien-être nos semblables, nos compatriotes, de les rendre heureux; car cela ne peut résulter que du décret le plus juste possible, c'est-à-dire: de l'accomplissement fidèle des lois sacrées immuables de la nature; — ainsi rien ne peut s'approcher de la perfection sans être fondé sur une vérité de base. —

Par conséquent, mon conseil n'est autre que, dans notre patrie, l'estomac, la tête et les poches de tous, ou du moins de la plus grande partie possible, ne soient pas vides — et même que chacun essaye de se procurer de plus en plus de biens — et s'il y arrive, sans doutes après des difficultés, qu'il puisse les garder sans avoir peur. »⁷⁹

⁷⁶ HAZARD, P.: *Die Krise des europäischen Geistes*. Hamburg, sans année. 255—263.

⁷⁷ COMTE, A.: *Cours de philosophie positive*. I—VI. Paris 1869. (Pour la suite: COMTE: *Philosophie positive*.)

⁷⁸ Ibid.: I. 21—22.

⁷⁹ SZÉCHENYI István: *Hitel. (Crédit.) Gróf Széchenyi István munkái*. II. sorozat. I. kötet. (Les œuvres du comte István Széchenyi. II. série. I. tome.) Budapest 1904. 226—227.

Les idées de Széchenyi passaient pour être des rêveries vaines, voire même dangereuses, aux yeux d'une partie de ses lecteurs. En réponse aux critiques est paru son écrit intitulé *Lumière*, où il affirme que l'avenir esquissé par lui n'était pas le produit de sa fantaisie, « et que cette prévision du futur ne vient pas du brouillard de l'imagination et n'est pas une image trompeuse, mais en considérant les circonstances actuelles, elle représente, selon toutes probabilités, une réalité, et ainsi on a plus de raison d'avoir confiance que d'être méfiant. J'ose le dire, étant inspiré par ma conscience et ma faculté de réflexion. »⁸⁰ Les critiques de Széchenyi auraient dû lire avec attention, ou du moins avec plus d'attention, le passage suivant de son œuvre, le *Crédit*, pour comprendre ce que son auteur entendait par la science de « *la prévision du futur* ». « Chacun sent et sait — selon l'analyse profonde — que placé dans un endroit il peut estimer indubitablement la longueur du pont de Pest, surtout s'il l'a mesuré lui-même. Mais pour connaître la distance d'un endroit dont on ne peut pas approcher, il faut la science. Même un esprit médiocre est capable de voir, et de croire vraiment, que l'on peut connaître la distance d'un point lointain si nous possédons la distance de deux autres points; ainsi l'astronomie connaît même l'éloignement des planètes, il prédit les éclipses de soleil et de lune, etc. . . pour des siècles, et cela n'étonne plus personne aujourd'hui. — Dans les affaires morales, le problème n'est sûrement pas très différent, seulement nous n'avons pas encore la bonne clef, ou nous ne connaissons pas assez bien le présent avec toutes ses racines et ses branches, pour en quelques sortes entrevoir ses conséquences, c'est-à-dire le futur. Chacun sent qu'il vit, qu'il est bercé ou torturé par des sentiments agréables ou désagréables — et tout le monde est capable de prévoir qu'il aura faim après un jeûne continu, qu'il aura sommeil après un travail et après un état de veille prolongé, qu'il sera soûl après avoir bu beaucoup de vin, etc. . . Pour des combinaisons plus éloignées on a besoin de la science, notamment d'une science qui éclaireisse le mieux possible l'objet qui se trouve devant nous, il faut que nous connaissions suffisamment sa nature présente, pour prévoir à l'avance ses conséquences sûres et probables. *La thèse et l'antithèse* sont les deux points, si nous faisons une comparaison entre la prévision et la géodésie, qui nous aident à définir à peu près le troisième point, l'*avenir*.

Il faut reconnaître que cette science, qui n'a pas encore de nom et n'en est qu'au stade de l'enfance, mais son futur et miraculeux épanouissement, auquel peut-être nous ne songeons pas encore, ne peut contredire notre faculté de jugement. Ces derniers temps cette science indisciplinée, dont beaucoup de gens ignorent l'existence, et qui pourtant judicieusement calculent à l'avance certaines choses — comme autrefois même le plus sage ne croyait pas que la terre était ronde et qu'elle tournait autour de son axe, bien qu'il y vivait

⁸⁰ SZÉCHENYI István: *Világ. (Lumière.) Gróf Széchenyi István munkái. II. sorozat. I. kötet.* (Les œuvres du comte István Széchenyi. II. série. tome I.) Budapest 1904. 181.

dessus — cette science a fait de tels progrès que l'on ne peut douter de son évolution future comme devenant encore plus importante, car qu'est-ce qui ne change pas dans le monde? Et tout comme la géodésie et l'astronomie sont arrivées lentement à leurs existences actuelles, mais déjà aujourd'hui elles se poursuivent à l'aide de calculs précis et infaillibles, et aussi d'appareils mécaniques, ainsi l'agriculture, l'économie, le commerce, la finance, l'enrichissement national s'épanouissaient lentement, mais ils étaient basés sur certains principes, et aujourd'hui avec l'aide des sciences éclairées par l'expérience et la comparaison, nous pouvons dire à l'avance, avec sûreté, quelles seront les conséquences, par exemple du partage des pâturages, du papier-monnaie, de la banque, des primes etc. . . Et dans cela heureusement nous sommes plus avancés que Smith, Young, Pitt, Baring, et pensons à Herschel qui ne pouvait pousser ses enquêtes et son savoir à un plus haut niveau que grâce aux efforts de Copernic et de Galilée. Le danger d'imiter les autres ne nous menace pas, car nous avons le pouvoir d'adapter les expériences qui datent de plusieurs siècles. »⁸¹

Comte, en 1839, dans le quatrième tome du *Cours de philosophie positive* a changé l'expression « physique sociale » en « sociologie », et ainsi est devenu le parrain de la nouvelle science.⁸² Le sous-titre du quatrième tome de la *Philosophie positive: La partie dogmatique de la philosophie sociale*, montrait également que Comte pensait satisfaire l'exigence à laquelle — d'après lui — Saint-Simon et les saint-simonistes avaient évité de répondre: à savoir élaborer suivant l'ordre des sciences la science des sciences, comme base de la nouvelle philosophie. Chez Comte l'aspect dogmatique et conservateur, existant dès le début dans le positivisme était mis de plus en plus en relief. Comte représentait une alternative théorique et politique pour tous ceux qui observaient avec inquiétude, et même avec déception, l'activité des saint-simonistes. Le rôle de Saint-Simon dans la fondation du positivisme et de la sociologie ne serait pas paru à tel point effacé si les œuvres de Saint-Simon — et là nous sommes d'accord avec Engels — n'avaient pas été couvertes par le tapage fait par l'école et par la religion saint-simoniennes, qui n'ont relevé et développé que certaines parties de la doctrine au détriment de l'ensemble de cette conception extraordinaire. »⁸³ Le rôle qu'avaient joué les personnalités les plus connues du saint-simonisme pendant la période du Deuxième Empire, a également contribué à ce que la philosophie et la sociologie de Saint-Simon aient connu le même sort que celui de Napoléon III et de son régime. Aux yeux de nombreuses personnes le bonapartisme représentait la réalisation de la société industrielle, esquissée par Saint-Simon, et pour cela ils disaient que

⁸¹ SZÉCHENYI: *Hitel. (Crédit)* 136—137.

⁸² COMTE: *Philosophie positive*. IV. 185.

⁸³ MARX—ENGELS: *Válogatott levelek. (Lettres choisies.)* Budapest 1950. 558. — Voir: La lettre à F. Toennies datée du 24 janvier 1895.)

Napoléon III était « un Saint-Simon à cheval »⁸⁴ Même Marx, dans une certaine mesure, avait adopté ce point de vue exagéré et injuste, et c'est pour cela qu'Engels dans le troisième tome du *Capital*, qu'il rédigea après la mort de Marx, et publia à l'automne de 1894, fait la remarque suivante à propos d'une affirmation critique de Marx: « Marx, sans doute, aurait fortement modifié ce passage au cours du remaniement du texte. Cette appréciation était inspirée par le rôle joué par les anciens saint-simonistes sous le Deuxième Empire français, car alors, justement à l'époque où Marx écrivait cela, les phantasmes religieux de l'école de Saint-Simon s'étaient manifestés sous la forme d'une escroquerie encore jamais vue. Plus tard Marx parla avec admiration du génie et du savoir universel de Saint-Simon. Si dans ses œuvres antérieures Saint-Simon ne s'était pas rendu compte de l'antagonisme en train de se former en France entre la bourgeoisie et le prolétariat, et s'il rangeait parmi les travailleurs la partie de la bourgeoisie qui prenait une part active à la production, cela correspondait à la conception de Fourier qui voulait réconcilier le capital et le travail, et cela s'explique aussi par les conditions économiques et politiques de la France d'alors. Sur ce plan Owen avait une vue plus vaste car il vivait à l'époque de la révolution industrielle et des antagonismes de classes, qui s'étaient fortement aggravés, ainsi il était entouré d'un milieu différent. »⁸⁵

Comte se croyait justifié en prédisant la décadence du saint-simonisme, et de là résulta son effort surhumain pour rétablir le positivisme et son application pratique et théorique dans la société, à savoir la sociologie, dans sa pureté théorique, comme il la concevait. C'est dans ce but qu'il a tenu ses conférences de 1826, annoncées sous le titre *Cours de philosophie positive*, et qui sont parues entre 1830 et 1842 sous le même titre. Après l'élaboration de la base théorique et scientifique du dogme du positivisme, Comte a commencé à développer sa deuxième œuvre, considérée également comme fondamentale, et intitulée *Système de politique positive ou Traité de sociologie instituant la religion de l'Humanité*. Son nouvel ouvrage est paru entre 1851 et 1854, et comme son titre le montre, il a proclamé la religion de l'Humanité et son culte. Autrefois Comte s'était trouvé en opposition avec Saint-Simon en tant que philosophe avec un philosophe, plus tard il a remis en question, en tant que fondateur de religion, la doctrine d'un autre fondateur de religion. Même le groupe des fidèles de Comte était partagé après la proclamation de la religion de l'Humanité et entre eux: Littré.⁸⁶ La thèse: « il n'y a qu'un positivisme: c'est la religion de l'Humanité ! »⁸⁷ fut adressée non seulement à Littré, mais à tous ceux qui n'étaient prêts d'accepter sans réserves la conception de Comte. Comte distinguait les vrais positivistes des faux positivistes et il se présentait

⁸⁴ HAYEK: 166.

⁸⁵ MARX, K.: *A tőke. A politikai gazdaságtan bírálata*. (Le capital. La critique de l'économie politique.) III. Budapest 1967. 589—590.

⁸⁶ LITTRÉ: II—V.

⁸⁷ ROBINET, J. F.: Notice sur l'œuvre et sur la vie d'Auguste Comte. Paris 1860. 387.

avec les mêmes exigences qui, autrefois l'avait obligé à rompre avec Saint-Simon et les saint-simonistes. Tandis qu'en 1842, dans le sixième tome du *Cours de philosophie positive*, Comte avait adressé des reproches à Saint-Simon parce que son système de pensées prenait de plus en plus un aspect religieux, et il voyait dans cela la raison de leur rupture,⁸⁸ — à peine dix ans plus tard — dans son œuvre intitulée *Système de politique positive* il s'est présenté lui-même comme fondateur de religion. La religion de Comte, nommée positiviste a été influencée par des emprunts saint-simonistes, mais elle était très différente. Engels — citant les mots d'un savant anglais bien connu — écrivait, que le système de Comte est caractérisé « par une constitution religieuse hiérarchiquement organisée, développée jusqu'à une lucidité exceptionnelle et avec un véritable pape à sa tête, ainsi Huxley pouvait dire sur le comte-isme que c'est catholicisme sans christianisme. »⁸⁹

Comte en tant que nouveau pape de la religion de l'Humanité, a renié tous les points communs avec son maître d'autrefois, Saint-Simon. C'était le sommet de la présentation entièrement et arbitrairement déformée du passé, lorsqu'en 1853, dans le troisième tome de la *Politique positive*, il accusait Saint-Simon de ne pas avoir été capable depuis le début d'activité théorique et scientifique autonome, de ne s'être occupé que de « l'achat et de la vente des idées. . . »⁹⁰ Malheureusement, cette attitude est dominante dans tous les ouvrages nés de la plume de Henri Gouhier. Sous cet aspect, la plus caractéristique est son œuvre déjà mentionnée plusieurs fois dans les références, *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*, en trois tomes parus entre 1933 et 1941. Dans la lenteur de son écriture jouait certainement un grand rôle le fait que l'auteur voulait recueillir d'immenses matériaux pour prouver que les idées de Saint-Simon ne comportaient aucune originalité et que, dans tous les cas on peut indiquer la source théorique étrangère. De ce point de vue l'ouvrage de Gouhier est un véritable trésor de l'histoire de l'esprit français, dont il se sert très intentionnellement pour la justification de sa conception. Sans doute, avant que Saint-Simon se manifeste on pouvait déjà rencontrer le positivisme — et en même temps le besoin de mettre la science de l'homme sur des bases positives — pourtant Saint-Simon n'était pas un simple récepteur — selon les mots de Gouhier — « un homme qui a des antennes; il capte des messages qui passent au-dessus de sa tête. »⁹¹ D'après la présentation de Gouhier, l'influence de Saint-Simon n'était qu'un intermède dans la vie de Comte et ne fut guère salutaire pour l'activité du jeune Comte, qui cherchait encore sa voie. Que les différends existant dès le début entre eux n'aient surgi qu'en 1823, c'est dû au fait que Saint-Simon — écrit Gouhier

⁸⁸ COMTE: *Philosophie positive*. VI. 9.

⁸⁹ MARX — ENGELS: *Válogatott levelek*. (Lettres choisies.) 557. — Voir: Lettre à Toennies datée du 24 janvier 1895.

⁹⁰ COMTE: *Politique positive*. III. XVI—XVII.

⁹¹ GOUHIER: *Formation du positivisme*. II. 2.

non sans allusion — sous l'influence du « jeune israélite », Olinde Rodrigues,⁹² faisait de plus en plus de compromis avec les gens de l'industrie et de la finance, aux dépens de l'ordre moral proprement dit. Si l'on considère que le dernier tome de Gouhier est paru en 1941, déjà à l'époque de l'occupation allemande de la France, ou du gouvernement Pétain résidant à Vichy,⁹³ représentant la nouvelle variante du soi-disant « ordre moral », et que le premier tome a été publié en 1933, le deuxième en 1936, c'est-à-dire lorsque le conservatisme et même le fascisme français recherchaient leurs bases idéologiques — la tendance est assez claire. En plus, Saint-Simon et le saint-simonisme, en tant que variante quelconque de l'idée et du système du socialisme,⁹⁴ donnaient un bon prétexte pour la mise en avant de Comte, dans lequel ils croyaient découvrir non pas le penseur méconnu⁹⁵, mais le conservateur rassemblant à plusieurs égards à Pie IX.⁹⁶ Par son écrit publié en 1855, et intitulé *Appel aux conservateurs*.⁹⁷ Comte voulait donner au conservatisme non seulement un fondement théorique mais aussi des solutions pratiques.

Saint-Simon n'a pas eu de chance avec les tendances qui sont nées de son activité. Saint-Simon, ni dans sa vie, ni après sa mort n'a pas été respecté comme il aurait pu y prétendre. Le fait que l'on ait installé son buste dans la salle du conseil du mont-de-piété, à Paris, son lieu de travail d'autrefois, peut être considéré comme un hommage et aussi comme une évocation. En effet, le texte explicatif inscrit sur la statue nous apprend qu'un des plus grands esprits de l'époque a été engagé le 14 octobre 1806, comme commissaire-priseur avec un salaire de mille francs. Il est vrai que cette somme modeste a augmenté à la fin de l'année jusqu'à 1250 francs, mais à la suite d'un soi-disant règlement général elle est passée à 1200 francs.⁹⁸ Sans doute, c'était aussi la faute de Saint-Simon si, de temps à autre il se trouvait dans des situations financières catastrophiques. Il était prodigue, il maniait avec générosité non seulement sa fortune et ses revenus, mais aussi ses idées et ses pensées. Il a

⁹² Ibid.: 365.

⁹³ ZSIGMOND László: *Franciaország. 1789—1968.* (France 1789—1968.) Budapest 1969. 220—221., 240—242.

⁹⁴ DURKHEIM, É.: *Le socialisme. Sa définition. Ses débuts. La doctrine saint-simonienne.* Paris 1928. WEILL, G.: *Un précurseur du socialisme: Saint-Simon et son œuvre.* Paris 1896.

⁹⁵ COMTE, A.: *Extraits de son œuvre finale. (1851—1857). Auguste Comte méconnu.* Auguste Comte conservateur. Paris 1898.

⁹⁶ *Church and society. Catholic social and political thought and movements. 1789—1950.* Edited by J. N. MOODY. New York 1953. 26—40., 232—234. — Voir: *Politikai és szociális enciklikák. XIX—XX. század. I—II.* Eötvös Lóránd Tudományegyetem. Bölcsészettudományi Kar. Új- és legújabbkori Egyetemes Történelmi Tanszék. Összeállította és szerkesztette ZSIGMOND László. (Encycliques politiques et sociales. XIX^e—XX^e siècle. I—II. Université Lorand Eötvös. Faculté de Philosophie. Département de l'histoire moderne et contemporaine.) Budapest 1970. — Ibid.: I. 25—52. — Voir: ZSIGMOND László: *A propos de la discussion sur la notion et l'interprétation de la démocratie chrétienne.* Études historiques 1970 publiées à l'occasion du XIII^e Congrès International des Sciences Historiques par la Commission Nationale des Historiens Hongrois. I. Budapest 1970. 535—549.

⁹⁷ COMTE, A.: *Appel aux conservateurs.* Œuvres d'Auguste Comte. XI.

⁹⁸ GOUHIER: *Formation du positivisme.* II. 257.

effectivement répandu ses richesses spirituelles, et c'est une reconnaissance digne de son activité lorsque Engels écrit que « l'on découvre chez Saint-Simon une largeur de vues géniale, qui fait que presque toutes les idées qui n'étaient pas de caractère strictement économiques sont décelables chez lui à l'état embryonnaire. »⁹⁹ Saint-Simon déclarait la même chose que le Galilée de Brecht: « voir ce n'est pas regarder béatement »,¹⁰⁰ et les yeux servent non seulement à ce que l'on pénètre dans les écrits des maîtres anciens, mais aussi pour que l'on ait l'audace de reconnaître ce qui est nouveau et ce qui est en train de naître. Apercevoir et reconnaître les choses, et il peut s'agir de n'importe quelle question délicate — c'est ce qu'il considérait comme étant le principe de son activité, et cette idée le guidait: « La justice n'est pas la fille de l'autorité, mais du temps. »¹⁰¹ Il ne faisait pas sien le proverbe biblique qui dit que « l'homme avisé cèle son savoir, »¹⁰² mais il déclarait ce que fait dire Bertolt Brecht par son protagoniste, dans son drame intitulé *La vie de Galilée*. Quand le cardinal Barberini rappelle à Galilée le proverbe disant que « le sage cache son savoir »,¹⁰³ Galilée ne se priva pas d'une réponse proverbiale en disant que « le peuple maudit l'accapareur du blé ». ¹⁰⁴ Alors le cardinal, ne l'avertissant plus, le menace en posant cette question: « peut-on marcher sur des charbons ardents, sans se brûler les pieds? »¹⁰⁵ Galilée n'a pas connu le même sort que Giordano Bruno, que l'on a brûlé sur le bûcher à cause de ses opinions scientifiques.¹⁰⁶ Et Saint-Simon a eu un autre sort que Galilée, bien qu'il ait connu lui aussi suffisamment d'humiliation et de rabaissement. On ne pouvait pas le faire céder parce que chaque fois il se renouvelait en trouvant un milieu intellectuel qui pouvait, ou voulait, suivre ses idées audacieuses et vives. Il se sentait choisi pour accomplir le grand processus théorique, idéologique, moral, social et politique qui avait commencé depuis des siècles. Dans le positivisme et dans la science de l'homme il ne voyait pas le commencement, mais l'achèvement. Et justement c'était là que résidait sa grande force attirante pour des personnes aussi différentes que, par exemple, Thierry, Comte ou Infantin et Bazard. Il leur suggérait que l'humanité arrivait au stade décisif de son histoire, au moment où la tournure de son sort dépendait avant tout d'elle-même. La grande question était la suivante: est-ce qu'il est possible de mettre la science et la technique, poussant en avant la civilisation, au service de la société, ou tout prend une direction inverse et la révolution de la technique et de la science devient la contre-révolution de celles-ci.

⁹⁹ ENGELS: *Anti-Duhring*. 254.

¹⁰⁰ BRECHT, B.: *Színművei*. (Pièces de théâtre.) I—II. Budapest 1964. — Ibid.: II. 136.

¹⁰¹ Ibid.: 167.

¹⁰² *La Bible*. Proverbes. 12, 22.

¹⁰³ BRECHT, B.: II. 183. — Voir: Proverbes. 9, 14.

¹⁰⁴ BRECHT: II. 183. — Voir: Proverbes. 11, 26.

¹⁰⁵ BRECHT: II. 183. — Voir: Proverbes. 6, 28.

¹⁰⁶ DUNHAM, B.: *Hősök és eretnekek. A gondolkodás politikai történetéből*. (Héros et hérétiques. De l'histoire des idées politiques.) Budapest, 1968. 249—253.

Parmi les idées de Saint-Simon il y en a beaucoup d'inachevées, de discutables, et même inacceptables, mais aussi beaucoup de pensées durables qui nous invitent encore à la réflexion. Cependant son plus grand acte fut peut-être, l'acceptation de sa responsabilité de savant. Pour mieux apprécier son impérissable mérite, qu'il nous soit permis, de nouveau, de faire parler le Galilée de Brecht, quand, en parlant à lui-même, il adresse ses mots à tous les savants du monde:

« Est-ce que l'on peut être savant si l'on renie les masses? Les peuples ont déjà compris le mouvement des étoiles, mais ils n'arrivent toujours pas à prévoir les machinations de leurs maîtres. Le doute a gagné la lutte dans la connaissance du ciel. Mais, à cause de sa foi, la femme de ménage romaine perd chaque jour la lutte pour le lait. La science doit se soucier des deux combats. Une humanité qui était maintenue dans son ignorance, étourdie par une fumée d'encens, et qui ne peut pas épanouir ses propres forces, n'est pas capable de se servir des forces de la nature bien que vous les ayez dévoilées devant elle. Pourquoi travaillez-vous alors? Je pense que le seul but de la science est de faciliter la pénible existence humaine. Si les savants, intimidés par les personnes puissantes et égoïstes, s'amuse à accumuler le savoir seulement pour le savoir — ils mutilent la science et toute nouvelle machine deviendra un chevalet de torture. Dans quelque temps vous aurez tout découvert ce que l'on peut découvrir, mais ce progrès peut en même temps vous éloigner de l'humanité. Un jour, un si grand fossé se creusera entre vous et eux, qu'à votre exclamation de joie à la suite d'une nouvelle conquête, résonnera le soupir de la terreur universelle. »¹⁰⁷

Trad. par *Á. Rényi*

Идейное наследие Сен-Симона

Резюме

Л. ЖИГМОНД

Статья является одной из глав работы автора под заглавием «Клод-Генри де Сен-Симон. Из истории политической мысли XIX века», опубликованной Издательством Венгерской Академии Наук в 1977 г. Проследивая предпосылки и формирование мыслей Сен-Симона, одной из самых важных выводов монографии является, что в его лице речь идет не столько об одном из утопистов-социалистов, сколько об основателе позитивизма и социологии. Заключительная глава монографии занимается анализом разногласий и споров, возникших вокруг научного наследия Сен-Симона а также понимания истинного содержания позитивизма и социологии, и кончается анализом открытого разрыва между направлением Сен-Симона и Комта. Эта проблема и стоит в центре публикуемой выше статьи. В вопросе об оценке Сен-Симона автор придает первенство Сен-Симону, однако он не уменьшает также и значения Комта. Следующая работа автора, выход в свет которой ожидается в скором времени под заглавием «Огуст Комт. Из истории политической мысли XIXв», служит именно цели — согласно требованиям исторического подхода — определить место в истории мышления XIX века позитивизма и социологии, которые намного превосходили прежние теологические и метафизические взгляды, и которые по-своему, а также в конкретном случае Сен-Симона и Комта (особенно в первый период их деятельности) оказывали столь большое влияние — среди прочих, но не в последнюю очередь — не только на формировавшиеся взгляды в международном рабочем движении, но также и на такие личности, каким был граф Иштван Сечени, основатель Венгерской Академии Наук.

¹⁰⁷ BRECHT: II. 233.

Historiographie de l'activité en Italie des émigrés hongrois de 1848/49

par

LAJOS LUKÁCS

I

L'histoire de l'émigration hongroise après 1848/49 n'était en général pas un thème goûté par les historiens précédents, et c'est, entre autres, une raison pour laquelle, quelques ouvrages intéressants mis à part, l'histoire de cette émigration entre 1849—1867 est riches en tâches blanches. Jusqu'à nos jours, les chercheurs ne peuvent pas s'affranchir d'un traitement global de cette émigration et suivant, en fin de compte, une voie traditionnelle, la conçoivent comme une tendance socio-politique homogène. Quant aux composants complexes des contradictions internes, on les traite en substance en tant que différends personnels, qu'intrigues, que contradictions imposées par les difficultés de la vie des émigrés. Sans pour autant nier la présence de ces éléments, ou l'influence que les différends personnels eurent, sous bien des rapports, sur la marche des événements, nous pensons découvrir les mobiles fondamentaux des modifications internes subies par l'émigration dans une autre direction. Une étude poussée des différentes sources historiques montre que les contradictions internes découlaient des conflits et luttes entre les différentes idées et tendances politiques. Dans l'histoire de l'émigration hongroise en Italie ce processus historique montre des formes très nettes et une évolution qu'il est aisé de représenter vigoureusement. La recherche historique doit donc partir du dépouillement des œuvres historiques, surtout hongroises et italiennes, écrites au cours de ces quelques cent vingt-cinq ans et qui ont des rapports avec notre sujet.¹

¹ Ici, il convient de noter que dans cette étude historiographique le but principal était d'examiner les ouvrages historiques relatifs à ce sujet (donc les études publiées et les publications de sources) et non pas une mise au point des sources historiques inédites. Ce nonobstant, l'appréciation de la valeur documentaire des publications nécessitait, dans certains cas, la référence à des sources archivistiques inédites ayant des rapports avec les ouvrages publiés, mais sans pour autant prétendre à donner des références complètes. Du côté hongrois les travaux bibliographiques et historiographiques d'importance, concernant le problème étudié ici sont: G. KACZIÁNY: A magyar mémoire-irodalom 1848-tól 1914-ig (Mémoires hongroises de 1848 à 1914). Budapest, 1917; L. BARTFAI SZABÓ: Naplók, emlékiratok és feljegyzések Magyarország történetéhez 1815—1867 (Journaux, mémoires et notes concernant l'histoire de Hongrie 1815—1867) (Háborús Felelősség 1928—29); L. TÓTH, A. ZAMBRA: A Garibaldi-emlékkiállítás leíró katalógusa. Catalogo della Mostra Garibaldi, Budapest, 1932, publie la liste des livres importants, exposés, relatifs à ce sujet; G. MISKOLCZY: Recenti pubblicazioni magiare sulla storia del Risorgimento. (Rassegna Storica del Risorgimento. 1935. Vol. I, VI.); M. NAGY:

Quant aux œuvres contemporaines, ou presque, elles sont d'une valeur fort variée. Après la guerre de 1859 en Italie du Nord, l'absolutisme s'atténua, la vie intellectuelle jouissait relativement de plus de liberté, la presse était moins limitée, et tout cela offrit une certaine possibilité au public hongrois d'obtenir certains renseignements sur le sort et la vie des Hongrois qui combattaient en Italie comme volontaires. Le caractère des organes de la presse impose pourtant l'application d'une critique rigoureuse aux nouvelles, ou aux comptes-rendus plus volumineux, qu'ils publiaient. Pour les utiliser dans l'historiographie, il faut absolument les confronter à d'autres sources relatives au même thème. Outre les quotidiens plus connus, tels que *Pesti Napló*, *Sürgöny*, c'étaient surtout les revues littéraires, les journaux de mode, les illustrés qui publiaient de temps à autre des nouvelles ou des reportages de leur correspondant spécial sur la vie de l'émigration hongroise en Italie. Nous pouvons, entre autres, nous référer aux textes publiés dans plusieurs numéros de *Hölygfutár*, *Családi Kör*.² Les calendriers et annuaires, surtout pour les années 1861 et 1862, méritent également notre attention à cause de plusieurs écrits relatifs à notre sujet. Ainsi, par exemple, le grand calendrier illustré pour 1862 de Gusztáv Emich publie l'article d'Arnold Vértesy sous le titre de « La légion hongroise en Italie ». En même temps sortirent des comptes-rendus, de brefs résumés, de valeur fort disparate, sur la légion hongroise, sur la vie de Garibaldi.³ Dans cette masse, en gros au niveau de colportage, plus dignes d'atten-

Az 1848—49-es emigráció memoire irodalma (Les mémoires de l'émigration de 1848—1849). Budapest 1936; Magyar Történeti Bibliográfia 1825—1867 (Bibliographie historique hongroise 1825—1867). Réd.: Z. I. TÓTH: Budapest, 1950. III.; M. GÁTINÉ PÁSZTOR: A Risorgimento magyar bibliográfiája (Bibliographie hongroise du Risorgimento) (dans la publication Magyarország és a Risorgimento, Budapest, 1961); Du côté italien: Catalogo delle pubblicazioni relative al Risorgimento italiano. Pontremoli, 1926; R. MOSCA: Bibliografia del Risorgimento italiano. Milano, 1931; A. M. CHISALBERTI: Introduzione alla storia del Risorgimento. Rome, 1942; F. Valsecchi: Introduzione alla storia del Risorgimento. Milano-Varese, 1946; L. BULFERETTI: Il Risorgimento nella storiografia contemporanea. (Nouve questions di storia del Risorgimento e dell'Unità d'Italia (I—II. Milan, 1961. I. p. 1 et sq); L. MARCHETTI: Bibliografia generale del Risorgimento. (ibid. II. 729 et sq); W. MATURI: Interpretazioni del Risorgimento. Turin, 1962; W. MATURI et F. CHABOD ont collaboré à une bibliographie du Risorgimento dans les tt. XIX et XXIX de l'Enciclopedia italiana, sous les articles « Italia » et « Risorgimento italiano ». La bibliographie du Risorgimento est publiée de façon continue, sous la direction d'Emilia Morelli, dans Rassegna Storica del Risorgimento, et sous la direction de G. Macchia dans le journal de Pise Bollettino delle Domus Mazziniana, ainsi que dans l'édition de Bibliografia Nazionale Italiana et de la Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze; Concernant Garibaldi et les mouvements garibaldiens: Giuseppe Garibaldi e la tradizione garibaldina. Una bibliografia dal 1807 al 1970. Raccolta con introduzione e annotazioni da Anthony P. Campanella. I—II. Grand Saconnex, Ginevra, 1971; Concernant les rapports russes du mouvement garibaldien: V. E. Nevler: Bibliografia russa su Giuseppe Garibaldi ed il movimento garibaldino. (Studi Garibaldini. 1966. No 7.).

² I. HAMVAY K.: Levelek Olaszországból (Lettres d'Italie) (Családi Kör. 1861); J. Kiss: Olaszországi levél (Lettre d'Italie). (ibid.); G. HEVESSY: Egy volt honvéd naplója 1860—61-ben (Journal d'un ancien soldat de la guerre d'indépendance en 1860—61) (ibid.); Capreráról (Sur Caprera) (Hölygfutár. 1861).

³ L. CSETE: Garibaldi és társulata, vagy a népboldogítók (Garibaldi et sa compagnie, ou les faiseurs de bonheur populaire) I—II. Pest, 1861; L. KONTRÓ: Híres Garibaldi tábornok élete, harcai és kalandjai. (La vie, les luttes et les aventures du célèbre général Garibaldi).

tion sont les écrits, les tracts, rédigés sur la base d'expériences personnelles vécues.⁴ Cette liberté relative disparut bientôt dans le nouvel absolutisme, le gouvernement provisoire, qui suivit la dissolution de l'Assemblée Nationale de 1861, et ainsi les nouvelles concernant l'émigration hongroise ne parurent plus dans la presse hongroise.

Pour des raisons bien compréhensibles, la situation évolua tout autrement dans l'Italie des années 1860 où, à l'exception de la Cité du Vatican et de la province de Veneto, s'installa la royauté italienne en voie d'unification. Il va sans dire que les quotidiens et revues italiens publiaient des renseignements plus amples sur la vie et les discussions de l'émigration hongroise. Sous cet aspect une attention particulière doit être accordée à *Il Diritto*, journal d'opposition de gauche de Turin, et à *Gazetta di Torino*. Les journaux *L'Opinione* à Milan, *L'Unità Italiana* à Gênes, le *Popolo d'Italia* à Naples, étaient également de ceux qui se tournaient avec préférence vers la question hongroise et les problèmes de l'émigration hongroise. C'est surtout le journal napolitain qui accordait une place considérable aux questions hongroises, ce qui est dû, dans une mesure non négligeable, au garibaldien Lipót Óváry qui travaillait pendant des années à la rédaction. Du point de vue de l'attitude amicale dans les rapports hungaro—italiens, une place de premier plan revient au journal de Mazzini *Pensiero ed Azione*, paraissant à Londres, où, avant la guerre de 1859, Kossuth eut également la possibilité de publier ses écrits.⁵ Des écrits remarquables, concernant la Hongrie, se trouvent dans *l'Alleanza*, journal publié en italien à Milan, sous la rédaction d'Ignác Helfy, sur lequel Kossuth exerça une influence intellectuelle vigoureuse. Le journal se tenait avant tout à la tendance officielle de l'émigration et offrait fort peu de possibilité de publication aux groupements de gauche.⁶

Quant à la littérature étrangère contemporaine, concernant l'émigration hongroise en Italie, une partie déterminée en est en rapport avec la guerre de 1859 en Italie du Nord où avec les mouvements qui la suivirent immédiatement. La position de l'émigration officielle hongroise est reflétée, outre les tracts de Kossuth, par les écrits de Dániel Irányi, d'Ede Horn et par quelques

Pest, 1861; L. KOTSÁNYI: Garibaldi rövid életrajza és katonás életviszonyai, híven talált arcképével (Brève biographie de Garibaldi, ses conditions militaires de vie, avec son portrait fidèle). Pest, 1862; Id. en allemand (1862).

⁴ Cf. C. VISCHER: Kossuth und die Legion in Italien. Leipzig, 1862. Id. en hongrois: Vienne, 1963; I. MATTYUS publica, avec l'indication « un ancien artilleur », son écrit intitulé *Az elégedetlen légionistákról* (Sur les légionnaires mécontents). Leipzig, 1863; *Egy Garibaldi-önkéntes kalandjai* (Les aventures d'un volontaire de Garibaldi). Traduit de français par Sz. M. (M. SZABÓ). Szeged, 1861.

⁵ L'article de Kossuth parut sous le titre « Sguardo sul passato e sull'avvenire » dans les numéros du 15 novembre 1858 et du 15 janvier 1859.

⁶ Les numéros du journal parus entre 1862 et 1864 dans la bibliothèque Brera de Milan; Cf. V. M. FORNARIO: *L'Alleanza giornale Italo-Ungherese di Milano*. (Annuario dell'Accademia d'Ungheria di Roma 1937.)

tracts anonymes.⁷ Sur le rôle des Hongrois combattant dans les rangs des Cacciatori delle Alpi on trouve des renseignements dans l'ouvrage, publié en 1860, de Francesco Carrano.⁸ L'expédition de Garibaldi en 1860 et la participation hongroise figurent dans nombreuses publications contemporaines. Nous pouvons nous référer entre autres aux ouvrages de Maxime Du Camp,⁹ à « Il poema dei Mille »¹⁰ d'Alexandre Dumas au livre de Marc Monnier sur le mouvement de Garibaldi, publié en 1861 à Paris,¹¹ à l'analyse de Charles Stuart Forbes, parue en allemand et en anglais.¹² Une attention particulière revient à l'histoire militaire de Wilhelm Rüstow sur la guerre de 1859¹³ et sur la campagne de 1860 dont il était un des excellents chefs militaires.¹⁴ La littérature relative aux événements d'Aspromonte, ayant fait tant de bruit, a également des rapports à l'activité en Italie de l'émigration hongroise. Entre autres nous nous référons aux ouvrages parus en 1862 de Dumas,¹⁵ Franco Mistrali,¹⁶ Maurigi Ruggiero,¹⁷ et à celui, paru en 1863 de Celestino Bianchi.¹⁸ Dans les années 1860, les tracts écrits en italien et ayant des rapports aux Hongrois, augmentèrent en nombre avec les discussions aiguës entre István Türr et József Krivácsy.¹⁹

Après l'établissement définitif de Kossuth en Italie, en été 1861, les affaires de l'émigration hongroise eurent bien moins de place dans la presse

⁷ LOUIS KOSSUTH: Le Congrès, l'Autriche et l'Italie. Révélations sur la crise italienne. Bruxelles, 1859; id.: La question des nationalités. L'Europe, l'Autriche et la Hongrie. Bruxelles, 1859; J. E. HORN: La Hongrie et la crise européenne. Paris, 1860; Id.: La Hongrie en face de l'Autriche. Paris, 1860; D. IRÁNYI—CH. L. CHASSIN: Histoire politique de la révolution de Hongrie 1847—1849. I—II. Paris, 1859—1860; D. IRÁNYI: Magyarország függetlensége (L'indépendance de la Hongrie. Sans lieu et date. (Paris, 1862); La critique de Kossuth et de l'émigration officielle voir: B. SZEMERE: La question hongroise 1848—1860. Paris, 1860. En allemand — Leipzig, 1880.

⁸ F. CARRANO: I cacciatori delle Alpi. Turin, 1860.

⁹ M DU CAMP: Expéditions des Deux-Siciles. Paris, 1861; Sur les références aux Hongrois dans cet ouvrage voir: Garibaldi magyarjai (Les Hongrois de Garibaldi) (Magyar Hírlap, le 24 décembre 1905).

¹⁰ A. DUMAS: Il poema dei Mille. Milan, sans date; Id.: Les garibaldiens: Révolution de Sicile et de Naples. Paris, 1861.

¹¹ M. MONNIER: Garibaldi — Histoire de la Conquête des deux Siciles. Paris, 1861.

¹² C. S. FORBES: Garibaldi's Feldzug in Beiden Sicilien. Leipzig, 1861; Id.: The campaign of Garibaldi in Two Sicilies. Edinburgh, 1861; cg. id.: The life and campaign of Garibaldi. London, 1862.

¹³ W. RÜSTOW: Der Italienische Krieg. 1859. Zurich, 1860; id.: Guerra d'Italia del 1859. Milano, 1860.

¹⁴ Id.: Erinnerungen aus dem italienischen Feldzug von 1860. I—II. Leipzig, 1861; id.: La guerra italiana del 1860 descritta politicamente e militarmente. Milan, 1862.

¹⁵ A. DUMAS: La verità sul fatto di Aspromonte. Milano, 1862.

¹⁶ F. MISTRAL: Da Caprera ad Aspromonte e Varignano. Note e documenti. Milan, 1861.

¹⁷ M. RUGGIERO: Aspromonte. Ricordi storico-militari. Torino, 1862.

¹⁸ C. BIANCHI: I martiri d'Aspromonte. Milano, 1863.

¹⁹ Cf. l'ouvrage édité en défense de Türr par l'imprimerie de Helfy: Documenti e note relativi al libello contro il generale Türr. Milan, 1863; La réponse de Krivácsy: A quanti amano la giustizia. Turin, 1863; Sur le procès intenté à Turin à propos de la discussion: Processo di diffamazione intentato del generale Stefano Türr contro il colonello Krivácsy emigrato ungherese. Milano 1864; K. M. KERTBENY: Offener Brief am Herrn Ludwig von Kossuth früheren Gouverneur von Ungarn. Bruxelles, 1864.

anglaise, et le problème hongrois n'émergea qu'à l'occasion de tel ou tel moment historique exceptionnel, comme la crise italienne en 1862, l'insurrection polonaise, et la guerre de 1866. Il convient de noter comme un phénomène digne d'attention que non seulement l'opinion publique anglaise, mais celle du monde qui lisait la presse anglophone, pouvait être renseignée sur les événements de l'entreprise historique de Garibaldi aussi par les articles, de niveau élevé et dignes de confiance, d'émigrés hongrois. Ainsi, en 1860, le colonel brigadier Nándor Éber, remplit son devoir aussi en sa qualité de correspondant du *Times*.²⁰ En 1862, c'était le tour de Ferenc Pulszky, correspondant du *Daily News*, de rendre compte au public anglais, avec une vivacité extraordinaire, de l'évolution de la crise en Italie et du rôle qu'y jouaient les Hongrois.²¹ Le travail de correspondant de ces deux émigrés hongrois est marqué par une objectivité et une précision extrêmes, ce qui leur prête une grande valeur comme source historique. L'activité de Marx et d'Engels en tant que publicistes contribua aussi à informer le monde anglo-saxon. Ils ont traité avec beaucoup de détails, avec une grande précision, le contexte politique, diplomatique, militaire et social de la guerre de 1859 en Italie du Nord, ainsi que les événements de l'expédition sicilienne de Garibaldi en 1860.²² Avec une critique acerbe et bien fondée ils démasquèrent les ruses de l'empereur Napoléon III, ses manipulations au nom de l'idéologie nationale et les méthodes par lesquelles il cherchait à utiliser dans ses buts les émigrations de plusieurs nations dont aussi l'émigration hongroise.²³

II

Le compromis conclu en 1867 entre l'Autriche et la Hongrie a créé une nouvelle situation du point de vue de l'étude et de la présentation de l'activité de l'émigration hongroise en Italie. Cette nouvelle situation cependant ne manquait pas de contradictions. Sans doute le gros des

²⁰ cf. Information d'Éber envoyée au journal *Times*, en traduction italienne « *La rivoluzione in Sicilia* », *Allia*, 20 giugno 1860. (C. Pecorini-Manzoni: *Storia della 15^a Divisione Tùrr nella campagna del 1860 in Sicilia e Napoli*. Firenze, 1876. p. 65 sq.), ainsi que Garibaldi a Palermo, narrata da un testimone oculare. Livorno, 1860.

²¹ F. PULSZKY: *Életem és korom* (Ma vie et mon époque) I—II. Budapest, 1884. II. p. 502 sq.

²² Des publications à ce sujet de MARX et ENGELS voir ENGELS: *Le Po et le Rhin*, Berlin, 1859. Œuvres de Karl Marx et Friedrich Engels — dans la suite œuvres de Marx—Engels — 13. Budapest, 1965. p. 237. sq); ENGELS: *La stratégie de la guerre*. *NewYork Daily Tribune* — dans la suite N.Y.D.T. — le 15 juin 1859 (*Ibid.* pp. 264—267); MARX: *Le manifeste de Mazzini* (N.Y.D.T.) 17 janvier 1859 (*ibid.* pp. 368—369); MARX: *Le Spree et le Mincio*. *Das Volk*. 25 juin 1859. (*Ibid.* pp. 388—389).

²³ cf. MARX: Herr Vogt. London, 1860. Des détails qui en sont tirés sous le titre « *Kossuth et Klapka* ». (Œuvres choisies de Marx et Engels. I—II. Dir. de la publication ERVIN SZABÓ. Budapest, 1905—1909. I. pp. 139 sq). Ce passage est publié encore dans le cahier Marx—Engels « *A magyar forradalom* » (*La révolution hongroise*) (Cluj, 1945. Dir. de la publication LAJOS JORDÁKY). Édition complète en hongrois de Herr Vogt: *Marx—Engels Művei* (Œuvres de Marx—Engels) 14. Budapest, 1966. pp. 319 sq.

émigrés rentra et jouissait de larges possibilités de communiquer tout ce qu'ils avaient vécu, sous forme de mémoires. Nombreux étaient ceux qui en profitèrent et la période du dualisme, de 1867 à 1918 vit paraître de riches matériaux. Mais l'attitude de ces auteurs était nécessairement influencée par la réconciliation entre l'Autriche et la Hongrie, et par la tendance, propre avant tout à la politique officielle, à éliminer les différends qui accompagnaient le compromis. Dans les souvenirs d'aucuns, les luttes de l'émigration se déformèrent, pour devenir des efforts dépourvus de sens, et ces auteurs cherchaient de toute façon à s'adapter aux circonstances offertes par l'atmosphère de réconciliation. C'est ce qui a marqué les mémoires d'une part, et de l'autre les efforts des partis d'indépendance fidèles à 1848, relégués à l'opposition pendant de longues décennies, qui cherchaient à exploiter dans leurs buts les souvenirs historiques de 1848—49, de l'époque de l'absolutisme oppressif, de l'émigration. Une autre caractéristique est que tous les éléments sont absents de ces mémoires qui pourraient révéler les contradictions réelles au sein de l'émigration ou qui offriraient des références aux luttes et conflits entre les différents groupes et tendances. Loin de là de déduire que pendant ce demi-siècle on n'a pas vu paraître des ouvrages fort utiles, importants et précieux dont la richesse a rendu de grands services et a contribué à conserver les souvenirs du passé.

Les écrits publiés après 1867 sur l'histoire de l'émigration en Italie, sur la légion hongroise, présentent une masse de valeur extrêmement mixte. Nous devons nous arrêter avant tout sur ceux dont les auteurs relatent leurs propres expériences. Parmi les membres de la légion hongroise en Italie, nous nous référons, entre autres, aux écrits de Géza Hevessy, parus en gros en 1869 dans les revues *Tarka Világ* et *Képes Regélő*.²⁴ Les articles d'un certain « Sz. I. légióbeli őrnagy » (I. Sz. commandant de légion) révèlent un auteur bien informé et méritent une attention particulière. Longtemps, les chercheurs, tout en reconnaissant la valeur de ses écrits, ne pouvaient identifier l'auteur. Enfin, les recherches ont élucidé que l'anonymat cache János Szűcs, commandant de la légion hongroise en Italie, chef du bureau de la légion.²⁵ Outre quelques publications plus ou moins brèves, on lui connaît des essais littéraires plus ambitieux aussi. C'est que lors de la dissolution, en 1867, de la légion, il fit

²⁴ Parmi les écrits touchant ce sujet et à peu près contemporains, nous nous référons à : *A brigantik elleni harc Dél-Olaszthonban. Egy volt magyar légióbeli tiszt naplójából.* (La lutte contre les brigands en Italie du Sud. Du journal d'un ancien officier de la légion hongroise). Honvéd, 1867); *Töredékek egy volt Garibaldista emlékirataiból* (Fragments de mémoires d'un ancien garibaldien). (Honvéd, 1868.)

²⁵ Les écrits de Szűcs sont entre autres: *Egy episode az olaszthoni magyar légió életéből* (Un épisode de la vie de la légion hongroise en Italie). (Honvéd, 25 mai 1868); *Az olaszthoni magyar légió életéből* (De la vie de la légion hongroise en Italie Nos 2 et 4 de *Tarka Világ* et *Képes Regélő*. 1869); A l'auteur de ces écrits, qui signe Sz. I., il y a une référence dans M. NAGY: *Az 1848—1849-es emigráció memoire irodalma* (Mémoires sur l'émigration de 1848—1849). (op. cit. p. 129.)

acquisition des archives entières de la légion, de quelques 7000 feuilles, et reçut le mandat, approuvé par les officiels italiens, d'écrire l'histoire de la légion hongroise en Italie. Il s'est certainement sérieusement attaqué à sa tâche, à Bologne, et dans une lettre du 15 janvier 1867 il informa la maison d'édition Heckenast à Budapest de son travail et de ses intentions de publication. Le projet contient 141 points, il témoigne d'un auteur bien informé qui, partant des matériaux à sa disposition, voulait réaliser son projet et avait en outre l'intention de compléter son ouvrage d'une liste alphabétique. Il attachait de l'importance à cette liste afin que, si en Hongrie quelqu'un s'intéresse à un ancien légionnaire hongrois en Italie, il pût y trouver les renseignements. Par ailleurs, dans sa lettre adressée à l'éditeur, il demande de la discrétion dans toute cette affaire. En fin de compte, la publication n'a pas eu lieu.²⁶ Il paraît pourtant que l'insuccès de cette entreprise n'ait pas découragé Szócs qui, après son retour en Hongrie, n'abandonna pas ses tentatives de publier son ouvrage. Cela ressort aussi de sa lettre écrite le 18 septembre 1882 à Szentgotthárd, adressée à la rédaction du *Vasárnapi Ujság*, où il se réfère à son ouvrage en manuscrit dont il met un passage à la disposition du journal.²⁷

Une des plus importantes entreprises des décennies suivant le compromis (1867) était la publication des œuvres de Lajos Kossuth, écrites en émigration, qui offrent jusqu'à nos jours les matériaux les plus riches concernant l'histoire de l'émigration hongroise en Italie.²⁸ La publication de cette immense quantité de documents, accompagnée des commentaires de Kossuth, qui pourraient passer pour des études, permet d'avoir une idée de l'activité internationale, diplomatique et politique, des chefs de l'émigration, en premier lieu de Kossuth, activité qui exigeait des performances extraordinaires. Sans procéder à la critique des sources de cette publication illustre on ne peut pourtant pas s'en servir dans des buts ambitieux. Il faut prendre en considération que ce travail, comprenant treize volumes et publié de 1880 à 1911, consacre une place étonnamment petite aux mouvements d'opposition intérieure de l'émigration, et à l'histoire de la légion hongroise en Italie.

²⁶ cf. A. RADÓ: Adalékok az olaszországi magyar légió történetéhez (Contributions à l'histoire de la légion hongroise en Italie) Progetto di una Storia della Legione Ungherese in Italia. (Háborús Felelősség (Responsabilité de guerre) 1929); Le projet et les esquisses de Szócs concernant l'histoire de la légion: Országos Levéltár, Budapest, Kossuth gyűjtemény. Archives Nationales, Budapest. Collection postérieure à 1526. Collection Kossuth. II. S. 2. — 711.)

²⁷ Hadtörténelmi Levéltár, (Archives pour l'Histoire Militaire) Budapest. Az olaszországi magyar légió iratait. Documents de la légion hongroise en Italie 1860—62. 229/19.)

²⁸ KOSSUTH LAJOS összes munkái (Œuvres complètes de Lajos Kossuth) (dans la suite: Kossuth: Mes écrits). I—XIII. Budapest, 1880—1911. Les tomes I—III. portent le titre « Irataim az emigrációból (Mes écrits dans l'émigration). A partir du t. IV, le titre est « Kossuth Lajos iratai » (Les écrits de Lajos Kossuth). Directeur de l'édition. I. HELFY pour les tomes IV—V, F. KOSSUTH pour les tomes VI—XIII; Éditions à l'étranger: KOSSUTH L.: Meine Schriften aus der Emigration. I—III. Pressburg—Leipzig, 1880—82; id.: Memoirs of my exile. London—Paris—New York, 1880; id.: Souvenirs et écrits de mon exil, période de la guerre d'Italie. Paris, 1880.

Aux Archives Nationales on a tenu pour nécessaire de classer à part, dans le cadre de la collection Kossuth, les documents relatifs à la légion, sous le titre » Documents de la légion hongroise en Italie ». Cela permet aux chercheurs de dégager les contradictions internes de l'émigration hongroise en Italie, les luttes des différentes tendances politiques, sinon sur la base des écrits publiés de Kossuth en émigration, du moins à l'aide des fonds d'archives hongroises et italiennes. Kossuth était d'ailleurs d'avis que « l'histoire de la légion hongroise en Italie constitue en elle-même un tout et qui mérite, voire impose un traitement détaillé, spécial où ni la lumière ni l'ombre ne doit manquer. Qui que puisse entreprendre ce travail, il trouvera dans mes écrits d'abondants matériaux »,²⁹ mais lui-même ne cherchait pas à devancer, dans les détails, ce travail futur d'historien. L'attitude de Kossuth est compréhensible à bien des égards, surtout en pensant qu'il destinait la publication de ses écrits à la propagande et au soutien de la tendance d'indépendance de l'émigration et ne voulait pas mettre à la disposition de ses adversaires des matériaux utilisables contre lui, en entrant dans les détails des contradictions intérieures, des aspects plus délicats de l'histoire de l'émigration. L'inquiétude relative à la publication de l'histoire intérieure de l'émigration et de la légion n'était probablement pas propre au seul Kossuth, elle devait être dans une certaine mesure générale et fut prise en considération dans le choix des écrits. Il est toutefois à noter que les trois premiers volumes de ces écrits, dans la rédaction desquels Kossuth prit encore une part active, représente plus de valeur pour la recherche que les volumes suivants, malgré les points de vue spéciaux qui présidaient au choix et à la publication. Il est vrai que Kossuth, ayant plus de quatre-vingts ans, participa encore activement à la publication des IV^e et V^e volumes, mais était mort au moment de la parution du V^e. C'est Ignác Helfy qui devait mettre sous presse ces deux derniers volumes, mais déjà avant il eut une part considérable dans ces travaux. Après sa mort, c'est le fils aîné de Kossuth, Ferenc, qui s'en chargea à partir du volume VI. Ces circonstances ont grandement contribué au choix unilatéral et aussi aux corrections survenues au cours de la publication. Leur importance sera connue quand nous aurons la possibilité de procéder à une édition critique des écrits de Kossuth en émigration.

Quant à l'autre chef de l'émigration, le général György Klapka, on ne peut guère dire qu'il ait publié les écrits relatifs à son activité extrêmement multiple et prolongée ou que, du moins, il ait exposé dans des mémoires son rôle remarquable. Des vœux exprimés de plusieurs côtés, ainsi que la grande instabilité de sa situation matérielle, l'ont poussé, dans les années 1880, à communiquer en grandes lignes certains détails de cette activité. Les publications parues en 1884 et 1885 dans Pesti Napló sous le titre « De mes sou-

²⁹ KOSSUTH: Mes écrits. III. p. 604.

venirs », ainsi que son livre paru sous le même titre en 1886, contiennent d'utiles points de repère pour la première moitié des années 1850, et les lettres de László Teleki,³⁰ publiées en annexe, s'y réfèrent aussi. Par contre, son rôle joué dans l'émigration en Italie, dans les années 1860, reste en ombre. On trouve des renseignements y relatifs dans différents recueils de l'émigration ainsi que dans des documents de Klapka, récemment transférés en Hongrie, qui ont une importance fondamentale concernant sa vie.

Les souvenirs et expériences du général István Türr sont conservés pour la postérité d'une manière encore plus accidentelle et fragmentaire que ceux de Klapka. Cela s'explique en grande partie par le caractère de ce général, actif, mouvementé, pratique, qui se décida difficilement à écrire des mémoires de grandes dimensions. Ce qu'il nous a laissé, paru sous son nom, n'est pas peu et l'énumération de tous ces articles, parus dans des journaux hongrois, allemands, français, italiens, de tous ses discours et tracts, serait bien longue. On y trouve des souvenirs renvoyant à son rôle politico-militaire, des descriptions de ses missions diplomatiques, des opinions sur des questions internationales, sur le mouvement pour la paix, des idées sur le développement de l'instruction publique en Hongrie, des écrits popularisant ses entreprises dans le domaine des eaux et ses projets y relatifs. Le premier tract politique paru en Hongrie est consacré à son rôle joué en Italie en 1860, et il y analyse du point de vue de la monarchie italienne ses procédés envers les groupes républicains mazzinistes. Son tract intitulé « Les mille de Marsala. Réponse à l'opuscule de Bertani intitulé « Vengeance au-delà du tombeau », parut à Pest en 1870, comme traduction d'un tract italien au même titre.³¹ Les milieux gouvernementaux italiens y réagirent avec sympathie et la presse le salua avec enthousiasme. Il y eut aussi des opinions outrées selon lesquelles Türr serait la personne la plus qualifiée à écrire avec une objectivité pondérée l'histoire du tournant critique. Mais peu nombreux étaient ceux qui y croyaient vraiment. Quand enfin, au début du XX^e siècle, le moment est venu de publier, dans les colonnes de Magyar Hírlap, les souvenirs d'émigration de Türr sous une forme plus volumineuse, la mise sous presse était confiée à Béla Gonda.³² Ce dernier avait des relations intimes avec le général à partir des années 1870, et il était vice-président de la compagnie du Canal Ferenc dont Türr était le président. Gonda a un mérite effectif dans le fait que Türr, qui gardait d'ailleurs soigneuse-

³⁰ GY. KLAPKA: Emlékeimből (De mes souvenirs). Függelékül gróf Teleki László levelei. En annexe, lettre du comte LÁSZLÓ TELEKI. Budapest, 1886. Le même en allemand. Zurich—Budapest—Vienne, 1887; Sur les écrits plus récents de Klapka: E. IVÁNYI: Klapka György iratai 1848—1892 (Les écrits de György Klapka 1848—1892). Levéltári Közlemények 1969 No 2..

³¹ Risposta del generale Türr all'opuscolo Bertani. Milano, 1869.

³² Magyar Hírlap du 4 octobre—20 décembre 1903; Cf.: I. TÜRR: Az olasz haza atyja (Le père de la patrie italienne). (ibid. 15 janvier 1903); Id: Olaszok és magyarok (Italiens et Hongrois) (ibid. 11 janvier 1903); id.: Forradalmi emlékek Nápolyból (Souvenirs révolutionnaires de Naples) (ibid. 11 juin 1905).

ment les documents relatifs à ses activités, arrangea ses immenses archives d'émigration et fit certains préparatifs pour écrire ses mémoires. Ce projet n'a pas pu être réalisé, ainsi sa succession, conservée dans des archives hongroises et italiennes, doit encore être dépouillée. Un fragment de sa biographie est paru bien après sa mort, dans l'année 1921 de *Új Magyar Szemle*, et il montre en tout cas que des mémoires valables seraient difficilement nées des propres forces de Türr.³³ Pál Pitroff qui a trouvé dans la succession d'Alajos Degré la biographie fragmentaire de Türr, note entre autres que « Je n'ai pas beaucoup à dire sur le texte et sa transcription. Celui qui a vu des lettres d'I. Türr sait combien il écrit au mépris de toute règle d'orthographe et de style. . . Parfois, dans des pages entières il ne marque pas le commencement et la fin des phrases; accumule sans fin les conjonctions, ailleurs c'est la fin des phrases qui manque. J'ai remédié tant que j'ai pu à ces négligences. » La confrontation des lettres de Türr avec ses mémoires fragmentaires ne montre aucune contradiction. Sa correspondance est passablement pauvre en idées, laconique, bâclée et, en gros, confuse au point d'être illisible. Il n'est pas étonnant de voir que Kossuth, qui pourtant pouvait s'habituer à l'écriture de Türr pendant la longue émigration, se plaint souvent qu'elle est incompréhensible et illisible. Il est à supposer qu'écrire n'a jamais été le fort de Türr.³⁴

Ferenc Pulszky doit être considéré comme chroniqueur initié, de connaissances variées et de niveau élevé, de l'histoire de l'émigration en Italie. Ayant quitté, au début de 1861, la ligne politique de l'émigration officielle, il observa l'état et l'activité de l'émigration avec plus de critique, d'indépendance et de complexité qu'il n'avait fait dans les années 1850. Une large culture, des informations internationales étendues marquent les écrits de Pulszky dont l'unique côté faible est dû aux éléments subjectifs de son style qui débordent ses informations qui sont d'ailleurs crédibles. Il écrit d'une manière attrayante, peut capter l'attention, présente les questions les plus compliquées d'une manière intéressante, et colore son récit d'épisodes et d'anecdotes amusants et pertinents. Ses mémoires parurent, à partir de 1879, en quatre tomes, jusqu'en 1882—83, en hongrois et en allemand. Elles ont une grande valeur de source historique bien que l'on n'y trouve que des fragments de sa riche biographie.³⁵

C'est après le compromis entre l'Autriche et la Hongrie que furent publiées les œuvres choisies du comte Sándor Teleki, partisan inconditionnel et

³³ TÜRRE ISTVÁN tábornok töredékes életrajza (Biographie fragmentaire du général ISTVÁN TÜRRE). Publié par P. PITROFF. (*Új Magyar Szemle*. 1921 No 1—2.).

³⁴ (Kossuth à Türr), Cossilia, 23 juillet 1861. (Archives Nationales, Budapest. Col ection postérieure à 1526. Écrits d'István Türr. 1636)

³⁵ F. PULSZKY: Életem és korom (Ma vie et mon époque) I—IV. Budapest, 1879—82. Edition en allemand: Pressburg, 1880—1883; Deuxième édition en hongrois: Budapest, 1884. Dernière édition: I—II. Budapest 1958; Cf. Biographie romanesque de Garibaldi écrite par PULSZKY: Ábránd és valóság. Mese a csillagfiról és a királyfiról (Rêve et réalité. Conte sur le fils d'étoile et le fils du roi). Nemzeti Könyvtár XL. Budapest, sans date.

on peut dire sans exagérer, exalté de Garibaldi. Dans les années 1870 et 1880, les journaux Budapesti Hírlap, Hölgyfutár et d'autres, publièrent les souvenirs de Teleki qui parurent, sous le titre de « Mes souvenirs », en deux volumes en 1879—80, et ensuite, dans deux autres volumes, sous le titre « A bâtons rompus Nouveaux souvenirs. »³⁶, en 1882. Un volume, plus petit, intitulé « Sous les ordres de Garibaldi en 1859 », parut en 1883.³⁷ Là, l'auteur est inspiré par son affection passionnée de ce héros italien de la liberté et par la volonté de propager les nobles idéaux démocratiques qu'il avait représentés. Les intentions honnêtes et la participation directe aux événements prêtent une valeur historique à ses œuvres.

Dans les années 1890 et au début de notre siècle il y avait encore des œuvres d'importance, bien que les auteurs pussent difficilement se soustraire au culte de Kossuth de plus en plus amplifié. Quelques moindres articles de journal mis à part, les ouvrages de Lajos Abafi (Aigner) méritent notre attention. Il dépouillait des documents et traita les problèmes de l'émigration avec modération et critique. La série d'études intitulée « Sur l'histoire de la légion hongroise en Italie », parue dans les tomes X—XI de la revue « Hazánk » (1888—89) présente, d'une manière bien documentée, sur la base de la correspondance en émigration du général de division Antal Vetter, le rôle qu'avaient joué Kossuth, Vetter et la légion, de l'automne 1860 jusqu'à la crise du printemps 1861. Dans les numéros des 16 et 17 avril 1897, du journal Pester Lloyd, sous le titre « Die ungarische Legion in Preussen 1866 » il décrit, utilisant également en gros les écrits de Vetter, certains aspects de cette entreprise, connue jusque-là assez vaguement.

Lipót Óváry aborda les problèmes de l'émigration hongroise avec les mêmes qualités et ambitions d'historien. Après 1867, il resta encore, avec sa famille, assez longtemps en Italie et, avec l'approbation et le soutien de l'Académie des Sciences de Hongrie, procéda à des recherches dans les archives italiennes. Cet ancien compagnon de lutte de Garibaldi devint l'archiviste en chef des Archives Nationales Hongroises créées à ce temps-là, apporta des connaissances étendues et des expériences de l'émigration. Il a beaucoup fait afin que les documents ayant de l'importance pour l'histoire de l'émigration hongroise ne se perdent pas en Italie et qu'ils pussent être conservés dans les archives hongroises. Nous lui devons entre autres le transfert en Hongrie de la riche succession d'István Dunyov qu'il remit en 1901 au Musée National Hongrois.³⁸ Il a prêté un concours sérieux à József Szinnyei pour sa série

³⁶ S. TELEKI: Emlékeim (Mes souvenirs) I—II. Budapest, 1879—1880; id.: Egyről-másról. Újabb emlékeim (A bâtons rompus. Nouveaux souvenirs.) I—II. Budapest, 1882; Dernière édition de ses œuvres choisies: TELEKI SÁNDOR emlékezései (Les souvenirs de SÁNDOR TELEKI). Introduction de I. GÖRÖG. Budapest, 1958.

³⁷ S. TELEKI: Garibaldi alatt 1859-ben (Sous Garibaldi en 1859). Budapest, 1883.

³⁸ SZ. SULIKA: A Múzeumi levéltár gyűjteményeiről (Sur les collections des archives du Musée). op. cit. cf. Magyar Könyvszemle, 1902. p. 10.

« Vies et œuvres d'écrivains hongrois » en fournissant un résumé consciencieux des données biographiques des garibaldiens hongrois.³⁹ Dans son étude « La campagne de 1866 et l'émigration hongroise », parue dans l'année 1903 de la revue Századok, Óváry éclaircit les rapports hongrois de la guerre de 1866 en se fondant sur les documents italiens nouvellement publiés. La même chose se rapporte au livre paru en 1910 d'Adolf Kunfy, ancien volontaire de la légion hongroise en Italie. Cette œuvre, intitulée « En Italie, dans la légion hongroise », malgré sa brièveté, communique de nouveaux matériaux que les lecteurs ne pouvaient pas trouver dans les ouvrages de Kossuth écrits en émigration.⁴⁰ Nous pouvons faire la même remarque à propos de l'ouvrage de János Pap qui travaillait comme juge militaire à la légion hongroise en Italie. C'est après un séjour prolongé en Turquie qu'il se rendit en Italie. C'est en 1893, à Pécs, sous le titre de « Emigrés hongrois en Turquie 1849—1861 », que Sándor Szalczzer publia ses mémoires, malheureusement trop corrigées et abrégées. Tout en contenant des références utiles à l'émigration en Italie aussi, mais les passages, bien plus importants, relatifs au rôle joué par János Pap dans l'émigration en Italie, ne s'y trouvent pas.

A des dates historiques successives, relatives à la personne de Garibaldi, bien des articles de presse et des souvenirs parurent au début du siècle. Des occasions en étaient offertes en 1907 par le centenaire de la naissance de Garibaldi, en 1910 par le cinquantième de l'expédition sicilienne, en 1912 par le trentième anniversaire de la mort de Garibaldi. En 1914 parurent les mémoires de Fülöp Figyelmessy qui avait joué un rôle actif dans l'émigration hongroise et dans les luttes de Garibaldi. Les mémoires furent traduites de l'anglais par Géza Kacziány et publiées dans le journal Magyarorszá. Ces souvenirs extrêmement subjectifs ont une valeur limitée comme source historique, et les données nécessitent à bien des égards des corrections. Parmi les articles de journaux, de valeur inégale, destinés à servir de commémoration, on remarquera les écrits de József Cs. Papp.⁴¹ Il publia, puisant dans l'œuvre de Domenico Ciampoli parue en 1907,⁴² des documents sur Garibaldi, inconnus jusque-là au public hongrois.

Ervin Szabó, illustre représentant du mouvement socialiste et syndical en Hongrie, s'opposa énergiquement dans ses œuvres littéraires aux partis pris et aux exagérations du culte de Kossuth. Au cours de la publication

³⁹ J. SZINNYEI: Magyar írók élete és munkái (Vie et œuvres d'écrivains hongrois) I—XIV. Budapest, 1891—1913.

⁴⁰ A. KUNFY: Itáliában a magyar légió (En Italie, dans la légion hongroise.) Budapest, 1910.

⁴¹ cf. J. PAPP Cs.: Garibaldi magyarjai (Les Hongrois de Garibaldi). (Budapesti Hírlap du 22 mai 1910); id.: Garibaldi levelei a magyarokhoz (Lettres de Garibaldi adressées aux Hongrois). (ibid. 10 septembre 1911.)

⁴² Cf. GIUSEPPE GARIBALDI. Scritti politici e militari. Ricordi e pensieri inediti. Raccolti su autografi, stampe e manoscritti da Domenico Ciampoli. Roma, 1907.

des œuvres choisies de Marx et Engels il publia, pour la première fois en langue hongroise, une des études d'Engels sur la révolution hongroise, ainsi qu'un des écrits où Marx fait la critique de l'activité en émigration de Kossuth et de Klapka.⁴³ L'étude d'introduction à ces livres fournit un exemple de l'approche dans un esprit marxiste des problèmes essentiels de l'histoire hongroise.⁴⁴

Quant aux ouvrages historiques italiens d'avant la première guerre mondiale, on peut dire qu'il y a parmi eux beaucoup d'œuvres extrêmement utiles, voire indispensables à bien des égards, pour la connaissance des mouvements et de l'activité de l'émigration hongroise en Italie. Une importance particulière revient au livre de Carlo Pecorini-Manzoni, paru en 1876, sur l'histoire de la 15^e division commandée par le général Türr: « Storia della 15^e Divisione Türr ». ⁴⁵ Vu la richesse des matériaux y contenus, cet ouvrage occupe une place de premier ordre dans les œuvres historiques sur l'expédition de Garibaldi. C'est un recueil de sources documentaires sur lequel se sont basées plusieurs études historiques ultérieures. L'auteur collabora étroitement avec le général Türr qui mit à sa disposition tous les documents qui pouvaient l'aider à avoir une vue d'ensemble des opérations militaires. On y trouve en outre des matériaux précieux concernant Lajos Tüköry, Lajos Winkler, Nándor Éber, Mihály Csudafy et autres participants hongrois. Il faut attribuer une importance fondamentale, aussi du point de vue des *rappports hongrois*, aux mémoires de Garibaldi, parues dans des éditions très variées et en plusieurs langues, dont nous nous référons au volume paru en 1888 à Florence.⁴⁶ Nous trouvons des documents intéressants concernant les relations entre Garibaldi et ses volontaires hongrois dans la publication en deux volumes d'Enrico Emilio Ximenes.⁴⁷ Le journal de Cesare Abba, répandu dans d'innombrables éditions, mérite une attention particulière en ce qui concerne les Hongrois ayant participé à l'expédition de Garibaldi en 1860. Certaines parties en furent publiées en hongrois aussi, dans la traduction de József Cs. Papp, dans l'année 1912 du journal Erdélyi Lapok. La traduction complète du journal d'Abba

⁴³ Marx és Engels válogatott művei (Œuvres choisies de Marx et Engels) I—II. Directeur de l'édition ERVIN SZABÓ. Budapest, 1905—1909.

⁴⁴ Il résume ses recherches relatives à la révolution hongroise de 1848 dans son livre « Társadalmi és pártharcok a 48—49-es magyar forradalomban » (Luttes sociales et luttes de partis dans la révolution hongroise de 48—49), paru d'abord à Vienne, en 1920, après la mort de l'auteur. Nouvelle édition du même livre à Budapest, en 1945.

⁴⁵ C. PECORINI-MANZONI 15^a Divisione Türr. op. cit.

⁴⁶ GARIBALDI: Memorie Autobiografiche. Firenze, 1888; Edizione Nazionale degli scritti di Giuseppe Garibaldi. A cura della Reale Commissione. I—VI. Bologna, 1932—1937. cf. Garibaldi írásaiból: Garibaldi tábornok. A szerzetes uralma vagy Róma a 19-ik században (Des écrits de Garibaldi: Le général Garibaldi: Le règne du moine ou Rome au 19^e siècle) I—II. Pest, 1870.

⁴⁷ E. EMILIO XIMENES: Epistolario di Giuseppe Garibaldi. Con documenti e lettere inedite (1836—1882). I—II. Milano, 1885.

est due à István Telegdi Polgár.⁴⁸ La publication de sources, déjà mentionnée, de Domenico Ciampoli contient d'importants documents sur les relations de Garibaldi avec l'émigration hongroise, mais ce livre ignore malheureusement les exigences méthodiques de la publication de sources. En ce qui concerne l'analyse détaillée de la campagne romaine célèbre de 1867 faite par Gusztáv Frigyesy, sous le titre de « L'Italia nel 1867 », l'auteur y développe largement les aspects militaires et politiques et les expose avec la vivacité de l'expérience vécue. De plus, une riche série de documents assure un fondement sûr à son œuvre.⁴⁹ Il est à regretter que, paru d'abord par cahiers, ensuite en 1868, à Florence, sous forme de livre, cet ouvrage n'ait pas été complété, pour différentes raisons, par son second volume projeté. Le rôle qu'eut Frigyesy dans la campagne romaine de 1867 est traité spécialement dans le livre paru en 1867 à Turin de Pietro Delvecchio, intitulé « La colonna Frigyesy e la campagna romana del 1867 ». La publication intitulée « Politica Segreta Italiana (1863—1870) »⁵⁰ contient également des documents substantiels concernant la coopération entre Frigyesy et Garibaldi. Sur les projets et préparatifs organisationnels relatifs à l'insurrection polonaise de 1863—64, Diamilla Müller, connaisseur initié de cette question, communique des détails confidentiels. Nombreuses mémoires italiennes parlent du rôle des Hongrois dans les luttes de Garibaldi. Parmi celles-ci un intérêt particulier est présenté par l'ouvrage de Giulio Adamoli « Da San Martino a Mentana » paru en 1892,⁵¹ ainsi que les mémoires de Giacinto Bruzzesi « Dal Volturmo ad Aspromonte » publiés en 1907.⁵²

Sous cet aspect également il convient d'étudier soigneusement les publications contenant les écrits, la correspondance des politiciens illustres de l'époque du Risorgimento. Nous nous référons à la correspondance de Cavour, publiée dans les années 1880 en italien et en allemand, par Luigi Chiala.⁵³ On trouve des détails concernant l'activité de l'émigration hongroise dans la publication sur Cavour de Nicomède Bianchi.⁵⁴ Sous cet aspect on peut con-

⁴⁸ Des nombreuses éditions des œuvres de CESARE ABBA: *Da Quarto al Faro. Noterelle d'uno dei Mille edite dopo vent'anni*. 2^a ed. Bologna, 1882; En hongrois: *Garibaldi seregében (Dans l'armée de Garibaldi)*. Budapest, 1960.

⁴⁹ Gustavo Frigyesy comandate la 2^a Colonna nelle giornate di Monterotondo e Mentana. *L'Italia nel 1867. Storia politica e militare corredate da molti documenti editi e inediti e di notizie speciali*. Vol. I. 2^e édition. Firenze, 1868.

⁵⁰ *Politica Segreta Italiana (1863—1870)*. Biblioteca del Risorgimento. XLVII. 2^e éd. Turino—Roma, 1891.

⁵¹ GIULIO ADAMOLI: *Da San Martino a Mentana*. Milano, 1892.

⁵² *Dal Volturmo ad Aspromonte. Commemorazione del colonello Giacinto Bruzzesi*. Milano, 1907.

⁵³ Camillo Cavour. *Lettere edite e inedite, raccolte ed illustrate da LUIGI CHIALA*. I—VI. Turin, 1884—1887; *Camillo Cavour's gedruckte und ungedruckte Briefe. Gesammelt, erläutert und mit einer Biographie versehen von LUIGI CHIALA*. I—IV. Leipzig, 1884—1886.

⁵⁴ *La politique du comte Cavour de 1852 à 1861: lettres inédites avec notes par NICOMÈDE BIANCHI*. Turino, 1885.

sulter avec utilité l'édition en onze volumes de la correspondance de Bettino Ricasoli publiée à la fin des années 1880 et dans la première moitié des années 1890,⁵⁵ ainsi que les mémoires de Giacomo Durando parues en 1901.⁵⁶ La première grande série des œuvres littéraires de Giuseppe Mazzini, en dix-huit volumes publiés des années 1860 à la fin des années 1880, contient également des références à Kossuth et en général à l'émigration hongroise.⁵⁷ C'est également avant la première guerre mondiale que fut engagée la série en cent volumes des œuvres de Mazzini, mais cette publication ne fut achevée que dans la période suivante.⁵⁸ Dans l'historiographie italienne les travaux de Luigi Chiala méritent une attention spéciale. C'est dans l'intention d'étudier l'activité de Cavour qu'il prit de l'intérêt à l'émigration hongroise. Après la parution en allemand et en français du premier tome des mémoires de Kossuth, Chiala soumit à une étude fouillée les documents publiés et en utilisant les écrits de Cavour qu'il connaissait, il cherchait à dégager le fond et les mobiles des relations entre Kossuth et Cavour. Son étude qui, sous cet aspect, ouvrit de nouvelles voies, parut dans les numéros des 15 avril et 1^{er} mai 1894 de la Nuova Antologia, sous le titre « Kossuth e Cavour nel 1860—61 ». Il eut des répercussions en Hongrie ce dont témoignent l'article dans les numéros des 3—4 mai 1894 de Egyetértés et le volume de 1894 de Nagyenyedi Album où fut publié l'écrit de Chiala. Après de tels antécédents la base documentaire et le caractère de synthèse sont bien plus marqués dans l'ouvrage de Chiala publié en 1895 « Politica segreta di Napoleone III e di Cavour in Italia e in Ungheria (1858—1861) ». Il y démontre sans équivoque les relations étroites qu'avaient les dirigeants de l'émigration hongroise officielle non seulement avec le gouvernement italien, mais aussi avec la diplomatie de Napoléon III qui avait toujours joué un rôle dominant.⁵⁹ Une autre œuvre de Chiala, parue en 1902, « Ancora un po' più di luce sugli eventi politici e militari dell'anno 1866 »⁶⁰ doit être soigneusement étudiée du point de vue de l'activité de l'émigration hongroise en Italie. Il utilise les écrits du legs d'Alfonso La Marmora, ancien premier ministre et chef d'état-major en 1866, et publie des documents importants pour tenter de réfuter les accusations et reproches adressés, non

⁵⁵ Lettere e documenti di Bettino Ricasoli pubblicati da N. Tabarrini e A. GOTTI. I—IX. Firenze, 1887—1896.

⁵⁶ Episodi diplomatici del Risorgimento Italiano dal 1856 al 1863, estratti dalle carte del Generale Giacomo Durando, compilata da Cesare Durando già suo segretario particolare. Turino, 1901; cf. KOLTAY-KASTNER: A Kossuth emigráció keleti tervei Giacomo Durando iratában (Les projets de l'émigration Kossuth concernant l'Est, dans les écrits de Giacomo Durando). Századok. 1929, No 4—6.

⁵⁷ Scritti editi ed inediti di Giuseppe Mazzini. I—XVIII. Milano—Roma, 1861—1891.

⁵⁸ Scritti editi ed inediti di Giuseppe Mazzini. Edizione Nazionale. I—C. Imola, 1906—1943.

⁵⁹ L. CHIALA: Politica segreta di Napoleone III e di Cavour in Italia e in Ungheria (1858—1861). Turino—Roma, 1895.

⁶⁰ L. CHIALA: Ancora un po' più di luce sugli eventi politici e militari dell'anno 1866. Firenze, 1902.

sans fondement, à cette personnalité de premier plan de la guerre italo-autrichienne de 1866. Dans son œuvre « Un po' più di luce », parue en 1873, La Marmora essaya déjà, sans trop de succès, de parer aux attaques contre lui à cause de la direction veule, hésitante des opérations.⁶¹ Nous devons à un auteur autrichien, A. Kienast, un livre, anti-Bismarck au fond, adoptant outre-mesure la tendance officielle de la politique autrichienne, mais soigneusement rédigé et très richement documenté, paru en 1900 sous le titre « Die Legion Klapka », livre qui offre la synthèse la plus fondamentale de l'activité en Prusse de la légion hongroise en 1866.⁶² Parmi les œuvres sur l'histoire italienne, une place éminente revient aux publications de George Macaulay Trevelyan, professeur de Cambridge. Il était un grand connaisseur de l'histoire italienne moderne et surtout de l'activité si variée de Garibaldi. De ces œuvres capitales, parues en anglais et en italien, les plus importantes pour notre thème sont celles où il traite l'expédition de 1860 de Garibaldi sur une très large base de sources documentaires et d'ouvrages historiques. Ses livres « Garibaldi e i Mille », paru en anglais en 1909, en traduction italienne en 1910,⁶³ et « Garibaldi e la formazione dell'Italia », publié en anglais en 1911, en italien en 1913, sont d'une grande utilité aussi du point de vue de l'activité des garibaldiens hongrois, ils sont indispensables pour voir clair leur place, le vrai poids de leur rôle et de leur importance.⁶⁴

En ce qui concerne les œuvres historiques sur ce sujet, parues avant 1918, la plupart d'elles sont des souvenirs, des mémoires. Il s'ensuit nécessairement de leur genre que la publication et la critique méthodiques des sources y sont absentes et que les éléments subjectifs y dominent dans les commentaires et dans les passages qui situent les événements dans le contexte du temps. Du côté des idées, ils reflètent le libéralisme de l'époque et son nationalisme. Malgré ces limites et déficiences, les ouvrages parus pendant les cinquante ans suivant le compromis entre l'Autriche et la Hongrie, ont une importance capitale dans l'étude de l'histoire de l'émigration hongroise.

III

Les lourdes contradictions que connurent les vingt-cinq ans après la première guerre mondiale marquèrent gravement aussi les travaux historiques relatifs à ce sujet. Il ne faut pourtant pas oublier que la situation créée après

⁶¹ Cf. A. LA MARMORA: *Un po' più di luce sugli eventi politici e militari dell'anno 1866*. Firenze, 1873. Édition en allemand: Mainz, 1873.

⁶² A. KIENAST: *Die Legion Klapka. Eine Episode aus dem Jahre 1866 und ihre Vorgeschichte*. Wien, 1900.

⁶³ G. MACAULAY TREVELYAN: *Garibaldi e i Mille*. Bologna, 1910.

⁶⁴ Id. *Garibaldi e la formazione dell'Italia*. Bologna, 1913.

les années de guerre, entre autres l'écroulement de toute une série de monarchies conservatrices, les changements survenus dans les régimes de différents États, créèrent à la fois une nouvelle situation et de nouvelles possibilités pour la recherche historique. Nombreuses archives, rigoureusement closes jusque-là, furent ouvertes pour les chercheurs, les écrits légués par des émigrés s'accumulaient, ce qui créa des conditions favorables à la recherche. Profitant de ces nouvelles possibilités, les historiens italiens se présentèrent avec deux œuvres précieuses dont l'effet stimulant peut être démontré en Hongrie. Nous pensons en premier lieu à l'étude, d'une importance fondamentale, de Mario Menghini, parue en 1921, « Luigi Kossuth nel suo carteggio con Giuseppe Mazzini ». ⁶⁵ Pour l'histoire de l'émigration hongroise les lettres de Kossuth, jusque-là inconnues, adressées à Mazzini de Kutahia ensuite de Londres, comblent une lacune. C'est que les œuvres publiées de Kossuth, écrites en émigration, ont peu de rapport à l'histoire des années 1850, et ainsi il y avait nécessité d'éliminer les tâches blanches. L'autre œuvre éminente est celle de Vigevano Attilio, historien militaire, parue en 1924 sous le titre « La legione ungherese in Italia ». C'est un ouvrage bien construit qui offre une bonne vue d'ensemble de l'activité des légions hongroises jusqu'à leur dissolution définitive. Il se tient rigoureusement aux aspects militaires, étudie tout avec les yeux d'un historien militaire, et c'est comme tel qu'il puisa dans les archives militaires de Turin. Il n'utilisa pas, par contre, les riches sources archivistiques et les ouvrages historiques hongrois concernant l'histoire de la légion. Les noms hongrois qui figurent dans son livre sont déformés, souvent au point d'être illisibles. ⁶⁶ Les ouvrages publiés à propos du centenaire d'István Türr, en Hongrie et en Italie, sont d'une valeur assez douteuse. Le livre de Béla Gonda « Le général Türr », paru en 1925, ne servait qu'à renforcer les vues naïves, romantiques, idéalisantes. ⁶⁷ Il est à regretter que les documents commentés, publiés en deux volumes en 1928, par la fille du général, Stefania Türr, aient fortement compromis le sujet par leurs exagérations superflues. Les nombreux documents superflus, rassemblés à la hâte, publiés sans système, n'ont que des rapports partiels avec l'activité de Türr. ⁶⁸

Les recherches historiques effectives ont abouti dans les années vingt à des performances remarquables dans l'étude de l'émigration hongroise en Italie. Albert Berzeviczy étudia, certes, en général la période de l'absolutisme, mais le tome II, paru en 1925, de son ouvrage « L'époque de l'absolu-

⁶⁵ M. MENGHINI: Luigi Kossuth nel suo carteggio con Giuseppe Mazzini. (Rassegna Storica del Risorgimento). 1921. Fasc. I—II. Tir. à part. Aquila, 1921.

⁶⁶ A. VIGEVANO: La legione ungherese in Italia (1859—1867). Rome 1924.

⁶⁷ B. GONDA: Türr Tábornok. Születésének 100 éves évfordulójára (Le général Türr. Au centenaire de sa naissance). Budapest, 1925.

⁶⁸ L'opera di Stefano Türr nel Risorgimento Italiano (1849—1870) descritta dalla figlia. I—II. Firenze, 1928.

tisme en Hongrie 1849—1865 »⁶⁹ qu'il consacra à ce problème, offre une synthèse fort utile des mouvements d'émigrés dans les années 1850 et pendant la guerre de 1859.

Dans l'étude directe de l'histoire de l'émigration hongroise en Italie, dans la publication de nouveaux résultats scientifiques, un tournant est survenu grâce aux travaux étendus de Jenő Koltay-Kastner. Ses riches connaissances de la langue, littérature et culture italiennes, ses recherches dans ce domaine, ont dirigé son attention aux détails encore non fouillés de cette histoire. Suivant l'initiative de Mario Menghini, il s'attaqua au dépouillement des documents en rapport avec Mazzini qui se trouvaient dans les archives hongroises, pour publier une version du livre de Menghini écrite de point de vue hongrois. Ce livre parut en 1929 à Florence sous le titre « Mazzini e Kossuth ».⁷⁰ D'autres preuves des grandes qualités de chercheur de Koltay-Kastner sont fournies dans son étude sur le rôle joué en 1860 par István Türr, parue dans l'année 1929 du journal *Budapesti Szemle*, ensuite, la même année en français aussi.⁷¹ Avec un grand zèle il rassembla les matériaux de la guerre italo—franco—autrichienne de 1859 qui se rapportent à la Hongrie. « Il contributo ungherese nella guerra del 1859 » parut en 1934 à Florence. C'est jusqu'à nos jours l'étude la plus complète de cette question.⁷² D'ailleurs, pendant l'entre-deux-guerres il consacra encore toute une série d'études à ce sujet.⁷³

La commémoration du cinquantenaire de la mort de Garibaldi, une importante exposition au Musée National Hongrois, ont apporté de l'aiguillage au travail des chercheurs dans l'analyse des participations hongroises au Risorgimento italien. Un catalogue descriptif fort détaillé, publié à l'occasion de l'exposition à Budapest, est dû aux efforts de László Tóth, Alajos

⁶⁹ A. BERZEVICZY: *Az absolutizmus kora Magyarországon 1849—1865* (L'absolutisme en Hongrie 1849—1865). I—IV. Budapest, 1922—1937; id. *L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859*. (Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes. 1926); id. *La guerra italiana del 1859 e la sorte dell'Ungheria*. (Nuova Antologia. 1930); id. *Gli esuli ungheresi in Italia nella seconda metà del secolo XIX*. (Rassegna Storica del Risorgimento Italiano. 1932.)

⁷⁰ E. KASTNER: *Mazzini e Kossuth* (Lettere e documenti inediti). Con prefazione di Mario Menghini. Firenze, 1929.

⁷¹ Id.: *TÜRR ISTVÁN 1860-ban* (ISTVÁN TÜRRE en 1860). Tir. à part de *Budapesti Szemle*. 1929; id.: *ÉTIENNE TÜRRE en 1860*. Tir. à part de *Revue de Hongrie*. 1929. Nouvelle édition remaniée: *Il Risorgimento in Sicilia*. 1965. No 1—2.

⁷² Id.: *Il contributo ungherese nella guerra del 1859* (Storia i documenti). Firenze, 1934.

⁷³ Id.: *Kossuth és Mazzini* (Századok. 1825—26); *Kossuth e la Sicilia* (un documento inedito). *Rassegna Storica del Risorgimento*. 1928. Fasc. I.; *Autografi cavouriani nell'Archivio del Museo Nazionale ungherese di Budapest*. (ibid. 1928. Fasc. IV); *Lettere inedite di Mazzini a Francesco Pulszky*. (Rassegna Italiana. 1933); *Garibaldi e la questione ungherese*. (Corvina, 1931—32, et Tir. à part. Budapest 1922); *Gli ultimi studi ungheresi sul Risorgimento italiano* (Rassegna Storica del Risorgimento 1938. Fasc. XII); *La liberazione del Veneto e l'emigrazione ungherese*. (Atti del XXIV Congresso di Storia del Risorgimento italiano. Venezia 10—14 settembre 1936). Roma 1941.

Zambra et d'autres collaborateurs.⁷⁴ Les représentants de la politique culturelle officielle cherchaient à envelopper dans un faux pathétique la profonde sympathie que nourrissait l'opinion publique hongroise envers cet éminent représentant du mouvement d'indépendance italien, et à la mettre au service d'intérêts politiques par trop spécieux, mais les initiatives liées au cinquantenaire de Garibaldi n'en eurent pas moins des conséquences positives aussi. Ainsi par exemple, en 1933 à Palerme fut publié un remarquable Album commémoratif de Lajos Tüköry, travail commun d'historiens italiens et hongrois et dont la valeur principale consiste en la publication de documents encore inédits.⁷⁵ Entre autres Gactano Falzone en Italie,⁷⁶ Etelka Hory, Oszkár Márffy et Farkas Gyalui en Hongrie, et aussi en Italie, publièrent des travaux commémoratifs et de vulgarisation sur l'émigration hongroise en Italie.⁷⁷ Des ambitions scientifiques plus poussées, et des qualités d'écrivain marquent les œuvres de Tamás Lengyel qui, outre plusieurs études de moindres dimensions, cherchait à faire une synthèse de haut niveau de l'activité dans l'émigration de László Teleki et de György Klapka.⁷⁸ Dans les cadres de la série « Écrits sur l'histoire de l'émigration de 1848—49 » publiée par la Société Hongroise d'Histoire, parurent les monographies d'István Hajnal et de Dénes Jánossy. Sans se concentrer sur l'histoire de l'émigration hongroise en Italie, ils n'en contribuèrent pas moins à l'élucidation des rapports avec l'Italie de l'émigration. C'est en étudiant l'histoire de l'émigration hongroise en Turquie que Hajnal traite aussi l'évolution des relations italo—hongroises au moment du tournant de 1849—50. Jánossy de son côté, en analysant les mouvements d'indépendance dans la Hongrie des années 1850, apporte sous bien des aspects de la lumière sur les liens étroits entre l'émigration hongroise et les conspirations mazzinistes.⁷⁹

⁷⁴ L. TÓTH—A. ZAMBRA: A Garibaldi emlékkiállítás leíró katalogusa (Catalogue descriptif de l'exposition commémorative Garibaldi). Budapest, 1932.

⁷⁵ LUIGI TÜKÖRY 1828—1860. Testi-Documenti inediti e tavole. Palermo, 1933.

⁷⁶ Cf. G. FALZONE: Ritratto di Luigi Tüköry. Palermo, 1938; id. Italia e Ungheria nel Risorgimento, Palermo, 1940; id. Sangue transilvano per l'Italia. (Tir-à part. Italia e Ungheria. 1941); id. Italiani ed ungheresi il 6 febbraio 1853. (Italia e Ungheria. 1941.)

⁷⁷ E. HORY: Erdélyi hősök Garibaldi alatt (Héros transylvains avec Garibaldi) (Pásztor-tűz 1932 et Napkelet 1932); id.: Eroi transilvani con Garibaldi. Milano, 1932; O. MÛRFFY: Olaszországban élt emigránsok Garibaldihoz intézett kiadatlan levelei (Lettres inédites d'émigrés ayant vécu en Italie, adressées à Garibaldi). (Pap Károly Emlékkönyv. Budapest, 1939); id. Due documenti inediti di esuli ungheresi a Giuseppe Garibaldi. Roma, 1932 (Tir. à part de Rassegna Storica del Risorgimento. 1932. Fasc. II.); F. GYALUI: Gróf Teleki Sándor regényes élete (Vie romanesque du comte Sándor Teleki). Budapest, sans date.

⁷⁸ T. LENGYEL: Gróf Teleki László. Budapest, sans date; id.: Klapka György emlékiratai és emigrációs működése (Les mémoires de György Klapka et son activité pendant l'émigration). Budapest, 1936; cf. T. Lengyel: Kossuth Dunakonföderációs tervei (Les projets de Kossuth relatifs à la Confédération Danubienne) (Új Szellem. 1938), La Hongrie et la Confédération Danubienne. (Nouvelle Revue de Hongrie. 1943.)

⁷⁹ I. HAJNAL: A Kossuth-emigráció Törökországban (L'émigration Kossuth en Turquie). I. Budapest, 1927; D. JÁNOSY: A Kossuth-emigráció Angliában és Amerikában 1851—1852 (L'émigration Kossuth en Angleterre et en Amérique 1851—1852). I—II. Budapest, 1940—

Quant à l'historiographie italienne de l'époque, en dehors des ouvrages déjà cités, il y avait bon nombre de publications qui ont de l'importance pour l'étude de l'histoire de l'émigration hongroise en Italie. En liaison avec les mouvements de 1850, le livre de Leo Pollini, paru à Milan en 1930 sous le titre « Mazzini e la rivolta milanese del 6 febbraio 1853 », paraît fort utile aussi du point de vue des références aux Hongrois. Alessandro Luzio, dans son « Aspromonte e Mentana » publié à Florence en 1935, offre des matières valables pour l'élucidation des mouvements garibaldiens des années 1860. Deux importantes publications scientifiques ont rendu des services fort utiles aux recherches sur le Risorgimento en général et à la meilleure connaissance de ses aspects en rapport avec la Hongrie. L'une de celles-ci est la publication successive de la correspondance et des écrits de Cavour. Les documents publiés à Bologne, entre 1926 et 1929, dans les quatre tomes du « Il carteggio Cavour-Nigra dal 1858 al 1861 », fournissent une abondante contribution à la connaissance des rapports entre l'émigration hongroise et le gouvernement italien. Les six volumes des écrits de Garibaldi furent publiés dans les années 1930.⁸⁰ Dans l'entre-deux-guerres l'édition en cent volumes des œuvres de Mazzini se poursuivit. Plusieurs volumes en sont en étroit rapport avec l'activité de Kossuth en émigration. Le travail laborieux et soigneux que demande cette grande entreprise est fait par Mario Menghini.⁸¹ Une synthèse ambitieuse des recherches sur l'histoire du Risorgimento se trouve dans les quatre tomes du « Dizionario del Risorgimento Nazionale ». Le directeur de cette publication était Michele Rosi qui, outre l'étude d'introduction, a encore écrit plusieurs importants articles. Le Dictionnaire, à côté de nombreux aspects positifs, contient des inégalités, car plusieurs participants importants du Risorgimento y sont absents ou sont traité avec une brièveté non motivée. Tout cela se rapporte aussi aux textes concernant les rapports avec les Hongrois. Par contre, les articles écrits par Vendel Hámori témoignent d'un travail soigneux et consciencieux.⁸² Ici, il convient de nous référer aux travaux de l'historien roumain Marcu Alexandru, entre autres à son « Conspiratori și conspiratii in epoca renașterii politice a româniei 1848—1877 », dont le sujet est en étroite relation avec les activités internationales des mouvements garibaldiens italien et hongrois.⁸³

En somme, les ouvrages historiques relatifs à notre sujet parus dans l'entre-deux-guerres, sont nécessairement marqués par l'idéologie de cette

1948; id.: Die Geheimpläne Kossuths für eines zweiten Befreiungsfeldzug in Ungarn 1849—1854. (VI. Jahrgang des Jahrbuchs des Gf. K. Klebelsberg Instituts f. ung. Geschichtsforschung. Wien, 1936.)

⁸⁰ G. GARIBALDI: Scritti e discorsi. Ediz. Nazionale. op. cit.

⁸¹ G. MAZZINI: Scritti. Ediz. Nazionale. op. cit.

⁸² I—IV. Milano, 1930—1937.

⁸³ Bucuresti, 1930.

période pleine de graves contradictions, mais avec une critique circonspecte on peut y trouver des éléments qui sont utilisable dans la poursuite de ce travail.

IV

L'historiographie hongroise, qui connut une renaissance après 1945, s'est imposé avec justesse les tâches en se tournant avec soin à l'étude de l'histoire des classes laborieuses, à l'examen complexe des traditions démocratiques si souvent négligées et traitées parcimonieusement. Il s'ensuivait la nécessité d'éliminer les déformations et calomnies accumulées dans le passé sur les événements de la révolution de 1848—49 et sur la personne de Kossuth. Dans la nouvelle historiographie hongroise d'importantes forces furent consacrées à ces tâches, d'autant plus que le centenaire de 1848 et ensuite le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Lajos Kossuth y offrirent de bonnes occasions. Dans cette période de début des performances remarquables furent réalisées, d'importantes monographies et études parurent qui démontraient la vitalité et la consolidation de l'historiographie marxiste. L'émigration hongroise en Italie, en tant que thème autonome, n'était, certes, pas mise en vedette, mais de nombreux ouvrages la touchaient directement ou indirectement. Tant dans la mise au point des problèmes que pose 1848 que dans l'étude de l'histoire de l'émigration hongroise de 1848—49, les études écrites par József Révai encore en émigration⁸⁴ donnèrent beaucoup d'impulsions à l'historiographie marxiste qui était à ses débuts. Les importantes directives idéelles et méthodiques que l'on y trouvait n'étaient point destinées à être considérées comme définitives et achevées par l'auteur qui, loin de la vie scientifique hongroise, des sources fondamentales, ne demandait point que ses écrits fussent traités comme ils l'étaient, malheureusement, avec le temps. Le dogmatisme qui s'imposait de proche en proche limita l'efficacité de l'application créatrice du marxisme. La concentration outrée des recherches sur la personne de Kossuth, tant dans l'étude de 1848 que dans celle de l'émigration, était un symptôme malsain qui empêchait l'élucidation du contexte complexe et profond des problèmes.

L'élimination graduelle des facteurs qui retardaient l'évolution de l'historiographie hongroise était, certes, engagée après 1953, mais ne devint efficace qu'à partir de la fin des années 1950. Dans l'accélération de cette évolution de grands mérites reviennent à Erik Molnár qui analysait dans de nombreux études et écrits polémiques la situation générale de notre historiographie et cherchait à indiquer les voies qui pussent accélérer l'élimination

⁸⁴ Cf. J. RÉVAI: Kossuth Lajos. sans lieu. 1944; id.: *Marxizmus, népiesség, magyarság* (Marxisme, populisme, esprit hongrois). Budapest, 1949.

du poids mort du dogmatisme et du sectarisme, ainsi que des tendances nationalistes. Dans l'œuvre si variée, historique, sociologique et philosophique, d'Erik Molnár, son livre posthume « La politique d'alliance du marxisme 1848—1889 » mérite, de notre point de vue, une attention particulière. Dans un large contexte international, avec une analyse poussée des travaux des marxistes classiques, il y traite toutes les principales questions principielles, idéologiques et politiques qui permettent de mieux comprendre la période si complexe de 1849—1867. Il prête le poids dû à l'analyse des constatations critiques de Marx et Engels à propos du rôle contradictoire joué par l'émigration hongroise.⁸⁵

En ce qui concerne les recherches dirigées directement à l'émigration hongroise en Italie, en tout premier lieu il faut parler des travaux de Jenő Koltay-Kastner. Son livre paru en 1949 à Szeged sous le titre « Écrits relatifs à l'histoire de l'émigration Kossuth en 1859 » contient des documents dus à ses recherches faites pendant les décennies précédentes et complète ses œuvres déjà publiées sur ce thème.⁸⁶ Ses études étendues servaient de base à l'ouvrage paru en 1960, intitulé « L'émigration Kossuth en Italie » qui est une large synthèse résumant les recherches anciennes et nouvelles dans ce domaine.⁸⁷ Il écrivit en outre nombreuses études et faisait des conférences à des congrès Risorgimento.⁸⁸ La publication en 1961 de passages importants pris au journal de Gyula Tanárky⁸⁹ a également enrichi la littérature sur l'émigration.

A partir du milieu des années 1950 on voit s'animer la publication des sources ayant des rapports avec l'histoire de l'émigration hongroise. Cela a, sinon repris la grande entreprise interrompue de publier les écrits de l'émigration de 1848—49, du moins enrichi les ouvrages sur ce sujet. La première édition en langue hongroise d'importantes parties des mémoires de Garibaldi est due à Géza Sallay.⁹⁰ La découverte de la correspondance en émigration de Miklós Kiss de Nemeskér, bien initiée dans les dessous de la politique bona-

⁸⁵ E. MOLNÁR: A marxismus szövetségi politikája 1848—1889 (La politique d'alliance du marxisme 1848—1889). Budapest, 1967; id.: La politique d'alliance du marxisme (1848—1889). *Studia Historica Academiae Scientiarum Hungaricae*. 59. Budapest, 1967.

⁸⁶ *Iratok a Kossuth emigráció történetéhez 1859* (Documents relatifs à l'histoire de l'émigration Kossuth 1859) Rassemblés par J. KOLTAY-KASTNER. Szeged, 1949.

⁸⁷ Id.: *A Kossuth emigráció Olaszországban* (L'émigration Kossuth en Italie). Budapest, 1960.

⁸⁸ Cf. J. KOLTAY-KASTNER: *Lettere inedite di Mazzini a Niccolò Kiss* (*Rassegna Storica del Risorgimento*. 1958. Fasc. III.); *Le più recenti pubblicazioni ungheresi sul Risorgimento Italiano* (ibid. 1959. Fasc. IV); *L'Ungheria nel 1859*. (Estratto dagli Atti del XXXVIII Congresso di Storia del Risorgimento Italiano. sans date); *Il contributo ungherese alla spedizione dei Mille* (Estratto dagli atti del XXXIX Congresso di Storia del Risorgimento Italiano Palermo—Napoli 1960); *Kossuth e Garibaldi nella guerra del 1866* (*Rassegna Storica del Risorgimento*. 1961. Fasc. I.).

⁸⁹ *A Kossuth emigráció szolgálatában. TANÁRKY GYULA naplója (1849—1866)* (Au service de l'émigration Kossuth. Journal de GYULA TANÁRKY (1849—1866). Publié par J. KOLTAY-KASTNER. Budapest 1961.

⁹⁰ *Garibaldi válogatott írásai* (Œuvres choisies de Garibaldi). Publiées par GÉZA SALLAY. Budapest, 1955.

partiste, et surtout des documents pris à sa correspondance avec Lajos Kossuth, ajoutèrent bien des choses à nos connaissances.⁹¹ Prises aux mêmes sources, des lettres furent publiées concernant la légion hongroise en Italie.⁹² Pour l'attitude de la direction officielle de l'émigration en face du mouvement garibaldien et de ses représentants hongrois, un apport important étaient les lettres de György Klapka adressées à László Teleki, publiées en traduction hongroise en 1958 dans l'ouvrage de Tivadar Ács « La révolte à Gênes ». Cependant, l'utilisation de cet ouvrage ne peut être que limitée vu les inconsistances dans le traitement des sources et la structure lâche.⁹³ La même chose se rapporte au recueil établi par le même auteur sous le titre « Recueil de biographies des légionnaires hongrois », où il y a beaucoup d'erreurs dans les faits et où l'homogénéité fait défaut dans la lexicographie.⁹⁴ Nous devons à Magda Jászay d'utiles publications de sources concernant l'émigration, prises à des archives hongroises et parues dans *Rassegna Storica del Risorgimento*.⁹⁵ La publication par Sándor Maller des lettres de Bertalan Szemere à Karl Marx, parues dans l'année 1956 de la revue *Századok*, rend de sérieux services aux recherches dans ce domaine.⁹⁶ Son étude complète les écrits de Domokos Kosáry sur les relations entre Marx et Szemere, parus en 1945–46.⁹⁷ Vingt-trois lettres de Szemere à Marx venaient ainsi s'ajouter aux neuf lettres de Marx à Szemere que Kosáry a fait connaître. En 1958, dans la série *Magyar Századok* (Siècles Hongrois), furent publiés les écrits choisis de Sándor Teleki, avec la préface de Livia Görög.⁹⁸ A l'occasion du centenaire de la mort de László Teleki deux volumes de ses écrits choisis parurent, mis sous presse par Gábor G. Kemény qui, dans son introduction, avec un jugement sûr, marque la place de cet émigrant au destin tragique dans la littérature et dans la politique.⁹⁹ Zoltán

⁹¹ Cf. Kossuth Lajos levelei nemeskéri Kiss Miklóshoz 1851–1864 (Lettres de Lajos Kossuth à Miklós Kiss de Nemeskér 1851–1864). Publication de J. Kun et J. Böhm. (Had-történeti Közlemények. 1957. No 3–4, 1958, No 1–2, 3–4); Adatok a Kossuth-émigráció történetéhez (Documents relatifs à l'histoire de l'émigration Kossuth). Publiés par J. BALÁZS (ibid. 1957. No 3–4).

⁹² Adatok az olaszországi magyar légió történetéhez az 1860–62-es évekből (Documents relatifs à l'histoire de la légion hongroise en Italie dans les années 1860–62. Publiés par J. BÖHM et J. KUN. (ibid. 1957. No 1–2).

⁹³ T. ÁCS: A genovai lázadás. A Magyar Nemzeti Igazgatóság regénye 1859–1861 (La révolte à Gênes. Roman de la Direction Nationale Hongroise 1859–1861). Budapest, 1958.

⁹⁴ Voir: Magyarok és a Risorgimento (Hongrois et le Risorgimento). Budapest, 1961. pp. 5 sq.

⁹⁵ Cf. LUDOVICO FRAPOLLI e gli emigranti ungheresi nel Risorgimento. (Rassegna Storica del Risorgimento. 1960. Fasc. IV; La campagna del 1860 nel carteggio di due garibaldini Ungheresi. (ibid. 1963. Fasc. I.); Un cronista ungherese delle geste garibaldine: Ferdinando Eber. (Il Risorgimento in Sicilia. 1967. N. 3.)

⁹⁶ S. MALLER: Marx és Szemere. (Századok. 1956. No 4–6).

⁹⁷ D. KOSÁRY: Marx Károly 9 levele Szemere Bertalanhoz (Neuf lettres de Karl Marx à Bertalan Szemere). (Budapest. 1945); id.: Marx et Szemere (Revue d'Histoire Comparée. Nouvelle Série. pp. 103 sq).

⁹⁸ Teleki Sándor emlékezései (Les souvenirs de Sándor Teleki). op. cit.

⁹⁹ Teleki László válogatott munkái (Œuvres choisies de László Teleki) I–II. Dir. de l'édition G. KEMÉNY G. Budapest, 1961.

Horvát a entrepris la tâche importante d'écrire en deux volumes la biographie de László Teleki, bien documentée partant des matériaux d'archives hongroises et étrangères.¹⁰⁰ Une dissertation de Imre Gonda, parue en 1960,¹⁰¹ contribue à mettre en lumière la participation des émigrés à la guerre de 1866, et le rôle de la légion Klapka. La carrière de Dániel Kászonyi, de cet émigré qui finit par adhérer au mouvement socialiste, est décrite par László Márkus qui fait bien sentir la complexité des mouvements d'émigrés et la nécessité de publier les mémoires de Kászonyi.¹⁰² Les publications d'Endre Kovács, sans avoir des liens directs avec les problèmes de l'émigration hongroise en Italie, les touchent pourtant sous plusieurs aspects.¹⁰³ Péter Hanák, László Katus, Aladár Kiss se sont chargés de différentes tâches relatives aux relations historiques italo—hongroises, en particulier sous l'égide de la commémoration du centenaire de 1860—61.¹⁰⁴ Les recherches de György Szabad étaient surtout dirigées sur une étape déterminée des mouvements politiques sous l'absolutisme, mais ses publications n'en mettent pas moins en relief tout ce qui concerne l'émigration.¹⁰⁵ Aux congrès organisés pour commémorer les événements importants du Risorgimento, l'historiographie hongroise était représentée et les délégués cherchaient à éveiller l'intérêt en évoquant des détails mieux connus aux historiens.¹⁰⁶

La série de publications parues dans les années 1960 s'enrichit considérablement par l'édition en hongrois des œuvres de Marx et Engels. Les uns après les autres parurent les écrits et études d'une importance capitale où les classiques soumièrent à une analyse poussée plusieurs côtés essentiels de Kossuth et de l'émigration hongroise, en égard surtout aux relations avec

¹⁰⁰ Z. HORVÁTH: Teleki László 1810—1861. I—II. Budapest, 1964.

¹⁰¹ I. GONDA: Bismarck és az 1867-es osztrák—magyar kiegyezés. (Bismarck et le compromis conclu en 1867 entre l'Autriche et la Hongrie.) Értekezések a történeti tudományok köréből. Új sorozat. 16. Budapest, 1960.

¹⁰² L. MÁRKUS: Kászonyi Dániel. (Századok. 1968. No. 3—4.)

¹⁰³ Cf. son étude A Kossuth-emigráció és a nemzetközi munkásmozgalom (L'émigration Kossuth et le mouvement ouvrier international). (Az I. Internacionálé és Magyarország. Réd.: T. ERÉNYI et E. KOVÁCS. Budapest, 1964); E. KOVÁCS: A Kossuth-emigráció és az európai szabadságmozgalom (L'émigration Kossuth et les mouvements de liberté en Europe). Budapest, 1967.

¹⁰⁴ Cf. P. HANÁK: Rapporti storici italo—ungheresi verso la metà del secolo XIX. Budapest, 1955; id.: Garibaldi felszabadító hadjáratának hatása Magyarországon 1860-ban (L'influence en Hongrie en 1860 de la campagne libératrice de Garibaldi). (Századok. 1961. No 4—5); L. KATUS: Il Risorgimento Italiano e gli ungheresi (Annotazione storico-illustrativa alla nostra ominima). Budapest, 1960.

¹⁰⁵ Il donne comme une synthèse de sa position dans l'ouvrage « Forradalom és kiegyezés választútján (1860—61) » [Entre compromis et révolution (1860—61)]. Budapest, 1967; Études et articles polémiques en faveur de la politique et de la conception de Kossuth, et où il y a des références à l'émigration aussi: Kossuth 1860—61-es politikájának jellemzéséről (Sur la caractéristique de la politique de Kossuth en 1860—61). (Századok. 1959. No 1, 1961. No 6); Kossuth sui rapporti delle questioni nazionali italiana e ungherese nel 1860—61. (Annales Univ. Sc. Budapestiensis. Sectio Historica. Tom. V. Budapest, 1963.)

¹⁰⁶ Cf. les interventions de GY. SZABAD, T. KARDOS, G. SALLAY et GY. ORTUTAY: La Sicilia e l'unità d'Italia. Atti del Congresso Internazionale di Studi Storici sul Risorgimento italiano (Palermo 15—20 aprile 1961). I—II. Milano, 1962.

Napoléon III.¹⁰⁷ Comme tome 14 de la série, le Herr Vogt de Marx parut en texte intégral en 1966, et dans différents volumes furent publiés tous les écrits importants qui s'occupent de Mazzini, Garibaldi, Cavour et en général du mouvement de libération nationale italien, de ses contradictions internes, de ses succès et de son influence internationale.

L'ouvrage de l'auteur du présent article, paru en 1955 sous le titre « Mouvements d'indépendance et constitutionnels en Hongrie, 1849—1867 », contient, et pour les années 1850 et pour les années 1860, des passages relatifs aux rapports avec l'Italie des mouvements d'émigrés, mais au centre du livre se trouvent les événements de l'histoire politique en Hongrie.¹⁰⁸ Cependant, les recherches ultérieures et les publications parues dans les années 1960 visent déjà l'élucidation des problèmes de l'émigration hongroise en Italie. Au premier plan sont les investigations concernant la formation de l'aile gauche, démocratique, ainsi que les contradictions qui caractérisent à cet égard l'émigration hongroise. L'analyse de l'apparition du garibaldisme et de son influence impose le dépouillement des sources documentaires encore non étudiées qui se trouvent en Hongrie et surtout en Italie. C'est ainsi que parurent les unes après les autres les publications sur ce sujet, dont en 1958 « Garibaldi et Kossuth en 1860—61 »,¹⁰⁹ en 1962 « Les volontaires hongrois de Garibaldi, et Kossuth en 1860—61 »,¹¹⁰ en 1963 « Aspromonte et l'émigration hongroise en 1862 ». ¹¹¹ Ces études, complétées et remaniées, parurent en 1965 en un seul volume, en italien, sous le titre « Garibaldi e l'emigrazione ungherese 1860—1862 ». ¹¹² Dans une phase suivante des recherches, et sur la base de sources documentaires détaillées, parut en 1968 une monographie qui résume la vie et l'activité d'István Dunyov, garibaldien hongrois tombé en un oubli immérité, et contient en outre la correspondance de Garibaldi avec Dunyov.¹¹³ Depuis 1961 déjà, différentes publications ont été faites à ce sujet dans des revues hongroises et italiennes.¹¹⁴ D'autres études et d'articles polémiques posent

¹⁰⁷ Voir op. cit. Œuvres de Marx—Engels (en hongrois) t. 13 (1965), 14 (1966), 15 (1968), 16 (1964).

¹⁰⁸ L. LUKÁCS: Magyar függetlenségi és alkotmányos mozgalmak 1849—1867 (Mouvements constitutionnels et d'indépendance en Hongrie 1849—1867). Budapest, 1955.

¹⁰⁹ Id.: Századok. 1958. No 1—4.

¹¹⁰ Id.: Értekezések a történeti tudományok köréből. Új sorozat 24. Budapest, 1962.

¹¹¹ Id.: Századok. 1963. No 1.

¹¹² Id.: Collezione Storica del Risorgimento e dell'Unità Italia. Vol. LXIII. Ser. IV. Modena, 1965. Là-même en annexe: Diario della brigata Éber della Divisione 15^a (Türr) dal 10 Giugno 1860, giorno della sua costituzione, fino al 10 novembre 1860.

¹¹³ L. LUKÁCS: Garibaldival a szabadságért. Dunyov István élete és működése 1816—1889 (Avec Garibaldi pour la liberté. Vie et activité d'István Dunyov 1816—1889). Budapest, 1968.

¹¹⁴ Id.: Egy elfelejtett magyar garibaldista (Un garibaldien hongrois oublié). (Magyar Nemzet. 6 octobre 1961); Un garibaldino ungherese dimenticato: Stefano Dunyov colonello italiano (Il Risorgimento. 1963. No 2); A népek nemzetközi összefogásának úttörője, Garibaldi magyar követője: Dunyov István (Pionnier de l'union internationale des peuples, partisan hongrois de Garibaldi: István Dunyov). (Kortárs 1966. No 11); Osservazioni sull'attività del garibaldino Stefano Dunyov (Rassegna Storica del Risorgimento. 1967. Fasc. II.).

les questions fondamentales de l'histoire de l'émigration hongroise en Italie et le rôle que Kossuth y avait joué.¹¹⁵ L'ouvrage paru en 1971 sous le titre « Le chemin parcouru par les garibaldiens hongrois en 1860–1870 » se propose de faire une synthèse de l'activité des groupements démocratiques, d'opposition, dans l'émigration.¹¹⁶

En ce qui concerne les produits, sur ce sujet, de l'historiographie italienne après la deuxième guerre mondiale, nous nous référons à Lajos Pásztor qui publia dès 1947 des études sérieuses. Il a rendu d'appréciables services en publiant la correspondance entre Kossuth et Adriano Lemmi et entre Gusztáv Frigyesy et Garibaldi.¹¹⁷ Les études dans le même domaine de Stefano Markus, également d'origine hongroise, méritent, elles aussi, une appréciation positive. Il convient de noter spécialement son article sur les références à la Hongrie dans les écrits de Ricasoli, parus en 1954 dans *Rassegna Storica del Risorgimento*.¹¹⁸ Leo Valiani, excellent connaisseur des relations historiques italo-hongroises, attribue, dans ses travaux étendus, une place privilégiée à la naissance du mouvement socialiste en Italie. Entre autres, il traite aussi les problèmes de la période d'après 1849.¹¹⁹ Dans son étude, « L'Unità Italiana e la fine dell'assolutismo in Ungheria » il élucide les antécédents du compromis conclu en 1867 entre l'Autriche et la Hongrie,¹²⁰ dans « Documenti ungheresi sul 1849–1866 » il soumet à une analyse poussée l'historiographie hongroise concernant la période de l'absolutisme.¹²¹ Les recherches d'Angelo Tamborra touchent à bien des points les problèmes de l'émigration hongroise en Italie. Il étudie avec grande attention les relations entre le gouvernement italien et les relations entre le gouvernement italien et les émigrés hongrois et sud-

¹¹⁵ Cf.: Kossuth emigrációs politikájáról (La politique de Kossuth en émigration). (Századok. 1961. No 2–3); Kossuth emigrációs politikájának idealizálásáról (Sur l'idéalisation de la politique de Kossuth en émigration). (Századok. 1963. No 4); Gondolatok a Duna-konföderáció eszméjének elindítóiról és magyarázóiról (Réflexions sur les initiateurs et les commentateurs de l'idée de la confédération danubienne). (Kortárs. 1965. No 7); Atti del XLIII. Congresso di Storia del Risorgimento Italiano (Venezia 2–5 ottobre 1966). La questione veneta e la crisi italiana del 1966. Roma, 1968. pp. 103 sq; Vita Magyarország kapitalizmuskori fejlődéséről (Débats sur l'évolution de la Hongrie à l'époque du capitalisme) Értekezések a történeti tudományok köréből. 55. Budapest. 1971. p. 174 sq; Az olaszországi magyar légió zászlói a torinói királyi Fegyvertárban. Le bandiere della legione ungherese in Italia nell'Armata Reale di Torino. Armi Antiche. Giugno 1971.

¹¹⁶ L. LUKÁCS: A magyar garibaldisták útja Marsalától a Porta Piáig 1860–1870. (Le chemin parcouru par les garibaldiens hongrois de Marsala à la Porta Pia 1860–1870). Budapest, 1971.

¹¹⁷ L. PÁSZTOR: Lajos Kossuth nel suo carteggio con Adriano Lemmi 1851–1852. Roma 1947. (Tir. à part Janus Pannonius 1947); id.: Lo storico ungherese del risorgimento italiano Gustavo Frigyesy ed il suo carteggio con Garibaldi. Roma, 1947. (Tir. à part ibid. 1947; Pubblicata dell'Accademia d'Ungheria in Roma. 1947.)

¹¹⁸ S. MARKUS: Il barone Ricasoli e la questione ungherese. (Rassegna Storica del Risorgimento. 1954. Fasc. II–III.); id.: I processi di Mantova e i moti ungheresi. (ibid. 1955. Fasc. II–III.)

¹¹⁹ L. VALIANI: Questioni di storia del Socialismo. Torino, 1958.

¹²⁰ Id.: Rassegna Storica Toscana. Fasc. IV. Anno VI.

¹²¹ Id.: Rivista Storica Italiana. 1960. N. II.

slaves. Ses ouvrages « Cavour e i Balcani » paru en 1958 et « Imbro I. Tkalac e l'Italie » paru en 1966, contiennent de nombreuses références à la Hongrie.¹²² Les recherches de Walter Maturi, faites selon de nouveaux points de vue et à partir de nouvelles sources documentaires, contribuent considérablement à l'éluoidation des dessous du projet de Confédération Danubienne (1862), et éclairent les relations étroites entre le gouvernement italien et les dirigeants de l'émigration hongroise.¹²³ Les travaux consacrés aux recherches sur Garibaldi d'Anthony P. Campanella méritent une attention particulière. Son étude sur Gusztáv Frigyesy est la première synthèse importante de la vie et activité de cet éminent garibaldien hongrois.¹²⁴ Giuseppe Martinola, spécialiste de l'influence exercée en Suisse par le Risorgimento italien, s'occupe dans plusieurs études des Hongrois en émigration en Suisse après 1849 et publia d'utiles matériaux d'archives à leur sujet.¹²⁵ Gaetano Falcone n'a pas cessé de s'intéresser à l'activité des garibaldiens hongrois et publia dans ce domaine plusieurs études et articles.¹²⁶ D'aussi illustres chercheurs du Risorgimento comme Luigi Bulferetti, Rodolfo Mosca, contribuèrent également dans leurs études à l'éluoidation des relations historiques italo-hongroises.¹²⁷ Outre les ouvrages cités, il faut encore mentionner plusieurs ouvrages et publications historiques qui ont de l'importance aussi pour les aspects hongrois du Risorgimento. Après la deuxième guerre mondiale parurent les nouveaux tomes de « Carteggi di Cavour ». Ce recueil, comprenant seize tomes, est fort utile pour connaître les contacts entre la direction officielle de l'émigration hongroise et le gouvernement italien.¹²⁸ Les nouveaux tomes de « Carteggi di Bettino Ricasoli », publiés sous la direction de Sergio Camerani et Gaetano Arfe, ajoutent des matériaux précieux à la connaissance des mouvements dans l'émigration hongroise.¹²⁹ A partir de 1952 parurent les volumes de « I Documenti Diplomatici Italiani » sous la direction de Walter Maturi, décédé entre-temps. Dans la première

¹²² A. TAMBORRA: *Cavour e i Balcani*. Turino, 1958; id.: *Imbro i Tkalac e l'Italia*. Roma, 1966.

¹²³ W. MATURI: *Le avventure Balcaniche di Marco Antonio Canini nel 1862*. (Studi Storici in onore di Giocchino Volpe. I—II. Firenze, 1958. II. pp. 559 sq.)

¹²⁴ ANTHONY P. CAMPANELLA: *Gustavo Frigyesy un gran Garibaldino magiaro sconosciuto*. (Tir. à part Studi Garibaldini. 1962. No. 3.)

¹²⁵ G. MARTINOLA: *L'emigrazione politica ungherese nel Ticino dopo il 1848*. (Tir. à part de Bolletino Storico della Svizzera Italiana. 1964. Fasc. I—II.); id.: *Postille allo studio si profughi placchi ungheresi nel Ticino*. (ibid. 1965. Fasc. II—III.)

¹²⁶ Cf. G. FALZONE: *Memorie e tradizioni di garibaldinismo ungherese in Sicilia*. (Rassegna Storica del Risorgimento. 1954. Fasc. II—III.); id.: *Sicilia 1860*. (Collana di studi sul Risorgimento italiano No 2.). Palermo, 1962; id.: *I corrispondenti italiani di Stefano Türr nel Magyar Országos Levéltár di Budapest*. Palermo, 1965.

¹²⁷ Cf. L. BULFERETTI: *Italia e Ungheria nel Risorgimento (Ungheria d'Oggi. 1962)*; R. MOSCA: *L'Ungheria nella politica estera della pace di Vienna alla pace di Francoforte (1866—71)*; introduzione a una ricerca. (Tir. à part de Studi Storici in memoria di Leopoldo Marchetti. Milano, 1969.)

¹²⁸ Cf. *Carteggi di Camillo Cavour*. A cura della Commissione Editrice. I—XVI. Bologna.

¹²⁹ Cf. *Carteggi di Bettino Ricasoli* a cura di Sergio Camerani e Gaetano Arfe. Roma. Publication continue depuis 1953.

série sont publiés des matériaux relatifs à la période entre 1861 et 1870, dont plusieurs documents, importants du point de vue hongrois.¹³⁰

Un complément organique à toutes ces publications est le livre « Karl Marx—Friedrich Engels sul Risorgimento Italiano », paru en 1959 avec la préface d'Ernesto Ragioneri, qui contient tous les importants écrits de Marx et Engels ayant des rapports avec les problèmes du Risorgimento italien et qui contribuent à mieux connaître l'activité de l'émigration hongroise.¹³¹ Parmi les chercheurs étrangers du Risorgimento italien une place éminente revient à l'historien soviétique Vladimir Nevler qui, dans son activité extrêmement féconde, fournit de nouveaux matériaux concernant les relations internationales du mouvement de Garibaldi, et qui offre un exemple avec ses soigneuses interprétations marxistes.¹³²

*

Comme nous l'avons indiqué dans l'introduction, nous n'avons analysé que les travaux les plus importants de l'historiographie de l'émigration hongroise en Italie, sans prétendre à être complet. Au cours des cent ans passés, de riches matériaux ont été mis au jour, et de nombreux ouvrages les analysent, ce nonobstant une partie considérable des sources documentaires fondamentales doit encore être mise au jour et dépouillée dans des éditions critiques. Il s'agit en premier lieu des documents relatifs aux émigrés hongrois, dans des archives hongroises, italiennes, autrichiennes, françaises, anglaises, mais les recherches dans les archives roumaines, yougoslaves, tchécoslovaques sont tout aussi prometteuses. L'accélération de ces recherches étendues et imposantes, la mise en place des conditions de la publication, constituent les préalables de la solution des tâches fondamentales. Outre la découverte des sources et leur dépouillement critique, il est tout aussi essentiel de procéder à un triage critique des travaux dans ce domaine, ainsi qu'à une éventuelle réappréciation des données qu'ils contiennent. La présente étude historiographique est faite pour contribuer à la solution de ces tâches.

Trad. par K. Vargyas

¹³⁰ I Documenti Diplomatici Italiani. Prima seria. 1861—1870. Vol. I. Roma, 1952. Vol. II. 1959., Vol. III. 1965.

¹³¹ K. MARX—F. ENGELS: Sul Risorgimento italiano. Prefazione di Ernesto Ragioneri. Roma, 1959.

¹³² Des œuvres de V. E. NEVLER: Ekho garibaldiyskikh srajeniy. Moscou, 1963; Garibaldi Mémoires. Traduit par V. S. BONDARTCHOUK et Y. A. FRIDMAN. Article et commentaires de V. E. NEVLER. Moscou, 1966; Giuseppe Garibaldi i yevo mémoi. (Voprossi Istorii. 1966. No 1.); Lettere inedite di Giuseppe Mazzini a Alessandro Herzen. (Bolletino della Domus Mazziniana. 1968. No 2.)

Forschungsprobleme der Urbanisation im XIX. Jahrhundert

Die Konzentration der Bevölkerung in den Städten ist eines der wichtigsten Momente der gesellschaftlichen Bewegungen in unserer Epoche. Sie ist eine Bewegung, die in einer gegebenen Periode der wirtschaftlichen Entwicklung — im allgemeinen parallel mit der Entfaltung der industriellen Revolution — begann und dementsprechend in den wirtschaftlich meist entwickelten Ländern Europas auf eine mehr als hundert jährige Vergangenheit zurückblicken kann. Die durch die Vollendung der industriellen Revolution und durch die auf ihrer Basis sich immer schneller entwickelnde Wirtschaft gebotenen Möglichkeiten und gestellten Forderungen haben diese Bewegung weiterverstärkt. Indessen erfuhr sie auch eine territoriale Ausdehnung. Fast auf der ganzen Welt strebten breite Massen der Bevölkerung den Städten zu und verhalfen zur Herausbildung immer riesigerer Großstädte.

Es ist leicht ersichtlich, dass es hier vom Anfang an um einen komplexen und komplizierten Vorgang handelt, dessen Entfaltung und Erstarkung die Stadt selbst am stärksten und am nächsten angeht: er befähigt und zwingt sie zugleich zur Befriedigung immer neuerer, grösserer und komplexerer Ansprüche und dadurch zu einer tiefgreifenden Veränderung. Diese Veränderung, deren Momente hinsichtlich der Stadt letzten Endes unter dem Begriff der Urbanisation zusammenzufassen sind, wird in der ganzen Welt zu einem immer wichtigeren und immer mehr erforschten Gegenstand der Geschichtswissenschaften. Ihre grosse Tragweite ist genügender Grund dafür, dass wir die spezifisch historischen Probleme dieser Frage auch in Ungarn möglichst vielseitig und systematisch untersuchen. Die Schwierigkeiten dieser Forschung erklären aber zugleich, warum wir unsere folgende Untersuchung nur auf die Periode von der Mitte des 19. Jahrhunderts bis der Befreiung, d. h. auf ungefähr ein Jahrhundert der ungarischen Städteentwicklung beschränken. Das ist eine entscheidende Epoche der heimischen Stadtentwicklung und ebenfalls der Geschichte der Urbanisation: in ihrem Mittelpunkt mit der Industrierevolution und demzufolge mit der Entfaltung der modernen Urbanisation. Das ist ein Zeitalter, das zu unseren Tagen aus allen Hinsichten zwar abgeschlossen ist, aber mit seinen Ergebnissen genauso, wie mit seinen Nach-

teilen gleichzeitig auch die Gestaltung der heutigen Entwicklung stark beeinflusst: daher ist es an und für sich genauso, wie in seiner Wirkung auch auf unsere Tage geeignet die allgemeineren Regelmässigkeiten und inneren Zusammenhänge der Urbanisation zu studieren.

I

Bezüglich des Begriffs »Stadt« gingen wir bei der Darlegung der Forschungsprobleme aus den Bestimmungen von Tibor Mendöl, dem weilanden, hervorragenden, ungarischen Forscher der Siedlungsgeographie aus: die Stadt ist eine charakteristische Siedlungsform der territorialen Arbeitsteilung, die im Laufe der Arbeitsteilung sich auf die zentralen, also das grosse Gebiet auf intensivere Weise ausnützenden Tätigkeiten oder aber auf die weniger alltäglichen, die ausserordentlichen Bedürfnisse versorgenden Tätigkeiten spezialisierte.

Als Urbanisation kann man demzufolge die Gesamtheit all der Elemente der Stadtentwicklung betrachten, die in erster Linie durch die Ermöglichung der Unterbringung und des ständigen Aufenthaltes der Population, die infolge dieser Funktionen in die Stadt strömt und sich dort aufs äusserst gruppiert die kontinuierliche Erhaltung und Weiterentwicklung dieser Zentralfunktionen sichern. Die soziale Eigenart der obenerwähnten Elemente ist durch die Zentralfunktionen bestimmt. Auf einmaliges Zuhören mag diese Auslegung mit Recht primitiv scheinen. Schon hier muss man aber darauf hinweisen, dass auch die Urbanisation infolge der schnellen Differenzierung der Ansprüche, die die Stadtentwicklung mitbringt (so zunächst durch die immer komplexere Entwicklung der die Grundlage der Stadtentwicklung bildenden Zentralfunktionen) teils zu immer komplexeren Vorgang wird, teils auch selbst gewisse Elemente der Urbanisation früher oder später im Laufe der Entwicklung, infolge der Dialektik der Stadtentwicklung, den Zentralfunktionen der Stadt beitreten, nunmehr auch neue Urbanisationsprobleme ins Leben rufend.

Solche Auslegung der Urbanisation begründet, dass wir im folgenden, wenn die wichtigeren Forschungsfragen besprochen werden, die Darlegung der Zentralfunktionen, die im Laufe der Stadtentwicklung die Urbanisierung verursachen und verlangen, bewusst ausser Acht lassen. Unseres Erachtens wird nämlich auch selbst die Tätigkeit derartigen Zweige der Industrie, des Handels, des Verkehrswesens oder der Kultur, wie die Schulen, die Presse, die Theater, die öffentlichen Sammlungen, von da an, wenn diese Tätigkeit teils oder im ganzen zu Zentralfunktion wird, schon in der Weiterentwicklung der Urbanisation die Rolle des Motors, des Anregers spielen. Die Urbanisation ist daher ein fortdauernd sich erweiternder Kreis, der in der Drehung der

Stadtentwicklung in erster Reihe durch die Erweiterung der Zentralfunktionen bestimmt ist. Andererseits aber verengert sich dieser Kreis: einige seiner Elemente gehen nämlich nach gewisser Zeit in die Zentralfunktionen über. Aber diese Erweiterung der Funktionen stellt gleichzeitig auch an die Urbanisation komplexere Anforderungen. In Hinsicht gerade auf diese dauernde Bewegung bemühten wir uns im folgenden unsere Darlegungen in erster Reihe auf die möglichst ständigen, fast klassischen Elemente der Urbanisation zu beschränken.

II

Demzufolge knüpfen sich die ständigesten Grundelemente und Forschungsgebiete der Urbanisation an die architektonisch-, technisch- und sanitären Fragen der Stadtentwicklung an. Diese Probleme folgen aus der starken Gruppierung der zum Gebiet verhältnismässig grossen Population. Diese drei Elemente sind dadurch in enger Einheit zusammengefasst, dass sie Probleme mit der physischen Unterbringung der infolge der Zentralfunktionen notwendigerweise zunehmenden Stadtbevölkerung lösen.

Ein entscheidend determinierender Umstand ist, dass die hohe, oder wenn auch nur verhältnismässig hohe Einwohnerzahl und ihre Gruppierung, sowie die Unterbringung dieser Population auf dem zur Verfügung stehenden und notwendigerweise beschränkten Gebiet die architektonische Urbanisierung logisch veranlässt: als höchst charakteristische und massenhaft augenfällige Eigenheit vor allem die Geschossbauten, später die Erscheinung weiterer, nunmehr bezeichnend städtischer Bautype, die den eigenartigen Ansprüchen und Kollektivfunktionen der konzentrierten Population angepasst sind, von den Kreisen des Gaststätten- und Unterhaltungsgewerbes bis zu den grossen Warenhäusern. Inzwischen entstehen den Funktionen entsprechend auch andere eigenartige Bautypen, die aber bezeichnend städtische architektonische Lösungen verlangen, wie z.B. das Theater, Schulen höheren Grades, Sportstätte usw.

Die Geschossbauweise, und hierdurch die Zusammendrängung der grossen Menge veranlässt notwendigerweise in ihrer weiteren Wirkung die Einleitung der technischen Urbanisation: vor allem die zeitmässige Ableitung des Schlammwassers, das äusserst konzentriert entsteht und auf herkömmlicher Weise sich nicht mehr versickern lässt: die Kanalisierung der Stadt. Aber gleichzeitig, auch technisch in sehr engem Zusammenhang damit, wird eine neuartige Lösung der Wasserversorgung für die in Geschossbauten konzentrierten Bevölkerung unaufschiebbar: die Anlegung von Wasserleitungen. Wegen der steigenden Anzahl der Stockwerke und der dadurch entstandenen Transportschwierigkeiten kann die Wasserversorgung durch Brunnen je Häuser nicht mehr gelöst werden. Drängend taucht der Anspruch auf, die Strassen, die ebenfalls infolge der Konzentrierung der Bevölkerung enorm

verkehrsreich, gleichzeitig aber — um die teuren öffentlichen Werke maximal auszunutzen — grösstenteils eingeengt und wegen der hohen Häuser dunkler wurden, sowie die dadurch dunkler gewordenen Wohnungen und die immer grössere Betriebswerkstätten und Räumlichkeiten kollektiver Funktion, mit Lichtquelle zu beleuchten, die am wenigsten feuergefährlich ist, und ohne ständige Wartung verhältnismässig starkes, gleichmässiges Licht strahlt. Die Zentralfunktionen der Wirtschaft und besonders deren starke, territoriale Konzentration machen aber auch die für den stärksten Transportverkehr geeignete Pflasterung der Stadtstrassen, die einer bisher noch nie erfahrenen Belastung ausgesetzt sind, nötig. Ausserdem erweist sich — insbesondere in der Zeit des Pferdezeuges — die regelmässige Säuberung dieser Strassen als notwendig. Bald wird auch die sichere Abscheidung der Zonen für den Fahrzeug- und Fussgängerverkehr (für den letzteren der Bürgersteig durch die Erhöhung der Zone) erforderlich. Wegen der Kessel der Betriebe, der ins Innere der Stadt eindringenden Dampflokotiven, der vervielfachten Lichtquellen, sowie der ebenfalls vervielfachten Zahl der Feuerstellen in den Geschosshauten ist die Feuergefahr mächtig gewachsen, so verlangt diese Tatsache die Organisierung des Brandschutzes. Die Vergrösserung des Stadtgebietes erfordert dann schliesslich die Organisierung des fortlaufenden Transportes der Massen innerhalb der Stadt. Diese städtische Gruppierung verursacht aber einerseits Massenerkrankungen, die aus den gesundheitsschädlichen Wohnungs- und Arbeitsumständen entstehen, anderseits erhöht in grossem Masse die Unfallgefahr in den Arbeitsstellen und auf der Strasse, macht schliesslich die Epidemiegefahr stets bedrohlich. Um diese auszugleichen entfaltet sich die sanitäre Urbanisation: mit dem Bau sanitärer Institutionen, in erster Linie Krankenhäuser beginnend, fortgesetzt mit der Anlegung von Friedhöfen, die geeignet sind, die täglich vielen Toten der Einwohnerschaft regelmässig aufzunehmen, bis zur institutionellen Organisierung der mit massenhaften Anforderungen auftretenden Krankenversorgung und Epidemieverhütung.

Diese grossangelegte Ausweiterung des Problemenkreises auf dem Gebiet des Bauwesens, der Anlegung von öffentlichen Werken oder des Gesundheitswesens führt notwendigerweise bis dahin, dass deren Lösung schon früh eine starke Organisiertheit erfordert und — als typisches Element der modernen Urbanisation — auch den organisierenden, leitenden und koordinierenden Verwaltungsapparat in kurzer Zeit erschafft. Je früher und mit je umfangreicherem Wirkungsbereich dies zustande kommt, desto wirkungsvoller wird die Urbanisation fähig sein, den Anforderungen der Zentralfunktionen gerecht zu werden. In die Forschungsfragen der architektonisch-, technisch- und sanitären Urbanisation muss auch die Forschung der Tätigkeiten deren Organisierung eintreten.

III

Es wäre aber falsch, wenn wir die Urbanisation auf den obengesagten Gebiete der Stadtentwicklung beschränken möchten. Die Urbanisation hat nämlich ihre eigene und sehr bestimmte Gesellschaftsbeziehung. Durch die Zentralfunktionen der Stadt fällt eine eigenartige Rolle dem Stadtbewohner zu: er wird Mitglied einer neuen, nunmehr durch die Zentralfunktionen bestimmten Gesellschaftsstruktur, und entsprechend den neuen Bedingungen, die von dieser Arbeitsteilung ins Leben gerufen wurden, kommt er in eine ganz neue architektonisch-technische Umgebung. Es ist natürlich also, dass dementsprechend auch seine Lebensführung sich ändert, gezwungen zur Anpassung an den neuen Bedingungen seines Lebens.

Diese Veränderung kommt im Leben des neuen, meistens vom Lande ankommenden Stadtbewohners entscheidend in drei Beziehungen zur Geltung.

Vor allem wird er ein städtischer Lohnarbeiter, und zwar — aus der Beschaffenheit der Stadt folgend — in erster Reihe auf dem Gebiet der Industrie, des Handels, des Verkehrs oder im allgemeinen der Dienstleistung, — und bliebe er noch in der Landwirtschaft der Stadt, früher oder später kommt er auch dort unter städtische Arbeitsbedingungen. Dieser Umstand — bezüglich seiner Lebensweise — bringt für ihn einerseits die mehr oder weniger feste, aber im Laufe des Jahrhunderts langsam doch immer kürzer werdende Arbeitszeit, andererseits aber auch das Freiwerden seiner übrigen Zeit mit.

Der Stadtbewohner wird gleichzeitig ein ständiger Käufer: den Landverhältnissen und der wenigstens partiellen Selbstversorgung entrissen ist er gezwungen, nun all seine Bedürfnisse gegen Bargeld einzukaufen, an erster Stelle das Lebensmittel, sogar die Industrieartikel, die vorher im dörflichen Hausgewerbe hergestellt wurden. Obendrein wird seine Versorgung mit Handelsgütern in der Stadt durch das fortdauernde Angebot eines reichen Sortiments kontinuierlich, im Gegensatz zu der Eigenartigkeit des Einkaufs im Lande, wo die Befriedigung der differenzierten Einkaufsansprüche noch lange an die Wochen- oder geradezu Jahrmärkte gebunden war, und auf diese Weise dem Ankauf viel komplexere und reichlichere Funktionen zukommen liess.

Schliesslich wird der Stadtbewohner fast ausnahmslos notwendigerweise zu Mietbewohner, und dadurch wird er im Vergleich mit den dörflichen Umständen ein teils unabhängiges, teils mit Beziehungen neuer Art an den anderen Mitbewohner allzusehr eng gebundenes Mitglied einer manchmal sehr grossen, aber stark heterogenen Bewohnergemeinschaft (im Falle einer grossen Mietkaserne oder sogar eines kleineren aber auf jeden fall überfüllten Miethauses).

All diese Veränderungen wirken nicht nur direkt auf die Umwandlung der Lebensführung des Stadtbewohners: sie haben indirekte Einwirkungen auch. Denn die Stadt heisst nicht nur in den obigen drei grundlegenden

Beziehungen für den Einziehenden eine Änderung. An erster Stelle durch die Ergebnisse der architektonisch-technischen Urbanisation bedeutet die Stadt im Verhältnis zu den dörflichen Umständen im allgemeinen eine Umgebung voller Reiz (denken wir allein an die Möglichkeiten, die der Ausbau der zeitgemässen Strassenbeleuchtung und die dadurch verlängerten Tage bieten), eine Welt, deren ständig veränderliche Situationen entweder infolge der Industriearbeit oder des grösseren Stadtverkehrs eine Aufmerksamkeit ständigen und veränderlichen Objekts, sowie eine Konzentration hohen Grades verlangen: im Schutz der Sicherheit und der Interessen des Individuums die Beobachtung eines ungleich weiteren Kreises, als des dörflichen. All dies macht den Stadtbewohner zu der Entfremdung geneigt, was dadurch noch gesteigert wird, dass seine unter den geänderten Verhältnissen in der Auflösung der Entfremdung enorm wichtigen Ansprüche auf eine Kultur, die geeignet ist die neue Umgebung auf adäquater Weise zu spiegeln und auszulegen, in den alten Gattungen und Formen der Kultur nicht mehr zu befriedigen sind; — wie auch die städtischen Tätigkeiten über ein gewissem Niveau nicht mehr in häuerlicher Kleidung zu verrichten sind. Die die Massen beeinflussenden kulturellen Formen (genauso wie diese Trachten) gestalteten sich nämlich — besonders in Ungarn — grundlegend an die dörfliche Welt gehaftet aus, und in ihren konkreten Erscheinungen (trotz ihres begonnenen Verfalles mit der Krise des Feudalismus) waren sie im allgemeinen Produkte einer Kollektiv-Tätigkeit.

Diese Umgestaltung der in weitestem Sinne genommenen Lebensweise und deren Spannungen erschaffen dann die neuen, städtischen oder wenigstens in Formen städtischen Institutionen des menschlichen Zusammenseins, wie die Arbeiterzirkel, die Tischgesellschaften, die Kasinos und die vielerlei Vereine verschiedenen Zwecks. In der Auflösung der Entfremdung und der Spannung spielen die städtischen Unterhaltungsmöglichkeiten eine bedeutende Rolle, von den Cafés über das Kino bis zu den Lunaparken und der Bildung von Schlachtenbummlergruppen um die Sportvereine (letztere mit einem immer grösseren Gewicht). Diese Umgestaltungen rufen anderseits auch behördliche Massnahmen ins Leben, die gewisse menschliche Beziehungen der städtischen Lebensführung regeln: die Hausordnung der Miethäuser, die Regelung des Strassenverkehrs, der Prostitution oder der verpflichtenden Aufbahrung im Leichenhaus. Und in der Maße, wie der Wirkungskreis der geregelten Tätigkeiten und Institutionen sich direkt oder indirekt auf ein immer grösseres Gebiet erstreckt, um schliesslich auch selbst zu einem Teil der Zentralfunktionen der Stadt zu werden, so wird auch diese städtische Attitüde in gewisser Beziehung zu einer Norm des Verhaltens auch ausserhalb der Stadt. Die behördliche Regelung der städtischen Haltung ist ein bisher wenig berücksichtigtes Gebiet der Urbanisation, obwohl ihre Bedeutung in der Gestaltung des menschlichen Verhaltens — hinsichtlich der Häufigkeit der

Einzelkonflikte unter den städtischen Verhältnissen — sehr gross ist, daher muss sie in der Forschung der Urbanisation einen wichtigen Platz einnehmen.

IV

Wenn wir die neuen Ergebnisse der heimischen Forschung in der oben-erwähnten Fragen nur kurz überblicken, ist es festzustellen, dass die Forschungen geschichtlicher Art im Problemenkreis der Urbanisation auf mehreren Gebieten laufen, mit wertvollen Teilergebnissen, deren Integration in einer komplex geschichtlichen, urbanistischen Anschauungsform aber noch nicht durchgeführt wurde. Es ist eine zu lösende Aufgabe.

Eine Richtung der in Frage kommenden Forschungen prüft den geschichtlichen Verlauf der möglichen räumlichen Rahmen der Urbanisation: sie ist eigenartig von siedlungsgeschichtlichem und im allgemeinen topographischen Charakter und Anspruch; diese Forschungen konzentrieren sich aber in erster Linie auf die mittelalterliche und früh neuzeitliche Stadtentwicklung (die Werke von Jenő Major, András Kubinyi und Lajos Nagy). Da in den kapitalistischen Zeiten die realen Möglichkeiten zu den wirklichen, zeitgemässen Stadtregelungen und Stadtplanungen lange fehlten — ausgenommen Budapest und einige Provinzstädte (zunächst das in 1879 vom Hochwasser ganz zerstörte Szeged) — war das geschichtliche und topographische Interesse verhältnismässig noch gering, obwohl die topographischen Fragen der modernen Vorstadt und im allgemeinen der Peripherie aus dem Gesichtspunkt der Urbanisationsforschung durchaus nicht bedeutungslos sind.

Die andere Richtung der Forschungen knüpft sich an die Architektur- und Kunstgeschichte, bzw. an den Denkmalschutz an. In diesem Bereich sind sehr umfangreiche und lebhaft Forschungen im Gange; bedauerlicherweise schätzte, bzw. schätzt diese Forschung lange und teils auch heute die eklektische Architektur, die das Stadtbild in Ungarn während des Kapitalismus hauptsächlich bestimmt, sehr ungünstig, und daher beschäftigte sie sich mit ihr bis zu den letzten Zeiten wenig. In diesen Auffassungen wurden zwar in den letzteren Jahren beachtenswerte Änderungen eingeleitet (in erster Linie als Resultat der Tätigkeit von László Gerő, Gábor Preisich, Ferenc Merényi), die Forschungen sind aber noch nicht so weit gekommen, dass nach der künstlerischen Wertung des Stadtbildes die auch hinter der historisierenden äusseren Form zur Geltung kommenden und sonst schon mehrmals klar erkannten modernen Funktionen (bzw. den Zusammenhang der Funktionen und des Stils) der charakteristischen Bautypen dieser Zeitperiode analysiert wären. Diese Bautypen haben nämlich der modernen Urbanisation in verschiedenen Beziehungen schon sehr zweckmässig gedient, in diesen Forschungen waren sie aber in den Urbanisierungsvorgang bloss durch das Stadtbild eingeschaltet.

Nicht weniger beachtenswerte, umfassende Forschungen sind hinsichtlich der Geschichte der Industriebetriebe und darin des Kommunaldienstes (Wasserwerke, Kanalisationswerke, Elektrizitäts- und Gaswerke, Verkehrsbetriebe usw.) im Gange. Diese Forschungen leisten im allgemeinen wesentliche Hilfe die Bildung der Zentralfunktionen der Stadt zu erklären, und die Betriebe des Kommunaldienstes sind auch selbst typische Elemente der Urbanisation, daher bildet ihre Geschichte schon deren integrierenden Teil. Diese Forschungen bleiben aber heute noch meistens am Tore der Betriebe oder Unternehmen stehen, auf die weiteren Zusammenhänge ihrer Tätigkeit mit der Urbanisation vorläufig noch wenig hinzeigen.

Es ist aber erwünscht — zunächst bei den allgemeinen betriebsgeschichtlichen Forschungen —, dass diese Forschungen die Stellung des Betriebes innerhalb der Stadt, sowie die vielerlei Beziehungen zwischen dem Betrieb und der Stadt, die Wirkung des Betriebes auf die Stadt, beziehungsweise die Bedeutung der lokalen Urbanisation in der Ansiedlung des Betriebs je gründlicher zu erklären streben.

Während die obigen Forschungen fassten die Urbanisation überwiegend von architektonisch-technischer Seite an, obliegen die städtischen, ethnographischen Forschungen — die zwar ziemlich schleppend gehen — der Wirkung der Urbanisation auf das Individuum oder auf Gesellschaftsgruppen. Im Mittelpunkt dieser Untersuchungen steht die Forschung der urbanen Lebensführung vor allem in geschichtlicher Hinsicht; ihre Haupttendenz richtet sich auf die Darstellung der Einfügung und des Stadtbewohnerwerdens des Dorfarbeiters, der in Verbindung mit der Industrierevolution in die Stadt kam, und auf die Ermessung der einzelnen Phasen dieser Entwicklung. Trotz mehreren, aufschlussreichen Einzelheiten besteht die Lückenhaftigkeit dieser Untersuchungen darin, dass sie vor allem die archaischen Elemente, sowie die dörflichen Beziehungen und Wurzeln des Arbeiterlebens forschen, was natürlich mit der raschen Einengung der materiellen und sachlichen Bedingungen für derartige Untersuchungen begründet ist: durch Ableben, beziehungsweise durch das unaufhaltbares Veralten der Gegenstände. Es ist aber notwendig, dass die Forschung auch der Untersuchung der nun spezifisch städtischen Arbeiterlebensweise, sowie deren spezifischen Typen, allmählich sogar der daraus herrührenden, gesellschaftlich aufwärtsführenden Wege mehr Aufmerksamkeit zuwendet. Eine andere Mangelhaftigkeit dieser städtischen ethnographischen Forschung steckt darin, dass sie die Untersuchung der Lebensführung von Elementen, die nicht zu der Arbeiterklasse gehören, wie die Kleinbürger, die Angestellten, sogar die Bürger und Grossbürger, ausser Acht gelassen hat. Auf die Wichtigkeit dieser Fragen in der Urbanisation weist doch klar die Tatsache hin, dass die Untersuchung von materiellen und sachlichen Bedingungen der bezeichnend städtischen Lebensweise an erster Stelle bei diesen Schichten möglich ist. Bei der Lösung der Frage kann auf die ge-

schichtliche Vergangenheit bezogene Anwendung von soziologischen Methoden, die sich auf unsere Tage bezogen schon als erfolgreich erwiesen, eine bedeutende und solche Versuche begründende Rolle spielen.

Eine Eigenheit der Urbanisation ist schliesslich auch von der literarhistorischen Forschung beleuchtet, die durch die Tätigkeit der städtischen, hauptsächlich Budapester Schriftsteller unternimmt, die literarischen Beziehungen der Stadtentwicklung zu analysieren und klarzulegen.

Die Integration dieser vielseitigen, geschichtlichen Urbanisationsforschung, das heisst die einheitliche und komplexe Darstellung all dieser Teilforschungen wurde aber bis heute — wie schon erwähnt — nur teilweise durchgeführt. In dieser Hinsicht können wir uns eigentlich nur auf die Tätigkeit des vor einigen Jahren verstorbenen Ferenc Erdei berufen. Vor allem im Laufe seiner komplexen Forschung in den Städten der Tiefebene — zuletzt in seinem Buch über Szeged und seine Umgebung — gab er ein Beispiel zur wirklich geschichtlichen und dialektischen Anschauung all dieser Fragen, zu einer Anschauung, die die Einheit der Urbanisation, der gesellschaftlichen Bewegung und Lebensweise sichert. Wenn wir für die geschichtliche Forschung der Urbanisation diese zerstreuten Teilergebnisse in eine einheitlich geschichtliche Darstellung zusammenzufassen streben, kann das Studium der Methode von Erdei für die ungarische Forschung die grösste Hilfe leisten.

V

Nach diesem Überblick der Probleme und Ergebnisse, wobei wir mit Anspruch auf Vollständigkeit aufzutreten nicht beabsichtigt haben, können wir die zu lösenden und wichtigsten Aufgaben der Urbanisationsforschung des erörterten Zeitalters im folgenden zusammenfassen:

1. Für grundlegende Aufgabe halten wir das Sammeln der nötigen Daten zur Feststellung der wichtigsten Indexe der heimischen Stadtentwicklung und damit der Urbanisation. Diese Angaben sollen aus dem untersuchten Jahrhundert 1850 bis 1950 gesammelt werden, und zwar über alle heimische Ortschaften, die zur Zeit schon Städte sind, bzw. in den perspektivischen Gebietsplanungen als künftige Städte bestimmt sind. Dieses Sammeln von Daten crachten wir ausserdem über alle Ortschaften für nötig, die von 1848 an bis heute, wann auch immer mehr als 5000 Einwohner hatten, potentiell also irgendeinen Entwicklungsgrad aufwiesen — mit den Lehren ihres Rückstandes —, zur besseren Erklärung der Ortschaften, die den Rang einer Stadt erreichten. Das Sammeln von Angaben sollte auf all das Element, bzw. auf dessen Entwicklungsgrad veranschaulichende Momente der Urbanisation eingehen, über die wir im obigen als bezeichnendste Faktoren der Urbanisation gesprochen haben.

Solche partielle Zusammenstellungen stehen uns zur Verfügung, weil die amtlichen Statistiken hauptsächlich vom Anfang des 20. Jahrhunderts an sich auch für Angaben dieser Art schon interessierten. Die Erreichung der Vollständigkeit aber, die die 1912 erschienene Publikation »Statistisches Jahrbuch der Ungarischen Städte« bezüglich der Angaben von 138 Städten des derzeitigen ungarischen Staatsgebietes erzielt hatte, ist heute nur mehr schwer, in manchem Falle nach weitläufigen Nachsuchungen in Archiv zu hoffen. Eine besondere Schwierigkeit besteht noch darin, dass ein bedeutender Teil des heutigen heimischen Stadtbestandes in 1920 noch bloss eine Ortschaft dörflichen Standes war, und auf diesem Niveau die Statistiken zahlreiche Fragen nicht bearbeitet und publiziert hatten. Die Wichtigkeit solcher Fragen ist aber gar keine Frage mehr: im Spiegel dieser wäre der Mechanismus der vollen heimischen Stadtentwicklung und Urbanisation im letzten fünfviertel Jahrhundert festzustellen, und zwar in seiner vollständigen und konkreten Zusammengesetztheit, was bloss auf Grund der bisher verwendeten Datenbasis nicht erzielbar ist. Durch internationale Kooperation, vor allem mit den Nachbarländern, wäre die Untersuchung äusserst vertiefbar; nur auch deshalb, weil für die Urbanisation dieses Jahrhunderts nicht nur die Entstehung von Millionenmetropolen, sondern ebenso die enorme Vermehrung von Mittelstädten, und vielmehr die von Kleinstädten bezeichnend ist.

2. Für die zweite Hauptaufgabe der Forschungen halten wir die Ausarbeitung des heimischen Urbanisationstyps grösstenteils auf Grund der erwähnten Datensammlung mit Weiterentwicklung ihrer Lehren. Infolge der Vielfältigkeit der Zentralfunktionen und hauptsächlich deren mehrmaligen Änderungen während des vergangenen Jahrzehntes können wir in der Stadtentwicklung Ungarns das Nebeneinander mehrerer Typen innerhalb einzelner grösseren Städte, wenn auch je Stadtviertel beobachten. Damit wir nur die allgemeinste Schwerpunktverlagerung in den Zentralfunktionen erwähnen, können wir über Bauernstädte mit typischen Agrarfunktionen, dann durch Umwandlung dieser Funktionen: über die Umgestaltung zu Handels- oder Verkehrszentren sprechen; einer der allgemeinsten Typen ist die Umgestaltung von Handels- und Verkehrszentren zu Industriezentren, und schliesslich kommt auch der vollständige Rückgang oder wenigstens die Stagnation alter, herkömmlicher Mittelpunkte vor. Für alle Gebiete der Geschichtsforschung genauso wie für die Volkswirtschaftsplanung wäre die genaue Bestimmung dieser verschiedenen, vorläufig nur in grossen Zügen ersichtlichen, auch geschichtlich bestimmbar und analysierbaren Typen, sowie die Einordnung der heimischen Städte in diese typologischen Rahmen sehr wichtig. Wenn wir diese auf Grund der Zentralfunktionen geformten Typen mit ihrer Urbanisationsentwicklung konkret verbinden, wäre dann möglich, einerseits die allgemeine Zusammenhänge zwischen der Zentralfunktion und Urbanisation, andererseits die Veränderungen in der Urbanisation gemäss den Funktionen-

typen und den Ansprüchen der Gesellschaft festzustellen. Die Urbanisationsforschung würde an diesem Punkte gewisse Regelmässigkeiten der Gesellschaftsentwicklung in einer bisher wenig untersuchten Beziehung beleuchten, und könnte zur besseren Veranschaulichung der gesellschaftsgeschichtlichen Verbindungen einiger (vor allem technisch—architektonischer) Urbanisationselemente Hilfe leisten.

3. Die Untersuchung der Wirkung, die die Urbanisation auf das Individuum und auf die Gruppen ausgeübt hat und sich überwiegend in der Lebensweise (in weitestem Sinne des Wortes) und im Verhalten spiegelt, also die Erschliessung der urbanen Lebensführung und des urbanen Verhaltens scheint die dritte Hauptaufgabe der Forschungen zu sein. Entsprechend den für die Lage des Stadtbewohners kennzeichnenden, obigen drei Momenten soll hier die Forschung erstens die Stellung des Stadtbewohners in der gesellschaftlichen Arbeitsteilung, zweitens seine Wohnungsverhältnisse, drittens all seine Konsumtion (von der Lebensmittelversorgung über die Möblierung bis zur Bekleidung) aufdecken und untersuchen. Danach soll sie zu dieser Untersuchung die kulturelle Umwelt, in weitestem Sinne des Wortes genommen, hinziehen: von der Untersuchung der möglichen Lektüren des Stadtbewohners bis zur Aufdeckung seiner Kinoerlebnisse. Die Forschung dieser Momente (durch entsprechende Probeentnahme aus der ganzen Struktur der städtischen Gesellschaft) würde den Verlauf der menschlichen Urbanisation greifbar machen. Bei diesem Punkt muss man aber den Kreis der strenggenommen geschichtswissenschaftlichen Methoden überschreiten, und es wird notwendig, die ethnographischen und soziologischen Methoden zu Hilfe zu rufen, sie aber auch weiterhin geschichtlich auszuwerten. Die Untersuchung verspricht reichvolle Ergebnisse: vielleicht auch das Zustandekommen einer entsprechend geschichteten, komplexen Typologie der Urbanisation, deren Anwendung durch die Aufklärung des politischen und kulturellen Verhaltens der Stadtbevölkerung und der geschichtlichen Veränderungen des Verhaltens für alle, diese Epoche bearbeitenden Forschungen bedeutende Hilfe leisten kann.

4. Unsere Vorschläge setzen die Ausformung dieser vielseitig berührten Type in der Beziehung sowohl der Urbanisation selbst, als auch der städtischen Verhalten nicht zufällig zum Ziele. Um nämlich die Lösung der vierten Aufgabe, die schliesslich ja das Hauptziel der ganzen Forschung darstellt, zu ermöglichen, sind in beiden Beziehungen inhaltlich und förmlich genau bestimmte Type nötig. Die heimische Urbanisation und das urbane Verhalten können nämlich letzten Endes nur in dieser Form für die Durchführung der letzten Aufgabe, eines zukünftigen, internationalen Vergleichs geeignet sein, d.h. dafür, dass sie in die stadtdenkmälergeschichtlichen Forschungen, die in aller Welt verbreitet sind, eingegliedert werde. Diese Forschungen können durch die Aufschliessung der vielen Elemente der Stadtentwicklung auch zum besseren Verständnis unserer Entwicklung beitragen. Der Vergleich würde letzten

Endes ermöglichen, die Stelle der heimischen Urbanisation wenigstens in der Entwicklung der osteuropäischen Urbanisation, sowie in der Entwicklung all des Faktors der Gesellschaft und Wirtschaft, deren die Urbanisation gewissermassen eine der Darstellungen repräsentiert, festzustellen.

5. In die praktische Lösung dieser Probleme, die letzten Endes auf eine in der Zeit auch zurück ausdehnbare, komplexe, geschichtliche Urbanistik deuten, wünschen wir uns nicht einzulassen, bloss möchten wir die Meinung festsetzen, dass die Lösung dieser Aufgaben ohne irgendeine einheitliche Planung, Organisierung, Leitung und nicht zuletzt Finanzierung wenigstens schwer vorzustellen wäre.

KÁROLY VÖRÖS

The Review “Nyugat” and Big Business*

MARIO D. FENYŐ

The review *Nyugat* (Occident), launched at the beginning of 1908, was both radical change and a symptom of it. By radical change I mean a cultural or literary revolution. By symptom I am referring to a general fermentation in the wake of profound socio-economic transformation: Hungary was in the process of changing from a primarily agricultural economy to a partly industrial economy, and from a society which had many of the markings of feudalism to one that could be described as half feudal, half capitalist.

The editors of the *Nyugat* were called Ignotus, Ernő Osvát, Miksa Fenyő. Its contributors, or rather the members of the movement — for, indeed, it amounted to a literary movement — were writers who stood for progress, for a cosmopolitan approach, for the republic of letters, poets and novelists whom critics have since recognized as the most outstanding of their age. Yet the journal itself was a capitalist venture. The distinguished literary historian, Erzsébet Vezér, recently wrote that it would be a worthwhile endeavour to compile the data and write the economic and financial history of the *Nyugat*.¹ The assignment would be overwhelming, if not impossible; for most of the records, account books, subscription lists, etc., have disappeared long ago. I have attempted, nevertheless, by dint of considerable effort, to collect what data and records remain and, if nothing else, at least to broach the subject of the economic history of a distinguished and politically significant literary review.

Nearly from the beginning the review found support among certain well-to-do bourgeois, partly through their subscriptions, partly through the peddling of their influence, but mostly by means of direct contributions and capital. The diligence of Fenyő made the *Nyugat* financially possible and viable; it not only resulted in adequate funding for the review but even provided

* Research for this article was carried out with the help of a generous grant from the International Research and Exchange Board of New York City.

¹ *Feljegyzések és levelek a Nyugatról* (Notes and correspondence about the *Nyugat*), Budapest, Akadémiai, 1975. 23.

a livelihood for Endre Ady and, to a lesser extent, to Babits and other members of the movement: "the financial secret of the Ady problem was Fenyő's constant flurry of activity on behalf of Ady, and Hatvany's role as Maecenas."² Ady received a monthly stipend of 500 crowns, and became the first Hungarian poet able to live off his earnings as poet (however strait his circumstances). Babits received 400 crowns.³ In neighboring Prague Jaroslav Hasek had to content himself with a monthly 180 crowns, and 2 pitchers of beer a day — as an editor of a journal called "animal world".⁴

The first important supporter of the journal was a young member of the most powerful family of industrialists in Hungary, the owners of the Manfréd Weiss works at Csepel, namely Ferenc Chorin Jr., who had played an active and progressive role as a student at the University of Budapest and in the Society of Social Sciences.⁵ The other Maecenas was the above-mentioned Hatvany, the scion of a noble family, albeit Jewish, which had made a fortune in sugar refineries and other industrial ventures. Unlike Chorin, Hatvany was himself a man of letters, in Germany as much as in Hungary. It was no more coincidence that Fenyő was an employer of the national association of manufacturers since 1904, and the top officials of this association happened to be the elder Hatvany and the elder Chorin. In fact, Fenyő became co-editor of *Magyar gyáripár*, the official bulletin of the association, when it was launched in February 1911. And it was the younger Chorin he recommended, in October 1909, as executive director of the *Nyugat* corporation in process of formation.⁶ It may be, as Fenyő claims, that the *Nyugat* got on its way with only minimum support from the big bourgeoisie; but the fact remains that members of this stratum began to assume the main burden of support soon after the beginnings, as soon as the journal was able to prove its literary worth.⁷

² ALADÁR SCHÖPFLIN, *A magyar irodalom története a XX. században* (The history of Hungarian literature in the 20th century), Budapest, Grill, 1937. 110. LÓRÁNT HEGEDŰS, *Ady és Tisza* (Ady and Tisza), Nyugat, 1940. 34–35.

In one of his letters, dated December 30, 1913, Fenyő claims that he and Ignotus were not only working "free" for the *Nyugat*, but were actually contributing to it from their own packet. To Babits, Babits Papers, III/438. Széchenyi Kézirattár.

Both Fenyő and Ignotus, however, admit a personal debt to Hatvany, whereas Ignotus was also receiving a salary as president of the Nyugat Publishing Company. Osvát, too, received regular wages as editor of the *Nyugat* (in fact, his main source of income).

In 1912 Ignotus offered to take over the *Nyugat* if Hatvany would cancel his personal debt. Letter to an unnamed friend of Hatvany, June 10, Ms 383/b, Akadémiai Kézirattár.

³ Fenyő to Hatvany, June 25, 1910, *Levelek Hatvany Lajoshoz* (Letters to Hatvany), Budapest, Szépirodalmi, 1976. 96.

⁴ LÁSZLÓ DOBOSSY, *Hasek világa* (The world of Hasek), Budapest, Europa, 1970. 66.

⁵ MÁRTA TÖMÖRY, *Új vizeken járok* (I sail on new waters) Budapest, Gondolat, 1974.; Ignotus hailed Chorin Jr. as the "bourgeois version of the great and eternal Hungarian Széchenyism..." in the *Nyugat*, 1911. (IV) 73.

⁶ Fenyő to Hatvany, October 1909, Ms 380/j. Akadémiai Kézirattár.

⁷ LUJZA FARKAS, *A Nyugat és a századelejei irodalomforduló* (The Nyugat and the literary revolution of the turn of the century), Budapest, Gyarmati, 1935. 22–23.

In June 1910 Fenyő proposed the launching of a series of books, the "Nyugat Library", which would "bring plentiful returns by the third year!"⁸ On August 18, 1910, barely two years after the start of the journal, its editors opened a publishing house under the name of Nyugat Book Publishing Company. The "founders" of the company were Chorin, Hatvany, Fenyő and László Miklós, editor-in-chief of *Az Est*, a daily with a circulation of over 100 000 copies. Perhaps it was felt that the talents of Miklós as organizer could be put to good use in an attempt to expand the circulation of the *Nyugat*. The largest number of shares, 60 out of a total of 150, were purchased by Lajos Hatvany, and another twenty by his father.⁹

At the beginning, the enterprise seemed successful in a variety of ways. Ignotus went so far as to claim that the company, of which he was president, not only proved that literature (as opposed to non-literary publications) could become the basis of a publishing venture, but that it was not even bad business to publish good literature.¹⁰

The records themselves are less convincing. It is true that the works published by the company were usually of a high literature value. It is also true that they sold well for the most part. Between 1910 and 1914 the company published at least 113 works,¹¹ including twelve volumes by Ady (some of which were second and third editions).¹² The publishing house worked in grand style, despite its limited capital. Menyhért Lengyel, the playwright employed as "supervisor" of the company noted, around 1911, that the company operated "like a Parisian publishing house. Thousands of manuscripts in the works. And they sell, too. . ."¹³ In December 1910, during "the Christmas season", the *Nyugat* books became best-sellers.¹⁴ According to another witness, they "practically dominated the market" in the winter of 1910—11.¹⁵ It is no less remarkable that these successes were achieved without exploiting the authors, in fact, were to benefit them first of all: Ernő Szép and Mihály Babits received 200 and 250 crowns of royalties respectively for a volume of poetry (there being at least that much difference in the esthetic worth of their art), to be

⁸ Fenyő to Hatvany, June 14, 1910. *Levelek Hatvany Lajoshoz*, 92.

⁹ Project dated July 1, 1910. Cégbíróság Archives, Cg. 628.

¹⁰ *A Nyugat almanachja* (The almanach of the *Nyugat*), Budapest, Nyugat, 1912. 5. See also the thesis by Márta Ruszinyák, "A Nyugat Könyvkiadó" (The *Nyugat* book publishers), University of Budapest, 1962. 16—17. unpublished.

¹¹ MÁRTA RUSZINYÁK, Id., appendix.

¹² JÁNOS SZILÁGYI, "A Nyugat Könyvkiadó" (The *Nyugat* book publishers), *A könyv*, IV. No. 10. (October 1964), 356.

¹³ Lengyel to Hatvany, no date, Ms. 385/f, Akadémiai Kézirattár.

¹⁴ Ferenc Molnár to Hatvany, incorrectly dated December 30, 1909, *Levelek Hatvany Lajoshoz*, 81.

¹⁵ FERENC KENDE, "Miként fokozható a könyvkereskedelem által a közönség könyv-vásárlási és olvasási kedve" (How the book business may increase the public's yearning to buy and read books), *Csak szorosan*, X. No. 5. (May 1910), 4.

printed in 2000 copies.¹⁶ Margit Kaffka received 800 crowns, plus ten percent of the sales, for one of her shorter novels.¹⁷ The price of a copy on the market was indicated a mere as thirty fillers. At one time, unofficially, Babits was offered as much as fifty percent of the income on an anthology of his poetry.¹⁸ It is true that considerations of supply and demand were not neglected; the directors of the Book Publishing Company, i.e. the editors of the *Nyugat*, felt they had to compete in order to obtain the rights to publish Babits' poetry.¹⁹ Yet competition or not, the poetry of Babits did not sell particularly well,²⁰ although I have grounds for believing that poetry in Hungary has far more currency, in general, than poetry in Western countries.

In spite of successful sales, the *Nyugat* company operated at a deficit from the start. The minutes of the meeting of June 1, 1911, already as certain a loss of about 50 000 crowns. One explanation is that the Company had grown bigger "than its base capital warranted".²¹ Indeed, the capital was not too impressive. Originally, it amounted to 150 000 crowns, but on June 1, 1911, the shares were devaluated by one third, hence the capital would have diminished to 100 000 crowns; at the same time, however, 300 new shares were issued, so the capital increased to 400 000 crowns.²² Simultaneously, the company changed its name from *Nyugat* Book Publishing Company to *Nyugat* Literary and Printing Co, Inc. For the sake of comparison, the largest publishing house in Hungary, the Athenaeum, had a base capital of 2 200 000 crowns in 1910.²³

These changes were to no avail. The series known as the *Nyugat* Library, comprising contemporary Hungarian and foreign works of literary value, had to be sold by October 1911. The volumes in stock were sold to Athenaeum at 0.10 crowns a piece or one third of the retail value, according to an order of transfer signed by Mór Magyar, the company's new executive director under Ignóty, on January 9, 1912. The duel between Osvát and Hatvany, as a result of which Hatvany definitely withdrew his support from the journal, had taken

¹⁶ ARTUR ELEK, "A magyar író és kiadója" (The Hungarian writer and his publisher) *Nyugat*, VI (1913), No. 1. 17, 46.

The cost estimate on three volumes of poetry, by unspecified authors, in 1909, was 800 crowns, *Fenyő to Hatvany, Levelek Hatvany Lajoshoz*, 63. Elsewhere, the cost of producing a volume of the *Nyugat* Library is given as about 700 crowns. Fenyő to Hatvany, March 11, 1911, *Id.*, 118–119.

¹⁷ Kaffka to Schöpflin, March 23, 1917, Schöpflin Papers, Széchenyi Kézirattár.

¹⁸ Fenyő to Babits, February 8, 1909, Babits Papers, III/438, Széchenyi Kézirattár.

¹⁹ Fenyő to Hatvany, December 3, 1910. Ms 380/j Akadémiai Kézirattár.

²⁰ Fenyő to Babits, November 27, 1910. Babits Papers, III/438, Széchenyi Kézirattár.

For instance, a cheap edition of Petőfi's collected verse, published by Athenaeum, sold 50 000 copies in 1898–1909. *A könyv és a könyvtár a magyar társadalom életében* (The book and libraries in Hungarian social life), II. ed. Máté Kovács, Budapest, Gondolat, 1970. 82–83.

²¹ *Nyugat* records, Cégbíróóság Archives, Cg 628.

²² Minutes of meeting, June 1, 1911, Cégbíróóság Archives, Cg 628. The idea was already brought up in a letter from Fenyő to Hatvany, March 4, 1911, *Levelek Hatvany Lajoshoz*, 116.

²³ These figures, suggested in part by Márta Ruszinyák, have to be taken with caution. She states, erroneously, that the *Nyugat* operated with a capital of 110 000 crowns. *Op. cit.*, 17.

place three days earlier. On the 12 of January, Magyar committed suicide.²⁴ The personal fortune he had invested in the Company had gone down the drain.

Ignotus blamed the failure of the venture on the limited capital, and on the pressures applied by Viktor Ranschburg, the executive director of the Athenaeum, and a shareholder in the Nyugat Company.²⁵ It is true that Athenaeum continued to float loans to the Nyugat in 1913, but withdrew these in 1916, when the accounts of the Nyugat company indicated disastrous losses.²⁶ True enough, the Nyugat Company, despite Fenyő's initial optimism, was not meant to make huge profits; it was designed to play a role subordinate to the journal. But handled in such a half-hearted manner, complained Ignotus, the company could never have become an effective way of promoting the journal.²⁷ The venture had simply compounded the losses. According to Balázs, the review *Nyugat* operated with an annual deficit of around 11 000 crowns, at least up to 1912.²⁸ According to Fenyő, the annual budget was 61 800 crowns (including 16 800 for royalties), whereas income was about 50 000 crowns, thus confirming the estimate of Balázs.²⁹ But by June 30, 1912, the losses suffered by the review amounted to 93 342 crowns.³⁰ Clearly, the losses had to be made good by loans or donations.

The Nyugat Library series mentioned above nevertheless proved a "moral" success. By the time of its demise the series consisted of 28 volumes,³¹ which sold for as little as 30 fillers a piece, a record low that may have contributed to the failure of the enterprise. To be sure, this philanthropic venture, if that is what it was, was not altogether unique within the context of Western civilization. Other companies in other countries had experimented with cheap editions; in England around 1907 clothbound editions of good novels could be purchased for 7 pennies.³²

Incidentally, the copies of the journal were not particularly expensive either. The cost of a yearly subscription to the twenty-four issues had been 20 crowns in 1908, raised to 32 crowns by 1918. The cost of a single issue in the early years was 1 crown, later raised to 1,20, and eventually to 2 crowns. The cost of an issue was "the equivalent of two lodge tickets to the theater",

²⁴ Records of the Athenaeum, No. 1267, Országos Levéltár.

²⁵ Letter Ignotus to Hatvany, October 24, 1911, Ms 383/b, Akadémiai Kézirattár.

²⁶ Letters from Athenaeum to Nyugat, March 13, 1916, Records of the Athenaeum, No. 1432, Országos Levéltár.

²⁷ Ignotus to Hatvany, above.

²⁸ Diary of Béla Balázs, Ms 5023/17, Akadémiai Kézirattár.

²⁹ *Fenyő to Hatvany*, July 15, 1913. *Levelek Hatvany Lajoshoz*, 177–78. It is not true, then, that royalties and printing costs — some 40 000 crowns — were covered by the sale of one third of the copies, as Márta Ruzsinyák claims. *Op. cit.*, 17.

³⁰ Cégbírószág Archives, Cg 628.

³¹ JÁNOS SZILÁGYI, *Op. cit.*, 356.

³² MALCOLM BRADBURY, *The Social Context of Modern English Literature*, Oxford, Basil Blackwell, 1971. 207.

wrote Gyula Juhász. More to the point, it was the equivalent of the average daily wage of an agricultural worker (1 crown 62). And one crown was the equivalent of one French frank.

Between 1912 and 1916 the Nyugat Literary and Printing Company Inc., continued its precarious existence, and even published some additional volumes. In 1916, however, the Company had not paid corporate taxes for, as it informed the royal court of justice, "it was not possible to compute business accounts because almost all the clerical staff had been drafted into the army". In any case, the Company was officially dissolved in October 1916, its losses having amounted to more than half of the capital.³³ Once again the remaining assets were sold to Athenaeum. The explanation of the bankruptcy was "lack of work" occasioned by the World War.³⁴ Contemporary observers, however, testify that never had there been such a boom in literary production and in the sale of good and bad books!³⁵

For a few years the Nyugat had functioned as a regular publishing house, almost as a species of capitalist enterprise, the journal representing one of its ventures. If I am reluctant to refer to it as out and out capitalism, it is for a fundamental reason: the enterprise made no profits. The likelihood of success was small; and the businessmen who supported the Company by purchasing shares must have had enough experience and acumen, for the most part, to know that it was not a promising venture, hardly the means to get rich. It would be foolish to argue that a Leó Lánczy, the director of the Hungarian Bank of Commerce and one of the country's most experienced bankers, or prominent industrialists like Ferenc Chorin and Móric Kornfeld (who occasionally contributed essays on economic policy to the *Nyugat*) had invested in the Company for the sake of increasing their assets, that they had a "vested interest" in the prosperity of the journal. The *Nyugat* was a financial liability all along, as these prominent capitalists must have known. Endre Ady, who was no capitalist and no businessman, was nevertheless the only one who showed genuine interest in acquiring stocks, and exhibited impatience when he did not receive his share of shares at the expected time; and he was not unflattered when, in June 1911, he became a member of the board of directions.³⁶ As for Zsigmond Móricz, he rather deplored the fact that the *Nyugat* was "raising such a storm", that it was becoming a business, rather than

³³ Cégbíróság Archives Cg 628. It should be noted, however, that the *Nyugat* continued to publish occasional volumes even after 1916.

³⁴ Minutes of meeting, April 4, 1916. Cégbíróság, Archives Cg 628.

³⁵ For instance, MARGIT KAFFKA, *Az élet útján* (On the road of life), Budapest, 1918. 254. Also K. L., „Az olvasó Magyarországa” (The Hungary that reads), Magyarország, December 30, 1917. 6.

³⁶ Ady to Fenyő, March 5, 1910. in *Főljegyzések és levelek a Nyugatról* (Notes and correspondence about the *Nyugat*), ed. Erzsébet Vezér, Budapest, 1975. 283.

remaining content with the happy few.³⁷ Indeed, Móricz was no businessman either, and when he took over as editor-in-chief around 1930 the journal did worse than ever.

An examination of the list of shareholders may provide some valuable information. In addition to the Hatvany-Deutsch family, the names of some of the best known and some of the less well-known industrialists appear on it. Most of them were members of the GYOSZ, the national association of manufacturers. All of them, Ady being the sole exception, had a trait in common, a trait which historians and others had either overemphasized, particularly during the Horthy regime and the Second World War, or had neglected to mention altogether: all the shareholders were Jewish, or of Jewish background. Yet Oszkár Gellért's accusation, himself a member of the Nyugat and of Jewish extraction, appears ill-considered: in one of his autobiographical writings he wrote that it was "typical" that Fenyő and Ignótus had seated, at a reception in 1917, Ady and Babits between two well-known industrialists.³⁸ Fenyő deeply resented the charge, and protested that Gellért's memory had betrayed him.³⁹ The line of defence was ill-chosen, for the crux of the matter lay elsewhere. The connection between the Nyugat movement and emergent, culturally aware capitalism is undeniable. Even the most radical of the Nyugat, even Ady had argued for modernization and for capitalism, as much as he fought against them. . . . The point was that the relationship between the *Nyugat* and capitalism was not a sinister one, not even a concealed relationship; the Nyugat could not become prey to pseudo-literary vested interests. In fact, time and again, literary considerations prevailed over financial ones; opportunities to publish works by best-selling authors, even the works of better than mediocre popular writers such as Ferenc Molnár, were passed up to make room for works of greater literary value. To be sure, the editors' decisions were not always clearcut, not always unanimous, as the infamous Hatvany—Osvát affair was to prove; but there again literary considerations, aesthetic considerations eventually prevailed.

The real reason for the financial involvement of elements of the big bourgeoisie could not have been the profit motive, that much is clear. Nor was it the fact that the *Nyugat* could be considered, as often as not, a propaganda organ advocating industrialization, industrial capitalism. Nor was it, in general, as one of the contributors claimed, a "matter of sport, of

³⁷ VIRÁG MÓRICZ: *Apám regénye* (A novel about my father), Budapest, Szépirodalmi, 1953, 122.

³⁸ *Egy író élete* (A writer's life), I. 9. The two industrialists were supposed to have been Ferenc Chorin and Móricz Kornfeld.

³⁹ *Följegyzések és levelek a Nyugatról*, 155.

fancy. . .”⁴⁰ The most important reason seems — as far as can be determined from the scanty evidence available — simply that the *Nyugat* was an effective tool to promote assimilation, integration, pro-Semitism. The right-wing critics of the *Nyugat* were hardly mistaken: the most eminent writers of the movement were not Jews, in fact, their background was purely “Aryan”, but they had nevertheless been “coopted” on behalf of the cause of Jewish assimilation. They set the example. And this assimilation, the creation of a more open, more international, more receptive, and urban culture, the acceptance of modernism, of progress at various levels — the creation of a bourgeois culture, in short — was clearly in the personal and class interests of the Jewish stockholders.

Thus a stratum of the big bourgeoisie could identify with the *Nyugat* (even though it had to take exception to certain manifestations of the *Nyugat* movement). The very fact that the *Nyugat* became a stock company, at a time when such companies were still only one quarter of all industrial enterprises in Hungary,⁴¹ is indicative of the advance of the spirit of capitalism and modernization.

⁴⁰ Henrik Gonda to Hatvany, April 2, 1908. *Levelek Hatvany Lajoshoz*, 28. Incidentally, the “owners” of the *Nyugat* were as follows: from July 1908 to August 4, 1909, Gonda; from August 1909 to July 1911, Zsigmond Thein; from July 1911 to June 1912, the Company; subsequently, Miksa Fenyő. The Mayor’s Office, Fővárosi Levéltár, I 7875/907.

⁴¹ In 1913. *Magyarország története*, (The History of Hungary) volume VII, Budapest, 1978, chapter 4, 350.

Emanuel Turczinsky: Konfession und Nation

Zur Frühgeschichte der serbischen und rumänischen Nationsbildung. Düsseldorf, 1976, Schwann, 11, 320 S. 1 Taf. 4 Karten
(Geschichte und Gesellschaft. Bochumer Historische Studien 11)

Der aus dem Banat stammende Bochumer Historiker, Emanuel Turczinsky, beschäftigt sich seit langen Jahren mit den Fragen der südeuropäischen Nationsbildung, in erster Linie aufgrund serbischer und rumänischer Beispiele. Dieses Buch ist die erweiterte Fassung seiner im Jahre 1968 eingereichten Habilitationsschrift. In dieser Arbeit stützt er sich auch auf diejenigen wissenschaftlichen Arbeiten, die in der ersten Hälfte der 70er Jahre erschienen sind.

Seiner Arbeit gingen sehr gründliche Archivforschungen voran. Neben den serbischen und rumänischen Archiven hat er natürlich auch das Material der Wiener und der ungarischen Zentralarchive durchgearbeitet. Im Wiener Kriegsarchiv entdeckte er eine wahrscheinlich in den 1800er Jahren für den Erzherzog Maximilian kopierte Aufzeichnung über die Lage der Siebenbürgischen Rumänen, die in ihrer Art der Argumentation in großen Linien mit dem *Supplex Libellus Valachorum* übereinstimmt. Das Manuskript veröffentlicht er im Anhang im vollen Umfang, wobei er auch die Fehler angibt, die offensichtlich durch das Kopieren in den Text kamen. (Wie er andeutet, tauchte eine andere Variante der Aufzeichnung in der Zwischenzeit auch in Rumänien auf.) Neben dem Archivmaterial, den zeitgenössischen Statistiken, Reisebeschreibungen und andersartigen Arbeiten verwendet der Autor eine umfangreiche, in erster Linie serbische und rumänische Fachliteratur. In dieser Weise ist sein Buch auch an Details sehr reich, und schon damit kann es Interesse erwecken.

Die Arbeit teilt sich in vier größere Teile. Der erste Teil ist eine allgemeine Einführung über die Entwicklung Südeuropas und des Habsburger Reiches im 18. Jahrhundert und am Anfang des 19. Jahrhunderts. Hier weist der Autor vor allem auf die grundlegende Rolle hin, welche die Viehzucht und der Handel in der Entwicklung der hiesigen Völker spielten. Der zweite Teil untersucht die Zustände in Ungarn, Siebenbürgen und auf dem Militärgrenzgebiet in der gegebenen Epoche. Auch einige Momente der Verwaltungseinteilung und der Regierung werden hier behandelt. Mit dieser Darstellung skizziert der Autor jene gesellschaftlichen und wirtschaftlichen Grundlagen, die auf die Entwicklung der zwei Völker auswirkten. Das dritte und umfangreichste Kapitel analysiert die Entwicklung der Organisation der Kirche und ihre Rolle im Unterrichtswesen und in der Gestaltung des historischen Bewußtseins. Hier geht der Autor auf den serbisch-rumänischen Gegensatz innerhalb der orthodoxen Kirche bzw. auf das Problem der unierten Kirche ein. (Bei letzterer Problematik behandelt er auch die Frage der unierten Ukrainer in der Karpaten-Ukraine und Galizien.) Der letzte Teil beschäftigt sich mit der Bewegung jener Völker, die Turczinsky sehr treffend »konfessionelle Nationalitäten« nennt. Diese Bewegung entwuchs der Organisation der Kirche, basierte sich darauf, trat aber um 1790 bereits mit politischen und vor allem nationalen Ansprüchen auf. In diesen beiden Teilen kommen — wie das der Autor in seiner Einleitung vorausschickte — gewisse Wiederholungen vor. Zum Schluß werden die allgemeinen Schlußfolgerungen über den südeuropäischen Weg der Nationsbildung unter Einbeziehung des ukrainischen Beispiels zusammengefaßt.

Als großes Verdienst der Arbeit Turczinskys ist die Tatsache hervorzuheben, daß er die moderne Nation als eine Erscheinung betrachtet, die als Folge, sozusagen als Produkt der neuzeitlichen wirtschaftlich-gesellschaftlichen Entwicklung entstanden ist. Der westlichen, bürgerlichen Geschichtsschreibung ist diese Auffassung natürlich nicht unbekannt. Viele Historiker erörterten bereits diesen Gedanken im allgemeinen — theoretisch — oder in der Untersuchung einzelner — vor allem osteuropäischer — Nationen. Turczinsky übertrifft sie hier damit, daß er die Frühperiode dieser Entwicklung aufgrund zweier Beispiele unter Verwendung moderner soziologischer und sozialpsychologischer Gesichtspunkte sehr detailliert darstellt.

Sein anderes Verdienst ist, daß er innerhalb dieser Entwicklung der Rolle der Organisation der Kirche die gehörige Aufmerksamkeit widmet. Wir sollen hier gestehen, daß die marxistische Geschichtsschreibung der eingehenden Untersuchung dieser Frage — eben wegen ihrer kirchlichen Implikationen — lange Zeit abgeneigt war. Die Einstellung der sowjetischen Geschichtsschreibung war ähnlich, da in der russischen Nationsbildung der kirchliche Faktor zweifelsohne eine viel geringere Rolle spielte. In den letzten anderthalb Jahrzehnten veränderte sich aber der Standpunkt der Historiker auch in den europäischen sozialistischen Ländern. Frei von dogmatischer Engsichtigkeit und mit gehöriger Gründlichkeit gingen sie an die Untersuchung dieses Problems. Wir bedauern, daß der Autor die diesbezüglichen Arbeiten der ungarischen marxistischen Geschichtsschreibung (in rumänischer Hinsicht die Arbeiten Zoltán I. Tóth's — von dem er nur ein bedeutendes Werk zitiert — und die Resultate Andre Arató's) wahrscheinlich wegen sprachlicher Schwierigkeiten nicht verwenden konnte.

Wir können die ganze Konzeption Turczinskys annehmen und mit seinen grundlegendsten Ergebnissen einverstanden sein. Nur zwei kritische Bemerkungen erbieten sich hier.

Die erste ist, wie wir darauf bereits hingewiesen haben, der Mangel an den Resultaten ungarischer Untersuchungen. Unsere eigene Wissenschaft, d. h. wir selbst verdienen die Kritik mit gleichem Recht, da wir die Ergebnisse unserer Forschungen nur in ungenügender Zahl in fremden Sprachen publizieren. Turczinsky verwendete die in fremden Sprachen erhältlichen ungarischen Arbeiten, aber nur diese: z. B. eine deutschsprachige Variante des umfangreichen Werkes von Gyula Kornis über die ungarischen Bildungsideale. Dieses Buch ist selbst in seinen Angaben überholt — aber es war in deutscher Sprache vorzufinden. Oder man könnte ein anderes Beispiel bringen: Turczinsky spricht über das Besiedeln des Landes durch Serben im Jahre 1690. Hier zitiert er die ältere Angabe, nach der die Zahl der Besiedler 30–40 000 Familien betragen hatte, obwohl seitdem Lajos Nagy überzeugend bewies, daß diese Zahl viel geringer gewesen war. Sei es uns erlaubt, noch eine Kleinigkeit zu bemerken: Die ungarische Hofkanzlei hatte ihren Sitz nicht in Ofen, wie es der Autor an einer Stelle glauben läßt, sondern in Wien.

Sei ein Wort noch vielleicht über die Wiederholungen des dritten und des vierten Teils gesagt, die auch vom Autor — wie wir das sagten — in der Einleitung erwähnt werden. Die meisten Wiederholungen wären entweder durch das Konzentrieren des ersten Teils nur ausschließlich auf kirchenorganisatorische Fragen oder durch das Zusammenziehen beider Teile zu vermeiden gewesen.

Dieser letzte Gedanke führt uns schon zur zweiten, gewichtigeren kritischen Bemerkung hinüber. Der Autor hebt die Rolle der orthodoxen Kirche hervor und betrachtet die Kirchenunion fast nur als ein störendes Moment. Hinsichtlich der Serben stimmt das wirklich. Hinsichtlich der Ukrainer war die unierte Kirche schon viel wichtiger. Turczinsky macht Anspielung auf diese Tatsache, auf ihre Behandlung geht er aber nicht ein, da er sich mit der serbischen und rumänischen Entwicklung befaßt. Was aber die rumänische Entwicklung betrifft, so meinen wir, daß hier in der Herausgestaltung des nationalen Bewußtseins und im Ausbau der nationalen historischen Konzeption der unierten Kirche, dem Siebenbürgischen Trias und der Betonung des römischen Ursprungs eine viel größere Rolle zukommt. Damit wollen wir nicht sagen, daß Turczinsky darüber nicht spricht. Detailliert stellt er dar, wie sich der Gedanke der römischen bzw. dakorumänischen Kontinuität herausgestaltete und läßt darüber niemanden im Zweifel, daß er diesen Gedanken als eine ihrerzeit äußerst wichtige und nützliche Fiktion betrachtet. Trotz der gesagten denken wir doch, daß diese Tatsache noch mehr zu betonen wäre. Man muß zugeben, daß Turczinsky die Entwicklung nur bis Ende des 18. Jahrhunderts mit Aufmerksamkeit folgt, die späteren Ereignisse überblickt er nur. Jedoch denken wir, daß er die Bedeutung der unierten Kirche innerhalb der behandelten Zeitspanne selbst besser hätte hervorheben können. Diese Kirche erteilte eine höhere Bildung jener Intelligenz, die die Nation vertrat. Diese letzte ist wiederum eine Frage, die von Turczinsky behandelt wird, nur nicht mit dem nötigen Akzent.

Und zuletzt sei hier noch eine Bemerkung allgemeineren Charakters. Die Konzeption des Autors konzentriert sich auf den Vergleich der rumänischen und serbischen Entwicklung. (Sie erstreckt sich aber manchmal auch auf die ukrainische Entwicklung, die der Autor ursprünglich in den Kreis seiner Untersuchungen einzubeziehen beabsichtigte.) Dabei ist es natürlich, daß die Gemeinsamkeiten der Entwicklung beider Nationen hervorgehoben werden. In dieser Hinsicht hat der Autor Recht, indem er die Entwicklung anderer kleiner Nationalitäten des Habsburger Reiches nicht mit ihnen vergleicht. Selbstverständlich kann er das nicht tun, wenn sein zentraler Problemkreis sich um die orthodoxe Kirche und den griechischen Einfluß (bis auf die Aufklärung, die sich durch griechische Vermittlung verbreitete) konzentriert. Wenn wir aber das Problem allgemeiner — auf der Ebene der Nationsbildung — formulieren, steht die Notwendigkeit des Vergleichs klar. In diesem Fall gelangt ein sehr wichtiger Gesichtspunkt in den Vordergrund. Darauf geht Turczinsky nicht ein, weil dieser

nicht zu seinem Thema gehört. Der Autor selbst weist öfters darauf hin, daß die Angehörigkeit zur orthodoxen Kirche sowohl in gesellschaftlicher als auch in politischer Hinsicht viele Nachteile bedeutete. Sogar die kirchenpolitischen Reformen Josephs II. führten nur stufenweise und nur lange nach dem Tode des Kaisers zu irgendeiner tatsächlichen Gleichheit der Rechte. Andererseits war es eben diese nachteilige Situation, die den Übergang aus kirchlicher Angehörigkeit in nationale Angehörigkeit in breiten Schichten ermöglichte. In dieser Weise spielte sich der Übergang im Bauerntum ab, das (bei jedem Volk) den größten Teil der Gesellschaft bildete. Nennen wir ein Gegenbeispiel noch innerhalb des Habsburger Reiches: Bei den katholischen Slowenen und Slowaken erleichterte die Angehörigkeit zur Staatskirche und bei den lutheranischen Slowaken die Angehörigkeit zu einer Kirche, die in ziemlich vorteilhafter Position war, die Verbreitung des nationalen Bewußtseins nicht. Die Wirkung dieser Tatsache läßt sich auch noch 1848 nachweisen. Bei den Serben und Rumänen wenden sich große Massen gegen die ungarische Revolution, während sich die Slowaken unterschiedlich verhielten. Einer der Gründe für diese unterschiedliche Einstellung ist in der oben erörterten Tatsache zu entdecken. Gewiß ist er nicht ihr einziger Grund, aber jedenfalls einer ihrer Gründe. Bei den im Habsburger Reich lebenden Polen und Tschechen finden wir gleichfalls ein entwickelteres nationales Bewußtsein, das sich aber durch andere Gründe als den kirchlichen Faktor erklären läßt. Bei der Untersuchung der Herausgestaltung dieses nationalen Bewußtseins kann die Rolle der Kirche außer Acht gelassen werden.

Es zieht sich nicht, den Autor wegen einer Frage zur Rechenschaft zu ziehen, deren Beantwortung er gar nicht seiner Aufgabe hielt. Es handelt sich bloß darum — wie auch in unserem Fall —, daß ein gutes Werk immer gedankenerweckend ist. Diese Arbeit von Turczinsky und auch seine früheren Studien bedeuten wertvolle Beiträge zum besseren Verständnis einer wichtigen Frage der osteuropäischen Entwicklung.

Emil Niederhauser

Enzo Santarelli: Fasizmus és újfasizmus (Fascism and Neo-Fascism)

Gondolat/Kossuth, Budapest, 1976. 231 p.

The aim of this book is not to reveal new information, and even less to popularize that, which is already at our disposal. Santarelli is rather involved in analysing those ideological problems that had presented themselves in the course of the development of fascism (futurism, imperialism, colonialism and corporativism). He also elaborates an analysis of Gramsci's views on early fascism. Then, in the last study, he proceeds to examine a few aspects of Italian neo-fascism.

In line with the best traditions of Italian marxist literature, his studies are free of any vulgarization or moralizing. His point of departure is that despite the achievements of the research on fascism "the most crucial problems are still to be solved".

His approach to the relationship between fascism and neo-fascism is dialectical. He points out that "fascism, as a form of government, has failed to survive after a limited period, while in 1945 the whole of international fascism suffered a general crisis and disintegration, both socially and ideologically." On the other hand, it is to be stressed that fascist movements are always on the alert to provide a dictatorial and populist reaction to the intellectual and institutional crises of bourgeois democracies. Although the classical phase of fascism had come to an end, it has left behind a tradition on which neo-fascism can grow; a tendency which is further encouraged by the contradictions of "capitalist democracies". As regards the methodological considerations involved in the efforts to define fascism and neo-fascism, Santarelli stresses that the *analysis of structures* must be placed at the focus of our attention, both in the investigation of the movements and of the statesystems.

These are the main principles of Santarelli's approach both to the general issues of fascism and to the concrete problems dealt with in his essays.

Futurism is not simply a forerunner to fascism, but this movement, with adherents all over Europe, stands as a preliminary to, and a consequence of, the development of urban technical civilization. Having gained the support of the "most progressive" wing of the bourgeoisie, futurism began as a dynamic, modernizing movement. It means a challenge to both the conservative bourgeoisie and to the peasants, just as it did to the balance politics of Giolitti. Yet Marinetti's group was subversive and anarchist rather than revolutionary, and from 1910 it definitely shifted towards nationalism. This signified the birth of *political futurism*, with

Italian imperialism as its main tenet. No matter to what extent the movement held on to its formal dynamism, in content futurism shifted towards the right, which in turn made it possible for the representatives of "active" futurism to join hands with the black shirt commandos of Mussolini. The avant-garde of the avant-gardes turned into the rear-guard of counter-revolution and into the vanguard of fascism. The most significant representative of futurism, Marinetti had begun to outline the conception of the fascist movement as early as 1909.

The understanding of history is the most outstanding feature of the following essay of Santarelli, which is about *Mussolini's Imperialism*. He starts not from the fully developed state of this imperialism but from the very beginnings, and follows Mussolini's path from socialism — which accounts for his idealism and pragmatism — to becoming the representative of the imperialist superpower, Italy. Mussolini's leanings towards nationalism only pushed him in this very direction, not to mention his ever improving relationship with the agents of capital. Santarelli follows this development up to the point when fascism worked its way up to the pinnacle of the given cycle of Italian imperialism.

In connection with the *Ethiopian War* the author levels his criticism against the conceptual distortion present in the majority of researches and works on this subject — a distortion resulting from the all too easy application of the term "anachronistic" to the War. Deeper connections should be sought through a thorough analysis of the motives and factors of the last Italian colonialization, and of its effects. Among the latter, he not only counts the African reaction, but also the effects of the War on the ideology of Italian Fascism, and the changes it brought about in high politics (the international compromise reached in this question by the powers, and the end of the balance situation between them).

Santarelli examines the problem of the *corporativism* not from the point of its view of economic policy but as a theory and a social phenomenon. Searching for the beginnings, he concludes that among the sources of the corporative system were the ideology of syndicalism, the economic and social programmes of nationalism, the theses of christian socialism, and even liberalism in its appeals to the "sympathy of the bourgeoisie". Besides these, as the author points out, we have to examine the actual economic and social motives behind these trends. But in this essay Santarelli proceeds rather to examine the ways in which the corporative movement was shaped and influenced by the main goal of Italian Fascism: the abolition of all kinds of working-class resistance. Finally, he points out that the same goal is discernible behind the "flirtation" of present day Italian state monopoly capitalism with corporativism.

"Even the tightest swaddled baby is able to grow and develop." These words, taken from Gramsci, are perhaps the best expression of Santarelli's views on the relationship of *dictatorship and economic rationalization*. The objective interest of capitalist production is the expansion of production, the unity of national economy, and the rationalization of production, in other words, Italian capitalism was compelled to transcend economic liberalism.

The bourgeoisie was well prepared to move in this direction, and the fascist dictatorship gave them a helping hand in the programme of corporativism, with which to overcome their difficulties. The programme gave a free hand to capital within the factories, thus ensuring it a superior, privileged position in the sphere of class relations. The Corporativist utopia and the efforts of capitalist private enterprise were thus reconciled, in such a manner, however, that the increased power of the state became a source of the strength of fascist dictatorship. The "swaddle" in which economy was put in the course of its rationalization *realized in this form*, thus meant that society was to pay too great a price for the inevitable reorganization of its economy. Though the age of fascism can not be considered identical with the age of economic stagnation (the years 1922–25 and then from 1935 onwards, marked the periods of strong economic development), nor can fascism regarded as a mere experiment to modernize the economy. "The compromise between capitalist rationalization and corporativistic politics — Santarelli concludes — cannot be defined as the opposite of economic development, it should rather be conceived as the most characteristic feature of the continuous process, in which fascism and capitalism — common as to their interests — manifest themselves alternately."

The article entitled "*Antonio Gramsci and Fascism*" helps the students of Gramsci's œuvre in two ways. The author, analysing Gramsci's views of fascism, makes it clear that although Gramsci never expounded his views on fascism in an independent analysis, devoted to this subject, he was practically always preoccupied with the problem. Thus, to interpret his views, we need to consider the contexts of his comments, and consequently our analysis has to include problems apparently beyond the questions of fascism (the "Italian question" in general, Gramsci's critique of capitalism in its entirety social and political mechanism, etc.). Santarelli also explains that in the course of time, Gramsci's views underwent a considerable change themselves, paralleling the different phases of his own theoretical development and the phases of fascism itself. Gramsci did not elaborate the theory of fascism; this work was accomplished by Togliatti in two fortunately chosen instances, 1928 and 1935.

The last article bears the title "*The Problem of Neo-Fascism*". Santarelli distinguishes the phenomenon of "militarist fascism", present in those recent military dictatorships justifiably termed fascist (Brazil, Greece, etc.), from the European neo-fascist movements that can be regarded as survivals, albeit, in a changed environment. Although we speak of its survival, neo-fascism should not be conceived as a mere remnant of the past. The fact that it is able to attract adherents from the new generation shows that neo-fascism appeals to the present, and that its survival is enforced by the problems of our day. At the end of his analysis the author draws attention to the fact that the capacities of neo-fascism are far inferior to those of Mussolini's movement, both in the spheres of ideological articulation, propaganda, and political tactics, and in respect to social efficiency.

We have to stress again that this volume is a pathbreaking work both in its methods, and in juxtaposing different factors of fascism against each other in a novel way. We are convinced that Santarelli's book will be an inspiring study for its readers.

Mária Ormos

N. Robertson and K. I. Sams: British Trade Unionism

Selected Documents. Oxford, 1972. Vol. I. 277 p. Vol. II. 607 p.

This is an interesting, rich and yet curious book. The former Secretary General of the TUC, George Woodcock, wrote the preface to the first volume, which could lead to the conclusion that the writers observe and analyze developments from an emphatically working class point of view. However, this is not entirely so clear-cut. At any rate, Woodcock's observation that this is the first work of its kind in this field for forty years is thought-provoking. Although, with this comment Woodcock gently rebukes "men of science", it is nonetheless a fact that the authors included an enormous amount of data and tables which trace the development of trade unions up to the end of the 1960s. These not only facilitate a more thorough investigation of the history of the 25 years after 1945 but at the same time lead the reader into a time when unions unquestionably exerted greater influence on economic life than ever before.

We will not venture to present and analyze the enormous amount of data in the volumes and will refrain from reporting on the structure of the work (perhaps we will only mention that both authors cite documents which indicate the objectives of the unions from the 1930s, the years of the Second World War to the 1960s; in the second volume, they investigate the practical activities of the trade unions in various fields and include statistical material). Instead, this time, we will limit ourselves to commenting on the conceptual historical introduction. After all, the authors themselves summarize their conclusions and observations in this section.

The historical survey is definitely effective insofar as it approaches certain changes in an overview that now spans centuries. Although the authors chose the year 1914 as their starting point, they actually "begin" much earlier in their data and introduction in which they analyze the emergence of the modern trade union movement, refer to the changed situation of the state, the developments realigning the branches of industry and the working class, or rather to the fact that the rate of unemployment whether high or low clearly affected the working class — trade union movement as a whole.

However, the authors are surprisingly subdued in discussing certain aspects of the earlier phases and are very niggardly in pointing out interconnections. They indicate that a sudden change in "the proprietor's attitudes", whereupon they recognized the trade unions, took place in 1914, but they do not at all discuss why and how. On the one hand, this was really not limited to England as it was a phenomenon that was happening throughout Europe (even in America) and for the same reasons, i.e., the capitalists were forced to make concessions. Without question, this "failure to indicate" the interconnections is a shortcoming. However, it must be added that the recognition and the process in practice was not free of friction and the conflict of interests was clearly manifested in the fermentation of the entire trade union movement. On this soil blossomed forth the "shop steward" movement which was a provocation both to the entire social system and to the official trade unions. The introduction tactfully refrains from mentioning this fact.

In other words, another element comes into play. The authors call attention to a really important correspondence and series of events — unemployment benefits. Three dates, the laws of 1911, 1916 and 1920, are underlined. However, these dates are meaningful only for

those who are acquainted with the history of the English labour movement. But is every interested reader acquainted with it? Should these dates be simply mentioned without explanation?

They discuss a later epoch, one of the most historically exciting, the critical period between 1918 and 1920, and the delegation of the Whiteley commission later at the boiling point about 1920, and the storm surrounding its report. This subject easily lends itself to the drawing of conclusions, but instead, the authors make a surprisingly muted statement to the effect that "research" yielded few results, as it were, in the area of reconciliation of interests. It is as though they lay the blame for lack of results on scientific research, whereas obviously this was due to the play of political forces. However, for some reason, the authors "do not want" to state this simple fact.

Their evaluation of the events in 1920, the two Labour Party governments and the general strike of 1926, is also characteristic and singular. Naturally, the final result was discouraging since the obviously demoralizing defeats were not counterbalanced, even according to the authors, by the two Labour governments. Registration should be followed by analysis and evaluation. Here, although the authors note that the moderate trend could show only an "adverse balance", they immediately hasten to add that the decline of the radical wing was an even more characteristic feature of the '20s. Again this was simply a matter of registration. And they do not analyze the opportunities that were opened up, the alternatives the working class could work with. They fail to make a critical analysis both of the smaller actions and measures and of the overall activity which might be expected from a work of this kind.

The authors stress that the setbacks and demoralizing tendency wasn't the only prevailing and in the long run, determinant trend. But what do they set up against this? In the old manner, the trade-unions' "routine activities", limited but increasing in strength which indeed, could not remain routine insofar as the 1930s simply made this impossible. The age forced even the trade unions to do more.

While the authors bring to our attention the fact that at this time, the trade unions were fighting a battle that was not merely defensive, but they also forced the passage of new collective agreements which included significant achievements, again they do not mention the extent to which the English accomplishments were bound up with the achievements of the French and Spanish (of course, in the English situation, primarily the French). They refer to the International Labour Bureau and the contacts between the international trade unions, but such a perception of the general historical way of looking at things seems excessively narrow.

The authors emphasize the changes brought about by the Second World War and they underline how organs of the state and trade unions worked together. Unquestionably, this is an important change; nevertheless, the conflict of interests can scarcely be disregarded as even the memoirs of the well-known trade union and Labour Party leaders of the time reflected these conflicts. An equally significant change occurred in 1945 with the establishment of the third Labour Party government in which even representatives who came from the trade unions carried so much political weight that it resulted in the invalidation of the anti-union law of 1927. However, the controversial question of the role the trade unions played in nationalized industries was not at all discussed in a way commensurate with their importance. Obviously, this is related to the authors' opinion which finally surfaced that the leftist provocation is one of the causes of the troubles which appeared in the late '60s. The authors regard the conciliation of interests, the Labour Party government's shrewdly restrained economic policies which take into account "economic realities" to be an ideal state of affairs which the trade unions can endanger. Oddly enough, the authors consider the provocation from the left to be more dangerous to the "working together of state and the unions" than the challenge from the right which under the Heath government was a practical danger, but for the time being is just a threat on the part of the conservative opposition leaders. Unfortunately, these limitations in point of view appear in the analysis, yet the tremendous amount of documentary and statistical data and of course, the working up of the details alike demand that students of the English Labour Movement reckon with this work and greet these volumes with joy.

János Jemnitz

Nowhere at Home. Letters from Exile of Emma Goldman and Alexander Berkman.

Edited by Richard and Anna Maria Drinnon. Schocken Books. New York, 1975. 282 p.

Those who have ever become better acquainted with the anarchist movement have certainly come across the names of E. Goldman and A. Berkman. Thus, we don't believe we have to introduce the letter-writers in the columns of this journal. We consider the book an interesting and long-needed work because it provides the opportunity to become better acquainted with the lives of Goldman and Berkman who are known, for the most part, for their participation in the American anarchist movement before 1918. This work makes it easier to understand how Goldman and Berkman, born in Russia and "educated" in America, who had become anarchists due to their experiences in America, responded to the changes that occurred in the world between the two world wars. Starting from the beginning of the 1920s, the international anarchist movement fell into a deep trough and, not counting the brief Spanish intermezzo, we cannot even speak of a significant local and temporary upswing. Nonetheless, it is perhaps not uninteresting to follow the way of thinking of these anarchists as the subsequent rise of the anarchist movement, its becoming an effective and active force and its activities cannot be separated from the history of the previous decades and from the perceptions and mentality of that period.

However, before indicating the main directions of political response, we must point out something about the nature of this book. The editors selected the documents from the remarkably divergent and extremely rich correspondence of 20 years. The editors themselves point out that E. Goldman, who was forced not only to leave the country together with Berkman but was compelled to lead an extremely passive life, veritably took refuge in correspondence and supposedly wrote altogether a quarter of a million letters. Thus, the responsibility in selection is inordinately high. On our part, however, we will limit our comments to the selection published.

Judging from the volume, one of the greatest impressions on the protagonists was made by the Russian revolution, and it was in a double sense. They welcomed it with high hopes thinking that some of their old dreams would be realized, but later they were thrown into despair when it became clear that the anarchist ideology proved completely inadequate on the soil of Soviet reality. For this, they unequivocally blamed the Soviet government alone and their anti-Soviet stance was so deep-rooted that later, even upon seeing the Fascist threat, it was one of the reasons they rejected the idea of uniting the anti-fascist forces of the left. Partly their fundamental anarchist principles and partly their experiences in Russia led them to reject collaboration not only with the Communists but even with the Socialists and with Social Democrats. At the end of the 1920s and 1930s when they mention Trotsky already living in exile, they were never interested in his new thoughts and observations, but were constantly harping on how, as a responsible politician, he had taken measures against the anarchists in Russia.

These were the characteristic features which reflect how they viewed Russian reality. But some of their secondary reservations and observations are also interesting. Thus, while they marked themselves so sharply off from both the Bolsheviks and Mensheviks, they sympathized with the leftist Social-Revolutionaries, though they were aware of the differences separating them from themselves. They also perceived that during the upswing of the Russian anarchist movement between 1917–1921 not only the anarcho-communist trend represented by them but many other individualistic anarchist tendencies from which fundamental differences in viewpoint separated them, also grew in strength.

But if we want to trace how our heroes reacted to international political and labour movement events in the 1920s, conspicuous blank spaces show up in their correspondence. Judging from the book, real changes only occurred in the 1930s, as the threat of fascism became overwhelming. And there is no wonder since fascism and anti-fascism really was pivotal in the collision of the progressive and reactionary forces. However, this was precisely the thing which Goldman and Berkman essentially denied. Nonetheless, the denial could not be complete. For one thing, there were subtle differences or indeed even greater ones between the reactions of the two and they varied as to when they reacted.

At times, they responded to Hitlerian Fascism rather oddly. More than once, when their followers, anarchists who sympathized with them, wrote them that it was necessary to form an anti-fascist coalition that would fight Fascism effectively and that the Soviet Union would have to be included, they opposed this and demanded that every kind of state power

be rejected uniformly. Meanwhile they energetically attacked the English leftist socialists inasmuch as they represented this same standpoint.

Beyond a more general approach in the 1930s, they had to revise their entire political approach with exceptional responsibility in one country and that was Spain. Here, the question of the need to unite the leftist forces was raised first in 1931, then more intensely in 1936 since, as is well-known, the Spanish anarchists represented a serious and real mass power. Then it turned out that Berkman was willing to come to even that conclusion (it is worth-while noting that he was the one who undertook the more responsible ventures when in 1920 he arrived in Soviet Russia), while Goldman stuck by her sectarian and doctrinaire opinion that the strengthening of the communist-socialist left would be just as dangerous to their movement, and refused to cooperate. When the battles of Barcelona were being waged in the spring of 1937, Goldman and Berkman again opposed collaboration with the Socialists and the Communists; moreover, so resolutely that Goldman refused to give up her stand later at the beginning of the Second World War even when she recognized the perspective of the war against fascism.

In addition to the main trends, it is worth-while mentioning a few other pieces of the puzzle. Thus, even the debate on Russia Goldman carried on with Bertrand Russell in London when Russell, like Stracey or Brailsford approached the question}based on reality is worthy of note. The lines which Goldman and Berkman wrote about the far future and at the same time expressed their hopes unshaken in their basic principles (pp. 117–118) while they reckoned that the reactionary forces and fascism would gain ground are also interesting. For all this, they blamed the Social Democrats to a great extent, primarily in the case of Germany where they accused them of suppressing the revolutionary forces (p. 214). They reacted to Gandhi's movement (in contrast with the heightened illusions, they criticized Gandhi's nationalism), and naturally, they were mainly concerned with the English situation which lay closer to them. They criticized the petty bourgeois mentality of England by praising American life, chiefly cultural and literary life (O' Neill, Dreiser, Sinclair Lewis) and of course, the New Deal. Goldman's observations concerning the latter are interesting. She considered the New Deal to have rejuvenated American thought and the labour movement, but she didn't place much hope in the project itself. She believed that capital would place it under severe limits (p. 235). What is really lacking in the book is a more diversified evaluation of the Spanish situation; and it is virtually inconceivable that Goldman and Berkman, who lived in France did not make significant observations on the political scene in France between 1934 and 1939. In this respect, the selection does not seem to be successful. We couldn't find any comments on Latin America either, which is hard to believe to be lacking from the whole of the correspondance.

János Jemnitz

Georges Lefebvre: Napoléon

Gondolat, Budapest, 1975. 783 p.

C'était en 1936 que pour la première fois l'œuvre de Lefebvre est parue, et ce volume — traduit déjà en plusieurs langues étrangères est édité enfin en hongrois aussi — ne demande guère compte rendu ni appréciation. Quand-même l'édition parue avec beaucoup de retard permet d'avoir en perspective la performance de Lefebvre sur une base scientifique plus évoluée, disposant des expériences historiques de quatre décennies.

En ce qui concerne les expériences historiques, il paraît que Lefebvre a puisé tant d'enseignements des événements survenus dans la première moitié des années de trente que tout cela assure l'identité des vues dans son œuvre. Il compose son ouvrage à la dialectique du personnage historique et des processus historiques objectifs, sans mettre en doute l'importance fondamentale de ce dernier facteur, il met en relief les phases où le facteur déterminant est le côté subjectif. Ces phases sont acceptées bon gré mal gré même par la classe dirigeante, non parlant des pouvoirs étrangers.

La complexité digne d'être enviée, les points de vue de l'analyse, les solutions méthodologiques même aujourd'hui valables du livre de Lefebvre nous convainquent que la science historique — ce qui concerne au moins la présentation synthétique et la mise en œuvre — n'a pas beaucoup évolué pendant les décennies passées.

Il va sans dire que Lefebvre ne donne pas de biographie, mais il esquisse l'histoire de l'Europe entre 1799 et 1815. Son attention — en tenant compte des cadres donnés — ne peut

pas embrasser tout, mais l'ouvrage contient chaque élément important par la simple raison qu'il rallie les uns après les autres les facteurs décisifs du point de vue de l'écoulement de la grande lutte économique, politique et militaire. Lefebvre fait sentir l'issue douteuse de cette immense lutte en Europe et l'importance extrême de l'opinion personnelle de Napoléon dans l'écoulement des événements. Quand-même, il traite l'empereur trop mesquinement: nous sentons l'absence d'un résumé de longueur d'un chapitre qui décrive ses années de jeunesse et sa personnalité. Le lecteur rencontre tout d'abord le Premier Consul. Et bien que nous puissions considérer comme une technique dramatique le fait que — quant à l'obéissance gouvernementale de Napoléon — nous sommes déçus en paire de la bourgeoisie qui l'aida au pouvoir, nous avons le sentiment d'une lacune quand nous cherchons les motifs de la naissance et de l'épanouissement de l'ambition du général corse.

En revanche, Lefebvre esquisse avec des lignes sûres l'union et la séparation de l'homme et du rôle, du souverain et de la nation. Selon lui, en 1802, Bonaparte comme chef de la nation, en signant la paix d'Amiens, est arrivé au sommet de sa carrière. L'Europe lui a capitulé en reconnaissant le droit de la France aux frontières naturelles. Mais son ambition lui a empêché de se contenter de ce résultat, bien que la France si elle en avait le pouvoir, aurait pu le faire. L'esprit sorti de la bouteille — dont le maître est la bourgeoisie, — lui a donné le devoir de conclure la paix interne et externe, mais il s'est révolté et a commencé à suivre ses propres buts, et pour les atteindre, la nation la plus peuplée, la plus forte de l'Europe était un simple moyen. Et quand Napoléon s'est décidé pour une nouvelle guerre, pour un nouveau conflit, il ne lui est pas resté d'autre issue que la conquête du monde, parce que jusqu'à ce qu'il n'atteignait pas ce but, il rencontrait toujours des pouvoirs étrangers qui mettent en question son hégémonie.

De cette politique, jusqu'à 1807, il avait de retour ou de possibilité pour conclure un accord, et — après la signature du décret de Berlin, ordonnant le blocus continental, il ne pouvait choisir qu'entre la création de la Grande Empire ou entre la chute. Sur ce point non plus, Lefebvre ne se soumet pas au déterminisme et nous devons consentir de lui: soit à l'occasion de la crise de 1811 quand il aurait pu mettre au genou l'Angleterre, soit à la suite de la campagne de 1812 quand il aurait pu vaincre en profitant des armes ou de l'inconstance du tzar Alexandre, soit en 1813, quand il aurait pu anéantir les Alliés même avant la mobilisation totale de leur armée, il aurait pu s'emparer des circonstances sans doute défavorables pour lui. D'autre part, naturellement, il y avait une possibilité réelle que le pouvoir de Napoléon soit anéanti ou au moins compromis dans une mesure considérable. Cela paraît être vrai parce que Napoléon était souvent hasardeur. Mais l'auteur nous fait savoir du même coup, que le régime de Napoléon, supposant la réalisation de son Empire en Europe, devait être écroulé, en tout cas, après sa mort, parce que pour le maintenir, Napoléon aurait eu besoin d'un successeur de même qualité qui l'aurait égalé en tout aspect. Mais ce cas doit être exclu du monde des possibilités.

Nous traitons la dialectique lefebvrienne de la lutte de la personnalité et de l'histoire non seulement parce que cela est le problème fondamental de chaque appréciation de Napoléon (en plus, nous remarquons que selon Lefebvre, la lutte de Napoléon à partir du tour des événements en 1803, peut être qualifiée comme contraire aux tendances contemporaines de l'histoire) et d'autre part, l'analyse de l'ensemble des problèmes de la philosophie de l'histoire commençait à être étudié à l'époque de Napoléon par la suite de la définition de son rôle historique. Pour pouvoir désigner le rôle historique du personnage, même aujourd'hui, il est nécessaire d'analyser l'une des plus éminentes personnalités de l'histoire universelle. De nos jours, disposant d'une connaissance plus détaillée de la matière et en tenant compte des sources de force contemporaines et des facteurs accidentiels, il nous paraît beaucoup plus large la possibilité du personnage à la formation de l'histoire. Il est vrai, en nous nous référant aux lignes préliminaires, qu'il faut constater que la reconnaissance de ce fait était rendu possible non seulement par l'évolution de la science mais par l'expérience historique de l'époque contemporaine également. L'histoire des pays pouvait être formée par des dirigeants pris par leur manie au pouvoir et parvenus au pouvoir par des moyens constitutionnels ou dictatoriaux. Le livre de Lefebvre n'est pas capitulation devant cette détresse historique. L'avertissement relatif à la grandeur du danger sert à accentuer justement d'une façon tacite l'idée qu'il faut constituer un tel système des circonstances économiques et politiques où la possibilité de la formation des régimes politiques fondés à un seul personnage est limitée au minimum.

L'image de Napoléon du livre n'est pas du tout négative. Il prouve que la cause des succès et de la constance historique de sa carrière s'explique par le fait que son activité en majeure partie coïncidait avec la tendance fondamentale de l'époque, avec le processus historique par la suite duquel l'hégémonie de l'aristocratie est remplacée par celle de la bourgeoisie. Mais l'activité de Napoléon tendait seulement en partie en ce sens. Il était le plus grand souverain absolutiste éclairé de l'histoire. Napoléon tâchait de construire un régime autocratique qui reconcilie les points de vue d'autorité et de prestige de la bourgeoisie et de l'aristocratie.

Sans aucun doute, ce programme en Europe Centrale et Méridionale passait pour progressif, même dans le contexte historique où — en échange — l'aristocratie devait renoncer à son pouvoir existant et la bourgeoisie à son pouvoir politique futur. Quand même l'équilibre transitoire des forces sur lequel l'Europe de Napoléon était fondée, paraissait instable indépendamment de la situation politique. Cet équilibre aurait pu rendre possible un régime valable seulement pour quelques décennies dans le cas idéal. Lefebvre se renvoie au fait que Napoléon à la suite de ses réformes sociales tendait vers la formation sociale de la Monarchie de Juillet. Et ce système paraissant si stable, dont le gouvernement d'ailleurs a assuré le lieu de repos ultime de Napoléon, ne pouvait créer pour lui-même qu'une tranquillité de quelques années, et en 1848 il était définitivement succombé. Les nouveaux Napoléon essayaient de former de nouvelles formations sociales. Les régimes dictatoriaux malgré leur ressemblance formelle sont porteurs de différents contenus sociaux, il n'y a pas de possibilité de faire la comparaison entre eux. En ceci, Napoléon appartient sans doute à l'histoire et aux historiens.

András Gergely

Воробцова, Й. И.: Интернациональная деятельность большевистской партии в период подготовки октября (февраль — октябрь 1917 г.) Ленинград 1975.

Исходной точкой работы Воробцовой является то, что деятельность большевиков с одной стороны примыкала к отечественным русским обстоятельствам — однако с другой стороны к международному рабочему движению. В этом последнем отношении эти связи могли быть весьма многообразными. Они имели возможность проявляться — наряду с организационной жизнью Интернационала — на международных пленумах, в деятельности большевиков в разных странах, во взаимных критических позициях и т. д.

Воробцовой подчеркивается мысль, какую важную роль в деятельности большевиков играла борьба за демократический мир. Отдельно, как большая тематическая часть рассматривается, каким образом вовлекли большевики в ходе подготовки и завоевания социалистической революции социалистических революционеров всех народов и национальностей страны, среди них и военнопленных. Наконец, как третью мысль, Воробцова рассматривает, какие международные связи возникли между большевиками и революционными социалистами других европейских стран.

Наиболее основательно и подробно разработала Воробцова повидимому первую тему. Разумеется, что в центре ее исследований стояли высказывания Ленина (статьи, доклады, проекты резолюций), которые после этого стали политическим курсом большевистской партии. Ленин отметил, что массы не могут ожидать мира от своих правительств и именно в этой точке атаковал он не только социал-шовинистов, но и пацифистов, подчеркивая, что демократический мир может осуществляться только тогда, когда народные массы свергнут свои правительства, и так сами сформируют мир. Воробцова весьма тщательно показывает появление ленинского курса и документирует, как оно отражалось в большевистской печати, какие споры проводились по этой теме на заседаниях Петербургского Совета Рабочих, как столкнулись мнения например при предложении военных смет (между «защитниками родины» и большевиками) или в связи с осуждением международных совещаний социалистов в Стокгольме. В конечном итоге постановка демократического мира в центр играла большую роль в том, что массы, требовавшие мира, повернулись спиной к меньшевистским и эсеровским «революционным защитникам родины» и стали на сторону большевиков.

Наряду с разработкой основных черт, проводя полезные исследования по некоторым подробностям, автор дает интересные, тонкие анализы или дополнения, богатые данными. Так, например вспоминает о том, в каких западно- и средневропейских социалистических газетах были опубликованы ленинские позиции. Однако, при этом говорит только о левых радикальных органах, как напр. швейцарский «Фолксрехт», шведский «Политикэн», английский «Дэ Сошьялист», о некоторых американских газетах, а также о газетах большевиков, выпущенных в Швеции. Этот обзор является несомненно полезным — тут мы прибавили бы лишь два замечания. С одной стороны едва ли достаточно отмечать политический характер и национальность газет и не указать их тираж и политическое значение, с другой стороны большевикам предоставлялось слово не только в органах радикальных социалистов, а именно поэтому их влияние могло распространяться и распространялось в более широкой сфере в социалистическом рабочем движении.

Также после большой работы, анализирующей материалы, автор рисует интересную картину о том, как изображает большевистская печать сложившееся в разных странах политическое положение и рабочее движение. В ряде случаев пишется о революционном брожении и несомненно не является безынтересным, о каких событиях, отношениях, лицах и каким образом эти статьи выражали мнение. В связи с этой панорамой хотелось бы сделать лишь одно критическое замечание. Эти статьи часто недостаточно различали революционное брожение и революционную ситуацию (или хотя их сформирование). При повторной цитате этой печати полезно было бы указать на это, ведь несомненно в этих статьях 1917-ого года не раз писали о революционизировании тогда, когда оно в такой форме все же не было обосновано.

Наконец автор, опираясь на источники разных типов (архивная и билиографическая, вторичная литература и документальные книги), посвятил отдельную главу созданию Коммунистического Интернационала, точнее тому, как принялась ленинская концепция создания нового Интернационала сначала в большевистской партии, а потом революционными радикальными социалистами различных стран.

Емниц Янош

László Zsigmond: Claude-Henri de Saint-Simon. A XIX. század politikai gondolkodása történetéből.

(De l'histoire des idées politiques au XIX^e siècle.)

Akadémiai Kiadó, Budapest, 1977. 290 p.

Le fondateur du positivisme

Nous voudrions attirer l'attention non seulement des lecteurs hongrois mais aussi des étrangers — au livre de László Zsigmond, sur Saint-Simon, édité par Akadémiai Kiadó.

L'historiographie hongroise s'est tournée ces derniers temps avec un intérêt sans cesse croissant vers les questions de la conscience sociale et de la pensée politique. Le livre de László Zsigmond sur Saint-Simon, sur le génial penseur social du premier quart du XIX^e siècle, a apporté du nouveau aussi bien du point de vue scientifique que méthodologique.

Son œuvre diffère de celles dont on a l'habitude. Il se donne comme devoir principal de *reconstruire et de commenter* le système de pensée de Saint-Simon, formé pendant trois décennies. C'est ce qui explique les citations nombreuses tirées des œuvres de son héros, qui sont justifiées non seulement par le petit nombre de traductions hongroises des œuvres de Saint-Simon, mais aussi par la méthode d'approche de l'auteur. Grâce à cette méthode, le lecteur gagne beaucoup plus que le titre du livre ne lui promet: *il prend connaissance d'une des tendances les plus importantes du penser politique européen prenant son origine dans la renaissance et conduisant vers les Lumières et plus loin même.*

La méthode et les résultats atteints par elle représentent une forte critique implicite des conceptions simplistes qui, dans le positivisme, voient uniquement une communication fragmentaire des faits globale, anti-théorique ou, qui dans le meilleur des cas, identifient d'une façon simplifiée, le positivisme à la théorie sociale tardive d'Herbert Spencer. Notre actuel orientation d'esprit et notre sympathie — d'une façon compréhensible, mais peut-être un peu trop catégoriquement — nous éloigne du positivisme. Et c'est pourquoi, ce livre est aussi intéressant: il nous ramène aux commencements, aux racines de cette tendance. Il nous montre la possibilité d'une interprétation complexe des pensées saint-simoniennes originales, on pourrait dire les côtés non-positivistes, concernant la mise sur des bases positives de la science de l'homme, les époques critiques et organiques de l'histoire, la classe industrielle de la société et sur la religion de l'industrie.

Dans ce cas-là, la complexité spirituelle — n'est autre chose que généralité à un niveau peu évolué.

L'analyse de László Zsigmond nous montre: l'œuvre de Saint-Simon n'est autre qu'une tentative de saisir rationnellement les problèmes sociaux d'une époque pleine de contradictions.

Il était l'un des premiers à s'efforcer d'employer scientifiquement la théorie du matérialisme français à l'étude de la société. Et il fait tout cela dans des conditions où même les cercles progressifs sont profondément désillusionnés de la révolution, de la politique, quand — selon les paroles d'un des élèves de Saint-Simon, — la philosophie critique et la politique révolutionnaire, tout changement spirituel — politique paraissent vide et inféconde et vain

mais quand, en même temps, la société française entre une époque de changements d'une envergure sans précédante — parce que non seulement politique — l'époque de la Révolution Industrielle. La situation politique exige une certaine clôture de la révolution spirituelle — politique. Il devient clair que « les mots n'ont pas le pouvoir de changer les choses », mais aucune force sociale apte de porter des changements sociaux radicaux n'est encore en vue. Voilà: ici, il s'agit peut-être de la première apparition d'une situation moderne caractéristique qui depuis cette époque s'est répété plus d'une fois.

Saint-Simon a instillé un nouvel optimisme à une génération désillusionnée. Son influence était basée sur le fait qu'il désirait clôturer une ère révolutionnaire d'une manière qui conserve les résultats spirituels de la révolution. L'essai était sans succès, mais les efforts n'ont pas été vains, — dans la nouvelle situation historique — de nouvelles théories ont empruntés de ses idées celles qui étaient utiles pour elles.

Dans le livre nous faisons la connaissance d'une immense tentative intellectuelle, de la théorie de « la société industrielle », de la période « esthétique » du positivisme précoce, des pensées sociales différentes qui prirent leur source dans ses œuvres: d'une part, « la poésie industrielle » — préfuturiste — des disciples, d'autre part, le système de pensée de Comte.

De ce point de vue, il est important de souligner la critique du libéralisme de Saint-Simon, sa résistance incessante envers la conception bourgeoise de la science de l'homme. Saint-Simon est pour la différenciation des « industriels » et des bourgeois, et il considère le bourgeois comme état de transition dans le travail pratique — réformiste pour la formation d'une nouvelle société. Il se méfiait du libéralisme qu'il rattachait au niveau du développement du « régime industriel », il considérait le libéralisme comme une idée qui n'est pas capable de rompre radicalement avec les vieilles conditions féodales et qui n'est pas capable non plus de résoudre les nouvelles contradictions sociales.

Ici se rattache le débat de Comte et de Saint-Simon qui est placé à juste titre au premier-plan du livre de László Zsigmond. A la question tant fois posée dans la littérature historique du thème: qui était le penseur plus important des deux, László Zsigmond choisit sans équivoque Saint-Simon. Comte disciple jeune et enthousiaste, a accompli un travail immense dans le domaine du développement et de la propagation des idées de Saint-Simon. Mais leurs vues se sont opposées relativement tôt, même si ces oppositions se présentaient dans une forme déguisée. Le bonheur humain ne peut-être atteint que par la transformation des conditions d'existence matérielles — a proclamé Saint-Simon. Cet état est réalisé par la société industrielle mais, selon lui, on ne peut pas atteindre le but par la simple contemplation des conditions sociales en transformation. Comte a emprunté les éléments conservatifs-scientistes des pensées originales de Saint-Simon, et plus tard, il les a transformé en conservatisme bourgeois et en sociologie. Les antagonismes de cette première période se concentraient autour des relations scientifiques et sentimentales du système de pensée. Saint-Simon, en soulignant les éléments religieux et sentimentaux de son propre système de pensée — non pas tout à fait consciemment, luttait contre l'interprétation partielle « positiviste » de ses pensées. Selon l'une des mentions datée de 1824 de Saint-Simon à propos d'un écrit de Comte, son disciple ne s'occupait que de la partie scientifique de son système et il n'a absolument pas développé les parties sentimentales et religieuses. Il veut attirer l'attention de ses lecteurs sur ces points. La prise de position de Comte était la voix de l'homme désirant s'intégrer harmonieusement à l'époque bourgeoise en plein développement, face à Saint-Simon, le « rêveur », qui représentait en effet une science de pratique sociale très vive et originelle. Déjà à cette époque, les exigences d'identification morale, sentimentale et religieuse était inséparable de toute science sociale aspirant à influencer la pratique sociale, et Saint-Simon était pionnier de ce point de vue aussi. C'est l'un des points les plus importants ou l'analyse de László Zsigmond devient significative du point de vue de l'histoire des sciences.

L'histoire de saint-simonisme n'est d'autre chose que l'histoire de la dogmatisation d'un système de pensée inoubliable et grandiosément confus et en même temps très souple jusqu'à l'abandon de l'intellect. Et ce qui est encore plus intéressant: cette dogmatisation s'est produite également concernant les idées de Comte qui prirent leur source dans les pensées de Saint-Simon tout en s'éloignant de plus en plus de celles de son maître. Comme l'auteur du livre écrit: au début Comte comme philosophe était opposé à Saint-Simon philosophe, et par la suite, il mettait en doute en tant que fondateur de religion, les raisons de l'autre fondateur de religion. Le livre paraît être une importante contribution à la préhistoire du marxisme. Il corrige la partialité — qui surtout chez nous —, après des racines hégélienne du marxisme, a négligé d'autres influences, surtout celles du matérialisme français. Nous constatons avec surprise, combien de germes de pensée de marxisme contient le positivisme précoce.

Miklós Lackó

Péter Lőrinc: Harcba a földért. A magyar fasizmus jugoszláviai földbirtok politikája (Im Kampf um den Boden)

Über die Bodenpolitik des ungarischen Faschismus in Jugoslawien (1941 — 1944)

Akadémai Kiadó, Budapest, 1977. 230 S.

Der Verfasser des Buches, der dieses Mal unter dem Pseudonym Péter Lőrinc schreibende Dr. Árpád Löbl (Lebl) ist Professor i. R. der Universität von Novi Sad, allgemeine Achtung genießender Veteran der jugoslawischen kommunistischen Bewegung, dessen reiche und wertvolle wissenschaftliche Tätigkeit auch in Ungarn gut bekannt ist. Dieser hervorragende Forscher der Arbeiterbewegung und Agrarfrage, sowie der Nationalitätenproblematik im einstigen Südungarn, heute Jugoslawien, hauptsächlich in der Vojvodina gewährte bereits 1963, in der Studie,¹ die in der Zeitschrift des serbischen Kulturverbandes Matica Srpska erschien, in die Konzeption, Untersuchungsmethoden und Ergebnisse dieses größeren Werkes Einblick, dessen Veröffentlichung nun dem Verlag der Ungarischen Akademie der Wissenschaften zu verdanken ist.

Die Studien über die Politik auf den, zwischen 1941 — 1944 vorübergehend wieder unter ungarische Herrschaft gelangten südländischen Gebieten untersuchen der richtigen Feststellung des Verfassers zufolge hauptsächlich die Methoden der Unterdrückung und widmen jener Bestrebung der ungarischen Politik nicht entsprechende Aufmerksamkeit, die durch gewisse Konzessionen, Zuerteilungen — oder zumindest durch das Versprechen derselben, — den Widerstand zu bekämpfen, sich Anhänger, und sogar eine beträchtliche Massenbasis zu gewinnen versuchte. In dieser Hinsicht hatte in erster Linie jene Bodenpolitik Bedeutung, die einerseits mit der Überprüfung der jugoslawischen Bodenreform zwischen den beiden Weltkriegen, andererseits mit der Enteignung der jüdischen Besitze im Zusammenhang stand. Die Erscheinung der »Konzessionspolitik« als Tendenz wird vom Verfasser bereits in der Periode zwischen 1890 — 1918 erwiesen: Eben im Interesse der Sicherheit des Großgrundbesitzes, der Wahrung seiner Machtposition schien es zweckmässig zu sein, durch die Verpachtung oder Besiedlung gewisser Territorien die Unzufriedenheit der armen Bauern zu lindern, die Bewegungen der Agrarproletariat von der des städtischen, aber besonders des industriellen, Proletariats zu trennen, die Entstehung des Arbeiter-Bauern-Bündnisses zu verhindern,² gar nicht gesprochen von der Rentabilität der Verpachtung,³ der Bedeutung der Kolonisation in der Befriedigung des ständigen Arbeitskräftebedürfnisses des Großgrundbesitzes.⁴ Wie die Untersuchungen des Verfassers in der Batschka und im Banat erweisen: in der Einführung der »Konzessionspolitik« spielte auch der Nationalitätenaspekt von Anfang an eine Rolle: der Wunsch, das — zum Großteil dem Agrarproletariat gehörige ungarische Ethnikum zu stärken.⁵

Obwohl der Verfasser auf die allgemeinen ost-mitteleuropäischen Charakteristiken der auf dem, von ihm untersuchten engeren Gebiet verfolgten weiteren Entwicklungen nicht verweist,⁶ läßt er gut erkennen, daß die 1918 erfolgte Wendung in der Staatsmacht das Zurgeltkommen des Nationalitätenaspektes außerordentlich verstärkte — natürlich mit umgekehrtem Vorzeichen — in jener Bodenreform, die auch hier zur Zeit des revolutionären Aufschwunges, im Interesse der Befriedigung der Massen eingeleitet wurde, und die mit der Linderung der Gefahr auch hier immer mehr verseichtete. Die Expropriationen im Interesse der Bodenreform berührten auch hier in erster Linie die Gutsbesitzer anderer Nationalität, bei den Zuerteilungen wurden hingegen die Agrarproletariat, die armen Bauern, anderer Nationalität geprellt; die mit der Bodenreform zusammenhängenden Ansiedlungen brachten die Bestrebung der Veränderung der Nationalitätenverhältnisse besonders stark zur Geltung.⁷

Bei der Charakterisierung der Periode der »Konzessionspolitik« zwischen 1918 — 1941 stützt sich der Verfasser auf die Monographie von N. Gaćeša,⁸ die die Batschkaer Belange der jugoslawischen Bodenreform- und Ansiedlungspolitik ausführlich bearbeitet, auch auf jene, von 1938 an wahrnehmbaren Bestrebungen eingehend, die im Norden auf die Schaffung einer »Grenzschutz«-Siedlungszone abzielten. Der Autor gibt aber auch die von innen gekannte — an dieser Stelle eher nur skizzierte — Geschichte des Kampfes der Kommunistischen Partei Jugo-

¹ Dr. Árpád Lebl: Agrarna politika okupatora u Ba koj, Baranji i Medjumurju 1941 — 1944. Zbornik za društvene nauke. Tom 35. (1963). S. 193 — 213.

² Vgl.: István Dolmányos: A Kelet-európai földreformok néhány problémája (Einige Probleme der ost-europäischen Bodenreformen) (1917 — 39). VI. Jugoslawien. in: Agrártörténeti Szemle, 3 — 4/1968, S. 347 — 365.

³ Dr. Nikola Gaćeša: Agrarna reforma i kolonizacija u Ba koj 1918 — 1941. Novi Sad, 1968.

slawiens in der Agrarfrage hinzu: Löbl war ein aktiver, hervorragender Teilnehmer dieses Kampfes. Er übersetzte z. B. — unter dem Pseudonym Árpád Láng — jene Broschüre ins Ungarische, in der die Partei bereits 1926 die Aufmerksamkeit auf die Sabotierung die »Beerdigung« der Bodenreform lenkte in Jugoslawien. Die Verbreitung dieser Publikation hatte in der richtigen Orientierung des ungarischen Agrarproletariats eine große Rolle: die Partei der ungarischen Nationalisten⁴ wollte nämlich auch die mit der Bodenreformzusammenhängenden Unrechte im Interesse ihrer Politik nutzen.

Neben der marxistischen Geschichtskritik der jugoslawischen Bodenreform wirft der Autor auch auf die Bodenpolitik von Trianon-Ungarn einen kurzen Blick, er verweist aber eher nur auf die einschlägigen wichtigeren Gesetze und Verordnungen, und untersucht nicht, wie diese — im Vergleich mit der jugoslawischen Bodenreform — auf die Agrarstruktur auswirkten. Auch darauf dehnt sich die Aufmerksamkeit des Verfassers nicht aus, wie die ungarische Regierung auf den 1938—1940 zurückerworbenen Gebieten die tschechoslowakische bzw. rumänische Bodenreform unter Revision zog: nicht nur dadurch, daß sie die ungarnefeindlichen nationalistischen Tendenzen zum Gegenteil umkehrte, sondern auch durch die gewisse Zurückentwicklung ihrer Auswirkung, die die Agrarstruktur trotz aller Beschränkungen günstiger als die ungarische gestaltete⁵.

Die Berücksichtigung dieser unmittelbaren Voraussetzungen würde die ungarische Revision der jugoslawischen Bodenreform auf den im Frühjahr 1941 in Besitz genommenen Gebieten in ihre natürliche Zusammenhänge stellen, wodurch auch die Analyse von Identität oder Ähnlichkeit, bzw. Abweichung in den Zielsetzungen, Methoden und Ergebnissen ermöglicht wäre. Bis zu einem gewissen Grad trägt zu einer etwas isolierten Betrachtung des Themas bei, daß sich der Autor mit der zwangsmäßigen Berücksichtigung des Standpunktes der serbischen und kroatischen Regierung, bzw. der deutschen Politik seitens der ungarischen Bodenpolitik in der Batschka und der Gegend an der Mur nicht befaßt. Die Bedeutung dieses Einflusses nahm später ab, blieb aber auch dann erhalten, als die ungarische Politik, wie im allgemeinen, auch in der hiesigen Bodenpolitik die Erfolge und die zunehmende Wirkung des von Tito geleiteten nationalen Befreiungskampfes auch auf den unter ungarischer Herrschaft stehenden Gebieten in Betracht ziehen mußte.

Die militärische Verwaltung auf den, durch den Einzug der ungarischen Honveds eroberten jugoslawischen — einst ungarischen — Gebieten tat dadurch, daß sie die jugoslawischen Freiwilligen, die sog. Dobrovoljatzen von ihren geschlossenen Siedlungen gleich entfernte⁶ und an ihre Stelle Sekler aus Bukowina umsiedeln ließ, einen entscheidenden Schritt in Richtung der Veränderung der ethnischen Lage, die hier durch die im Rahmen der jugoslawischen Bodenreform durchgeführten Besiedlungen geschaffen wurde. Diese Maßnahme aber, die der Verfasser vom Schicksal der Sekler her wenig erwägt,⁷ verwarf zweifelsohne von Anfang an die beträchtliche Möglichkeit den im Laufe der jugoslawischen Bodenreform vernachlässigten, hauptsächlich ungarischen Ansuchern Boden zuzuteilen. Aber durch die Überprüfung der Zuerteilungen in Form von nicht geschlossenen Siedlungen, die zur Zeit der bürgerlichen Verwaltung, die die militärische bald ablöste, begonnen wurde, und durch das Versprechen, die Grundbesitze der Juden für bodenpolitische Ziele in Anspruch zu nehmen, konnte die ungarische »Konzessionspolitik« vor allem im Kreis der ungarischen Bodenansucher, aber gewissermaßen auch der anderen, nicht-serbischen Nationalitäten, vorläufig keine unbedeutenden Erwartungen sich gegenüber erwecken.

Auf Grund des erhaltenen umfangreichen Schriftenmaterials der Südländischen Bodenpolitischen Expositur des ungarischen Ministeriums für Ackerbau das in Sremski Karlovci, im Historischen Archiv der Vojvodina aufbewahrt wird, vermittelt der Verfasser über den Kampf für den Boden ein lebensnah bewegliches Bild. Die örtlichen Bodenansucher gerieten mit den alten Besitzern in Konflikt, die ihre, durch die jugoslawische Bodenreform enteignete Besitze zurückforderten, und Schadenersatzanspruch erhoben. Andererseits standen ihre Interessen im

⁴ Nad grobom agrarne reforme. Beograd, 1926. (Über dem Grab der Agrarreform). Subotica, 1926.

⁵ Vgl.: Lóránt Tilkovszky: A csehszlovák földreform magyar revíziója az első bécsi döntéssel elcsatolt területeken. (Die ungarische Revision der tschechoslowakischen Bodenreform auf dem, mit dem Ersten Wiener Schiedsspruch angegliederten Gebiet) (1938—1945). in: Agrártörténeti Szemle, 1. 2/1964, S. 113—142. Vom gleichen Verfasser: Revízió és nemzetiségpolitika Magyarországon. in: Revision und Nationalitätenpolitik in Ungarn 1938—1941. Budapest, 1967. S. 64—91, 243, 298—300.

⁶ Der Verfasser erwähnt die Lieferung der Dobrovoljatzen in Internierungslager an manchen Stellen als Verschleppung in Konzentrationslager. Zwischen den beiden besteht kein geringfügiger Unterschied, der auch bei berechtigter Verurteilung des Internierungssystems nicht zu vergessen ist. Die ungarische Regierung wies 1938—39 jene Bestrebung zurück, die die »Modernisierung« der ungarischen Internierungslager auf Muster der deutschen Konzentrationslager beabsichtigte. (Vgl.: Éva Berán-Nemes - Ervin Hollós: Megfigyelés alatt. Dokumentumok a hortobysta titkosrendőrség működéséről (Unter Beobachtung. Dokumente über die Tätigkeit der Horthy-Geheimpolizei) 1920—1944. Budapest, 1977. S. 266—281.)

⁷ Vgl.: József Ósy-Oberding: A bukovinai székelyek letelepítése a Dunántúlon. (Die Ansiedlung der Bukovina-Sekler in Transdanubien) Diese Studie befaßt sich in der Einleitung auch mit der Ansiedlung in der Batschka und mit deren Bibliographie. In: Agrártörténeti Szemle, 1—2/1967, S. 183—192.

Gegensatz zu denen der staatlichen Forstverwaltung oder der kulturellen Fonds; auch durch die zur Verfügung des Ordens der sog. Verdienstvollen Kämpfer des Ersten Weltkrieges und des Regierungskommissariats für die Repatriierung der Auslandsungarn gestellten Gebiete wurde die zur Befriedigung der Ansprüche der örtlichen Bevölkerung verwendbare Bodenbasis eingeschränkt. In der sonst sehr realistischen Darstellung des verzweifelten Kampfes für den Boden scheint aber die Voraussetzung ziemlich unbegründet und übertrieben zu sein, daß im Massaker in der Sajkas-Gegend im Januar 1942 auch die Bestrebung beigespielt hätte, daß die dortigen Bodenansprüche den Boden und die Ausrüstung der mehreren Tausend serbischen Opfer erwerben wollten. Sehr wesentlich ist aber die richtige Veranschaulichung der Tatsache, daß die zunehmende Enttäuschung in den bodenpolitischen Maßnahmen der ungarischen Regierung in der ungarischen Bevölkerung eine gewisse Solidarität mit der mit ihr dauerhaft zusammenlebenden serbischen Bevölkerung erweckte und immer mehr verstärkte. Wenn auch die Serben gegen Pachtzinszahlung im Besitz ihres Bodens bleiben konnten, waren sie bis zum Kriegsende über ihr Schicksal unsicher. Der Autor stellt richtig fest, daß die hiesige ungarische Politik zwischen 1941—1944 und nicht zuletzt die Bodenpolitik eine wesentliche Rolle darin spielte, daß die südslawische Bevölkerung dieser Gebiete den jugoslawischen nationalen Befreiungskräften mit solch lebhafter Erwartung entgegenblickte, und neben den verschiedenen passiven Formen des Widerstandes auch bewaffnete Partisanentätigkeit ausübte, und daran auch Ungarn teilnahmen.

Auf Grund des benutzten Quellenmaterials stellt der Verfasser die Bodenpolitik der behandelten Jahre der ungarischen Herrschaft in ihrer wahren Verworrenheit, ihrem, trotz der spürbaren Tendenzen zweifellosen Provisorium, sich hinziehendem und unbeendetem Wesen dar, wobei er mit den ungenauen Angaben der Dörfer und Kreisen und hauptsächlich mit der Schwierigkeit viele Sorgen hat, daß sich aus diesen Details kein klares Gesamtbild ausrundet: was für Bodenverhältnisse letzten Endes der erneute Machtwechsel von 1944 auffand, und was für meßbare, in Zahlen ausdrückbare Veränderungen die ungarische Politik vom sozialen und Nationalitätengesichtspunkt aus auf diesen Gebieten hervorrief. Im Zusammenhang mit dem Wechsel der Staatsmacht ließ die ungarische Regierung im Zuge der Vorbereitung des Friedensvertrages nach dem Zweiten Weltkrieg diese Erhebung durchführen. Die Vermutung ist logisch, daß die jugoslawische Regierung, die dieses Gebiet wieder in Besitz nahm und dort eine volksdemokratische Bodenreform vorbereitete und durchführte, auch ihrerseits eine solche Ermessung nicht vermissen konnte. Der Verfasser führte in dieser Richtung leider keine Forschungen durch, und so gibt sein Buch nur sehr ungewisse Schätzungen darüber, insgesamt wieviel Boden die ungarische Bodenpolitik zwischen 1941—1944 den alten Besitzern zurückerteilte, wieviel sie den Bodenansprüchern verpachtete oder in Besitz gab, wieviel Parzellen sie verteilte, wieviel Boden sie dem Regierungskommissariat für die Repatriierung der Auslandsungarn, dem Orden der sog. Verdienstvollen Kämpfer des Ersten Weltkrieges, der Forstverwaltung usw. überließ. Die auf Wunsch des ungarischen Außenministeriums und auf Grund seiner Fragepunkte seitens des Ministerium für Ackerbau am 30. Januar 1946 zusammengestellte Material über die Regierungstätigkeit im Bereich dieser Portefeuille auf den seit 1938 zu Ungarn rückgegliederten Gebieten enthält im Hinblick auf die südländischen, jugoslawischen Gebiete solche Angaben, die von den Schätzungen des Verfassers wesentlich abweichen. Die Frage beansprucht unbedingt weitere eingehende Untersuchungen, vielseitige Vergleiche und kritische Analysen; nur auf Grund dieser Faktoren kann die wahre Bilanz der hiesigen ungarischen Bodenpolitik 1941—1944 gezogen werden.

Der Verfasser selbst stellt im Vorwort seines Buches fest, daß er sein keinesfalls vollständiges, gewissermaßen eher hypothetisches Werk vor allem als Fragestellung und Beitrag zur Erläuterung der Frage betrachtet. Diese Achtung verdienende Bescheidenheit kann aber die Bedeutung dieses wirklich bahnbrechenden Unternehmens nicht verblässen.

Loránt Tilkovszky

*Az első világháború és a forradalmak képei**(Bilder des ersten Weltkrieges und der Revolutionen)*

Verfaßt und die Bilder ausgewählt von Márton Farkas (Kapitel II—VII.) und Antal Józsa (Kapitel I.)

Európa, Budapest, 1977. 506 S.

Die gesteigerten Ansprüche der Öffentlichkeit auf historische Arbeiten, die uns die Vergangenheit bekannt machen, erfordern es, Werke solcher Art in je größerer Zahl zu veröffentlichen. Und wenn diese Arbeiten auch Bilder enthalten, ja sogar auf sie die Darstellung der Ereignisse aufbauen, erleichtern sie die Orientierung beträchtlich, da durch die Bilder das »tote« Material bis zu einem gewissen Grade lebendig gemacht werden kann. Die Vermittlung der Kenntnisse im Rahmen des Geschichtsunterrichts kann mit der Erweiterung dieser Kenntnisse nicht Schritt halten, und deshalb gewinnen die die Geschichte darstellenden Werke in der Bildung außerhalb der Schulen eine große Bedeutung.

Der erste Weltkrieg ist sozusagen der Nullpunkt unseres heutigen Lebens. Wenn die Generation, für die er in irgendeiner Hinsicht ein persönliches Erlebnis bedeutete, sich auch vermindert, beeinflussen seine Wirkung und seine Folgen auch heute noch unser Leben.

Die Bildergeschichte des ersten Weltkrieges von Márton Farkas und Antal Józsa ist eine erschütternde Darstellung jener Epoche, in der sich der erste Zusammenstoß in Weltmaßen der imperialistischen Mächte vollzogen hat. Die zeitlichen Grenzen werden von den Autoren bzw. Redakteuren — wie es vom Thema verlangt wurde — im weiteren Sinne aufgefaßt: Sie erstrecken sich auf 1870—1920, werden also durch die Herausgestaltung der modernen Großmächte bzw. Machtbündnisse und durch ihr Zerfallen bzw. durch die Entstehung der neuen Machtverhältnisse gesetzt. Gleichfalls bemerkenswert — obwohl nicht ganz neuartig — ist das von den Autoren bearbeitete Material, da in den letzten Jahren zahlreiche Bildergeschichten auf dem Büchermarkt erschienen sind. Es eignet sich trotz allem dazu, dem mit den Problemen des heutigen Lebens kämpfenden Menschen diese so ereignisvolle Epoche näherzubringen. Die Bildergeschichte bildet einen eigenartigen Übergang zwischen Prosa und Film. Oft ist sie imstande den Inhalt plastischer auszudrücken als der bloße Text. Sie ist keine Substitution des Textes, sondern verfügt über eine eigene Ausdruckskraft und bildet mit der ihr beigeordneten Prosa eine eigenartige Darstellungsmethode. Ihre Wirkung erzielt sie nicht nur durch die auf den Bildern dargestellten, oft erschütternden oder erschreckenden Momente, sondern dadurch, daß sie die betreffenden Personen oder Gegenstände näher bringt und uns direkte Eindrücke über diese vermittelt. Haben die Autoren die darzustellende Epoche im weiteren Sinne aufgefaßt, so haben sie beim Thema selbst Restriktionen gemacht, da hier die Großzügigkeit bezüglich des Umfangs solche Ansprüche gestellt hätte, die zu befriedigen der Verlag nicht imstande gewesen wäre. So sollten sich die Autoren in erster Linie auf die Militärgeschichte des Krieges und im Zusammenhang mit den Revolutionen auf die wichtigsten Momente beschränken. Bilder, die mit der Kulturgeschichte oder mit der Geschichte der Arbeiterbewegung zusammenhängen, wurden nur dort in die Sammlung aufgenommen, wo es als unbedingt nötig erachtet wurde. Ähnliches trifft auf die Darstellungen über die Geschichte der Politik zu. Obwohl die politischen Ereignisse untrennbar von den militärischen Handlungen sind, sind sie durch jene doch etwas in den Hintergrund gedrängt.

Trotz diesen Restriktionen eignet sich der Band ausgezeichnet dazu, den Leser in die Geschichte des ersten Weltkrieges einzuführen. Dem gewissenhaft zusammengestellte einleitenden Kapitel sind auch Karten beigelegt. Im weiteren enthält es 103 Bilder und sein Umfang beträgt 60 Seiten. Durch die Darstellung der wichtigsten Ereignisse der Epoche zwischen 1870 und 1914 wird hier der Weg der sich vom kapitalistischen ins imperialistische verwandelnden Mächte zum Weltkrieg gezeigt. Es ist selbstverständlich, daß die Darstellung dieser Entwicklungsperiode lückenhaft und entstellt wäre ohne die wichtigsten Etappen der Geschichte der Arbeiterbewegung — von der Pariser Kommüne bzw. von ihrer Niederlage bis dem Basler Kongreß der Internationale — mit darzustellen. Es war daher angebracht hervorzuheben, daß die Tendenzen, die dem Imperialismus den Platz räumten, in der Arbeiterbewegung beider imperialistischer Lager vorhanden waren. Es hätte vielleicht noch mehr betont werden sollen, daß zwischen dem Sieg des Imperialismus und der Niederlage der Arbeiterbewegung ein enger Zusammenhang bestand und, daß hinter letzterer d. h. hinter der Erstarkung des Opportunismus eine Begleitererscheinung des Imperialismus zu suchen war, die aus der Auflösung der inneren Einheit der Arbeiterklasse entsprang. Einige statistische Angaben (aus Kuczynskis

Werken) hätten diese Behauptung auf interessante Weise ergänzt. Im Lichte der faktenreichen Darstellung der Jahre um die Jahrhundertwende, der Ausschweifungen der Diplomatie weiterhin der skizzenhaften aber auch mit Karten visualisierten Darbietung der Balkankriege scheint der Ausbruch des sich mit fast verhängnisvoller Folgerichtigkeit nähernden Krieges natürlich zu sein.

Eine detaillierte inhaltliche Analyse der Kapitel, die sich mit dem Ablauf des Weltkrieges beschäftigen, ist überflüssig. Charakterisieren aber könnte man sie damit, daß die militärgeschichtlichen Ereignisse des Weltkrieges aus ihnen ausgezeichnet kennenzulernen bzw. zu erlernen sind. Dies ist in erster Linie der Darstellungsmethode zu verdanken, der zufolge der Autor in seinem inhaltsreichen begleitenden Prosatext nicht nur in der bloßen chronologischen Aufzählung der Kriegsoperationen seine Aufgabe erblickt, sondern bestrebt ist, auch ihren inneren logischen Zusammenhang nachzuweisen und zu erklären, wie die im Osten und im Westen durchgeführten Kriegsoperationen einander gegenseitig ergänzten. Besonders gut bemerkbar ist diese Methode auf den Seiten 204–205, bei der Behandlung der Brusilow-Offensive. Im Zusammenhang damit weist der Autor besonders auf dieses Moment — d. h. auf den einander ergänzenden Charakter der Kriegshandlungen im Westen und Osten — hin. Die Entente-Mächte hatten mehr Gelegenheit zu solcher großartigen Manövrierung. In erster Linie darum, weil sie die auf den Kontinent und sogar in die Mitte des Kontinents gedrängten Zentralen Mächte umschloßen, während diese dieselbe Strategie nur in kleinerem Maße anwenden konnten. Ein anderer Grund dafür war, daß die Westmächte über mehr Soldaten und Kriegsmaterialien verfügten. (Siehe die Angaben der statistischen Zusammenstellungen.)

Das Verständnis und das Festhalten des Materials wird auch durch jene 22 Karten erleichtert, auf denen die Richtung und sogar der genaue Zeitpunkt der Kriegsoperationen angegeben werden.

Die wichtigste Aussage aber ist durch die Bilder beinhaltet. Die Aufgabe der Autoren bestand hier natürlich nicht in der bloßen mechanischen Übermittlung des Bildmaterials. Die Sammlung und Auswahl der Bilder ist eine gleichermaßen komplizierte Aufgabe wie das Verfassen des Textes. Einerseits, da die Fotos nicht zu bestellen waren, mußte man sie aus Materialien auswählen, deren Fundstätte verschieden war. Zweitens hatten die Bilder nicht nur die Aufgabe, die Schrecken des Krieges je erschreckender darzustellen. Ein gleichartiges Ziel war die Teilnehmer des Krieges — also sowohl seine Auslöser und Lenker als auch die Leidenden und die Massen — inmitten ihrer Tätigkeit erblicken zu lassen, ihr menschliches Verhalten durch die Darstellung ihrer spontanen Reaktionen zu charakterisieren. Hier mußte die Kriegsgeschichte mit Bildern »geschrieben werden«, was — nicht als der Fehler der Autoren — technisch jedenfalls nicht immer am besten gelungen ist. Es ist möglich, daß auch die Papierqualität schuld daran war. Davon abgesehen können einige besonders interessante Bilder hervorgehoben werden, so z. B. die Bilder 368–371, auf denen die »totale Vernichtung« gezeigt wird, oder die Fotos 409–413 als Frontbilder weiterhin die Bilder, die über die fünf großen deutschen Offensiven im Frühling und Sommer 1918 im Westen erhalten geblieben sind [759–791]. Auch die Kopien von Dokumenten (z. B. das Friedensdekret der Großen Sozialistischen Oktoberrevolution — № 695 —, ein Teil des Sixtus-Briefes — № 720 —) und die interessanten Plakatenreproduktionen dürfen nicht außer Acht gelassen werden.

Wenn nach all diesem doch noch einige kritische Bemerkungen übrigbleiben, die beziehen sich auf gewisse politische Zusammenhänge. Neben und sogar parallel mit den erstrangig wichtigen militärischen Geschehnissen hätte man hervorheben sollen, daß in Deutschland (und in gewisser Form auch in Österreich) besonders seit der Niederlage bei der Marne neben der offiziellen Regierung — und sogar ihr gegenüber, sie auf ultraimperialistische Weise überbietend — eine Opposition der Rechten Oberhand gewann, die bereits zu dieser Zeit zahlreiche Züge des späteren Nazismus an sich trug. Die sich zwischen der Regierung und der Rechten weiterhin der Kriegsführung Ludendorffs entfaltende Gegensatz war von verhängnisvoller Wirkung für Deutschland. Diese verhängnisvolle Wirkung meldete sich nicht allein darin, daß am erwähnten Gegensatz sowohl die Bestrebungen Bethmann-Hollwegs — durch Ausgleich Frieden zu schließen — als auch die Verwirklichung der sogenannten Friedensresolution vom Juli 1917 scheiterten. Diese letztere hätte wohl einen »imperialistischen« Frieden resultiert, hätte aber dem Krieg wahrscheinlich doch ein Ende gemacht. Es war diese ultraimperialistische und in aggressiver Weise annexionistische Rechte, die Bethmann und seiner — die drohende Gefahr erkennenden — Gruppe der »Mäßigen« (Hans Delbrück, Max Weber, Ernst Trötsch) gegenüber den totalen U-Bootkrieg erzwang, was nicht nur zum Kriegseintritt der Vereinigten Staaten, sondern später auch zum Verlust des Krieges führte. Ähnlich war die Lage in Österreich, wo zwischen der Regierung und dem Kriegsoberkommando schon seit langem solche tiefen Gegensätze vorhanden waren. Der Grund dafür bestand darin, daß der extreme deutsche Nationalismus, der sich gegen jede nichtdeutsche Nation des Reiches richtete, auch hier vom Generalstab vertreten war, während die Regierungen — sogar die vom Grafen Stürgkh — um

die Einheit des Reiches zu retten, versuchten, das Gleichgewicht der in diesem Reiche lebenden Nationen aufrechtzuerhalten.

Zu den kürzesten, aber vom Gesichtspunkt des historischen Rückblicks aus bedeutendsten Teilen des Buches zählen die im Anhang befindlichen vier statistischen Tabellen und die statistische Zusammenstellung »Das Blutopfer Ungarns im ersten Weltkrieg«. Die Tabellen beziehen sich auf die Kräfteverhältnisse der einander gegenüberstehenden Koalitionen am Anfang des Krieges und auf ihre Verluste im Laufe des Krieges. Aus ihnen ist ersichtlich, — was an und für sich nicht überraschend wirkt, zusammenfaßt aber von großer Bedeutung ist —, daß die Entente-Mächte bereits am Anfang des Krieges sowohl an Personen als auch an Materialien einen Vorsprung von 25—50% im Verhältnis zu den Zentralmächten hatten. Die Zahlen der Divisionen gestalteten sich an beiden Seiten folgendermaßen: Infanterie 221 bzw. 148; Kavallerie 41 bzw. 22; 12 194 bzw. 9383 Geschütz; 597 bzw. 311 Flugzeuge. Die Kriegsmarine der beiden Parteien zählte 6 103 000 bzw. 3 489 000 Soldaten. Im Verlaufe des Krieges wurden bei den Zentralmächten ungefähr 22 Millionen und bei den Entente-Mächten (die Vereinigten Staaten mitgerechnet) ungefähr 38 Millionen Leute mobilisiert. Letztere Zahl enthält lediglich die Angaben des englischen und französischen Mutterstaates. Jene ungefähr 5 Millionen Soldaten, die aus den Kolonien dieser beiden Staaten gekommen sind und eingesetzt wurden, wurden nicht mitgerechnet. (Diese Zahlen wurden erst nach dem Redaktionsschluß bekannt.) Rechnen wir diese 5 Millionen Soldaten mit — so ist es klar, daß im Zusammenhang mit dem Ausgang des Krieges von vornherein kein Zweifel bestehen konnte. Es wurde nämlich offensichtlich — und es wird auch durch die in vieler Hinsicht ähnlichen Konsequenzen des zweiten Weltkrieges bezeugt —, daß im Zeitalter des Imperialismus der Ausgang eines Krieges weder durch anfangs gegebene Vorbereitung der einander gegenüberstehenden Parteien, noch durch die Scheinerfolge des anfänglichen Blitzkrieges, — durch die ersten starken Schläge —, bestimmt wird, sondern durch die gemeinsame und konstante demographische, wirtschaftliche und militärische Kraft und Vorbereitung der einzelnen Koalitionen. (Dazu ist noch die mittelbare Unterstützung der nicht kriegsführenden Mächte mit einberechnet, die dem hypothetischen Sieger bereits nach den ersten Entscheidungen zuteil wurde.) Deutschland konnte weder mit seinem anfänglichen Erfolg, noch mit seinen 5 großen Offensiven im Jahr 1918 den militärischen Sieg erringen, da es mit der langfristigen wirtschaftlichen Tragfähigkeit der über Rohstoffquellen verfügenden und industriell entwickelten imperialistischen Mächte nicht den Wettbewerb aufnehmen konnte.

Und schließlich, was das Blutopfer Ungarns betrifft: Die Tatsache, daß die wirtschaftliche Zurückgebliebenheit der ungarischen Gesellschaft in dieser Periode die Mehrheit der Bevölkerung in erster Linie noch zur landwirtschaftlichen Arbeit zwang, bedeutete in militärischer Hinsicht, daß die überwiegende Mehrheit der mobilisierten Männer zur Infanterie kam. Diese Tatsache allein vervielfachte dieses Opfer, außerdem zwang die national und politisch fremde Kriegsführung Ungarn in eine ungünstige Lage.

Imre Gonda

János Jemnitz—György Litván: Szerette az igazságot. Károlyi Mihály élete. (Er liebte die Wahrheit. Das Leben Mihály Károlyis.)

Gondolat, Budapest, 1978. 451 S.

Die inländische »Rehabilitierung« Mihály Károlyis begann — wie so vieler anderen Werte unserer Geschichte — Anfang der 1960-er Jahre. Dann, sieben Jahre nach seinem 1955 eingetretenen Tod wurden seine Aschen nach Hause gebracht. Der Aufnahme seiner sterblichen Überreste folgte und folgt auch heute die stufenweise Heimkehr seines geistigen Nachlasses. Der Gondolat Verlag gab 1964 seine ausgewählten Schriften heraus. Als nächster erschien 1965 — ebenfalls in der Betreuung des Gondolat Verlags — der erste Band seiner Memoiren unter dem Titel »Gegen eine ganze Welt«. Seine zwischen 1908 und 1919 entstandenen Schriften und Reden, sowie der fragmentarische und skizzenhafte zweite Teil seiner Memoiren wurden 1968 durch den Magvető Verlag veröffentlicht. Parallel zur Herausgabe seiner Werke und zum Teil im Anschluss an dieselben wiesen auch einige kleinere Publikationen — hauptsächlich aus der Feder von Tibor Hajdú — darauf hin, dass auch unsere Geschichtsschreibung das »Károlyi-Phänomen« zu behandeln beginnt. Am hundertsten Jahrestag seiner Geburt, 1975 huldigte die Ungarische Akademie der Wissenschaften mit einer Gedenksitzung, das Volk mit Kopfbeugen vor seinem Standbild seinem Andenken. Zum Tag des Buches 1977 erschien

dann sein Rückblick auf seine gesamte Laufbahn, mit dem Titel »Glaube, ohne Illusionen«, der Anfang der 50-er Jahre im Auftrag eines englischen Verlages verfasst wurde.

Die künstlerisch gestalteten Memoiren Károlyis verraten viel vom Leben, Charakter und von den Gedanken ihres Autors. Die von ihm handelnden Werke können sie jedoch nicht ersetzen, weil er — wie die politischen Emigranten im allgemeinen — meistens nur auf sein eigenes Gedächtnis angewiesen war. Die Verfasser der ersten umfangreicheren Károlyi-Biographie, János Jemnitz und György Litván konnten eine breite Skala der historischen Quellen benutzen, und davon machten sie auch Gebrauch. Neben den Memoiren — die auf jeden Fall die wichtigsten und am meisten zitierten Quellen des Buches sind — überblickten sie auch den Nachlass eines der wichtigsten Kampfgefährten (und laut Károlyi »eines der treuesten Freunde«), Oszkár Jászi, das Material des Károlyi-Prozesses, die Károlyi-Korrespondenz, die wichtigsten in- und ausländischen Pressebeiträge und einige inzwischen zugänglich gemachte diesbezügliche Akten der Wiener, Prager, Pariser, Londoner und Washingtoner Archive.

Wie das im Falle eines, grundlegend den im weiten Sinne gemeinten Interessenten gedachten Buches ohne Quellenverzeichnis und Anmerkungen unvermeidlich ist, konzentrieren die Verfasser in erster Linie auf das Leben Mihály Károlyis. Das Interesse der Leser künstlich erweckende schriftstellerische Kniffe brauchten sie nicht anzuwenden. Der Lebensweg ihres Helden war — vom Budapest klassizistischen, aristokratischen Palais, wo er geboren ist, bis zur südfranzösischen Stadt Vende, wo er seine letzten Jahre verbrachte — an Aufregungen und Wendungen reich. Neben der Darstellung der Ereignisse des Lebensweges nimmt im Werk auch die Charakterisierung der geistig-politischen Entwicklung Károlyis einen bedeutenden Platz ein. Die erste wesentliche Station dieser Entwicklung fiel auf 1912, als Károlyi — von allen politischen Gruppen der ungarischen Aristokratie abweichend — die Notwendigkeit eines solchen auf einmal »ungarischen« und »modernen« politischen Programmes erkannte, das — unter anderem — dazu berufen gewesen wäre, den Gegensatz oder die Divergenz von nationalem Gefühl und gesellschaftlichem Fortschritt zu beseitigen. Als Momente dieser national-demokratischen Bestrebung nahm Károlyi zuerst in den Fragen des Wahlrechts und der Bodenreform einen radikalen Standpunkt ein, und dann machte er — 1917 — die demokratische Nationalitätenkonzeption und die Idee der Donaukonföderation zu eigen. Als er — 1918—19 — das Steuer des Staates führte, strebte er vor allem die Verwirklichung dieser Ziele an. Obwohl er gut wußte, dass ihr Scheitern hauptsächlich nicht wegen ihres Programmes, sondern infolge der gegebenen internationalen Konstellation erfolgte, stellen 1919—1920 bereits eine neue Station der Umwandlung seiner Ansichten dar. Er gab die Ideen der Oktoberrevolution natürlich nicht auf, wertete aber seine Beziehung zur Arbeiterklasse und ihren Parteien, vor allem der Kommunistischen Partei, um. Obwohl er stets betonte, das »der wahre Sozialismus« nicht nur »ein neues Wirtschaftssystem«, sondern auch eine »neue moralische Basis« bedeutet, und das Ziel bei weitem nicht alle Mittel heiligen kann, stellte er schon 1922 unmissverständlich fest: »Ich bin ein überzeugter Sozialist . . .« Der Kommunistischen Partei trat er weder dann, noch später bei, dieses Glaubensbekenntnis hat er aber nicht mehr verändert. Vom Horthy-Regime verfolgt war er genauso sozialistisch, wie dann, als er den Rajk-Prozess und die anderen Gesetzverletzungen brandmarkte und in den Jahren des Personenkults verbannt wurde. Die Grundstimmung seiner letzten Jahre wird durch die Zeilen eines 1952 geschriebenen Briefes gut widerspiegelt. »Meine Weltanschauung hat sich nicht geändert. Auch heute, noch stärker denn je sehe ich die Zukunft in der Verwirklichung der kommunistischen Prinzipien. Da ich aber dies wünsche, halte ich die Politik Stalins nicht nur unmenschlich, sondern gerade vom Gesichtspunkt des Kommunismus aus für äusserst schädlich . . .«

All dies, der Lebensweg Károlyis und die Entwicklung seiner geistig-politischen Ansichten wird von den Verfassern, in voller Kenntnis der politischen Kraftlinien der Zeit immer in deren Koordinatensystem gefasst. Obwohl der Stil der beiden Verfasser voneinander merklich unterschiedlich ist, kann die Zusammenarbeit unter anderem eben aus diesem Grunde als glücklich bezeichnet werden. György Litván, der mit dem geistig-politischen Leben des ungarischen Jahrhundertbeginns äusserst vertraut ist, schrieb die ersten Kapitel, während János Jemnitz, hervorragender Kenner der internationalen Arbeiterbewegung des 20. Jahrhunderts jene über den Politiker in der Emigration, d. h. die zweite Hälfte des Buches. Ein anderes Verdienst des Buches ist — und dies muss bei einem Werk dieses Typs ganz besonders begrüßt und hochgeschätzt werden — die klare Linienführung, sowie der schöne, unterhaltende und flüssige, in einigen Kapiteln ausgesprochen literarische Stil.

Auf Grund dieser Tatsachen ist es sicher, dass das Buch von János Jemnitz und György Litván seine Bestimmung erfüllen und dazu beitragen wird, dass diesem Politiker einmaligen Formats und auch heute beispielhaften Charakters auch im öffentlichen Denken ein immer mehr würdiger Platz zukommt.

Ignác Romsics

Gyula Moravcsik: Einführung in die Byzantinologie.

Akadémiai Kiadó, Budapest, 1976. 186 S., XI Tafeln.

Gyula Moravcsik, der ungarische Lehrmeister der Byzantinologie († 1973) verfasste nach vierzigjähriger Tätigkeit als Professor für seine Studenten und die Interessenten für Byzantinologie sein Handbuch »Einführung in die Byzantinologie« in ungarischer Sprache (Budapest, 1966), in dem er jene Kenntnisse in bündiger Form zusammenfasste, die eine Orientierung in der Byzantinologie ermöglichen. Die vorliegende deutsche Übersetzung, in der Betreuung des Münchner Byzantinologen Peter Wirth, weicht von der ungarischen Ausgabe insofern ab, dass der letzte Abschnitt unter dem Titel »Die ungarische Byzantinologie« ausgelassen, die internationale Bibliographie hingegen erweitert wurde.

Die ausgezeichnete »Einführung« gliedert sich in folgende Abschnitte: (1.) Die Bedeutung des Begriffes »Byzantinologie?«; (2.) Die Geschichte der byzantinischen Studien; (3.) Ethnische Zusammensetzung; (4.) Die Sprache; (5.) Die Schrift; (6.) Quellen; (7.) Gesellschaft und Wirtschaft; (8.) Die Lebensgeschichte des byzantinischen Staates; (9.) Die Staatsorganisation; (10.) Kultur; (11.) Das byzantinische Erbe.

Alle einzelnen Abschnitte des Werkes sind von der gedrängten Zusammenfassung der wichtigsten Kenntnisse geprägt, die in der ausserordentlich klaren Vortragsweise von Gyula Moravcsik zu einer fesselnden Lektüre werden, und das Kennenlernen der Byzantinologie sowohl für die Anfänger als auch die schon besser Orientierten erleichtern. Er geht nicht auf überflüssige Einzelheiten ein und seine angeführten Beispiele erläutern seine Aussage auf eine charakteristische Weise. Als einzigen Einwand könnten wir vielleicht erheben, dass der Verfasser in einigen Fällen, z. B. bei der Darstellung von Wirtschaft und Gesellschaft die Probleme vereinfacht und die gegensätzlichen Auffassungen nicht bekanntgibt. Im Werk gibt es nach jedem Abschnitt, und sogar nach den »Quellen« nach jeder Quellengattung eine Zusammenstellung der einschlägigen wichtigen Literatur. Die Aufzählung der Handbücher, Fachwerke und der vorrangig wichtigen, allgemein interessanten Artikel ergänzen den Inhalt gut und weisen in jeder Beziehung in Richtung der weiteren Orientierung Weg. Bei der Zusammenstellung einer ausgewählten Bibliographie kann man immer Einwände erheben: warum liess der Verfasser je einen, für wichtig gehaltenen Artikel, vielleicht zugunsten eines weniger bedeutenden aus. In dieser Hinsicht muss aber das auf reichen Erfahrungen beruhende Urteil des Verfassers beachtet werden, da ja jener, der sich für weitere Literatur interessiert, in den aufgezählten Fachwerken, Bibliographien und den Rezensionen der referierenden Zeitschriften alles andere findet. Vielleicht ist es auf die Ordnung des Materials zurückzuführen, dass z. B. das Werk »Römerreich und Gottesvolk« von E. v. Ivánka, Freiburg—München, 1968 weniger zum Thema »Staatsorganisation« gehört, wo es angeführt wurde, sondern viel mehr zum »Byzantinischen Erbe«. Der Band wird durch sehr gut ausgewählte paleographische Tafeln abgeschlossen, wodurch der didaktische Wert des Buches bedeutend erhöht wird.

György Györffy

Tibor Frank: The British Image of Hungary, 1865/1870

Eötvös Loránd Tudományegyetem, Budapest, 1976. 375 p.

The history of bilateral (mainly diplomatic) relations between states is a traditional genre of historical scholarship. Though at present it is not in high esteem, the opening up of the archives ensured its remaining an attractive subject—as far as the number of works published is a reliable sign. The continuing interest in the history of connections has, however, other reasons, too. The investigation of the foreign reception, reflection, repercussions of some important event or period of a nation's (or country's) past widens the boundaries of this traditional field and gives it a sociological dimension as well. True, the study of past foreign opinion raises a lot of questions and is still at an elementary level. There is a wide variety as to the sources, methods and terminology to be used. The terms image, picture, attitude, public opinion and within the latter: mass opinion, elite opinion, press (editorial opinion) are understood and used differently by nearly each author. This can be observed also in the recent works of Hungarian scholars (e.g. E. Kovács, B. Köpeczi, K. Irinyi and now T. Frank) writing on the foreign reaction of Hungarian, or on the Hungarian reaction of foreign events.

There is ample justification for the reconstruction and analysis of British policy towards and opinion on the Habsburg monarchy in the second half of the 1860s, the period of the Compromise between Hungary and the Habsburgs. For the Hungarians one of the most important lessons of the defeat of the Hungarian War of Independence was that the independence of Hungary can be ensured only through international support, or at least by acquiring some international guarantee against foreign intervention. (That was essentially the meaning of the call for "intervention for non-intervention".) In this respect the attitude of England appeared to be of vital importance, since that country was at the peak of her international influence, showed sympathy and understanding both for the Habsburgs and for the Hungarians, and from 1849 considered "the Hungarian question" not only unsolved but in need of a solution. The agreement of contemporary Hungarian politicians (both at home and in exile) on the necessity of cultivating England was reflected among others in the distribution of the documents of the Hungarian Diet of 1861 among the English M. P.s. True, Kossuth had already written off Britain as a possible source of help after the Italian war of 1859, seeing that the idea of an independent Hungary had little appeal there, but for those Hungarians who were ready to try to reach a settlement with Francis Joseph the principle set forth by Palmerston in 1849 appeared to be very attractive: Hungary is the right hand of Austria, and the stability of this Central European Great Power requires a mutually acceptable settlement between Austria and Hungary. Frank's book shows how widely Palmerston's pronouncement was accepted in Britain, but also that within this framework opinions on the problems and future of Hungary showed great diversity.

The surprisingly rich contemporary English literature on the period of the Austro-Hungarian Compromise (28 books and pamphlets, numerous contributions in the reviews, and regular, detailed reports in the press) was practically unknown in Hungary. Its discovery by Frank is great merit in itself, but he did much more than simply utilizing this material. By painstaking researches in the Hungarian National Archives, in the Manuscript Departments of the National Széchényi Library and of the Library of the Hungarian Academy of Sciences respectively, as well as in archives in Vienna, he dug out a great number of documents on the Anglo-Hungarian/Austrian contacts of this period, from long forgotten books (memoirs and reference works) established the background of these connections and of the persons involved in them. It is only to be regretted that his space and time did not make it possible to include the study of the files of at least one English daily newspaper throughout these years.

The first chapter is a useful summary of the theoretical and methodological questions of the study of the foreign image of a country or a people. The approach is sociological, and adds a few good observations to the survey of the major foreign and all the Hungarian works that deal with such questions. Then comes a somewhat sketchy overview of British foreign policy in the 'sixties, attributing too much to colonial as opposed to European interests in the policy followed. The most important part of the book is the one describing "the channels of information" on which the contemporary British image of Hungary was based. The following factors are considered: the social contacts maintained by the Austrian Embassy of Count Rudolf Apponyi and the resulting influence on the leading circles of society; the propaganda efforts directed from Vienna; the commercial negotiations dragging on between the two parties for five years; the weight and influence of the Hungarian exiles living in Britain; and finally, the journalistic production of these years dealing with Austria and Hungary. From the many interesting findings let us pick up one specimen. Frank's researches demonstrate how much the Hungarians expected both politically and economically from the commercial negotiations with England, and after the Compromise they wanted to combine the negotiations with their plans of attracting British capital for the development of the Hungarian economy, but we receive no answer for the failure of giving an economic basis for the partnership of Great Britain and Austria-Hungary, why Hungary did not succeed in making English capital more interested in Hungary. This chapter brings up other issues, too, to which no satisfactory answer is given, due mainly to the lack of evidence. The opinion of the British Foreign Office was not considered by the author since he was unable to conduct archival researches in Britain, but this does not justify his statement: "members of the British Embassy in Vienna exerted only a minor influence on the British climate of opinion." Indirectly the views of the British diplomats did reach the public, whereas they were the most important factor in the formulation of the attitude of the Foreign Office, where after all any decision concerning Hungary was to be made.

In two thirds of the book Frank is dealing with British attitudes towards the whole of the Habsburg monarchy, and this is natural: specifically Hungarian issues were considered only within the context of the whole structure. In the last part of the book the reader is confronted with the rich variety of British views on the past of Hungary (including the alleged similarity in the constitutional development of the two countries), the nationality question (from extremely favourable to very critical judgements on Hungarian supremacy), the Austro-

Hungarian Compromise, and the place of Hungary in European foreign policy. However, varied the picture was, there were a few basic notions shared by most observers. Nobody seriously questioned the territorial integrity of Hungary, and many thought it best for the dynasty to shift their centre to Budapest and to become a Danubian Empire whose destiny lies in civilizing the Balkans. The idea of an independent Hungary was practically unanimously rejected (in 1867 just as much as in 1849 or in 1859–61), the Compromise was welcomed as the realization of “1848” (thus projecting “1867” back to “1848”), as the victory of reform over revolution. The new Hungarian hero of the educated classes was clearly Deák, replacing Kossuth. For most Englishmen the future of Hungary seemed to be well assured within the Monarchy. The author is inclined to see the British image of Hungary as fragmented, mosaic-like, while the reviewer is struck by these elements of consensus, the more so as he found nearly identical views prevailing 30–40 years later, up to 1907/08.

Tibor Frank's book was originally a Ph. D. thesis at Budapest University, and it was published as such by its Department of English in a good English translation. The modest appearance of the publication is in contrast with the exemplary *apparatus* of the work: very informative notes, a thorough bibliography, and even an index, so often regrettably missing in Hungarian publications. It is to be hoped that it will reach as many readers abroad as the subject and its presentation deserve.

Géza Jeszenszky

Iván T. Berend—György Ránki: East Central Europe in the 19th and 20th Centuries. Akadémiai Kiadó. Budapest, 1977. 164 p. 11 illustrations.

Professors Berend and Ránki are internationally well-known for having gathered a rich material on the economic and social development of Hungary and East Central Europe. Many of their papers were published in foreign languages, not to speak about their most valuable contributions to international congresses of historians and economic historians. The two books published in English in 1974 give a summary of their research: *Hungary. A century of economic development.* Newton Abbot—New York, 1974. (263 p.); and *Economic development in East Central Europe in the 19th and 20th centuries.* New York—London, 1974. (402 p.).

Their new book published in English, entitled *East Central Europe in the 19th and 20th centuries*, is indicative of a significant new stage in their development. Still highly sensitive towards problems of economic and social development, they have extended their investigations to questions of political history and civilization as well. Resulting is a highly comprehensive synthesis of the modern history of some twenty peoples living in East Central Europe, in the region encircled by German and Russian inhabited areas.

The book is divided into two parts. In the first part, which is entitled: The beginnings of change 1848–1914, the authors primarily focus on the initial stage of modern development in these backward regions. They show how the stagnating traditional societies began to join in modern development in the early 19th century. The entire territory of East Central Europe was virtually under the domination of the Habsburg or the Turkish Empire, both comprised a lot of various nationalities. The change came in the middle of the century with the revolution of 1848 and the subsequent reforms, the territorial changes, and the liberation of the Balkan peoples from the domination of the feudal Turks. It was between 1848 and 1878 that the framework of modern social and economic development was elaborated. Before giving a thorough analysis of this development, the authors present an accurate picture of the extremely complicated ethnic composition of the territory, of how the various nationalities inhabited overlapping areas. This ethnical complexity was further complicated by social distinctions, since the ruling classes of a certain region were often of a different nationality than the exploited.

Naturally, the most significant factor of economic development is the development of industry. The authors distinguish three types of industrial development according to three regional divisions: closest to contemporaneous western development is the most highly developed type found in Austrian-Czech regions; catching up with the former was the Polish-Hungarian type, and finally, there was the Balkan type of development. For the first two divisions, the rate of economic growth is estimated to have been 3–4 percent yearly. This rather rapid rate is accounted for by the great size of the territory integrated in the Austro-Hungarian Monarchy, and, likewise, in Poland's case, by its joining in the development of the Russian Empire. Unlike these areas, the Balkan countries failed to produce genuine economic growth in this period, due to the low level of their departure.

The social structure was in a peculiar contrast with the economic typology. Whereas, in the first two regions, the social and political role of the feudal ruling class was still strong, far stronger than that of the haute bourgeoisie which gave the actual impetus to economic development, the feudal ruling classes were completely missing in the Balkan countries, with the exception of Rumania. In these countries, however, the bourgeoisie, in the modern sense of the word, was also missing, or rather, just beginning to emerge. It was indeed the peasantry which was the most important group of these Balkan societies. The working class, in the entire area, began to form in conformity with the rate of economic growth.

The authors analyze the political history of the period beginning with 1878; they present the development of the labour movement, its clashes with the ruling order, and the national conflicts transformed into new forms by the bourgeois development. They emphasize that the tension created by capitalist development and frustrated national aspirations rendered this area one of Europe's most dangerous storm zones.

After describing the class conflicts and ethnic disputes that had repeatedly erupted in the area, the authors present the great achievements of cultural development; the fairly rapid advancement of literacy, the creation of a network of cultural institutions, and the development of national, cultural and scientific life. Characteristic of this development was the genuine national commitment of the poets, artists and writers. They present the flowering of high culture at the turn of the century, marked by such eminent intellectuals as Franz Kafka, Sigmund Freud, Endre Ady, Béla Bartók, Zoltán Kodály, Antonín Dvořák or Marie Curie Skłodowska.

In this region, the World War had actually begun already in 1912, with the First Balkan War. After 1918, it led to the radical transformation of the political frontiers preceded by a whole series of revolutionary movements. This is where the second part of the book, entitled "Successes and failures 1914—1945", begins. The authors here strongly emphasize that although the economic, social and national problems of the region are highly reminiscent of the Russian situation of the epoch, nonetheless, the revolutions following the World War do not produce similar results but lead to the establishment of a number of independent, national bourgeois states. It must be added that precisely because of the impossibility of drawing exact ethnic borders (even if the victorious powers would have attempted to bring a just settlement — there would have been no perfectly just solution) many of the new states were left with several nationalities, and the insoluble ethnic problems continued to exist all over the area.

The dissolution of the old economic ties, the striving of the new states for national self-sufficiency resulted in the slowing down of economic growth, it hovered around only 1—2 percent a year. The growth was relatively the fastest in the Balkan states because, for one thing, the population was increasing faster than the European average. The social structure did not fundamentally change compared to the pre-war period, except in one respect, the continued energetic growth of the working class.

The struggle between the traditional ruling classes and the masses striving upward, promoted the fascization of all these systems, while the unsolved social and ethnic problems forced the ruling classes to accept this solution. Nevertheless, the important features of German fascism were never actually adopted. In the second half of the 1930s, the entire region increasingly fell under the economic influence of Hitler's Germany and this led to German political ascendancy, indeed, in many cases to German occupation. During the Second World War, the ruling classes who feared the "threat of Bolshevism" expected Germany to support their national aspirations, this is why Hitler could play them off against each other and subjugate them all. The depiction of the resistance movements counterbalance this dark picture. The liberation at the end of the World War, enabled new social forces to enter the stage and a radically new frame to be established.

Perhaps it would have been to the reader's benefit if the authors touched on the cultural development of the period between the two World Wars as well, because, in fact, very important new features were making their appearance with the widening of mass education, the spread of progressive social thought and later, with the growth of the struggle against fascism, in ideological development. At random, we can mention such names as Julius Fučík, Attila József, Nikola Vapcarov or Laco Novomeský.

The authors do not include the development of Greece in their analysis. Its economic problems undoubtedly connect Greece much more closely to the Mediterranean area, but there are many political and cultural similarities in Greece to the countries discussed.

In this review, I could only discuss the main conclusions of the work and could not give an idea of the wealth of material presented. On the other hand, it must be stressed that the authors handled their material with concision. In every case, they brought out the most important facts and developments, and avoided getting lost in details. That is why they can present a synthesis that highlights the essential features of the entire region.

It is also of interest to note that, although the authors arrived at the problematics of East Central Europe through research into Hungarian development, they did not place Hungarian history into the foreground but examined the area as a whole without nationalistic prejudice and ranked the problems according to their objective importance.

Thus, the synthesis gives an unbiased overall picture of the development of all the peoples and all the vital problems of the area. Its very nature as a synthesis throws into relief the common features of development, the common destiny of the peoples. Earlier parallel trends render comprehensible the development of the peoples of the region after 1945, which in fact, demonstrates many similar aspects.

The book by Berend and Ránki helps the peoples of this region to a better self-understanding and dispel many illusions about unique "national characteristics". In addition, for historians outside East Central Europe, it gives a reliable, objective picture of development as a whole. It represents an informative and accurate standpoint. It is very fortunate that the Akadémiai Kiadó has published this excellent book in English thereby rendering it available to a wide reading public.

Emil Niederhauser

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie choisie d'ouvrages d'histoire publiés en Hongrie en 1976

Библиография избранных работ по истории, опубликованных в Венгрии в 1976 г.

I. Bibliographies, catalogues, inventaires — Библиографии, каталоги, описи

Az Akadémiai Értesítő és a Magyar Tudomány indexe. 1840—1970. I—III. — I: A—L, 473 p., II: M—R, pp. 475—846., III: S—Z, pp. 847—1241. [Index du Bulletin de l'Académie et de la Science Hongroise. 1840—1970. — Указатель журналов Вестник Академии и Венгерская наука. 1840—1970.] Вр. 1975, Magyar Tudományos Akadémia Könyvtára.

Az ateizmus és a valláskritika nemzetközi cikkbibliográfiája. Összeáll. ÁKOS KÁROLY, PELLE JÓZSEF, BEZENYI BÉLÁNÉ. Közread. a Budapesti Egyetem Könyvtára. 12. [Bibliographie internationale des articles sur l'athéisme et sur la critique de la religion. Réd. par. — Ed. par. — Международная библиография статей по атеизму и критике религий. Составители —. Изд.-. Том 12.] Вр. 1975, 116 p.

Bibliográfiai áttekintés a magyar tudomány-szervezés újabb irodalmáról. [Résumé bibliographie de la littérature récente sur l'organisation de la science hongroise — Библиографический обзор о новой венгерской литературе по организации наук]. Tud. szerv. Tájékoztató 16. 1976. pp. 627—630.

Bibliographie choisie d'ouvrages d'histoire publiés en Hongrie en 1974. [Библиография избранных работ по истории, опубликованных в Венгрии в 1974 г.] АН 1976, Том. 22, No 1—2. pp. 229—254.

BODA MIKLÓSNÉ—HUBER KÁLMÁNNÉ: *Mohács. Bibliográfia. Kiad. a Baranya Megyei Könyvtár, Pécs; Mohácsi Jenő Járasi és Városi Könyvtár, Mohács. [Bibliographie. Ed.*

par —. — Могач. Библиография. Изд. —] Pécs 1976, 95 p., 12 t.

Corvina Kiadó, 1955—1975. Összeáll. KISS MÁRIA, VAJDA JUDIT. [La Maison d'édition Corvina. 1955—1975. Réd. par —. — Издательство Корвин. 1955—1975 гг. Составители —] Вр. 1976, Corvina Kiadó, 487 p.

EKE PÁLNÉ—ENYEDI GYÖRGY: *A falusi térségek kutatása Magyarországon. 1970—1976. Bibliográfia. Közread. a MTA Földrajz-tudományi Kutató Intézet. [Recherches des terrains ruraux en Hongrie. Bibliographie. Ed. par —. — Исследование сельских местностей в Венгрии. 1970—1976 гг. Библиография. Изд. —] Вр. 1975, 47 p.*

Az 1974. évi Magyarországon megjelent hadtörténelmi irodalom bibliográfiája. II. rész. Összeáll.: VINICZAI ISTVÁN, WINDISCH ALADÁRNÉ [Bibliographie des ouvrages d'histoire militaire parus en Hongrie en 1974. 2^e partie. Réd. par —. — Библиография работ по военно-исторической литературе, опубликованных в Венгрии в 1974 г. Часть II. Составители —] НК 1976. Том. 23. No. 4. pp. 762—781.

Filozófiai kislexikon. Szerk. SZIGETI GYÖRGYNÉ, VÁRADI GYÖRGYNÉ, VOLCZER ÁRPÁD. Ford. CSIBRA ISTVÁN, JÓZSA PÉTER stb. 4. átd. kiad. [Petite encyclopédie de philosophie. Réd. par —. Trad. par —, etc. 4^e éd. reman. — Маленькая энциклопедия по философии. Под ред. —. Перевод —. Издание четвертое, переработанное.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 420 p.

Folyóiratrepertórium. 1973/II. [Répertoire de revues. 1973/II. — Обзор журналов. 1973 г. Часть II.] Vt. 1976. No. 26. pp. 169—179.

Folyóiratrepertórium. 1974. [Répertoire de revues. 1974. — Обзор журналов. 1974 год.] Vt. 1976. No. 26. pp. 180—235.

Gondolat. 1935—1937. Repertórium. Összeáll. PÁLMAI MAGDA. [— (La Pensée) 1935—1937. Répertoire. Réd. par —. — Журнал «Мысль». 1935—1937. Обзор содержания.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó, 94 p.

Guide to the archives of Hungary. Ed. PÉTER BALÁZS. Publ. Archival Board of the Ministry of Culture. — Путеводитель по венгерским архивам. Ред. — Издатель: отдел архивов Министерства культуры.] Вр. 1976, 229 p., 7 t.

Győr-Sopron megye forradalmi harcainak életrajzgyűjteménye. Kiegészítő kötet. SINAY JENŐ: *Bibliográfia és forrásjegyzék.* Közrem. BACSÓ ANDRÁS, BEDŐ OTTÓ stb. Kiad. a MSZMP, Győr-Sopron Megyei Bizottság. Lezárva: 1974. december 31. [Recueil deographies des militants révolutionnaires du comitat de Győr-Sopron. Vol. complémentaire. — Bibliographie et liste des sources. Avec la collab. de —. Ed. par —. Clôs le 31 décembre 1974. — Сборник биографий революционных борцов комитета Дьер—Шопрон. Дополнительный том. — Библиография и список источников. Изд. —. Завершен 31 декабря 1974 г.] *Győr* 1976, 223 p.

ILLÉS ZSUZA: *A népi kollégiumi mozgalom irodalmának válogatott bibliográfiája. 1939—1975.* Szerk. — — Bev. KARDOS LÁSZLÓ. + Függelék: *Dokumentumok.* [Bibliographie choisie de la littérature du mouvement de collègue populaire. 1939—1975. Réd. par —. Intr. par —. + Annexe: Documents. — Список избранных работ по истории создания народных студенческих обществ. 1939—1975 гг. Ред. — Вступительное слово —. Приложение: Документы.] Вр. 1976, XV, 437, 36 p., ill.

Kisebb családi és személyi fondok. IV. kötet. *Repertórium.* Összeáll. PAP GÁBORNÉ, PATAKI LAJOSNÉ. [Fonds moyens familiaux et individuels. 4^e vol. Répertoire. Réd. par —. — Небольшие фонды семейств и личностей. Том IV. Опись. Сост. —.] Вр. 1976, Magyar Országos Levéltár. 227 p. Manuscrit

KÖRMENTY KINCA: *A Széchenyi-Gyűjtemény.* K 163—K 311. [La collection Széchenyi

— Коллекция Сечени.] Вр. 1976, 258 p., 8 t. (A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtára kéziratárának katalógusai 9.)

Kulturális intézmények és szervezetek Magyarországon. Lexikon. Főszerk. BIRÓ VERA [Institutions et organisations culturelles en Hongrie. Encyclopédie. Réd. en chef —. — Культурные институции и организации в Венгрии. Энциклопедия. Гл. ред. —.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 420 p.

Külföldi történettudományi kiadványok országos gyarapodási jegyzéke. Kiad. a MTA Történettudományi Intézete. [Liste nationale du versement des publications étrangères de science historique. Ed. par —. — Список новых поступлений в венгерские книгохранилища работ по истории. Изд. —.] Вр. 1976, No. 1: 248 p.; No. 2: 209 p.

Magyar könyvészet. A Magyarországon megjelent könyvek és térképek szakosított címjegyzéke. Fel. szerk. BAJOS FERENCNÉ. Közread. az Országos Széchényi Könyvtár. 2. köt. Betűrendes mutató. 1974. [Bibliographie hongroise. Liste classifiée des livres et des cartes parues en Hongrie. Ed. resp. —. Ed. par —. 2^e vol. Table alphabétique 1974. — Венгерская библиография. Систематизированный список книг и географических карт, выходящих в Венгрии. Отв. ред. — Изд. — Том второй. Алфавитный указатель. 1974 г.] Вр. 1976, pp. 815—1233.

A magyar könyvtörténetírás irodalma. Ajánló bibliográfia. Összeáll. és az ismertetéseket írta NEMÉNYI LÁSZLÓ. Lezárva 1974. december 31. [Littérature de l'histoire de la bibliographie hongroise. Bibliographie recommandée. Réd. et comptes rendus par —. Clôs le 31 décembre 1974. — Литература по истории венгерской книги. Аннотированная библиография. Состав. — По состоянию на 31 декабря 1974 г.) Székesfehérvár 1976, Székesfehérvári Megyei Könyvtár. 199 p.

Magyar közgazdasági irodalom. 1973. Szakbibliográfia. Szerk. HECSEDŰS PÉTER. [Littérature hongroise politico-économique. Bibliographie spéciale. Réd. par —. — Венгерская литература по экономике. 1973 год. Библиография. Ред. —.] Вр. 1976, 377 p.

A magyar munkásmozgalom történetéről

szóló cikkek jegyzéke. 1975. július—szeptember. [Répertoire des articles sur le mouvement ouvrier hongrois. Juillet—septembre 1975. — Список статей по истории венгерского рабочего движения. Июль — сентябрь 1975 г.] PtK 1976. Tom. 22. No. 1. pp. 207—210.

A magyar munkásmozgalom történetéről szóló cikkek jegyzéke. 1975. október—december. [Répertoire des articles sur le mouvement ouvrier hongrois. Octobre—décembre 1975. — Список статей по истории венгерского рабочего движения. Октябрь—декабрь 1975 г.] PtK 1976. Tom. 22. No. 2. pp. 207—209.

A magyar munkásmozgalom történetéről szóló cikkek jegyzéke 1976. Január—március. [Répertoire des articles sur le mouvement ouvrier hongrois. Janvier—mars 1976. — Список статей по истории венгерского рабочего движения. Январь — март 1976 г.] PtK 1976. Tom. 22. No. 3. pp. 237—238.

A magyar munkásmozgalom történetéről szóló cikkek jegyzéke. 1976. április—június. [Répertoire des articles sur le mouvement ouvrier hongrois. Avril—juin 1976. — Список статей по истории венгерского рабочего движения. Апрель—июнь 1976 г.] PtK 1976. Tom. 22. No. 4. pp. 248—250.

A magyar múzeumok kiadványainak bibliográfiája. IV. Évkönyvek, folyóiratok, sorozatok, önálló kiadványok, kiállítási vezetők, katalógusok. 1975. Szerk. HÉTHY ZOLTÁN, T. HORVÁTH ILDIKÓ, ORMOSI LÁSZLÓ. [Bibliographie des publications des musées hongrois. IV. Annuaire, revues, séries, livres, guides d'exposition, catalogues. 1975. Réd. par —. — Библиография изданий венгерских музеев. Том IV. Ежегодники, журналы, серии, отдельные издания, путеводители, каталоги. 1975 г. Ред. —] Вр. 1976. 180 p., polycor.

Magyarország és az UNESCO. Sajtóbibliográfia. 1973—1974. Összeáll. BALKAY BALINTNÉ. [La Hongrie et l'UNESCO. Bibliographie de presse. 1973—1974. Réd. par —. — Венгрия и ЮНЕСКО. Список газетных материалов 1973—1974 гг. Сост. —] Вр. 1975. Magyar UNESCO Bizottság. 239 p.

Magyarország műemlékjegyzéke. Fel. szerk. TILINGER ISTVÁN. Közread. az Építésügyi

Tájékoztatói Központ. [Répertoire des monuments historiques de la Hongrie. Ed. resp. —. Ed. par —. — Каталог памятников старины. Отв. ред. — Изд. —] Вр. 1976. 819 p.

A Magyarországon megjelent történeti munkák (önálló kötetek, tanulmányok, cikkek, ismertetések) jegyzéke. 1974. január 1.—december 31. Összeáll. V. WINDISCH ÉVA, SZELESTEI N. LÁSZLÓ. [Répertoire des ouvrages historiques (volumes, études, articles, comptes rendus) parus en Hongrie. 1 janvier—31 décembre 1974. Réd. par —. — Список работ по истории, выходящих в Венгрии от 1 января до 31 декабря 1974 года. Сост. —] Sz. 1975. Tom. 109. No 5—6. pp. 1179—1277.

Magyar Országos Levéltár. Erdélyi Kancelláriai Levéltár. Repertórium. Összeáll. TRÓCSÁNYI ZSOLT. [Archives Nationales Hongroises. Les Archives de la Chancellerie Transylvaine. Répertoire. Réd. par —. — Венгерский центральный государственный архив. Архив канцелярии Трансильвании. Опись. Сост. —] Вр. 1976. 49 p. (Levéltári leltárak 68.)

A Magyar Országos Levéltár fondjainak és állagainak jegyzéke. 3. köt. „X” szekció. Mutató az 1—3. kötethez. [Répertoire des fonds et du stock des Archives Nationales Hongroises. 3^e vol. Sect. « X ». Index des vols. 1—3. — Указатель фондов и архивных единиц в Венгерском Центральном Государственном архиве. Том 3. Секция X.] Вр. 1975. 277 p. (A magyar állami levéltárak fondjegyzékei)

Magyar Országos Levéltár. Magyar Kamara Archivuma. Repertórium. Összeáll. MAKSAY FERENC. [Archives Nationales Hongroises. Les Archives de la Chambre Hongroise. Répertoire. Réd. par —. — Венгерский центральный государственный архив. Архив казначейства Венгрии. Опись Сост. —] Вр. 1975. 326 p. (Levéltári leltárak 63.)

A Magyar Tudományos Akadémia munkatársainak szakirodalmi munkássága. 1950—1975. Bibliográfia. Szerk. FEKETE GÉZÁNÉ. [Activité littéraire spéciale des collaborateurs de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie. 1950—1975. Bibliographie. Réd. par —. — Литературная деятельность сотрудников библиотеки Академии наук Венг-

рии. 1950—1975 гг. Библиография. Ред. —] Вр. 1976. 80 p. (A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárának közleményei u. s. 1/76.)

A Magyar Tudományos Akadémia tagjainak címjegyzéke. 1976. augusztus 1. Kiad. az MTA, Központi Igazgatási Titkárság. [Liste des membres de l'Académie Hongroise des Sciences. 1 août 1976. Ed. par —. — Список членов Академии наук Венгрии. 1 августа 1976 г. Изд. —] Вр. 1976, Magyar Tudományos Akadémia. 65 p. (En anglais et en russe aussi.)

Munkásmozgalomtörténeti lexikon. Főszerk. VASS HENRIK. Közread. a Magyar Szocialista Munkáspárt, Párttörténeti Intézet. 2. jav. és bőv. kiad. [Encyclopédie de l'histoire du mouvement ouvrier. Chefred. —. Ed. par —. 2^e éd. reman. et augm. — Энциклопедия по истории рабочего движения. Гл. ред. — Изд. — Издание второе, исправленное и дополненное.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó, 710 p.

Ouvrages français en Hongrie. 1945—1975. Publ.: Union des Éditeurs et Distributeurs des Livres Hongrois. [Французские книги в Венгрии. 1945—1975 гг. Изд. —] Вр. 1976, Magyar Könyvkiadók és Könyvterjesztők Egyesülése. 46 p.

SIPTER GÉZÁNÉ: *Dél-Dunántúl munkásmozgalmának, ipar- és üzemtörténetének válogatott bibliográfiája. 1945—1975.* [Bibliographie choisie de l'histoire du mouvement ouvrier, de l'industrie et des entreprises de la Transdanubie du Sud. 1945—1975. — Избранная библиография по истории рабочего движения, индустрии и отдельных заводов Южно-Задунайского края. 1945—1975 гг.] DDK 1975. pp. 241—325.

STAUD GÉZA: *Magyar színház történeti bibliográfiája.* Közread. a Magyar Színházi Intézet. [Bibliographie de l'histoire du théâtre hongrois. Ed. par —. Библиография по истории венгерского театра. Изд. —] Вр. 1975, 1.: 469 p., 2.: 403 p.

SZERÉNYI IMRE—URBÁN KÁROLY: *A párt levéltári anyagáról és összetételéről.* [Matériaux et structure des archives du parti — Об архивных материалах нашей партии и об их составе.] ПтК 1976. Том. 22. No 3. pp. 165—181.

A területi levéltárak fondjegyzéke. 2. rész. A Szabolcs-Szatmár megyei Levéltár (vagy Nyíregyházi Állami Levéltár) fondjainak jegyzéke. Szerk. DR. BALOGH ISTVÁN. [Répertoire des fonds des Archives Nationales de Hongrie. 3^e vol. Répertoire des fonds des archives territoriales. 2^e partie. Répertoire des fonds des Archives du comitat de Szabolcs-Szatmár (anciennes Archives Nationales de Nyíregyháza). Réd. par —. — Список фондов венгерских государственных архивов. Том 3. Список фондов областных архивов. Часть 2. Список фондов архива комитета Сабольч-Сатмар. Ред. —] Вр. 1976, Magyar Országos Levéltár. 98 p. Manuscrit.

2. Recueils d'études — Сборники

Acta Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth nominatae. Series historica. 21. Egyetemes történeti tanulmányok. 9. Szerk. TOKODY GYULA. [Etudes d'histoire universelle. 9. Réd. par —. — Научные труды университета г. Дебрецен им. Л. Кошута. Серия историческая. Том 21. Статьи по всемирной истории. Том 9. Ред. —] Debrecen 1975. 109 p.

Acta Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth nominatae. Series historica. 20. Magyar történeti tanulmányok. 8. Szerk. SZENDREY ISTVÁN. [Etudes historiques hongroises. 8. Réd. par —. — Научные труды университета г. Дебрецен им. Л. Кошута. Серия историческая. Том 20. Статьи по венгерской истории. Том 8. Ред. —] Debrecen 1975. 163 p.

Az államosítás közoktatásunkban. Tanulmányok. Szerk. ARATÓ FERENC. [La nationalisation dans l'instruction publique hongroise. Etudes. Réd. par —. — Национализация в школьном деле Венгрии. Статьи. Ред. —] Вр. 1976, Tankönyvkiadó, 264 p., 18 t.

Annales Universitatis Scientiarum Budapestiensis de Rolando Eötvös nominatae. Sectio historica. Tom. 16. Chefred. BALOGH SÁNDOR. [Научные труды будапештского университета им. Р. Этвеша. Серия историческая. Том 16. Гл. ред. —] Вр. 1975. 325 p.

Armarium. Studia ex historia scripturae, librorum et ephemeridum. Szerk. SZEMZŐ PIROSKA, MEZEY LÁSZLÓ. [Réd. par —.

— Статьи по истории письменности, книг и календарных записей. Ред. —] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 382 p.

A Debreceni Déri Múzeum évkönyve. Annales Musei Debreceniensis de Friderico Déri nominati. 1974. Szerk. DANKÓ IMRE. Közrem. MÉDY GYÖRGY, SZENDREY ISTVÁN. [Réd. par —. Avec la collab. de —. — Ежегодник музея им. Дери г. Дебрецен. 1974 год. Ред. —. С участием —] Debrecen 1975. 879 p., 2 t., 4 cartes.

Debrecen iparának története a kapitalizmus kialakulásától napjainkig. Tanulmányok. Szerk. és előszó RÁNKI GYÖRGY. [Histoire de l'industrie de Debrecen depuis le développement du capitalisme jusqu'à nos jours. Etudes. Réd. et préface par —. — История промышленности г. Дебрецен от возникновения капитализма до наших дней. Статьи. Ред. и предисловие. —] Debrecen 1976. 341 p.

Az egri Ho Si Minh Tanárképző Főiskola tudományos közleményei. Acta Academiae Pedagogicae Agriensis. N. S. Eger. 13. Szerk. KÖVES JÓZSEF. (Réd. par —. — Научные сообщения педагогического института г. Эгер, имени Хо Ши Миня. Новая серия, том 13. Ред. —] Miskolc 1975. 554 p., ill.

Az egri múzeum évkönyve. Annales Musei Agriensis. 13. Szerk. VAKÓ FERENC. Közrem. KOROMPAI JÁNOS. [Réd. par —. Avec la collab. de —. — Ежегодник музея г. Эгер. Том 13. Ред. —. С участ. —] Eger 1975, (Вр.) 341 p., ill.

Emlékezés Károlyi Mihályra. Tanulmányok. Szerk. STIER MIKLÓS. [En mémoire de Mihály Károlyi. Etudes. Réd. par —. — В памяти М. Каройи. Статьи. Ред. —] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 68 p.

Historisch-Demographische Mitteilungen. Réd. KOVACSICS JÓZSEF. [Историко-демографические сообщения. Ред. —] Вр. 1976, Eötvös Loránd Tudományegyetem, Statisztikai Tanszék. 178 p.

Kaposvár. Várostörténeti tanulmányok. Szerk. KANYAR JÓZSEF. Közread. az MSZMP, Kaposvári Városi Bizottság; Kaposvár, Városi Tanács. [Kaposvár. Études sur l'histoire des villes. Réd. par —. Ed. par —. — Капошвар. Статьи по истории города. Ред. —. Издается —] Kaposvár 1975, 854 p., 8 t.

A magyar mezőgazdaság a XIX—XX. században. 1849—1949. Szerk. GUNST PÉTER, HOFFMANN TAMÁS. [L'agriculture hongroise aux XIX^e—XX^e siècles. 1849—1949. Réd. par —. — Сельское хозяйство в XIX—XX веках. 1849—1949 гг. Ред. —] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 471 p. (Agrártörténeti Szemle 4.)

Magyar—zsidó oklevéltár. Monumenta Hungariae Judaica. Közread. a Magyar Izraeliták Országos Képviselőte. 16. köt. 1412—1770. Szerk. és kiad. SCHEIBER SÁNDOR. Közrem. HÁZI JENŐ. [Ed. par —. Vol. 16. 1412—1770. Réd. et ed. par —. — Венгеро-еврейские грамоты. Изд. — Том 16. 1412—1770 гг. Ред. и подгот. к печати —. С участием —] Вр. 1976, 565 p., ill.

Mitteilungen des archeologischen Instituts der Ungarischen Akademie der Wissenschaften. Hrsg. LÁSZLÓ CASTIGLIONE. Zgest. ÁGNES SALAMON, LÁSZLÓ TÖRÖK. [Научные сообщения института археологии Академии наук Венгрии. Издается —.] Вр. 1975, 227 p., 63 t.

A nemzetközi munkásmozgalom történetéből. Évkönyv. 1975—1976. Szerk. biz. HARSÁNYI IVÁN, JEMNITZ JÁNOS, stb. [De l'histoire du mouvement ouvrier international. Annuaire. 1975—1976. Comité de réd. — — etc. — Из истории международного рабочего движения. Ежегодник. 1975—1976 гг. Редколлегия —] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 310 p.

A tanácsrendszer negyedszázada. Tanulmányok. Szerk. KOVÁCS TIVOR. [Le quart de siècle du régime des conseils. Études. Réd. par —. — Четверть века существования советов. Статьи. Ред. —] Вр. 1976, 419 p.

Történelem és tömegkommunikáció. Szerk. VASS HENRIK. A Magyar Történelmi Társulat gond. [Histoire et communication de masse. Réd. par —. — История и средства информации масс. Ред. —] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 176 p.

VEAB Értésítő. II. A Dunántúl településtörténete. I. 1686—1768. A székesfehérvári településtörténeti konferencia anyaga. 1975. május 26—27. [Bulletin du Comité de l'Académie Hongroise des Sciences à Veszprém. II. Histoire d'établissement de la Transdanubie. I. 1686—1768. Conférence d'histoire d'établis-

sement tenue à Székesfehérvár, les 26—27 mai 1975 — Вестник академического комитета в г. Веспрем. Том II. История поселений в Задуне. Часть. I. 1686—1768 гг. Материалы научной сессии, проведенной 26—27 мая 1975 г. в г. Секешфехервар] Veszprém 1976, MTA Veszprémi Bizottság. 327 p.

3. Ouvrages généraux et traitant plusieurs époques — Работы общего характера и охватывающие несколько периодов

ACZÉL GYÖRGY: *Egy elmaradt vita helyett. Az interjú készítette JACQUES DE BONIS.* 3. kiad. [Pour un débat qui n'a pas eu lieu. L'interview faite par —. — Взамен дискуссии, которая не состоялась. Интервью, составленное 3^e éd. — 3-е изд. —] Вр. 1976, Magvető Kiadó. 235 p.

ACZÉL GYÖRGY: *A tudományos közélet néhány időszerű kérdése.* [Quelques questions actuelles de la vie scientifique publique — Об актуальных вопросах нашей научной жизни.] МТ 1976. Том. 21. No 9. pp. 521—532.

ÁGN ATTILA: *A Grundriss rendszer.* [Le système de « Grundriss » — О системе работы Маркса «Основные черты политической экономии».] МФСз 1976. Том. 20. No 3. pp. 317—349.

ÁGN ATTILA: *A marxí művelődésmélt kialakulása.* [La naissance de la théorie marxiste sur la civilisation — Возникновение теории культуры Маркса.] Tájékoztató 1976. No 1. pp. 23—44.

ÁGN ATTILA: *A német ideológia történet-felfogása.* [La conception historique de l'idéologie allemande — О понятии истории в работе Маркса «Немецкая идеология».] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 219 p.

ÁGN ATTILA: *A tudományos—technikai fogalom elméletének marxí alapvetése.* [La mise au point de la théorie marxiste sur la révolution scientifique-technique — Марксистское обоснование теории научно-технической революции.] Tájékoztató 1976. No 5. pp. 7—36.

ANTALFFY GYULA: *Így utaztunk hajdanában* [Jadis on fit ainsi le voyage — Так пу-

тешествовали в старые времена.] Вр. 1976, Panoráma. 558 p., ill.

ARATÓ ENDRE: *Beszámoló a XIV. Nemzetközi Történetész Kongresszusról.* [Rapport sur le travail de la XIV^e Conférence Internationale des Historiens — Отчет о работе XIV-ого конгресса Международной ассоциации историков.] Sz 1976. Том. 110. No 3. pp. 490—516.

BÁCSKAI VERA—SZAKÁCS SÁNDOR: *A Magyar-Német Történetész Vegyesbizottság 1975. évi üléséről.* [Sur la réunion du Comité des Historiens hungaro-allemand tenue en 1975 — Заседание венгерско—немецкой смешанной комиссии историков в 1975 г.] МТАФТ 1976. Том. 25. No 2—3. pp. 261—271.

BALOGH ISTVÁN: *Tugurium — szállás — tanya. Adatok a magyar tanyatelepülés előtörténetéhez.* [Tugurium — abri — hameau. Données pour la préhistoire des agglomérations disséminées en Hongrie — Данные о предистории возникновения сети хуторов в Венгрии.] ЕТ 1976. Том. 87. No 1—2. pp. 54—62.

BARTHA ANTAL: *Magyar őstörténet. A kutatás módszere.* [La préhistoire hongroise. La méthode de la recherche — Предистория венгерского народа. Методы исследования.] МТ 1976. Том. 21. No 7—8. pp. 425—435.

BARTHA LAJOS, IFJ.: *Magyar csillagászok a középkortól a XI. század közepéig* [Les astronomes hongrois du Moyen Age au milieu du XX^e siècle — Венгерские астрономы от средних веков до середины XX века.] TechSz 1975—1976. Том. 8. pp. 71—112.

BARTONIEK EMMA: *Fejezetek a XVI—XVII. századi magyarországi történetírás történetéből.* Sajtó alá rend. RITÓÓK ZSIGMONDNÉ. Bev. KLANICZAY TÍBOR. [Études sur l'histoire de l'historiographie de la Hongrie au cours des 16^e—17^e siècles. Mis sous presse par —. Intr. par —. Ed. par —. — Очерки по истории венгерской историографии в XVI—XVII веках. Подготовка к печати — Предисловие —. Изд. —] Вр. 1975. Közread. a MTA Irodalom-tudományi Intézete, MTA Könyvtára. 586 p.

BEBEL, AUGUST: *A nő és a szocializmus.* Ford. NYILAS VERA. [Die Frau und der Sozialismus.

Trad. par —. — Женщины и социализм.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 379 p.

BEREND T. IVÁN: *Gazdaság — műveltség — társadalomtudomány* Économie — civilisation — science sociale — Экономика — культура — общественные науки.] KGSz 1976. Tom. 22. No 7—8. pp. 781—802.

BEREND T. IVÁN: *The Present in Historical Perspective*. [Настоящее — в исторической перспективе.] NHQu 1976. Tom. 17. No 64. pp. 110—120.

BEREND T. IVÁN: *Történelem és társadalomismeret* [Histoire et connaissance de la société — История и обществоведение.] Vg 1976. Tom. 17. No 8—9. pp. 480—486.

BEREND T. IVÁN: *A történelem mint tudományos disciplina és mint iskolai stúdium*. [Histoire comme une discipline de science et comme étude scolaire — История как научная дисциплина и как предмет преподавания в школе.] V 1976. Tom. 19. No 3. pp. 1—16.

BETHLEN OSZKÁR—BLASKOVITS JÁNOS—LABÁDI LAJOS: *A magyar és a nemzetközi munkásmozgalom története. 1848—1945*. [Histoire du mouvement ouvrier hongrois et international. 1848—1945 — История венгерского и международного рабочего движения. 1848—1945 гг.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó 421 p.

BODÓ SÁNDOR: *Céhes mesterek, landmajszterek és kontárok Észak-Magyarországon 1872-ig*. [Maîtres, artisans marrons et marronnage en Haute-Hongrie jusqu'en 1872 — Цеховые мастера, деревенские и городские кустары в северной части Венгрии до 1872 г.] ET 1975. Tom. 86. No 4. pp. 537—551.

BORDA ZSUZSA: *Beszélgetés Fernand Braudellel*. [Dialogue avec Fernand Braudel — Разговор с Фердинандом Бродель.] Vt 1976. No 26. pp. 3—14.

BORSA GEDEON: *XVI. századi magyar nyomtatványok Stuttgartban*. [Imprimés hongrois du XVI^e siècle à Stuttgart — Венгерские печатные издания от XVI века в Штутгарте.] МК 1976. Tom. 92. No 1—2. pp. 42—60.

BORSA IVÁN: *Az új technikai eszközök alkalmazása a levéltárakban*. [L'emploi des moyens techniques nouveaux dans les archives

— Применение в архивах новых технических средств.] LSz 1976. Tom. 26. No 1 pp. 191—214.

ВОТКА FERENC: *A Korunk-kutatás problémái*. [Les problèmes de recherche concernant la revue Korunk — Проблемы в изучении журнала «Наше время».] МК 1976. Tom. 92. No 4. pp. 358—372.

CSAPODI CSABA: *Tervtanulmány a külföldi könyvtárakban levő, magyarországi eredetű kódexek felkutatására*. [Projet pour la recherche des manuscrits médiévaux d'origine hongroise se trouvant dans les bibliothèques étrangères — Проект для разыскания происходивших из Венгрии кодексов, хранящихся в зарубежных библиотеках.] МТАNyI 1976. Tom. 28. No 1—2. pp. 459—478.

CSIZMADIA ANDOR: *A magyar közigazgatás fejlődése a XVIII. századtól a tanácsrendszer létrejöttéig*. [Le développement de l'administration publique du XVIII^e siècle jusqu'à naissance du système des conseils — Развитие государственного управления в Венгрии от XVII столетия до создания системы советов.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 560 p.

DÉNES IVÁN ZOLTÁN: *A „realitás” illúziója. A historikus Szekfű Gyula pályafordulója*. [L'illusion de la «réalité». Revirement dans la carrière de l'historien Gyula Szekfű — Иллюзия «реальности». Поворот в творческом пути историка Дь. Секфью.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 197 p.

ЕМБЕР ГYÖZD: *Az Országos Levéltár 100 éve. 1874—1974*. [Les cent ans des Archives Nationales. 1874—1974. — Сто лет Венгерскому центральному госархиву. 1874—1974 гг.] LK 1975. Tom. 46. No 1. pp. 13—47.

ЕМБЕР ГYÖZD: *Tervezés és szervezés a történettudományban*. [Planification et organisation dans la science historique — Планирование и организация в исторической науке.] МТАFT 1976. Tom. 25. No 2—3. pp. 225—238.

Az emberi jogok dokumentumokban. Összeáll. KOVÁCS ISTVÁN, SZABÓ IMRE. [Les droits humains par les documents — Права человека в документах. Составитель —] Вр. 1976. Közgazdasági és Jogi Kiadó. 624 p.

ENGELS, FRIEDRICH: *Útirajzok*. Ford. és szerk. Sz. ÉRDI ÉVA. Sajtó alá rend. TÓTHNÉ

SZENDRÉNYI JOLÁN. Bev. RENATE SCHACK. III. ERIKA BAARMANN. [Impressions de voyage. Trad. et réd. par —. Mis sous presse par —. Intr. par —. Ill. par —. — Путевые наброски. Перевод и ред. — Подготовка к печати — Введение —. Иллюстрации —] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 224 p., 4 t.

EPERJESSY GÉZA—SZEVENYI PÉTER: *A tanulók történelmi fogalmainak fejlődése. Az általános iskola 5. osztályától a gimnázium 4. osztályáig.* [Le développement des notions historiques des élèves à l'âge de 11—18 ans — Развитие исторических понятий у школьников. От 5 класса основной школы до 4 класса гимназии.] Вр. 1976, Tankönyvkiadó, 327 p., ill.

ERÉNYI TIBOR: *A XIV. nemzetközi történelemszakkongresszusról.* [Sur le XIV^e Congrès International des historiens — О XIV-ом Международном конгрессе историков.] ПтК 1976. Том. 22. No 1. pp. 175—182.

FÁBRY ZOLTÁN: *Vigyázatok a strázsán! Publicisztikai írások.* Vál., bev. DUBA GYULA. [Gardez les murs! Écrits publicistiques. Choix et intr. par —. — Избранные публицистические произведения. Составитель и автор предисловия —] Bratislava — Вр. 1976, Madách Kiadó—Kossuth Kiadó. 274 p.

FICHTE, JOHANN GOTTLIEB: *Az ember rendeltetése.* (Die Bestimmung des Menschen) Ford. Kis János. Utószó Lendvai L. Ferenc. [Trad. par —. Postface par —. — Призвание человека. Перевод —. После словия —] Вр. 1976, Helikon—Európa Kiadó. 285 p.

FODOR ISTVÁN: *200 ans d'enseignement de la langue française à l'Université de Budapest.* [200 лет преподавания французского языка в Будапештском университете.] НЭHongr. 1976. No 11. pp. 235—243.

FÖLDES ÉVA: *A történelemtudományok tizenegyedik nemzetközi kongresszusa San Franciscóban.* [Le XIV^e Congrès International des sciences historiques — XIV-й Международный конгресс исторических наук в Сан-Франциско.] МР 1976. No 1—2. pp. 137—143.

GÁL ISTVÁN: *Az angolnyelvű Hungaricák gyűjtésének történetéből.* [De l'histoire du collectionnement des Hungaricae en langue anglaise — Из истории собирания англо-

язычных произведений, связанных с Венгрией.] ТSz 1976. Том. 19. No 3. pp. 504—508.

GÁL RÓBERT: *A szakmunkásképzés történeti előzményei és fejlesztésének távlatai hazánkban.* [Les antécédents historiques de la formation des ouvriers spécialisés et la perspective de son développement en Hongrie — Предистория подготовки квалифицированных рабочих и перспективы ее дальнейшего развития в Венгрии.] ТтКözl. 1976. No 1—2. pp. 3—23.

GLATZ FERENC: *Történeti kultusz és történetírás. Reflexiók Szekfű „Száműzött Rákóczi”-jához.* [Le culte historique et l'historiographie. Réflexions sur «Rákóczi exilé» de Gyula Szekfű — Исторический культ и историография. Заметки по поводу произведения Секфю «Изгнанный) Ракоци».] ТSz 1976. Том. 19. No 1—2. pp. 64—101.

GLATZ FERENC: *Történetíró, jelenkor, interpretáció. Történetpolitikai koncepció és történetfilozófiai irányzat Szekfű Gyula „Der Staat Ungarns” című művében.* [L'historiographie, le présent, l'interprétation. Conception politico-historique et tendance de philosophie historique dans l'œuvre de Gyula Szekfű intitulé Der Staat Ungarns — Историк — современность интерпретация. Историко-политическая концепция и историко-философская направленность в работе Секфю «Венгерское государство».] Sz 1976. Том. 110. No 2. pp. 183—224.

GYARAY GÁBOR: *Régészet és történelemtanítás.* [L'archéologie et l'enseignement de l'histoire Археология и преподавание истории.] Вр. 1976, Tankönyvkiadó. 110 p.

HALASI LÁSZLÓ: *„A tőke” első magyar nyelvű kiadásáról.* [Sur la première édition hongroise du Capital — О первом издании «Капитала» на венгерском языке.] ПтК 1976. Том. 22. No 4. pp. 125—137.

Hazafiság— nemzetköziség. Bev., összeáll. RACH ZSIGMOND PÁL—BENCZÉDI LÁSZLÓ. [Patriotisme — internationalisme. Intr. et réd. par —. — Патриотизм — интернационализм. Введение, ред. —] Вр. 1976, MSZMP Budapesti Bizottsága. 204 p.

HECKENAST GUSZTÁV: *A nagyolvasztók elterjedése Magyarországon.* [L'expansion des

haut-fourneaux en Hongrie — Распространение крупных доменных печей в Венгрии.] *TechSz* 1975—1976. VIII. pp. 209—216.

HERCZEG FERENC: *Az MSzMP nemzeti-ségi politikája*. [La politique du PSOH (Parti Socialiste Ouvrier Hongrois) envers les nationalités — Политика ВСРП по отношению к национальностям.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 84 p.

HOFER TAMÁS—FÉL EDIT: *Magyar népművészet*. [Art populaire hongrois — Венгерское народное искусство.] Вр. 1976, Corvina Kiadó. 61 p. texte, 638 p. ill.

HORVÁTH RÓBERT: *Quetelet és a magyar statisztika*. [Quetelet et la statistique hongroise — Кветеле и венгерская статистика.] *StSz* 1976. Tom. 54. No 3. pp. 290—309.

ILA BÁLINT: *Gömör megye*. Közread. a Magyar Országos levéltár. 1. *A megye története 1773-ig*. [Le comitat de Gömör. Éd. par —. 1. L'histoire du comitat jusqu'à 1773 — Комитат Гэмер. Издается Венгерским центральным госархивом. Часть 1. История комитата до 1773 г.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 495 p., 2 cartes.

INCZE MIKLÓS: *Népszerűsítés és szaktudomány*. [Vulgarisation et discipline spécialisée — Популяризация и наука.] pp. 69—81. *ТТКО*. 1976. 176 p.

Jelentés a történettudomány helyzetéről. 1968—1974. [Sur la situation de la science historique. 1968—1974. — Отчет о положении исторической науки. 1968—1974 гг.] *MTAFT* 1976. Tom. 25. No 2—3. pp. 203—223.

KÁDÁR JÁNOS: *Internacionalizmus és nemzeti érdek. Felszólalások, beszédek*. [Internationalisme et intérêt national. Interventions, discours — Интернационализм и национальные интересы. Речи и выступления.] Вр. 1976, Magvető Kiadó. 252 p.

KÁLLAI GYULA: *A múlttól a jelennek. Cikkek, beszédek, riportok*. [Sur le passé pour le présent. Articles, discours, reportages — О прошлом для настоящего. Статьи, речи и интервью.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 290 p.

KÉKI BÉLA: *5000 Jahre Schrift*. [Пять тысяч лет письменности.] Вр. 1976, Uránia—Gondolat Kiadó. 127 p.

KIRÁLY ISTVÁN: *Irodalom és társadalom*. [Littérature et société — Литература и общество.] Вр. 1976, Szépirodalmi Kiadó. 681 p.

KLANICZAY TIBOR: *Hagyományok ébresztése*. [Excitation des traditions — Возбуждение традиций.] Вр. 1976, Szépirodalmi Kiadó. 579 p.

KOROKNAI ÁKOS: *Alapelvek a Bánffy-kormány minisztertanácsi jegyzőkönyveinek forráskiadásához*. [Principes fondamentaux pour l'édition des sources des procès-verbaux du cabinet Bánffy — Основные принципы к публикации в форме источника протоколов совета министров во время премьеры Банфи.] *LSz* 1976. Tom. No 2—3. pp. 21—41.

KÓSA LÁSZLÓ: *Néphagyományunk évszázadai*. [Les siècles de nos traditions populaires — Века венгерских народных традиций.] Вр. 1976, Magvető Kiadó. 101 p.

KOVÁCS ENDRE: *A történész és közönsége*. [L'historien et son public — Историк и его читатель.] *TSz* 1976. Tom. 19. No 1—2. pp. 234—245.

KOZMA TAMÁS: *A kultúra fogalma a társadalomtudományi kutatásokban* [La notion de la culture dans les recherches des sciences sociales — Понятие культуры в исследованиях в области общественных наук.] *NtKözl*. 1976. No 1. pp. 5—19.

KÖPECSI BÉLA: *A társadalomtudományi kutatás néhány kérdéséről*. [Quelques questions de la recherche des sciences sociales — О некоторых вопросах исследований в области общественных наук.] *Szoc*. 1976. No 3—4. pp. 389—397.

KULCSÁR KÁLMÁN: *A jogszociológia alapjai*. [Les bases de la sociologie du droit — Основы социологии права.] Вр. 1976, Közgazdasági és Jogi Kiadó. 438 p.

LÁSKÓ MIKLÓS: *A magyar film és a történelem*. [Le film hongrois et l'histoire — Венгерский фильм и история.] pp. 112—122. *ТТКО*. 1976. 176 p.

LENIN, VLADIMIR ILJICS: *Az ifjúsági szövetségek feladatai*. Sajtó alá rend. a marxizmus—leninizmus klasszikusainak szerkesztősége. [Les tâches des unions de la jeunesse. Mis sous presse par —. — О задачах союза молодежи.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó, 29 p.

LENIN, VLADIMIR ILJICS: *Materializmus és empiriokritícizmus*. Sajtó alá rend. a marxizmus—leninizmus klasszikusainak szerkesztősége. [Matérialisme et empiriocriticisme. Mis sous presse par —. — Материализм и эмпириокритицизм. Подготовка к печати —] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. XVIII. 447 p., 2 t.

LENIN, VLADIMIR ILJICS *összes művei*. Sajtó alá rend. a marxizmus—leninizmus klasszikusainak szerkesztősége. 18. köt. *Materializmus és empiriokritícizmus*. 2. kiad. Utánny. [Œuvres complets de — —. Mis sous presse par —. Vol. 18. Matérialisme et empiriocriticisme. 2^e éd. Réimpr. — Полное собрание сочинений. Подготовка к печати — Том 18. Материализм и эмпириокритицизм. Изд. второе.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 447 p., 2 t.

LENIN, VLADIMIR ILJICS *összes művei*. Sajtó alá rend. a marxizmus—leninizmus klasszikusainak szerkesztősége. 2. kiad. 23. köt. *1917. július—október*. [Œuvres complets de — —. 2^e éd. Vol. 23. Juillet—octobre 1917. — Полное собрание сочинений. Подготовка к печати —. Изд. второе. Том 13. Июль—октябрь 1917 г.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. XXVI. 561 p., 2 t.

LENIN, VLADIMIR ILJICS *összes művei*. Sajtó alá rend. a marxizmus—leninizmus klasszikusainak szerkesztősége. 47. köt. *Levelek. 1905—1910. november*. 2. kiad. [Œuvres complets de — —. Mis sous presse par —. Vol. 47. Lettres. 1905—novembre 1910. 2^e éd. — Полное собрание сочинений. Подготовка к печати —. Изд. второе. Том 47. Письма. 1905—ноябрь 1910 г.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 443 p. 1 t.

LENIN, VLADIMIR ILJICS *utolsó írásai*. Sajtó alá rend. a marxizmus—leninizmus klasszikusainak szerkesztősége. 2. átd. kiad. [Derniers écrits de — —. Mis sous presse par —. 2^e éd. reman. — Последние работы —. Подготовка к печати —. Изд. второе, переработанное.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 93 p.

LETTTRICH EDIT: *Les conditions du réseau d'habitat et de l'urbanisation*. [Условия сети поселений и урбанизация.] NÉHongr. 1976. 11. p. 51—62.

LIPTAI ERVINÉ: *A Magyarországi Szocialista Munkáspárt történetének főbb kérdései*.

Segédanyag a Marxizmus—Leninizmus Esti Egyetem magyar munkásmozgalomtörténet szakosító tanfolyam második évfolyama számára. [Les questions principales de l'histoire du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois — — Главные вопросы истории Венгерской Социалистической Рабочей партии. Учебное пособие для вечернего курса университета по марксизму—ленинизму.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 45 p.

LUKÁCS GYÖRGY: *A fiatal Hegel. A dialektika és az ökonómia összefüggéseiről*. Ford. RÉVAI GÁBOR. Jegyz. BEÖTHY OTTÓ. [Le jeune Hegel. Sur les rapports entre la dialectique et l'économie. Trad. par —. Annot. par —. — Молодой Гегель. О взаимосвязях диалектики и экономии. Перевод —. Примечания —.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó—Akadémiai Kiadó. 566 p.

LUKÁCS GYÖRGY: *A társadalmi lét ontológiájáról*. (Zur Ontologie des gesellschaftlichen Seins.) Ford. és bev. EÖRSI ISTVÁN, RÉVAI GÁBOR. [Trad. et intr. par —. — Об онтологии общественного существования. Перевод и вступительное слово —.] Вр. 1976, Magvető Kiadó. 1. 452 p., 2. 859 p., 3. 388 p. (Lukács György összes művei.)

LUXEMBURG, ROSA: *A szakszervezetek és a tömegsztrájk*. Vál., szerk., utószó és jegyz. HAMBURGER MIHÁLY. Ford. NYILAS VERA, PETRI GYÖRGY, RÓZSA ISTVÁN. [Les syndicats et la grève de masse. Choix, réd., postface et annot. par —. Trad. par —. — Проффессиональные союзы и массовая стачка. Составитель, редактор и автор послесловия и примечаний —.] Вр. 1976, Táncsics Kiadó. 351 p.

A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtára. 1826—1976. Szerk. biz. vez. RÓZSA GYÖRGY. [La bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie. 1826—1976. Chef du comité de rédaction —. — Библиотека Венгерской Академии наук. 1829—1917 гг. Руководитель редколлекции —.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó, 40 p., 36 t.

A magyar városok címerei. Összeáll. CASTIGLIONE ENDRE. [Armoiries des villes hongroises. Réd. par —. — Гербы венгерских городов. Составитель —.] Вр. 1975, Közgazdasági és Jogi Kiadó (Szeged) 254 p., ill.

MARX, KARL—ENGELS, FRIEDRICH: *A Kommunista Párt kiáltványa. — valamennyi előszavával. + Mellékletek: ENGELS, FRIEDRICH: A kommunizmus alapelvei. A Kommunista Szövetségének szervezeti szabályzata.* — ENGELS, FRIEDRICH: *A Kommunista Szövetsége történetéhez.* Sajtó alá rend. a marxizmus—leninizmus klasszikusainak szerkesztősége. 7. kiad. Utánn. [Le Manifeste Communiste. Avec toutes les préfaces de — —. + Annexes: — —: Les principes fondamentaux du communisme. + Les statuts de l'organisme de la Fédération des communistes. — —: A l'histoire de la Fédération des communistes. Mis sous presse par —. 7^e éd. Réimpr. — Манифест коммунистической партии. Со всеми предисловиями. Приложения: — Основные принципы коммунизма. Устав Союза коммунистов. — К истории Союза коммунистов. Подготовка к печати —. Издание 7.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 162 p.

MARX, KARL—ENGELS, FRIEDRICH: *Levelek a történelmi materializmusról.* Sajtó alá rend. a marxizmus—leninizmus klasszikusainak szerkesztősége. [Lettres sur le matérialisme historique. Mis sous presse par —. — Письма об историческом материализме. Подготовка к печати —.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 354 p.

MARX, KARL—ENGELS, FRIEDRICH *művei.* Sajtó alá rend. a marxizmus—leninizmus klasszikusainak szerkesztősége. 26/1—2. köt. MARX, KARL: *A tőke. A politikai gazdaságtan bírálatához.* Sajtó alá rend. és kieg. FRIEDRICH ENGELS. 4. könyv. *Értéktöbbletelméletek.* [Œuvres de — —. Mis sous presse par —. Vol. 26/1—2. — —: Le Capital. Au critique de l'économie politique. Mis sous presse et compl. par —. 4^e livre. Théories sur la plus-value. — Сочинения —. Подготовка к печати —. Том 26, части 1—2. Капитал. К критике политической экономики. Подготовка к печати —. Книга 4. Теории прибавочной стоимости.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 1. 411 p., 2. 581 p., 3. t. 3. partie 563 p.

MARX, KARL—ENGELS, FRIEDRICH *művei.* Sajtó alá rend. a marxizmus—leninizmus klasszikusainak szerkesztősége. 7. köt. *1849—1851.* Utánn. [Œuvres de — —. Mis sous presse par —. 7^e vol. 1849—1851. Réimpr.

— Сочинения —. Подготовен к печати. Том 7. 1849—1851 гг.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó (Szekszárd), XII 654 p., 1 t. 3 cartes.

MÁTRAI LÁSZLÓ: *Alapját veszített felépítmény.* [Superstructure qui a perdu sa base — Надстройка, лишенная своего базиса.] Вр. 1976, Magvető Kiadó. 126 p.

MÉREI GYULA: *Hozzászólás E. Sestan és P. Brezzi „A historiográfia mint történettudomány” c. referátumához. A XIV. Nemzetközi Történezt Kongresszusról.* [Intervention sur la communication de — — et — — intitulé « Historiographie comme science historique ». Le XIV^e Congrès International des Historiens — Высказывание по поводу реферата Сестана и Бреззи «Историография как историческая наука». О XIV-ом Международном конгрессе историков.] Sz 1976. Том. 110. No 3. pp. 517—524.

MÉREI GYULA: *Korszerű történetírás.* [L'historiographie moderne — Современная историография.] MT 1976. Том. 21. No 10. pp. 599—606.

NEMES DEZSŐ: *A fasizmus kérdéséhez.* [Sur la question du fascisme — К проблеме фашизма.] Вр. 1976, Magvető Kiadó. 146 p.

NÉMETH G. BÉLA: *Létharc és nemzetiiség. Irodalom- és művelődéstörténeti tanulmányok.* [Lutte pour l'existence et nationalité. Études littéraires et d'histoire de la civilisation — Борьба за существование и национальность. Очерки по истории литературы и культуры.] Вр. 1976, Magvető Kiadó (Szeged). 560 p. (Elvek és utak.)

Olvasókönyv a magyar és nemzetközi munkásmozgalom történetének tanulmányozásához. 1848—1976. Összeáll. és szerk. VÁGI JÓZSEF. [Lectures pour l'étude du mouvement ouvrier hongrois et international. 1848—1976. Réd. par —. — Учебное пособие к изучению Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 694 p.

RACH ZSIGMOND PÁL: *Новая венгерская историография — направления, методы, задачи. Этюды о Венгрии* Вр. 1976. Том. 11. pp. 44—56.

RACH ZSIGMOND PÁL: *Tudománypolitikai kérdések a másfél százados Akadémián.* [Questions de politique des sciences à l'Académie pendant les 150 ans de son existence — Научно-политические проблемы в Вен-

герской Академии наук за полтора столетия ее существования.] MTAFT 1976. Tom. 25. No 1. pp. 59—74.

Pest város topográfiai mutatója. 1. *Belváros. Lipótváros.* Összeáll. BÁCSKAI VERA. [Indice topographique de la ville de Pest. 1. La cité. Lipótváros. Réd. par —. — Топографический указатель города Пешт. Том I. Внутренний город. — Составитель —] Вр. 1975, 338 p., 3 t. (Budapest Főváros Levéltára kiadványai. Levéltári dokumentáció 2.)

RÁNKI GYÖRGY: *A Few Comments on Lenin's Work «Imperialism.»* [Комментарии к работе Ленина «Империализм...»] АН 1976. Том. 22. No 1—2. pp. 131—138.

RUSSEL, BERTRAND: *Miszticizmus és logika és egyéb tanulmányok.* Ford. és utószó MÁRKUS GYÖRGY. [Mysticism and logic and other essays. Trad. et postface par —. — Мистицизм и логика и другие очерки. Перевод и послесловие —] Вр. 1976, Magyar Helikon—Európa Kiadó. 405 p.

SOLYMOSI LÁSZLÓ: *A helytörténet fontosabb középkori forrásainak kutatása és hasznosítása.* [La recherche des sources médiévales de l'histoire régionale et leur utilisation — Исследование и использование важнейших средневековых источников краеведческой истории.] TSz 1976. Том. 19. No 1—2. pp. 123—155.

SZABÓ IMRE: *Előadások Marxról és a jogról.* [Discours sur Marx et sur le droit — Лекции о Марксе и о праве.] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 271 p.

SZABÓ ISTVÁN: *Jobbágyság—parasztszok.* Értékelések a magyar parasztság történetéből. Sajtó alá rend. és a bev. FÜR LAJOS. [Serfs et paysans. Traités sur l'histoire de la paysannerie hongroise. Mis sous presse et intr. par —. — Крепостные и крестьяне. Очерки из истории венгерского крестьянства. Подготовка к печати и введение —] Вр. 1976. Akadémiai Kiadó. 387 p.

SARTRE, JEAN-PAUL: *Módszer, történelem, egyén. Válogatás Jean-Paul Sartre filozófiai írásaiából.* Vál. TORDAI ZÁDOR. Bev. KÖRÖCZI BÉLA. [Méthode, histoire et l'individu. Écrits philosophiques choisis de Jean-Paul Sartre. Choix —. Intr. par —. — Метод, история, личность. Избранные философские произ-

ведения. Составитель —. Введение —] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 506 p.

SZABOLCSI MIKLÓS: *A Korunk és a marxista gondolat.* [La revue Korunk et la pensée marxiste — Журнал «Наше время» и марксистская мысль.] Kortárs 1976. Том. 20. No 9. pp. 1395—1466.

SZABOLCS OTTÓ: *A magyar értelmiség nemzeti tudatának kérdéséhez.* [Contributions à la question de la conscience nationale des intellectuels hongrois — К вопросу о национальном сознании венгерской интеллигенции.] TSz 1976. Том. 19. No 3. pp. 509—518.

SZALAI SÁNDOR: *The Extended Present. The Social Sciences and the Problems of Our Times.* [Растянутое настоящее. Общественные науки и проблемы нашей эпохи.] NHQu 1976. Том. 17. No 81. pp. 65—88.

SZÁNTÓ TIBOR: *A könyv története.* [L'histoire du livre — История книги.] Вр. 1976, Táncsics Kiadó. 30 p., ill.

SZÁRAZ GYÖRGY: *Egy eldűtéllet nyomában.* [A la recherche d'un préjugé — По следам одного предрассудка.] Вр. 1976, Magvető Kiadó. 287 p.

SZIKRÁNÉ FALUS KATALIN: *Revenus et niveau de vie.* [Личные доходы и уровень жизни.] NÉHongr. 1976. 11. pp. 39—50.

SZILÁGYI LÁSZLÓ: *A magyarországi polgári szövetkezeti mozgalom vázlatos története. 1858—1948.* [Histoire esquissée du mouvement des sociétés coopératives bourgeoises en Hongrie. 1858—1948. — Краткая история буржуазного кооперативного движения в Венгрии. 1858—1948 гг.] Вр. 1975. 123 p. (Szövetkezeti Kutató Intézet. Közlemények 103.)

SZŐKE DOMOKOS: *Középosztálybírálat és középosztályideál a 30-as évek első felében Szekfű Gyula és Németh László munkásságában.* [Critique de la classe moyenne, idéal de la classe moyenne dans les œuvres de Gyula Szekfű et László Németh dans les années premières des années 1930 — Критика среднего класса и идеал среднего класса в первой половине 30-х годов в деятельности Дь. Секфю и Л. Немет.] AUDhist mt. 9. pp. 73—102.

TAKÁCS IMRE: *A szocialista demokrácia elmélete és gyakorlata.* [Théorie et pratique de la démocratie socialiste — Теория и практика

социалистической демократии.] *AI* 1976. Tom. 26. No 2. pp. 96—109.

TÓTH RÓBERT: *Adalék a pécsi munkásság harcaihoz. 1860—1935.* [Contributions aux luttes des ouvriers de Pécs. 1860—1935. — Данные к истории борьбы рабочих г. Печ. 1860—1955 гг.] *LSz* 1976. 2—3. pp. 177—190.

TUCHSCHEERER, WALTER: *Marx gazdaság-elméletének kialakulása. 1843—1858.* [Bevor »Das Kapital« entstand. 1843—1858. — Возникновение экономической теории Маркса. 1843—1858.] *Bp.* 1976, Kossuth Kiadó. 434 p.

VASS HENRIK: *A Párttörténeti Intézet tudományos munkájáról.* [Sur le travail scientifique de l'Institut du l'Histoire du Parti — О научной работе Института истории партии.] *PtK* 1976. Tom. 22. No 3. pp. 3—35.

Vásártörténet, hidivásár. Szerk. SZÖLLŐSI GYULA. Kiad. a Hortobágyi Intéző Bizottság. [Histoire des foires, foire sur le pont. Réd. par —. Ed. par —. — История ярмарки. Ярмарка у моста. Ред. —. Изд. —.] *Debrecen* 1976, 483 p., ill.

VÉGH OSZKÁR: *Nyomdászat Magyarországon. Fejezetek a magyarországi nyomdászat 500 éves történetéből.* [L'imprimerie en Hongrie. Études sur l'histoire des 500 ans de l'imprimerie hongroise — Книгопечатание в Венгрии. Главы из 500-летней истории венгерской типографии.] *Bp.* 1976, Táncsics Kiadó. 147 p., ill.

VÖRÖS GYULA: *Marx, Engels és Lenin időszerezéséről. Cikkek, viták.* [L'actualité des œuvres de Marx, d'Engels et de Lénine. Articles, débats — Об актуальности Маркса, Энгельса и Ленина. Статьи и дискуссии.] *Bp.* 1976, Kossuth Kiadó, 200 p.

VÖRÖS KÁROLY—ORBÁN SÁNDOR—SÁNDOR PÁL: *Az új- és legújabbkori társadalomtörténeti kutatásokhoz.* Tervezet. [Contribution aux recherches d'histoire sociale de l'époque moderne et contemporaine. Projet. — К проблемам исследования истории общества в новое и новейшее время. Конспект.] *TSz* 1976. Tom. 19. No 4. pp. 731—760.

WELLMANN IMRE: *Village Community and Industrialisation: Economic and Social Changes.* [Сельские общины и индустриализация. Экономика и общественные изменения.] *HRR* 1976. Tom. 18. Suppl. pp. 1—14.

4. *Histoire de Hongrie jusqu'à la conquête arpadienne. Histoire ancienne du peuple hongrois. Histoire de Hongrie jusqu'en 1526 — История Венгрии до периода арпадов. Древняя история венгерского народа. История Венгрии до 1526 г.*

BARTA GÁBOR: *Mohács ürügyén. Szaktudomány és ismeretterjesztés.* [A propos de Mohács. Science et propagation des connaissances — По поводу Могача. Историческая наука и популяризация.] *Jelenkor* 1976. Tom. 19. No 10. pp. 918—927.

BERTÉNYI IVÁN: *Az országbírói intézmény története a XIV. században.* [L'histoire de l'institution du Index Curiae au XIV^e siècle — История высшего государственного судопроизводства в Венгрии в XIV веке.] *Bp.* 1976, Akadémiai Kiadó. 270 p.

Bevezetés a magyar őstörténet kutatásának forrásaiba. I/1—2. kötet. Szerk. HAJDÚ PÉTER—KRISTÓ GYULA—RÓNA-TAS ANDRÁS. Irta és összeáll. a Szegedi Őstörténeti munkaközösség. Kézirat. [Introduction aux sources de la recherche de la préhistoire hongroise. Vol. I/1—2. Réd. par —. Manuscrit —. — Введение в источники древнейшей истории венгерского народа. Том первый, части 1—2. Ред. — Авторы —.] *Szeged*, 1976. Tankönyvkiadó. 308, 328 p.

ANTONIUS DE BONFINIS: *Rerum Ungaricarum Decades.* Tomus IV. Pars II. *Appendix, fontes, index.* Ediderunt: MARGITA KULCSÁR et PETRUS KULCSÁR. [О бывших деяниях венгров. Том IV, часть вторая. Приложение, указатель. Издается —.] *Bp.* 1976, Akadémiai Kiadó. 285 p. (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Aevorum. Series nova. Redigit A. Pirnát.

Brodarics István históriája a mohácsi vészről. De conflictu Hungarorum cum Turcis ad Mohatz verissima descriptio. Ford. és jegyz. SZENTPÉTERY IMRE. *Bp.* 1903. Lampel. Hasonmás kiad. Bev. KLANICZAY TIVOR [Trad. et intr. par —. *Bp.* 1903. Lampel, éd. facsimilé. Intr. par —. — Рассказы Стефана Бродарича о поражении при Могаче. Перевод и примечания —. Издание факсимиле. Введение —.] *Bp.* 1976, Zrínyi Kiadó. 67 p.

DÓRY FERENC: *Decreta Regni Hungariae. Gesetze und Verordnungen Ungarns. 1301—*

1457. Addiamentis auxerunt, commentariis notisque illustraverunt GEORGIUS BÓNIS, VERA BÁCSKAI. Einl. GYÖRGY BÓNIS. Übers. GYULA GÁL. Mitarb. FERENC CSÓKA [Законы королевства Венгрии 1301—1457 гг. Подготовка к печати и примечания —. Перевод —. С участием —] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 491 p.
- FITZ JENŐ: *Gorsium, Herculia*. [Горсиум, Геркулия.] Székesfehérvár 1976, 120 p., ill. (Az István Király Múzeum közleményei B. sor. 32.)
- CÖMÖRI JÁNOS: *IX—X. századi vasolvasztó helyek Sopron környékén*. [Lieux de fonderies aux environs de Sopron — Места плавки чугуна от IX—X столетия в окрестностях г. Шопрона.] SSz 1976. Tom. 30. No 3. pp. 239—255.
- GYÖRFFY GYÖRGY: *Die Entstehung der ungarischen Burgorganisation*. [Возникновение сети крепостей в Венгрии.] AAr 1976. Tom. 25. No 3—4. pp. 323—358.
- GYÖRFFY GYÖRGY: *Zur Frage der Herkunft der ungarischen Dienstleute*. I. Teil [К вопросу о происхождении королевских феодально-зависимых людей в Венгрии. Часть I.] SSI 1976. Tom. 22. No 1—2. pp. 39—85.
- GYÖRFFY GYÖRGY: *Zur Frage der Herkunft der ungarländischen Dienstleute*. II. Teil [К вопросу о происхождении королевских феодально-зависимых людей в Венгрии. Часть II.] SSI 1976. Tom. 22. No 3—4. pp. 311—337.
- HALIKOVA, F. A.: *Ősmagyar temető a Káma mentén. A Magna Hungaria kérdéséhez*. [Cimetière des anciens Hongrois aux bords du fleuve Kama. A la question de Magna Hungaria — Древнейшие могильники венгров около реки Кама. К проблеме прародины венгров.] AÉ 1976. Tom. 103. No 1. pp. 53—78.
- KIRÁLY PÉTER: *A magyarok említése a 881. évi események obolgár leírásában*. Folyt. [La mention des Hongrois dans la description ancienne bulgare des événements de 881. Suite. — Упоминание о венграх в болгарском описании событий 881 года. Продолжение.] MNy 1976. Tom. 72. No 3. pp. 257—268.
- KIRÁLY PÉTER: *A Naum-életírás a magyarokról*. [Biographie Naum sur les Hongrois — Жизнеописание Наума о венграх.] Sz 1976. Tom. 110. No 5. pp. 842—852.
- KOMORÓCZY GÉZA: *Sumer és magyar? [Sumérien et Hongrois? Шумеры и венгры?]* Вр. 1976, Magvető Kiadó. 168 p.
- KOVÁCS BÉLA: *Mohács előtti oklevelek gyűjteménye*. XV-5. [Recueil des Diplômes datés d'avant la défaite de Mohács — Свод кодексов, возникших до 1526 г.] Eger 1976, Heves Megyei Levéltár. 148 p.
- KRISTÓ GYULA: *Az Aranybullák évszázada*. [Le siècle des Bulles d'Or — Столетие, когда издавались золотые буллы.] Вр. 1976, Gondolat Kiadó, 254 p., ill.
- KRISTÓ GYULA: *Néhány megjegyzés a magyar nemzetségekről*. [Quelques remarques sur les clans hongrois — Некоторые замечания о венгерских родовых организациях.] Sz 1975. Tom. 109. No 5—6. pp. 953—967.
- KUBINYI ANDRÁS: *Királyi kancellária és udvari kápolna Magyarországon a XII. század közepén*. [Chancellerie royale et chapelle de cour en Hongrie au milieu du XII^e siècle — Королевская канцелярия и дворцовая часовня в Венгрии в середине XII столетия.] LK 1975. Tom. 46. No 1. pp. 59—121.
- LÁSZLÓ GYULA: *Az őstörténezt és közönsége*. [Le préhistorien et son public — Специалист в области преедистории и его публика.] TSz 1976. Tom. 19. No 1—2. pp. 246—249.
- A magyar nép őstörténete. Vita Bartha Antal kéziratáról*. [La préhistoire du peuple hongrois. Débat sur le manuscrit d'Antal Bartha — Древнейшая история венгерского народа. Обсуждение рукописи А. Барта.] TSz 1976. Tom. 19. No 1—2. pp. 284—303.
- A magyar régészet regénye*. Szerk. SZOMVATHY VIKTOR. Ill. LÁSZLÓ GYULA. 3. jav. kiad. [Le roman de l'archéologie hongroise. Réd. par —. — Роман о венгерской археологии. Ред. —. Издание 3, переработанное.] Вр. 1976, Panofáma. 339 p.
- MAKKAJ J.: *Problems concerning Copper Age Chronology in the Carpathian Basin*. [К проблеме хронологии эпохи красной меди в бассейне Карпат.] AAr 1976. Tom. 25. No 3—4. pp. 251—300.

MARSINA, RICHARD: *Városfejlődés a Felvidéken a mai Szlovákia területén a XV. században*. [Le développement des villes dans la Haute-Hongrie, sur le territoire de la Slovaquie actuelle au XV^e siècle — Развитие городов в северной Венгрии, на территории теперешней Словакии в XV столетии.] Vt 1976. No 26. pp. 32—68.

Mohács emlékezete. A mohácsi csatára vonatkozó legfontosabb magyar, nyugati és török források. A csatahely régészeti feltárásának eredményei. Vál. KISS KÁROLY. Szerk. KATONA TAMÁS. [La mémoire de Mohács. Les sources hongroises, occidentales et turques les plus importantes relatives à la bataille de Mohács. Les résultats des explorations archéologiques du terrain de combat — Памяти Могача. Важнейшие венгерские, западные и турецкие источники о битве при Могаче. Результаты археологических раскопок на месте сражений. Составитель —. Ред. —] Bp. 1976. Magyar Helikon—Európa Kiadó. 275 p., 14 t.

MOLNÁR IMRE: *A mohácsi csata török szemmel. Részletek Dzsélálzáde Musztafa török történetíró művéből Thury József 1896-ban megjelent fordítása nyomán*. [La bataille de Mohács vue par les Turcs. Fragments des œuvres de l'historien turc Djelalsade Moustafa d'après la traduction de József Thury, paru en 1896 — Битва при Могаче глазами турков. Отрывки из произведения турецкого историка Джелалдзэ Мостафа, на основе перевода Йозефа Тури, сделанного в 1896 г.] BarMűv 1976. II. pp. 20—26.

NAGY ANIKÓ S.: *Rómaikori kereskedelem a Kárpát-medencében*. [Commerce romain dans le bassin des Carpathes — Торговля в период римской эпохи в бассейне Карпат.] MKVMÉvk 1976. pp. 35—61.

NAGY TIBOR: *Salarius legionis — salarius coloniae* [Доход (от соли) легионов — доход колоний.] AAg 1976. Tom. 28. No 1—2. pp. 79—91.

PACH ZSIGMOND PÁL: *Le commerce du Levant et la Hongrie au Moyen Age. Thèses, polémiques, arguments*. [Торговля между Левантией и Венгрией в средние века. Тезисы, дискуссии, доводы.] Annales Eco-

nomies-Sociétés-Civilisations. Paris 1976, No 6. pp. 1176—1194.

PAULINYI OSZKÁR: *Der kleine Mann und die »Handelsherren«. Der Kampf der Montansiedlung Hodritsch und ihre Lostrennung von der Stadt Sehemnitz am Ausgang des 15. Jahrhunderts und der wirtschaftlich-soziale Hintergrund der Bewegung*. [Рабочий человек и «хозяева». Борьба поселка рударей Ходрич и его отделение от города Шемниц на исходе XV столетия и общественно-экономическая основа этого движения.] АН 1976. Tom. 22. No 1—2. pp. 1—23.

PERÉNYI JÓZSEF: *Das Problem der im Osten verbliebenen Ungarn*. [Проблема венгров, оставшихся на востоке.] SSI 1976. Tom. 22. No 3—4. pp. 339—376.

PERJÉS GÉZA: *A mohácsi csata. 1526. augusztus 29.* [La bataille de Mohács. 29 août 1526 — Битва при Могаче. 29 августа 1526 г.] НК 1976. Tom. 25. No 3. pp. 427—468.

PÓCZY KLÁRA, SZ.: *Städte in Pannonien*. Übers. VALÉR NAGY. [Города в Паннонии. Перевод —] Bp. 1976, Corvina Kiadó. 103 p., 48 t.

SZABÓ MIKLÓS: *Auf den Spuren der Kelten in Ungarn*. Übers. STEFI BAKSA—SOÓS ERZSÉBET. 2. verb. Aufl. [По следам кельтов на венгерской земле. Перевод —. Издание второе, переработанное.] Bp. 1976, Corvina Kiadó. 95 p., 24 t.

SZAKÁLY FERENC: *The 1526 Mohács Disaster*. [Битва при Могаче в 1526 г.] NHQu 1976. Tom. 8. No 65. pp. 43—63.

Szűcs JENŐ: Роль оппозиционного течения среди францисканцев в формировании идеологии крестьянской войны 1514 года и Реформации в Венгрии. [Un courant d'opposition franciscain à l'arrière-plan de la guerre des paysans de Hongrie et de la Réformation] АН 1976. Tom. 22. No 1—2. pp. 25—72.

ТОМКА Р.: *Erforschung der Gespanschaftsbürgen im Komitat Győr-Sopron* [Исследование крепостей ишпанов в комитате Дьер-Шопрон.] AAg 1976. Tom. 25. No 3—4. pp. 391—410.

TÓTH MELINDA: *Buzád-nemzettségbeli Csák soproni ispán. 1246—1254*. [Csák d'origine du

clan Buzád, comes de Sopron. 1246—1254. — Как от рода Бузад, ишпан в Шопроне. 1246—1254 гг.] SSz 1976. Tom. 30. No 3. pp. 194—210.

Várépítészetiünk. Főszerk. GERŐ LÁSZLÓ. *A honfoglalástól a török elleni harcok idején építetű várak kialakulásáig.* [L'architecture hongroise de forteresses. Réd. en chef — A partir de la conquête du pays jusqu'à la formation des forteresses bâties pendant les guerres contre les Turcs — Архитектура крепостей у нас. Гл. Ред. — От прихода арпадов до возникновения крепостей, построенных в период борьбы против турков.] Вр. 1975, Műszaki Kiadó. 381 p., ill.

ZOLNAY LÁSZLÓ—SZAKÁL ERNŐ: *A budavári gótiikus szoborlelet.* [Les trouvailles de statues gothiques dans le château de Buda — Находка скульптур готического стиля в Будуйской крепости.] Вр. 1976, Corvina Kiadó. 56 p., 32 t.

5. Histoire de Hongrie 1527—1790 — История Венгрии от 1527 г. до 1790 г.

APÁCZAI CSERE JÁNOS: *Disputatio theologica inauguralis de primi hominis Apostasia...* Hardervici 1651. Тип. ЕГВЕРТИ ARNOLDI. Hasonmás kiad. Kísérő tanulmány: ARATÓ FERENC. Közread. az Országos Pedagógiai Könyvtár és Múzeum. (Ed. faesimilé. Étude par —. Ed. par —. — Вступительная речь на теологическую тему о падении первородного человека. Изд. факсимиле. Автор введения —. Изд. —.] Вр. 1976, 11. tir., 1 annexe: 17 p.

Apáczai Csere János válogatott pedagógiai művei. Összeáll., bev., jegyz., latin szövegeket ford. OROSZ LAJOS. 2. jav. kiad. [Œuvres pédagogiques choisies de —. Réd., intr., annot. et traduction des textes latins par —. — Избранные, идеологические произведения. Состав., введение, примечание и перевод латинского текста. — Изд. второе, испр.] Вр. 1976, Tankönyvkiadó. 235 p., ill.

BÁNKUTI IMRE: *Gyula kuruc ostroma. Iratok 1705. május—július.* A Rákóczi-emlékév alkalmából. [Le siège par les kouroutz de la ville de Gyula. Documents mai—juin 1705. A l'occasion de l'année commé-

morative de Rákóczi — Осада куруцами Дьюлы. Документы. Май—июнь 1705 г. По поводу юбилейного года памяти Ракоци.] BékÉl 1976. Tom. 11. No 2. pp. 249—284.

BÉL MÁTYÁS: *Vas vármegye leírása. Descriptio Comitatus Castri Ferrei per Mathiam Belium.* Ford. TIHANYINÉ SZÁLKA IRMA. Az előszót írta, a fordítást átnézte, jegyzetekkel és irodalommal ellátta: BENDEFY LÁSZLÓ. 1—4. rész. [La description du comitat Vas. Trad. par —. Préface, révis. de la trad., annot. et littérature par —. 1—4. parties — Описание комитата Ваш. Перевод —. Автор предисловия, примечания и составитель библиографии —. Части 1—4.] VSz 1976. Tom. 30. No 1. pp. 108—125.; No 2. pp. 241—257.; No 3. pp. 463—476.; No 4. pp. 567—582.

BENDA KÁLMÁN: *A felvilágosodás és a paraszti műveltség a XVIII. századi Magyarországon.* [Les Lumières et la culture paysanne en Hongrie au XVIII^e siècle — Эпоха просвещения и крестьянская культура в Венгрии в течение XVIII века.] V 1976. Tom. 19. No 4. pp. 54—61.

BENDA KÁLMÁN: *Rákóczi és a szerbek.* [Rákóczi et les Serbes — Князь Ракоци и сербы.] Tt 1976. Tom. 30. No 3. pp. 8—16.

BENDA KÁLMÁN: *A reformáció Magyarországon.* [La Réforme en Hongrie — Реформация в Венгрии.] V 1976. Tom. 19. No 12. pp. 19—30.

BÉRANGER, JEAN: *A francia politika és a kurucok. 1676—1681.* [La politique française et les kouroutz. 1676—1681. Французская политика и куруцы. 1676—1681 гг.] Sz 1976. Tom. 110. No 2. pp. 273—299.

SZEKEL ESTVAN (SZÉKELY ISTVÁN): *Calendarium. Calendarium magiar neliwen.* Krakko 1540—1550. Vietor. + IACOBUS SZTANISZLO: *Practic az az: Az egeknek forgassabol, és czillagoknac irasabol szörzetett iöuendülés...* Crackoban 1573, Heltai. + MISOCAKUS, VILHELMUS: *Prognaticon az wycometa felöl való iöuendülés...* Colosuárat 1578, Heltaj. + SLOVACIUS, PETER: *Kalendarium és ez mostani 1579 esztendőben törtéendő neminemü dolgokrul...* Magyarra ford. PÉCHI LUKÁCS. Nagy Szombatba 1579, Telegdi. Hasonmás kiadás. Sajtó alá rend. MOLNÁR JÓZSEF.

[Calendrier. Calendrier en langue hongroise. Cracovie 1540—1550. Vietor. —: Prognostication tirée des mouvements des cieux et des étoiles. Cracovie 1573, Heltai. —: Prognostication sur le comète. Kolozsvár 1578. Heltai. —: Calendrier sur les événements à venir de cette année et de l'année 1579. Trad. en hongrois par —. Nagyszombat, 1579, Telegdi. Éd. facsimilé. Mis sous presse par —. Календарь на венгерском языке от города Краков, 1540—1550 гг. — Предсказание, составление на основе движения небес и созвездий. Краков, 1573 г. — Предсказание прихода разных комет. Коложвар, 1578 г. — Календарь о событиях, которые должны состояться в настоящем 1579 году. Венгерский перевод —, сделанный в г. Надьсомбат в 1579 г. Издание факсимиле. Подготовка к печати — Вр. 1976, 11 п., 107 т.

EMBER GYÖZÖ: *Magyarország külkereskedelmi áruforgalma a XVIII. század második harmadában*. [Les échanges de la Hongrie au cours du deuxième tiers du XVIII^e siècle — Внешнеторговый оборот Венгрии во второй трети XVIII века.] Sz 1975. Tom. 109. No 5—6. pp. 796—903.

ENTZ GÉZA: *Magyarországi művészet 1470 és 1630 között*. [L'art en Hongrie entre 1470 et 1630 — Искусство в Венгрии в период от 1470 г. до 1630 г.] MűÉ 1976. Tom. 25. No 4. pp. 269—272.

ESZE TAMÁS: *Népi kurucság, kupeczek és szegénylegények*. [Kouroutz d'origine populaire, maquignons et bandits — Куруцы, выходцы из народа, купцы и бродяги.] Kortárs 1976. Tom. 20. No 3. pp. 433—447.

ESZE TAMÁS: *Rákóczi és Mátyás király*. [Rákóczi et le roi Matthias — Ракоци и король Матияс.] SzSzSz 1976. Tom. 11. No 3. pp. 19—30.

FARKAS GÁBOR: *A német lakosság betelepítésének kérdései Fejér megyében*. [Les problèmes de l'introduction de la population allemande dans le comitat de Fejér— Проблемы, связанные с заселением немцев в комитате Фейер.] VEAB II. Veszprém. 1976. pp. 166—178.

FENÉR GÉZA: *Türkische Miniaturen aus den Chroniken der ungarischen Feldzüge*. Übertr. NAGY VALÉR [Тюркские миниатюры, находящиеся в хрониках о походах на Венг-

рию.] Вр. 1976, Corvina Kiadó — Magyar Helikon. 30 p., 56 t.

FÖLDES ÉVA: *II. Rákóczi Ferenc és az iskolaügy*. [François Rákóczi II et la question scolaire — Князь Франц Ракоци II и школьное дело.] PSz 1976. Tom. 26. No 6. pp. 483—499.

Galeria omnium sanctorum. A magyarországi gályarab prédikátorok emlékezete. Visszaemlékezések, dokumentumok. Szerk., bev. és függelék MAKKAI LÁSZLÓ. Közrem. FABINYI TIVOR, LADÁNYI SÁNDOR. Ford. BOD PÉTER, MAKKAI LÁSZLÓ. [La mémoire des prédicateurs-galériens de Hongrie. Mémoires, documents. Réd., intr. et annexe —. Avec la collab. de —. Trad. par —. Памяти венгерских проповедников, ставших галерными невольниками. Воспоминания и документы. Ред., введение и составление приложения —. С участ. —. Перевод —] Вр. 1976, Magyar Helikon — Európa Kiadó. 164 (11) p., ill.

GERŐ GYÖZÖ: *Török építészeti emlékek Magyarországon*. [Monuments de l'architecture turque en Hongrie — Памятники архитектуры турков в Венгрии.] Вр. 1976, Corvina Kiadó. 46 p., 20 t.

HEGYI KLÁRA: *Egy világbirodalom végvidékén*. [Aux confins d'un empire — На краю мировой державы.] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 291 p., ill.

HOPP LAJOS: *Rákóczi és Mikes a törökországi emigráció előtt*. [Rákóczi et Mikes avant l'émigration en Turquie — Ракоци и Микеш перед эмиграцией в Турцию.] ТТК 1976. Tom. 80. No 4. pp. 462—478.

HOPP LAJOS: *Rákóczi utolsó kiáltványa*. [La dernière proclamation de Rákóczi — Последний манифест Ракоци.] Тt 1976. Tom. 30. No 3. pp. 17—29.

JENCI KÁROLY: *A délszláv betelepülés előzményei és folyamata Fejér megyében*. [Les antécédents et le processus de l'introduction des Yougoslaves dans le comitat de Fejér— Предпосылки и ход заселения южных славян в комитате Фейер.] VEAB II. Veszprém 1976. pp. 187—198.

KÁLLAY ISTVÁN: *Az Esterházy hercegi házbizomány központi igazgatása a XVIII. század második felében*. [La gestion centrale du majo-

rat princier des Esterházy dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle — Центральное управление в майорате князей Эстергази во второй половине XVII века.] Sz 1976. Tom. 110. No 5. pp. 853—913.

KANYAR JÓZSEF: *Népiskola és közművelődés Somogyban a XVIII. század második felében.* [L'école primaire et l'éducation nationale dans le comitat de Somogy pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle — Народная школа и просветительная деятельность в комитате Шомодь во второй половине XVIII века.] VEAB II. Veszprém 1976. pp. 256—272.

KAZIMÍR, ŠTEFAN: *Adalék a XVI. és XVII. századbeli árak és bérek fejlődéséhez.* [Données aux changements des prix et des salaires au cours des XVI^e et XVII^e siècles — Данные к движению цен и заработной платы в XVI и XVII веках.] TSz 1976. Tom. 19. No 1—2. pp. 167—210.

Kimondhatatlan nyomorúság. Két emlékirat a XV—XVI. századi oszmán fogságról. GEORGIUS DE HUNGARIA: *Magyarországi György barát értekezése a törökök szokásairól, viszonyairól és gonoszágáról.* [Tractatus de moribus, conditionibus et nequicia Turcorum.] + DJURDJEVIĆ, BARTOLOMEJ: *Kis könyvecske a török rabok és a török uralom alatt élő adófizető keresztények gyötrelmeiről . . .* [Libellus . . . de afflictione captivorum.] Ford., utószó és jegyz. FÜGEDI ERIK. [Misère sans exemple. Deux mémoires sur la captivité ottomane aux XV^e et XVI^e siècles. La discussion du frère György de Hongrie sur les coutumes, les conditions et la méchanceté des Turcs. —: Petit livret sur les misères des captifs des Turcs et sur celles des chrétiens tributaires vivant sous la domination des Turcs. Trad. et postface par —. — Невообразимое бедствие. Два воспоминания об османском рабстве в XV—XVI столетиях. Мемуар священника Георга венгерского об обычаях турок, об их жизненных условиях и об их злодеяниях. — Книжка об испытаниях турецких рабов и налогоплательщиков христиан, живущих под господством турков. Перевод, послесловие и примечания —.] Вр. 1976, Európa Kiadó. 267 p.

KOPASZ GÁBOR: *Baranya megye elnéptelenedése a török hódoltság idején.* [Le dépeuple-

ment du comitat de Baranya au cours de la domination turque — Обезлюдение комитата Бараня во время турецкого господства.] LSz 1976. pp. 143—155.

KOSÁRY DOMOKOS: *Felvilágosult abszolutizmus — felvilágosult rendiség.* [Absolutisme éclairé — système des Ordres éclairé — Просвещенный абсолютизм и просвещенная сословность.] TSz 1976. Tom. 19. No. 4. pp. 675—720.

KÖRÉCZI BÉLA: *Ferenc Rákóczi II — The Man and his Cause.* [Князь Ф. Ракоци II — человек и его дело.] NHQu 1976. Tom. 17. No 61. pp. 39—57.

KÖRÉCZI BÉLA: *François II Rákóczi. Relations franco-hongroises.* [Франц Ракоци II. Французско-венгерские отношения.] NÉHongr. 11. 1976. pp. 186—208.

KÖRÉCZI BÉLA: *II. Rákóczi Ferenc az új kutatások tükrében.* [François Rákóczi II à la lumière des recherches récentes — Личность Франца Ракоци II в свете новейших исследований.] Nyelvünk és kultúránk 1976. No 22. pp. 9—15.

KÖRÉCZI BÉLA: *II. Rákóczi Ferenc, az államférfi és az író.* [François Rákóczi II, homme d'Etat et écrivain — Франц Ракоци II — государственный деятель и писатель.] Вр. 1976, Magvető Kiadó. 179 p.

KÖRÉCZI BÉLA: „*Magyarország a kereszténység ellensége*”. *A Thököly-felkelés az európai közvéleményben.* A szépirodalmi részeket ford. HAJNAL GÁBOR, JÁNOSSY ISTVÁN stb. + Függelék: CENNERNÉ WILHELM B. GIZELLA: *Thököly Imre és szabadságharca az egykorú grafikában.* [«La Hongrie, ennemie de la chrétienté». Le soulèvement de Thököly dans l'opinion publique européenne. Œuvres littéraires trad. par —. + Annexe —: Imre Thököly et sa guerre d'indépendance dans la graphique contemporaine — «Венгрия — враг христианства». Восстание под руководством Тэкэли и общественное мнение Европы. Отрывки из худож. литературы перевели — Приложение: — Имре Тэкэли и его борьба за свободу в графике его эпохи.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 384 p., 18 t.

KÖRÉCZI BÉLA—VÁRKONYI ÁGNES, R.: *II. Rákóczi Ferenc.* Időrendi táblázat, névmutató: VARGA ISTVÁN. 2. átd. bőv. kiad.

[François Rákóczi II. Tableau chronologique, index par —. — Франц Ракоци II. Составитель хронологии и указателя имен —. Изд. второе, расширенное.] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 533 p., 42 t.

LIPSIUS, FRANK: *Hungary in 1776: a European frontier*. [Венгрия в 1776 г. — граница Европы.] NHQu 1976. Tom. 17. No 62. pp. 99—109.

MAKSAY FERENC: *A dunántúli településrendszert a XVII—XVIII. század fordulójáig*. [Le système d'agglomération jusqu'au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles — Система поселений в Задунае до конца XVII и начала XVIII века.] VEAB II. Veszprém. 1976. pp. 43—59.

MÉSZÁROS ISTVÁN: *Iskolai jegyzetkönyv a XVI—XVII. század fordulójáról*. [Livret scolaire au tournant des XVI^e et XVII^e siècles — Школьная записная книжка на повороте XVI и XVII века.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 88 p.

MÉSZÁROS ISTVÁN: *Népköztudás Nyugat-Magyarországon a XVII. században*. [L'Instruction populaire dans la Hongrie de l'Ouest pendant le XVII^e siècle — Народное образование в западной части Венгрии в XVII веке.] SSz 1976. Tom. 30. No 4. pp. 306—328.

MÉSZÁROS LÁSZLÓ: *A hódoltság latinok, görögök és cigányok történetéhez. XVI. századi oszmán török szórványadatok*. [A l'histoire des Latins, Grecs et tzigans vivant sur les territoires dominés par les Turcs. Données sporadiques ottomanes-turques du XVI^e siècle. — К истории латын, греков и цыган в области, завоеванной турками. Отрывочные османотурецкие данные из XVI века.] Sz 1976. Tom. 110. No 3. pp. 474—489.

MOLNÁR JÓZSEF: *A török világ emlékei Magyarországon*. [Les souvenirs du monde turc en Hongrie — Памятники турецкой эпохи в Венгрии.] Вр. 1976, Corvina Kiadó. 126 p., ill.

MUZSNAI LÁSZLÓNÉ: *A soknemzetiségű Dunántúl kialakulása 1686—1773*. [La formation de la Transdanubie multinationale 1686—1773 — Превращение Задуная в многонациональную территорию. 1686—1773 гг.] VEAB II. Veszprém 1976. pp. 127—149.

LE NOBLE, EUSTACHE: *Rákóczi fejedelem históriája, avagy az elégedetlenek háborúja az ő vezérlete alatt*. (Histoire du prince Ragotzi ou la guerre des mécontents sous son commandement. Ford. Márki Sándor. Jegyz. Kovács Ilona. + Köpeczi Béla: Rákóczi első önéletrajzírója, Eustache le Noble. [Trad. par —. Annot. par —. + — —: Eustache Le Noble, premier biographe de Rákóczi — История князя Ракоци, или же война недовольных под его руководством. Перевод —. Примеч. —. Первый биограф Ракоци, Эустах Лленобл.] Вр. 1976, Szépirodalmi Kiadó. — Magyar Helikon, 158 p.

NOVÁKI GYULA: *A magyarországi földvárak az őskortól a középkorig*. [Les fortins de terre en Hongrie à partir de la préhistoire jusqu'au Moyen-Age — Земельные укрепления на территории Венгрии от древнейших времен до средних веков.] ÉPT 1975. Tom. 7. No 3—4. pp. 323—339.

NOWAK, JERZY ROBERT: *A lengyelek és a Rákóczi-felkelés*. [Les Polonais et le soulèvement de Rákóczi — Поляки и восстание под руководством Ракоци.] Tt 1976. Tom. 30. No 6. pp. 53—61.

OLTVAI FERENC: *A szegedi boszorkánypróok*. Vál., összeáll. és bev. —. [Les procès de sorcellerie de Szeged. Choix, réd., et intr. par —. — Процессы по случаю обвинения в колдовстве в г. Сегед. Состав. и предисл. — Вр. 1976, Közgazdasági és Jogi Kiadó. 221 p.

PAULINYI OSZKÁR: *Vállalkozás és társadalom*. [Entreprise et société — Предпринимательство и общество.] TSz 1976. Tom. 19. No 4. pp. 547—599.

PERJÉS GÉZA: *Az 1703. évi november—decemberi felvidéki hadjárat*. [La campagne de Haute-Hongrie en novembre—décembre de l'année 1703 — Поход в северной Венгрии в ноябре — декабре 1703 г.] НК 1976. Tom. 23. No 2. pp. 208—240.

Rákóczi hadserege. 1703—1711. Dokumentumgyűjtemény. Vál. és bev. BÁNKUTI IMRE. [L'armée de Rákóczi. 1703—1711. Recueil de documents. Choix et intr. par —. Армия Ракоци. 1703—1711 гг. Сборник документов. Состав. и введение —] Вр. 1976, Zrínyi Kiadó. 396 p., 12 t., 2 cartes

Rákóczi kiáltványa a keresztény világhoz a szabadságharc okairól és céljáról. A kiáltvány szövegét összeáll. RÁDAY PÁL. [La proclamation de Rákóczi au monde chrétien sur les causes et les buts de la guerre d'indépendance. Le texte de la proclamation réd. par —. Манифест Ракоци к христианскому миру о причинах и цели начатой борьбы за свободу. Составитель текста манифеста —] Вр. 1976, Magyar Helikon — Szépirodalmi Kiadó. 24 p.

RÁZSÓ GYULA: *Az 1529-es török hadjárat stratégiai problémái.* [Les problèmes stratégiques de la campagne turque de 1529 — Проблемы стратегии похода турок в 1529 г.] НК 1976. Tom. 23. No 1. pp. 3—41.

RUZSÁS LAJOS: *A Dunántúli társadalmi fejlődésének fő vonásai. 1686—1767.* [Les traits principaux de l'évolution sociale de la Transdanubie. 1686—1767 — Главные черты общественного развития Задунайской части в 1686—1767 гг.] VEAB II. Veszprém 1976. pp. 7—21.

SUGÁR ISTVÁN: *Szigetvár és viadala.* [Szigetvár et sa prise — Сигетвар и его осада.] Вр. 1976, Zrínyi Kiadó. 227 p., 28 t.

Szenczi Molnár Albert válogatott művei. Sajtó alá rend. VÁSÁRHELYI JUDIT. Bev. TOLNAI GÁBOR. Ford. BORZSÁK ISTVÁN, DÉRI TIBOR stb. [Œuvres choisies de —. Mis sous presse par —. Intr. par —. Trad. par —. Избранные произведения. Подготовка к печати —. Введение —. Перевод —] Вр. 1976, Magvető Kiadó (Gyoma). 712 p., ill.

TRÓCSÁNYI ZSOLT: *Az erdélyi fejedelemség korának országgyűlései. Adalékok az erdélyi rendiség történetéhez.* [Les diètes de l'époque de la Principauté de Transylvanie. Données concernant l'histoire du système des Ordres en Transylvanie — Эмские сборы эпохи трансильванского княжества. Данные к истории сословности в Трансильвании.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 216 p. (Értekezések a történeti tudományok köréből. 76.)

VANYÓ TIBOR: *Sopron vármegye hadügyi, gazdasági viszonyai és közállapota. 1640—1690. I—III. rész.* [Les conditions militaires, économiques et l'état général du comitat Sopron. 1640—1690. I^e—III^e parties

— Военные и экономические отношения комитата Шопрон и его общее состояние. 1640—1690 гг. Часть I—III.] SSz 1976. Tom. 30. No 1. pp. 20—38.; No 2. pp. 113—129.; No 3. pp. 211—227.

VARGA J. JÁNOS: *Katonáskodó szerviensek birtokai a XVI—XVII. századi Batthyány nagybirtokon.* [Les propriétés des servientes-soldats sur le domaine des Batthyány aux XVI^e et XVII^e siècles — Именья воинов-сервиентов в поместье семейства Батьяни в XVI—XVII веках.] TSz 1976. Tom. 19. No 1—2. pp. 102—122.

VÁRKONYI ÁGNES, R.: *II. Rákóczi Ferenc.* [François Rákóczi II — Франц Ракоци II.] Вр. 1976, Tancsics Kiadó. 32 p., ill.

VEKERDI LÁSZLÓ: *Önkény és értelem. A hazai ismeretterjesztést előkészítő tudományos törekvések és gazdasági tényezők a XVIII. században.* [Despotisme et raison. Les tendances scientifiques préparant la propagation nationale des connaissances et ses conditions économiques au XVIII^e siècle — Произвольность и рассудок. Научные устремления и экономические факторы, подготавливающие распространение знаний в Венгрии в XVIII столетии.] V 1976. Tom. 19. No 4. pp. 62—73.

ZIMÁNYI VERA: *Magyarország az európai gazdaságban. 1600—1650.* [La Hongrie dans l'économie européenne. 1600—1650 — Венгрия в системе европейской экономики. 1600—1650 гг.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 167 p. (Értekezések a történeti tudományok köréből. U. S. 80.)

Zrínyi Miklós hadtudományi munkái. + PERJÉS GÉZA: *Zrínyi Miklós, a hadtudományi író.* Az egyes műveket bev. PERJÉS GÉZA, ROHONYI GÁBOR, TÓTH GYULA. III. WÜRTZ ÁDÁM. 2. jav. kiad. [Les œuvres de théorie militaire de Miklós Zrínyi. + — —: Miklós Zrínyi, écrivain militaire. Intr. par — —. III. par —. 2^e éd. reman. — Труды по военной науке. — Миклош Зрини автор работ по военным наукам. Введение — Автор иллюстраций —. Изд. второе, исправленное.] Вр. 1976, Zrínyi Kiadó. 454 p.

ZRÍNYI MIKLÓS: *Az török áfium elleni orvosság. Rőpirat.* Összeáll. és bev. ÁCS TIBOR. [Médicament contre le poison turc. Pamphlet.

Réd. et intr. par —. Медикамент против турецкого яда. Памфлет. — Состав. и автор предисл. —] Вр. 1976, Zrínyi Kiadó. 123 (10) p., ill.

6. Histoire de Hongrie 1791—1848 — История Венгрии. 1791—1848 гг.

ARATÓ ENDRE: *Petőfi és a kor nemzetiségi problémái.* [Petőfi et les problèmes des nationalités à l'époque — Пётёфи и национальные проблемы его эпохи.] MTANyI 1976. Tom. 28. No 2—4. pp. 141—150.

BARLA GYULA: *Adatok a fiatal Kemény politikai tevékenységéhez és nézeteihez.* [Données à l'activité et aux vues politiques du jeune Kemény — Данные к политической деятельности и его воззрениям.] Sz 1976. Tom. 110. No 3. pp. 461—473.

BÖHM JAKAB: *A magyarországi főhadparancsnokság 1848 tavaszán. Szervezése, felépítése, feladatai, ténykedése és ügykezelése, 1740—1848.* [Le commandement général en Hongrie au printemps de 1848. Son organisation, sa structure, ses devoirs, son activité et son fonctionnement. 1740—1848 — Генеральная ставка венгерской армии весной 1848 г. Ее организация, состав, задачи, деятельность и делопроизводство. 1740—1848 гг.] НК 1976. Tom. 23. No 2. pp. 241—289.

CSANAK DÓRA, F.: *Az Erdélyi Magyar Kéziratkiadó Társaság megalakulása.* [La fondation de la Société Transylvaine Hongroise pour l'édition des manuscrits — Основание Венгерского общества для опубликования рукописей в Трансильвании.] МК 1976. Tom. 92. No 4. pp. 333—349.

DÓKA KLÁRA: *A pest-budai kézművesek életmódja a XIX. században. 1810—1872.* [Le train de vie des artisans de Pest et de Buda au XIX^e siècle. 1810—1872. — Способ жизни ремесленников в г. Пешт-Буда в XIX веке. 1810—1872 гг.] ЕТ 1975. Tom. 86. No 4. pp. 552—586.

ERDMANN GYULA: *Lónyaу Gábor naplója.* [Le journal de Gábor Lónyaу — Дневник Габора Лоняи.] Sz 1976. Tom. 110. No 5. pp. 914—955.

FENYŐ ISTVÁN: *A Tudományos Gyűjtemény indulása. 1817—1818.* [Le commencement du journal «Recueil Scientifique» 1817—1818. Первые годы журнала «Научный сборник» 1817—1818 гг.] МК 1976. Tom. 92. No 3. pp. 211—226.

Föltámadott a tenger... *Az 1848/49-i magyar forradalom és szabadságharc irodalmából.* Vál., szerk. és jegyz. LUKÁCSY SÁNDOR. [La mer révoltée... De la littérature de la révolution et de la guerre d'indépendance hongroise de 1848—49. Choix, réd. et annot. par —. — Взбунтовалось море... Из литературы венгерской революции и борьбы за свободу в 1848—49 гг. Состав., ред. и автор примеч.] Вр. 1976, Kozmosz. 501 p.

HORVÁTH ZOLTÁN: *A jobbágyvilág alkonya Sopron megyében.* [Le déclin du servage dans le comitat de Sopron — Закат крепостной эпохи в комитате Шопрон.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 343 p., 48 t., 1 carte, 1 annexe

KAZIMÍR, ŠTEFAN: *Nagyszombat szociális-gazdasági struktúrája a késő-feudalizmus korában.* [La structure sociale et économique de Nagyszombat à l'époque du bas-féodalisme Социально-экономическая структура г. Надьсомбат в эпоху позднего феодализма.] Vt 1976. Tom. 26. pp. 69—111.

KAZINCZY FERENC: *Fogságom naplója.* Sajtó alá rend. SZAUDER JÓZSEFNÉ. [Le journal de ma captivité. Mis sous presse par —. — Дневник моей неволи. Подготовка к печати.] Вр. 1976, Magyar Helikon — Szépirodalmi Kiadó. 169 p.

KÓKAУ GYÖRCSY: *Hajnóczy József és Széchényi Ferenc kapcsolatai C. D. Bartsch-csal, a Wiener Zeitung szerkesztőjével.* [Les relations de József Hajnóczy et de Ferenc Széchényi avec C. D. Bartsch, rédacteur de la périodique Wiener Zeitung — Связи Йожефа Хайноци и Франца Сечени с С. Д. Бари, редактором Винер Цейтунг.] МК 1976. Tom. 92. No 1. pp. 76—93.

KOVÁCS ENDRE: *Szabadságharcunk és a francia közvélemény.* Közread. a Magyar Tudományos Akadémia Történettudományi Intézete. [Notre guerre d'indépendance et l'opinion publique française. Ed. par —. — Борьба Венгрии за свободу и французское

общественное мнение. Изд. —] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 331 p.

LENGYEL IMRE: *Váradai Szabó János. 1783—1864. A munkaoktatás egyik úttörője Magyarországon.* [János Váradai Szabó. 1783—1864. L'un des pionniers de la formation professionnelle en Hongrie — Янош Варади-Сабо. 1783—1864 гг. Пионер трудового воспитания в Венгрии.] Debrecen 1975. pp. 83—134. (Tirage à part: Könyv és Könyvtár 10.)

MAGYARI LAJOS: *Csoma Sándor naplója.* Alexander Csoma de Kőrös' legacy. Póema. Ford. LÁSZLÓ KÁDÁR, MARTIN KOVÁCS stb. Utószó KÁDÁR LÁSZLÓ, ill. JÓZSA JÁNOS. [Le journal de Sándor Csoma. Trad. par —. Postface par —. Ill. par —. Дневник Шандора Чома. Пóема. Перевод —. Послесловие —. Автор иллюстр. —] Debrecen 1976, 143 p.

MEZŐSY LÁSZLÓ: „*Ezernyolcszáznegyvennyolcadiki levelek . . .*” Sajtó alá rend., bev. és jegyz. SZŐCS SEBESTYÉN. [Lettres de l'année 1848. Mis sous presse, intr. et annot, par —. Письма из года 1848. Подготовка к печати, введ. и примеч. —] Вр. 1976, 76 p., 12 t.

NAGY ISTVÁN: *Departementum, referáda. бүрő a Helytartótanács ügyintézésében, 1783—1848.* [Departementum, referada et bureau dans l'administration du Conseil de lieutenant. 1783—1848. Департаменты, доклады и бюро в дело производстве Намесничества в 1783—1848 гг.] LK 1975. Tom. 46. No 1. pp. 129—139.

NAGY TIVOR: *Kossuth pénzügyminisztériuma a költségvetés tükrében.* [Le ministère des finances de Kossuth à la lumière du budget — Министерство, руководимое Кошуттом, в зеркале бюджета.] Pénzügyi Szemle 1976. Tom. 20. No 3. pp. 169—178.

A negyvennyolcas forradalom kérdései. Tudományos ülésszak, Budapest, 1973. december 13—14. Rend. a Magyar Tudományos Akadémia, Filozófiai és Történettudományok Osztálya; Magyar Tudományos Akadémia Történettudományi Intézete, Magyar Történelmi Társulat. *Előadások, felszólalások.* [Les questions de la révolution de 1848. Session scientifique, Budapest, les 13—14 décembre

1973. Org. par —. Exposé, interventions — Проблемы революции 1848 г. Научная сессия в Будапеште, 13—14 декабря 1973 г. Организ. — Доклады и выступления.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 159 p. (Értekezések a történeti tudományok köréből. U. S. 77.)

ORMOS ZSIGMOND: *Szabadelmű levelek vagy democrat lapdacsock aristocrat görcs ellen.* Sajtó alá rend., bev. és jegyz. BENKŐ SAMU. + Függelék: *Cantacuzino George levelei Ormos Zsigmondhoz.* [Lettres libérales ou médicaments démocratiques contre les convulsions des aristocrates. Mis sous presse, intr. et annot. par —. + Annexe: Lettres de George Cantacuzino à Zsigmond Ormos — Свободомыслящие письма или же демократические лекарства против аристократических судорог. Подготовка к печати, введ. и примеч. — Приложение: Письма Георга Кантакузино Жигмонду Ормош.] Bukarest 1976, Kriterion. 259 p.

PACH ZSIGMOND PÁL: *Széchenyi és az Al-duna-szabályozás 1830—1832-ben.* [Széchenyi et la régularisation du Bas-Danube en 1830—32 — Сечени и урегулирование нижнего течения Дуная в 1830—1832 гг.] MTAFT 1976. Tom. 25. No 2—3. pp. 143—173.

RADÓ GYÖRGY: *Petőfi et les Français.* Suite. [Пэтефи и французы. Продолжение.] NÉHONGR 11. 1976. pp. 209—221.

RÉVAI JÓZSEF: *A 48-as legenda.* A cikk elé bevezetést írt LACKÓ MIKLÓS. [La légende de 1848. Intr. par —. Легенда о 1848 г. Автор введения —] TSz 1976. Tom. 19. No 3. pp. 458—467.

SPIRA GYÖRGY: *Szeged jegyében. A nemzetiségi kérdés rendezését célzó tervek és lépések 1849-ben.* [Sous le signe de Szeged. Les plans et les démarches ayant pour but la réglementation de la question des nationalités en 1849 — Под знаком Сегеда. Планы и шаги для урегулирования национальной проблемы в 1849 г.] TSz 1876. Tom. 19. No 3. pp. 479—495.

SZÉCHENYI ISTVÁN GRÓF: *Magyar játékszínről.* Pest 1832, Landerer ny. Hasonmás kiad. Utószó és jegyz. BELITSCHKA-SCHOLTZ HEDVIG. Közread. a Magyar Színházi Intézet.

[Sur le théâtre hongrois. Pest 1832, Landerer. Éd. facsimilé. Postface et annot. par —. Éd. par —. О венгерском театре. Пешт, 1832 г. Издание факсимиле. Послесловие и примеч. — Изд. —] Вр. 1976, 94, 35 p.

SZOLONKIN, IVÁN PETROVICS: *Az 1836-os jobbágytörvény osztályjellege*. [Le caractère de classe de la loi de 1836 traitant les serfs — Классовый характер закона о крепостных крестьянах в 1836 г.] AUDhist. mt. 9. pp. 41—57.

(*Tessedik*) *Theschedik Sámuel önéletírása*. Német nyelvű kéziratból ford. és kiad. ZSILINSZKY MINÁLY. Pest 1873, Kilián. + *A Tessedik Sámuel által alapított mezőgazdasági szakiskola latin nyelvű tanítási terve. 1799.* + (TESSEDIK) THESHEDIK SÁMUEL: *A' Lóherének vetéséről, s annak használatásáról való rövid oktatás*. H. sz. 1800 körül, ny. n. Hasonmás kiadások. [L'autobiographie de Sámuel Tessedik. Trad. de l'allemand et éd. —. Pest 1873, Kilián. + Le projet d'enseignement en latin de l'école spécialisée aux sciences agraires fondée par Sámuel Tessedik. 1799. — : Enseignement bref sur la semaille du trèfle et sur son emploi, Environ 1800. Éditions facsimilés — Автобиография Самуила Тешедик. Перевод с немецкого и изд. — Пешт, 1873 г. + Проект преподавания на латинском языке в школе по сельскохозяйственной специализации 1799 г. + Учение о севе клевера и о его использовании. Приблиз. 1800 г. Издание факсимиле.] Вр. 1976, *Mezőgazdasági Kiadó*. 138, (26) p.

TÓTH LAJOS: *Tessedik Sámuel, 1742—1820.* — [Sámuel Tessedik, 1742—1820 — Самуил Тешедик. 1742—1820 гг.] Szarvas, 1976, 438 p., 48 t.

URBÁN ALADÁR: *A lesson for the Old Continent. The Image of America in the Hungarian Revolution of 1848/49*. [Уроки для старого континента. Как изображали Аремику во время венгерской революции 1848—1849 гг.] NHQu 1976. Tom. 17. No 63. pp. 85—96.

URBÁN ALADÁR: *Az 1848-as magyar hadügyminisztérium megszervezése. 1848. április—december*. [L'organisation du ministère de la guerre hongroise en 1848. Avril—décembre 1848 — Создание венгерского военноего

минис-терства в апреле — декабре 1848 г.] НК 1976. Tom. 23. No 1. pp. 42—75.

VÁRADY GÉZA: *Ezernyolcszáznyvennyolc, te csillag*. [1848, année-étoile — О революции 1848 г.] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 278 p., ill.

VARGA CSABA: *Kodifikációs tendenciák a felvilágosult abszolútizmus korában*. [Tendances de codification à l'époque de l'absolutisme éclairé — Тенденции кодификации в период просвещения абсолютизма.] JK 1976. Tom. 31. No 2. pp. 70—80.

VARGA GYULA: *Lokális gazdasági társulások Hajdú-Bihar megye mezővárosaiban*. [Sociétés économiques locales dans les bourgs du comitat de Hajdú-Bihar — Местные экономические сообщества в сельские города комитата Хайду-Бихар.] ET 1976. Tom. 87. No 1—2. pp. 161—174.

VARGA ZOLTÁN: *A reformkori Debrecen konzervatívizmusának gyökerei*. [Les racines du conservatisme de Debrecen à l'époque des réformes — Корни консерватизма города Дебрецен в пореформенный период.] AUDhist. mt. 9. pp. 5—40.

7. Histoire de Hongrie 1849—1919 — История Венгрии. 1849—1919 гг.

ÁCS ANDRÁSNÉ: *Helfgott Ármin. 1878—1942*. [Armin Helfgott. 1878—1942 — Армин Хельфготт. 1878—1942 г.] PtK 1976. Tom. 22. No 3. pp. 196—211.

BAJOMI LÁZÁR ENDRE: *A Párizsi Kömmün száműzöttei Magyarországon. A francia-magyar kapcsolatok ismeretlen fejezete*. [Les exilés de la Commune de Paris en Hongrie. Chapitre inconnu des relations franco-hongroises — Изгнанники Парижской коммуны в Венгрии. Неизвестная глава из истории францужско-венгерских связей.] Sz 1976. Tom. 110. No 4. pp. 675—690.

BALASSA IMRE: *Nyolc évtized vándorútján. Visszaemlékezések*. [Vagabondage de huit décennies. Mémoires — Странствования в течение восьмидесяти лет. Воспоминания.] Вр. 1976, Magvető Kiadó. (Szombathely). 296 p.

BEREND T. IVÁN: *Gazdaság és társadalom a századelő Magyarországon és Károlyi Mihály*.

[Économie et société de la Hongrie au commencement du XX^e siècle et Mihály Károlyi Экономика и общество в Венгрии в начале XX века и Михай Кароли.] МТАФТ 1975. Том. 24. No 2—3. pp. 244—253.

CSIZMADIA ANDOR: *A polgári államépítés Deák Ferenc politikai nézeteiben.* [La fondation de l'État bourgeois dans les vues politiques de Ferenc Deák — Создание буржуазного государства в политических воззрениях Франца Деака.] GJ 1976. Том. 10. No 1—2. pp. 73—121.

DIÓSZEGI ISTVÁN: *Andrássy indulása és megtorpanása. 1871—1875.* [Le départ et l'arrêt subit de la carrière d'Andrássy. 1871—1875 — Отправление и приостановление Андраши 1871—1875 гг.]

Dokumentumok az 1918/19-es forradalmak Duna—Tisza közti történetéhez. Szerk., bev., jegyz. és gyűjt. ROMSICS IGNÁC. Közrem. SZABÓ CSABA. [Documents concernant l'histoire des révolutions de 1918—19 survenues sur les territoires bordés par les fleuves Danube et Tisza. Réd., intr., annot. et recueil. par —. Avec la collab. de —. Документы к истории революций на 1918—1919 гг. в области между Дунаем и Тиссой. Ред. предисл. и составл. — С участием —] Kecskemét 1976, 74 p., 20 t.

DOLMÁNYOS ISTVÁN: *Az 1906. évi földmunkásmozgalmak történetéhez.* [A l'histoire des mouvements des ouvriers agraires en 1906 — К истории движения земледельческих работников в 1906 г.] AtSz 1976. Том. 18. No 1—2. pp. 48—74.

DOLMÁNYOS ISTVÁN: *A koalíció az 1905—1906. évi kormányzati válság idején.* [Coalition pendant la période de la crise gouvernementale en 1905—1906 — Коалиция во время правительственного кризиса в 1905—1906 гг.] Bp. 1976, Akadémiai Kiadó. 321 p.

EÖTVÖS JÓZSEF BÁRÓ: *Kultúra és nevelés. Tanulmányok, cikkek, beszédek.* Összegyűjt., szerk., bev. és jegyz. MEZEI MÁRTA. [Culture et éducation. Études, articles discours. Recueil., réd., intr. et annot. par —. Культура и воспитание. Очерки, статьи и речи. Состав., ред., предисл. и примеч. —] Bp. 1976. Magyar Helikon — Szépirodalmi Kiadó. 525 p.

EÖTVÖS JÓZSEF BÁRÓ: *Levelek.* Szerk., az idegen nyelvű leveleket ford., bev. és jegyz. OLTVÁNYI AMBRUS. [Lettres. Réd., trad. des lettres en langues étrangères, intr. et annot. par — Письма. Ред. и перевод писем на иностр. языках, предисл. и примеч. —] Bp. 1976. Magyar Helikon — Szépirodalmi Kiadó. 857 p.

FEKETE SÁNDOR: *A nemzet prókátora. Emlékezés Deák Ferencre.* [L'avocat de la nation. Hommage à Ferenc Deák — Адвокат целой нации. В памяти Ф. Деака.] Bp. 1976, Magvető Kiadó. 126 p.

Források a borsodi és miskolci munkásmozgalom történetéhez. Szerk. ROMÁN JÁNOS. Kiad. a Miskolc, Megyei Város Tanácsa. 1. 1869—1918. Összeáll. BERÁNNÉ NEMES ÉVA, ROMÁN JÁNOS [Sources relatives à l'histoire du mouvement ouvrier de Borsod et de Miskolc. Réd. par —. Ed. par —. 1. 1869—1918. Réd. par —. Источники и истории рабочего движения в комитате Боршод и г. Мишкольца. Ред. —. Изд. —. Том 1. 1869—1918 гг. Состав. —] Miskolc 1976. 539 p.

FRANK TIBOR: *The British image of Hungary. 1865/70.* Publ. by Department of English, L. Eötvös University. [Как представляли англичане Венгрию в 1865—1870 гг.] Bp. 1976, ELTE. 367 p., 4 t.

A Galilei Kör névsora 1912-ből. Közli VARGA F. JÁNOS. [La liste des membres du Cercle Galilée de l'année 1912. Publ. par —. Список членов кружка Галилеи в 1912 г. Опубл.] TSz 1976. Том. 19. No 1—2. pp. 211—233.

HAJDÚ TIBOR: *Károlyi Mihály a polgári demokratikus forradalomban.* [Mihály Károlyi dans la révolution bourgeoise-démocratique — Михаил Кароли в буржуазно-демократической революции.] ЕКМ 1976. pp. 23—33.

HAMAR MÁRIA: *A magyar nyelv kötelező tanításáról szóló 1879. évi törvényről.* [Sur la loi de 1879, traitant l'enseignement obligatoire de la langue hongroise — О законе 1879 г., предписавшего обязательное преподавание венгерского языка.] Sz 1976. Том. 110. No 1. pp. 84—118.

HANTÓ ZSUZSANNA: *Jászi Oszkár és Szabó Ervin vitája a tudomány és a politika viszonyáról.* [La polémique d'Oszkár Jászi et d'Ervin

Szabó sur les relations de la science et de la politique — Дискуссия между О. Яси и Э. Сабо о соотношении науки и политики.] Pécs 1976, 29, 3, 12 p. (Magyar Tudományos Akadémia Dunántúli Tudományos Intézet. Közlemények 21.)

HECEDŰS SÁNDOR: *Egy politikai per kulisszatitkai. Gróf Tisza István.* [Les secrets d'un procès politique. Comte István Tisza — Секреты политического судебного процесса. Граф И. Тисса.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 218 p., 8. t.

ISZLAMOV, TOFIK MUSZLIMOVICS: *Politikai küzdelmek Magyarországon az első világháború előtt. 1906—1914.* Ford. MAYER MÁRIA. [Luttes politiques en Hongrie avant la première guerre mondiale. 1906—1914. Trad. Par —. Политическая борьба в Венгрии перед первой мировой войной. 1906—1914 гг. Перевод —] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 121 p. (Értekezések a történeti tudományok köréből. U. S. 81.)

JESZENSZKY GÉZA: *A Times Magyarországról a századfordulón.* [Le journal «Times» sur la Hongrie au tournant du siècle — Таймс о Венгрии в конце XIX — начале XX в.] Вр. 1976, Tom. 19. No 6. pp. 94—104.

KALMÁR I. GYÖRGY: *Szociáldemokrácia, nemzeti és nemzetiségi kérdés Magyarországon. 1900—1914.* [Social-démocratie, question nationale et question des nationalités en Hongrie. 1900—1914 Социал-демократия, национальный вопрос и вопросы о национальностях в Венгрии в 1900—1914 гг.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 247 p.

KEMÉNY G. GÁBOR: *Mocsáry Lajos és a nemzeti egyenjogúság.* [Lajos Mocsáry et l'égalité de droits des nationalités — Лайош Мочари и национальное равноправие.] Sz 1976, Tom. 110. No 4. pp. 587—606.

KIRÁLY ISTVÁN: *Az 1891-es agrárszocialista mozgalmak paraszti dokumentumainak kritikai vizsgálata.* [L'examen critique des documents paysans relatifs aux mouvements paysans agraires-socialistes de l'année 1891 — Критический обзор крестьянских документов об аграрно-социалистическом движении в 1891 г.] AtSz 1976, Tom. 18. No 1—2. pp. 16—47.

KUBINSZKY JUDIT: *Politikai antiszemitizmus Magyarországon. 1875—1890.* [Antisémitisme politique en Hongrie. 1875—1890 — Политический антисемитизм в Венгрии 1875—1890 гг.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 272 p.

LÁZÁR VILMOS: *Egy emlékirat lapjaiból. 1919. Visszaemlékezések, tanulmányok.* Összeáll. KÖRÖSI JÓZSEF. Bev. VITÁNYI IVÁN. [Des pages d'un mémorial. 1919. Souvenirs, études — Страницы из мемуара. 1919 год. Воспоминание, статьи. Сост. —. Введение —] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 283 p.

Magyarország története. Egyetemi tankönyv. Közread. a Magyar Tudományos Akadémia, Történettudományi Intézet. 4. 1849—1918. *Az abszolútizmus és a dualizmus kora.* Szerk. HANÁK PÉTER. Közrem. ERÉNYI TIVOR, SZABAD GYÖRGY. 2. kiad. [Histoire de Hongrie. Manuel d'université. Ed. par —. 4. 1849—1918. L'époque de l'absolutisme et du dualisme. Réd. par —. Avec la collab. de —. 2^e éd. История Венгрии. Учебник для вузов. Изд. — Том 4. 1849—1918 гг. Период абсолютизма и дуализма. Ред. — С участием — Изд второе.] Вр. 1975, Tankönyvkiadó. 663 p., 1 t., 1 carte.

MÓZES MINÁLY: *Debrecen ipara a dualizmus korában.* [L'industrie de Debrecen à l'époque du dualisme — Индустрия г. Дебрецен в период дуализма.] 83—146. p. DI 1976. 341 p.

MUCSI FERENC: *Egy évtized a Népszava történetéből. 1905—1914.* [Une décennie de l'histoire du quotidien Népszava. 1905—1914 Десятилетие из истории газеты Непсава. 1905—1914 гг.] PtK 1976, Tom. 22. No 1. pp. 71—101.

RÁNKI GYÖRGY: *A francia tőke Magyarországon 1914-ig.* [Le capital français en Hongrie jusqu'à 1914 — Французский капитал в Венгрии до 1914 г.] 58—73 p. AUDhist. mt. 9.

SARLÓS BÉLA: *Közigazgatás és hatalompolitika a dualizmus rendszerében.* [L'administration publique et la politique de pouvoir dans le système du dualisme — Государственное управление и политика власти в системе дуализма.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 277 p.

SCOTT, M. EDDIE: *Cui bono? Magyarország és a dualista Monarchia védővámpolitikája*. [Cui bono? La Hongrie et la politique de taxe prohibitive de la Monarchie dualiste — Венгрия и система защитных таможенных ставок дуалистической монархии.] TSz 1976. Tom. 19. No 1—2. pp. 156—166.

SZABAD GYÖRGY: *Deák Ferenc három politikai korszaka*. [Les trois époques politiques de Ferenc Deák — Три политических периода в жизни Ф. Деака.] MT 1976. Tom. 21. No 11. pp. 675—687.

SZABAD GYÖRGY: *A társadalmi átalakulás folyamatának előrehaladása Magyarországon. 1849—1867*. [Le développement du processus de la transformation sociale en Hongrie. 1849—1867 — Развитие процесса общественного преобразования в Венгрии в 1849—1867 гг.] V 1976. Tom. 19. No 3. pp. 1—15.

SZABÓ DÁNIEL: *A magyar álláspontok helye a Szerbiával szembeni hadicélok rendszerében. 1915—1918*. [La place des vues de la Hongrie dans le système des objectifs de guerre contre la Serbie. 1915—1918 — Место венгерских воззрений в системе военных цепей по отношению к Сербии.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 181 p. (Értekezések a történeti tudományok köréből. U. S. 79.)

SZAKÁCS KÁLMÁN: *A mezőgazdasági munkásság szakmai szervezkedésének sajátosságai és jellemző vonásai a XIX. század végén és a XX. század elején*. [Les traits caractéristiques de l'organisation corporale des ouvriers agraires à la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e siècle — Особенности и характерные черты профессиональных организаций сельскохозяйственных рабочих в конце XIX — начале XX века.] Tájékoztató 1976. No 2. pp. 83—108.

SZÁNTÓ PÉTER: *Magyarország idegenforgalma a XIX. század második felében*. [Le tourisme en Hongrie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle — Туризм в Венгрии во второй половине XIX столетия.] MKVM Évk. pp. 213—251.

SZÁSZ ZOLTÁN: *A brassói román iskolák ügye a századvég nemzetiségi politikájában*. [L'affaire des écoles roumaines de Brassó dans la politique de nationalités à la fin du siècle — Дело о румынских школах в Брашове

в национальной политике в конце прошлого века.] TSz 1976. Tom. 19. No 1—2. pp. 35—63.

SZÜCS ERNŐ: *Debrecen ipara az abszolutizmus korában*. [L'industrie de Debrecen à l'époque de l'absolutisme — Индустрия г. Дебрецена в период абсолютизма.] pp. 17—19. DI. 1976. 341 p.

TÁNCSICS MIHÁLY: *Fővárosunk*. Pest, 1867. Hasonmás Kiadás. Bev. és jegyz. H. KOHUT MÁRIA. [Notre capitale. Pest, 1867. Éd. facsimilé. Intr. et annot. par — Наша столица, Пешт 1867 г. Издание Факсимиле. Введ. и примеч. —] Вр. 1976, 40 p., ill. (Budapest Főváros Levéltára forráskiadványai 8.)

Tanúságtételek. Visszaemlékezések a magyarországi munkásmozgalom történetéből. Közread. a Magyar Szocialista Munkáspárt, Párttörténeti Intézet. 1905—1918. október. Vál. és szerk. PETRÁK KATALIN. Életrajzok és jegyz. ÁCS IRÉN, NAGY ETA stb. Bev. KENDE JÁNOS. [Témoins. Mémoires de l'histoire du mouvement ouvrier hongrois. Ed. par —. 1905—octobre 1918. Choix et réd. par —. Biographies et annot. par —. Intr. par —. Воспоминания по истории венгерского рабочего движения. Издатель — 1905—октябрь 1918 гг. Состав. и ред. —. Автор библиографий и прим. —. Введ. —] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 431 p., 8 t.

TARR LÁSZLÓ: *Déliárbok országa*. [Le pays des mirages — Страна миражей.] Вр. 1976, Helikon. 312 p.

VARGA JENŐ: *A proletárdiktatúra gazdaságpolitikája. Válogatott írások. 1912—1922*. Összeáll. és szerk. BÖRÖCSFY FERENC. Bev. GÖNCÖL GYÖRGY. Az idegen nyelveken megjelent írásokat ford. GÁTI TIBOR, KEPECS FERENC. [La politique économique de la dictature du prolétariat. Écrits choisis. 1912—1922. Réd. par —. Intr. par —. Traduction des textes parus en langues étrangères par —. — Экономическая политика пролетарской диктатуры. Избранные произведения. 1912—1922 гг. Состав. и ред. —. Введ. —. Перевод с иностр. языков.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 371 p.

VÁRKONYI ÁGNES, R.: *Tudomány és társadalom a polgári átalakulás időszakában a Magyar Tudományos Akadémián*. [Science et

société à l'Académie Hongroise des Sciences pendant l'époque de la transformation bourgeoise — Наука и общество в Академии наук Венгрии в период буржуазного преобразования.] МТАФТ 1976. Том. 25. No 1. pp. 75—82.

VINCZE EDIT, S.: *Frankel Leó mint Ausztria — Magyarország levelező titkára. Bécsi tartózkodása és elfogatása. 1871—1876.* [Léo Frankel comme secrétaire correspondant de l'Autriche-Hongrie. Son séjour viennois et son arrestation. 1871—1876 — Лев Франкель как секретарь-корреспондент Австро-Венгрии. Его пребывание в Вене и его арест. 1871—1876 гг.] PtK 1976. Том. 22. No 1. pp. 90—124.

VÖRÖS ANTAL: *A magyar mezőgazdaság a kapitalista átalakulás útján. 1849—1890.* 9—152. l. in: *A magyar mezőgazdaság a XIX—XX. században. 1849—1919.* Szerk. GUNST PÉTER, HOFFMANN TAMÁS. [L'agriculture hongroise en voie de la transformation capitaliste. 1849—1890. pp. 9—152. in: L'agriculture hongroise au XIX^e et XX^e siècles. 1849—1949. Réd. par —. Сельское хозяйство Венгрии на пути капиталистического преобразования. 1849—1890 гг. Опубликовано в: Венгерское сельское хозяйство в XIX—XX вв. 1847—1919 гг. Ред. —] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 472 p. (Agrártörténeti Tanulmányok 4.)

ZSIGMOND GÁBOR: *Lánczy Gyula és a századvégi evolucionista társadalomkutatás válságúttjai.* [Gyula Láncezy et les tendances de la recherche évolutionniste de la société à la fin du siècle — Дв. Ланци и альтернатива эволюционизма в исследованиях общественных наук в конце XIX века.] ET 1976. Том. 87. No 1—2. pp. 237—253.

8. Histoire de Hongrie 1919—1945 — История Венгрии. 1919—1945 гг.

BABICS ANDRÁS—FEJÉR LEONTIN: *Szilárd ásványi tüzelőanyagok kutatása és bányászata Délkelet-Dunántúlon a két világháború között.* [La prospection des combustibles minéraux solides dans les parties sud-orientales de la Transdanubie entre les deux guerres

mondiales — Исследование и выработка твердого минерального топлива в юго-западной части Задунья в период между двумя мировыми войнами.] SzeK 1976. pp. 15—29.

BÁLINT GYÖRGY: *A toronyőr visszapillant. Cikkek, tanulmányok, kritikák.* Szerk. és utószó KOCZKÁS SÁNDOR. Sajtó alá rend. KOCZKÁS SÁNDOR, MAGYAR ISTVÁN. Bibliogr. MAGYAR ISTVÁN. Jegyz. RÉT RÓZSA, KRISTÓ NAGY ISTVÁN. Utánnny. [Le garde de la tour remonte dans le passé. Articles, études, critiques. Réd. et postface par —. Mis sous presse par —. Bibliogr. par —. Annot. par —. Réimpr. — Сторож на башне оглядывается на прошлое. Статьи, очерки, критические заметки. Ред. и послесловие —. Подготовка к печати —. Библиогр. —. Примеч. —] Вр. 1976, Magvető Kiadó. Vol. 1. 726 p., vol. 2. 747 p.

BELLÉR BÉLA: *Az osztrák—magyar viszony és a burgenlandi kérdés. 1922—1926.* [Les rapports austro-hongrois et la question de Burgenland. 1922—1926 — Австро-венгерские отношения и проблемы Бургерланда. 1922—1926 гг.] SzS 1975. Том. 29. No 3. pp. 232—244.

БЕНКЕ ZSÓFIA, L.: *Az ellenforradalmi korszak munkásbiztosításának történetéből.* [De l'histoire du système d'assurance des ouvriers pendant l'époque contre-révolutionnaire — Из истории социального страхования рабочих в контрреволюционном периоде.] Sz 1975. Том. 109. No 5—6. pp. 1001—1028.

BERÁNNÉ NEMES ÉVA: *Adalékok a totális fasiszta diktatúra megteremtésére irányuló gömbösi kísérlet előzményeihez. 1928—1933.* [Données concernant les antécédents de la tentative de Gömbös à l'instauration d'une dictature fasciste totalitaire — Данные относительно предпосылок попытки Гэмбеша создать тотальную фашистскую диктатуру. 1928—1933 гг.] ВМЕ Marx-len. tan. közl. 1976. Том. 4. No 2. pp. 183—200.

Endrődi csendőrsortűz. 1935. *Tudományos emlékülés az endrődi csendőrsortűz 40. évfordulója alkalmából. Előadások.* Szerk. ORBÁN SÁNDOR, SZAKÁCS KÁLMÁN. [Le feu de salve des gendarmes à Endrőd. 1935. Séance commémorative scientifique organisée à l'occasion du 40^e anniversaire du feu de salve des

gendarmes à Endrőd. Conférences. Réd. par —. Расстрел жандармов в Эндрезде. 1935 г. Научная ессия по поводу сороколетисобытия. Доклады. Редакторы —] Вр. 1975, 179 p., ill.

ERDEI FERENC: *Magyar tanyák*. Вр. 1942. Athenaeum. Hasonmás kiadás. + KULCSÁR KÁLMÁN: *A magyar tanya ma és holnap*. [Les fermes hongroises. Вр. 1942. Athenaeum. Éd. facsimilé. + —: *La ferme hongroise aujourd'hui et demain* — Венгерские хутора. Будапешт, 1942 г. Издание факсимиле. + —: *Венгерский хутор сегодня и завтра*.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 270 p.

ERDEI FERENC: *A magyar társadalom a két világháború között*. I—II. [La société hongroise entre les deux guerres mondiales. I—II. — Венгерское общество в период между двумя мировыми войнами. Части I—II.] V 1976. Tom. 19. No 4. pp. 22—53., No 5. pp. 36—58.

1941. évi népszámlálás. Közread. a Központi Statisztikai Hivatal, Könyvtár és Dokumentációs szolgálat; Magyar Országos Levéltár. Вр. 2. *Demográfiai adatok községek szerint*. Összeáll. KEPECS JÓZSEF. Közrem. DALLOS ÖDÖNNÉ. [Le recensement de l'année 1941. Éd. par —. 2. Données démographiques selon les municipalités. Réd. par —. Avec la collab. de —. Перепись населения в 1941 г. Издается —. Том 2. Демографические данные по деревням. Составитель —. С участием —] Вр. 1976, Statisztikai Kiadó. 433 p.

FEJES JUDIT: *A magyar—német gazdasági és politikai kapcsolatok kérdéséhez az 1920-as—1930-as évek fordulóján*. [Remarques à la question des relations économiques et politiques hungaro-allemandes au tournant des années de 1920 et 1930 — К вопросу об экономических и политических связях между Венгрией и Германией в конце 1920 — начале 1930 гг.] TSz 1976. Tom. 19. No 3. pp. 361—384.

FRIEDRICHNÉ KOVÁCS IRÉN: *Heves megye dolgozó népének harca és ellenállása a Horthy-fasiszmus éveiben*. [La lutte et la résistance du peuple travailleur dans le comitat de Heves pendant les années du fascisme de Horthy — Борьба и сопротивление трудового народа комитата Хевеш в годы фашистского ре-

жима Хорти.] Eger 1975, pp. 7—24. (Tirage à part: Acta Academiae Paedagogicae Agrimensis. N. S. Tom. 13.)

FÜLEP LAJOS: *Művészet és világnézet. Cikkek, tanulmányok. 1920—1970*. Vál., szerk., jegyz., bibliogr. és névmutató TIMÁR ÁRPÁD. [Art et conception du monde. Articles, études. 1920—1970. Choix, réd., annot. bibliogr. et index par —. — Искусство и мировоззрение. Статьи и очер ки. 1920—1970 гг. Состав., ред., примеч., библиография и указатели —] Вр. 1976, Magvető Kiadó (Pécs). 700 p., 1 t.

GAZSI JÓZSEF: *Ejtőernyős partizántevékenység és elhárítás Magyarországon 1941-ben*. [Activité des partisans parachutistes et contre-espionnage en Hongrie en 1941 — Действия партизан-парашютистов в Венгрии в 1941 г. и борьба против него.] НК 1976. Tom. 23. No 3. pp. 494—526.

GERGELY JENŐ: *A keresztényszocialisták politikai szerepe az ellenforradalom első éveiben. 1919—1923*. [Le rôle politique des chrétiens-socialistes pendant les premières années de la contre-révolution. 1919—1923 — Политическая роль христиан-социалистов в первые годы контрреволюционного режима. 1919—1923 гг.] Sz 1976. Tom 110. No 2. pp. 225—272.

GODÓ ÁGNES: *Magyar—lengyel kapcsolatok a második világháborúban*. [Relations hungaro-polonaises pendant la deuxième guerre mondiale — Венгерско—польские отношения во время второй мировой войны.] Вр. 1976, Zrínyi Kiadó — Kossuth Kiadó. 447 p.

GYERZSALUK, NYIKOLAJ: *Adalékok a magyar partizánok kiképzéséhez nyújtott szovjet segítség történetéhez*. [Données à l'histoire de l'aide soviétique offerte pour l'entraînement des partisans hongrois — Данные к истории советской помощи в деле подготовки венгерских партизан.] НК 1976. Tom. 23. No 4. pp. 710—722.

HARASZTI ÉVA, H.: *Károlyi Mihály a fasiszmus ellen*. [Mihály Károlyi contre le fascisme — Михай Каройи против фашизма.] ЕКМ 1976. pp. 49—54.

HEGEDŰS SÁNDOR: *Golub Rudolf. 1901—1944*. [Rudolf Golub. 1901—1944. — Рудольф

Голуб 1901—1944 гг. PtK 1976. Том. 22. No 2. pp. 168—183.

HUNYADY GYÖRGY: *A XX. század különböző időszakainak értékelése a közgondolkodásban.* [Appréciation des différentes époques du XX^e siècle dans le penser public — Оценка различных периодов XX века в общественном мышлении.] Tört. tk. Bp. 1976, 176 p. (pp. 151—166.)

JEMNITZ JÁNOS: *Károlyi Mihály az emigrációban. 1919—1945.* [Mihály Károlyi en émigration. 1919—1945 — Михай Карой в эмиграции. 1919—1945 гг.] ЕКМ 1976. pp. 35—44.

KÁLLAI GYULA: *Károlyi Mihály politikai öröksége.* [Héritage politique de Mihály Károlyi — Политическое наследие Михая Каройи.] МТАФТ 1975. Том. 24. No 2—3. pp. 239—244.

KÁLNOKI KIS TAMÁS: *Berde Mózes kormánybiztos 1849-ben.* [Mózes Berde, le commissaire du gouvernement en 1849 — Государственный комиссар Мозеш Берде в 1849 г.] LSz 1976. Том. 26. No 1. pp. 105—120.

KEREKES LAJOS: *A Habsburg-restaurációs kísérletek és az osztrák—magyar viszony 1921-ben.* [Les tentations à la restauration des Habsbourg et les relations austro-hongroises en 1921 — Попытки Габсбургской реставрации и австро-венгерские отношения в 1921 г.] Sz 1976. Том. 110. No 1. pp. 3—50.

Ketten a száműzetésben: Párizs. Beszélések Károlyi Mihálynéval. FODOR ILONA interjúja. [Nous deux en exil: Paris. Entretiens avec Mme Mihály Károlyi. L'interview de —. — Вдвоем в изгнании: Париж. Беседы с Каталин Каройи. Интервью И. Фодор.] V 1976. Том. 19. No 5. pp. 59—72.

KOVÁCS JÓZSEF: *A szocialista magyar irodalom dokumentumai az amerikai magyar sajtóban 1920—1945. Irodalom — szocializmus.* [Les documents de la littérature socialiste hongroise dans la presse hongroise aux Etats Unis, de 1920 à 1945. Littérature — socialisme — Документы венгерской социалистической литературы в американской венгерской прессе. 1920—1945 гг. Литература — социализм.] Bp. 1976, Akadémiai Kiadó. 437 p.

KÖNYCS EMMA: *Páneurópai-koncepció az 1920-as években.* [La conception de « Pan-europe » pendant les années 1920 — Концепция «Паневропы» в 1920 годах.] PtK 1976. Том. 22. No 4. pp. 138—170.

LACSKÓ MIKLÓS: *Válságok—választások. Történeti tanulmányok a két világháború közötti Magyarországról.* [Crises — élections. Études historiques sur la Hongrie d'entre les deux guerre mondiales — Кризисы — выборы. Исторические очерки о Венгрии периода между двумя мировыми войнами.] Bp. 1975. Gondolat Kiadó. 362 p.

LAGZI ISTVÁN: *A magyarországi lengyel menekültek politikai tevékenységének néhány kérdése 1939—1944 között.* [Quelques questions concernant l'activité politique des réfugiés polonais en Hongrie entre 1939 et 1944 — Некоторые вопросы политической деятельности польских беженцев в Венгрии в 1939—1944 гг.] AUDhist. mt. 9. pp. 103—127.

A magyar értelmiség történetéhez. Dokumentumok. Közread. az Oktatási Minisztérium. Bp. 3. *Értelmiség és középosztály a két világháború között.* Vál., bev. és jegyz. NÉMEDI DÉNES. Szerk. SOMLAI PÉTER. [A l'histoire des intellectuels hongrois. Documents. Ed. par —. Bp. 3. Intellectuels et classe moyenne entre les deux guerres mondiales. Choix, intr. et annot. par —. Réd. par —. — К истории венгерской интеллигенции. Документы. Издается —. Том 3. Интеллигенция и средний класс в период между двумя мировыми войнами. Сост., введ. и примеч. —. Ред. —.] Bp. 1976, 319 p. (Szociológiai füzetek 10.)

Magyarország története. Szerk. biz. vez. RACH ZSIGMOND PÁL. Közread. a Magyar Tudományos Akadémia Történettudományi Intézete. 8. *1918—1919, 1919—1945.* Főszerk. RÁNKI GYÖRGY. [Histoire de Hongrie. Chef du comité de réd. —. Ed. par —. 8. 1918—1919, 1919—1945. Réd. en chef —. История Венгрии. Руков. Редколлегии —. Изд. —. Том 8. 1918—1919 гг. и 1919—1945 гг. Гл. ред. —.] Bp. 1976, Akadémiai Kiadó. 1400 p., 40 t., 6 cartes

NAGY ZSUZSA, L.: *A liberális polgári ellenzék pártjai és szervezetei. 1919—1944.* [Les

partis et les organisations de l'opposition bourgeoise libérale. 1919—1944 — Партии и организации буржуазно-либеральной оппозиции. 1919—1944 гг.] TSz 1976. Tom. 19. No 3. pp. 335—360.

NEMES DEZSŐ: *Az első világháború és az ellenforradalom gazdasági következményei.* [La première guerre mondiale et les conséquences économiques de la contre-révolution — Экономические последствия первой мировой войны контрреволюции.] PtK 1976. Tom. 22. No 2. pp. 3—53.

Oszvobozsdenie Vengrii. [Dokumentumok Magyarország felszabadításáról.] (Szbornik dokumentov. 1944—1945.) (Szoszt. i pojasznil' n'ij tekszt. Béla Esti. Pred.: Djula Kállai [Gyula]. 2. iz. d) [Documents sur la libération de la Hongrie. 1944—1945. Réd. et choix de textes par —. Trad. par —. 2^e éd.) Вр. 1976, Corvina Kiadó. 191 p., 16 t.

PÁSZTOR BÉLA: *Visszaút nem volt. Visszemlékezések.* [Il n'y avait pas de retour. Mémoires — Не было дороги назад. Воспоминания.] НК 1976. Tom. 23. No 3. pp. 527—554.

PINTÉR ISTVÁN: *A KMP és a Márciusi Front.* (Le Parti Communiste de Hongrie et le Front de Mars — Компартия Венгрии и Мартовский фронт.) PtK 1976. Tom. 22. No 4. pp. 3—43.

PINTÉR ISTVÁN: *München és az első bécsi döntés hatása a Magyarországi Szociáldemokrata Párt politikájára.* [Munich et l'influence de la première décision de Vienne à la politique du Parti Social-démocrate de Hongrie — Влияние Мюнхена и первого венгерского арбитража на политику Венгерской социал-демократической партии.] TSz 1976. Tom. 19. No 3. pp. 407—438.

PINTÉR ISTVÁN: *Szélsőjobboldali nacionalista csoport az MSzDP-ben 1938—1939 fordulóján.* [Un groupe nationaliste d'extrême droite dans le Parti Social-démocrate de Hongrie au tournant de 1938—1939 — Националистическая группа крайних правых в Венгерской социал-демократической партии в конце 1938 — начале 1939 гг.] PtK 1976. Tom. 22. No 1. pp. 31—70.

PÖLÖSKEI FERENC: *Az államforma és az „alkotmányosság” kérdései 1919—1920 forduló-*

lóján. [Les questions de la forme d'Etat et de la constitutionnalité au tournant de 1919—1920 — Проблемы государственного строя и конституционности в конце 1919 — начале 1920 гг.] Sz 1976. Tom. 110. No 5. pp. 757—801.

RÁNKI GYÖRGY: *Az 1939-es budapesti választások.* [Les élections de Budapest en 1939 — Выборы в Будапеште в 1939 г.] TSz 1976. Tom. 19. No 4. pp. 613—630.

RÓNAI TAMÁS: *Jászi Oszkár a dunai kérdésről 1933 és 1939 között.* [Les pensées d'Oszkár Jászi sur le problème des pays danubiens entre 1933 et 1939 — Оскар Яси о проблеме дунайских стран в период между 1933 и 1939 гг.] Sz 1976. Tom. 110. No 1. pp. 77—83.

SAYGUN, A. ADNAN: *Béla Bartók's folk music research in Turkey.* Ed. LÁSZLÓ VIKÁR Transl. SAMIRA B. BYRON. Исследования народной музыки Бэлы Барток в Турции. Изд. —. Перевод —] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 430 p., ill.

SERFŐZŐ LAJOS: *A titkos társaságok és a konszolidáció 1922/1926-ban.* + LIPTÁK DOROTTYA: *A Gömbös-kormány külpolitikájának egyes kérdései a magyar történelmi irodalom tükrében.* [Sociétés secrètes et consolidation en 1922—1926. + —: Quelques questions de la politique extérieure du gouvernement de Gömbös dans la littérature historique hongroise — Секретные общества и консолидация в 1922 - 1926 гг. + —: Некоторые вопросы внешней политики правительства Гембеша в свете венгерской исторической литературы.] AUSzeg. AH. LVII. pp. 3—60.

SERFŐZŐ LAJOS: *A titkos társaságok és a róluk folytatott parlamenti viták 1922/1924-ben.* [Sociétés secrètes et les débats parlementaires menés sur elles en 1922—1924 — Секретные общества и парламентские дискуссии о них в 1922—1924 гг.] PtK 1976. Tom. 22. No 3. pp. 69—113.

SIMON ISTVÁN: *A földbérlet szövetségei. 1920—1944.* [Les coopératives des fermiers. 1920—1944 — Кооперативы по найму земельных участков. 1920—1944 гг.] AtSz 1976. Tom. 18. No 3—4. pp. 376—418.

SPÁCZAY HEDVIG: *Adalékok a Magyar Királyi Honvédelmi Minisztérium 1944—45. évi szervezéséhez.* [Données à l'organisation du

Ministère Royal de la défense nationale de Hongrie en 1944 et 1945 — Данные к организации венгерского королевского министерства обороны в 1944–1945 гг.] *LSz* 1976. No. 2–3. pp. 85–108.

STIER MIKLÓS: *Oktató-nevelő munka a Szociáldemokrata Pártban és a szakszervezetekben. 1919–1930.* [Activité éducative et didactique dans le Parti Social-démocrate et dans les syndicats. 1919–1930 — Воспитательно-пропедагогическая работа в социал-демократической партии и в профсоюзах. 1919–1930 гг.] *Sz* 1976. Tom. 110. No 5. pp. 802–841.

STRASSENREITER ERZSÉBET: *A MSzDP budapesti XI. kerületi pártszervezetének tagnyilvántartója 1930–1934-ből.* [Le registre des membres de l'organisation du Parti Social-démocrate de Hongrie dans le XI^e arrondissement de Budapest en 1930–1934 — Регистрационные списки членов рпартийной организации Венгерской социал-демократической партии в XI районе Будапешта в 1930–1934 гг.] *PtK* 1976. Tom. 22. No 3. pp. 182–195.

SZABÓ ÁGNES: *A KMP újjászervezése és első kongresszusa.* + HORVÁTH ZOLTÁNNÉ: *A KMP második kongresszusa.* + PINTÉR ISTVÁN: *A magyar antifasiszta, Hitler-ellenes nemzeti ellenállás történetéhez.* [La réorganisation du Parti Communiste de Hongrie et son premier congrès. + —: Le deuxième congrès du Parti Communiste de Hongrie. + —: A l'histoire de la résistance hongroise antifasciste, anti-hitlérienne et nationale — Восстановление Партии венгерских коммунистов и ее первый съезд. + —: Второй съезд Партии венгерских коммунистов. + —: К истории антифашистского антигитлеровского национального сопротивления в Венгрии.] *Vp.* 1976, Kossuth Kiadó. 147 p.

SZABÓ LÁSZLÓ: *Katonai elméletek és nézetek a két világháború között.* [Théories et vues militaires entre les deux guerres mondiales — Военные теории и воззрения в период между двумя мировыми войнами.] *HK* 1976. Tom. 23. No 1. pp. 96–111.

SZAKÁCS KÁLMÁN: *Die Politik der Ungarländischen Sozialdemokratischen Partei (USP)*

vom Sieg der Gegenrevolution bis zur Stabilisierung des Systems (August 1919–1925). Die Neugestaltung der USP und ihre Politik: ihr Platz im gegenrevolutionären System. [Политика Венгерской социал-демократической партии от победы контрреволюции до стабилизации Венгерской социал-демократической партии и ее политики: место партии в системе контрреволюции.] *АН* 1976. Tom. 22. No 1–2. pp. 99–129.

SZANI FERENC—TIMÁR LAJOS: *Debrecen ipara az ellenforradalmi rendszer időszakában.* [L'industrie de Debrecen à l'époque du régime contre-révolutionnaire — Промышленность Дебрецена в период контрреволюционного режима.] *DI* 1976. pp. 147–241.

SZILI FERENC: *Cselédsors az uradalmas Somogyban a két világháború között.* [Destin des domestiques de culture sur les domaines du comitat de Somogy entre les deux guerres mondiales — Судьба наемных слуг в крупных имениях комитата Шомодь между двумя мировыми войнами.] *Karosvár*, 1976. 18 p.

TAUSZ ANIKÓ: *Adalékok a magyar ipari munkásság helyzetéhez 1919 és 1929 között.* [Données à la situation des ouvriers industriels hongrois entre 1919 et 1929 — Данные к положению венгерского промышленного пролетариата в период между 1919 и 1929 гг.] *TSz* 1976. Tom. 19. No 4. pp. 631–659.

VARGA ILONA: *A kivándorlás irányváltoztatása és a magyar kivándorlók beilleszkedése Latin-Amerikában a két világháború között.* [Le changement de direction de l'émigration et l'intégration des émigrants hongrois en Amérique Latine entre les deux guerres mondiales — Перемена направления иммиграции и приспособление венгерских иммигрантов к новой среде в Латинской Америке в период между двумя мировыми войнами] *Szeged* 1976, AUSzeg. *АН*. LVI. 51 p.

VARGYAI GYULA: *A hadsereg karhatalmi alkalmazásának néhány kérdéséről a 30-as évek első felében.* [Sur quelques questions de l'emploi de l'armée comme milice dans la première moitié des années trente — О некоторых вопросах использования армии как полицейской силы в первой половине 30-х

годов.] TSz 1976. Tom. 19. No 3. pp. 468—478.

VÉGH OSZKÁR: *Jön a tömeg. Az 1930. évi munkásmozgalom történetéből.* [Arrive la foule. De l'histoire du mouvement ouvrier en 1930 — Из истории выступления венгерских рабочих в 1930 году.] Вр. 1976, Táncsics Kiadó. 112 p., ill.

9. Histoire de Hongrie depuis 1945 — История Венгрии после 1945 г.

BARANYI BÉLA: *Adalékok az első három éves terv megvalósulásához Debrecen iparában. 1947—1949.* [Données concernant la réalisation du premier plan triennal dans l'industrie de Debrecen. 1947—1949 — Данные о выполнении трехлетнего плана в промышленности города Дебрецена. 1947—1949 гг.] TanFhTört 1976. pp. 5—40.

BARANYI BÉLA: *A szocialista termelési viszonyok kialakulása és a szocialista építés Debrecen iparában.* [La formation des conditions socialistes de la production et l'édification socialiste dans l'industrie de Debrecen — Возникновение социалистических производственных отношений в промышленности города Дебрецена и социалистическое строительство там.] DI 1976. pp. 245—341.

BENKE JÓZSEF: *A szocialista agrárviszonyok kialakulása és fejlődése Somogyban. 1948—1970.* [La formation des rapports agraires socialistes et leur développement dans le comitat de Somogy. 1948—1970 — Возникновение и развитие социалистических отношений в сельском хозяйстве комитата Шомодь в 1948—1970 гг.] AtSz 1976. Tom. 18. No 1—2. pp. 75—114.

BEREND T. IVÁN: *A szocialista gazdaság fejlődése Magyarországon. 1945—1968.* 2. kiad. [Le développement de l'économie socialiste en Hongrie. 1945—1968. 2^e éd. — Развитие социалистической экономики в Венгрии. 1945—1968 гг. Изд. 2-ое.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó — Közgazdasági és Jogi Kiadó. 304 p.

BERKOVITS GYÖRGY: *Világváros határán.* Szociográfia. [A la limite d'un métropole.

Sociographie — На границе метропола. Социография.] Вр. 1976, Szépirodalmi Kiadó. 341 p., 16 t.

BORSI EMILNÉ: *A magyar—jugoszláv kapcsolatok visszhangja a magyar kommunista sajtóban. 1945—1947.* [L'écho des relations hungaro-yougoslaves dans la presse communiste hongroise. 1945—1947 — Как отражались венгеро-югославские отношения в коммунистической прессе Венгрии. 1945—1947 гг.] ВМЕ Marx.—len. Tan. Közl. 1976. Tom. 4. No 2. pp. 201—214.

DEGRÉ ALAJOS: *A megye, város és község közigazgatása, különös tekintettel a Dunántúltra. 1945—1950.* [L'administration du comitat, de la ville et de la municipalité, particulièrement quant à la Transdanubie. 1945—1950 — Управление комитатом, городом и деревней, с особым вниманием на Задунайскую область. 1945—1950 гг.] LSz 1976. Tom. 26. No 2—3. pp. 5—19.

DOMÉ GYÖRGYNÉ: *Demokrácia a mezőgazdasági termelészövetkezetekben.* [Démocratie dans les coopératives de production agricole — Демократия в сельскохозяйственных кооперативах] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 189 p.

DONÁTH FERENC: *A kollektivizált mezőgazdaság iparosodása Magyarországon.* [L'industrialisation de l'agriculture collectivisée en Hongrie — Индустриализация венгерского сельского хозяйства после его коллективизации.] KGSz 1976. Tom. 23. No 6. pp. 661—678.

ENYEDI GYÖRGY: *A magyar falu átalakulása.* [La transformation du village hongrois — Преобразования в венгерской деревне.] Вр. 1975. pp. 109—125. (Tir. à part: FöK 300.)

FAZEKAS BÉLA: *A mezőgazdasági termelészövetkezeti mozgalom Magyarországon.* [Le mouvement pour la formation des coopératives de production agricoles en Hongrie — Движение сельскохозяйственных кооперативов в Венгрии.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 314, 19 p.

FERGE ZSUZSA: *Az iskolarendszer és az iskolai tudás társadalmi meghatározottsága.* [Le système scolaire et la détermination sociale des connaissances acquises à l'école — Школьная система и социальная предпопре-

деленность приобретенных в школе знаний.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 105 p.

FERGE ZSUZSA: *Scolarisation, mobilité et l'homogénéité sociale.* [Обучение, мобильность и общественная однородность.] NÉHongr. 11. 1976. pp. 63—73.

Gazdaságpolitikánk tapasztalatai és tanulságai. 1957—1960. Írta FRISS ISTVÁN, BARTA JUDIT stb. [Les expériences et les enseignements de notre politique économique. 1957—1960. Par —.— Опыт и уроки нашей экономической политики 1957—1960. . . .] Вр. 1976, Kossuth Kiadó — Közgazdasági és Jogi Kiadó. 379 p.

GONDA BÉLA: *A mezőgazdasági termelés és a közellátás folyamatosságának biztosítása a felszabadulás utáni első években. 1945—1948.* [L'assurance de la continuité de la production agricole et du ravitaillement public pendant les premières années après la libération. 1945—1948 — Обеспечение бесперебойности сельскохозяйственного производства и общественного снабжения в первые годы после освобождения. 1945—1948 гг.] AtSz 1976. Tom. 18. No 3—4. pp. 480—538.

GYENIS JÁNOS: *Politikai és gazdasági feltételek a mezőgazdaság szocialista átalakításában.* [Conditions politiques et économiques dans la transformation socialiste de l'agriculture — Политические и экономические предпосылки в процессе социалистического преобразования сельского хозяйства.] KgSz 1976. Tom. 23. No 2. pp. 154—175.

NAVUDA MIKLÓS—RÁKOSI SÁNDOR: *A Magyar Kommunista Párt és a Szociáldemokrata Párt összetételének alakulása 1945—1948-ban.* [La formation de la composition du Parti Communiste Hongrois et du Parti Social-démocrate entre 1945 et 1948 — Об изменении состава членов Венгерской коммунистической партии и социал-демократической партии в 1945—1948 гг.] PtK 1976. Tom. 22. No 3. pp. 36—68.

HAJDUSKA ISTVÁN: *Tudósok közelről. Ötven magyar akadémikus portréja.* [Savants vus de près. Le portrait de cinquante académiciens hongrois — Вблизи от ученых. Портреты пятидесяти членов венгерской Академии.] Вр. 1975. RTV — Minerva. 338 p.

Harminc év neveléstudomány és művelődéspolitikai. Szerk. HORVÁTH MÁRTON, ZIBOLEN ENDRE. + ARATÓ FERENC: *A magyar pedagógiai irodalom 30 éve. Válogatott bibliográfia. 1945—1974.* Közread. a Magyar Pedagógiai Társaság. [Trente ans de science pédagogique et de politique culturelle. Réd. par —. + —: Les 30 ans de la littérature pédagogique hongroise. Bibliographie choisie. 1945—1974. Ed. par —. Тридцать лет педагогики и культурной политики. Ред. — + —: 30 лет венгерской педагогической литературы. Избранная библиография. 1945—1974 гг. Изд. —] Вр. 1976, Táncsics Kiadó. 335 p.

HOLLÓS ERVIN: *Kik voltak, mit akartak?* 3. jav. kiad. [Qui était, que voulait? 3^e éd. roman. — Кем же они были, чего же хотели? Изд. 3-е, исправл.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó, 318 p., 4 t.

IKLADI LAJOSNÉ: *Magyarország diplomáciai elismertetése a II. világháború után és az 1947-es párizsi békeszerződés a magyar—szovjet kapcsolatok tükrében.* [La reconnaissance diplomatique de la Hongrie après la deuxième guerre mondiale et le traité de paix de Paris en 1947 à la lumière des relations soviéto—hongroises — Дипломатическое признание Венгрии после второй мировой войны и парижский мирный договор 1947 г. в свете венгерско-советских отношений.] VME Marx—len. Tan. Közl. 1976. Tom. 4. No 2. pp. 161—173.

Izsák LAJOS: *A Radikális Demokrata Párt szövetség programja. 1948.* [Le programme de la Coalition démocrate-radical. 1948 — Программа радикально-демократического партийного союза. 1948 г.] LSz. 1976. Tom. 26. No. 1 pp. 133—141.

KANULITS SZILÁR: *A tulajdon fogalma, a tulajdonviszonyok fejlődése a szocializmus építésében.* [La notion de la propriété et le développement des rapports de propriété dans l'édification du socialisme — Понятие собственности и развитие отношений собственности в процессе строительства социализма.] MFSz 1976. Tom. 20. No 5. pp. 681—706.

KÁLLAI GYULA: *A múlttól a jelennek. Beszélgetés a népfrontmozgalomról.* KRISTÓF ATTILA riportja. [Du passé pour le présent. Entretiens sur le mouvement du Front Popu-

laire. Reportage de —. О прошлом для настоящего. Разговор о движении народного фронта. Репортаж —] V 1976. Tom. 19. No 2. pp. 1—29.

KÁLLAI GYULA: *A párt szövetségi politikája és a nemzeti egység fejlődése.* [La politique d'alliance du Parti et le développement de l'unité nationale — Политика партии по отношению к союзникам и развитие национального единства.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 27 p.

KISS GYÖRGY: *Jegyzetek az első évekről. 1944—1948.* [Notes sur les premières années. 1944—1948 — Записки о первых годах. 1944—1948 гг.] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 480 p.

KOROM MINÁLY: *Az Ideiglenes Nemzetgyűlés debreceni ülése és az Ideiglenes Nemzeti Kormány megalakítása.* [La séance de l'Assemblée Nationale Provisoire à Debrecen et la formation du Gouvernement National Provisoire — Дебреценская сессия Временного национального собрания и образование Временного национального правительства.] Sz 1976. Tom. 110. No 4. pp. 641—674.

KÓSA LÁSZLÓ: *A magyarországi nemzetiségek néprajzi kutatása 1945—1974.* [Recherches ethnographiques des nationalités en Hongrie. 1945—1974 — Этнографические исследования национальностей Венгрии. 1945—1974 гг.] ET 1975. Tom. 86. No 2—3. pp. 422—436.

KOVÁCS FERENC: *A munkásosztály politikai-ideológiai műveltségéről és aktivitásáról. Az 1960/1970-es évtized tapasztalatairól.* Közread. az MSzMP Központi Bizottsága Társadalomtudományi Intézete. [Sur l'activité et sur la culture politico-idéologique de la classe ouvrière. Des expériences de la décennie d'entre 1960 et 1970 — Об идейно-политической образованности рабочего класса и его активности. Об уроках 1960-х и 1970-х десятилетий.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 387, 13 p., 14 t.

KOVÁCS KÁLMÁN: *A jogalkotás és a jogalkalmazás kérdései Magyarországon a felszabadulástól az alkotmányig. 1945—1949.* [La législation et l'emploi des lois en Hongrie depuis la libération jusqu'à la constitution. 1945—1949 — Вопросы правосозидания и

правоприменения в Венгрии от освобождения до применения конституции. 1945—1948 гг.] JK 1976. Tom. 31. No 5. pp. 237—246.

KÖRÉCZI BÉLA: *Évolution de la conscience sociale au cours des quinze dernières années.* [Развитие общественного сознания за последние пятнадцать лет.] NÉHongr. 11. 1976. pp. 93—103.

KULCSÁR KÁLMÁN: *A szocialista életmód formálásának feltételei és politikai problémái.* [Les conditions et les problèmes politiques de la formation du train de vie socialiste — Условия формирования социалистического способа жизни и ее политические проблемы.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 37 p.

A Magyar Tudományos Akadémia Filozófiai és Történelmi Tudományok Osztályának 1974. évi tevékenységéről. Összeáll. STIER MIKLÓS. [Sur l'activité de la section de philosophie et des sciences historiques de l'Académie des Sciences de Hongrie en 1974. Réd. par —. О деятельности отделения философии и истории Венгерской Академии наук в 1974 г. Составитель —] MTAFT 1975. Tom. 24. No 2—3. pp. 301—320.

MARTON ÁDÁM: *Az osztrák és magyar fogyasztói árpolitika és áralakulás. 1945—1972.* [La formation et la politique des prix à consommation en Autriche et en Hongrie. 1945—1972 — Австрийская и венгерская политика по потребительским ценам и движение цен в 1945—1972 гг.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 205 p.

MÁTRAI LÁSZLÓ: *A filozófiai tudományok fejlődése a felszabadulás után.* [Le développement des sciences philosophiques après la libération — Развитие философских наук после освобождения.] MTAFT 1976. Tom. 25. No 1. pp. 95—102.

NAGYNÉ SZEGVÁRI KATALIN: *A jogtörténettudomány kutatási eredményei és perspektívái a felszabadulás után.* Helyzetelemzés. [Les résultats et les perspectives de la recherche en matière de l'histoire du droit après la libération — Результаты и перспективы исследований в области истории права после освобождения.] Вр. 1975, 127 p. (Jogtörténeti értekezések 7.)

POGÁNY GYÖRGY: *A foglalkoztatottság szerkezeti változásai. 1949—1970.* Közread. a

MSzMP Társadalomtudományi Intézete. [Les changements structuraux de l'emploi. 1949—1970. Ed. par —. — Структурные изменения занятости. 1949—1970 гг. Изд. —] Вр. 1975, Kossuth Kiadó. vol. 1. 176 p., vol. 2. 187 p.

PÖLÖSKEI FERENC—TAKÁCS FERENC: *Dunántúli történetek. Szociográfiai riportok.* [Histoires transdanubiennes. Reportages sociographiques — Это случилось в Задунае. Социографические репортажи.] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 207 p.

PRITZ PÁL: *Tudományos ülészek hazánk felszabadulásának 30. évfordulója alkalmából.* [Séance scientifique à l'occasion du 30^e anniversaire de la libération de notre pays — Научная сессия, посвященная 30-летию со дня освобождения Венгрии.] МТАФТ 1975. Tom. 24. No 2—3. pp. 207—238.

SAS JUDIT: *Mode de vie et aspirations familiales.* Способ жизни и желания семьи.] NÉHöng. 11. pp. 75—91.

SIMON ISTVÁN: *Írószobák. Interjúk.* A bibliográfiát összeáll. ZALÁN VINCE. [Studios d'écrivains. Interviews. La bibl. réd. par —. Рабочие кабинеты писателей. Репортажи. Составитель библиографии —] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 417 p., ill.

STANDEISKY ÉVA: *Adalékok a Magyar Kommunista Párt falusi politikájához.* [Données concernant la politique agraire du Parti Communiste Hongrois — Данные к аграрной политике Венгерской коммунистической партии.] РтК 1976. Tom. 22. No 2. pp. 144—167.

STIER MIKLÓS: *Beszámoló az MTA Filozófiai és Történettudományok Osztályának 1973—1975. évi tevékenységéről.* [Rapport sur l'activité de la section de sciences philosophiques et historiques de l'Académie Hongroise des Sciences dans les années 1973—1975 — Отчет о деятельности Отделения философии и истории Академии наук Венгрии в 1973—1975 гг.] МТАФТ 1976. Tom. 25. No 2—3. pp. 239—259.

SZABÓ ISTVÁN: *Agrárforradalom a Vihar-sarokban. 1945—1947.* [Révolution agraire dans la zone sud-orientale de la Hongrie. 1945—1947 — Аграрная революция на юго-востоке Венгрии. 1945—1947 гг.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 193 p.

SZABÓ ISTVÁN: *A szegényparasztság harca a földért 1945—1947 között.* [La lutte des paysans pauvres pour la terre entre 1945 et 1947 — Борьба деревенской бедноты за землю в 1945—1947 гг.] Szeged 1976, 71 p., 1 t.

SZAKÁCS SÁNDOR: *A földművesszövetkezeti mozgalom története. 1945—1949.* [L'histoire du mouvement pour la création des coopératives agricoles. 1945—1949 — История движения сельскохозяйственных кооперативов. 1945—1949 гг.] Вр. 1976, 127 p.

SZAKÁCS SÁNDOR: *A magyar—szovjet gazdasági és tudományos—műszaki kapcsolatok történetéhez.* [A l'histoire des relations économiques et technico-scientifiques hungaro-soviétiques — К истории венгерско—советских экономических и научно-технических связей.] МТАФТ 1975. Tom. 24. No 2—3. pp. 177—205.

SZENES IVÁN: *A kommunista párt újjászervezése Magyarországon. 1956—1957.* [La réorganisation du Parti Communiste en Hongrie. 1956—1957 — Реорганизация коммунистической партии в Венгрии. 1956—1957 гг.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 251 p., 4 t.

SZENES IVÁN: *A párt újjászervezésének főbb eredményei a Központi Bizottság 1957. februári ülése után.* [Les résultats les plus importants de la réorganisation du Parti après la séance du Comité Central en février 1957 — Главные итоги в области реорганизации партии после февральского пленума Центрального Комитета в 1957 г.] РтК 1976. Tom. 22. No 1. pp. 3—30.

TIMÁR MÁTYÁS: *Reflections on the economic development of Hungary. 1967—1973.* Transl. GYÖRGY HAJDÚ. [Некоторые замечания относительно экономического развития Венгрии. 1963—1973 гг. Перевод —] Leyden—Вр. 1975, Sijthoff—Akadémiai Kiadó. 219 p.

VARGA ALAJOSNÉ: *A magyar könyvkiadás 30 éve. 1945—1974.* Közread. a Magyar Könyvkiadók és Könyvterjesztők Egyesülése. [Les 30 ans de l'édition hongroise de livres. 1945—1974. Ed. par —. 30 лет венгерского книгоиздательского дела. 1945—1974 гг. Изд. —] Вр. 1975, 394 p.

VEREBÉLYI ARANKA: *A gazdaságpolitika és a termelési árak Magyarországon a stabilizáció idején.* 1946. [Politique économique et les prix à la production en Hongrie pendant l'époque de la stabilisation. 1946 — Экономическая политика и производственные цены в Венгрии во время стабилизации. 1946 г.] ВМЕ Marx—Len. Tan. Közl. 1976. Tom. 4. No 2. pp. 215—225.

VIDA ISTVÁN: *A Független Kisgazdapárt politikája. 1944—1947.* Közread. a Magyar Tudományos Akadémia Történettudományi Intézete. [La politique du Parti Indépendant des Petits Propriétaires. 1944—1947. Ed. par —. — Политика независимой партии мелких собственников. 1934—1947 гг. Изд. —] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 367 p.

WIRTH GYULA: *A magyar—szovjet gazdasági kapcsolatokról. 1945—1980.* Közread. a Magyar—Szovjet Baráti Társaság. [Sur les relations économiques hungaro-soviétiques. 1945—1980. Ed. par —. — О венгерско—советских экономических отношениях. 1945—1980 гг. Изд. —] Вр. 1976, 155 p., ill.

10. Histoire universelle — Всеобщая история

ARATÓ ENDRE: *A nemzetiségi kutatások fő irányai és eredményei Csehszlovákiában az utóbbi öt esztendőben.* [Les tendances et résultats des recherches concernant les nationalités en Tchécoslovaquie durant les dernières cinq années — Главные направления и итоги исследований в связи с национальностями в Чехословакии за последние пять лет.] Ptk 1976. Tom. 22. No 3. pp. 144—164.

ARATÓ ENDRE: *The Slavic Thought: its Varieties with the Slavonic Peoples in the First Half of the 19th Century.* [Славянская мысль: разновидности среди славянских народов в первой половине 19 столетия.] АН 1976. Tom. 22. No 1—2. pp. 73—98.

ARISMENDI, RODNEY: *A forradalom és Latin-Amerika. Válogatott írások és beszédek.* Vál. és jegyz. SÜTŐ GÁBOR. [La révolution et l'Amérique Latine. Écrits et discours choisis. Choix et annot. par —. — Революция и Латинская Америка. Избранные статьи и речи. Составитель —] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 454 p., ill.

BAKSI GYÖRGY: *Forradalmak, háborúk, irodalom. Orosz és szovjet irodalom 1890-től napjainkig.* [Révolutions, guerres, littérature. La littérature russe et soviétique depuis 1890 jusqu'à nos jours — Революции, войны, литература. Русская и советская литература от 1890 г. до наших дней.] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 578 p.

BALÁZS ETIENNE: *Gazdaság és társadalom a régi Kínában. Tanulmányok.* Vál., ford. és jegyz. ECESEDY ILDIKÓ. Bev. TÖKKEI FERENC. [Économie et société dans la Chine ancienne. Etudes. Choix, trad. et annot. par —. Общество и экономия в старом Китае. Статьи. Сост., перевод и примеч. — Введение —] Вр. 1976, Európa Kiadó. 500 p.

BARTA JÁNOS, IFJ.: *A felvilágosult abszolútizmus.* [L'absolutisme éclairé — Просвещенный абсолютизм.] AUDhist 1976. E. 1. pp. 3—29.

BARTA JÁNOS, IFJ.: *A kelet-európai felvilágosult abszolútizmus agrotechnikai nézeteiről.* [Sur les vues agrotechniques de l'absolutisme éclairé en Europe Orientale — Об агротехнических воззрениях просвещенного абсолютизма в Восточной Европе.] AtSz 1976. Tom. 18. No 3—4. pp. 273—298.

BARTELSKI, LESZAW M.: *A varsói felkelés.* 1944. Ford. PFEIFER DÁNIEL. Jegyz. ÉS bev. SZOKOLAY KATALIN. [La Révolte de Varsovie. Trad. par —. Annot. et intr. par —. Варшавское восстание в 1944 г. Перевод —. Примеч. и введение —] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 263 p., 8 t.

BENEDEK ISTVÁN: *A tudás útja. A természettudományok fejlődése az ókortól 1900-ig.* 2. kiad. [Le chemin du savoir. Le développement des sciences naturelles de l'antiquité jusqu'à 1900 — Дорога знания. Развитие естественных наук от древнего мира до 1900 г. Изд. 2-ое.] Вр. 1976, Gondolat Kiadó—Magvető Kiadó. 300 p., 32 t.

BENKE JÓZSEF: *A zsidó nemzeti tudat kialakulása és története.* [La formation et l'histoire de la conscience nationale des Juifs — Возникновение и история еврейского национального сознания.] V 1976. Tom. 19. No 1. pp. 42—62.

BEREND T. IVÁN—RÁNKI GYÖRGY: *Középkélet-Európa gazdasági fejlődése a XIX—XX.*

században. 2. átdolg. és bőv. kiad. [Le développement économique de l'Europe Centrale-Orientale pendant les XIX^e et XX^e siècles. 2^e éd. reman. et augm. — Экономическое развитие Средней и Восточной Европы в XIX—XX вв. Изд. 2-ое, перераб.] Вр. 1976, Közgazdasági és Jogi Kiadó. 723 p.

BEZÜMENSZKIJ, LEV ALEKSZANDROVICS: *Martin Bormann utolsó naplója*. Ford. ZALAI EDVIN: [Le dernier journal de Martin Bormann. Trad. par —. — Последний дневник Мартина Бормана. Перевод —] Uzsgorod—Вр. 1976, Kárpáti Kiadó—Gondolat Kiadó. 331 p.

BOLIVAR, SIMON: *írásai* + PÉREZ VILA, MANUEL: *Simón Bolívar, a szabadtű. Vázlatos életrajz*. Ford. BENYHE JÁNOS. [Ecrits. + — : Simón Bolívar, le libérateur. Biographie esquissée. Trad. par —. — Статьи С. Боливар + — : С. Боливар — освободитель. Биографический очерк. Перевод —] Вр. 1976, Európa Kiadó. 312 p.

BOROS ZSUZSA: *Vita Franciaországban a proletariátus kialakulásának kérdéseiről az ipari forradalom idején*. [Débat en France sur les questions de la formation du prolétariat pendant la révolution industrielle — Дискуссия во Франции о проблемах возникновения пролетариата в период промышленной революции.] TSz 1976. Tom. 19. No 4. pp. 777—782.

A Bolgár Kommunista Párt története. Ford. BÖDEY JÓZSEF, KARIG SÁRA. [L'histoire du Parti Communiste Bulgare — История Болгарской коммунистической партии. Перевод —] Вр. 1976. Kossuth Kiadó. 276 p.

JEAN BOUVIER: *Banktőke, ipari tőke és pénzügy a XIX. századi francia növekedésben*. [Capital de banque, capital industriel et capital financier dans l'accroissement français au XIX^e siècle — Банковский капитал, промышленный капитал и финансовый капитал во французском возрастании в XIX в.] TSz 1976. Tom. 19. No 4. pp. 600—612.

BROMLEJ, JULIAN VLADIMIROVICS: *Etnosz és néprajz*. Ford. F. NAGY GÉZA: [Ethnos et ethnographie. Trad. par —. — Этнос и этнография. Перевод —] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 309 p.

BUZA MÁRTON: *Üzemi demokrácia, munkásrésztétel, munkaellenőrzés és a szakszervezeti mozgalom Európában*. Közread. a Szakszervezetek Elméleti Kutató Intézete. [Démocratie en usine, la participation des ouvriers, le contrôle des ouvriers et le mouvement syndical en Europe. Ed. par —. — Демократия на заводах, участие рабочих, контроль за работой и деятельностью профсоюзов в Европе. Изд. —] Вр. 1976, 145 p.

CLARK, GRAHAME: *A világ őstörténete*. Ford. SÁRKÁNY MIHÁLY. Utószó: HOFFMANN TAMÁS. Utánny. [La préhistoire du monde. Trad. par —. Postface par —. Réimpr. — Предистория мира. Перевод —. Послесловие —] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 445 p., ill.

Conference of the Communist and Labour Parties of Europe. Berlin, 1976. június 29—30. Sajtó alá rend. NEMES JÁNOS. Előadások, hozzászólások. [Berlin, les 29—30 juin 1976. Mis sous presse par —. Conférences, interventions — Конференция коммунистических и рабочих партий Европы, Берлин, 29—30 июня 1976 г. Подготовка к печати —. Доклады и выступления.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 263 p.

CSÁKÁNYI ANDRÁSNÉ: *A paraszti mozgalom helye és szerepe az indiai nemzeti függetlenségi mozgalomban a két világháború között és a II. világháború kezdetén*. [La place et le rôle du mouvement paysan dans le mouvement d'indépendance nationale de l'Inde entre les deux guerres mondiales et au commencement de la deuxième guerre mondiale — Место и роль крестьянского движения в индийском национальном движении за независимость в период между двумя мировыми войнами и после второй мировой войны.] ВМЕ Marx.—len, Tan. Közl. 1976. Tom. 4. No 1. pp. 109—123.

CSUBINSZKIJ, VADIM VASZIL'EVICS: *Wilhelm Liebknecht*. Ford. SZÉLL JENŐ. [Trad. par —. — Вильгельм Либкнехт. Перевод —.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 303 p., 8 t.

DEÁK, LADISLAV: *Csehszlovákia és a kollektív biztonság a harmincas évek közepén*. [La Tchécoslovaquie et la sécurité collective au milieu des années trente — Чехословакия и

коллективная безопасность в середине тридцатых годов.] TSz 1976. Tom. 19. No 3. pp. 385—406.

DUCZYNSKA ILONA: *Bécs — 1934. Schutzbund.* [Vienne — 1934. Schutzbund — Вена — 1934 г. Шуцбунд.] Bp. 1976, Magvető Kiadó. 228 p.

DUNNING, GEORGE: *Egy angol a partizánok között. Visszaemlékezések.* Ford. TANDORI DEZSŐ. [Where bleed the many. Souvenirs. Trad. par —. — Англичанин среди партизан. Воспоминания. Перевод —] Bp. 1976, Kossuth Kiadó. 249 p.

ENDREI WALTER: *Kísérlet az ipari termelékenység kiszámítására a prestatistikus korszakban. A flandriai posztószövés termelékenysége a XVI. században.* [Essai de calculer le rendement industriel à l'époque préstatistique. La productivité du tissage de drap en Flandre au XVI^e siècle — Опыт исчисления производительности промышленности в достатистической эпохе. Производительность фландрийского ткачества в XVI веке.] TSz 1976. Tom. 19. No 4. pp. 721—730.

ENGELS, FRIEDRICH: *A német parasztháború.* Sajtó alá rend. a marxizmus—leninizmus klasszikusainak szerkesztősege. [Der deutsche Bauernkrieg. Mis sous presse par —. — Крестьянская война в Германии. Подготовка к печати. —] Bp. 1976, Kossuth Kiadó. 253 p.

ERLANGER, PHILIPPE: *Richelieu. Életrajz.* Ford. SZABÓ EDE. [Richelieu Biographie. Trad. par —. —Решелье. Биография. Перевод —] Bp. 1976, Európai Kiadó. vol 1. 567 p., vol. 2. 542 p.

FARKAS MÁRTON: *Hindenburg.* [Гинденбург.] Bp. 1976, Akadémiai Kiadó. 234 p., 1 t.

FEJES JUDIT: *Új törekvések a nyugat-német társadalomtörténeti kutatásokban.* [Nouvelles tendances dans les recherches d'histoire sociale ouest-allemande — Новые направления в исследованиях по истории общества в Западной Германии.] TSz 1976. Tom. 19. No 4. pp. 769—774.

A francia felvilágosodás morálfilozófiája. Válogatás. Vál., utószó és jegyz. LUDASSY MÁRIA. [La philosophie morale du siècle des Lumières français. Choix., postface et annot. par —. — Философия морали у французских просветителей. Избранные работы.

Составитель, автор послесловия и примеч. —] Bp. 1975, Gondolat Kiadó. 949 p.

FREJTDZON, V. I.: *Forradalmiság és reformizmus a XIX. századi nemzetiségi mozgalmakban.* [Révolutionnalisme et réformisme dans les mouvements des nationalités au XIX^e siècle — Революционность и реформизм в национальных движениях XIX в.] Vt 1976. No 26. pp. 139—163.

LE GOFF, JACQUES: *Az értelmiség a középkorban.* Ford. KLANICZAY GÁBOR. [Les intellectuels au Moyen Age. Trad. par —. — Интеллигенция в средние века. Перевод —] Bp. 1976, NIM Ipargazd. és Üzemszerv. Intézet. Polycop. 153 p.

GONDA IMRE: *Bismarck.* [Бисмарк] Bp. 1976, Akadémiai Kiadó. 148 p., 1 t.

GONDA IMRE: *A monarchiabeli cseh nemzeti mozgalom szerepe az első világháború éveiben. 1916—1917.* [Le rôle du mouvement national tchèque dans la Monarchie pendant les années de la première guerre mondiale. 1916—1917 — Роль национального движения чехов Габсбургской монархии в годы первой мировой войны. 1916—1917 гг.] Sz 1976. Tom. 110. No 4. pp. 607—640.

GORUNOV, VLADIMIR VLADIMIROVICS: *Lenin és a proletkult.* [Ленин и культура пролетариев — Ленин и пролетаркульт.] Bp. 1976, Kossuth Kiadó. 286 p.

GUNST PÉTER: *Barbarossa Frigyes.* [Frédéric BarbeRousse — Фридрих Барбаросс.] Bp. 1976, Akadémiai Kiadó. 260 p., 1 t.

GUNST PÉTER: *Az iparosodás hatása Nyugat- és Kelet-Európa mezőgazdaságára a XIX—XX. században.* [L'influence de l'industrialisation à l'agriculture de l'Europe Occidentale et Orientale aux XIX^e—XX^e siècles — Влияние индустриализации на сельское хозяйство Западной и Восточной Европы в XIX—XX веке.] V 1976. Tom. 19. No 9. pp. 1—17.

GUNST PÉTER: *V. Károly.* [Charles-Quint — Карл V.] Bp. 1976, Akadémiai Kiadó. 322 p., 1 t.

GUNST PÉTER: *The Comparative Impact Industrialisation on Western and Eastern European Agriculture in the 19th and 20th Century.* [Сравнение влияния индустриализации в сельском хозяйстве Западной и

Восточной Европы в XIX—XX в.] HRR 1976. Tom. 18. Suppl. pp. 15—36.

GYÖRKEI JENŐ: *A spanyolországi nemzetközi brigádok megalakulásának 40. évfordulójára.* [Au 40^e anniversaire de la formation des brigades internationales d'Espagne — К сороколетию образования интернациональных бригад в Испании.] НК 1976. Tom. 23. No 3. pp. 469—494.

HALKINS, LÉON-E.: *Erasmus I. Ferenc és V. Károly között.* [Érasme entre François I^{er} et Charles-Quint — Эразм между королями Францом I и Карлом V.] МТАФТ 1976. Tom. 25. No 2—3. pp. 191—201.

H. HARASZTI ÉVA: *Three documents concerning Great Britain's policy in East-Central Europe in the period after the Munich Agreement.* [Три документа о политике Великой Британии в Центрально-Восточной Европе в период после мюнхенского соглашения.] АН 1976. Tom. 22. No 1—2. pp. 139—175.

HARSÁNYI IVÁN: *A spanyol népfront 1936. februári választási győzelmétől a júliusi lázadásig.* [De la victoire électorale du Front Populaire Espagnol en février 1936 jusqu'à la révolte de juillet — Народный Фронт в Испании от победы на выборах в феврале 1936 г. по июльского восстания.] РтК 1976. Tom. 22. No 2. pp. 85—118.

HAVAS PÉTER: *Nagy-Britannia Kommunista Pártja második világháború utáni helyzetének néhány kérdése és a párt harca a revizionista támadás ellen 1956—1957-ben.* [Quelques questions de la situation du Parti Communiste de la Grande-Bretagne après la deuxième guerre mondiale et la lutte du Parti contre l'attaque révisioniste en 1956 et 1957 — Некоторые вопросы положения коммунистической партии Великобритании после второй мировой войны и борьба партии против нападения ревизионистов в 1956—1957 гг.] ТтКözl. 1976. Tom. No. 1—2. pp. 79—113.

HENNING, FRIEDRICH-WILHELM: *Die Entwicklung von Faktoreinsatz und Produktion als Maßstab der Industrialisierung der Landwirtschaft im 19. und im beginnenden 20. Jahrhundert in Deutschland.* [Рост производственных затрат и производства, как масштабы индустриализации сельского хозяйства в

XIX веке и в начале XX в.] HRR 1976. Tom. 18. Suppl. pp. 45—62.

HERMANN ZSUZSANNA: *Jakob Fugger.* [Яков Фуггер.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 341 p., 1 t.

HUNYADI KÁROLY: *A szovjet kormány harca az 1921. évi rigai szovjet—magyar hadifogoly-egyezmény végrehajtásáért.* [La lutte du gouvernement soviétique pour l'exécution de l'accord de prisonniers de guerre hungaro-soviétique signé en 1921 à Riga — Борьба советского правительства за выполнение советско—венгерского договора 1921 г. об обмене военнопленными.] НК 1976. Tom. 23. No 2. pp. 290—310.

JAKUBOVSKIJ, IVAN IGNATOVICS: *Égő föld. Visszaemlékezések.* [Terre brûlante. Mémoires — Земля горит. Воспоминания.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 413 p.

JEMNITZ JÁNOS: *A II. Internacionálé londoni kongresszusa, 1896.* [Le Congrès de Londres de la deuxième Internationale, 1896 — Лондонский конгресс Второго интернационала в 1896 г.] РтК 1976. Tom. 22. No 3. pp. 114—143.

KAN, ALEKSZANDR SZERCEEVICS: *A skandináv országok története. Dánia, Norvégia, Svédország.* Ford. GELLÉRT GYÖRGY, DALOS GYÖRGY. [Histoire des pays scandinaves. Danemark, Norvège, Suède. Trad. par — — История скандинавских стран. Дания, Норвегия, Швеция. Перевод —] Вр. 1975, Kossuth Kiadó. 375 p.

A kereszténydemokrácia Nyugat-Európában a második világháború után. Szerk. HONFI JÓZSEF. [La démocratie chrétienne en Europe Occidentale après la deuxième guerre mondiale. Réd. par — — Христианский демократизм в Западной Европе после второй мировой войны. Ред. —] Вр. 1976, 196 p. (Tudományos szocializmus füzetek 38.)

A Kommunista Internacionálé története. Szerk. biz. vez. A. I. SZOBOLÉV. 2. kiad. [L'histoire de l'Internationale Communiste. Chef. du comité de réd. — 2^e éd. — История Коммунистического интернационала. Руководитель редколлегии — . Изд. второе.] Вр. 1977, Kossuth Kiadó. 403 p.

A kommunista világmozgalom tanácskozási. Moszkva, 1957, 1960, 1969. [Les conseils

du mouvement mondial communiste. Moscou, 1957, 1960, 1969 — Совещания коммунистических партий мира. Москва, 1957 г., 1960 г., 1969 г.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 115 p.

A Szovjetunió Kommunista Pártja 25. kongresszusa. Moszkva, 1976. február 24—március 5. [Le 25^e Congrès du Parti Communiste Soviétique. Moscou, 24. février—5 mars 1976 — XXV съезд Коммунистической партии Советского Союза. Москва, 24 февраля — 5 марта 1976 г.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 334 p.

KOMORÓCZY GÉZA: *A földtulajdon az ókori Mezopotámiában és az ún. ázsiai termelési mód elmélete.* [Propriété foncière dans la Mésopotamie antique et la théorie du soi-disant mode de production asiatique — Собственность на землю в древней Месопотамии и теории т. н. азиатского способа производства.] MTAFT 1975. Tom. 24. No 1. pp. 129—144.

KOVÁCS ENDRE: *Történelmi arcképek.* (Portraits historiques — Исторические портреты.) Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 621 p., 10 t.

KÖVÉR GYÖRGY: *A diplomás értelmiség társadalmi származása Oroszországban a XIX—XX. század fordulóján.* [L'origine sociale des intellectuels diplômés en Russie au tournant des XIX^e—XX^e siècles — Социальное происхождение высококвалифицированной интеллигенции в России в конце XIX — начале XX в.] Sz. 1976. Tom. 110. No 3. pp. 433—460.

KÖVÉR GYÖRGY: *Történelem és társadalom. A szovjet társadalomtörténeti kutatás változatai és problémái.* [Histoire et société. Les types et les problèmes de la recherche d'histoire sociale soviétique — История и общество. Разновидности и проблемы советских исследований по истории общества.] TSz 1976. Tom. 19. No 4. pp. 761—765.

LANGÉVIN, ANDRÉ: *Tudós és forradalmár. Paul Langevin, a nagy francia fizikus életútja.* Ford. ALBERT SÁNDOR. [Paul Langevin, mon père. L'homme et l'œuvre. Trad. par —. — Ученый и революционер. Жизненный путь Поля Лангевина, великого французского физика.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 230 p., 4 t.

LATIFIC, İBRAHİM: *Jugoszlávia háború utáni fejlődésének harminc éve.* [Les trente ans du développement d'après guerre de la Yougoslavie — Тридцать лет послевоенного развития Югославии.] StSz 1976. Tom. 54. No 8—9. pp. 773—788.

LAVRECKIJ, IOSZIF ROMUAL'DOVICS: *Salvador Allende.* Ford. G. KINCSES EDIT. [Trad. par —. — Сальвадор Альенде. Перевод —.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 319 p., 10 t.

LIPCSEY ILDIKÓ: *Két évszázad román történelme Pătrășcanu műveiben.* [L'histoire de la Roumanie de deux siècles dans les œuvres de Pătrășcanu — История Румынии в течение двух столетий в произведениях патраскану.] TSz 1976. Tom. 19. No 3. pp. 521—528.

LIVIVS, TITUS: *A római nép története a város alapításától.* Ford. és jegyz. MURAKÖZY GYULA. [L'histoire du peuple romain « ab urbe condita ». Trad. et annot. par —. — История римского народа от основания города. Перевод и примеч. —.] Вр. 1976, Európa Kiadó. 430 p.

MAKKAI LÁSZLÓ: *Feudalizmus és az eredeti jellegzetességek Európában.* [Le féodalisme et les caractéristiques originaux en Europe — Феодализм и первоначальные характерные черты в Европе.] TSz 1976. Tom. 19. No 1—2. pp. 257—277.

MAKK FERENC: *Traduction et commentaire de l'homélie écrite probablement par Théodore le Syncelle sur le siège de Constantinople en 626.* Préf. SÁMUEL SZÁDECZKY-KARDOSS, + Appendice: STERNBACH, LEO: *Analecta Avarica.* [Перевод и комментарии к проповеди, написанной повидимому Федором Синсель по поводу победы у Константинополя в 626 г. Перевод —. Приложение —.] Szeged 1975, 121 p.

MARTIN, ARNOLD HUGH: *Augustus.* Ford. GÓDÉNY ENDRE. [Auguste. Trad. par —. — Август. Перевод —.] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 296 p.

MARX, KARL: *Osztályharcok Franciaországban 1848-tól 1850-ig.* Sajtó alá rend. a marxizmus—leninizmus klasszikusainak szerkesztősége. [Die Klassenkämpfe in Frankreich 1848 bis 1850. Mis sous presse par —. — Борьба классов во Франции от 1848 г. до

1850 г. Подготовка к печати —] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 235 p.

A második világháború története 1939—1945. I. k. A háború keletkezése. A haladó erők harca a béke fenntartásáért. [L'histoire de la deuxième guerre mondiale. 1939—1945. Tom. 1. L'origine de la guerre. La lutte des forces progressives pour le maintien de la paix. — История второй мировой войны. 1939—1945 гг. Том 1. Возникновение войны. Борьба прогрессивных сил за сохранение мира.] Вр. 1976, Zrínyi Kiadó. 520 p., ill.

A második világháború története. 1939—1945. II. k. A háború előestéje. Főszerk. biz. vez. A. A. GRECSKO, szerk. biz. vez. G. A. GYEBORIN. [L'histoire de la deuxième guerre mondiale. 1939—1944. Tom. 2. La veille de la guerre. Réd. en chef —. Chef du comité de réd. —. — История второй мировой войны. 1939—1945 гг. Том II. Накануне войны. Руков. редколлегии —] Вр. 1976, Zrínyi Kiadó. 600 p., 13 cartes.

MENYHART LAJOS: *A parlamentarizmus kérdése P. N. Miljukov publicistikájában. 1904. november—1906. április.* [Le problème du parlementarisme dans la publicistique de P. N. Miljukov. Novembre 1904—avril 1906 — Проблемы парламентаризма в публицистике П. Н. Милюкова. Ноябрь 1904 г. — апрель 1906 г.] AUDhist. E. 10. pp. 55—83.

NAGY ZSUZSA, L.: *Az Egyesült Államok és a Duna-medence 1919—1939.* [Les Etats Unis et le bassin danubien. 1919—1939 — Соединенные Штаты и бассейн Дуная в 1919—1939 гг.] Sz 1976. Tom. 110. No 1. pp. 51—76.

Nemzetközi szerződések és dokumentumok. 1956—1975. Segédanyagok a nemzetközi munkásmozgalom története szakosító tanfolyam és kiegészítő szakosító tanfolyam részére. Összeáll. KEREKES GYÖRGY, VÁRKONYI GYÖRGY. Közread. a MSzMP Marxizmus—Leninizmus Esti Egyetemek. [Conventions internationales et documents internationaux. 1956—1975. Matières supplémentaires pour le cours spécialisé et pour le cours complémentaire «L'histoire du mouvement ouvrier international». Réd. par —. Ed par —. — Международные договоры и документы. 1956—1975 гг. Учебное пособие для слу-

шателей курсов по истории международного рабочего движения и дополнительных курсов по специальностям. Составители —] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 340 p.

NIEDERHAUSER EMIL: *Nagy Frigyes.* [Frédéric le Grand — Фридрих Великий] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 179, 4 p., 1 t.

NIEDERHAUSER EMIL: *Nemzetek születése Kelet-Európában.* [Naissance des nations en Europe Orientale — Образование наций в Восточной Европе.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 245 p.

NIEDERHAUSER EMIL: *A társadalmi történet az újabb lengyel történetírásban.* [L'histoire sociale dans l'historiographie polonaise moderne — Социальная история в новой польской историографии.] TSz 1976. Tom. 19. No 4. pp. 765—769.

ORMOS MÁRIA—INCZE MIKLÓS: *Európai fasiszmusok. 1919—1939.* Kiad. a Magyar Tudományos Akadémia Történettudományi Intézete. [Les fascismes européens. 1919—1939. Ed. par —. — Разновидности фашизма в Европе. 1919—1939 гг. Изд. —] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 309 p.

ÖLVEDI IGNÁC: *Gondolatok a német fasiszta csapatok felett aratott szovjet győzelemről.* [Pensées sur la victoire soviétique emportée sur les troupes fascistes allemandes — Некоторые соображения о победе Советского Союза над немецкими фашистскими войсками.] НК 1976. Tom. 23. No 1. pp. 76—95.

Őstársadalom és ázsiai termelési mód. Szerk. TÓKÉI FERENC. [Société préhistorique et mode de production asiatique — Первобытное общество и азиатский способ производства. Ред. —] Вр. 1976, Magvető Kiadó. 344 p.

PAPP IMRE: *Osztrák—francia diplomáciai kapcsolatok a restauráció korában.* [Relations diplomatiques austro-françaises à l'époque de la Restauration — Австрийско—французские дипломатические отношения в период реставрации.] AUDhist. E. 10. pp. 30—54.

PLEVZA, VILIAM: *Napjaink történelme. Fejezetek a csehszlovákiai forradalmi mozgalom történetéből.* Ford. BARTFAI LÁSZLÓ, CSÉFALVY ESZTER stb. [Chapitres de l'histoire du mouvement révolutionnaire en Tchéco-

slovaquie. Trad. par —. — История наших дней. Главы из истории чехословацкого революционного движения. Перевод —] Bratislava—Bp. 1976, Pravda—Kossuth Kiadó. 468 p.

POLÁNYI KÁROLY: *Az archaikus társadalom és a gazdasági szemlélet. Tanulmányok.* Ford. ENDREFFY ZOLTÁN, KIS JÁNOS. Bev. SZENTES TAMÁS. [Société archaïque et conception économique. Etudes. Trad. par —. Intr. par —. Архаическое общество и экономический подход. Статьи. Перевод —] Bp. 1976, Gondolat Kiadó. 485 p.

PUSKÁS ILDIKÓ: *Az ókori India és az ázsiai termelési mód.* [L'Inde antique et la mode de production asiatique — Древняя Индия и азиатский способ производства.] MTAFT 1975. Tom. 24. No 1. pp. 145—157.

RADEV, STOJAN: *Az 1876-os bolgár Áprilisi Felkelés magyarországi visszhangjáról.* [Sur l'écho en Hongrie de la Révolte d'Avril bulgare en 1876 — Об отклике в Венгрии на Апрельское восстание в Болгарии в 1876 г.] НК 1976. Tom. 23. No 2. pp. 311—336.

RÁNKI GYÖRGY: *A második világháború története.* Közrem. BOROS ZSUZSA. 2. kiad. [L'histoire de la deuxième guerre mondiale. Avec la collab. de —. 2^e éd. — История второй мировой войны. С участием —. Изд. второе —] Bratislava—Bp. 1976, Madách Kiadó—Gondolat Kiadó. 651 p., ill.

RÓNA-TAS ANDRÁS: *A Volga Bulgarian Inscription from 1307.* [Надпись волжских болгар из 1307 г.] АО 1976. Tom. 30. No 2. pp. 153—186.

SANTARELLI, ENZO: *Fasizmus és újfasiszmus. Tanulmányok és a kutatás problémái.* Ford. IVÁNYI NORBERT. [Fascismo e neofascismo. Etudes et les problèmes de la recherche. Trad. par —. — Фашизм и неофашизм. Статьи и проблемы исследования. Перевод —] Bp. 1976. Gondolat Kiadó—Kossuth Kiadó. 230 p.

SOMOGYI ÉVA: *A birodalmi centralizációtól a dualizmusig. Az osztrák—német liberálisok útja a kiegyezéshez.* [De la centralisation monarchique au dualisme. Le chemin des libéraux austro-allemands au compromis — От централизации империи до дуализма.

Путь австро—немецких либералов до Соглашения.] Вр. 1976, Akadémiai Kiadó. 224 p.

SURÁNYI DEZSŐ: *Mezőgazdasági termelés az ókori Palesztinában a Biblia tükrében.* [Production agricole dans la Palestine antique à la lumière de la Bible — Сельскохозяйственное производство в древней Палестине — в зеркале Библии.] AtSz 1976. Tom. 18. No 1—2. pp. 148—162.

„Szabadság vagy halál”. *Az 1876-os bulgáriai Áprilisi Felkelés 100. évfordulója. Tanulmányok.* Ford. LENGYEL KÁROLY, RÁKOSI GÁBOR. Kiad. a Bp. Bolgár Kulturális Központ; Tudományos Ismeretterjesztő Társulat. [« Liberté ou mort. » Le 100^e anniversaire de la Révolte d'Avril bulgare en 1876. Etudes. Trad. par —. Ed. par —. — «Свобода или смерть». По поводу столетней годовщины Апрельского восстания в Болгарии в 1876 г. Статьи. Перевод —. Изд. —] Bp. 1976, 48 p., 2 t.

SZABÓ LÁSZLÓ: *Olaszország 1915. évi hadbalelépésének előzményei.* [Les antécédents de l'entrée en guerre de l'Italie en 1915 — Предпосылки вступления Италии в войну в 1915 г.] НК 1976. Tom. 23. No 4. pp. 653—678.

SZÉKELY GYÖRGY: *Törzsek alkonya — népek születése. Közép- és Keleteurópa a magyar honfoglalás után.* [Le déclin des tribus — la naissance des peuples. L'Europe Centrale et Orientale après la conquête arpadienne — Закат племен — рождение народов. Средняя и Восточная Европа после освобождения венграми Родины.] Sz 1976. Tom. 110. No 3. pp. 415—432.

SZIRKOV, D.—GORNENSZKI, N.: *A Bolgár Munkáspárt politikai irányvonala a második világháború alatt. 1939. és szeptember 1.—1944. szeptember 9.* [La ligne directrice du Parti Ouvrier Bulgare pendant la deuxième guerre mondiale. 1 septembre 1939—9 septembre 1944 — Политический курс Болгарской рабочей партии во время второй мировой войны. Сентябрь 1939 г. — 9 сентября 1944 г.] PtK 1976, Tom. 22. No 2. pp. 54—84.

SZUNAY-NAVAS ERVIN: *Tizenhárom csillag. Az amerikai forradalom története.* [Treize étoiles. L'histoire de la révolution américaine

— Тринадцать звезд. История американской революции.] Вр. 1976, Kossuth Kiadó. 265 p., 8 t.

Tankok ellen, száz halálon át . . . Münnich Ferenc a spanyol polgárháborúban. Dokumentumok, visszaemlékezések. Gyűjt. MÜNNICHNÉ BERÉNYI ETELKA. Szerk. MÜNNICHNÉ BERÉNYI ETELKA, GYÖRKEI JENŐ. Bev. tanulm. GYÖRKEI JENŐ. [Contre les tanks, à travers mille morts . . . Ferenc Münnich dans la guerre civile espagnole. Documents, souvenirs. Recueil. par —. Réd. par —. Etude d'intr. par —. — Участие Ференцы Мюних в гражданской войне в Испании. Документы, воспоминания. Сост. —. Ред. —. Введение —] Вр. 1976, Gondolat Kiadó. 169 p., 10 t.

TODERO, FRIGYES: *Spanyolország. 1939—1975.* [L'Espagne. 1939—1975 — Испания. 1939—1975 гг.] Вр. 1976, Magvető Kiadó. 141 p.

TOGLIATTI, PALMIRO: *A fasizmusról.* [Sur le fascisme — О фашизме.] TSz 1976. Tom. 19. No 3. pp. 439—449.

TOGLIATTI, PALMIRO: *A fasiszta diktatúra fő jellemvonásai.* [Les principaux caractéristiques de la dictature fasciste — Главные характерные черты фашистской диктатуры.] TSz 1976. Tom. 19. No 3. pp. 450—457.

ТОКОДУ ГYУЛА: *A német militarizmus újjáélesztése 1918. őszén, 1919. elején.* [Le relèvement du militarisme allemand en automne de 1918 et au commencement de 1919 — Возрождение немецкой милитаризации осенью 1918 — в начале 1919 г.] НК 1976. Tom. 23. No 4. pp. 679—705.

ТОКОДУ ГYУЛА: *A versaillesi szerződés közzététele és a német politikai közvélemény. 1919. május—június.* [La publication du Traité de Versailles et l'opinion publique politique allemande. Mai—juin 1919 — Опубликование Версальского договора и общественное мнение в Германии. Май—июнь 1919 г.] PtK 1976. Tom. 22. No 2. pp. 119—143.

TÓTH TAMÁS: *A polgári érdekek érvényesítésének korai formái a francia városokban.*

1—2. rész. [Les formes primitives de la mise en valeur des intérêts bourgeoises dans les villes françaises. 1^e—2^e parties — Ранние формы осуществления буржуазных интересов во французских городах. Часть 1—2.] MFSz 1976. Tom. 20. No 2. pp. 176—230; No 3. pp. 350—369.

TŐKEI FERENC: *Marxizmus és orientalizmus. Óstársadalom és ázsiai termelési mód.* [Marxisme et orientalisme. Société primitive et mode de production asiatique — Марксизм и ориентализм. Первобытное общество и азиатский способ производства.] MTANyI 1974. Tom. 29. No 1—4. pp. 55—76.

TÖRÖK LÁSZLÓ: *Tanulmányok a késő-meroitikus és kora középkori Nubia gazdaságáról és kormányzásáról.* [Etudes sur l'économie et le système gouvernemental de la Nubie haute-méroïtique et basse-médiévale — Статьи об экономике и управления в позд-немероитскую эпоху и в середине века.] MTAFT 1976. Tom. 25. No 2—3. pp. 297—323.

TRUHANOVSKIJ, VLADIMIR GRIGOR'EVICS: *Winston Churchill. Politikai életrajz.* Ford. ZALAI EDVIN. [Biographie politique. Trad. par —. — Винстон Черчилль. Политическая биография. Перевод —] Вр. 1976. Kossuth Kiadó. 439 p.

A Varsói Szerződés szervezete. 1955—1975. Dokumentumok. Szerk. biz. MARJAI JÓZSEF, BOVOS GYÖRGY stb. [L'organisation du Traité de Varsovie. 1955—1975. Documents. Comité de réd. — etc. — Организация Варшавского договора. 1955—1975 гг. Документы. Редкол. —] Вр. 1976, Kossuth Kiadó—Zrínyi Kiadó. 244 p.

VÁSÁRY ISTVÁN: *The Golden Horde Daruga and its survival in Russia.* [Золотая Орда Даруга и их пережитки в России.] АО 1976. Tom. 30. No 2. pp. 187—197.

ZSUKOV, G. K.: *Emlékek, gondolatok. Visszaemlékezések.* 4. átd. kiad. [Souvenirs, pensées. Mémoires. 4^e éd. reman — Мысли и воспоминания. Изд. 4-ое, перераб. —] Вр. 1976, Zrínyi Kiadó—Kossuth Kiadó. Vol. 1. 472 p., 20 t; vol. 2. 477 p., 24 t.

Bibliographie

Liste des abréviations—Список сокращений

Titres des recueils d'études

- AUDhist. mt. Acta Universitatis Debreciensis de Ludovico Kossuth nominatae. Series historica.
- AUSzeg. AH. Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Acta Historica.
- BME marx-len. A budapesti Műszaki Egyetem marxizmus—leninizmus Tanszék csoportjának közleményei. [Communications de la chaire du marxisme—léninisme de l'École polytechnique de Budapest. — Сообщения группкафедр марксизма—ленинизма Технического Университета в Будапеште]
- DDK Kutatások a gazdaság és társadalmi élet szolgálatában. Dél-Dunántúli konferencia Szekszárd, 1975. [Recherches à servir la vie économique et sociale. Conférence à Szekszárd en 1975. — Исследования на службе экономической и общественной жизни. Конференция на юге Задунайской области]
- DI Debrecen Iparának története a kapitalizmus kialakulásától napjainkig. [Histoire de l'industrie de Debrecen de la naissance du capitalisme jusqu'à nos jours. — История промышленности г. Дебрецен от развёртывания капитализма до наших дней]
- EKM Emlékezés Károlyi Mihályra. [A la mémoire de Michel Károlyi — Памяти Михая Каройи]
- MKVÉvk. A Magyar Kereskedelmi és Vendéglátóipari Múzeum Évkönyve. [Annuaire du Musée de Commerce et d'Industrie hôtelière — Музей торговли и гостинных дворов]
- TanFHTört Tanulmányok és források Hajdu-Bihar megye történetéből [Études et sources de l'histoire du comitat Hajdu-Bihar — (тамбы и исмочника по истории Комитата Хайду—Бихар)]
- TTKo Történelem és tömegkommunikáció. [Histoire et mass-media — История и средства массовой связи]
- VEAB A Magyar Tudományos Akadémia Veszprémi Akadémiai Bizottsága. A Dunántúl településtörténete. I. 1686—1768. (A székesfehérvári településtörténeti konferencia anyaga. 1975. május 26—27.) [Comité Académique de Veszprém de l'Académie Hongroise des Sciences. Histoire du peuplement de la Transdanubie. I. 1686—1768. (Matériaux de la conférence tenue à Székesfehérvár les 26—27 mai 1975.) — Академическая Комиссия г. Веспрем Венгерской Академии Наук. История поселений в Задунайской области. I. 1686—1768. Материалы конференции по истории поселений. Г. Секешфехервар, 26—27 мая 1975 г.]

Titres des revues et périodiques

- AAr Acta Archeologica Academiae Scientiarum Hungariae
- AÉ Archeológiai Értesítő [Bulletin de l'Archéologie Археологический Вюллетень]
- AH Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae
- AO Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae
- AtSz Agrártörténeti Szemle [Revue d'histoire Agricole — Вестник аграрной Истории]
- ÁI Állam és Igazgatás [L'État et la Direction — Государство и Администрация]
- BarMűv Baranyai Művelődés [Culture au comitat de Baranya — Культурная жизнь в Комитате Бараня]
- BékÉl Békési Élet [La vie du comitat de Békés — Жизнь в комитате Бекеш]
- ET Ethnográfia [Ethnographie — Этнография]
- ÉpT Építés-Építészettudomány [L'Architecture et Science architecturale — Архитектура — Наука Архитектура]
- FöK Földrajzi Közlemények [Bulletin géographique — Бюллетень по Географии]

- GJ Gazdaság és Jogtudomány [Économie et le droit — Экономика и Юридическая Наука]
- HK Hadtörténeti Közlemények [Bulletin d'histoire Militaire — Военно-Исторические Известия]
- HRR Historia Rerum Rusticarum
- JK Jogtudományi Közlöny [Bulletin de droit — Бюллетень по Юридической Науке]
- KgSz Közgazdasági Szemle [Revue d'Économie — Экономическое обозрение]
- LSZ Levéltári Szemle [Revue des Archives — Архивное Обозрение]
- MFSz Magyar Filozófiai Szemle [Revue philosophique hongroise — Венгерское Философское Обозрение]
- MK Magyar Könyvszemle [Revue de Livre hongrois — Венгерское Книжное Обозрение]
- MNy Magyar Nyelv [La langue hongroise — Венгерский Язык]
- MP Magyar Pedagógia [La Pédagogie Hongroise — Венгерская Педагогика]
- MT Magyar Tudomány [Science Hongroise — Венгерская Наука]
- MTAFT A Magyar Tudományos Akadémia Filozófiai és Történettudományi Osztályának Közleményei. [Bulletin de la Section des Sciences philosophiques et historiques de l'Académie Hongroise des Sciences — Известия Отделения философии и исторических наук Венгерской Академии Наук]
- MTANYI A Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei [Bulletin de la Section des Sciences Littéraire et linguistique — Известия Отделения Литературы и языковедения Венгерской Академии Наук]
- MÜÉ Művészettörténeti Értesítő [Bulletin d'Histoire d'Art — Бюллетень по Истории Искусств]
- NÉHongr. Nouvelles Études Hongroises — Новые Венгерские Очерки]
- NHQu The New Hungarian Quarterly — Новый Венгерский Квартальник]
- NtKözl. Neveléstudományi Közlemények [Bulletin de la pédagogie — Бюллетень по Педагогике]
- PtK Párttörténeti Közlemények [Bulletin d'Histoire du Parti — Известия Истории Партии]
- SSI Studia Slavica Academia Scientiarum Hungaricae
- SSz Soproni Szemle [Revue de la ville de Sopron — Шопронское Обозрение]
- StSz Statisztikai Szemle [Revue statistique — Статистическое Обозрение]
- Sz Századok [Siècles — Века]
- Szoc Szociológia [La Sociologie — Социология]
- SzSzSz Szabolcs-Szatmári Szemle [Revue du comitat de Szabolcs-Szatmár — Обозрение комитата Сабольч-Сатмар]
- TechSz Technikatörténeti Szemle [Bulletin d'histoire technique — Бюллетень по Истории Техники]
- Tt Tiszatáj [La contrée de Tisza — Потисайская Область]
- TSz Történelmi Szemle [Revue d'Histoire — Историческое Обозрение]
- Tt Közl. Társadalomtudományi Közlöny [Bulletin des sciences sociales — Известия по Общественным Наукам]
- V Valóság [Réalité — Действительность]
- Vg Világosság [Lumière — Свет]
- VŠz Vasi Szemle [Revue du comitat de Vas — Обозрение комитата Ваш]
- Vt Világtörténet [Histoire universelle — Всемирная История]



INDEX

ETUDES

<i>Dьёрдь Милеи</i> : О начальном периоде распространения в Венгрии идей ленинизма	171
<i>Gy. Múei</i> : Des débuts de la propagation en Hongrie des idées léniniennes	171
<i>L. Zsigmond</i> : Le sort de l'héritage de Saint-Simon	225

COMMUNICATIONS

<i>L. Lukács</i> : Historiographie de l'activité en Italie des émigrés hongrois de 1848/49	249
<i>K. Vörös</i> : Stand und Aufgaben der Forschungsprobleme der Urbanisation	277
<i>M. Fenyő</i> : The Review "Nyugat" and Big Business	289

COMPTE RENDU DE LIVRES

<i>E. Turczinsky</i> : Konfession und Nation. Zur Frühgeschichte der serbischen und rumänischen Nationsbildung (<i>E. Niederhauser</i>)	297
<i>E. Santarelli</i> : Fascism and Neo-Fascism (<i>M. Ormos</i>)	299
<i>N. Robertson</i> and <i>K. I. Sams</i> : British Trade Unionism. Selected Documents (<i>J. Jemnitz</i>)	301
Nowhere at Home. Letters from Exile of Emma Goldman and Alexander Berkman (<i>J. J.</i>)	303
<i>G. Lefebvre</i> : Napoléon (<i>A. Gergely</i>)	304
<i>Воробцова Ё. И.</i> : Интернациональная деятельность большевистской партии в период подготовки октября (февраль – октябрь 1917. г.) <i>шенинград 1975</i>	306
<i>L. Zsigmond</i> : Claude-Henri de Saint-Simon (<i>M. Lackó</i>)	307
<i>P. Lőrinc</i> : Im Kampf um den Boden. Über die Bodenpolitik des ungarischen Faschismus in Jugoslawien (1914–1944) (<i>L. Tilkovszky</i>)	309
Bilder des ersten Weltkrieges und der Revolutionen (<i>I. Gonda</i>)	312
<i>J. Jemnitz</i> — <i>Gy. Litván</i> : Er liebte die Wahrheit. Das Leben Mihály Károlyis (<i>I. Romsics</i>)	314
<i>Gy. Moravcsik</i> : Einführung in die Byzantologie (<i>Gy. Gyórfly</i>)	316
<i>T. Frank</i> : The British Image of Hungary, 1865–1870 (<i>G. Jeszenszky</i>)	316
<i>I. Berend T.</i> — <i>Gy. Ránki</i> : East Central Europe in the 19th and 20th Centuries (<i>E. N.</i>)	318

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie choisie d'ouvrages d'histoire publiés en Hongrie en 1976	321
--	-----

AUTEUR DU PRÉSENT NUMÉRO

M. Fenyő, professeur-historien (États-Unis); *A. Gergely*, adjoint à l'Université Loránd Eötvös de Budapest; *I. Gonda*, docteur es sciences historiques, collaborateur en chef de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise; *Gy. Gyórfy*, docteur ès sciences historiques, collaborateur en chef de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise; *J. Jemnitz*, docteur ès sciences historiques, collaborateur en chef de l'Institut des Sciences Historique de l'Académie Hongroise; *G. Jeszenszky*, chercheur scientifique; *M. Lackó*, docteur ès sciences historiques, chef de section de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise; *L. Lukács*, candidat ès sciences historiques, collaborateur scientifique à l'Université Loránd Eötvös de Budapest; *Gy. Milei*, collaborateur scientifique de l'Institut de Parti; *E. Niederauser*, docteur ès sciences historiques, conseiller scientifique de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise; *M. Ormos*, candidat ès sciences historiques, collaborateur en chef de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise; *I. Romsics*, chercheur auxiliaire de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise; *L. Tilkovszky*, docteur ès sciences historiques, collaborateur en chef de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise; *K. Vörös*, candidat ès sciences historiques, collaborateur en chef de l'Institut des Sciences Historiques de l'Académie Hongroise; *L. Zsigmond*, membre correspondant de l'Académie Hongroise, ancien professeur à l'Université Loránd Eötvös de Budapest.

Printed in Hungary

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója. Műszaki szerkesztő: Botyánszky Pál
A kézirat nyomdába érkezett: 1978. IX. 21. — Terjedelem: 17,5 (A/5) ív,

79.6344 Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

«*Acta Historica*» публикуют трактаты из области исторических наук на русском французском, английском и немецком языках.

«*Acta Historica*» выходят отдельными выпусками разного объема. Четыре выпуска составляют один том (25—30 печатных листов) в год. Подписная цена — \$ 36.00 за том.

Заказы принимает предприятие по внешней торговле «Kultura» (1389 Budapest 62, POB. 149) или его заграничные представительства и уполномоченные.

The *Acta Historica* publish papers on history in French, English, Russian and German.

The *Acta Historica* appear in issues of varying size making up volumes. One volume of 400—500 pages appears every year.

Subscription rate: \$ 36.00 a volume.

Orders may be placed with “Kultúra” Foreign Trading Company (Budapest 62, POB. 149) or its representatives abroad.

Die *Acta Historica* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der Geschichtswissenschaft in französischer, deutscher, russischer und englischer Sprache.

Die *Acta Historica* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Vier Hefte bilden einen 25—30 Bogen starken, jährlich erscheinenden Band.

Abonnementpreis pro Band: \$ 36.00.

Bestellbar bei »Kultúra« Außenhandelsunternehmen (1389 Budapest 62, POB. 149) oder seinen Auslandsvertretungen.

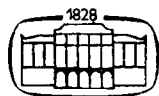
Reviews of the Hungarian Academy of Sciences are obtainable
at the following addresses:

- AUSTRALIA**
C.B.D. LIBRARY AND SUBSCRIPTION SERVICE,
Box 4886, G.P.O., Sydney N.S.W. 2001
COSMOS BOOKSHOP, 145 Ackland Street, St.
Kilda (Melbourne), Victoria 3182
- AUSTRIA**
GLOBUS, Höchstädtplatz 3, 1200 Wien XX
- BELGIUM**
OFFICE INTERNATIONAL DE LIBRAIRIE, 30
Avenue Marnix, 1050 Bruxelles
LIBRAIRIE DU MONDE ENTIER, 162 Rue du
Midi, 1000 Bruxelles
- BULGARIA**
HEMUS, Bulvar Ruszki 6, Sofia
- CANADA**
PANNONIA BOOKS, P.O. Box 1017, Postal Sta-
tion "B", Toronto, Ontario M5T 2T8
- CHINA**
CNPICOR, Periodical Department, P.O. Box 50,
Peking
- CZECHOSLOVAKIA**
MAD'ARSKÁ KULTURA, Národní třída 22,
115 66 Praha
PNS DOVOZ TISKU, Vinohradská 46, Praha 2
PNS DOVOZ TLAČE, Bratislava 2
- DENMARK**
EJNAR MUNKSGAARD, Norregade 6, 1165
Copenhagen
- FINLAND**
AKATEEMINEN KIRJAKAUPPA, P.O. Box 128,
SF-00101 Helsinki 10
- FRANCE**
EUROPÉRIODIQUES S.A., 31 Avenue de Ver-
sailles, 78170 La Celle St.-Cloud
LIBRAIRIE LAVOISIER, 11 rue Lavoisier, 75008
Paris
OFFICE INTERNATIONAL DE DOCUMENTA-
TION ET LIBRAIRIE, 48 rue Gay-Lussac, 75240
Paris Cedex 05
GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC
HAUS DER UNGARISCHEN KULTUR, Karl-
Liebknecht-Strasse 9, DDR-102 Berlin
DEUTSCHE POST ZEITUNGSVERTRIEBSAMT,
Strasse der Pariser Kommüne 3-4, DDR-104 Berlin
- GERMAN FEDERAL REPUBLIC**
KUNST UND WISSEN ERICH BIEBER, Postfach
46, 7000 Stuttgart 1
- GREAT BRITAIN**
BLACKWELL'S PERIODICALS DIVISION, Hythe
Bridge Street, Oxford OX1 2ET
BUMPUS, HALDANE AND MAXWELL LTD.,
Cowper Works, Olney, Bucks MK46 4BN
COLLET'S HOLDINGS LTD., Denington Estate,
Wellingborough, Northants NN8 2QT
W. M. DAWSON AND SONS LTD., Cannon House,
Folkestone, Kent CT19 5EE
H. K. LEWIS AND CO., 136 Gower Street, London
WC1E 6BS
- GREECE**
KOSTARAKIS BROTHERS, International Book-
sellers, 2 Hippokratous Street, Athens-143
- HOLLAND**
MEULENHOF-BRUNA B.V., Beulingstraat 2,
Amsterdam
MARTINUS NIJHOFF B.V., Lange Voorhout
9-11, Den Haag
- SWETS SUBSCRIPTION SERVICE, 347b Hoero-
weg, Lisse**
- INDIA**
ALLIED PUBLISHING PRIVATE LTD., 13/14
Asaf Ali Road, New Delhi 110001
150 B-6 Mount Road, Madras 600002
INTERNATIONAL BOOK HOUSE PVT. LTD.,
Madame Cama Road, Bombay 400039
THE STATE TRADING CORPORATION OF
INDIA LTD., Books Import Division, Chandralok,
36 Janpath, New Delhi 110001
- ITALY**
EUGENIO CARLUCCI, P.O. Box 252, 70100 Bari
INTERSCIENTIA, Via Mazzè 28, 10149 Torino
LIBRERIA COMMISSIONARIA SANSONI, Via
Lamarmora 45, 50121 Firenze
SANTO VANASIA, Via M. Macchi 58, 20124
Milano
D. E. A., Via Lima 28, 00198 Roma
- JAPAN**
KINOKUNIYA BOOK-STORE CO. LTD., 17-7
Shinjuku-ku 3 chome, Shinjuku-ku, Tokyo 160-91
MARUZEN COMPANY LTD., Book Department,
P.O. Box 5050 Tokyo International, Tokyo 100-31
NAUKA LTD. IMPORT DEPARTMENT, 2-30-19
Minami Ikebukuro, Toshima-ku, Tokyo 171
- KOREA**
CHULPANMUL, Phenjan
- NORWAY**
TANUM-CAMMERMEYER, Karl Johansgatan
41-43, 1000 Oslo
- POLAND**
WĘGIERSKI INSTYTUT KULTURY, Marszał-
kowska 80, Warszawa
CKP I w ul. Towarowa 28 00-958 Warsaw
- ROMANIA**
D. E. P., Bucureşti
ROMLIBRI, Str. Biserica Amzei 7, Bucureşti
- SOVIET UNION**
SOJUZPETCHATJ - IMPORT, Moscow
and the post offices in each town
MEZHDUNARODNAYA KNIGA, Moscow G-200
- SPAIN**
DIAZ DE SANTOS, Lagasca 95, Madrid 6
- SWEDEN**
ALMQVIST AND WIKSELL, Gamla Brogatan 26,
101 20 Stockholm
GUMPERTS UNIVERSITETSBOOKHANDEL AB,
Box 346, 401 25 Göteborg 1
- SWITZERLAND**
KARGER LIBRI AG, Petersgraben 31, 4011 Basel
- USA**
EBSCO SUBSCRIPTION SERVICES, P.O. Box
1943, Birmingham, Alabama 35201
F. W. FAXON COMPANY, INC., 15 Southwest
Park, Westwood, Mass. 02090
THE MOORE-COTTRELL SUBSCRIPTION
AGENCIES, North Cohocton, N. Y. 14868
READ-MORE PUBLICATIONS, INC., 140 Cedar
Street, New York, N. Y. 10006
STECHELT-MACMILLAN, INC., 7250 Westfield
Avenue, Pennsauken N. J. 08110
- VIETNAM**
XUNHASABA, 32, Hai Ba Trung, Hanoi
- YUGOSLAVIA**
JUGOSLAVENSKA KNJIGA, Terazije 27, Beograd
FORUM, Vojvode Mišića 1, 21000 Novi Sad

ACTA HISTORICA

REVUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE
ЖУРНАЛ ВЕНГЕРСКОЙ АКАДЕМИИ НАУК
JOURNAL OF THE HUNGARIAN ACADEMY OF SCIENCES
ZEITSCHRIFT DER UNGARISCHEN AKADEMIE
DER WISSENSCHAFTEN

TOMUS XXIV



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1978

INDEX

ETUDES

<i>G. Barta</i> : An d'illusions (Notes sur la double élection de rois après la défaite de Mohács) 1	1
<i>Г. Барта</i> : От битвы при Мохаче до нападения немцев в 1527 г. Заметки по истории избрания двух королей	39
<i>F. Maksai</i> : Das Agrarsiedlungssystem des mittelalterlichen Ungarn	83
<i>Ф. Макшай</i> : Система венгерских аграрных поселений в средневековье	107
<i>Д. Милей</i> : О начальном периоде распространения в Венгрии идей ленинизма	171
<i>C. Paulinyi</i> : Der erste Bau von Stauseen und des wassergetriebenen großen Kehrrades zur Bekämpfung der Wassernot von Zechen	109
<i>О. Паулини</i> : Первое применение водохранилищ и большого возвратного колеса для преодоления шахтной воды. Попытка Турзо Яноша на возобновление горного промысла в г. Надьбанья в 1505—1508 гг.	131
<i>F. Szakály</i> : Remarques sur l'armée de Iovan Tcherni	41
<i>Ф. Сакаль</i> : Заметки об армии Черни Йована	81
<i>L. Zsigmond</i> : Le sort de l'héritage de Saint-Simon	225
<i>Л. Жигмонд</i> : Судьба умственного наследства Сен-Симона	248

COMMUNICATION

<i>W. Endrei</i> : Industrial Revolution in the Middle Ages?	133
<i>M. Fenyő</i> : The Review "Nyugat" and Big Business	289
<i>L. Lukács</i> : Historiographie de l'activité en Italie des émigrés hongrois de 1848/49	249
<i>K. Vörös</i> : Forschungsprobleme der Urbanisation im XIX. Jahrhundert	278

COMPTE RENDU DE LIVRES

<i>F. R. Bridge</i> : From Sadowa to Sarajevo. The Foreign Policy of Austria—Hungary, 1866—1914., <i>F. R. Bridge</i> : Great Britain and Austria—Hungary 1906—1914. A Diplomatic History. London, 1972, Weidenfeld and Nicolson. XII. 320 (G. Jeszenszky) 137	137
Die demokratisch parlamentarische Struktur der Ersten Tschecoslowakischen Republik (E. Kovács)	139
<i>И. Я. Фроянов</i> : Киевская Русь. Очерки социально-экономической истории. Д. Свак	142
<i>Stefan Gerlach</i> é Dnevnik na edno patuvane do Osmanskata porta v Carigrad (E. Niederhauser)	144
<i>G. Lefebvre</i> : Napoléon (A. Gergely)	304
Nowhere at Home. Letters from Exile of Emma Goldman and Alexander Berkman (J. J.) 303	303
<i>N. Robertson</i> and <i>K. I. Sams</i> : British Trade Unionism. Selected Documents. (J. Jemnitz) 301	301
<i>E. Santarelli</i> : Fascism and Neo-Fascism (M. Ormos)	299
<i>Peter Scheiner</i> : Die byzantinischen Kleinchroniken 2. Teil (E. N.)	145
<i>E. Turczinsky</i> : Konfession und Nation. Zur Frühgeschichte der serbischen und rumänischen Nationsbildung (E. Niederhauser)	297
<i>Rexford G. Tugwell</i> : In Search of Roosevelt (I. Láng)	146
<i>Воробцова И. И.</i> : Интернациональная деятельность большевистской партии в период подготовки октября [Февраль—октябрь 1917. г.] Ленинград 1975.	306

<i>I. Berend T.—Gy. Ránki: East Central Europe in the 19th and 20th Centuries. (E. N.)</i>	318
<i>Bilder des ersten Weltkrieges und der Revolutionen (I. Gonda)</i>	312
<i>István Diószegi: Österreich—Ungarn und der Französisch-preussische Krieg 1870—71 (É. Somogyi)</i>	149
<i>Tibor Frank: The British Image of Hungary, 1865—1870. (G. Jeszenszky)</i>	316
<i>Lajos Huszár: Münzen der Könige des Hauses Habsburg (J. Búza)</i>	153
<i>Károly Irinyi: Mitteleurope-Pläne und das politische Denken in Österreich—Ungarn (É. S.)</i>	155
<i>János Jemnitz—György Litván: Er liebte die Wahrheit. Das Leben Mihály Károlyis (I. Romsics)</i>	313
<i>Péter Lőrinc: Im Kampf für den Boden. Über die Bodenpolitik des ungarischen Faschismus in Jugoslawien (1941—1944) (L. Tilkovszky)</i>	309
<i>Elemér Mályusz: Société ecclésiastique dans la Hongrie médiévale (G. Klaniczay)</i>	160
<i>Gyula Moravcsik: Einführung in die Byzantologie. (Gy. Györffy)</i>	316
<i>Mária Ormos—Miklós Incze: Europäische Faschismen 1919—1939 (Gy. Tokody)</i>	157
<i>The Problems of the Revolution of 1848 (A. Gergely)</i>	151
<i>László Zsigmond: Claude-Henri de Saint-Simon (M. Lackó)</i>	307

CHRONIQUE

<i>Séance scientifique commémorative à l'occasion du centenaire de la naissance d'Ervin Szabó (L. Sipos)</i>	165
--	-----

BIBLIOGRAPHIE

<i>Bibliographie choisie d'ouvrages d'histoire publiés en Hongrie en 1976.</i>	321
--	-----